



1. 3. 28







# COLLECTION

Complete

D E S

Œ U V R E S

D E

MR. D E \* \* \* .

---

---

TOME VINGT-HUITIÈME.

---

---





*M É L A N G E S*  
PHILOSOPHIQUES,  
LITTÉRAIRES,  
HISTORIQUES, &c.

---

TOME SIXIÈME.

---

*G E N È V E.*

---

M. D C C. L X X V I I.



# T A B L E

Des pièces contenues dans le tome sixième.

**D**IEU ET LES HOMMES, par le docteur Obery, traduit par Jacques Aimon.

CHAP. I. Nos crimes & nos sottises. . . . .	Page. 1
CHAP. II. Remède approuvé par la faculté contre les maladies ci-dessus. . . . .	5
CHAP. III. Un Dieu chez toutes les nations civilisées. . . . .	7
CHAP. IV. Des anciens cultes, & en premier lieu, de celui de la Chine. . . . .	9
CHAP. V. De l'Inde, des brâchmanes, de leur théologie imitée très-tard par les juifs, & ensuite par les chrétiens. . . . .	12
CHAP. VI. De la métempsychose, des veuves qui se brûlent, de François Xavier & de Warburton. . . . .	15
CHAP. VII. Des Chaldéens. . . . .	20
CHAP. VIII. Des anciens Persans, & de Zoroastre. . . . .	22
CHAP. IX. Des Phéniciens, & de Sanchroniaton, antérieur au tems où l'on place Moïse. . . . .	24
CHAP. X. Des Egyptiens. . . . .	28
CHAP. XI. Des Arabes & de Bacchus. . . . .	31
CHAP. XII. Des Grecs, de Socrate, & de la double doctrine. . . . .	33
CHAP. XIII. Des Romains. . . . .	37
CHAP. XIV. Des Juifs & de leur origine. . . . .	39
CHAP. XV. Quand les Juifs commencèrent-ils à demeurer dans les villes ? quand écrivirent-ils ? quand eurent-ils une religion fixe & déterminée ? . . . . .	43
CHAP. XVI. Quelle fut d'abord la religion des Juifs ? . . . . .	45
CHAP. XVII. Changemens continus dans la religion juive jusqu'au tems de la captivité. . . . .	50
CHAP. XVIII. Mœurs des Juifs. . . . .	52
CHAP. XIX. De la religion juive au retour de la captivité de Babytone. . . . .	58
CHAP. XX. Que l'immortalité de l'ame n'est ni énoncée, ni même supposée, dans aucun endroit de la loi juive. . . . .	60
CHAP. XXI. Que la loi juive est la seule dans l'univers qui ait ordonné d'immoler des hommes. . . . .	64
CHAP. XXII. Raisons de ceux qui prétendent que Moïse ne peut avoir écrit le Pentateuque. . . . .	68
CHAP. XXIII. Si Moïse a existé. . . . .	70
CHAP. XXIV. D'une Vie de Moïse, très-curieuse, écrite par les Juifs après la captivité. . . . .	74
CHAP. XXV. De la mort de Moïse. . . . .	78
CHAP. XXVI. Si l'histoire de Bacchus est tirée de celle de Moïse. . . . .	81
CHAP. XXVII. De la cosmogonie attribuée à Moïse, & de son déluge . . . . .	82
CHAP. XXVIII. Des plagiat reprochés aux Juifs. . . . .	86

CHAP. XXIX. De la secte des juifs, & de leur conduite après la captivité, jusqu'au règne de l'Iduméen Hérode.	88
CHAP. XXX. Des mœurs des Juifs sous Hérode.	91
CHAP. XXXI. De Jésus.	94
CHAP. XXXII. Recherches sur Jésus.	97
CHAP. XXXIII. De la morale de Jésus.	100
CHAP. XXXIV. De la religion de Jésus.	105
CHAP. XXXV. Des mœurs de Jésus, de l'établissement de la secte de Jésus, & du christianisme.	110
CHAP. XXXVI. Fraudes innombrables des chrétiens.	113
CHAP. XXXVII. Des causes des progrès du christianisme, De la fin du monde & de la résurrection annoncées de son temps.	120
CHAP. XXXVIII. Chrétiens platoniciens. Trinité.	125
CHAP. XXXIX. Des dogmes chrétiens absolument différens de ceux de Jésus.	130
CHAP. XL. Des querelles chrétiennes.	132
CHAP. XLI. Des mœurs de Jésus & de l'église.	136
CHAP. XLII. De Jésus, & des meurtres commis en son nom.	139
CHAP. XLIII. Propositions honnêtes.	147
CHAP. XLIV. Comment il faut prier Dieu.	151
Axiomes.	155
Addition du traducteur.	158
De la paix perpétuelle.	162
Fragmens sur divers sujets, par ordre alphabétique.	192
Anthropophages.	210
Apis.	212
Athéisme.	213
Babel.	218
Baptême.	219
Bêtes.	221
Bornes de l'esprit humain.	224
Carême. Questions sur le carême.	225
De la Chine.	226
Christianisme. Recherches historiques sur le christianisme.	230
Ciel.	256
Circoncision.	258
Conciles.	262
Confession.	267
Credo.	268
Critique.	271
David.	274
Des délités locaux.	275
Dieu.	276
Divinité de Jésus.	281
Enfer.	283

## T A B L E.

iij

<i>Esprit faux.</i>	285
<i>Etats. Gouvernemens. Quel est le meilleur ?</i>	287
<i>D'Ezéchiel. De quelques passages singuliers de ce prophète, &amp; de quelques usages anciens.</i>	291
<i>Fables. Fanatisme.</i>	296
<i>Fausseté des vertus humaines.</i>	297
<i>Fin. Causes finales.</i>	298
<i>Génése. Grace.</i>	299
<i>Guerre.</i>	302
<i>Histoire des rois juifs, &amp; Paratipomènes.</i>	304
<i>Idolâtrie.</i>	306
<i>Jephé.</i>	308
<i>Inondation.</i>	309
<i>Inquisition.</i>	311
<i>Job.</i>	315
<i>Joseph.</i>	319
<i>Judée.</i>	321
<i>Julien le philosophe, empereur romain.</i>	323
<i>Du juste &amp; de l'injuste.</i>	328
<i>Des loix.</i>	330
<i>Loix civiles &amp; ecclésiastiques.</i>	338
<i>Luxe.</i>	340
<i>Maire.</i>	343
<i>Martyre.</i>	345
<i>Matière.</i>	347
<i>Méchant.</i>	350
<i>Messe.</i>	354
<i>Métamorphose, métamorphose.</i>	359
<i>Miracles.</i>	360
<i>Morale.</i>	366
<i>Moïse.</i>	367
<i>Nécessaire.</i>	372
<i>Orgueil.</i>	377
<i>Le Pape &amp; le Trésorier.</i>	378
<i>Paye.</i>	380
<i>Paul. Questions sur Paul.</i>	382
<i>Péché originel.</i>	384
<i>Persécution.</i>	386
<i>Philosophe.</i>	388
<i>Pierre.</i>	393
<i>Préjugé.</i>	394
<i>Prêtre.</i>	397
<i>Prophètes.</i>	398
<i>Religion.</i>	399

<i>Résurrection.</i>	411
<i>Salomon.</i>	416
<i>Secle.</i>	418
<i>Sens commun.</i>	421
<i>Sensation.</i>	423
<i>Songes.</i>	426
<i>Superstition.</i>	428
<i>Théiste.</i>	432
<i>Théologien.</i>	433
<i>Tyrannie.</i>	434
<i>Tolérance.</i>	435
<i>Torture.</i>	442
<i>Transsubstantiation.</i>	445
<i>Vertu.</i>	446
<i>Traduction de l'homélie du pasteur Bourn , prêchée à Londres , le jour de la Pentecôte , 1768.</i>	448
<i>Fragment d'une lettre du lord Bolingbroke.</i>	456
<i>Sermon du papa Nicolas Charistiski , prononcé dans l'église de Sainte-Toléranski , village de Lituanie , le jour de Sainte-Epiphanie.</i>	459
<i>Les honnêtetés littéraires.</i>	463
<i>Lettre à l'auteur des Honnêtetés littéraires , sur les Mémoires de madame de Maintenon , publiés par La Beaumelle.</i>	522
<i>Relation d'un écrit anonyme contre la mémoire de feu M. Joseph Saurin ( de l'académie des sciences , examinateur des livres , &amp; préposé au journal des savans ). Lequel , écrit anonyme fut inséré dans un journal suisse , en 1758.</i>	530
<i>Traduction du poëme de Jean Plokoj , conseiller de Holstein , sur les affaires présentes.</i>	535
<i>Sentimens d'un académicien de Lyon sur quelques endroits des commentaires de Cornaillie.</i>	539
<i>Lettre sur la prétendue comète.</i>	547
<i>Au roi en son conseil. Pour les sujets du roi , qui réclament la liberté de la France. Contre des moines bénédictins , devenus chanoines de Saint-Claude en Franche-Comté.</i>	552
<i>La voix du curé , sur le procès des serfs du mont Jura.</i>	561
<i>Lettre à monsieur Hume.</i>	571

Fin de la table du tome sixième.



---

# DIEU ET LES HOMMES.

PAR LE DOCTEUR OBERN.

TRADUIT PAR JACQUES AIMON.

---

## CHAPITRE PREMIER.

### *Nos crimes & nos sottises.*

**E**N général les hommes sont fots, ingrats, jaloux, avides du bien d'autrui, abusant de leur supériorité quand ils sont forts, & frippons quand ils sont faibles.

Les femmes pour l'ordinaire, nées avec des organes plus déliés & moins robustes que les hommes, sont plus artificieuses & moins barbares. Cela est si vrai que dans mille criminels qu'on exécute à mort, à peine trouve-t-on trois ou quatre femmes. Il est vrai aussi qu'on rencontre quelques robustes héroïnes aussi cruelles que les hommes; mais ces cas sont assez rares.

Le pouvoir n'est communément entre les mains des hommes dans les états & dans les familles, que parce qu'ils ont le poing plus fort, l'esprit plus ferme & le cœur plus dur. De tout cela les moralistes de tous les tems ont conclu que l'espèce humaine ne vaut pas grand chose; & en cela ils ne se sont guère écartés de la vérité.

Ce n'est pas que tous les hommes soient invinciblement portés par leur nature à faire le mal, & qu'ils le fassent toujours. Si cette fatale opinion était vraie, il n'y aurait plus d'habitans sur la terre depuis long-tems. C'est une con-

*Phil. Littér. Hist.* Tom. VI.

A

tradiction dans les termes de dire : le genre humain est nécessaire à se détruire, & il se perpétue.

Je crois bien que de cent jeunes femmes qui ont de vieux maris, il y en a quatre-vingt-dix-neuf, au moins, qui souhaitent sincèrement leur mort ; mais vous en trouverez à peine une qui veuille se charger d'empoisonner celui dont elle voudrait porter le deuil. Les parricides, les fraticides, ne sont nulle part communs. Quelle est donc l'étendue & la borne de nos crimes ? C'est le degré de la violence dans nos passions, le degré de notre pouvoir & le degré de notre raison.

Nous avons la fièvre intermittente, la fièvre continue avec des redoublemens, le transport au cerveau, mais très-rarement la rage. Il y a des gens qui sont en santé. Notre fièvre intermittente, c'est la guerre entre les peuples voisins. Le transport au cerveau, c'est le meurtre que la colère & la vengeance nous excitent à commettre contre nos concitoyens. Quand nous assassinons nos proches parens, ou que nous les rendons plus malheureux que si nous leur donnions la mort, quand des fanatiques hypocrites allument les bûchers, c'est la rage. Je n'entre point ici dans le détail des autres maladies, c'est-à-dire, des menus crimes innombrables qui affligent la société.

Pourquoi est-on en guerre depuis si long-tems ? & pourquoi commet-on ce crime sans aucun remords ? On fait la guerre uniquement pour moissonner les bleds que d'autres ont semés, pour avoir leurs moutons, leurs chevaux, leurs bœufs, leurs vaches & leurs petits meubles ; c'est à quoi tout se réduit : car c'est là le seul principe de toutes les richesses. Il est ridicule de croire que Romulus ait célébré des jeux dans un misérable hameau entre trois montagnes pelées, & qu'il ait invité à ces jeux trois cents filles du voisinage pour les ravir. Mais il est assez certain que lui & ses compagnons prirent les bestiaux & les charrués des Sabins.

Charlemagne fit la guerre trente ans aux pauvres Saxons

pour un tribut de cinq cents vaches. Je ne nie pas que pendant le cours de ces brigandages, Romulus & les sénateurs, Charlemagne & ses douze pairs n'aient violé beaucoup de filles, & peut-être de gré à gré : mais il est clair que le grand but de la guerre était d'avoir des vaches, du foin & le reste, en un mot de voler.

Aujourd'hui même encore, un héros à une demi guinée par jour, qui entre, avec des héros subalternes à quatre ou cinq sous, au nom de son auguste maître, dans le pays d'un autre auguste souverain, commence par ordonner à tous les cultivateurs de fournir bœufs, vaches, moutons, foin, pailles, vins, bois, linges, couvertures, &c. Je lisais ces jours passés dans la petite histoire chronologique de la France notre voisine, faite par un homme de robe, ces paroles remarquables : *Grand fourrage le 11 Octobre 1709, où le comte de Broglie battit le prince de Lobkowitz*; c'est-à-dire, qu'on tua le 11 Octobre deux ou trois cents Allemands qui défendaient leurs foin. Après quoi les Français, déjà battus à Malplaquet, perdirent la ville de Mons. Voilà sans doute un exploit digne d'éternelle mémoire que ce fourrage ! Mais cette misère fait voir qu'au fond, dans toutes les guerres, depuis celle de Troie jusqu'aux nôtres, il ne s'agit que de voler.

Cela est si malheureusement vrai, que les noms de voleur & de soldat étaient autrefois synonymes chez toutes les nations. Consultez le *Miles* de Plaute : *Latrocinatus annos decem, mercedem accipio*. J'ai été voleur dix ans, je reçois ma paie. *Le roi Séleucus m'a donné commission de lui lever des voleurs*. Voyez l'ancien Testament : *Jephthé fils de Galaad & d'une prostituée, engage des brigands à son service* : *Abimelec lève une troupe de brigands* ; *David assemble quatre cents voleurs perdus de crimes*, &c.

Quand le chef des malandrins a bien tué & bien volé, il réduit à l'esclavage les malheureux dépouillés qui sont encore en vie. Ils deviennent ou serfs ou fujets ; ce qui dans les neuf dixièmes de la terre revient à-peu-près au même. Genferic

#### 4 NOS CRIMES ET NOS SOTTISES.

usurpe le titre de roi. Il devient bientôt un homme sacré , &c il prend nos biens , nos femmes , nos vies , de droit divin , si on le laisse faire.

Joignez à tous ces brigandages publics les innombrables brigandages secrets qui ont désolé les familles ; les calomnies , les ingratitude , l'insolence du fort , la friponnerie du faible ; & on conclura que le genre humain n'a presque jamais vécu que dans le malheur & dans la crainte , pire que le malheur même.

J'ai dit que toutes les horreurs qui marchent à la suite de la guerre , sont commises sans le moindre remords. Rien n'est plus vrai. Nul ne rougit de ce qu'il fait de compagnie. Chacun est encouragé par l'exemple ; c'est à qui massacrera , à qui pillera le plus ; on y met sa gloire. Un soldat , à la prise de Berg-op-zoom , s'écrie : je suis las de tuer , je vais violer ; & tout le monde bat des mains.

Les remords au contraire , sont pour celui qui , n'étant pas assuré par des compagnons , se borne à tuer , à voler en secret. Il en a de l'horreur jusqu'à ce que l'habitude l'endurcisse à l'égal de ceux qui se livrent au crime régulièrement & en front de bandière.



## CHAPITRE SECOND.

*Remède approuvé par la faculté contre les maladies  
ci-dessus.*

**L**ES nations qu'on nomme *civilisées* parce qu'elles furent méchantes & malheureuses dans des villes, au lieu de l'être en plein air ou dans des cavernes, ne trouvèrent point de plus puissant antidote contre les poisons dont les cœurs étaient pour la plupart dévorés, que le recours à un Dieu rémunérateur & vengeur.

Les magistrats d'une ville avaient beau faire des loix contre le vol, contre l'adultère, on les volait eux-mêmes dans leurs logis, tandis qu'ils promulguaient leurs loix dans la place publique; & leurs femmes prenaient ce tems-là même pour se moquer d'eux avec leurs amans.

Quel autre frein pouvait-on donc mettre à la cupidité, aux transgressions secrètes & impunies, que l'idée d'un maître éternel qui nous voit & qui nous jugera jusqu'à nos plus secrètes pensées? nous ne savons pas qui le premier enseigna aux hommes cette doctrine. Si je le connoissais, & si j'étais sûr qu'il n'allât point au-delà; qu'il ne corrompit point la médecine qu'il présentait aux hommes; je lui dresserais un autel.

Hobbes dit qu'il le ferait pendre. Sa raison, dit-il, est que cet apôtre de Dieu s'élève contre la puissance publique qu'il appelle le Léviatan, en venant proposer aux hommes un maître supérieur au Léviatan, à la souveraineté législative.

La sentence de Hobbes me paraît bien dure. Je conviens avec lui que cet apôtre seroit très-punissable, s'il venait dire à notre parlement ou au roi d'Espagne, ou au sénat de Venise :

« Je viens vous annoncer un Dieu dont je suis le ministre ;  
 » il m'a chargé de vous faire mettre en prison à ma volonté ;  
 » de vous ôter vos biens , de vous tuer si vous faites la moindre  
 » chose qui me déplaît. Je vous assassinerai , comme le saint  
 » homme Aod assassina Eglon , roi de Moabie &c de Juiverie ;  
 » comme le pontife Joiada assassina Athalie à la porte aux che-  
 » vaux , & comme le sage Salomon assassina son frère Adoniah ,  
 » &c. &c. &c. »

J'avoue , que si un prédicateur venait nous parler sur ce ton ,  
 soit dans la chambre haute , soit dans la basse , soit dans le  
 Drawing Room ; je donnerais ma voix pour serrer le cou à  
 ce drôle.

Mais si les athées dominaient chez nous , comme on dit  
 que cela est arrivé dans notre ville de Londres du tems de  
 Charles II , & à Rome du tems de Sixte IV , d'Alexan-  
 dre VI , de Léon X , &c. &c. , je saurais très-bon gré à un  
 honnête homme de venir simplement nous dire , comme Platon ,  
 Marc-Aurèle , Epictète : MORTELS , IL Y A UN DIEU JUSTE ,  
 SOYEZ JUSTES. Je ne vois point du tout de raison de pendre  
 un pareil concitoyen.

Quoique je me pique d'être très-tolérant , j'inclinerai plutôt  
 à punir celui qui nous dirait aujourd'hui : messieurs & dames ,  
 il n'y a point de Dieu ; calomniez , parjurez-vous , fripponnez ,  
 volez , assassinez , empoisonnez , tout cela est égal , pourvu que  
 vous soyez les plus forts ou les plus habiles. Il est clair , que  
 cet homme serait très-pernicieux à la société , quoi qu'en ait  
 pu dire le révérend pere Malagrida , ci-devant jésuite , qui a ,  
 dit-on , persuadé à toute une famille que ce n'était pas même  
 un péché véniel d'assassiner par derrière un roi de Portugal en  
 certain cas.



## CHAPITRE TROISIÈME.

*Un Dieu chez toutes les nations civilisées.*

QUAND une nation est assemblée en société, elle a besoin de l'adoration d'un Dieu, à proportion que les citoyens ont besoin de s'aider les uns les autres. C'est par cette raison qu'il n'y a jamais eu de nation rassemblée sous des loix, qui n'ait reconnu une Divinité de tems immémorial.

L'Etre suprême s'était-il révélé à ceux qui les premiers dirent, qu'il faut aimer & craindre un Dieu, punisseur du crime, & rémunérateur de la vertu? Non sans doute; Dieu ne parle pas à Thaut le législateur des Egyptiens, au Brama des Indiens, à l'Orphée de Thrace, au Zoroastre des Perses, &c. &c.

Mais il se trouva dans toutes les nations des hommes qui eurent assez de bon sens pour enseigner cette doctrine utile; de même qu'il y eut des hommes qui, par la force de leur raison, enseignèrent l'arithmétique, la géométrie & l'astronomie.

L'un, en mesurant ses champs, trouva que le triangle est la moitié du quarré; & les triangles, ayant même base & même hauteur, sont égaux. L'autre, en sèmant, en recueillant & en gardant ses moutons, s'aperçut que le soleil & la lune revenaient à-peu-près au point dont ces astres étaient partis, & qu'ils ne s'écartaient pas d'une certaine borne au nord & au midi. Un troisième considéra que les hommes, les animaux, les astres ne s'étaient pas faits eux-mêmes, & vit qu'il existe un Etre suprême. Un quatrième effrayé des torts que les hommes se faisaient les uns aux autres, conclut que s'il y avait un Etre qui avait fait les astres, la terre & les hommes, cet Etre devait faire du bien aux honnêtes gens, & punir les méchans. Cette idée est si naturelle & si honnête, qu'elle fut aisément reçue.

## UN DIEU CHEZ LES NATIONS CIVILISÉES.

La même force de notre entendement qui nous fit connaître l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie, qui nous fit inventer des loix, nous fit donc aussi connaître Dieu. Il suffit de deux ou trois bons argumens tels qu'on en voit dans Platon parmi beaucoup de mauvais, pour adorer la Divinité. On n'a pas besoin d'une révélation pour savoir que le soleil de mois en mois correspond à des étoiles différentes; on n'a pas besoin de révélation pour comprendre que l'homme ne s'est pas fait lui-même, & que nous dépendons d'un Etre supérieur, quel qu'il soit.

Mais si des charlatans me disent qu'il y a une vertu dans les nombres; si, en mesurant mes champs, ils me trompent, si, en observant une étoile, ils prétendent que cette étoile fait ma destinée; si, en m'annonçant un Dieu juste, ils m'ordonnent de leur donner mon bien, de la part de Dieu; alors je les déclare tous des frippons, & je tâche de me conduire par moi-même avec le peu de raison que Dieu m'a donné.



## CHAPITRE



## CHAPITRE QUATRIÈME.

*Des anciens cultes , & en premier lieu de celui de la Chine.*

**P**Lus une nation est antique , plus aussi elle a une religion ancienne.

A présent que dans une grande partie de l'Europe on n'a plus de jésuites à flatter ou à détester ; à présent qu'il n'y a plus de mérite à combattre leurs opinions les plus ridicules , & que la haine qu'ils avoient assez méritée est éteinte avec eux , il faut bien convenir qu'ils avaient raison quand ils assuraient que le gouvernement chinois n'a jamais été athée. On avança en Europe ce paradoxe impertinent , parce que les jésuites avaient acquis un très-grand crédit à la Chine , avant d'en être chassés. On voulait à Paris qu'ils favorisassent l'athéisme à Peking , parce qu'ils étaient persécuteurs à Paris.

C'est par ce même esprit de parti , c'est par l'extravagance attachée à toutes les disputes pédantesques , que la sorbonne s'avisait de condamner à la fois , & Bayle qui soutenait qu'une société d'athées pouvait subsister , & les jésuites qu'on accusait d'approuver le gouvernement athée des Chinois ; de sorte que ces pédans ridicules de sorbonne prononçaient à la fois le pour & le contre ; le oui & le non ; ce qui leur est arrivé presque toujours , à eux & à leurs semblables. Ils disaient à Bayle : il n'est pas possible qu'il y ait dans le monde un peuple d'athées ; ils disaient aux jésuites : la cour de Peking est athée , & vous aussi. Et le jésuite Hardouin leur répondait : oui , il y a des sociétés d'athées ; car vous l'êtes , vous , Arnaud , Pascal , Quesnel & Petit-pied. Cette folie sacerdotale a été assez relevée dans plusieurs bons livres ; mais il faut ici découvrir le prétexte qui semblait à nos docteurs occidentaux colorer le reproche d'athéisme qu'ils faisaient à la plus respectable nation de l'Orient. L'ancienne reli-

*Phil. Littér. Hist. Tom. VI.*

B

gion chinoise consiste principalement dans la morale , comme celle de Platon , de Marc-Aurèle , d'Epicète & de tous nos philosophes. L'empereur chinois ne paya jamais des argumens pour savoir si un enfant est damné quand il meurt avant qu'on lui ait soufflé dans la bouche ; si une troisième personne est faite ou engendrée , ou procédante ; si elle procède d'une première personne , ou de la seconde , ou de toutes les deux à la fois ; si une de ces personnes possède deux natures ou une seule ; si elle a une ou deux volontés ; si la mère d'une de ces personnes est maculée ou immaculée. Ils ne connaissent ni consubstantiabilité , ni consubstantiation. Les quarante parlemens chinois qui gouvernent tout l'empire , ne savent rien de toutes ces choses ; donc ils sont athées ! C'est ainsi qu'on a toujours argumenté parmi les chrétiens. Quand se mettra-t-on à raisonner ?

C'est abuser bien étrangement de la stupidité du vulgaire ; c'est être bien stupide soi-même , ou bien fourbe & bien méchant , que de vouloir faire accroire que la principale partie de la religion n'est pas la morale. Adorez Dieu & soyez juste ; voilà l'unique religion des lettrés chinois. Leurs livres canoniques , auxquels on attribue près de quatre mille ans d'antiquité , ordonnent que l'empereur trace de ses mains quelques sillons avec la charrue , & qu'il offre à l'Etre suprême les épis venus de son travail. O Thomas d'Aquin , Scot , Bonaventure , François , Dominique , Luther , Calvin , chanoine de Westminster , enseignez-vous quelque chose de mieux ?

Il y a quatre mille ans que cette religion si simple & si noble dure dans toute son intégrité ; & il est probable qu'elle est beaucoup plus ancienne : car puisque le grand empereur Fohi , que les plus modérés compilateurs placent au tems où nous plaçons le déluge , observait cette auguste cérémonie de semer du bled , il est bien vraisemblable qu'elle était établie long-tems avant lui. Sans cela n'aurait-on pas dit qu'il en était l'instituteur ? Fohi était à la tête d'un peuple innombrable ; donc cette nation rassemblée était très-antérieure à Fohi ; donc elle avait depuis très-long-tems une religion : car quel grand peuple fut jamais sans religion ? Il n'en est aucun exemple sur la terre.

Mais ce qui est unique & admirable , c'est que dans la Chine l'empereur a toujours été pontife & prédicateur. Les édits ont toujours été des exhortations à la vertu. L'empereur a toujours sacrifié au *Tien* , au *Changti*. Point de prêtre assez insolent pour lui dire : *il n'appartient qu'à moi de sacrifier , de prier Dieu en public. Vous touchez à l'encensoir , vous osez prier Dieu vous-même , vous êtes un impie.*

Le bas peuple fut sot & superstitieux à la Chine comme ailleurs. Il adora dans les derniers tems des dieux ridicules ; il s'éleva plusieurs sectes depuis environ trois mille ans ; le gouvernement sage & tolérant les a laissé subsister ; uniquement occupé de la morale & de la police , il ne trouva pas mauvais que la canaille crût des inepties , pourvu qu'elle ne troublât point l'état & qu'elle obéît aux loix. La maxime de ce gouvernement fut toujours : *crois ce que tu voudras , mais fais ce que je t'ordonne.*

Lors même que, dans les premiers jours de notre ère vulgaire, je ne fais quel misérable nommé *Fo* prétendit être né d'un éléphant blanc par le côté gauche , & que ses disciples firent un Dieu de ce pauvre charlatan , les quarante grands parlemens du royaume souffrirent que la populace s'amusât de cette farce. Aucune des bêtises populaires ne troubla l'état ; elles ne lui firent pas plus de mal que les *métamorphoses* d'*Ovide* & l'*âne* d'*Apulée* n'en firent à Rome. Et nous , malheureux ! & nous ! que d'inepties ! que de sottises ! que de trouble & de carnage ! L'histoire chinoise n'est souillée d'aucun trouble religieux. Nul prophète qui ameuta le peuple , nul mystère qui porta le ravage dans les ames. Congfutzée fut le premier des médecins , parce qu'il ne fut jamais charlatan. Et nous , misérables ! & nous !



## CHAPITRE CINQUIÈME.

*De l'Inde, des brachmanes, de leur théologie imitée très-tard par les juifs, & ensuite par les chrétiens.*

La religion des brachmanes est encore plus ancienne que celle des Chinois. Du moins les brachmanes le protestent ; ils conservent un livre qu'ils prétendent écrit plus de trois mille ans avant notre ère vulgaire dans la langue du Hanscrit, que quelques-uns entendent encore. Personne ne doute, au moins chez les brames modernes, que ce livre si sacré pour eux ne soit très-antérieur au Veidam si célèbre dans toute l'antiquité. Le livre dont je parle s'appelle le Shasta. Il fut la règle des Indiens pendant quinze cents ans, jusqu'au tems où les brachmanes étant devenus plus puissans, donnèrent pour règle le Veidam, nouveau livre fondé sur l'ancien Shasta ; de sorte que ces peuples ont eu une première & une seconde loi (a).

La première loi des Indiens semble être l'origine de la théologie de plusieurs autres nations.

C'est dans le Shasta qu'on trouve un Etre suprême qui a débrouillé le chaos & qui a formé des créatures célestes. Ces demi-dieux se sont révoltés contre le grand Dieu, qui les a bannis de son séjour pendant un grand nombre de siècles. Et il est à remarquer que la moitié des demi-dieux resta fidèle à son souverain.

C'est visiblement ce qui a donné lieu depuis, chez les Grecs, à la fable des géans qui combattirent contre Zéus, le maître des dieux. Hercule & d'autres dieux prirent le parti de Zéus. Les géans vaincus furent enchaînés.

Observons ici que les juifs, qui ne formèrent un corps de

(a) Voyez le livre de M. Holwell, qui a demeuré trente ans avec les brames.

peuple que plusieurs siècles après les Indiens, n'eurent aucune notion de cette théologie mystique ; on n'en trouve nulle trace dans la Genèse. Ce ne fut que dans le premier siècle de notre ère qu'un faussaire très-mal-adroit, soit juif, soit demi-juif & demi-chrétien, ayant appris quelque chose de la religion des brachmanes, fabriqua un écrit qu'il osa attribuer à Enoch : c'est dans le livre d'Enoch qu'il est parlé de la rébellion de quelques puissances célestes que ce faussaire appelle anges. Semexiah était, dit-il, à leur tête. Araciel & Chababiel étaient ses lieutenans généraux. Les anges fidèles furent Michel, Raphaël, Gabriel, Uriel. C'est enfin sur ce fatras du livre prétendu d'Enoch, que Milton a bâti son singulier poème du *Paradis perdu*. Voilà comme toutes les fables ont fait le tour du monde.

Quel lecteur sensé pourra maintenant observer sans étonnement que la religion chrétienne est uniquement fondée sur cette chute des anges, dont il n'est pas dit un seul mot dans l'ancien Testament ? On attribue à Simon Barjone surnommé Pierre une lettre, dans laquelle on lui fait dire que *Dieu n'a pas épargné les anges qui ont péché ; mais qu'il les a jetés dans le tartare avec les cables de l'enfer* (b). On ne sait si par *anges pécheurs* l'auteur entend des grands de la terre, & si par le mot de *pécheurs* il peut entendre des esprits célestes révoltés contre Dieu. On est encore très-étonné que Simon Barjone, né en Galilée, connaisse le tartare.

En un mot, ce n'est que dans quatre lignes attribuées à Simon Barjone, qu'on trouve quelque faible idée de la chute des anges, de ce premier fondement de toute la religion chrétienne.

On a conclu depuis, que le capitaine de ces anges rebelles devenus diables étoit un nommé Lucifer. Et pourquoi ? Parce que l'étoile de Vénus, l'étoile du matin, s'appellait quelquefois en latin Lucifer. On a trouvé dans Isaïe une parabole contre le roi de Babylone. Isaïe lui-même appelle cette apostrophe

(b) Epître II, chap. II.

*parabole.* Il donne à ce roi & à ses exacteurs le titre de *verge de fer*, de *bâton des impies*. Il dit que les cèdres & les sapins se réjouissent de la mort de ce roi ; il dit que les géans lui ont fait compliment quand il est venu en enfer. *Comment es-tu tombé du ciel*, dit-il, *toi qui semblais l'étoile de Vénus*, & *qui te levais le matin ? Comment es-tu tombé par terre*, *toi qui frappais les nations*, &c.

Il a plu aux traducteurs de rendre ainsi ce passage : Comment es-tu tombé du ciel, Lucifer ? Les commentateurs n'ont pas manqué d'en conclure que ce discours est adressé au diable ; que le diable est Lucifer ; que c'est lui qui s'était révolté contre Dieu ; que c'est lui qui est en enfer pour jamais ; que pour avoir des compagnons il persuada à Eve de manger du fruit de la science du bien & du mal ; qu'il a damné ainsi le genre humain, & que toute l'économie de notre religion roule sur Lucifer. O grand pouvoir de l'équivoque !

L'allégorie des anges révoltés contre Dieu, est originaiement une parabole indienne, qui a eu cours long-tems après dans presque tout l'Occident, sous cent déguisemens différens.



## CHAPITRE SIXIÈME.

*De la métempsycofe , des veuves qui fe brûlent , de François Xavier & de Warburton.*

**L**ES Indiens font le premier peuple qui ait montré un efprit inventif. Qu'on en juge par le jeu des échecs & du triétrac , par les chiffres que nous leur devons , enfin par les voyages que de tems immémorial on fit chez eux pour s'instruire comme pour commercer.

Ils eurent le malheur de mêler à leurs inventions des fupertitions , dont les unes font ridicules , les autres abominables. L'idée d'une ame diftincte du corps , l'éternité de cette ame , la métempsycofe , font de leur invention. Ce font là fans doute de belles idées ; il y a plus d'efprit que dans l'Utopie & dans l'Argénis , & même que dans les Mille & une nuits. La doctrine de la métempsycofe fur-tout n'est ni abfurde ni inutile.

Dès qu'ils admirent des ames , il virent combien il ferait impertinent d'occuper continuellement l'Etre fuprême à créer des ames nouvelles à mefure que les animaux s'accoupleraient. Ce ferait mettre Dieu éternellement aux aguets pour former vite un efprit à l'inftant que la femence d'un corps mâle eft dardée dans la matrice d'un autre corps femelle. Il aurait bien des affaires s'il fallait créer des ames à la fois pour tous les rendez-vous de notre monde , fans compter les autres : & que deviendront ces ames quand le fœtus périt ? C'est pourtant là l'opinion ou plutôt le vain difcours de nos théologiens. Ils difent que Dieu crée une ame pour chaque fœtus , mais que ce n'est qu'au bout de fix femaines. Ridicule pour ridicule , celui des brachmanes fut plus ingénieux. Les ames font éternelles ; elle paffent fans cefse d'un corps à un autre. Si votre ame a été méchante dans le corps d'un tyran , elle fera condamnée à entrer dans celui d'un loup ,

qui fera sans cesse poursuivi par des chiens , & dont la peau servira de vêtement à un berger.

Il y a dans cet antique système, de l'esprit & de l'équité. Mais pourquoi tant de vaines cérémonies auxquelles les brames s'assujétissent encore pendant toute leur vie ? Pourquoi tenir en mourant une vache par la queue ? Et sur-tout pourquoi, depuis plus de trois mille ans, les veuves Indiennes se font-elles un point d'honneur & de religion de se brûler sur le corps de leurs maris ?

J'ai lu d'un bout à l'autre les rites des brames anciens & nouveaux dans le livre du Cormoveidam. Ce ne sont que des cérémonies fatigantes , des idées mystiques de contemplation & d'union avec Dieu ; mais je n'y ai rien vu qui ait le moindre rapport à la queue de vache qui sanctifie les Indiens à la mort. Je n'y ai pas lu un seul mot concernant le précepte ou le conseil donné aux veuves de se brûler sur le bûcher de leurs époux. Apparemment ces deux coutumes anciennes, l'une extravagante, l'autre horrible, ont été d'abord pratiquées par quelque cerveau creux : & d'autres cerveaux encore plus creux enchérent sur lui. Une femme s'arrache les cheveux , se meurtrit le visage à la mort de son mari. Une seconde se fait quelques blessures. Une troisième se brûle ; & avant de se brûler, elle donne de l'argent aux prêtres. Ceux-ci ne manquent pas d'exhorter les femmes à suivre un si bel exemple. Bientôt il y a de la honte à ne se pas brûler. Toutes les coutumes révoltantes n'ont guère eu d'autre origine. Les législateurs sont d'ordinaire des gens d'assez bon sens, qui ne commandent rien qui soit trop absurde & trop contraire à la nature. Ils augmentent seulement la vogue d'un usage singulier quand il est déjà reçu. Mahomet n'invente point la circoncision , mais il la trouve établie. Il avait été circoncis lui-même. Numa n'ordonne rien d'impertinent ni de révoltant. On ne lit point que Minos ait donné aux Crétois des préceptes ridicules ; mais il y a des peuples plus enthousiastes que les autres, chez qui on outre & on défigure tous les préceptes des premiers législateurs ; & nous en avons de terribles exemples chez nous. Les usages extravagans & barbares s'établissent tout seuls , il n'y a qu'à laisser faire le peuple.

Co



Ce qui est très-remarquable, c'est que ces mêmes brachmanes, qui sont d'une antiquité si reculée, sont les seuls prêtres dans le monde qui aient conservé à la fois leurs anciens dogmes & leur crédit. Ils forment encore la première tribu, la première caste, depuis le rivage du Gange jusqu'aux côtes de Coromandel & de Malabar. Ils ont gouverné autrefois. Leurs cérémonies actuelles en sont foi encore. Le Cormoveidam ordonne qu'à la naissance du fils d'un brame, on lui dise gravement : *Vis pour commander aux hommes.*

Ils ont conservé leurs anciens emblèmes, notre célèbre Holwel, qui a vécu trente ans parmi eux, nous a donné les estampes de leurs hiéroglyphes. La vertu y est représentée montée sur un dragon. Elle a dix bras pour résister aux dix principaux vices. C'est sur-tout cette figure que les missionnaires papistes n'ont pas manqué de prendre pour le diable, tant ces messieurs étaient équitables & savans.

L'évêque Warburton nous assure que le jésuite Xavier, dans une de ses lettres, prétend qu'un brame de ses amis lui dit en confidence : *Il est vrai qu'il y a un Dieu, & nos pagodes ne sont que des représentations des mauvais génies ; mais gardez vous bien de le dire au peuple. La politique veut qu'on l'entretienne dans l'ignorance de toute Divinité.* Xavier aurait eu bien peu de bon sens & beaucoup d'effronterie en écrivant une si énorme sottise. Je n'examine point comment il avait pu en peu de tems se rendre capable de converser familièrement dans la langue du Malabar, & avoir pour intime ami un brame qui devait se défier de lui ; mais il n'est pas possible que ce brame se soit décrié lui-même si indignement. Il est encore moins possible qu'il ait dit, que par politique il faut rendre le peuple athée. C'est précisément tout le contraire : François-Xavier, l'apôtre des Indes, aurait très-mal entendu, ou aurait menti. Mais c'est Warburton qui a très-mal lu, & qui a mal rapporté ce qu'il a lu ; ce qui lui arrive très-souvent.

Voici, mot pour mot, ce que dit Xavier dans le recueil de ses lettres choisies, imprimé en français à Varsovie chez Veidman en 1739, pages 36. & 37.

*Phil. Littér. Hist. Tom. VI.*

C

« Un brachmane savant. . . me dit, comme un grand secret ,  
 » premièrement que les docteurs de cette université faisaient  
 » jurer leurs écoliers de ne jamais révéler leurs mystères ; qu'il  
 » me les découvrirait pourtant en faveur de l'amitié qu'il avait  
 » pour moi. Un de ces mystères fut qu'il n'y a qu'un Dieu, créa-  
 » teur du ciel & de la terre, lequel il faut adorer : car les idoles  
 » ne sont que les représentations des démons ; que les brachmanes  
 » ont de certains mémoires comme des monumens de leur écri-  
 » ture sainte, où ils tiennent que les loix divines sont conteues,  
 » & que les maîtres se servent, en enseignant, d'une langue in-  
 » connue au vulgaire, comme parmi nous la langue latine. Il  
 » m'expliqua fort clairement ces divins préceptes l'un après  
 » l'autre, qu'il serait long & hors de propos de vous écrire. Les  
 » sages célèbrent le jour du dimanche comme une fête, & font  
 » ce jour-là de tems en tems cette prière en leur langue : *Mon*  
 » *Dieu, je vous adore, & j'implore votre secours pour jamais,*  
 » qu'ils répètent souvent à voix basse, parce qu'ils sont obligés  
 » par serment de garder le secret . . . . Il me pria enfin de lui  
 » apprendre les principaux mystères de la religion chrétienne,  
 » me promettant de n'en parler jamais . . . . Je lui expliquai  
 » seulement avec soin cette parole de Jesus-Christ qui con-  
 » tient une abrégé de notre foi : *Celui qui croira & sera baptisé,*  
 » *sera sauvé.* »

Cette lettre est bien plus curieuse que ne le croit Warburton qui l'a falsifiée. Premièrement on y voit que les brachmanes adorent un Dieu suprême & ne sont point idolâtres. Secondement, la formule de prière des brachmanes est admirable. Troisièmement, la formule que lui oppose Xavier ne fait rien à la question, & est très-mal appliquée. Le brachmane dit qu'il faut adorer ; l'autre répond qu'il faut croire, & il ajoute qu'il faut être baptisé. La religion du brachmane est celle du cœur ; celle de l'apôtre convertisseur est la religion des cérémonies ; & de plus, il fallait que ce convertisseur fût bien ignorant pour ne pas savoir que le baptême était un des anciens usages des Indes, & qu'il a précédé le nôtre de plusieurs siècles. On pourrait dire que c'était au brachmane à convertir Xavier, & que ce Xavier ne devait pas réussir à convertir le brachmane.

Plus nous avancerons dans la connoissance des nations qui peuplent la terre, plus nous verrons qu'elles ont presque toutes un Dieu suprême. Nous fîmes la paix il y a deux ans (a) dans la Caroline avec les Chiroquois ; leurs chef, que nous appellons le petit Carpenter, dit au colonel Grant ces propres mots : *Les Anglais sont plus blancs que nous ; mais un seul Dieu est notre commun père : le Tout-Puissant a créé tous les peuples ; il les aime également.*

Que le discours du petit Carpenter est au-dessus des dogmatiques barbares & impies qui ont dit : *Il n'y a qu'un peuple choisi qui puisse plaire à Dieu !*

(a) C'était en 1760 : ainsi l'auteur écrivait en 1762.



## CHAPITRE SEPTIÈME.

*des Chaldéens.*

ON n'est pas assez étonné des dix-neuf cent trois ans d'observations astronomiques, que les Chaldéens remirent entre les mains d'Alexandre.

Cette suite, qui remonte à deux mille deux cent cinquante ans ou environ avant notre ère, suppose nécessairement une prodigieuse antiquité précédente. On a remarqué ailleurs que, pour qu'une nation cultive l'astronomie, il faut qu'elle ait été des siècles sans la cultiver. Les Romains n'ont eu une faible connoissance de la sphère que du temps de Cicéron.

Cependant ils pouvaient avoir recours au Grecs depuis longtemps. Les Chaldéens ne durent leurs connoissances qu'à eux-mêmes. Ces connoissances vinrent donc fort tard. Il fallut perfectionner tous les arts mécaniques avant d'avoir un collège d'astronomes. Or, en accordant que ce collège ne fût fondé que deux mille ans avant Alexandre, ce qui est un espace bien court, sera-ce trop que de donner deux mille ans pour l'établissement des autres arts avant la fondation de ce collège ?

Certainement il faut plus de deux mille ans à des hommes (comme on l'a souvent observé) pour inventer un langage, un alphabet, pour se former dans l'art d'écrire, pour domter les métaux. Ainsi quand on dira que les Chaldéens avaient au moins quatre mille ans d'antiquité au tems d'Alexandre, on sera très-circonspect & très-moderé. Ils avaient alors un ère de quatre cent soixante & dix mille ans. Nous leurs en retranchons tout-d'un coup quatre cent soixante-six mille : cela est assez rigoureux. Mais, nous dira-t-on, malgré cet énorme retranchement, il se trouve que les Chaldéens formaient déjà un peuple puissant mille ans avant notre déluge. Ce n'est pas ma faute ; je ne puis

qu'y faire. Commencez par vous accorder sur votre déluge, que votre Bible hébraïque, celle de Samaritains, celle des prétendus Septante, placent dans des époques qui diffèrent d'environ sept cents années. Accordez plus de soixante systèmes sur votre chronologie, & vous vous moquerez ensuite des Chaldéens.

Quelle était la religion des Chaldéens avant que les Perses conquissent Babylone, & que la doctrine de Zoroastre se mêlât avec celle des mages de Chaldée? C'était le fâbisme, l'adoration d'un Dieu, & la vénération pour les étoiles, regardées dans une partie de l'Orient comme des dieux subalternes.

Il n'y a point de religion dans laquelle on ne voie un Dieu suprême à la tête de tout; il n'y en a point aussi qui ne soit instituée pour rendre les hommes moins méchants.

Je ne vois pas pourquoi le chaldaïsme, le fâbisme, pourrait être regardé comme une idolâtrie. Premièrement, une étoile n'est point une idole, une image; c'est un soleil comme le nôtre. Secondement, pourquoi ne pas vénérer Dieu dans ces admirables ouvrages, par qui nous réglons nos saisons & nos travaux? Troisièmement, toute la terre croyait que nos destinées dépendaient de l'arrangement des constellations. Cette erreur supposée, & les mages étant malheureusement astrologues de profession, il leur était bien pardonnable d'offrir quelques prières à ces grands corps lumineux, dans lesquels la puissance du grand Etre se manifeste avec tant de majesté. Les astres valent bien *St. Roch*, *St. Pancrace*, *St. Fiacre*, *Ste. Ursule*, *Ste. Potamienne*, dont les catholiques romains adorent à genoux les prétendus ossements. Les planètes valent bien des morceaux de bois pourri, qu'on appelle la *vraie croix*. Encore une fois, que les papistes ne se moquent de personne; & gardons-nous-en bien aussi. Car si nous valons mieux qu'eux, ce n'est pas de beaucoup.

Les mages chaldéens enseignaient la vertu comme tous les autres prêtres, & ne la pratiquaient pas davantage.

## CHAPITRE HUITIÈME.

### *Des anciens Persans, & de Zoroastre.*

**T** Andis que les Chaldéens connaissaient si bien la vertu des étoiles, & qu'ils enseignaient, comme a fait depuis l'almanach de Liège, quel jour il fallait se rogner les ongles, les anciens Persans n'étaient pas si habiles; mais ils adoraient un Dieu comme les Chaldéens, & révéraient dans le feu l'emblème de la Divinité.

Soit que ce culte leur eût été enseigné par un Zerdusth, que les Grecs, qui changèrent tous les noms asiatiques, appellèrent long-temps après Zoroastre, soit qu'il y ait eu plusieurs Zoroastres, soit qu'il n'y en ait eu aucun, toujours est-il certain que les Perses furent les premiers qui entretenrent le feu sacré, & qu'ils admirèrent un lieu de délices en faveur des justes, & un enfers pour les méchans; un bon principe, qui était Dieu; & un mauvais principe, dont nous est venu le diable. Ce mauvais principe, cet Arimane, ce Sathan, n'était ni Dieu, ni coéternel avec Dieu; mais enfin il existait. Et il était bien naturel d'admettre un mauvais principe, puisqu'il y a tant de mauvais effets.

Les Persans n'avaient d'abord ni autel, ni temple; ils n'en eurent que quand ils s'incorporèrent aux Babyloniens vaincus par eux; ainsi que les Français n'en eurent que quand ils eurent subjugué les Gaulois. Ces anciens Perses entretenaient seulement le feu sacré dans des antres écartés; ils l'appellaient Vesta.

Ce culte passa long-tems après chez d'autres nations; il s'introduisit à la fin jusque chez les Romains, qui prirent Vesta pour une déesse. Toutes les anciennes cérémonies sont presque fondées sur des méprises.

Lorsque les Perses conquièrent le royaume de Babylone , la religion des vainqueurs se mêla avec celle des vaincus , & prévalut même beaucoup. Mais les Chaldéens restèrent toujours en possession de dire la bonne aventure.

Il est constant que les uns & les autres crurent l'immortalité de l'ame , sans savoir mieux que nous ce que c'est que l'ame. Quand on n'en aurait pas des preuves dans le livre du Sadder , qui contient la doctrine des anciens Perses , il suffirait , pour en être convaincu , de jeter les yeux sur les ruines de Persépolis , dont nous avons plusieurs desseins très-exacts. On y voit des tombeaux dont sortent des têtes accompagnées chacune de deux ailes étendues ; elles prennent toutes leur vol vers le ciel.

De toutes les religions que nous avons jusqu'à présent parcourues , il n'y a que celle de la Chine qui n'admette pas l'immortalité de l'ame ; & remarquez que ces anciennes religions subsistent encore. Celle du gouvernement de la Chine s'est conservée dans toute son intégrité ; celle des brachmanes règne encore dans la presqu'isle de l'Inde ; celle de Zoroastre ne s'est point démentie , quoique ceux qui la professent soient dispersés.



## CHAPITRE NEUVIÈME.

*Des Phéniciens , & de Sanchoniaton , antérieur au tems  
où l'on place Moïse.*

**L**Es peuples de la Phénicie ne doivent pas être si anciens que ceux dont nous avons parlé. Ils habitaient une côte de la Méditerranée ; & cette côte était fort stérile. Il est vrai que cette stérilité même servit à la grandeur de ces peuples. Ils furent obligés de faire un commerce maritime qui les enrichit. Ces nouveaux courtiers de l'Asie pénétrèrent en Afrique , en Espagne & jusque dans notre Angleterre. Sidon , Tyr , Biblos , Bérith , devinrent des villes opulentes ; mais il fallait bien que la Syrie , la Chaldée , la Perse fussent des états déjà très-considérables avant que les Phéniciens eussent essayé de la navigation : car pourquoi auraient-ils entrepris des voyages si hasardeux , s'ils n'avaient pas eu des voisins riches auxquels ils vendaient les productions des terres éloignées ? Cependant les Tyriens avaient un temple dans lequel Hérodote entra , & qu'il dit avoir deux mille trois cents ans d'antiquité : ainsi il avait été bâti environ deux mille huit cents ans avant notre ère vulgaire ; ainsi par ce calcul , le temple de Tyr subsista près de dix-huit cents ans avant celui de Salomon ( en adoptant le calcul de la vulgate ).

Les phéniciens étant de si grands commerçans , cultivèrent nécessairement l'art de l'écriture ; ils tinrent des registres ; ils eurent des archives ; leur pays fut même appelé *le pays des lettres*. Il est prouvé qu'ils communiquèrent aux Grecs leur alphabet ; & lorsque les Juifs vinrent s'établir très-long-tems après sur leurs confins , ces étrangers prirent leur alphabet & leur écriture. Vous trouvez même dans l'histoire de Josué ; qu'il y avait sur la frontière de la Phénicie , dans la contrée nommée par les seuls Juifs Canaan , une ville qu'on appelait *la ville des lettres* , *la ville des livres* , *Cariath Sepher* , qui fut prise & presque détruite  
par



par le brigand Othoniel , à qui le brigand Caleb , compagnon du brigand Josué , donna sa fille Oxa pour récompense. (*Jugas, chap. premier*)

Un des plus curieux monumens de l'antiquité est sans doute l'histoire de Sanchoniaton le Phénicien , dont il nous reste des fragmens précieux conservés dans Eusèbe. Il est incontestable que cet auteur écrivit long-tems avant l'irruption des Hébreux dans le pays de Canaan. Une preuve sans réplique , c'est qu'il ne parle pas des Hébreux. S'ils étaient déjà venus chez les Cananéens , s'ils avaient mis à feu & à sang le pays de Sanchoniaton même , s'ils avaient exercé dans son voisinage des cruautés dont il n'y a guère d'exemples dans l'ancienne histoire , il est impossible que Sanchoniaton eût passé sous silence des événemens auxquels ils devait prendre le plus grand intérêt. S'il y avait eu un Moïse avant lui , il est bien certain qu'il n'aurait pas oublié ce Moïse , & ces prodiges épouvantables opérés en Egypte. Il était donc évidemment antérieur au tems où l'on place Moïse. Il écrivit donc sa cosmogonie long-tems avant que les Juifs eussent leur Genèse.

Au reste , il ne faut pas s'étonner qu'on ne trouve dans cette cosmogonie de l'auteur phénicien aucun des noms cités dans la Genèse juive. Nul écrivain , nul peuple n'a connu les noms d'Adam , de Caïn , d'Abel , d'Enoch , de Mathusalem , de Noé. Si un seul de ces noms avait été cité par Sanchoniaton ou par quelque écrivain de Syrie , ou de Chaldée , ou d'Egypte , l'historien Joseph ne l'aurait pas manqué de s'en prévaloir. Il dit lui-même dans sa réponse à Appion , qu'il a consulté tous les auteurs étrangers qui ont parlé de sa nation , & que , quelque effort qu'il fasse , il n'en peut trouver un seul qui parle des miracles de Moïse ; pas un seul qui rappelle un mot de la Genèse ou de l'Exode.

Ajoutons à ces preuves convaincantes que s'il y avait eu un seul mot dans Sanchoniaton , ou dans quelqu'autre auteur étranger , en faveur de l'histoire juive , Eusèbe , qui fait

*Phil. Liutr. Hist. Tom. VI.*

D

armes de tout , dans sa *Préparation évangélique* , eût cité ce témoignage avec emphase : mais ce n'est pas ici le lieu de pousser plus loin cette recherche il suffit de montrer que Sanchoniaton écrivit dans sa langue long-tems avant que les Juifs pussent seulement la prononcer.

Ce qui rend encore les fragmens de Sanchoniaton très-recommandables , c'est qu'il consulta les prêtres les plus savans de son pays , & entr'autres , Jérombal , prêtre d'laho dans la ville de Bérith. Ce nom d'laho , qui signifie Dieu , est le nom sacré qui fut long-tems après adopté par les Juifs.

L'ouvrage de Sanchoniaton est encore plus digne de l'attention du monde entier , en ce que sa cosmogonie est tirée ( selon son propre témoignage ) des livres du roi d'Egypte Thaut , qui vivait , dit-il , huit cents ans avant lui , & que les Grecs ont depuis appelé Mercure. Nous n'avons guère de témoignages d'une antiquité plus reculée. Voilà sans contredit le plus beau monument qui nous reste dans notre Occident.

Quelques ames timorées , effrayées de cette antiquité & de ce monument si antérieur à la Genèse , n'ont eu d'autre ressource que celle de dire que ces fragmens étaient un livre supposé ; mais cette malheureuse évasion est assez détruite par la peine qu'Eusèbe a prise de les transcrire. Il en combat les principes ; mais il se donne bien de garde d'en combattre l'authenticité ; elle était trop reconnue de son tems. Le livre était traduit en grec par un citoyen du pays même de Sanchoniaton. Pour peu qu'il y eût eu le moindre jour à soupçonner l'antiquité de ce livre contraire en tout à la Bible , Eusèbe l'eût fait sans doute avec la plus grande force. Il ne la pas fait. Quelle plus éclatante preuve que l'aveu d'un adversaire ! avouons donc sans difficulté que Sanchoniaton est beaucoup plus ancien qu'aucun livre juif.

La religion de ces Phéniciens était , comme toutes les autres , une morale saine , parce qu'il ne peut y avoir deux morales ; une métaphysique absurde , parce que toute métaphysique l'a

été jusqu'à Locke ; des rites ridicules , parce que le peuple a toujours aimé les momeries. Quand je dis que toutes les religions ont des simagrées indignes des honnêtes gens , j'excepte toujours celle du gouvernement chinois , que nulle superstition grossière n'a jamais souillée.

Les Phéniciens admettaient d'abord un chaos comme les Indiens. L'esprit devint amoureux des principes confondus dans le chaos ; il s'unit à eux , & l'amour débrouilla tout. La terre , les astres , les animaux en naquirent.

Ces mêmes Phéniciens sacrifiaient aux vents , & cette superstition était très-convenable à un peuple navigateur. Chaque ville de Phénicie eut ensuite ses dieux & ses rites particuliers.

C'est sur-tout de Phénicie que vint le culte de la déesse que nous appelons Vénus. La fable de Vénus & d'Adonis est toute phénicienne. Adoni ou Adonai était un de leurs dieux ; & quand les Juifs vinrent long-tems après dans le voisinage , ils appelèrent leurs dieux des noms phéniciens Jéhova , Iahou , Adonai , Sadai , &c.

Tout ce pays , depuis Tyr jusqu'au fond de l'Arabie , est le berceau des fables , comme nous le verrons dans la suite. Et cela devait être ainsi , puisque c'était le pays des lettres.



## CHAPITRE DIXIÈME.

### *Des Egyptiens.*

LE poète philosophe français qui le premier a dit que les Egyptiens sont une nation toute nouvelle, se fonde sur une raison qui est sans réplique. C'est que l'Egypte étant inondée cinq mois de l'année, ces inondations accumulées devaient rendre le terrain fangeux entièrement impraticable ; qu'il a fallu des siècles pour domter le Nil, pour lui creuser des canaux, pour bâtir des villes élevées vingt pieds au-dessus du sol ; que l'Asie, au contraire, a des plaines immenses, des rivières plus favorables, & que par conséquent tous les peuples asiatiques ont dû former des sociétés policées très-long-tems avant qu'on pût bâtir auprès du Nil une seule maison tolérable.

Mais les pyramides sont d'une antiquité si reculée qu'elle est inconnue ! mais Thaut donna des loix à l'Egypte huit cents ans avant Sanchoniaton qui vivait long-tems avant l'irruption des Juifs dans la Palestine ! mais les Grecs & les Romains ont révééré les antiquités d'Egypte ! Oui, tout cela prouve que le gouvernement égyptien est beaucoup plus ancien que les nôtres. Mais ce gouvernement était moderne en comparaison des peuples asiatiques.

Je compte pour rien quelques malheureux qui vivaient entre les rochers qui bordent le Nil, de même que je ne fais aucune mention des barbares nos prédécesseurs qui habitèrent si long-tems nos forêts sauvages avant d'être policés. Une nation n'existe que quand elle a des loix & des arts. L'état de sauvage est état de brute. L'Egypte civilisée est donc très-moderne. Elle l'est au point qu'elle prit des Phéniciens le nom d'Iaho, nom cabalistique, que les prêtres donnaient à Dieu.

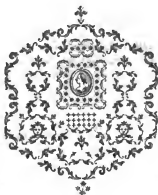
Mais sans entrer dans ces discussions ténébreuses , bornons-nous à notre sujet , qui est de chercher si toutes les grandes nations reconnoissent un Dieu suprême. Il est incontestable que cette doctrine était le fondement de toute la théologie égyptienne. Cela se prouve par ce nom même ineffable d'Iaho , qui signifiait l'Eternel ; par ce globe qui était posé sur la porte des temples , & qui représentait l'unité du grand Etre sous le nom de Knef. On le prouve sur-tout par ce qui nous est resté des mystères d'Isis , & par cette ancienne formule conservée dans Apulée : *Les puissances célestes se servent , les enfers se sont soumis , l'univers tourne sous ta main , tes pieds foulent le tartare , les astres répondent à ta voix , les saisons reviennent à tes ordres , les élémens t'obéissent.*

Jamais l'unité d'un Dieu suprême n'a été plus fortement énoncée : & pourquoi dit-on dans cette formule que les puissances célestes obéissent , que les astres répondent à la voix du grand Etre ? C'est que les astres , les génies supposés répandus dans l'espace , étaient regardés comme des dieux secondaires , des êtres supérieurs à l'homme & inférieurs à Dieu : doctrine familière à tout l'Orient ; doctrine adoptée enfin en Grèce & en Italie.

Pour l'immortalité de l'ame , personne n'a jamais douté que ce ne fût un des deux grands principes de la religion d'Egypte. Les pyramides l'attestent assez. Les grands du pays ne le faisaient élever des tombeaux si durables , & on n'embaumait leurs corps avec tant de soin , qu'afin que l'esprit igné ou aérien qu'on a toujours supposé animer le corps , vint retrouver ce corps au bout de mille ans , quelques uns disent même au bout de trois mille. Rien n'est si avéré que l'immortalité de l'ame établie en Egypte.

Je ne parlerai point ici des folles & ridicules superstitions dont ce beau pays fut inondé beaucoup plus que des eaux de son fleuve. Il devint le plus méprisable des grands peuples ,

comme les Juifs sont devenus la plus haïssable & la plus honteuse des petites nations. Mon seul but est de faire voir que tous les grands peuples civilisés, & même les petits, ont reconnu un Dieu suprême de tems immémorial ; que tous les grands peuples ont admis expressément la permanence de ce qu'on appelle *ame*, après la mort, excepté les Chinois. Encore ne peut-on pas dire que les Chinois l'aient nié formellement. Ils n'ont ni assuré ni combattu ce dogme ; leurs livres n'en parlent point. En cela ont-ils été sages, ou simplement ignorans ?



## CHAPITRE ONZIÈME.

### *Des Arabes & de Bacchus.*

Érodoté nous apprend que les Arabes adoraient Vénus-Uranie & Bacchus. Mais de quelle partie de l'Arabie parlait-il ? C'est probablement de toutes les trois. Alexandre , dit-on , voulait établir le siège de son empire dans l'Arabie heureuse. Il fit dire aux peuples de l'Yémen & de Saanna qu'il avait fait autant que Bacchus , & qu'il voulait être adoré comme lui. Or il est très-vraisemblable que Bacchus étant adoré dans la grande Arabie , il l'était aussi dans la pétrée & dans la déserte. Les provinces pauvres se conforment toujours aux usages des riches. Mais comment des Arabes adoraient-ils Vénus ? C'est qu'ils adoraient les étoiles , en reconnoissant pourtant un Dieu suprême. Et il est si vrai qu'ils adoraient l'Être suprême , que de tems immémorial ils partageaient leurs champs en deux parts ; la première pour Dieu , & la seconde pour l'étoile (a) qu'ils affectionnaient le plus. Allah fut toujours chez eux le nom de Dieu. Les peuples voisins prononçaient El. Ainsi Babel sur l'Euphrate était la ville de Dieu , Israël chez les Perses signifiait voyant Dieu , & les Hébreux prirent ce nom d'Israël dans la suite , comme l'avoue le Juif Philon. Tous les noms des anges persans finissaient en *el* ; messager de Dieu , soldat de Dieu , ami de Dieu. Les Juifs même , aux noms phéniciens de *Dieu* , *Ihao* , *Adonai* , ajoutèrent aussi le nom persan *El* , dont ils firent *Eloi* ou *Eloa*.

Mais comment les Arabes adorèrent-ils Vénus-Uranie ? Vénus est un mot latin , Uranie est grec ; les Arabes ne savaient assurément ni le grec ni le latin , & ils étaient incomparablement plus anciens que les peuples de Grèce & d'Italie. Aussi le nom arabe dont ils se servaient pour signifier l'étoile de Vénus était Alilat ; & Mercure était Atarid , &c.

( a ) Voyez la préface de l'Alcoran dans Sile.

Le seul homme à qui ils eussent accordé les honneurs divins, était celui que les Grecs nommèrent depuis Bacchus ; son nom arabe était Bac , ou Urotal , ou Misem. Ce sera le seul homme divinisé dont je parlerai , attendu la conformité prodigieuse qui est entre lui & le Moïse des Hébreux.

Ce Bacchus Arabe était né comme Moïse en Egypte , & il avait été élevé en Arabie vers le mont Sina , que les Arabes appelaient Nisa. Il avait passé la mer Rouge à pied sec avec son armée pour aller conquérir les Indes , & il y avait beaucoup de femmes dans cette armée. Il fit jaillir une fontaine de vin d'un rocher en le frappant de son thyrsé. Il arrêta le cours du soleil & de la lune. Il sortait de sa tête des rayons de lumière. Enfin on le nomma Misem , qui est un des noms de Moïse , & qui signifie *l'auteur des eaux* , parce qu'on prétendait qu'il était tombé dans la mer pendant son enfance. Toutes ces fables arabiques passèrent chez les premiers Grecs , & Orphée chanta ces aventures. Rien n'est si ancien que cette fable. Peut-être est-elle allégorique. Jamais peuple n'inventa plus de paraboles que les Arabes. Ils les écrivaient d'ordinaire en vers. Ils s'assemblaient tous les ans dans une grande place à Ocad (b) , où se tenait une foire qui durait un mois. On y donnait un prix au poète qui avait récité le conte le plus extraordinaire. Celui de Bacchus avait sans doute un fondement réel.

(b) Consultez la préface de la belle traduction anglaise de l'Alcoran.



## CHAPITRE



## CHAPITRE DOUZIÈME.

*Des Grecs , de Socrate , & de la double doctrine.*

ON a tant parlé des Grecs que j'en dirai peu de chose. Je remarquerai seulement qu'ils adoraient un Dieu suprême & qu'ils reconnaissaient l'immortalité de l'ame , à l'exemple des Asiaticques & des Egyptiens , non-seulement avant qu'ils eussent des historiens , mais avant qu'Homère eût écrit. Homère n'inventa rien sur les dieux ; il les prit comme ils étaient. Orphée longtemps avant lui avait fait recevoir sa théogonie dans la Grèce. Dans cette théogonie tout commence par un chaos, comme chez les Phéniciens & chez les Perses. Un Artisan suprême débrouille ce chaos, & en forme le soleil, la lune, les étoiles & la terre. Cet Etre suprême appelé Zeus , Jupiter , est le maître de tous les autres dieux , le Dieu des dieux. Vous voyez à chaque pas cette théologie dans Homère. Jupiter seul assemble le conseil ; lui seul lance le tonnerre ; il commande à tous les dieux ; il les récompense ; il les punit ; il chasse Appollon du ciel ; il donne le fouet à Junon , l'attache entre le ciel & la terre avec une chaîne d'or : mais le bon homme Homère ne dit pas à quel point fixe cette chaîne fut accrochée. Le même Jupiter précipite Vulcain du haut du ciel sur la terre ; il menace le Dieu Mars. Enfin , il est par-tout le maître.

Rien n'est plus clair dans Homère que l'ancienne opinion de l'immortalité de l'ame, quoique rien ne soit plus obscur que son existence. Qu'est-ce que l'ame chez tous les anciens poètes , & chez tous les philosophes ? Un je ne sais quoi qui anime le corps, une figure légère, un petit composé d'air qui ressemble au corps humain , & qui s'enfuit quand elle a perdu son étui. Ulysse en trouve par milliers dans les enfers. Le batelier Caron est continuellement occupé à les transporter dans sa barque. Cette théologie est aussi ridicule que tout le reste , j'en conviens ; mais elle

*Phil. Littér. Hist. Tom. VI.*

E

démontre que l'immortalité de l'ame était un point capital chez les anciens.

Cela n'empêcha pas des sectes entières de philosophes de se moquer également de Jupiter & de l'immortalité de l'ame ; & ce qu'il faut soigneusement observer , c'est que la secte d'Epicure , qu'on peut regarder comme une société d'athées , fut toujours très-honorée. Je dis que c'était une société d'athées : car en fait de religion & de morale , admettre des dieux inutiles qui ne punissent ni ne récompensent , & n'en admette point du tout , c'est précisément la même chose.

Pourquoi donc les épicuriens ne furent-ils jamais persécutés ; & que Socrate fut condamné à boire la ciguë ? Il faut absolument qu'il y ait eu une autre raison que celle du fanatisme pour condamner Socrate. Les épicuriens étaient les hommes du monde les plus sociables , & Socrate paroît avoir été le plus insociable. Il avoue lui-même dans sa défense , qu'il allait de porte en porte dans Athènes prouver aux gens qu'ils étaient des fots. Il se fit tant d'ennemis , qu'enfin ils vinrent à bout de le condamner à mort ; après quoi on lui demanda bien pardon. C'est précisément ( au pardon près ) l'aventure de Vanini. Il disputait aigrement dans Toulouse contre des conseillers de justice. Ils lui persuadèrent qu'il était athée & forcier , & ils le firent brûler en conséquence. Ces horreurs sont plus communes chez les chrétiens que dans l'ancienne Grèce.

L'évêque Warburton , dans son très-étrange livre de la divine Légation de Moïse (a) , prétend que les philosophes qui enseignoient l'immortalité de l'ame n'en croyoient rien du tout. Il se tourne de tous les sens , pour prouver que tous ceux qu'on nomme *les anciens sages* , avaient une double doctrine , la publique & la secrète ; qu'ils prêchaient en public l'immortalité de l'ame pour contenir le sot peuple , & qu'ils s'en moquaient tous en particulier avec les gens d'esprit. C'est là , je l'avoue , une singulière assertion pour un évêque. Mais quelle nécessité y avait-il pour ces phi-

(a) Tom. II , liv. III.

Isophtes de dire tout haut ce qu'ils ne croyaient pas en secret, puisqu'il était permis aux épicuriens de dire hautement que tout périt avec le corps, & que les pyrrhoniens pouvaient douter de tout impunément ? Qui pouvait forcer les philosophes à mentir le matin, pour dire le soir la vérité ? Des coquins pouvaient en Grèce comme ailleurs abuser des paroles d'un sage, & lui intenter un procès. On a mis en justice des membres du parlement pour leurs paroles ; mais cela ne prouve pas que la chambre des communes ait deux doctrines différentes.

Cette double doctrine dont veut parler notre Warburton, était principalement dans les mystères d'Isis, de Cérès, d'Orphée, & non chez les philosophes. On enseignait l'unité de Dieu dans ces mystères, tandis qu'en public on sacrifiait à des dieux ridicules. Voilà ce qui est d'une vérité incontestable. Toutes les formules des mystères attestent l'adoration d'un Dieu unique. C'est précisément comme s'il y avait chez les papistes des congrégations de sages qui, après avoir assisté à la messe de Ste. Ursule & des onze mille vierges, de St. Roch & de son chien, de St. Antoine & de son cochon, allâssent ensuite désavouer ces étonnantes bêtises dans une assemblée particulière ; mais, au contraire, les confréries papistes enchérissent encore sur les superstitions auxquelles on les force. Leurs pénitents blancs, gris & noirs, habillés en masque, se fouettent en l'honneur de ces beaux saints, au lieu d'adorer Dieu en hommes raisonnables.

Warburton, pour prouver que les grecs avaient deux doctrines, l'une pour l'aréopage, & l'autre pour leurs amis, cite César, Caton & Cicéron, qui dirent en plein sénat, dans l'examen du procès de Catilina, que la mort n'est point un mal ; que c'est la fin de toutes les sensations ; qu'il n'y a rien après nous. Mais César, Caton & Cicéron n'étaient pas Grecs. Expliquaient-ils ainsi leur doctrine secrète à trois ou quatre cents de leurs confidens en plein sénat ?

Cet évêque pouvait encore ajouter que dans la tragédie de la

Troade de Sénèque, le chœur difait feçrètement au peuple romain affemblé :

*Post mortem nihil eſt , ipſaque mors nihil.*

*Quæris quo jaceant poſt obitum loco ?*

*Quo non nata jacent.*

Rien n'eſt après la mort ; la mort même n'eſt rien.

Après la vie où pourrai-je être ?

Où j'étais avant que de naître.

Quand on a fait ſentir tous ces diſparates , toutes ces inconſéquences de Warburton , il s'eſt fâché ; il n'a répondu ni avec des raifons ni avec de la politèſſe ; il a reſſemblé à ces femmes qu'on prend ſur le fait ; & qui n'en deviennent que plus hardies & plus méchantes : *nihil eſt audacius iſtis deprehenſis*. L'ardeur de ſon courage l'a emporté encore plus loin , comme nous le verrons en traitant de la religion juive.



## CHAPITRE TREIZIÈME.

*Des Romains.*

**S**Oyons auffi courts sur les Romains que sur les Grecs. C'est la même religion , les mêmes dieux principaux , le même Jupiter maître des dieux & des hommes , les mêmes champs Éliées , le même Tartare , les mêmes apothéoses. Et quoique la secte d'Epicure eût un très-grand crédit , quoiqu'on se moquât publiquement des augures , des aruspices , des champs Éliées & des enfers , la religion romaine subsista jusqu'à la ruine de l'empire.

Il est constant par toutes les formules, que les Romains reconnaissaient un seul Dieu suprême. Ils ne donnaient qu'au seul Jupiter le titre de très-grand & très-bon , *optimus maximus*. La foudre n'était qu'entre ses mains. Tous les autres dieux peuvent se comparer aux saints & à la vierge que l'Italie adore aujourd'hui. En un mot, plus nous avançons dans la connaissance des peuples policés , plus nous découvrons par-tout un Dieu, comme on l'a déjà dit.

Notre Warburton , dont le sens est toujours l'ennemi du sens commun des autres hommes , ose nous assurer dans la préface de la seconde partie de sa *Légation*, que les Romains faisaient peu de cas de Jupiter ; ils veut s'appuyer de l'autorité de Cicéron ; il prétend que cet orateur , dans son oraison pour Flaccus , dit qu'il n'est pas de la majesté de l'empire de reconnaître un seul , Dieu. Il cite les paroles latines , *majestatem imperii non decuisse ut unus tantum Deus colatur*. Qui le croirait ? il n'y a pas un mot , ni dans l'oraison pour Flaccus , ni dans aucune autre , qui ait le moindre rapport à cette citation prétendue de Cicéron ; elle appartient tout entière à notre évêque , qui , par cette fraude , non fraude pieuse , mais fraude impudente , a voulu tromper le monde. Il s'est imaginé

que personne ne se donnerait la peine de feuilleter Cicéron, & de découvrir son imposture ; il s'est trompé en cela comme dans tout le reste ; & désormais on n'aura pas plus de foi à ses commentaires sur Cicéron, qu'à ceux qu'il nous a donnés sur Shakespear.

Ce qui est peut être de plus estimable chez le peuple romain, c'est que pendant neuf cents années il ne persécuta personne pour ses opinions. Il n'a point à se reprocher de ciguë. La tolérance la plus universelle fut son partage. Ces sages conquérans assiégeaient-ils une ville ? ils priaient les dieux de la ville de vouloir bien passer dans leur camp. Dès quelle était prise , ils allaient sacrifier dans le temple des vaincus. C'est ainsi qu'ils méritèrent de commander à tant de nations.

On ne les vit point égorger les Toscans pour réformer l'art des aruspices , qu'ils tenaient d'eux. Personne ne mourut à Rome pour avoir mal parlé des poulets sacrés. Les Egyptiens couverts de mépris eurent à Rome un temple d'Isis ; les Juifs plus méprisés encore y eurent des synagogues après leurs sanglantes rébellions. Le peuple conquérant était le peuple tolérant.

Il faut avouer qu'il ne traita mal les chrétiens qu'après que ces nouveaux venus eurent déclaré hautement & à plusieurs reprises qu'ils ne pouvaient souffrir d'autre culte que le leur. C'est ce que nous ferons voir évidemment quand nous en ferons à l'établissement du christianisme.

Commençons par examiner la religion juive , dont le christianisme & le mahométisme sont sortis.



## CHAPITRE QUATORZIÈME.

*Des Juifs & de leur origine.*

Toutes les nations (excepté toujours les Chinois) se vantent d'une foule d'oracles & de prodiges; mais tout est prodige & oracle dans l'histoire juive, sans exception. On a tant écrit sur cette matière, qu'il ne reste plus rien à découvrir. Nous ne voulons ni répéter tous ces miracles continuels, ni les combattre; nous respectons la mère de notre religion. Nous ne parlerons du merveilleux judaïque qu'autant qu'il pourra servir à établir les faits. Nous examinerons cette histoire comme nous ferions celle de Tite-Live ou d'Hérodote. Cherchons par les seules lumières de la raison ce qu'étaient les Juifs, d'où ils venaient quand ils s'établirent dans la Palestine, quand leur religion fut fixée, quand ils écrivirent; instruisons-nous, & tâchons de ne pas scandaliser les faibles; ce qui est bien difficile, quand on veut dire la vérité.

Nous ne trouvons guère plus de lumière chez les étrangers sur le petit peuple hébreux, que nous n'en trouvons sur les Francs, sur les Irlandais & sur les Basques. Tous les livres égyptiens ont péri; leur langue a eu le même sort. Nous n'avons plus les auteurs persans, chaldéens & syriens, qui auraient pu nous instruire; nous voyageons ici dans un désert où des animaux sauvages ont vécu. Tâchons de découvrir quelques traces de leurs pas.

Les Juifs étaient-ils originaiement une horde vagabonde d'Arabes du désert qui s'étend entre l'Egypte & la Syrie? cette horde s'étant multipliée, s'empara-t-elle de quelques villages vers la Phénicie? Rien n'est plus vraisemblable. Leur tour d'esprit, leur goût pour les paraboles & pour le merveilleux & incroyable, leur extrême passion pour le brigandage, tout concourt à les faire

regarder comme une nation très-nouvellement établie qui sortait d'une petite horde arabe.

Il y a plus ; ils prétendent dans leur histoire , que des tribus Arabes & eux descendent du même père ; que des enfans de quelques pasteurs errans qu'ils appellent Abraham, Loth, Esau, habitèrent des contrées d'Arabie. Voilà bien des conjectures : mais il n'en reste aucun monument qui puisse les appuyer.

Si on examine ce grand procès avec le seul bon sens , on ne peut regarder les livres juifs comme des preuves. Ils ne sont point juges en leur propre cause. Je ne crois point Tite-Live quand il nous dit que Romulus était fils du dieu Mars ; je ne crois point nos premiers auteurs anglais quand il disent que Vortiger était sorcier ; je ne crois point les vieilles histoires des Francs qui rapportent leur origine à Francus, fils d'Hector. Je ne dois pas croire les Juifs sur leur seule parole , quand il nous disent des choses extraordinaires. Je parle ici selon la foi humaine, & je me garde bien de toucher à la foi divine. Je cherche donc ailleurs quelque faible lumière , à la lueur de laquelle je puisse découvrir les commencemens de la nation juive.

Plus d'un ancien auteur dit que c'étoit une troupe de lépreux qui fut chassée de l'Egypte par le roi Amasis. Ce n'est là qu'une présomption. Elle acquiert un degré de probabilité par l'aveu que les Juifs font eux-mêmes qu'ils s'enfuirent d'Egypte , & qu'ils étaient fort sujets à la lèpre ; mais ces deux degrés de probabilité , le consentement de plusieurs anciens , & l'aveu des Juifs , sont encore loin de former une certitude.

Diodore de Sicile raconte, d'après les auteurs égyptiens qu'il a consultés , que le même Amasis ayant eu la guerre avec Actisan roi, d'Ethiophe, cet Actisan vainqueur fit couper le nez & les oreilles à une horde de voleurs qui avait infesté l'Egypte pendant la guerre. Il confina cette troupe de brigands dans le désert de Sina , où ils firent des filets avec lesquels ils prirent des cailles dont ils se nourrirent. Ils habitèrent le pays qu'on appella depuis d'un nom qui signifie en langue égyptienne, *nez coupés* , & que les Grecs



Grecs exprimèrent par celui de Rhinocolure. Ce passage auquel on a fait trop peu d'attention, joint à l'ancienne tradition que les Hébreux étaient une troupe de lépreux chassés d'Egypte, semble jeter quelque jour sur leur origine. Ils avouent qu'ils ont été à la fois lépreux & voleurs ; ils disent qu'après avoir volé les Egyptiens, ils s'enfuirent dans ce même désert où fut depuis Rhinocolure. Ils spécifient que la sœur de leur Moïse eut la lèpre ; ils s'accordent avec les Egyptiens sur l'article des cailles.

Il est donc vraisemblable, humainement parlant & abstraction faite de tout merveilleux, que les Juifs étaient des Arabes vagabonds sujets à la lèpre, qui venaient piller quelquefois les confins de l'Egypte, & qui se retirèrent dans le désert d'Horeb & de Sinai, quand on leur eut coupé le nez & les oreilles. Cette haine, qu'ils manifestèrent depuis contre l'Egypte, donne quelque force à cette conjecture. Ce qui peut encore augmenter la probabilité, c'est que l'Egyptien Appion d'Alexandrie, qui écrivit du tems de Caligula une histoire de son pays, & un autre auteur nommé Chencres de la ville de Mendès, assurent tous deux que ce fut sous le roi ou pharaon Amasis que les Juifs furent chassés. Nous avons perdu leurs écrits, mais le Juif Joseph, qui écrivit contre Appion après la mort de cet Egyptien, ne le combat point sur l'époque d'Amasis. Il le réfute sur d'autres points : & tous ces autres points prouvent que les Egyptiens avaient écrit tant de faussetés sur les Juifs qu'on reprochait aux Juifs d'en avoir écrit eux-mêmes.

Flaviens Joseph fut le seul Juif qui passa chez les Romains pour avoir quelque bon sens. Cependant cet homme de bon sens rapporte sérieusement la fable des Septante & d'Aristée, dont Vandal & tant d'autres ont fait voir le ridicule & l'absurdité. Il ajoute à cette ineptie que le roi d'Egypte Ptolomée Philadelphie ayant demandé aux traducteurs, comment il se pouvait faire que des livres aussi sages que ceux des Juifs n'eussent été jamais connus d'aucune nation, on répondit à Ptolomée que ces livres étaient trop divins pour que des pro-

*Phil. Lintér. Hist. Tom. VI.*

F

fanés ofassent jamais les citer , & que Dieu ne pouvait le permettre.

Remarquez qu'on faisait cette belle réponse dans les tems mêmes qu'on mettait ces livres entre les mains des profanes. Josephé ajoute que tous les étrangers qui avaient été assez hardis pour dire un mot des loix juives , avaient été sur le champ punis de Dieu ; que l'historien Théopompe ayant eu dessein seulement d'en insérer quelque chose dans son ouvrage , il devint fou sur le champ ; mais qu'au bout de trente jours Dieu lui ayant fait connaître dans un songe qu'il ne fallait pas parler des Juifs , il demanda bien pardon à Dieu , & rentra dans son bon sens.

Josephé dit encore que le poëte Théodecte ayant osé parler des Juifs dans une de ses tragédies , était devenu aveugle incontinent , & que Dieu ne lui rendit la vue que quand il eut bien demandé pardon & fait pénitence.

Si un homme qui passe pour le seul historien juif qui ait écrit raisonnablement , a dit de si plates extravagances , que faut-il penser des autres ? Je parle toujours humainement , je me mets toujours à la place d'un homme qui, n'ayant jamais entendu parler ni des juifs, ni des chrétiens, lirait ces livres pour la première fois ; & n'étant point illuminé par la grace , aurait le malheur de n'en croire que sa faible raison , en attendant qu'il fût éclairé d'en-haut.



## CHAPITRE QUINZIÈME.

*Quand les Juifs commencèrent-ils à demeurer dans les villes ? quand écrivirent-ils ? quand eurent-ils une religion fixe & déterminée ?*

ON ne peut ici que consulter les Juifs eux-mêmes , confronter ce qu'ils rapportent , & voir ce qui est le plus probable.

Selon eux , ils demeurèrent sous des tentes dans un désert au nombre de six cent trente mille combattans ; ce qui faisait environ trois millions de personnes en comptant les vieillards , les femmes & les enfans. Cela fortifie la conjecture qu'ils étaient des Arabes , puisqu'ils n'habitaient que des tentes , & qu'ils changeaient souvent de lieu. Mais comment trois millions d'hommes auraient-ils eu des tentes , s'ils s'étaient enfuis d'Egypte au travers de la mer ? Chaque famille avait-elle porté sa tente sur son dos ? Ils n'avaient pas demeuré sous des tentes en Egypte. Une preuve qu'ils étaient du nombre de ces Arabes errans qui ont de l'aversion pour les demeures des villes , c'est que lorsqu'ils eurent pris Jéricho , ils le rasèrent & ne se fixèrent nulle part : car ne jugeant ici qu'en profanes , & par les seules lumières de notre raison , ce n'est pas à nous de parler des trompettes qui firent tomber les murs de Jéricho. C'est un de ces miracles que Dieu faisait tous les jours , & que nous n'osons discuter.

Quoi qu'il en soit , ils disent n'avoir eu une ville capitale , n'avoir été fixés à Jérusalem , que du tems de David , & , selon eux , entre leur fuite d'Egypte & leur établissement à Jérusalem , il y a environ quatre cent cinquante années. Je n'examine pas ici leur chronologie , sur laquelle ils se contredisent

continuellement ; car , à bien compter , il y aurait plus de six cents ans entre Moïse & David. Je vois seulement qu'ils ont vécu dans la Palestine en Arabes vagabonds pendant plusieurs siècles , attaquant tous leurs voisins l'un après l'autre , pillant tout , ravageant tout , n'épargnant ni sexe ni âge , tantôt vainqueurs , tantôt vaincus , & très-souvent esclaves.

Cette vie vagabonde , cette suite continuelle de meurtres , cette alternative sanglante de victoires & de défaites , ces tems si longs de servitude , leur permirent-ils d'apprendre à écrire & d'avoir une religion fixe ? N'est-il pas de la plus grande vraisemblance qu'ils ne commencèrent à former des loix & des histoires par écrit que sous leurs rois , & qu'auparavant ils n'avaient qu'une tradition vague & incertaine ?

Jetons les yeux sur toutes les nations de notre Occident , depuis Archangel jusqu'à Gibraltar ; y en a-t-il une seule qui ait eu des loix & une histoire par écrit avant d'être rassemblée dans des villes ? Que dis-je ? y a-t-il un seul peuple sur la terre qui ait eu des archives avant d'être bien établi ? Comment les Juifs auraient-ils eu seuls cette prérogative ?



## CHAPITRE SEIZIÈME.

*Quelle fut d'abord la religion des Juifs ?*

**N**OUS trouvons dans le livre intitulé Josué , ces propres paroles , que ce chef sanguinaire dit à la horde juive après s'être emparé de trente-un chefs de ces villages , appelés *rois* dans la bible (a) : *Choisissez aujourd'hui ce qu'il vous plaira , & voyez qui vous devez plutôt adorer , ou les dieux auxquels ont servi vos pères dans la Mésopotamie , ou les dieux des Amorrhéens au pays desquels vous habitez ; mais pour ce qui est de moi & de ma maison , nous servirons Adonai ; & le peuple répondit : A Dieu ne plaise que nous abandonnions Adonai , & que nous servions d'autres dieux !*

Il est évident par ce passage que les Juifs y sont supposés avoir adoré Isis & Osiris en Egypte , & les étoiles en Mésopotamie. Josué leur demande s'ils veulent adorer encore ces étoiles , ou Isis & Osiris , ou Adonai le Dieu des Phéniciens , au milieu desquels ils se trouvent. Le peuple répond *qu'il veut adorer Adonai* , le Dieu des Phéniciens. C'était peut-être une politique bien entendue que d'adopter le Dieu des vaincus pour les mieux gouverner. Les barbares qui détruisirent l'empire romain , les Francs qui saccagèrent les Gaules , les Turcs qui subjuguèrent les Arabes mahométans , tous ont eu la prudence d'embrasser la religion des vaincus pour les mieux accoutumer à la servitude. Mais est-il probable qu'une si petite horde de barbares juifs ait eu cette politique ?

Voici une seconde preuve beaucoup plus forte que ces Juifs n'avaient point encore de religion déterminée. C'est que Jephthé , fils de Galaad & d'une fille de joie , élu capitaine de la horde

(a) Chap. XXIV , v. 15 & 16.

errante, dit aux Moabites (b) : *Ce que votre Dieu Chamos possède ne vous est-il pas dû de droit ? Et ce que le nôtre s'est acquis par ses victoires ne doit-il pas être à nous ?* Certes il est évident qu'alors les Juifs regardaient Chamos comme un véritable Dieu ; il est évident qu'ils croyaient que chaque petit peuple avait son Dieu particulier, & que c'était à qui l'emporterait du Dieu juif ou du Dieu moabite.

Apportons une troisième preuve non moins sensible. Il est dit au premier chapitre des juges (c) : *Adonai se rendit maître des montagnes ; mais il ne put vaincre les habitans des vallées, parce qu'ils avaient des chariots armés de faux.* Nous ne voulons pas examiner si les habitans de ces cantons hérissés de montagnes pouvaient avoir des chars de guerre, eux qui n'eurent jamais que des ânes. Il suffit d'observer que le Dieu des Juifs n'était alors qu'un Dieu local qui avait du crédit dans les montagnes, & point du tout dans les vallées, à l'exemple de tous les autres petits dieux du pays, qui possédaient chacun un district de quelques milles, comme Chamos, Moloch, Rempham, Belphegor, Astarot, Baal-Bérish, Baal-Zébutb & autres marmousets.

Une quatrième preuve, plus forte que toutes les autres, se tire des prophètes. Aucun d'eux ne cite les loix du Lévitique, ni du Deutéronome ; mais plusieurs assurent que les Juifs n'adorèrent point Adonai dans le désert, ou qu'ils adorèrent aussi d'autres dieux locaux. Jérémie dit que (d) *le Seigneur Melchom s'était emparé du pays de Gad.* Voilà donc Melchom reconnu Dieu, & si bien reconnu pour Dieu par les Juifs, que c'est ce même Melchom à qui Salomon sacrifia depuis sans qu'aucun prophète l'en reprît.

Jérémie dit encore quelque chose de bien plus fort ; il fait ainsi parler Dieu (e) : *Je n'ai point ordonné à vos pères, quand je*

(b) Chap. II, v. 24.

(c) Chap. I, v. 19.

(d) Chap. XLIX, v. 1.

(e) Chap. VII, v. 22.

*les ai tirés d'Égypte de m'offrir des holocaustes & des victimes. Y a-t-il rien de plus précis ? Peut-on prononcer plus expressément que les Juifs ne sacrificèrent jamais au Dieu Adonai dans le désert ?*

Amos va beaucoup plus loin. Voici comme il fait parler Dieu (f) : *Maison d'Israël, m'avez-vous offert des hosties & des sacrifices dans le désert pendant quarante ans ? Vous y avez porté le tabernacle de votre Moloch, l'image de vos idoles & l'étoile de votre Dieu.*

On fait que tous les petits peuples de ces contrées avaient des dieux ambulans qu'ils mettaient dans des petits coffres, que nous appellons *arche*, faute de temple. Les villages les plus voisins de l'Arabie adoraient des étoiles, & mettaient une petite figure d'étoile dans leur coffre.

Cette opinion que les Juifs n'avaient point adoré Adonai dans le désert fut toujours si répandue malgré l'Exode & le Lévitique, que St. Etienne dans son discours au sanhédrin, n'hésite pas à dire (g) : *Vous avez porté le tabernacle de Moloch & l'astre de votre dieu Rempham, qui sont des figures que vous avez faites pour les adorer [pendant quarante ans].*

On peut répondre que cette adoration de Melchom, de Moloch, de Rempham, &c. était une prévarication. Mais une infidélité de quarante années & tant d'autres dieux adorés depuis, prouvent assez que la religion juive fut très-long-tems à se former.

Après la mort de Gédéon il est dit que (h) *les Juifs adorèrent Baal-Bérith*. Baal est la même chose qu'Adonai ; il signifie le Seigneur. Les Juifs commençaient probablement alors à apprendre un peu la langue phénicienne, & rendaient toujours leurs hommages à des dieux phéniciens. Voilà pour-

(f) Chap. V, v. 25, 26.

(g) Act. des apôtres chap. VII, v. 43.

(h) Judges, chap. VIII, v. 3, & ch. IX, v. 4.

quoi le culte de Baal se perpétua si long-tems dans Israël.

Une cinquième preuve que la religion juive n'était point du tout formée, est l'aventure de Michas rapportée dans le livre des juges (i). Une Juive de la montagne d'Ephraïm, femme d'un nommé Michas, ayant perdu onze cents sicles d'argent, ce qui est une somme exorbitante pour ce tems-là, un de ses fils, qui les lui avait apparemment volés, les lui rendit. Cette bonne Juive, pour remercier Dieu d'avoir trouvé son argent, en mit à part deux cents sicles pour faire jeter en fonte des idoles qu'elle enferma dans une petite chapelle portative. Un Juif de Bethléem, qui était lévite, se chargea d'être le prêtre de ce petit temple idolâtre, moyennant cinq écus par an & deux habits. Cette bonne femme s'écria alors : *Dieu me fera du bien, parce que j'ai chez moi un prêtre de la race de Lévi.*

Quelques jours après, six cents hommes de la tribu de Dan, allant au pillage, selon la coutume des Juifs, & voulant saccager le village de Laïs, passèrent auprès de la maison de Michas. Ils rencontrèrent le lévite, & lui demandèrent si leur brigandage serait heureux. Le lévite les assura du succès ; ils le prièrent de quitter sa maîtresse & d'être leur prêtre. L'aumônier de Michas se laissa gagner ; la tribu de Dan emmena donc le prêtre & les dieux, & alla tuer tout ce qu'elle rencontra dans le village de Laïs, qui fut depuis appelé Dan. La pauvre femme courut après eux avec des clameurs & des larmes. Ils lui dirent : *Pourquoi criez-vous ainsi ?* Elle leur répondit : *Vous m'emportez mes dieux & mon prêtre, & tout ce que j'ai, & vous me demandez pourquoi je crie !* La vulgate met cette réponse sur le compte du mari même de Michas, mais soit qu'elle eût encore son mari, soit qu'elle fût veuve, soit que le mari ou la femme ait crié, il demeure également prouvé que la Michas & son mari, & ses enfans, & le prêtre des Michas, & toute la tribu de Dan, étaient idolâtres.

(i) Chap. XVII.



Ce qui est encore plus singulier & plus digne de l'attention de quiconque veut s'instruire c'est que ces mêmes Juifs (k) qui avaient ainsi saccagé la ville & le pays de Dan , qui avaient volé les petits dieux de leurs frères , placèrent ces dieux dans la ville de Dan , & choisirent pour servir ces dieux un petit-fils de Moïse avec sa famille. Du moins cela est écrit ainsi dans la Vulgate.

Il est difficile de concevoir que le petit-fils & toute la famille d'un homme qui avait vu Dieu face à face , qui avait reçu de lui deux tables de pierre , qui avait été revêtu de toute la puissance de Dieu même pendant quarante années , eussent été réduits à être chapelains de l'idolâtrie pour un peu d'argent. Si la première loi des Juifs eût été alors de n'avoir aucun ouvrage de sculpture , comment les enfans de Moïse se seraient-ils faits tout-d'un-coup prêtres d'idoles ? On ne peut donc douter , d'après les livres mêmes des Juifs , que leur religion était très-incertaine , très-vague , très-peu établie , telle enfin qu'elle devait être chez un petit peuple de brigands vagabonds , vivant uniquement de rapines.

(k) *Juges* , chap. XVIII , v. 30.



## CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

### *Changemens continuels dans la religion juive jusqu'aux tems de la captivité.*

LORSQU'IL ne resta que deux tribus & quelques lévites à la maison de David, Jéroboam, à la tête des dix autres tribus, adora d'autres dieux que Roboam, fils de Salomon. C'est du moins encore une preuve sans réplique, que la religion juive était bien loin d'être formée. Roboam de son côté adora des divinités dont on n'avait point encore entendu parler. Ainsi la religion juive, telle qu'elle paraît ordonnée dans le Pentateuque, fut entièrement négligée. Il est dit dans l'histoire (a) des Rois, qu'Achar, roi de Jérusalem, prit les rites de la ville de Damas, & fit faire un autel tout semblable à celui du temple de Damas. Voilà certainement une religion bien chancelante & bien peu d'accord avec elle-même.

Pendant le règne d'Achas sur Jérusalem, lorsqu'Osée régnait sur les dix tribus d'Israël, Salmanasar prit cet Osée dans Samarie, & le chargea de chaînes; il chassa toutes les dix tribus du pays, & fit venir en leur place des Babyloniens, des Chutéens, des Emathéens, &c. On n'entendit plus parler de ces dix tribus; personne ne fait aujourd'hui ce qu'elles sont devenues; elles disparurent de la terre avant qu'elles eussent une religion à elles.

Mais les petits rois de Jérusalem n'eurent pas long-tems à se réjouir de la destruction de leurs frères. Nabuchodonosor emmena captifs à Babylone & le roi de Juda Joachim, & un autre roi nommé Sédécias, que ce conquérant avait établi à la place de Joachim. Il fit crever les yeux à Sédécias, fit mourir ses

(a) Liv. II, chap. XVI.

enfants ; brûla Jérusalem , abattit les murailles ; toute la nation fut emmené esclave dans les états du roi de Babylone.

Il est vrai que toutes ces aventures sont racontées dans le livre des Rois , & dans celui des Paralipomènes , de la manière la plus confuse & la plus contradictoire. Si on voulait concilier toutes les contradictions des livres juifs , il faudrait un volume beaucoup plus gros que la Bible. Remarquons seulement que ces contradictions sont une nouvelle preuve que rien ne fut clairement établi chez cette nation.

Il est démontré , autant qu'on peut démontrer en histoire , que la religion des Juifs ne fut , du tems de leur vie errante , & du tems de leurs rois , qu'un ramas confus & contradictoire des rites de leurs voisins. Ils empruntent les noms de Dieu chez les Phéniciens ; ils prennent les anges chez les Persans ; ils ont l'arche errante des Arabes ; ils adoptent le baptême des Indiens , la circoncision des prêtres d'Égypte , leurs vêtements , leurs vache rousse , leurs chérubins , qui ont une tête de veau & une tête d'épervier , leur bouc Hazazel , & cent autres cérémonies. Leur loi ( en quelque tems qu'elle ait été écrite ) leur défend expressément tout ouvrage de sculpture , & leur temple en est rempli. Leur roi Salomon , après avoir consulté le Seigneur , place douze figures de veau au milieu du temple , & des chérubins à quatre têtes dans le sanctuaire , avec un serpent d'airain. Tout est contradictoire , tout est inconséquent chez eux , ainsi que dans presque toutes les nations. C'est la nature de l'homme ; mais le peuple de Dieu l'emporte en cela sur tous les hommes.

Les Juifs changèrent toujours de rites jusqu'au tems d'Esdras & de Néhémie ; mais ils ne changèrent jamais de mœurs de leur propre aveu. Voyons en peu de mots quelles sont ces mœurs ; après quoi nous examinerons quelle fut leur religion au retour de Babylone.



## CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

*Mœurs des Juifs.*

**N**OUS ne pouvons mieux faire que de transcrire ici ce que dit milord Bolingbroke des mœurs antiques de ce peuple, dans le quinzième chapitre de son *Examen important*, écrit en 1736. Peut-être est-il un peu violent; mais on doit convenir qu'il est véritable.

« Si nous passons des fables des Juifs au mœurs de ce peuple ;  
 » ne sont-elles pas aussi, abominables que leurs contes sont ab-  
 » surdes ? C'est, de leur aveu, un peuple de brigands qui emportent  
 » dans un désert tout ce qu'ils ont volé aux Egyptiens. Leur  
 » chef Josué passe le Jourdain par un miracle semblable au mira-  
 » cle de la mer Rouge. Pourquoi ? pour aller mettre à feu &  
 » à sang une ville qu'il ne connaissait pas, une ville dont son  
 » Dieu fait tomber les murs au son du cornet.

« Les fables des Grecs étaient plus humaines. Amphion bâ-  
 » tissait des villes au son de la flûte, Josué les détruit ; il livre  
 » au fer & aux flammes vieillards, femmes, enfans & bestiaux.  
 » Y a-t-il une horreur plus insensée ? Il ne pardonne qu'à une  
 » prostituée qui avait trahi sa patrie ; quel besoin avait-il de la  
 » perfidie de cette malheureuse, puisque son cornet faisait tom-  
 » ber les murs comme celui d'Astolphe, & faisoit fuir tout le  
 » monde ? Et remarquons en passant que cette femme, nommée  
 » *Rahab la paillard*e, est une des aïeules de ce Juif dont  
 » nous avons depuis fait un Dieu, lequel Dieu compte encore  
 » parmi celles dont il est né, l'incestueuse Thamar, l'impudent  
 » Ruth, & l'adultère Betzabée.

« On nous conte ensuite que ce même Josué fit pendre  
 » trente & un rois du pays, c'est-à-dire, trente & un capi-

» taines de villages qui avaient combattu pour leurs foyers contre cette troupe d'assassins. Si l'auteur de cette histoire avait formé le dessein de rendre les Juifs exécration aux autres nations, s'y serait-il pris autrement ? L'auteur, pour ajouter le blasphème au brigandage & à la barbarie, ose dire que toutes ces abominations se commettaient au nom de Dieu, par ordre exprès de Dieu, & étaient autant de sacrifices de sang humain offerts à Dieu.

» C'est là le peuple saint ? Certes les Hurons, les Canadiens, les Iroquois ont été des philosophes pleins d'humanité, comparés aux enfans d'Israël ; & c'est en faveur de ces monstres qu'on fait arrêter le soleil & la lune en plein midi ! Et pourquoi ? pour leur donner le tems de poursuivre & d'égorger de pauvres Amorrhéens, déjà écrasés par une pluie de grosses pierres que Dieu avait lancée sur eux du haut des airs pendant cinq grandes lieues de chemin. Est-ce l'histoire de Gargantua ? Est-ce celle du peuple de Dieu ? Et qu'y a-t-il ici de plus insupportable, ou l'excès de l'horreur, ou l'excès du ridicule ? Ne ferait-ce pas même un autre ridicule que de s'amuser à combattre ce détestable amas de fables qui outragent également le bon sens, la vertu, la nature & la Divinité ? Si malheureusement une seule des aventures de ce peuple était vraie, toutes les nations se seraient réunies pour l'exterminer ; si elles sont fausses, on ne peut mentir plus sottement.

» Que dirons-nous d'un Jephté qui immole sa propre fille à son Dieu sanguinaire, & de l'ambidextre Aod qui assassine Eglon son roi au nom du Seigneur, & de la divine Jahel qui assassine le général Sizara avec un clou qu'elle lui enfonce dans la tête, & du débauché Samson que Dieu favorise de tant de miracles ? grossière imitation de la fable d'Hercule.

» Parlerons-nous d'un lévite qui vint sur son âne avec sa concubine, & de la paille, & du foin, dans Gabaa de la tribu de Benjamin ? Et voilà les Benjamites qui veulent commet-

» tre le péché de sodomie avec ce vilain prêtre , comme  
 » les Sodomites avaient voulu le commettre avec des  
 » anges. Le lévite compose avec eux , & leur abandonne sa  
 » maîtresse ou sa femme , dont il jouissent toute la nuit ,  
 » & qui en meurt le lendemain matin. Le lévite coupe sa  
 » concubine en douze morceaux avec son couteau , ce qui  
 » n'est pourtant pas une chose si aisée , & delà s'ensuit une  
 » guerre civile.

» Les onze tribus arment quatre cent mille soldats contre  
 » la tribu de Benjamin. Quatre cent mille soldats , grand Dieu !  
 » dans un territoire qui n'était pas alors de quinze lieues de  
 » longueur sur cinq ou six de largeur. Le Grand-Turc n'a  
 » jamais eu la moitié d'une telle armée. Ces Israélites exter-  
 » minent la tribu de Benjamin , vieillards , jeunes gens , fem-  
 » mes , filles , selon leur louable coutume. Il échappe six cents  
 » garçons. Il ne faut pas qu'une des tribus périsse ; il faut don-  
 » ner six cents filles au moins à ces six cents garçons. Que font  
 » les Israélites ? Il y avait dans le voisinage une petite ville nom-  
 » mée Jabès ; ils la surprennent , tuent tout , massacrent tout ,  
 » jusqu'aux animaux ; réservent quatre cents filles pour quatre  
 » cents Benjamites. Deux cents garçons restèrent à pour-  
 » voir , on convient avec eux qu'ils raviront deux cents filles  
 » de Silo , quand elles iront danser aux portes de Silo. Allons ,  
 » Abadie , Sherlock , Houteville & consorts , faites des phrases  
 » pour justifier ces fables de cannibales ; prouvez que tout  
 » cela est un type , une figure qui nous annonce JESUS-  
 » CHRIST.

» Les Juifs ont un roi , malgré le prêtre Samuel qui fait ce qu'il  
 » peut pour conserver son autorité usurpée ; & il a la hardiesse de  
 » dire que c'est renoncer à Dieu que d'avoir un roi. Enfin ,  
 » un pâtre qui cherchait des ânesses est élu roi par le sort. Les  
 » Juifs étaient alors sous le joug des Cananéens ; ils n'avaient  
 » jamais eu de temple ; leur sanctuaire était un coffre qu'on  
 » mettait dans une charrette ; les Cananéens leur avaient pris  
 » leur coffre ; Dieu , qui en fut très-irrité , l'avait pourtant laissé  
 » prendre. Mais , pour se venger , il avait donné des hémor-

» roïdes aux vainqueurs. Les vainqueurs l'apaisèrent en lui  
 » renvoyant son coffre , accompagné de cinq rats d'or & de  
 » cinq trous du cul aussi d'or. Il n'y a point de vengeance , ni  
 » d'affront plus digne du Dieu des Juifs. Ils pardonne aux  
 » Cananéens ; mais il fait mourir cinquante mille soixante & dix  
 » hommes des siens pour avoir regardé son coffre.

» C'est dans ces belles circonstances que Saül est élu roi  
 » des Juifs. Il n'y avoit dans leur petit pays ni épée ni lance ;  
 » les Cananéens ou Philistins ne permettaient pas aux Juifs  
 » leurs esclaves d'aiguïser seulement les focs de leurs charrues  
 » & leurs cognées ; ils étaient obligés d'aller aux ouvriers  
 » philistins pour ces faibles secours ; & cependant , on nous  
 » conte que le roi Saül eut d'abord une armée de trois cent  
 » mille hommes , avec lesquels il gagna une grande bataille.  
 » Notre Gulliver a de pareilles fables , mais non de telles  
 » contradictions.

» Ce Saül , dans une autre bataille , reçoit le prétendu roi  
 » Agag à composition. Le prophète Samuël arrive de la part  
 » du Seigneur , & lui dit : *Pourquoi n'avez-vous pas tout*  
*tué ?* Et il prend un saint couperet , & il hache en mor-  
 » ceaux le roi Agag. Si une telle action est véritable , quel  
 » peuple était le peuple Juif ! & quels prêtres étaient ses  
 » prêtres !

» Saül réprouvé du Seigneur pour n'avoir pas lui-même ha-  
 » ché en pièces le roi Agag son prisonnier , va enfin combattre  
 » contre les Philistins après la mort du doux prophète Samuël.  
 » Il consulte sur le succès de la bataille , une femme qui a un  
 » esprit de python. On sait que les femmes qui ont un esprit de  
 » python font apparaître des ombres. La pythonisse montre à  
 » Saül l'ombre de Samuël qui sortait de la terre. Mais ceci ne  
 » regarde que la belle philosophie du peuple juif. Venons à sa  
 » morale.

» Un joueur de harpe pour qui l'Eternel avait pris une tendre  
 » affection , s'est fait sacrer roi pendant que Samuël vivait en-

„core ; il se révolte contre son souverain ; il ramasse quatre  
 „cents malheureux ; & , comme dit la sainte Ecriture , *tous*  
 „*ceux qui avaient de mauvaises affaires , qui étaient perdus de*  
 „*dettes & d'un esprit méchant , s'assemblèrent avec lui.*

„C'était un homme *selon le cœur de Dieu* : aussi la première  
 „chose qu'il veut faire est d'affaiblir un tenancier nommé Nabal  
 „qui lui refuse des contributions ; il épouse dix-huit femmes , sans  
 „compter les concubines ; il s'enfuit chez le roi Achis , ennemi de  
 „son pays ; il y est bien reçu ; & pour récompense il va sacca-  
 „ger les villages des alliés d'Achis ; il égorge tout , sans épargner  
 „les enfans à la mamelle , comme l'ordonne toujours le rit juif ;  
 „& il fait accroire au roi Achis qu'il a saccagé les villages hé-  
 „breux. Il faut avouer que nos voleurs de grand chemin ont été  
 „moins coupables aux yeux des hommes ; mais les voies du Dieu  
 „des Juifs ne sont pas les nôtres.

„Le bon roi David ravit le trône à Isboseth , fils de Saül. Il fait  
 „affaiblir Miphiboseth , fils de son protecteur Jonathas ; il livre  
 „aux Gabaonites deux enfans de Saül & cinq de ses petit-enfans  
 „pour les faire tous pendre. Il affaîne Urie pour couvrir  
 „son adultère avec Betzabée ; & c'est encore cette abo-  
 „minable Betzabée , mère de Salomon , qui est aïeule de  
 „Jésus-Christ.

„La suite de l'histoire juive n'est qu'un tissu de forfaits con-  
 „crés. Salomon commence par égorger son frère Adonias. Si  
 „Dieu accorda à ce Salomon le don de la sagesse , il paraît  
 „qu'il lui refusa ceux de l'humanité , de la justice , de la conti-  
 „nence , & de la foi. Il a sept cents femmes & trois cents con-  
 „cubines. Le cantique qu'on lui impute est dans le goût de ces  
 „livres érotiques qui font rougir la pudeur ; il n'y est parlé que  
 „de tetons , de baiser sur la bouche , de ventre qui est semblable  
 „à un monceau de froment , d'attitudes voluptueuses , de doigt  
 „mis dans l'ouverture , de tressaillemens ; & enfin , il finit par  
 „dire : *Que ferons-nous de notre petite sœur ? elle n'a point encore*  
 „*de tetons : si c'est un mur , bâtissons dessus ; si c'est une porte , fer-*  
 „*mons-la.* Telles sont les mœurs du plus sage des Juifs , ou du  
 „moins



» moins les mœurs que lui imputent avec respect de misérables  
» rabbins , & des théologiens chrétiens encore plus absurdes.

» De tous les rois de Juda & de Samarie , il y en a très-peu qui  
» ne soient assassins ou assassinés , jusqu'à ce qu'enfin ce ramas de  
» brigands qui se massacraient les uns les autres dans les places  
» publiques & dans le temple , pendant que Titus les assiégeait ,  
» tombe sous le fer & dans les chaînes des Romains , & que  
» le reste de ce petit peuple de Dieu , dont dix douzièmes  
» avaient été dispersés depuis si long-tems en Asie , est vendu  
» dans les marchés des villes romaines , chaque tête juive  
» étant évaluée au prix d'un porc , animal moins impur que  
» cette nation même , si elle fut telle que ses prophètes le ra-  
» content.

» Personne ne peut nier que les Juifs n'aient écrit ces abo-  
» minations. Quand on les rassemble ainsi sous les yeux , le  
» cœur se soulève. Ce sont donc là les héros de la Providence ,  
» les précurseurs du règne de Jésus ! »



## CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

*De la religion juive au retour de la captivité de Babylone.*

**D**LUSIEURS savans , après avoir conféré tous les textes de la Bible , ont cru que les Juifs n'eurent une théologie bien constatée que du tems de Néhémie après la captivité de Babylone. Il ne restait que deux tribus & demie de toute la race juive ; leurs livres étaient perdus ; le pentateuque même avait été très long-tems inconnu. Il n'avait été trouvé que sous le roi Josias , trente-six ans avant la ruine de Jérusalem & la captivité.

Le quatrième livre des Rois (a) dit qu'un grand-prêtre nommé Helcias trouva ce livre en comptant de l'argent ; il le donna à son secrétaire Saphan , qui le porta de sa part au roi ; le grand-prêtre Helcias pouvait bien prendre la peine de le porter lui-même. Il s'agissait de la loi de la nation , d'une loi écrite par Dieu même. On n'envoie pas un tel livre à un souverain par un commis avec un compte de recette & de dépense. Les savans ont fort soupçonné ce prêtre Helcias , ou Helciah , ou Helkia , d'avoir lui-même compilé le livre. Il put y avoir fait quelques additions , quelques corrections , quoiqu'un livre divin ne doive jamais être corrigé ni amplifié ; mais le grand Newton pense que le livre avait été écrit par Samuel , & en donne des preuves assez spécieuses. Nous verrons dans la suite de cet ouvrage sur quoi les savans se sont fondés en assurant que le pentateuque ne pouvait avoir été écrit par Moïse.

Quoi qu'il en soit , presque tous les hommes versés dans la connaissance de l'antiquité , conviennent que ce livre n'a été public chez les Juifs que depuis Esdras , & que la religion juive n'a reçu une forme constante que depuis ce tems-là. Ils disent que le mot :

(a) Rois , liv. IV , chap. XXII , v. 8 ; & II Paralip. ch. XXXIV , v. 14.

seul d'Israël suffit pour convaincre que les Juifs n'écrivirent plusieurs de leurs livres que pendant leur captivité en Chaldée ou immédiatement après ; puisque ce mot est chaldéen. Cette raison ne nous paraît pas péremptoire. Les Juifs pouvaient très-bien avoir emprunté ce mot long-tems auparavant d'une nation voisine.

Mais ce qui est plus positif , & ce qui semble avoir plus de poids , c'est la quantité prodigieuse de termes persans qu'on trouve dans les écrits juifs. Presque tous les noms qui finissent en *el* ou en *al* sont ou persans ou chaldéens. *Babel* , porte de Dieu ; *Bathuel* ; venant de Dieu ; *Phégor-Béel* , ou *Béel-Phégor* , Dieu du précipice ; *Zébuth-Béel* , ou *Béel-Zébuth* , Dieu des insectes ; *Béthel* , maison de Dieu ; *Daniel* , jugement de Dieu ; *Gabriel* , homme de Dieu ; *Jabel* , affligé de Dieu ; *Jaiel* , la vie de Dieu ; *Israël* , voyant Dieu ; *Oziel* , force de Dieu ; *Raphaël* , secours de Dieu ; *Uriel* , le feu de Dieu.

Les noms & le ministère des anges sont visiblement pris de la religion des mages. Le mot de *sathan* est pris du persan. La création du monde en six jours a un tel rapport à la création que les anciens mages disent avoir été faite en six *gahambars* , qu'il semble en effet que les Hébreux aient puisé une grande partie de leurs dogmes chez ces mêmes mages , comme ils en prirent l'écriture lorsqu'ils furent esclaves en Perse.

Ce qui achève de persuader quelques sçavans , qu'Esdras resit entièrement tous les livres juifs , c'est qu'ils paraissent tous du même style.

Que résulte-t-il de toutes ces observations ? obscurité & incertitude.

Il est étrange qu'un livre écrit par Dieu même pour l'instruction du monde entier ait été si long-tems ignoré ; qu'il n'y en ait qu'un exemplaire trente-six ans avant la captivité des deux tribus subsistantes ; qu'Esdras ait été obligé de le rétablir ; qu'étant fait pour toutes les nations , il ait été absolument ignoré de toutes les nations ; & que la loi qu'il contient étant éternelle , Dieu lui-même l'ait abolie.

## CHAPITRE VINGTIÈME.

*Que l'immortalité de l'ame n'est ni énoncée, ni même supposée, dans aucun endroit de la loi juive.*

QUEL que soit l'auteur du Pentateuque, ou plutôt quels que soient les écrivains qui l'ont compilé, en quelque tems qu'on l'ait écrit, en quelque tems qu'on l'ait publié; il est toujours de la plus grande certitude que le système d'une vie future, d'une ame immortelle, ne se trouve dans aucun endroit de ce livre. Il est sûr que presque toutes les nations dont les Juifs étaient entourés, Grecs, Chaldéens, Persans, Egyptiens, Syriens, &c. admettaient l'immortalité de l'ame, & que les Juifs n'avaient pas seulement examiné cette question.

On fait assez que, ni dans le Lévitique ni dans le Deutéronome, le législateur qu'on fait parler ne les menace d'aucune peine après la mort, & ne leur promet aucune récompense. Il y a eu de grandes sectes de philosophes dans toute la terre, qui ont nié l'immortalité de l'ame, depuis Pekin jusqu'à Rome; mais ces sectes n'ont jamais fait une législation. Aucun législateur n'a fait entendre, qu'il n'y a de peine & de récompense que dans cette vie. Le législateur des Juifs, au contraire, a toujours dit, répété, inculqué, que Dieu ne punirait les hommes que de leur vivant. Cet auteur, quel qu'il soit, fait dire à Dieu même : *Honorez père & mère, afin que vous viviez long-tems*; tandis que la loi des anciens Persans conservée dans le fadder, dit : *Chérissez, servez, soulagez vos parens, afin que Dieu vous fasse miséricorde dans l'autre vie, & que vos parens prient pour vous dans l'autre monde* [Porte 13].

*Si vous obéissez, dit le législateur juif, vous aurez de la pluie au printemps & en automne, du froment, de l'huile, du vin, du foin pour vos bêtes, &c.*

*Si vous ne gardez pas toutes les ordonnances, vous aurez la rogne, la gale, la fistule, des ulcères aux genoux & dans le gras des jambes.*

Il menace sur-tout les Juifs d'être obligés d'emprunter des étrangers à usure, & qu'ils seront assez malheureux pour ne point prêter à usure. Il leur recommande plusieurs fois d'exterminer, de massacrer toutes les nations que Dieu leur aura livrées, de n'épargner ni la vieillesse, ni l'enfance, ni le sexe; mais pour l'immortalité de l'âme, il n'en parle jamais; il ne la suppose même jamais.

Les philosophes de tous les pays qui ont nié cette immortalité, en ont donné des raisons, telles qu'on peut les voir dans le troisième livre de Lucrèce; mais les Juifs ne donnèrent jamais aucune raison. S'ils nièrent l'immortalité de l'âme, ce fut uniquement par grossièreté & par ignorance; c'est parce que leur législateur très-grossier n'en savait pas plus qu'eux. Quand nos docteurs se sont mis dans les derniers tems à lire les livres juifs avec quelque attention, ils ont été effrayés de voir que dans les livres attribués à Moïse il n'est jamais question d'une vie future. Ils se sont tournés de tous les sens pour tâcher de trouver dans le pentateuque ce qui n'y est pas. Ils se sont adressés à Job, comme si Job avait écrit une partie du pentateuque; mais Job n'était pas Juif. L'auteur de la parabole de Job était incontestablement un Arabe qui demeurait vers la Chaldée. Le sathan qu'il fait paraître avec Dieu sur la scène, suffit pour prouver que l'auteur n'était point Juif. Le mot de sathan ne se trouve dans aucun des livres du pentateuque, ni même dans les juges; ce n'est que dans le second livre des rois que les Juifs nomment sathan pour la première fois (a).

D'ailleurs, ce n'est qu'en interprétant ridiculement le livre de Job, qu'on cherche à trouver quelque idée de l'immortalité de l'âme dans cet auteur chaldéen, qui écrivait très-long-tems avant que les Juifs eussent écrit leur Genèse. Job, accablé de ses

(a) Ch. XIX, v. 22.

maladies , de sa pauvreté , & encore plus des impertinens discours de ses amis , & de sa femme , dit (b) , *qu'il espère sa guérison , que sa peau lui reviendra , qu'il reverra Dieu dans sa chair , que Dieu sera son rédempteur , que ce rédempteur est vivant , qu'il se relèvera un jour de la poussière sur laquelle il est couché*. Il est clair que c'est un malade qui dit qu'il guérira. Il faut être aussi absurde que le sont nos commentateurs pour voir dans ce discours l'immortalité de l'ame & l'avènement de Jesus-Christ. Cette impertinence serait inconcevable , si cent autres extravagances de ces messieurs ne l'emportaient encore sur celle-ci.

On a poussé le ridicule jusqu'à chercher dans des passages d'Isaïe & d'Ezéchiel cette immortalité de l'ame , dont ils n'ont pas parlé plus que Job. On a tordu un discours de Jacob dans la genèse. Lorsque les détestables patriarches ses enfans ont vendu leur frère Joseph , & viennent lui dire qu'il a été dévoré par des bêtes féroces , Jacob s'écrie : Je n'ai plus qu'à mourir ; on me mettra dans la fosse avec mon fils. Cette fosse , disent les Calmet , est l'enfer ; donc Jacob croyait à l'enfer , & par conséquent à l'immortalité de l'ame. Ainsi donc , pauvres Calmet ! Jacob voulait aller en enfer , voulait être damné , parce qu'une bête avait mangé son fils ? Et pardieu ! c'était bien plutôt aux patriarches , frères de Joseph , à être damnés , s'ils avaient cru un enfer ; les monstres méritaient bien cette punition.

Un auteur connu s'est étonné qu'on voie dans le deutérôme une loi émanée de Dieu même , touchant la manière dont un Juif doit pousser sa felle [ *Chap. XXIII , v. 13* ] , & qu'on ne voie pas dans tout le pentateuque un seul mot concernant l'entendement humain , & une autre vie. Sur quoi cet auteur s'écrie : *Dieu avait-il plus à cœur leur derrière que leur ame ?* Nous ne voudrions pas avoir fait cette plaisanterie. Mais certes elle a un grand sens : elle est une bien forte preuve que les Juifs ne pensèrent jamais qu'à leur corps.

Notre Warburton s'est épuisé à ramasser dans son fatras de la

(b) Job , chap. XIX , v. 25 , 26.

divine légation toutes les preuves que l'auteur du pentateuque n'a jamais parlé d'une vie à venir ; & il n'a pas eu grande peine : mais il en tire une plaisante conclusion , & digne d'un esprit aussi faux que le sien. Il imprime en gros caractères , *que la doctrine d'une vie à venir est nécessaire à toute société ; que toutes les nations éclairées se sont accordées à croire & à enseigner cette doctrine ; que cette sage doctrine ne fait point partie de la loi mosaïque ; donc la loi mosaïque est divine.*

Cette extrême inconféquence a fait rire toute l'Angleterre ; nous nous sommes moqués de lui à l'envi dans plusieurs écrits ; & il a si bien senti lui-même son ridicule , qu'il ne s'est défendu que par les injures les plus grossières.

Il est vrai qu'il a rassemblé dans son livre plusieurs choses curieuses de l'antiquité. C'est un cloaque où il a jeté des pierres précieuses prises dans les ruines de la Grèce. Nous aimons toujours à voir ces ruines ; mais personne n'approuve l'usage qu'en a fait Warburton pour bâtir son système antiraisnable.



## CHAPITRE VINGT-UNIÈME.

*Que la loi juive est la seule dans l'univers qui ait  
ordonné d'immoler des hommes.*

**¶** Es Juifs ne se sont pas seulement distingués des autres peuples par l'ignorance totale d'une vie à venir ; mais ce qui les caractérise davantage , c'est qu'ils sont encore les seuls dont la loi ait ordonné expressément de sacrifier des victimes humaines.

C'est le plus horrible effet des superstitions qui ont inondé la terre , que d'immoler des hommes à la Divinité. Mais cette abomination est bien plus naturelle qu'on ne croit. Les anciens actes de foi des Espagnols & des Portugais , qui , graces au ciel & à de dignes ministres , ne se renouvellent plus , nos massacres d'Irlande , la Saint-Barthelemy de France , les croisades des papes contre les empereurs , & ensuite contre les peuples de la langue de *oc* , toutes ces épouvantables effusions de sang humain ont-elles été autre chose que des victimes humaines offertes à Dieu par des insensés & des barbares ?

On a cru dans tous les tems apaiser les dieux par des offrandes , parce qu'on calme souvent la colère des hommes en leur faisant des présens , & que nous avons toujours fait Dieu à notre image.

Présenter à Dieu le sang de nos ennemis , rien n'est plus simple ; nous les haïssons , nous nous imaginons que notre Dieu protecteur les hait aussi. Le pape Innocent III crut donc faire une action très-pieuse en offrant le sang des Albigeois à Jésus-Christ.

Il est aussi simple d'offrir à nos dieux ce que nous avons de plus



plus précieux : & il est encore plus naturel que les prêtres exigent de tels sacrifices , attendu qu'ils partagent toujours avec le ciel , & que leur part est la meilleure. L'or & l'argent , les bijoux sont très-précieux ; on en a toujours donné aux prêtres. Quoi de plus précieux que nos enfans , sur-tout quand ils sont beaux ? On a donc par-tout , dans quelques occasions , dans quelques calamités publiques , offert ses enfans aux prêtres pour les immoler , & il fallait payer à ces prêtres les frais de la cérémonie. On a poussé la fureur religieuse jusqu'à s'immoler soi-même. Mais toutes les fois que nous parlons de nos superstitions sanguinaires & abominables , ne perdons point de vue qu'il faut toujours excepter les Chinois , chez lesquels on ne voit aucune trace de ces sacrifices.

Heureusement il n'est pas prouvé que dans l'antiquité , on ait immolé des hommes régulièrement à certain jour nommé , comme les papistes font en immolant leur Dieu tous les dimanches ; nous n'avons chez aucun peuple aucune loi qui dise : tel jour de la lune on immolera une fille , tel autre jour un garçon ; ou bien , quand vous aurez fait mille prisonniers dans une bataille , vous en sacrifierez cent à votre Dieu protecteur.

Achille sacrifie dans l'Iliade douze jeunes Troyens aux manes de Patrocle. Mais il n'est point dit que cette horreur fût prescrite par la loi.

Les Carthaginois , les Egyptiens , les Grecs , les Romains même ont immolé des hommes ; mais ces cérémonies ne sont établies par aucune loi du pays. Vous ne voyez ni dans les douze tables romaines , ni dans les loix de Licurgue , ni dans celles de Solon , *qu'on tue saintement des filles & des garçons avec un couteau sacré* : ces exécrables dévotions ne paraissent établies que par l'usage ; & ces crimes consacrés ne se commettent que très-rarement.

Le Pentateuque est le seul monument ancien dans lequel on voit une loi expresse d'immoler des hommes , des commandemens exprès de tuer au nom du Seigneur. Voici ces loix.

*Phil. Littér. Hist.* Tom. VI.

1

1°. Ce qui aura été offert à Adonai ne se rachetara point ; il sera mis à mort. *Lévit. XXVII.* C'est selon cette horrible loi qu'il est dit que Jephthé égorgé sa propre fille : *Et il lui fit comme il avoit voué.* Comment, après un passage si clair, si positif, trouve-t-on encore des barbouilleurs de papier qui osent dire qu'il ne s'agit ici que de virginité ?

2°. Adonai dit à Moïse : Vengez les enfans d'Israël des Madianites.... *Tuez tous les mâles & jusqu'aux enfans. Egorgez les femmes qui ont connu le coit... réservez les pucelles....* Le butin de l'armée fut de six cent soixante & quinze mille brebis, soixante & douze mille bœufs, soixante-un mille ânes, trente-deux mille pucelles, qui étaient dans le camp madianite, desquelles pucelles trente-deux seulement furent pour la part d'Adonai ( c'est à-dire, furent sacrifiées, &c. ) *Nombres, chap. III.* J'ai lu dans un ouvrage intitulé *des proportions*, que le nombre des ânes n'était pas en raison de celui des pucelles.

3°. Il paraît que les coutumes des Juifs étaient à-peu-près celles des peuples barbares que nous avons trouvés dans le nord de l'Amérique, Algonquins, Iroquois, Hurons, qui portaient en triomphe le crâne & la chevelure de leurs ennemis tués. Le Deutéronome dit expressément, *chap. XXXII, v. 42* : J'enivrerai mes flèches de leur sang ; mon épée dévorera leur chair & le sang des meurtris ; on me présentera leurs têtes nues.

4°. Presque tous les cantiques juifs que nous récitons dévotement ( & quelle dévotion ! ), ne sont remplis que d'imprécations contre tous les peuples voisins. Il n'est question que de tuer, d'exterminer, d'éventrer les mères & d'écraser les cervelles des enfans contre les pierres.

5°. Adonai met le roi d'Aran, prince cananéen, sous l'anathème, les Hébreux le tuent & détruisent son village. *Nomb. XXI.*

6°. Adonai dit encore expressément : Exterminez tous les habitans de Canaan. *Si vous ne voulez pas tuer tous les habitans,*

*je vous ferai à vous ce que j'avais résolu de leur faire.* C'est-à-dire, je vous tueraï vous-mêmes. *Nomb. Chap. XXXIV, v. 56.* Cette loi est curieuse. L'auteur du *Christianisme dévoilé* dit que l'ame de Néron, celles d'Alexandre VI & de son fils Borgia, pètries ensemble, n'auraient jamais pu imaginer rien de plus abominable.

7°. Vous les égorgerez tous; vous n'aurez aucune compassion d'eux. *Deutéronome, chap. VII, v. 2.*

C'est là une petite partie des loix données par la bouche de Dieu même! Gordon, l'illustre auteur de l'*Imposture sacerdotale*, dit que si les Juifs avaient connu des diables, qu'ils ne connurent qu'après leur captivité à Babylone, ils n'auraient pas pu imputer à ces êtres, qu'on suppose ennemis du genre humain, des ordonnances plus diaboliques.

Les ordres donnés à Josué & à ses successeurs ne sont pas moins barbares. Le même auteur demande à quoi aboutissent toutes ces loix qui feraient frémir des voleurs de grand chemin. A rendre les Juifs presque toujours esclaves.

Observons ici une chose très-importante. Le Dieu juif ordonne à son petit peuple de tout tuer, vieillards, filles, enfans à la mamelle, bœufs, vaches, moutons. En conséquence il promet à ce petit peuple l'empire du monde. Et ce petit peuple est esclave ou dispersé. Abubeker, le second calife, écrit de la part de Dieu à Yéhid: *Ne tuez ni vieillards, ni femmes, ni enfans, ni animaux; ne coupez aucun arbre.* Et Abubeker est le dominateur de l'Asie.



## CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

*Raisons de ceux qui prétendent que Moïse ne peut avoir écrit le Pentateuque.*

**V**OICI les preuves qu'on apporte que si Moïse a existé , il n'a pu écrire les livres qu'on lui impute.

1°. Il est dit qu'il écrivit le Décalogue sur deux tables de pierre. Il aurait donc aussi écrit cinq gros volumes sur des pierres, ce qui était assez difficile dans un désert.

2°. Il est dit que Josué fit graver sur un autel de pierres brutes, enduites de mortier, tout le Deutéronome. Cette manière d'écrire n'est pas faite pour aller à la postérité.

3°. Moïse ne pouvait pas dire qu'il était en-deçà du Jourdain quand il était en-delà.

4°. Il ne pouvait parler des villes qui n'existaient pas de son tems.

5°. Il ne pouvait donner des préceptes pour la conduite des rois, quand il n'y avait point de rois.

6°. Il ne pouvait citer le livre du droiturier, qui fut écrit du tems des rois.

7°. Il ne pouvait dire, en parlant du roi Og, qu'on voyait encore son lit de fer, puisqu'il suppose que ce roi Og fut tué de son tems.

8°. Il ne pouvait ordonner à son peuple de payer un demi-sicle par tête, *selon la mesure du (a) temple*, puisque les Juifs n'e-

(a) Exode, chap. XXX, v. 13; Voyez, mon cher lecteur, si le sicle de l'impotente a jamais été mieux marqué.

rent de temple que plusieurs siècles après lui. Mais le grand Newton, le savant le Clerc, & plusieurs autres auteurs célèbres, ont traité si supérieurement cette matière, que nous rougirions d'en parler encore.

Nous n'entrons point ici dans le détail des prodiges épouvantables dont on rend Moïse témoin oculaire. Milord Bolingbroke relève, avec une extrême sévérité ceux qui attribuent à Moïse le Pentateuque, & sur-tout ceux qui font chanter un long poème à ce Moïse âgé de quatre-vingts ans, en sortant du fond de la mer Rouge, devant trois millions de personnes, lorsqu'il fallait pourvoir à leur subsistance.

Il dit qu'il faut être aussi imbécille & aussi impudent qu'un l'Abadie pour oser apporter en preuve des écrits de Moïse, qu'il les lut à tout le peuple juif. C'est précisément ce qui est en question. Celui qui les écrivit, ou six ou sept cents ans après lui, put sans doute dire que Moïse avait lu son ouvrage aux trois millions de Juifs assemblés dans le désert. Cette circonstance n'était pas plus difficile à imaginer que les autres. Milord ajoute que les puérilités de l'Abadie & de ses conforis, ne soutiendront pas cet édifice monstrueux qui croule de toutes parts & qui retombe sur leur tête.

Une foule d'écrivains indignés de toutes ces impostures, les combat encore tous les jours : ils démontrent qu'il n'y a pas une seule page dans la Bible qui ne soit une faute ou contre la géographie, ou contre la chronologie, ou contre toutes les loix de la nature, contre celles de l'histoire, contre le sens commun, contre l'honneur, la pudeur & la probité. Plusieurs philosophes emportés par leur zèle, ont couvert d'opprobres ceux qui soutiennent encore ces vieilles erreurs. Nous n'approuvons pas un zèle amer : nous condamnons les invectives dans un sujet qui ne mérite que la pitié & les larmes. Mais nous sommes forcés de convenir que leurs raisons méritent l'examen le plus réfléchi. Nous ne voulons examiner que la vérité, & nous comprenons pour rien les injures atroces que les deux partis vomissent l'un contre l'autre depuis long-tems.

## CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

*Si Moïse a existé.*

Nous avons parmi nous une secte assez connue, qu'on appelle les freethinkers, les francs-pensans, beaucoup plus étendue que celle des francs-maçons. Nous comptons pour les principaux chefs de cette secte, milord Herbert, les chevaliers Raleigh & Sidney, mylord Shaftsburi, le sage Locke, modéré jusqu'à la timidité, le grand Newton, qui nia si hardiment la divinité de Jesus-Christ, les Collins, les Toland, les Tindal, les Trenchard, les Gordon, les Wolfson, les Wolafton, & sur-tout le célèbre milord Bolingbroke. Plusieurs d'entr'eux ont poussé l'esprit d'examen & de critique jusqu'à douter de l'existence de Moïse. Il faut déduire avec impartialité les raisons de ces doutes.

Si Moïse avait été un personnage tel que Salomon, à qui l'on a seulement attribué des livres qu'il n'a point écrits, des trésors qu'il n'a pu posséder, & un ferrail beaucoup trop ample pour un petit roi de Judée, on ne serait pas en droit de nier qu'un tel homme a existé : car on peut fort bien n'être pas l'auteur du Cantique des Cantiques, ne pas posséder un milliard de livres sterling dans ses coffres, n'avoir pas sept cents épouses & trois cents maîtresses, & cependant être un roi très-connu des nations.

Flaviens Josephus nous apprend que des auteurs tyriens, contemporains de Salomon, font mention de ce roi dans les archives de Tyr. Il n'y a rien là qui répugne à la raison. Ni la naissance de Salomon, fils d'un double adultère, ni sa vie, ni sa mort, n'ont rien de ce merveilleux qui étonne la nature & qui inspire l'incrédulité.

Mais si tout est d'un merveilleux de roman dans la vie d'un

homme , depuis sa naissance jusqu'à sa mort , alors il faut le témoignage des contemporains les plus irréprochables ; ce n'est pas assez que , mille ans après lui , un prêtre ait trouvé dans un coffre , en comptant de l'argent , un livre concernant cet homme , & qu'il l'ait envoyé par un commis à un petit roi.

Si aujourd'hui un évêque russe envoyait du fond de la Tartarie à l'impératrice un livre composé par le Scythe Abaris , qu'il aurait trouvé dans une sacristie ou dans un vieux coffre , il n'y a pas d'apparence que cette princesse eût grande foi à un pareil ouvrage. L'auteur de ce livre aurait beau assurer qu'Abaris avait couru le monde à cheval sur une flèche ; que cette flèche est précisément celle dont Apollon se servit pour tuer les Cyclopes ; qu'Apollon cacha cette flèche auprès de Moscou ; que les vents en firent présent au Tartare Abaris , grand poëte , & grand forcier , lequel fit un talisman des os de Pélops ; il est certain que la cour de Pétersbourg n'en croirait rien du tout aujourd'hui ; mais les peuples de Cafan & d'Astracan auraient pu le croire il y a deux ou trois siècles.

La même chose arriverait au roi de Danemarck & à toute sa cour , si on lui apportait un livre écrit par le dieu Odin. On s'informerait soigneusement si quelques auteurs Allemands ou Suédois ont connu cet Odin & sa famille , & s'ils ont parlé de lui en termes honnêtes.

Bien plus , si ces contemporains ne parlaient que des miracles d'Odin , si Odin n'avait jamais rien fait que de surnaturel , il courrait grand risque d'être décrédité à la cour de Danemarck. On n'y ferait pas plus de cas de lui que nous en faisons de l'enchanteur Merlin.

Moïse semble être précisément dans ce cas aux yeux de ceux qui ne se rendent qu'à l'évidence. Aucun autre Egyptien ou Phénicien ne parla de Moïse dans les anciens tems. Le Chaldéen Bérose n'en dit mot ; car s'il en avait fait mention , les pères de l'église ( comme nous l'avons déjà remarqué sur Sanchoniaton )

auraient tous triomphé de ce témoignage. Flavien Jofephe, qui veut faire valoir ce Moïse ( quoiqu'il doute de tous les miracles ), ce Jofephe a cherché par-tout quelques témoignages concernant les actions de Moïse ; il n'en a pu trouver aucun. Il n'ose pas dire que Bérofe, né sous Alexandre, ait rapporté un seul des faits qu'on attribue à Moïse.

Il trouve enfin un Chérémon d'Alexandrie, qui vivait du tems d'Auguste, environ quinze ou seize cents ans après l'époque où l'on place Moïse ; & cet auteur ne dit autre chose de Moïse, sinon qu'il fut chassé d'Egypte.

Il va consulter le livre d'un autre Egyptien plus ancien, nommé Manéthon. Celui-là vivait sous Ptolomée Philadelphie, trois cents ans avant notre ère ; & déjà les Egyptiens abandonnaient leur langue barbare pour la belle langue grecque. C'était en grec que Manéthon écrivit ; il était plus près de Moïse que Chérémon de plus de trois cents années ; Jofephe ne trouve pas mieux son compte avec lui. Manéthon dit qu'il y eut autrefois un prêtre d'Héliopolis, nommé Osarsiph, qui prit le nom de Moïse, & qui s'enfuit avec des lépreux.

Il se pouvait très-bien faire que les Juifs ayant parlé si longtemps de leur Moïse à tous leurs voisins, le bruit en fût venu à la fin à quelques écrivains d'Egypte ; & delà aux Grecs & aux Romains. Strabon, Diodore & Tacite n'en disent que très-peu de mots, encore sont-ils vagues, très-confus, très-contraires à tout ce que les Juifs ont écrit. Ce ne sont pas là des témoignages. Si quelque auteur français s'avisait de faire mention aujourd'hui de notre Merlin, cela ne prouverait pas que Merlin passa sa vie à faire des prodiges.

Chaque nation a voulu avoir des fondateurs, des législateurs illustres. Nos voisins les Français ont imaginé un Francus qu'ils ont dit fils d'Hector. Les Suédois sont bien sûrs que Magog, fils de Japhet, leur donna des loix immédiatement après le déluge. Un autre fils de Japhet, nommé Tubal, fut le législateur de l'Espagne. Jofephe l'appelle Trobel ; ce qui doit aug-  
menter



menter encore notre respect pour la véracité de cet historien juif.

Toutes les nations de l'antiquité se forgèrent des origines encore plus extravagantes. Cette passion de surpasser ses voisins en chimères alla si loin, que les peuples de la Mésopotamie se vantaient d'avoir eu pour législateur le poisson Oannès, qui sortait de l'Euphrate deux fois par jour pour venir les prêcher.

Moïse pourrait bien être un législateur aussi fantastique que ce poisson. Un homme qui change sa baguette en serpent & le serpent en baguette, qui change l'eau en sang & le sang en eau, qui passe la mer à pied sec avec trois millions d'hommes, un homme enfin dans les prétendus écrits duquel une ânesse parle, vaut bien un poisson qui prêche.

Ce sont là les raisons sur lesquelles se fondent ceux qui doutent que Moïse ait existé. Mais on leur fait une réponse qui semble être aussi forte, peut-être, que leurs objections. C'est que les ennemis des Juifs n'en ont jamais douté.



## CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

*D'une vie de Moïse très-curieuse , écrite par les Juifs  
après la captivité*

**L**Es Juifs avaient une telle passion pour le merveilleux ; que lorsque leurs vainqueurs leur permirent de retourner à Jérusalem , ils s'avisèrent de composer une histoire de Moïse encore plus fabuleuse que celle qui a obtenu le titre de canonique. Nous en avons un fragment assez considérable traduit par le savant Gilbert Gaumin , dédié au cardinal de Bérulle. Voici les principales aventures rapportées dans ce fragment aussi singulier que peu connu.

Cent trente ans après l'établissement des Juifs en Egypte , & soixante ans après la mort du patriarche Joseph , le pharaon eut un songe en dormant. Un vieillard tenait une balance ; dans l'un des bassins étaient tous les habitans de l'Egypte , dans l'autre était un petit enfant , & cet enfant pesait plus que tous les Egyptiens ensemble. Le pharaon appelle aussitôt ses shotim , les sages. L'un des sages lui dit : O roi ! cet enfant est un Juif qui fera un jour bien du mal à votre royaume. Faites tuer tous les enfans des Juifs , vous sauvez par-là votre empire , si pourtant on peut s'opposer aux ordres du destin.

Ce conseil plut à Pharaon : il fit venir les sages-femmes , & leur ordonna d'étrangler tous les mâles dont les Juives accoucheraient . . . Il y avait en Egypte un homme nommé Abraham , fils de Keath , mari de Jacobed sœur de son frère. Cette Jacobed lui donna une fille nommée Marie , qui signifie persécutée , parce que les Egyptiens , descendans de Cham , persécutaient les Israélites. Jacobed accoucha ensuite d'Aaron , qui signifie condamné à mort , parce que le pharaon avait

condamné à mort tous les enfans juifs. Aaron & Marie furent préservés par les anges du Seigneur, qui les nourrirent aux champs, & qui les rendirent à leurs parens quand ils furent dans l'adolescence.

Enfin Jocabel eut un troisième enfant : ce fut Moïse ( qui par conséquent avait quinze ans de moins que son frère ). Il fut exposé sur le Nil. La fille du pharaon le rencontra en se baignant, le fit nourrir, & l'adopta pour son fils, quoiqu'elle ne fût point mariée.

Trois ans après, son père le pharaon prit une nouvelle femme ; il fit un grand festin ; sa femme était à sa droite ; sa fille était à sa gauche avec le petit Moïse. L'enfant, en se jouant, lui prit sa couronne & la mit sur sa tête. Balaam le magicien, eunuque du roi, se ressouvint alors du songe de sa majesté. Voilà, dit-il, cet enfant qui doit un jour vous faire tant de mal ; l'esprit de Dieu est en lui. Ce qu'il vient de faire est une preuve qu'il a déjà un dessein formel de vous détrôner. Il faut le faire périr sur le champ. Cette idée plut beaucoup au pharaon.

On allait tuer le petit Moïse, lorsque Dieu envoya sur le champ son ange Gabriel déguisé en officier du pharaon, & qui lui dit : Seigneur, il ne faut pas faire mourir un enfant innocent qui n'a pas encore l'âge de discrétion ; il n'a mis votre couronne sur sa tête que parce qu'il manque de jugement. Il n'y a qu'à lui présenter un rubis & un charbon ardent ; s'il choisit le charbon, il est clair que c'est un imbécille qui ne sera pas dangereux ; mais s'il prend le rubis, c'est signe qu'il y entend finesse, & alors il faut le tuer.

Aussitôt on apporte un rubis & un charbon ; Moïse ne manque pas de prendre le rubis ; mais l'ange Gabriel, par un *léger de main*, glisse le charbon à la place de la pierre précieuse. Moïse mit le charbon dans sa bouche, & se brûla la langue si horriblement qu'il en resta bègue toute sa vie ; & c'est la

raison pour laquelle le législateur des Juifs ne put jamais articuler.

Moïse avait quinze ans & était favori du pharaon. Un Hébreu vint se plaindre à lui de ce qu'un Egyptien l'avait battu après avoir couché avec sa femme. Moïse tua l'Egyptien. Le pharaon ordonna qu'on coupât la tête à Moïse. Le bourreau le frappa ; mais Dieu changea sur le champ le cou de Moïse en colonne de marbre ; & envoya l'ange Michel , qui en trois jours de tems conduisit Moïse hors des frontières.

Le jeune Hébreu se réfugia auprès de Mécane, roi d'Ethiopie , qui était en guerre avec les Arabes. Mécane le fit son général d'armée ; & après la mort de Mécane , Moïse fut élu roi , & épousa la veuve. Mais Moïse , honteux d'épouser la femme de son seigneur , n'osa jouir d'elle , & mit une épée dans le lit entre lui & la reine. Il demeura quarante ans avec elle sans la toucher. La reine irritée convoqua enfin les états du royaume d'Ethiopie , se plaignit de ce que Moïse ne lui faisait rien , & conclut à le chasser & à mettre sur le trône le fils du feu roi.

Moïse s'enfuit dans le pays de Madian chez le prêtre Jéthro. Ce prêtre crut que sa fortune était faite s'il remettait Moïse entre les mains du pharaon d'Egypte , & il commença par le faire mettre dans un cu de basse-fosse , où il fut réduit au pain & à l'eau. Moïse engraisa à vue d'œil dans son cachot. Jéthro en fut tout étonné. Il ne savait pas que sa fille Séphora était devenue amoureuse du prisonnier , & lui portait elle-même des perdrix & des cailles avec d'excellent vin. Il conclut que Dieu protégeait Moïse , & ne le livra point au pharaon.

Cependant le bon homme Jéthro voulut marier sa fille. Il avait dans son jardin un arbre de saphir sur lequel était gravé le nom de Jaho ou Jéhova. Il fit publier dans tout le pays qu'il donnerait sa fille à celui qui pourrait arracher l'arbre de saphir.

Les amans de Séphora se présentèrent ; aucun d'eux ne put seulement faire pencher l'arbre. Moïse, qui n'avait que soixante & dix-sept ans, l'arracha tout-d'un-coup sans effort. Il épousa Séphora, dont il eut bientôt un beau garçon nommé Gerfon.

Un jour en se promenant il rencontra Dieu dans un buisson ; qui lui ordonna d'aller faire des miracles à la cour du pharaon : il partit avec sa femme & son fils. Ils rencontrèrent , chemin faisant , un ange qu'on ne nomme pas, qui ordonna à Séphora de circoncire le petit Gerfon avec un couteau de pierre. Dieu envoya Aaron sur la route ; mais Aaron trouva fort mauvais que son frère eût épousé une Madianite ; il la traita de putain, & le petit Gerfon de bâtard ; il les renvoya dans leur pays par le plus court.

Aaron & Moïse s'en allèrent donc tout seuls dans le palais du pharaon. La porte du palais était gardée par deux lions d'une grandeur énorme. Balaam, l'un des magiciens du roi, voyant venir les deux frères, lâcha sur eux les deux lions ; mais Moïse les toucha de sa verge , & les deux lions humblement prosternés léchèrent les pieds d'Aaron & de Moïse. Le roi tout étonné fit venir les deux pèlerins devant tous ses magiciens. Ce fut à qui ferait le plus de miracles.

L'auteur raconte ici les dix plaies d'Egypte à-peu-près comme elles sont rapportées dans l'Exode. Il ajoute seulement que Moïse couvrit toute l'Egypte de poux jusqu'à la hauteur d'une coudée, & qu'il envoya chez tous les Egyptiens des lions, des loups, des ours, des tigres, qui entraient dans toutes les maisons, quoique les portes fussent fermées aux verroux, & qui mangeaient tous les petits enfans.

Ce ne fut point selon cet auteur, les Juifs qui s'enfuirent par la mer Rouge, ce fut le pharaon qui s'enfuit par ce chemin avec son armée ; les Juifs coururent après lui, les eaux se séparèrent à droite & à gauche pour les voir combattre ; tous les Egyptiens, excepté le roi, furent tués sur le sable. Alors ce roi voyant qu'il avait à faire à forte partie, demanda

pardon à Dieu. Michaël & Gabriel furent envoyés vers lui ; ils le transportèrent dans la ville de Ninive , où il régna quatre cents ans.

Que l'on compare ce récit avec celui de l'Exode , & que l'on donne la préférence à celui qu'on voudra choisir. Pour moi , je ne suis pas assez savant pour en juger. Je conviendrai seulement que l'un & l'autre sont dans le genre merveilleux.



## CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.

### *De la mort de Moïse.*

**OUTRE** cette vie de Moïse , nous avons deux relations de sa mort , non moins admirables. Il y a dans la première une longue conversation de Moïse avec Dieu , dans laquelle Dieu lui annonce qu'il n'a plus que trois heures à vivre. Le mauvais ange Samaël assistait à la conversation. Dès que la première heure fut passée , il se mit à rire de ce qu'il allait bientôt s'emparer de l'ame de Moïse ; & Michaël se mit à pleurer. Ne te réjouis pas tant , méchante bête , dit le bon ange au mauvais , Moïse va mourir , mais nous avons Josué à sa place.

Quand les trois heures furent passées , Dieu commanda à Gabriel de prendre l'ame du mourant. Gabriel s'en excusa , Michaël aussi. Dieu , refusé par ces deux anges , s'adresse à Zinguiël. Celui-ci ne voulut pas plus obéir que les autres , c'est moi , dit-il , qui ai été autrefois son précepteur ; je ne tuerai pas mon disciple. Alors Dieu se fâchant , dit au mauvais ange Samaël : Eh bien , méchant , prends donc son ame. Samaël plein de joie tire son épée & court sur Moïse. Le mourant se lève en colère , les yeux étincelans : Comment , coquin ! lui dit Moïse , oserais-tu bien me tuer , moi qui , étant enfant , ai mis la couronne d'un pharaon sur ma tête ; qui ai fait des miracles

à l'âge de quatre-vingts ans ; qui ai conduit hors d'Egypte soixante millions d'hommes ; qui ai coupé la mer Rouge en deux ; qui ai vaincu deux rois si grands que du tems du déluge l'eau ne leur venait qu'à mi-jambe ? Va-t-en , maraud , fors de devant moi tout-à-l'heure.

Cette altercation dura encore quelques momens. Gabriel pendant ce tems-là prépara un brancard pour transporter l'ame de Moïse ; Michaël un manteau de pourpre ; Zinguiel une soutane. Dieu lui mit les deux mains sur la poitrine, & emporta son ame.

C'est à cette histoire que l'apôtre St. Jude fait allusion dans son épître , lorsqu'il dit que l'archange Michaël disputa le corps de Moïse au diable. Comme ce fait ne se trouve que dans le livre que je viens de citer , il est évident que St. Jude l'avait lu , & qu'il le regardait comme un livre canonique.

La seconde histoire de la mort de Moïse est encore une conversation avec Dieu. Elle n'est pas moins plaisante & moins curieuse que l'autre. Voici quelques traits de ce dialogue.

*Moïse.* Je vous prie , Seigneur , de me laisser entrer dans la terre promise , au moins pour deux ou trois ans.

*Dieu.* Non ; mon décret porte que tu n'y entreras pas.

*Moïse.* Que du moins on m'y porte après ma mort.

*Dieu.* Non , ni mort ni vif.

*Moïse.* Hélas ! bon Dieu , vous êtes si clément envers vos créatures , vous leur pardonnez deux ou trois fois ; je n'ai fait qu'un péché , & vous ne me pardonnez pas !

*Dieu.* Tu ne fais ce que tu dis ; tu as commis six péchés . . . Je me souviens d'avoir juré ta mort ou la perte d'Israël ; il faut qu'un de ces deux sermens s'accomplisse. Si tu veux vivre, Israël périra.

*Moïse.* Seigneur , il y a là trop d'adresse ; vous tenez la corde par les deux bouts. Que Moïse périsse plutôt qu'une seule ame d'Israël.

Après plusieurs discours de la sorte , l'écho de la montagne dit à Moïse : tu n'as plus que cinq heures à vivre. Au bout des cinq heures , Dieu envoya chercher Gabriel , Zinguiel & Samaël. Dieu promit à Moïse de l'enterrer , & emporta son ame.

Tous ces contes ne sont pas plus extraordinaires que l'histoire de Moïse ne l'est dans le Pentateuque. C'est au lecteur d'en juger.





## CHAPITRE VINGT-SIXIÈME.

*Si l'histoire de Bacchus est tirée de celle de Moïse.*

**N**ous avons déjà remarqué une prodigieuse ressemblance entre ce que l'antiquité nous dit de Moïse , & ce qu'elle dit de Bacchus. Ils ont habité la même contrée ; ils ont fait les mêmes miracles ; ils ont écrit leurs loix sur la pierre. Qui des deux est l'original ? Qui des deux est la copie ? Ce qui est très-certain , c'est que Bacchus était connu de presque toute la terre avant qu'aucune nation , excepté la juive , eût jamais entendu parler de Moïse. Aucun auteur grec n'a parlé des écrits qu'on attribue à ce Juif , avant le rhéteur Longin , qui vivait dans notre siècle. Les Grecs ne savaient pas seulement si les Juifs avaient des livres. L'historien Jofephe avoue dans le quatrième chapitre de sa réponse à Appion , que les Juifs n'avaient aucun commerce avec les autres peuples. *Le pays que nous habitons*, dit-il , *est éloigné de la mer ; nous ne nous appliquons point au commerce ; nous ne communiquons point avec les autres nations.* Et ensuite : *Y a-t-il donc sujet de s'étonner que notre nation habitant si loin de la mer , & affectant de ne rien écrire , elle ait été si peu connue.*

Rien n'est plus positif que ce passage. Les mystères de Bacchus étaient déjà célébrés en Grèce , & l'Asie les connaissait avant qu'aucun peuple eût entendu parler du Moïse hébreu. Il est si naturel qu'une petite nation barbare inconnue , imite les fables d'une grande nation civilisée & illustre ; il y en a tant d'exemples , que cette seule réflexion suffirait pour faire perdre le procès aux Juifs. En fait de fables , comme en fait de toute invention , il paraît que les plus anciennes ont servi de modèle aux autres. La légende dorée est remplie de toutes les fables de l'ancienne Grèce sous des noms de chrétiens. On y trouve l'histoire d'Hyppolite & celle d'Œdipe tout entière. Il y a un saint à qui un cerf prédit qu'il tuera son père & qu'il couchera

*Phil. Litter. Hist. Tom. VI.*

L

avec sa mère. La prédiction du cerf est accomplie , le saint fait pénitence , & est dans le martyrologe. Les hommes aiment tant les fables , que quand ils ne peuvent en inventer , ils en copient.

Nous ne faisons ces réflexions que pour nous tenir en garde contre l'esprit romanesque de l'antiquité , esprit qui s'est perpétué trop long-tems

---

## CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME

*De la cosmogonie attribuée à Moïse , & de son déluge.*

**T**OUTE la religion juive étant fondée sur la création de l'homme , sur la formation de la femme tirée d'une côte d'Adam , sur les ordres exprès de Dieu donnés à cet Adam & à sa femme , sur la transgression de ces deux premières créatures trompées par un serpent qui parlait & qui marchait sur ses pieds , &c. Moïse ayant appris toutes ces choses de la bouche de Dieu-même ; Moïse les ayant écrites au nom de Dieu pour être un monument éternel au genre humain , comment se pouvait-il faire qu'il fût défendu chez les Juifs de lire la Genèse avant l'âge de vingt-cinq ans ? Était-ce parce que le sanhédrin craignait qu'on ne s'en moquât à vingt ou à dix-huit ? Si la lecture de la Genèse scandalisait , plus on avance en âge , plus elle doit scandaliser. Si on respecte le législateur , pourquoi défendre de lire sa loi ?

Si Dieu est le père de tous les hommes , pourquoi leur création & leurs premières actions écrites par Dieu-même , ont-elles été ignorées par tous les hommes ? Pourquoi Moïse en fut-il seul instruit au bout de deux mille cinq cents ans dans un désert ?

D'où vient , par exemple , que du tems d'Auguste il ne se trouve pas un seul historien , un seul poëte , un seul savant qui connaisse les noms d'Adam , d'Eve , d'Abel , de Cain , de Ma-

thusalem, de Noé, &c ? Chaque nation avait sa cosmogonie. Il n'y en a pas une seule qui ressemble à celle des Juifs. Certainement ni les Indiens, ni les Scythes, ni les Perses, ni les Egyptiens, ni les Grecs, ni les Romains ne comptaient leurs années, ni depuis Adam, ni depuis Noé, ni depuis Abraham. Il faut avouer que les Varrone & les Plinè riraient étrangement, s'ils pouvaient voir aujourd'hui nos almanachs, & tous nos beaux livres de chronologie. *Abel mort l'an 130. Mort d'Adam l'an 930. Déluge universel en 1656... Noé sort de l'arche en 1657, &c.* Cet étonnant usage dans lequel nous donnons tous tête baissée, n'est pas seulement remarqué. Ces calculs se trouvent à la tête de tous les almanachs de l'Europe, & personne ne fait réflexion que tout cela est encore ignoré de tout le reste de la terre.

Supposons que Sanchoniaton ait écrit du tems même où l'on place Moïse, quoique certainement il ait écrit long-tems auparavant, comment se peut-il faire que Sanchoniaton n'ait parlé ni d'Adam, ni de Noé, ni du déluge universel ? Pourquoy ce prodigieux événement, qui réduisait la terre entière à une seule famille, a-t-il été absolument ignoré dans toute l'antiquité ? il y a eu des inondations, sans doute ; des contrées ont été submergées par la mer. Le déluge de Deucalion & d'Ogigès sont assez connus. Platon dit que l'isle Atlantide fut autrefois submergée. Que ce soit une fable ou une vérité, il n'importe ; personne n'a jamais douté que plusieurs parties de notre globe n'aient souffert de grandes révolutions ; mais le déluge universel tel qu'on le raconte est physiquement impossible. Ni Thucydide, ni Hérodote, ni aucun historien n'a déshonoré sa plume par une telle fable.

S'il y avait eu chez les hommes quelque ressouvenir d'un si étrange événement, Hésiode & Homère l'auraient-ils passé sous silence ? Ne retrouverait-on pas dans ces poètes quelques allusions, quelques comparaisons tirées de ce bouleversement de la nature ? N'aurait-on pas conservé quelques vers d'Orphée, dans lesquels on aurait pu en retrouver des vestiges ?

Les Juifs ne peuvent avoir imaginé le déluge universel qu'après avoir entendu parler de quelques déluges particuliers. Comme ils n'avaient aucune connaissance du globe , ils prirent la partie pour le tout , & l'inondation d'un petit pays , pour l'inondation de la terre entière. Ils exagérèrent , & quel peuple n'a pas été exagérateur ?

Quelques romanciers , quelques poètes dans la suite des tems exagérèrent chez les Grecs ; & de l'inondation d'une partie de la Grèce firent une inondation universelle. Ovide la célébra dans son livre charmant des métamorphoses. Il avait raison ; une telle aventure n'est faite que pour la poésie : c'est pour nous un miracle : c'était une fable pour les Grecs & pour les Romains.

Il y eut encore d'autres déluges qu'en Grèce ; & voici probablement quelle est la source du récit du déluge que les Juifs firent dans leur Genèse , quand ils écrivirent dans la suite des tems sous le nom de Moïse.

Eusèbe & George le sincelle , c'est-à-dire le greffier , nous ont conservé des fragmens d'un certain Abidène. Cet Abidène avait transcrit des fragmens de Bérose , ancien auteur chaldéen. Ce Bérose avait écrit des romans , & dans ces romans il avait parlé d'une inondation arrivée sous un roi de Chaldée nommé Xisfuther , dont on a fait depuis Xisfuthurus , qu'on suppose avoir vécu du tems où l'on fait vivre Noé.

Il disoit donc , ce Bérose , qu'un dieu chaldéen , dont on a fait depuis Saturne , apparut à Xisfuther , & lui dit : « Le 15 du » mois Dcesî , le genre humain sera détruit par le déluge. En- » fermez bien tous vos écrits dans Sipara , la ville du soleil , afin » que la mémoire des choses ne se perde pas [ car quand il n'y » aura plus personne sur la terre , les écrits seront très-nécessai- » res ]. Bâtiſſez un vaisseau , entrez-y avec vos parens & vos » amis , faites-y entrer des oiseaux & des quadrupèdes , mettez- » y des provisions , & quand on vous demandera où vous vou-

« lez aller avec votre vaisseau , répondez : vers les dieux , pour  
« les prier de favoriser le genre humain ».

Xiffuther ne manqua pas de bâtir son vaisseau , qui était large de deux stades , & long de cinq , c'est-à-dire , que sa largeur était de deux cent cinquante pas géométriques , & sa longueur de six cent vingt-cinq. Ce vaisseau qui devait aller sur la mer Noire était mauvais voilier. Le déluge vint. Lorsque le déluge eut cessé , Xiffuther lâcha quelques-uns de ses oiseaux , qui ne trouvant point à manger revinrent au vaisseau. Quelques jours après il lâcha encore les oiseaux , qui revinrent avec de la boue aux pattes. Enfin ils ne revinrent plus. Xiffuther en fit autant ; il sortit de son vaisseau , qui était perché sur une montagne d'Arménie , & on ne le revit plus ; les dieux l'enlevèrent.

C'est là l'unique fondement de la fable qui a tant couru , que l'arche de Noé s'était arrêtée sur une montagne d'Arménie , & qu'on en voit encore des restes.

Quelques lecteurs penseront , peut-être , que l'histoire de Noé est la copie de la fable de Xiffuther. Ils diront que si les petits peuples copient toujours les grands , si les Chaldéens & tous les peuples voisins sont incontestablement plus anciens que les Juifs , si ces Juifs sont en effet si nouveaux , il est probable encore qu'ils ont imité leurs voisins en tout , excepté dans les sciences & dans les beaux-arts où ce peuple grossier ne put atteindre jamais. Pour nous , encore une fois , nous nous bornons à respecter la Bible.

Les incrédules alléguent qu'il est très-vraisemblable que le Pont-Euxin franchit autrefois ses bornes , & inonda une partie de l'ancienne Arménie. La mer Egée peut en avoir fait autant en Grèce ; la mer Atlantide peut avoir englouti une grande île. Les Juifs , qui en auront entendu parler confusément , se seront approprié cet événement ; ils auront inventé Noé. Il est incontestable , ajoutent-ils , qu'il n'y eut jamais de Noé ; car si un tel personnage avait existé , il aurait été regardé par toutes les nations comme le restaurateur & le père du genre humain ; il eût

été impossible que la mémoire s'en fût perdue ; Noé aurait été le premier mot que toute la race humaine eût prononcé. Cette fable juive a été, comme on l'a déjà dit, entièrement ignorée du monde entier, jusqu'au tems où les chrétiens commencèrent à faire connaître les livres juifs traduits en grec. Enfin, puisque les Juifs n'ont été que des plagiaires sur tout le reste, ils peuvent bien l'avoir été sur le déluge. Je ne fais que rapporter le raisonnement des francs-pensans, auxquels les non-pensans répondent par l'authenticité du Pentateuque.



## CHAPITRE VINGT-HUITIÈME.

### *Des plagiat reprochés aux Juifs.*

1°. **S**ANCHONIATON, qui écrivait en Phénicie long-tems avant que les Juifs fussent rassemblés dans des déserts, donne aux hommes dix générations jusqu'au tems du prétendu déluge universel.

2°. La curiosité d'une femme nommée Pandore est fatale au genre humain.

3°. Bacchus donne une loi écrite sur deux tables de marbre, élève les flots de la mer Rouge à droite & à gauche pour faire passer son armée, suspend le cours du soleil & de la lune.

4°. Minerve fait jaillir une fontaine d'huile, Bacchus une fontaine de vin.

5°. Philémon & Baucis don-

1°. Les livres attribués à Moïse supposent aussi dix générations.

2°. La curiosité d'une femme nommée Eve fait chasser le genre humain d'un prétendu paradis.

3°. Moïse donne aussi des lois écrites sur deux tables de pierre, traverse la mer Rouge à pied sec, & son successeur Josué arrête le soleil & la lune.

4°. Moïse ne donna aux Juifs qu'une fontaine d'eau dans le désert.

5°. Les Juifs imitent cette

nent à des dieux , en Phrygie , l'hospitalité qu'un village leur refuse auprès de Thyane ; les dieux changent leur cabane en un temple , & le village en un lac.

6°. Les Grecs supposent qu'Agamemnon voulut immoler sa fille Iphigénie , & que les dieux envoyèrent une biche pour être sacrifiée à la place de la fille.

7°. Niobée est changée en statue de marbre.

8°. Travaux d'Hercule.

9°. Hercule trahi par des femmes.

10°. L'âne de Silène parle.

11°. Hercule enlevé au ciel dans un quadrigé.

12°. Les dieux ressuscitent Pélops.

fable de la manière la plus infame , en disant que les habitans du village de Sodome voulurent violer deux anges ; & Sodome est changée en un lac.

6°. Les Juifs supposent qu'Abraham voulut immoler son fils , & qu'Adonai envoya un béliet pour être immolé à la place d'Isaac.

7°. Edith , femme de Loth ; est changée en statue de sel.

8°. Travaux de Samson.

9°. Samson trahi par des femmes.

10°. L'ânesse de Balaam parle.

11°. Elie monte au ciel dans un quadrigé.

12°. Elisée ressuscite une petite fille.

Si on voulait se donner la peine de comparer tous les événemens de la fable & de l'ancienne histoire grecque , on serait étonné de ne pas trouver une seule page des livres juifs qui ne fût un plagiat.

Enfin , les vers d'Homère étaient déjà chantés dans plus de deux cents villes , avant que ces deux cents villes fussent que les Juifs étaient au monde. Lisez , examinez & jugez. Décidez entre ceux que nous appellons francs-pensans & ceux que nous appellons non-pensans.



## CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME.

*De la secte des Juifs, & de leur conduite après la captivité, jusqu'au règne de l'Iduméen Hérode.*

C'Est le propre des Juifs d'être par-tout courtiers, revendeurs, usuriers ; d'amaſſer de l'argent par la frugalité & l'économie. L'argent fut l'objet de leur conduite dans tous les tems, au point que dans le roman de leur Tobie [ livre canonique ou non ] un ange descend du ciel pendant leur captivité, non pas pour conſoler ces malheureux diſperſés, non pas pour les ramener à Jérusalem [ ce qu'un ange pouvait ſans doute ], mais pour conduire dans une ville des Mèdes le jeune Tobie qui va redemander de l'argent qu'on devait à ſon père.

*Excudent alii ſpirantia mollius æra, &c.*

*Tu premere uſurâ populos, Judæa, memento.*

Ils trafiquèrent donc pendant les ſoixante & douze ans de leur tranſmigration. Ils gagnèrent beaucoup ; & comme ils ont toujours ſinacé & qu'ils ſinacent encore pour obtenir dans pluſieurs états, & même à Rome, la permiſſion d'avoir des ſynagogues, il eſt de la plus grande probabilité qu'ils donnèrent beaucoup d'argent aux commiſſaires de la tréſorerie de Cyrus, & au chancelier de l'échiquier, pour qu'on leur permit de rebâtir leur ville, avec un petit temple moitié en pierre & moitié en bois. Mais quand ils retournèrent à leur Jérusalem ou à leur Herſhalaim, ils n'en furent guère pluſ heureux.

Sujets, ou plutôt eſclaves des rois perſans, enſuite d'Alexandre, tantôt des rois de Syrie, tantôt de ceux d'Egypte, ils ne compoſèrent plus un état ; ils ne furent pas à beaucoup près ce qu'étoit la

la



la province de Galles en comparaison de l'Angleterre du tems de notre Henri VIII. L'intérieur de leur petite république ne fut plus administré que par des prêtres; alors tout fut fixé & déterminé dans leur secte; alors ils furent plus dévots que jamais; ils furent d'autant plus Juifs que les Samaritains dédaignèrent de l'être & de passer pour leurs compatriotes. Ces Samaritains ne voulaient avoir rien de commun avec le peuple juif, pas même leur Dieu (a). L'historien Joseph rapporte qu'ils écrivirent au roi de Syrie Antiochus Epiphane, que *leur temple ne portait le nom d'aucun Dieu*, qu'ils ne participaient point aux superstitions judaïques, & qu'ils le suppliaient de permettre qu'ils dédiaissent leur temple à Jupiter.

Lorsqu'Antiochus Epiphane fit sacrifier des cochons dans le temple de Jérusalem, quelques Juifs sensés ne murmurèrent pas; mais la plupart crurent que c'était une impiété abominable. Ils pensaient que Dieu n'aime point la chair de cochon, qu'il lui faut absolument des veaux ou des chevreux, & que c'est un péché horrible d'immoler un porc. Les Machabées profitèrent de ces beaux préjugés du peuple pour se révolter. Cette révolte, que les Juifs ont tant célébrée, & que tous nos prédicateurs proposent si souvent comme un modèle, n'empêcha pas Antiochus Eupator, fils d'Epiphane, de raser les murs du temple & de faire couper le cou au grand prêtre Onias qui fomentait la rébellion.

Les Juifs, pour qui Dieu avait fait tant de miracles, les Juifs, qui, selon les oracles de leurs prophètes, devaient commander au monde entier, furent donc encore plus malheureux, plus humiliés sous les Séleucides que sous les Perses & les Babylo-niens.

Après une infinité de révolutions & de misères, il s'éleva parmi eux des citoyens qui dépouillèrent les prêtres de leur autorité usurpée, & qui prirent le nom de rois. Ces prétendus rois ne valurent pas mieux que les pontifes: ils s'égor-

(a) Liv. II, chap. VII.

*Phil. Littér. Hist.* Tom. VI.

M

gèrent les uns les autres, comme ils faisaient avant la captivité de Babylone.

Pompée, en passant, fit mettre au cachot un de ces rois nommé Aristobule , & fit pendre ensuite son fils le roitelet Alexandre.

Quelque tems après le triumvir Marc-Antoine donna le royaume de Judée à l'Arabe Iduméen Hérode. C'est le seul roi juif qui ait été véritablement puissant. C'est lui qui fit bâtir un temple assez magnifique sur une grande plate-forme qu'il joignit à la montagne Moria en comblant un précipice. Le temple de Salomon bâti sur le penchant de la montagne ne pouvait être qu'un édifice irrégulier & barbare , dans lequel il fallait continuellement monter & descendre.

Hérode , après avoir réprimé plusieurs révoltes , fut maître absolu sous la protection des Romains.



## CHAPITRE TRENTIÈME.

### *Des mœurs des Juifs sous Hérode.*

**L**E peuple juif était si étrange, il vivait dans une telle anarchie, il était si adonné au brigandage avant le règne d'Hérode, qu'ils traitèrent ce prince de tyran lorsqu'il ordonna, par une loi très-moderée, qu'on vendrait désormais hors du royaume ceux qui voleraient dans les maisons après en avoir percé les murs; ils se plainquirent qu'on leur ôtait la plus chère de leurs libertés. Ils regardèrent sur-tout cette loi comme une impiété manifeste. Comment, disaient-ils, osera-t-on vendre un voleur juif à un étranger qui n'est pas de la sainte religion [a]? Ce fait, rapporté dans Josephé, caractérise parfaitement le peuple de Dieu.

Hérode régna trente-cinq ans avec quelque gloire. Il fut; sans contredit, le plus puissant de tous les rois juifs, sans en excepter David & Salomon, malgré leur prétendu trésor d'environ un milliard de nos livres sterling.

Comme la Judée ne fut point sous son règne infestée d'irruptions d'étrangers, les Juifs eurent tout le tems de tourner leur esprit vers la controverse. C'est ce qui occupe aujourd'hui tous les peuples superstitieux & ignorans, quand ils n'ont point de jeux publics ni de spectacles; ils s'adonnent alors aux disputes théologiques: c'est ce qui nous arriva sous le déplorable règne de notre Charles I; & c'est ce qui fait bien voir qu'il faut toujours repaître de spectacles l'oisiveté du peuple.

Les pharisiens & les saducéens troublèrent l'état autant qu'ils le purent, comme parmi nous les évêques & les presbytériens. Jean-Baptiste se donna pour prophète: il administrait

[a] Liv. XVI, chap. I.

l'ancien baptême juif, & se faisait suivre par la populace (b). L'historien Jofephe dit expressement que c'était un homme de bien qui exhortait le peuple à la vertu (c); mais qu'Hérode craignant une sédition, parce que le peuple s'attroupait autour de Jean, le fit enfermer dans la forteresse de Machera, comme on dit qu'on fait enfermer en France les jansénistes.

Observons sur-tout ici, que Jofephe ne dit point qu'on ait fait ensuite mourir Jean sous le gouvernement d'Hérode le Tétrarque. Personne ne devait être mieux instruit de ce fait que Jofephe, auteur contemporain, auteur accrédité, de la race des Asmonéens, & revêtu d'emplois publics.

On disputa du tems d'Hérode sur le Messie, sur le Christ. C'était un libérateur que les Juifs attendaient dans toutes leurs afflictions, sur-tout sous les rois de Syrie. Ils avaient donné ce nom à Judas Machabée; ils l'avaient donné même à Cyrus, & à quelques autres princes étrangers. Plusieurs prirent Hérode pour un Messie; il y eut une secte formelle d'hérodiens. D'autres qui regardaient son gouvernement comme tyrannique, l'appelaient Antimesie, Antichrist.

Quelque tems après sa mort il y eut un énergumène nommé Theudas qui se fit passer pour (d) Messie. Jofephe dit qu'il se fit suivre par une grande multitude de canaille, qu'il lui promit de faire remonter le Jourdain vers sa source comme Josué, & que tous ceux qui voudraient le suivre le passeraient à pied sec avec lui. Il en fut quitte pour avoir le cou coupé.

Toute la nation juive était enthousiaste. Les dévots couraient de tous côtés pour faire des prosélytes, pour les baptiser, pour les circoncire. Il y avait deux sortes de baptême, celui de prosélyte & celui de justice. Ceux qui se convertissaient au judaïsme & vivaient parmi les Juifs sans prétendre être du corps de la nation, n'étaient forcés à recevoir ni le baptême ni la circon-

(b) Liv. XVIII, chap. VII.

(c) Supposé que ce passage ne soit pas interpolé.

(d) Liv. XX, chap. II.

cision. Ils se contenaient presque toujours de se faire baptiser. Cela est moins douloureux que de se faire couper le prépuce ; mais ceux qui avaient plus de vocation , & qu'on appelait *prosélytes de justice* , recevaient l'un & l'autre signe : ils étaient baptisés & circoncis (c). Joseph raconte qu'il y eut un petit roi de la province d'Adiabène , nommé Isath , qui fut assez imbécille pour embrasser la religion des Juifs. Il ne dit point où était cette province d'Adiabène ; mais il y en avait une vers l'Euphrate. On baptisa & on circoncit Isath ; sa mère Hélène se contenta d'être baptisée du baptême de justice ; & on ne lui coupa rien.

Au milieu de toutes les factions juives , de toutes les superstitions extravagantes & de leur esprit de rapine , on y voyait , comme ailleurs , des hommes vertueux de même qu'à Rome & dans la Grèce. Il y eut même des sociétés qui ressembloient en quelque sorte aux pythagoriciens & aux stoiciens. Ils en avaient la tempérance , l'esprit de retraite , la rigidité des mœurs , l'éloignement de tous les plaisirs , le goût de la vie contemplative. Tels étaient les esséniens , tels étaient les thérapeutes.

Il ne faut pas s'étonner que sous un aussi méchant prince qu'Hérode , & sous les rois précédens , encore plus méchans que lui , on vit des hommes si vertueux. Il y eut des Epiôtères à Rome du tems de Néron. On a cru même que Jésus-Christ était essénien , mais cela n'est pas vrai. Les esséniens avaient pour principe de ne se point donner en spectacle , de ne point se faire suivre par la populace , de ne point parler en public. Ils étaient vertueux pour eux-mêmes , & non pour les autres. Ils ne faisaient aucun étalage. Tous ceux qui ont écrit la vie de Jésus-Christ lui donnent un caractère tout contraire & très-supérieur.

(c) Liv. XXI , chap. II.



## CHAPITRE TRENTE-UNIÈME.

### *De Jesus.*

**I**L n'y a qu'un fanatique ou qu'un sot frippon qui puisse dire qu'on ne doit jamais examiner l'histoire de Jesus par les lumières de la raison. Avec quoi jugera-t-on d'un livre, quel qu'il soit ? est-ce par la folie ? Je me mets ici à la place d'un citoyen de l'ancienne Rome qui liroit les histoires de Jesus pour la première fois.

Nous avons des livres hébreux & grecs pour & contre Jesus qui sont d'une égale antiquité. Le Toldos Jeschu , & le Toldos Jesu, écrits contre lui en langue hébraïque. Dans ces livres, on le traite de bâtard, d'imposteur, d'insolent, de séditeux, de sorcier ; & dans les évangiles grecs on le fait presque participant de la Divinité même. Tous ces écrits sont remplis de prodiges ; & paraissent d'abord à nos faibles yeux contenir des contradictions presque à chaque page.

Un auteur illustre qui naquit très-peu de tems après la mort de Jesus , & qui , si l'on en croit St. Irénée [a], devait être son contemporain ; en un mot, Flavien Josphe , proche parent de la femme d'Hérode, Josphe, fils d'un sacrificateur qui devait avoir connu Jesus , ne tombe ni dans le défaut de ceux qui disent des injures , ni dans l'opinion de ceux qui lui donnent des éloges si prodigieux ; il n'en dit rien du tout. Il est avéré aujourd'hui que les cinq ou six lignes qu'on attribue à Josphe sur Jesus , ont été interpolées par une fraude très-mal-adroite. Car si Josphe avait en effet cru que Jesus était le Messie, il en aurait écrit cent fois davantage ; & en le reconnaissant pour Messie, il eût été un de ses sectateurs.

Juste de Tibériade , autre Juif qui écrivait l'histoire de son pays

[a] St. Irénée assure que Jesus mourut à cinquante ans passés. En ce cas Flavien Josphe pourrait bien l'avoir connu.

un peu avant Jofephe, garde un profond filence fur Jefus. C'eft Philon qui nous en aflure.

Philon , autre célèbre auteur juif contemporain, n'a cité jamais le nom de Jefus. Aucun hiftorien romain ne parle des prodiges qu'on lui attribue, & qui devaient rendre la terre attentive.

Ajoutons encore une importante vérité à ces vérités hiftoriques, c'eft que ni Jofephe, ni Philon, ne font en aucun endroit la moindre mention de l'attente d'un Meffie.

Conclura-t-on delà qu'il n'y a point eu de Jefus, comme quelques-uns ont ofé conclure, par le Pentateuque même, qu'il n'y a point eu de Moïfe ? Non : puifqu'après la mort de Jefus on a écrit pour & contre lui, il eft clair qu'il a exifté. Il n'eft pas moins évident qu'il étoit alors fi caché aux hommes, qu'aucun citoyen un peu diftingué felon le monde n'avoit fait mention de fa perfonne.

J'ai vu quelques difciples de Bolingbroke plus ingénieux qu'inftruits, qui niaient l'exiftence d'un Jefus, parce que l'hiftoire des trois mages, & de l'étoile, & du mafacre des innocens, eft, difaient-ils, le comble de l'extravagance; la contradiction des deux généalogies que Matthieu & Luc lui donnent, étoit fur-tout une raifon qu'alléguaient ces jeunes gens pour fe perfuader qu'il n'y a point eu de Jefus. Mais ils tiraient une très-faufle conclufion. Noire compatriote Howel s'eft fait faire en France une généalogie fort ridicule; quelques Irlandais ont écrit que lui & Jeanfin avaient un démon familier qui leur donnoit toujours des as quand ils jouaient aux cartes. On a fait cent contes extravagans fur eux. Cela n'empêche pas qu'ils n'aient réellement exifté; ceux qui ont perdu leur argent avec eux en ont été bien convaincus.

Que de fadaïfes n'a-t-on pas dites du duc de Bukingham? Il n'en a pas moins vécu fous Jacques & fous Charles.

Apollonius de Thyane n'a certainement ressuscité personne; Pythagore n'avait pas une cuisse d'or; mais Apollonius & Pythagore ont été des êtres réels. Notre divin Jésus n'a peut-être pas été emporté réellement par le diable sur une montagne. Il n'a pas réellement séché un figuier au mois de Mars pour n'avoir pas porté des figues, *quand ce n'était pas le tems des figues*. Il n'est peut-être pas descendu aux enfers, &c. &c. Mais il y a eu un Jésus respectable, à ne consulter que la raison.

Qui était cet homme ? le fils reconnu d'un charpentier de village; les deux partis en conviennent : ils disputent sur la mère. Les ennemis de Jésus disent qu'elle fut engrossée par un nommé Panther. Ses partisans disent qu'elle fut enceinte de l'esprit de Dieu. Il n'y a pas de milieu entre ces deux opinions des Juifs & des chrétiens. Les Juifs auraient pu cependant embrasser un troisième sentiment qui est plus naturel; c'était que son mari, qui lui fit d'autres entans, lui fit encore celui-là; mais l'esprit de parti n'a jamais de sentiment modéré. Il résulte de cette diversité d'opinions, que Jésus était un inconnu né dans la lie du peuple; & il résulte que s'étant donné pour prophète comme tant d'autres, & n'ayant jamais rien écrit, les païens auraient pu raisonnablement douter qu'il sût écrire; ce qui ferait conforme à son état & à son éducation.

Mais, humainement parlant, un charpentier de Nazareth qu'on suppose ignorant, aurait-il pu fonder une secte ? Oui, comme notre Fox, cordonnier de village très-ignorant, fonda la secte des quakers dans le comté de Leicester. Il courait les champs vêtu d'un habit de cuir; c'était un fou d'une imagination forte qui parlait avec enthousiasme à des imaginations faibles. Ayant lu la Bible, en faisant des applications à sa mode, il se fit suivre par des imbécilles; il était ignorant, mais des savans lui succédèrent. La secte de Fox se forma, & subsista avec honneur après avoir été sifflée & persécutée. Les premiers anabaptistes furent des malheureux payfans sans lettres.

Enfin, l'exemple de Mahomet ne souffre point de réplique;



Il se donna le titre de prophète ignorant. Bien de gens même doutent qu'il sût écrire. Le fait est qu'il écrivait mal & qu'il se battait bien. Il avait été facteur, ou si l'on veut, valet d'une marchande de chameaux ; ce n'est pas là un commencement fort illustre ; il devint pourtant un très-grand homme. Revenons à Jésus, qui n'a rien de commun avec lui, & pour qui nous sommes tenus d'avoir un profond respect, indépendamment même de notre religion, de laquelle nous ne parlons pas ici.



## CHAPITRE TRENTE-DEUXIÈME

### *Recherches sur Jésus.*

**B** Olingbroke, Toland, Wolfston, Gordon, &c. & d'autres francs-pensans, ont conclu de ce qui fut écrit en faveur de Jésus & contre sa personne, que c'était un enthousiaste qui voulait se faire un nom dans la populace de la Galilée.

Le Toldos Jeschu dit qu'il était suivi de deux mille hommes armés quand Judas vint le saisir de la part du sanhédrin, & qu'il y eut beaucoup de sang répandu. Mais si le fait était vrai, il est évident que Jésus aurait été aussi criminel que Barcokebas qui se dit Messie après lui. Il résulterait que sa conduite répondait à quelques points de sa doctrine : *Jesuis venu apporter, non la paix, mais le glaive.* Ce qui pourrait encore faire conjecturer que Judas était un officier du sanhédrin, envoyé pour dissiper les factieux du parti de Jésus, c'est que l'évangile de Nicodème, reçu pendant quatre siècles, & cité par Justin, par Tertullien, par Eusèbe, reconnu pour authentique par l'empereur Théodose, cet évangile, dis-je, commence par introduire Judas parmi les principaux magistrats de Jérusalem qui vinrent accuser Jésus devant le préteur romain. Ces magistrats sont Annah, Caïpha, Summas, Dathan, Gamaliel, Judas, Levi, Alexandre, Nephtalim, Karoh.

On voit par cette conformité entre les amis & les ennemis  
*Phil. Littér. Hist. Tom. VI.*

N

de Jesus, qu'il fut en effet poursuivi & pris par un nommé Judas. Mais ni le Toldos, ni le livre de Nicodème, ne disent que Judas ait été un disciple de Jesus, & qu'il ait trahi son maître.

Le Toldos & les évangiles sont encore d'accord sur l'article des miracles. Le Toldos dit que Jesus en faisoit en qualité de forcier. Les évangiles disent qu'il en faisoit en qualité d'homme envoyé de Dieu. En effet, dans cet âge, & avant & après, l'univers croyait aux prodiges. Point d'écrivain qui n'ait raconté des prodiges; & le plus grand sans doute qu'ait fait Jesus dans une province soumise aux Romains, c'est que les Romains n'en entendirent point parler. A ne juger que par la raison, il faut écarter tout miracle, toute divination. Il n'est question ici que d'examiner historiquement si Jesus fut en effet à la tête d'une faction, ou s'il eut seulement des disciples. Comme nous n'avons pas les pièces du procès fait pardevant Pilate, il n'est pas aisé de prononcer.

Si on veut peser les probabilités, il paraît vraisemblable, par les évangiles, qu'il usa de quelque violence, & qu'il fut suivi par quelques disciples emportés.

Jesus, si nous en croyons les évangiles, est à peine arrivé dans Jérusalem, qu'il chasse & qu'il maltraite des marchands qui étaient autorisés par la loi à vendre des pigeons dans le parvis du temple, pour ceux qui voulaient y sacrifier. Cet acte, qui paraît si ridicule à milord Bolingbroke, à Wolfston & à tous les francs-pensans, serait aussi répréhensible que si un fanatique s'ingérait parmi nous de fouetter les libraires qui vendent auprès de Saint-Paul le livre des *communes prières*. Mais aussi il est bien difficile que des marchands établis par les magistrats se soient laissés battre & chasser par un étranger sans aveu, arrivé de son village dans la capitale, à moins qu'il n'ait eu beaucoup de monde à sa suite.

On nous dit encore qu'il noya deux mille cochons. S'il avait ruiné ainsi plusieurs familles qui eussent demandé justice, il faut

convenir que selon les loix ordinaires il méritait châtement. Mais comme l'Évangile nous dit que Jésus avait envoyé le diable dans le corps de ces cochons, dans un pays où il n'y eut jamais de cochons, un homme qui n'est encore ni chrétien, ni juif, peut raisonnablement en douter. Il dira aux théologiens: « Pardonnez, » si en voulant justifier Jésus, je suis forcé de réfuter vos livres; » les évangiles l'accusent d'avoir battu des marchands innocens, » d'avoir noyé deux mille porcs; d'avoir séché un figuier qui ne » lui appartenait pas, & de n'en avoir privé le possesseur, que » parce que cet arbre ne portait pas des figues quand *ce n'était pas le tems des figues*. Ils l'accusent d'avoir changé l'eau en vin » pour des convives qui *étaient déjà ivres*; de s'être transfiguré » pendant la nuit pour parler à Elie & à Moïse, d'avoir été trois » fois emporté par le diable. Je veux faire de Jésus un juste & » un sage; il ne serait ni l'un ni l'autre, si tout ce que vous dites » était vrai; & ces aventures ne peuvent être vraies, parce » qu'elles ne conviennent ni à Dieu ni aux hommes. Permettez-moi, » pour estimer Jésus, de rayer de vos évangiles » ces passages qui le déshonorent. Je défends Jésus contre » vous.

» S'il est vrai, comme vous dites & comme il est très-vraisemblable, qu'il appelait les pharisiens, les docteurs de la loi, » *race de vipères, sépulchres blanchis, frippons intéressés*, noms » que les prêtres de tous les tems ont quelquefois mérités, » c'était une témérité très-dangereuse, & qui a coûté » plus d'une fois la vie à des imprudens véridiques. Mais on » peut être très-honnête homme, & dire qu'il y a des prêtres » frippons. »

Concluons donc, en ne consultant que la simple raison, concluons que nous n'avons aucun monument digne de foi, qui nous montre que Jésus méritait le supplice dont il mourut; rien qui prouve que c'était un méchant homme.

Le tems de son supplice est inconnu. Les rabbins diffèrent en cela des chrétiens de cinquante années. Irenée diffère de vingt-ans de notre opinion commune. Il y a une différence de dix années

entre Luc & Matthieu , qui tous deux lui font d'ailleurs une généalogie absolument différente , & absolument étrangère à la personne de Jesus. Aucun auteur romain ni grec ne parle de Jesus ; tous les évangélistes juifs se contredisent sur Jesus ; enfin , comme on sait , ni Josphé ni Philon ne daignent nommer Jesus.

Nous ne trouvons aucun document chez les Romains , qui , dit-on le firent crucifier ; il faut donc , en attendant la foi , se borner à tirer cette conclusion : il y eut un juif obscur de la lie du peuple nommé Jesus , crucifié comme blasphémateur , du tems de l'empereur Tibère , sans qu'on puisse savoir en quelle année.



## CHAPITRE TRENTE-TROISIÈME

### *de la morale de Jesus.*

IL est très-probable que Jesus prêchait dans les villages une bonne morale , puisqu'il eut des disciples. Un homme qui fait le prophète peut dire & faire des extravagances qui méritent qu'on l'enferme : nos millénaires , nos piétistes , nos méthodistes , nos memnonites , nos quakers , en ont dit & fait d'énormes. Les prophètes de France sont venus chez nous & ont prétendu résusciter des morts.

Les prophètes juifs ont été aux yeux de la raison les plus insensés de tous les hommes. Jérémie se met un bâton sur le dos & des cordes au cou. Ezéchiel (a) mange de la matière fécale sur son pain. Ozée prétend que Dieu , par un privilège spécial , lui ordonne de prendre une fille publique & ensuite une femme adultère , & d'en avoir des enfans. Ce dernier trait n'est pas édifiant , il est même très-punissable. Mais enfin , il n'y a jamais eu sur la terre d'homme soi-disant envoyé de Dieu qui ait assemblé d'au-

(a) Ezéch. chap. IV. Ozée , chap. I.

tres hommes pour leur dire : « Vivez sans raison & sans loi ; abandonnez-vous à l'ivrognerie ; soyez adultères , sodomites ; volez dans la poche ; volez , assassinez sur les grands chemins , & ne manquez pas d'assassiner ceux que vous aurez dépouillés , afin qu'ils ne vous accusent pas ; tuez jusqu'aux enfans à la mamelle ; c'est ainsi qu'en usait David avec les sujets du roitelet Achis : associez-vous à d'autres voleurs , & tuez-les ensuite par derrière ; au lieu de partager avec eu le butin ; tuez vos pères & vos mères pour en hériter plutôt , &c. &c. »

Beaucoup d'hommes , beaucoup de Juifs sur-tout , ont commis ces abominations ; mais aucun homme ne les a prêchées dans des pays un peu policés. Il est vrai que les juifs , pour excuser leurs premiers brigandages , ont imputé à leur Moïse des ordonnances atroces. Mais au moins ils adoptèrent les dix commandemens communs à tous les peuples. Ils défendirent le meurtre , le vol & l'adultère : ils recommandèrent l'obéissance aux enfans envers les pères & les mères , comme tous les anciens législateurs. Pour réussir il faut toujours exhorter à la vertu. Jesus ne put prêcher qu'une morale honnête : il n'y en a pas deux. Celle d'Épictète , de Sénèque , de Cicéron , de Lucrèce , de Platon , d'Epicure , d'Orphée , de Thaut , de Zoroastre , de Brama , de Confucius , est absolument la même.

Une foule de francs-pensans nous répond que Jesus a trop dérogé à cette morale universelle. Si on en croit les évangiles , disent-ils , il a déclaré qu'il faut haïr son père & sa mère ; qu'il est venu au monde pour apporter le glaive & non la paix ; pour mettre la division dans les familles. Son *Contrains-les d'entrer* , est la destruction de toute société , & le symbole de la tyrannie. Il ne parle que de jeter dans les cachots les serviteurs qui n'ont pas fait valoir l'argent de leur maître à usure ; il veut qu'on regarde comme un commis de la douane quiconque n'est pas de son église. Ces philosophes rigides trouvent enfin dans les livres nommés *Evangelies* , autant de maximes odieuses que de comparaisons basses & ridicules.

Qu'il nous soit permis de repliquer à leurs assertions. Sommes-nous bien sûrs que Jesus ait dit ce qu'on lui fait dire ? Est-il bien

vraisemblable (à ne juger que par le sens commun) que Jésus ait dit qu'il détruirait le temple & qu'il le rebâtirait en trois jours ; qu'il ait conversé avec Elie & Moïse sur une montagne ; qu'il ait été trois fois emporté par le Knatbull, par le diable ; la première fois dans le désert, la seconde sur le comble du temple, la troisième sur une colline dont on découvrirait tous les royaumes de la terre ; & qu'il ait argumenté avec le diable ?

Savons-nous d'ailleurs quel sens il attachait à des paroles qui (supposé qu'il les ait prononcées) peuvent s'expliquer en cent façons différentes, puisque c'étaient des paraboles, des énigmes ? Il est impossible qu'il ait ordonné de regarder comme un commis de la douane quiconque n'écoutait pas son église, puisqu'alors il n'y avait point d'église.

Mais prenons les sentences qu'on lui attribue, & qui sont le moins susceptibles d'un sens équivoque, nous y verrons l'amour de Dieu & du prochain, la morale universelle.

Quant à ses actions, nous ne pouvons en juger que parce qu'on nous en rapporte. En voit-on une seule (excepté l'aventure des marchands dans le temple) qui annonce un brouillon, un facieux, un perturbateur du repos public, tel qu'il est peint dans le *Toldos Jeschu* ?

Il va aux noces ; il fréquente des exacteurs, des femmes de mauvaise vie ; ce n'est pas là conspirer contre les puissances. Il n'excite point ses disciples à le défendre quand la justice vient se saisir de sa personne. Wolfon dira tant qu'on voudra, que Simon Barjone coupant l'oreille au sergent Malcus, & Jésus rendant au sergent son oreille, est un des plus impertinens contes que le fanatisme idiot ait pu imaginer. Il prouve du moins que l'auteur, quel qu'il soit, regardoit Jésus comme un homme pacifique. En un mot, plus on considère sa conduite (telle qu'on la rapporte) par la simple raison, plus cette raison nous persuade qu'il était enthousiaste de bonne foi, & un bon homme qui avait la faiblesse de vouloir faire parler de lui, & qui n'aimait pas les prêtres de son tems.

Nous n'en pouvons juger que par ce qui a été écrit de sa personne. Enfin , ses panégyristes le représentent comme un juste. Ses adversaires ne lui imputent d'autre crime que d'avoir ameuté deux mille hommes ; & cette accusation ne se trouve que dans un livre rempli d'extravagances. Toutes les vraisemblances sont donc , qu'il n'était point du tout malfaisant , & qu'il ne méritait pas son supplice.

Les francs-pensans insistent ; ils disent , que puisqu'il a été puni par le supplice des voleurs , il fallait bien qu'il fût coupable au moins de quelque attentat contre la tranquillité publique.

Mais que l'on considère quelle foule de gens de bien les prêtres outragés ont fait mourir. Non seulement ceux qui ont été en butte à la rage des prêtres ont été persécutés par eux , en tout pays , excepté dans l'ancienne Rome ; mais les lâches magistrats ont prêté leur voix & leurs mains à la vengeance sacerdotale , depuis Priscillien jusqu'au martyre des six cents personnes immolées sous notre infame Marie : & on a continué ces massacres juridiques chez nos voisins. Que de supplices & d'assassinats ! les échafauds , les gibets n'ont-ils pas été dressés dans toute l'Europe pour quiconque était accusé par des prêtres ? Quoi ! nous plaindriions Jean Hus , Jérôme de Prague , l'archevêque Cranmer , Dubourg , Servet , &c. & nous ne plaindriions pas Jésus ?

Pourquoi le plaindre ? dit-on ; il a établi une secte sanguinaire qui a fait couler plus de sang que les guerres les plus cruelles de peuple à peuple n'en ont jamais répandu.

Non ; j'ose avancer , mais avec les hommes les plus instruits & les plus sages , que Jésus n'a jamais songé à fonder cette secte. Le christianisme , tel qu'il a été dès le tems de Constantin , est plus éloigné de Jésus que de Zoroastre ou de Brama. Jésus est devenu le prétexte de nos doctrines fantaisques , de nos persécutions , de nos crimes religieux ; mais il n'en a pas été l'au-

teur. Plusieurs ont regardé Jésus comme un médecin juif que des charlatans étrangers ont fait le chef de leur pharmacie. Ces charlatans ont voulu faire croire qu'ils avaient pris chez lui leurs poisons. Je me flatte de démontrer que Jésus n'était pas chrétien, qu'au contraire il aurait condamné avec horreur notre christianisme tel que Rome l'a fait ; christianisme absurde & barbare , qui avilit l'ame & qui fait mourir le corps de faim , en attendant qu'un jour l'un & l'autre soient brûlés de compagnie pendant l'éternité ; christianisme qui , pour enrichir des moines & des gens qui ne valent pas mieux , a réduit les peuples à la mendicité , & par conséquent à la nécessité du crime ; christianisme qui expose des rois au premier dévot assassin qui veut les immoler à la sainte église ; christianisme qui a dépouillé l'Europe pour entasser dans la maison de la madone de Lorette , venue de Jérusalem à la marche d'Ancône par les airs , plus de trésors qu'il n'en faudrait pour nourrir les pauvres de vingt royaumes ; christianisme enfin qui pouvait consoler la terre , & qui l'a couverte de sang , de carnage & de malheurs innombrables de toute espèce.



## CHAPITRE



## CHAPITRE TRENTE-QUATRIÈME.

### *De la religion de Jésus.*

**E**N s'en rapportant aux seuls évangiles, n'est-il pas de la plus grande évidence que Jésus naquit d'un Juif & d'une Juive; qu'il fut circoncis comme juif; qu'il fut baptisé comme juif, dans le Jourdain, du baptême de justice par le juif Jean, à la manière juive; qu'il allait au temple juif; qu'il suivait tous les rites juifs; qu'il observait le sabbat & toutes les fêtes juives, & qu'enfin il mourut juif.

Je dis plus; tous ses disciples furent constamment juifs. Aucun de ceux qui ont écrit les évangiles n'ose faire dire à Jésus-Christ qu'il veut abolir la loi de Moïse. Au contraire, ils lui font dire : *Je ne suis pas venu dissoudre la loi, mais l'accomplir.* Il dit dans un autre endroit : N'ont-ils pas la loi & les prophètes? Non-seulement je défie qu'on trouve un seul passage où il soit dit que Jésus renonça à la religion dans laquelle il naquit; mais je défie qu'on puisse en tordre, en corrompre un seul, d'où l'on puisse raisonnablement inférer qu'il voulut établir un culte nouveau sur les ruines du judaïsme.

Lisez les *Actes des apôtres*. Bolingbroke, Collins, Toland & mille autres disent que c'est un livre farci de mensonges, de miracles ridicules, de contes ineptes, d'anachronismes, de contradictions, comme tous les autres livres juifs des tems antérieurs. Je l'accorde pour un moment. Mais c'est par cette raison-là même que je le propose. Si dans ce livre où l'on ose rapporter, selon vous, tant de faussetés, l'auteur des *Actes* n'a jamais osé dire que Jésus ait institué une religion nouvelle; si l'auteur de ce livre n'a jamais été assez hardi pour dire que Jésus fût Dieu, ne faudra-t-il pas convenir que notre christianisme d'aujourd'hui est absolument contraire à la religion de Jésus, & qu'il est même blasphématoire?

*Phil. Littér. Hist. Tom. VI.*

O

Transportons-nous au jour de la Pentecôte , où l'on fait descendre l'esprit [ quel que soit cet esprit ] sur la tête des apôtres , en langues de feu , dans un grenier. Faites réflexion seulement au discours que l'auteur des *Ades* fait tenir à Pierre , discours qu'on regarde comme la profession de foi des chrétiens. Vous me dites que c'est un galimatias ; mais à travers ce galimatias même voyez les traits de la vérité.

D'abord Pierre cite le prophète Joël , qui a dit : *Je répandrai mon esprit sur toute chair.*

Pierre conclut delà , qu'en qualité de bons juifs , lui & ses compagnons ont reçu l'esprit. Remarquez soigneusement ses paroles.

*Vous savez que Jesus de Nazareth était un homme que Dieu a rendu célèbre par les vertus , & par les prodiges que Dieu a faits par lui.*

Remarquez sur-tout la valeur de ces mots , *un homme que Dieu a rendu célèbre* ; voilà un aveu bien authentique que Jesus ne poussa jamais le blasphème jusqu'à se dire participant réellement de la divinité , & que ses disciples étaient bien loin d'imaginer ce blasphème.

*Dieu l'a ressuscité en arrêtant les douleurs de l'enfer , &c.* C'est donc Dieu qui a ressuscité un homme.

*C'est ce Jesus que Dieu a ressuscité , & après qu'il a été élevé par la puissance de Dieu , &c.*

Observez que dans tous ces passages Jesus est un bon juif , un homme juste que Dieu a protégé , qu'il a laissé mourir à la vérité publiquement du dernier supplice , mais qu'il a ressuscité secrètement.

*En ce même tems Pierre & Jean montaient au temple pour la prière de la neuvième heure.*

Voilà qui démontre sans réplique que les apôtres persisteraient dans la religion juive, comme Jésus y avait persisté.

*Moïse a dit à nos pères : le Seigneur votre Dieu vous suscitera d'entre vos frères un prophète comme moi ; écoutez-le dans tout ce qu'il vous dira..... Quiconque n'écouterà pas ce prophète sera exterminé du milieu du peuple.*

J'avoue que Pierre , à qui on fait tenir ce discours , rapporte très-mal les paroles du Deutéronome attribuées à Moïse. Il n'y a point dans le texte du Deutéronome : *Quiconque n'écouterà pas ce prophète sera exterminé du milieu du peuple.*

J'avoue encore qu'il y a plus de trente textes de l'ancien Testament qu'on a falsifiés dans le nouveau , pour les faire quadrer avec ce qu'on y dit de Jésus ; mais cette falsification même est une preuve que les disciples de Jésus ne le regardaient que comme un prophète juif. Il est vrai qu'ils appellaient quelquefois Jésus fils de Dieu ; & l'on n'ignore pas que *fils de Dieu* signifiait *homme juste* ; & *fils de Bélial* , *homme injuste*. Les sçavans disent qu'on s'est servi de cette équivoque pour attribuer dans la suite la divinité à Jésus-Christ.

On prend à la vérité le nom de fils de Dieu au propre dans l'évangile attribué à Jean. Aussi est-il dit que cette expression fut regardée en ce sens comme un blasphème par le grand-prêtre.

Lorsqu'Etienne parle au peuple avant que d'être lapidé , il lui dit : *Quel est le prophète que vos pères n'ont pas persécuté ? Vous avez tué tous ceux qui vous prêdisaient la venue du juste dont vous avez été proditoirement les homicides.* Etienne ne donne à Jésus que le nom de *juste* , il se garde bien de l'appeler Dieu. Etienne en mourant ne renonce point à la religion judaïque ; aucun apôtre n'y renonce ; ils baptisaient seulement au nom de Jésus , comme on baptisait au nom de Jean du baptême de justice.

Paul lui-même , qui commença par être valet de Gamaliel ,

& qui finit par être son ennemi ; Paul , que les juifs prétendent ne s'être brouillé avec Gamaliel que parce que ce prêtre lui avait refusé sa fille en mariage ; Paul qui , après avoir été satellite de Gamaliel & avoir persécuté les disciples de Jésus , se mit lui-même de sa propre autorité a rang des apôtres , Paul , qui était si enthousiaste & si emporté , regarde toujours Jésus-Christ comme un homme ; il est bien loin de l'appeller Dieu , il ne dit en aucun endroit que Jésus n'ait pas été soumis à la loi juive ; Paul lui-même fut toujours juif. *Je n'ai péché* (a) , dit-il au proconsul Festus , *ni contre la loi juive ni contre le temple*. Paul va sacrifier lui-même dans le temple pendant sept jours : Paul circonçoit Timothée , fils d'un païen & d'une fille de juois.

*Le vrai juif* (b) , dit-il dans son épître aux Romains , *est celui qui est juif intérieurement*. En un mot , Paul ne fut jamais qu'un juif qui se mit au rang des partisans de Jésus contre les autres juifs. Dans tous les passages où il parle de Jésus-Christ , il le préconise toujours comme un bon juif à qui Dieu s'est communiqué , que Dieu a exalté , que Dieu a mis dans sa gloire. Il est vrai que Paul place Jésus , tantôt immédiatement au-dessus des anges , tantôt au-dessous. Que pouvons-nous en conclure ? que l'inintelligible Paul est un juif qui se contredit.

Il est très-certain que les premiers disciples de Jésus n'étaient autre chose qu'une secte particulière de juifs , comme les vicé-fistes n'ont été parmi nous qu'une secte particulière. Il fallait certainement que Jésus se fût fait aimer de ses disciples , puisque plusieurs années après la mort de Jésus , ceux qui embrasèrent son parti écrivirent cinquante-quatre évangiles , dont quelques uns ont été conservés en entier , dont les autres sont connus par de longs fragmens , & quelques uns cités seulement par les pères de l'église. Mais ni dans ces citations , ni dans ces fragmens , ni dans aucun des évangiles entièrement conservés , la personne de Jésus n'est jamais annoncée qu'en qualité d'un juste sur lequel Dieu a répandu les plus grandes grâces.

(a) Actes , chap. XXV.

(b) Chap. II.

Il n'y a que l'évangile attribué à Jean , évangile qui est probablement le dernier de tous, évangile évidemment falsifié depuis , dans lequel on trouve des passages concernant la divinité de Jesus. On indique dans le premier chapitre qu'il est le verbe ; & il est clair que ce premier chapitre fut composé dans des tems postérieurs par un chrétien platonicien , le mot de *verbe* , *logos* , ayant été absolument inconnu à tous les Juifs.

Cependant cet évangile de Jean fait dire positivement à Jesus : *Je monte à mon père , qui est votre père ; à mon Dieu , qui est votre Dieu.* Ce passage contredit tous les passages qui pourraient faire regarder Jesus comme un Dieu-homme. Chaque évangile est contraire aux autres. Et tous ont été , dit-on , falsifiés ou corrompus par les copistes.

On falsifia bien davantage une épître attribuée à ce même Jean. On lui fait dire *qu'il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel ; le père , le verbe & l'esprit saint ; & ces trois sont un : & il y en a trois qui rendent témoignage sur la terre ; l'esprit , l'eau & le sang ; & ces trois sont un.*

Il a été prouvé que ce passage avait été ajouté à l'épître de Jean vers le sixième siècle. Nous dirons un mot dans un autre chapitre des énormes falsifications que les chrétiens ne rougirent pas de faire , & qu'ils appellèrent *des fraudes pieuses*. Nous ne voulons ici que faire toucher au doigt la vérité de tout ce qui concerne la personne de Jesus , & faire voir clairement que lui & ses premiers disciples ont toujours été constamment de la religion des juifs. Disons en passant qu'il est démontré par-là , que c'est une chose aussi absurde qu'abominable à des chrétiens , de brûler les juifs , qui sont leurs pères. Car les juifs envoyés aux bûchers ont dû dire à leurs juges infernaux : *Monstres , nous sommes de la religion de votre Dieu ; nous faisons tout ce que votre Dieu a fait ; & vous nous brûlez !*



## CHAPITRE TRENTE - CINQUIÈME.

*Des mœurs de Jésus , de l'établissement de la secte de Jésus & du christianisme.*

**L**Es plus grands ennemis de Jésus doivent convenir qu'il avait la qualité très-rare de s'attacher des disciples. On n'acquiert point cette domination sur les esprits sans des talens, sans des mœurs exemptes de vices honteux. Il faut se rendre respectable à ceux qu'on veut conduire ; il est impossible de se faire croire quand on est méprisé. Quelque chose qu'on ait écrit de lui , il fallait qu'il eût de l'activité , de la force , de la douceur , de la tempérance , l'art de plaire , & sur-tout de bonnes mœurs. J'oserais l'appeller un Socrate rustique , tous deux prêchant la morale , tous deux ayant des disciples & des ennemis , tous deux disant des injures aux prêtres , tous deux suppliciés & divinisés. Socrate mourut en sage. Jésus est peint par ses disciples comme craignant la mort. Je ne fais quel écrivain à idées creuses & à paradoxes contradictoires , s'est avisé de dire , en insultant le christianisme , que *Jésus était mort en Dieu*. A-t-il vu mourir des dieux ? Les dieux meurent-ils ? Je ne crois pas que l'auteur de tant de fatras ait jamais rien écrit de plus absurde ; & notre ingénieux M. Walpole a bien raison d'avoir écrit qu'il le méprise.

Il ne paraît pas que Jésus ait été marié , quoique tous ses disciples le fussent , & que chez les Juifs ce fût une espèce d'opprobre de ne pas l'être. La plupart de ceux qui s'étaient donnés pour prophètes vécurent sans femmes , soit qu'ils voulussent s'écarter en tout de l'usage ordinaire , soit parce qu'embrassant une profession qui les exposait toujours à la haine , à la persécution , à la mort même , & qu'étant tous pauvres , ils trouvaient rarement une femme qui osât partager leur misère & leurs dangers.

Ni Jean le baptiseur, ni Jésus, n'eurent de femme, du moins à ce qu'on croit; ils s'adonnèrent tout entiers à la profession qu'ils embrasèrent; & ayant été suppliciés comme la plupart des autres prophètes, ils laissèrent après eux des disciples. Ainsi Sadoc avait formé les saducéens; Hillel était le père des pharisiens; on prétend qu'un nommé Judas fut le principal fondateur des esséniens, du tems même des Machabées; les récabites, encore plus austères que les esséniens, étaient les plus anciens de tous.

Les disciples de Jean s'établirent vers l'Euphrate & en Arabie: ils y sont encore. Ce sont eux qu'on appelle par corruption *les chrétiens de St. Jean* (a). Les *Actes des apôtres* racontent que Paul en rencontra plusieurs à Ephèse. Il leur demanda qui leur avait conféré le Saint-Esprit. Nous n'avons jamais entendu parler de votre Saint-Esprit, lui répondirent-ils. Mais quel baptême avez-vous donc reçu? Celui de Jean. Paul les assura que celui de Jésus valait mieux. Il faut qu'ils n'en aient pas été persuadés: car ils ne regardent aujourd'hui Jésus que comme un simple disciple de Jean.

Leur antiquité & la différence entr'eux & les chrétiens sont assez constatées par la formule de leur baptême; elle est entièrement juive, la voici: *Au nom du Dieu antique, puissant, qui est avant la lumière, & qui fait ce que nous faisons.*

Les disciples de Jésus restèrent quelque tems en Judée; mais étant poursuivis, ils se retirèrent dans les villes de l'Asie mineure & de la Syrie où il y avoit des Juifs. Alexandrie, Rome même, étaient remplies de courtiers juifs. Les disciples de Paul, de Pierre, de Barnabé allèrent dans Alexandrie & dans Rome.

Jusque-là nulle trace d'une religion nouvelle. Les sectateurs de Jésus se bornaient à dire aux Juifs: Vous avez fait

(a) Ch. XIX.

crucifier notre maître, qui était un homme de bien. Dieu l'a ressuscité : demandez pardon à Dieu. Nous sommes juifs comme vous, circoncis comme vous, fidèles comme vous à la loi mosaïque, ne mangeant point de cochon, point de boudin, point de lièvre parce qu'il rumine & qu'il n'a pas le pied fendu [quoiqu'il ait le pied fendu, & qu'il ne rumine pas] ; mais nous vous aurons en horreur jusqu'à ce que vous confessiez que Jésus valait mieux que vous, & que vous viviez avec nous en frères.

La haine divisait ainsi les juifs ennemis de Jésus & ses sectateurs. Ceux-ci prirent enfin le nom de *chrétiens* pour se distinguer. *Chrézien* signifiait suivant d'un Christ, d'un Oint, d'un Messie. Bientôt le schisme éclata entr'eux, sans que l'empire romain en eût la moindre connaissance. C'étaient des hommes de la plus vile populace qui se battaient entr'eux pour des querelles ignorées du reste de la terre,

Séparés entièrement des juifs, comment les chrétiens pouvaient-ils se dire alors de la religion de Jésus ? Plus de circoncision, excepté à Jérusalem ; plus de cérémonies judaïques ; ils n'observèrent plus aucun des rites que Jésus avait observés ; ce fut un culte absolument nouveau.

Les chrétiens de diverses villes écrivirent leurs évangiles, qu'ils cachaient soigneusement aux autres Juifs, aux Romains, aux Grecs ; ces livres étaient leurs mystères secrets. Mais quels mystères ! disent les francs-pensans ; un ramas de prodiges & de contradictions ; les absurdités de Matthieu ne sont point celles de Jean, & celles de Jean sont différentes de celles de Luc. Chaque petite société chrétienne avait son grimoire, qu'elle ne montrait qu'à ses initiés. C'était, parmi les chrétiens, un crime horrible de laisser voir leurs livres à d'autres. Cela est si vrai, qu'aucun auteur romain ni grec, parmi les païens, pendant quatre siècles entiers, n'a jamais parlé d'évangiles. La secte chrétienne défendait très-rigoureusement à ses initiés de montrer leurs livres, encore plus de les livrer à ceux qu'ils appelaient *profanes*. Ils faisaient subir de longues pénitences



pénitences à quiconque de leurs frères en faisait part à ces infidèles.

Le schisme des donatistes, comme on fait, arriva en 305 à l'occasion des évêques, prêtres & diacres qui avaient livré les évangiles aux officiers de l'empire; on les appella *traditeurs*, & delà vint le mot *trahire*. Leurs confrères voulurent les punir. On assemble le concile de Cirrhe, dans lequel il y eut les plus violentes querelles, au point qu'un évêque nommé Purpuris, accusé d'avoir assassiné deux enfans de sa sœur, menaça d'en faire autant aux évêques ses ennemis [6].

On voit par-là qu'il fut impossible aux empereurs romains d'abolir la religion chrétienne, puisqu'ils ne la connurent qu'au bout de trois siècles.



## CHAPITRE TRENTES-SIXIÈME.

### *Fraudes innombrables des chrétiens.*

**D**ENDANT ces trois siècles, rien ne fut plus aisé aux chrétiens que de multiplier secrètement leurs évangiles jusqu'au nombre de cinquante-quatre. Il est même étonnant qu'il n'y en ait pas eu un plus grand nombre. Mais en récompense avouons qu'ils s'occupèrent continuellement à composer des fables, à supposer de fausses prophéties, de fausses ordonnances de fausses aventures, à falsifier d'anciens livres, à forger des martyrs & des miracles. C'est ce qu'ils appellaient des *fraudes pieuses*. La multitude en est prodigieuse. Ce sont des lettres de Pilate à Tibère, & de Tibère à Pilate; des lettres de Paul à Sénèque, & de Sénèque à Paul; une histoire de la femme de Pilate; des lettres de Jésus à un prétendu roi d'Edesse; je ne fais quel édit de Tibère pour mettre Jésus au rang des dieux; cinq ou six apocalypses ressemblant à des rêves d'un malade qui a les transports au cerveau;

[6] Hist. Eccl. liv. IX.

un testament des douze patriarches qui prédisent Jésus-Christ & les douze apôtres. Le testament de Moïse, le testament d'Énoch & de Joseph ; l'ascension de Moïse au ciel, celle d'Abraham ; d'Eldar, de Moïse, d'Élie, de Sophonie, &c. ; le voyage de Pierre, l'apocalypse de Pierre, les actes de Pierre, les reconnaissances de Clément, &c mille autres.

On supposa, sur-tout, des constitutions, des décrets apostoliques, dans lesquels on ne manque pas de dire que les évêques sont au-dessus des empereurs.

On poussa l'impudence jusqu'à supposer des vers grecs, attribués aux sibylles, qui sont rares par l'excès du ridicule.

Enfin les quatre premiers siècles du christianisme n'offrent qu'une suite continuelle de faussaires qui n'ont guère écrit que des œuvres de mensonge. Nous l'avouons avec douleur ; c'est de ces mensonges que les prêtres chrétiens nourrissent leurs petits troupeaux. Ils le savent bien, les Abades & les autres écrivains à gages qui, pour obtenir quelque petit bénéfice de l'archevêque de Dublin engraisé de notre substance, essaient encore de justifier, s'il est possible, les sectes chrétiennes. Ils n'ont rien à répondre à ces accusations terribles : aussi n'y ont-ils jamais répondu. Et quand ils sont forcés d'en dire quelques mots, ils passent rapidement sur toutes ces falsifications, sur ces crimes de faux des premiers siècles, sur les brigandages des conciles, sur ce long amas de fourberies. Ils sont comme les déserteurs prussiens qui courent de toutes leurs forces quand ils passent par les verges, afin d'être un peu moins fouettés.

Ils se rejettent ensuite au plus vite sur les prophéties, comme dans un désert couvert d'épines & de bruyères, dans lequel ils croient qu'on ne pourra pas les suivre ; ils pensent s'y sauver à la faveur des équivoques. Si un patriarche nommé Jacob a dit que Juda [a] lierait son ânon à la vigne, ils vous disent que Jésus

[a] Genèse, chap. VIII, v. 3.

est entré dans Jérusalem sur un âne, & ils prétendent que l'ânon de Juda est une prédiction de l'âne de Jésus.

Si Esaïa [b] dit qu'il fera un enfant à la prophétesse sa femme, & que cet enfant s'appellera *Maher Sal-as-bas*, cela veut dire que Marie de Bethléem, étant vierge, accouchera de l'enfant Jésus.

Si le même Esaïa [c] se plaint qu'on ne l'écoute pas, s'il se compare à une racine dans une terre sèche, s'il dit qu'il n'a nulle réputation, qu'il est regardé comme un lépreux, qu'il a été frappé par les iniquités du peuple, qu'il est mené à la boucherie comme une brebis, &c., tout cela est appliqué à Jésus.

J'ai lu dans le testament du célèbre curé Meslier qu'en expliquant ainsi les ouvrages de ceux qu'on appelle Nabi, prophètes chez les Juifs, il y avait trouvé toute l'histoire de Dom Quichote clairement prédite. Remarquons que ce curé, le plus charitable des hommes & le plus juste, a demandé pardon à Dieu en mourant d'avoir accepté un emploi dans lequel on est obligé de tromper les hommes. Il a consigné dans un gros testament les motifs de son repentir; c'est un fait connu & avéré; mais l'opinion d'un curé picard n'est pas une preuve pour un Anglais; il m'en faut d'autres encore.

Les premières sont les erreurs & les fausses citations qui se trouvent dans les évangiles. St. Luc dit [d] que Cirénus était gouverneur de Syrie quand Jésus naquit. Cette fausseté est reconnue de tout le monde; on sait que le gouverneur était Quintilius Varus. Voilà, dit-on, un des plus grossiers mensonges, & des plus avérés dont on ait jamais souillé l'histoire. Il suffirait seul pour décréditer tous les évangiles, & pour démontrer qu'ils ne furent écrits que long-tems après par des faussaires ignorans. C'est précisément comme si un de nos pamphletiers écrivait que la bataille de Blenheim qui a signalé le règne de la reine Anne,

[b] Esaïe, chap. VIII, v. 3.

[c] Chap. LIII.

[d] Luc, chap. I, v. 1 & 2.

s'est donnée sous le règne de George I. J'avoue que je suis accablé de ce mensonge , & que le plus effronté , ou le plus imbécille commentateur , fût-ce un Calmet , ne peut le pallier.

Matthieu dit (e) que la fuite de Jesus en Egypte a été prédite par Ozée (f) ; & selon Luc , il n'alla jamais en Egypte.

Matthieu dit que Jesus habita à Nazareth pour accomplir la prophétie qui assure *qu'il sera appelé Nazaréen* ; & cette prophétie ne le trouve nulle part.

Milord Bolingbroke ne cesse de dire dans son *Examen important* , que tout est rempli de pareilles prédictions , ou *entièrement imaginaires* , ou *interprétées comme celles de Merlin & de Nostradamus* , avec une *mauvaise foi qui indigne* , & un *ridicule qui fait pitié*. Je ne fais que rapporter ses paroles , je ne les adopte pas ; c'est au lecteur à les peser.

Les récits des miracles ne sont pas moins extravagans , si l'on en croit tous les francs-pensans. Jérôme écrit sérieusement qu'un corbeau apporta tous les jours la moitié d'un pain à l'hermite Paul dans le désert de la Thébaïde pendant quarante années ; que le corbeau apporta un pain entier le jour que l'hermite Antoine vint rendre visite à l'hermite Paul ; & que Paul étant mort le jour suivant , il vint deux lions qui creusèrent la fosse avec leurs ongles. St. Pacome allait faire ses visites monté sur un crocodile.

L'histoire des martyrs est encore plus merveilleuse. Le préfet de Rome fait cuire le diacre Laurent sur un gril de six pieds de long. Ste. Potamienne , pour n'avoir pas voulu coucher avec le gouverneur d'Alexandrie , est bouillie dans de la poix résine , & en sort avec la peau la plus fraîche & la plus blanche , qui dût inspirer de nouveaux desirs au gouverneur. Sept demoiselles chrétiennes de la ville d'Ancire , dont la plus jeune avait

(e) Matth. chap. II , v. 14 & 15.

(f) Ozée , chap. XII , v. 1.

soixante & dix ans , sont condamnées à être violées par tous les jeunes gens d'Ancire ; ou plutôt ces jeunes gens sont condamnés à les violer ; & c'est là l'événement le plus naturel de leur histoire.

Tous les miracles des chrétiens égalent leurs martyrs. Le plus terrible de ces miracles est celui qui est rapporté dans les *Actes des apôtres*. Ils disent qu'Anania & Saphira sa femme , deux profélytes de St. Pierre , moururent l'un après l'autre de mort subite pour n'avoir pas donné tout leur argent aux apôtres. Ils étaient coupables d'avoir caché quelques schellings pour vivre , & de ne l'avoir pas avoué à St. Pierre. Quel miracle , grand Dieu ! & quels apôtres !

La plupart des autres miracles sont plus plaisans. St. Grégoire Thaumaturge , c'est-à-dire , *l'opérateur admirable* , apprend d'abord son catéchisme de la bouche d'un beau vieillard qui descend du ciel. A peine fait-il son catéchisme qu'il écrit une lettre au diable. Il la pose sur un autel ; la lettre est fidelement portée à son adresse , & le diable ne manque pas de faire tout ce que l'opérateur admirable lui ordonne. Les païens irrités veulent le saisir , lui & son disciple. Ils se changent tous deux sur le champ en arbres , & échappent à la poursuite de leurs ennemis.

On croira aisément que les chrétiens grossirent à la fois le nombre de leurs martyrs & celui de leurs miracles. Quels écrivains de parti n'ont pas exagéré tout ce qui pouvait leur attirer la bienveillance publique ? On exagère pour le seul plaisir d'être lu ou écouté , à plus forte raison quand l'enthousiasme & l'intérêt d'une faction semblent autoriser le mensonge. Mais les archives secrètes des chrétiens furent perdues depuis l'an 300. Le pape Grégoire I l'avoue dans sa septième lettre à Euloge. On ne retrouvait plus de son tems qu'une très-petite partie des *Actes des martyrs* , conservés par Eusèbe. Tout ce qu'on a écrit depuis sur les anciens martyrs & les anciens miracles , ne peut donc être qu'un recueil de fables.

Qu'on nous montre un seul miracle évidemment prouvé ;

c'est celui-là seul que nous croirons. Nous avons entendu parler de cinq ou six cents miracles faits de nos jours en France en faveur des convulsionnaires; la liste en a été donnée au roi de France par un magistrat qui lui-même était témoin des miracles : qu'en est-il arrivé ? Le magistrat a été enfermé comme un fou qu'il était ; on s'est moqué de ses miracles à Paris & dans le reste de l'Europe.

Pour constater les miracles , il faut faire tout le contraire de ce qu'on fait à Rome quand on canonise un saint. On commence par attendre que le saint soit mort , & on attend cent années au moins ; après quoi , lorsque la famille du saint , ou même la province qui s'intéresse à son apo théose , a cent mille écus tout prêts pour les frais de la chambre apostolique , on fait comparaître des témoins qui ont entendu dire , il y a cinquante ans , à de vieilles femmes qui le savaient de bonne part , que cinquante ans auparavant, le saint en question avait guéri leur tante ou leur cousine d'un mal de tête effroyable , en disant la messe pour leur guérison.

Ce n'est pas ainsi que l'on met l'œuvre de Dieu au-dessus de tout soupçon. Le mieux , sans doute , est de s'y prendre comme nous fîmes en 1707 , lorsque Fatio Duillier & le bon homme Daudé vinrent chez nous des montagnes du Dauphiné & des Cévennes avec deux ou trois cents prophètes au nom du Seigneur. Nous leur demandâmes par quel prodige ils voulaient prouver leur mission. Le St. Esprit déclara par leur bouche qu'ils étaient prêts de ressusciter un mort. Nous leur permîmes de choisir le mort le plus puant qu'ils pussent trouver. Cette pièce se joua dans la place publique en présence des commissaires de la reine Anne , du régiment des Gardes & d'un peuple immense. Le résultat , comme on sait , fut de mettre les prétendus ressusciteurs au pilori. Peut-être dans cent ans d'ici quelque nouveau prophète trouvera dans ses archives , que l'enthousiaste Fatio & l'imbécille Daudé rendirent en effet un mort à la vie , & qu'ils ne furent piloriés que par la perversité des mécréans , qui ne se rendent jamais à l'évidence.

Les premiers chrétiens devaient en user ainsi, & c'est ce que notre docteur Midleton a très-bien aperçu. Ils devaient se présenter en plein sénat, & dire : Pères conscripts, ayez la bonté de nous donner un mort à ressusciter ; nous sommes sûrs de notre fait, quand ce ne serait qu'une couturière, comme la couturière Dorcas, qui rétablissait les robes des fidèles, & que St. Pierre ressuscita ; nous voici prêts ; ordonnez. Le sénat n'aurait pas manqué de mettre les chrétiens à l'épreuve ; le mort rendu à la vie par leurs prières ou par un jet d'eau bénite, aurait baptisé tout le sénat de Rome, l'empereur & l'impératrice ; & on aurait baptisé tout le peuple romain sans la moindre difficulté. Rien n'était plus aisé, plus simple. Cela ne s'est pas fait ; qu'on en dise, s'il se peut, la raison.

Mais qu'on nous dise d'abord pourquoi la religion chrétienne parvint enfin à subjuguier l'empire romain avec des fables qui semblent, aux Bolingbroke, aux Collins, aux Toland, aux Wolf-ton, aux Gordon, ne mériter que l'horreur & le mépris. On n'en fera pas surpris si on lit les chapitres suivans. Mais il les faut lire dans l'esprit d'un philosophe homme de bien, qui n'est pas encore illuminé.



## CHAPITRE TRENTE-SEPTIÈME.

*Des causes des progrès du christianisme. De la fin du monde & de la résurrection annoncées de son tems.*

Nous n'avons parlé que suivant les faibles principes de la raison. Nous continuerons avec cette honnête liberté. La crainte & l'espérance d'un côté , & le merveilleux théologique de l'autre, ont eu toujours un empire abîolu sur les esprits faibles ; & de ces esprits faibles , il y en a parmi les grands , comme parmi les servantes d'hôtellerie.

Il s'éleva dans l'empire romain , après la mort de César , une opinion assez commune que le monde allait finir. Les horribles guerres des triumvirs , leurs proscriptions , le saccagement des trois parties de la terre alors connues , ne contribuèrent pas peu à fortifier cette idée chez les fanatiques.

• Les disciples de Jesus en profitèrent si bien , que dans un de leurs évangiles , cette fin du monde est clairement prédite , & l'époque en est fixée à la fin de la génération contemporaine de Jesus-Christ. Luc est le premier qui parle de cette prophétie , bientôt adoptée par tous les chrétiens. *Il y aura des signes dans la lune & dans les étoiles , des bruits de la mer & des flots ; les hommes , séchant de crainte , attendront ce qui doit arriver à l'univers entier. Les voûtes des cieux seront ébranlées , & alors ils verront le fils de l'homme venant dans une nuée avec grande puissance & grande majesté. En vérité , je vous dis que la génération présente ne passera point que tout cela ne s'accomplisse.*

La tête illuminée de Paul effraya plus d'une fois ses disciples de Thessalonique en enchérissant sur cette prophétie. *Nous qui vivons , leur dit-il , & qui parlons , nous serons emportés au-devant du Seigneur au milieu des airs.*

Simon



Simon Barjone surnommé Pierre , & que Jésus , par une singulière équivoque , nomma , dit-on , pour être la pierre angulaire de son église , dit dans sa première épître que *la fin du monde approche* ; & dans la seconde , *qu'on attend de nouveaux cieux & une nouvelle terre.*

La première épître , attribuée à Jean , assure que *le monde est à sa dernière heure. Thadée , Jude ou Juda voit le Seigneur qui va venir avec des milliers de saints pour juger les hommes.*

Comme cette catastrophe n'arriva point dans la génération où elle était annoncée , on remit la partie à une seconde génération , & puis à une troisième. Une nouvelle Jérusalem parut en effet dans l'air pendant plusieurs nuits. Quelques pères de l'église la virent distinctement ; mais elle disparaissait au point du jour , comme les diables s'enfuient au chant du coq.

On remit donc les nouveaux cieux & la nouvelle terre pour une quatrième génération ; & de siècle en siècle les chrétiens attendirent la fin de ce monde , qui était si prochaine.

A cette crainte se joignait l'espérance d'un royaume des cieux , que les évangiles comparent à de la moutarde , à des noces , à de l'argent mis à usure. Quel était ce royaume ? Où était-il ? Était-ce dans les nuées où l'on avait vu la Jérusalem de l'Apocalypse ? Était-ce dans une des sept planètes , ou dans une étoile de la première grandeur , ou dans la voie lactée , à travers laquelle notre vicaire Dérham a vu le firmament ?

Paul avait assuré les juifs de Thessalonique qu'il irait avec eux par les airs à ce firmament en corps & en ame. Mais il régnait une autre opinion du tems de Paul & de Jésus non moins séduisante ; c'est qu'on ressusciterait pour entrer dans le royaume des cieux.

Paul avait beau dire aux Thessaloniens qu'ils iraient droit au firmament sans mourir , ils sentaient bien qu'ils passeraient le

pas tout comme les autres hommes , & que Paul mourrait lui-même ; mais ils se flattaient de la résurrection.

Cette espérance n'était pas une idée neuve ; la métempsychose était une espèce de résurrection. Les Egyptiens ne faisaient embaumer leurs corps que pour qu'ils reçussent un jour leur ame. La résurrection est nettement annoncée dans l'Enéide.

*Animæ quibus altera fato  
Corpora debentur, Lethæi ad fluminis undam  
Securos latites & longa oblivia potant.*

On disputait déjà dans Jérusalem sur cette résurrection du tems de Jesus. La chose n'est guère possible aux yeux d'un sage qui raisonne ; mais elle est consolante pour un ignorant qui espère & qui ne raisonne pas. Il s' imagine d'abord que sa faculté de penser & de sentir ira droit en paradis , où elle pensera & sentira sans organes. Ensuite il se figure que ses organes, devenus une poussière dispersée dans les quatre parties du monde , viendront reprendre leur première forme dans des millions de siècles ; traverseront tous les globes célestes ; qu'il sera le même homme qu'il était autrefois ; qu'ayant pensé & senti sans corps pendant tant de siècles dans le paradis , il pensera & sentira enfin avec son corps , dont à la vérité il n'a nul besoin , mais qu'il aime toujours.

Platon n'était pas ennemi de la résurrection ; il fait ressusciter Hérès pour quinze jours , dans sa *république*. Je ne sais pas bien positivement pour combien de tems Lazare ressuscita. Mes compatriotes qui voyagent dans les parties méridionales de France pourront aisément s'en instruire : car Lazare alla à Marseille avec Marie-Magdeleine , & les moines de ce pays-là ont sans doute son extrait mortuaire.

Je ne sais quel rêveur nommé Bonnet , dans un recueil de facéties appelé par lui *Palingénésie*, paraît persuadé que nos corps ressusciteront sans estomac , & sans les parties de devant & de derrière , mais avec des fibres intellectuelles , & d'excel-

lentes têtes. Celle de Bonnet me paraît un peu fêlée ; il faut la mettre avec celle de notre Ditton ; je lui conseille , quand il ressuscitera , de demander un peu plus de bon sens , & des fibres un peu plus intellectuelles que celles qu'il eut en partage de son vivant. Mais que Charles Bonnet ressuscite ou non , milord Bolingbroke , qui n'est pas encore ressuscité , nous prouvait pendant sa vie combien toutes ces chimères tournaient la tête des idiots subjugués par des enthousiastes.

Il est utile que les hommes croient un Dieu rémunérateur & vengeur. Cette idée encourage la probité , & ne choque point le sens commun : mais la résurrection révolte tous les gens qui pensent , & encore plus ceux qui calculent. C'est une très-mauvaise politique de vouloir gouverner les hommes par des fictions. Car tôt ou tard les yeux s'ouvrent , & on déteste d'autant plus les erreurs dans lesquelles on a été nourri , qu'on y a été asservi davantage.

Dans les commencemens la populace se livra en aveugle aux demi-juifs , demi-chrétiens , demi-platoniciens , qui avaient la fureur de faire des prosélytes : fureur si chère à l'amour-propre ; les ignorans , disciples d'ignorans , en attiraient d'autres au parti ; & les femmes , toujours bien dévotes & bien crédules , se faisaient chrétiennes par la même faiblesse que d'autres se faisaient forcieres.

Cela ne suffisait pas sans doute , pour que des sénateurs romains , des successeurs de Scipion , de Caton , de Métellus , de Cicéron , de Varron s'embéguinassent d'un tel conte du tonneau. Et en effet , il n'y eut presque aucun sénateur jusqu'à Théodose qui embrasât une secte si chimérique. Constantin même , lorsque l'argent des chrétiens l'eut fait empereur , & lorsqu'il donna ouvertement dans ce parti qui était devenu le plus riche , fut obligé de quitter pour jamais Rome , dont le sénat le haïssait , & il alla établir le christianisme dans sa nouvelle ville de Constantinople.

Il avait donc fallu , pour que le christianisme triomphât à ce

Q 2

point, employer des ressorts plus puissans que cette crainte de la fin du monde, cette espérance d'une nouvelle terre & d'un nouveau ciel, & ce plaisir d'habiter dans une nouvelle Jérusalem céleste.

Le platonisme fut cette force étrangère qui, appliquée à la secte naissante, lui donna de la consistance & de l'activité. Rome n'entra pour rien dans ce mélange de platonisme & de christianisme. Les évêques secrets de Rome dans les premiers siècles, n'étaient que des demi-juifs très-ignorans qui ne savaient qu'accumuler de l'argent; mais de la théologie philosophique, c'est ce qu'ils ne connurent pas. On ne compte aucun évêque de Rome parmi les pères de l'église pendant six siècles entiers. C'est dans Alexandrie devenue le centre des sciences, que les chrétiens devinrent des théologiens raisonneurs, & c'est ce qui releva la bassesse qu'on reprochait à leur origine; ils devinrent platoniciens dans l'école d'Alexandrie.

Certainement aucun homme de distinction, aucun homme d'esprit ne serait entré dans leur faction, s'ils s'étaient contentés de dire : « Jésus est né d'une vierge. Les ancêtres de son » père putatif remontent à David par deux généalogies entières différentes. Lorsqu'il naquit dans une étable, trois » mages ou trois rois, vinrent du fond de l'Orient l'adorer dans » son auge. Le roi Hérode, qui se mourait alors, ne douta pas » que Jésus ne fût un roi qui le détrônerait un jour, & il fit » égorger tous les enfans des villages voisins, comptant que » Jésus serait enveloppé dans le massacre. Ses parens, selon les » évangélistes, qui ne peuvent mentir, l'emmenèrent en Egypte, » & selon d'autres, qui ne peuvent mentir non plus, il resta en » Judée. Son premier miracle fut d'être emporté par le diable » sur une montagne d'où l'on découvrirait tous les royaumes de la » terre. Son second miracle fut de changer l'eau en vin dans une » noce de payfans lorsqu'ils étaient déjà ivres. Il sécha par sa » toute-puissance un figuier qui ne lui appartenait pas, parce » qu'il n'y trouva point de fruit dans le tems qu'il ne devait pas » en porter; car ce n'était pas le tems des figues. Il envoya le » diable dans le corps de deux mille cochons, & les fit périr au

« milieu d'un lac , dans un pays où il n'y a point de co-  
 « chons , &c. &c. Et quand il eut fait tous ces beaux miracles ,  
 « il fut pendu ».

Si les premiers chrétiens n'avaient dit que cela , ils n'auraient jamais attiré personne dans leur parti ; mais ils s'enveloppèrent dans la doctrine de Platon , & alors quelques demi-raïsonneurs les prirent pour des philosophes.



## CHAPITRE TRENTE-HUITIÈME.

### *Chrétiens platoniciens. Trinité.*

**T**ous les métaphysiciens , tous les théologiens de l'antiquité ; furent nécessairement des charlatans qui ne pouvaient s'entendre. Le mot seul l'indique. *Métaphysique*, au-dessus de la nature. *Théologie* connaissance, de Dieu. Comment connaître ce qui n'est pas naturel ? Comment l'homme peut-il savoir ce que Dieu a pensé & ce qu'il est ? Il fallait bien que les métaphysiciens ne dissent que des paroles , puisque les physiciens ne disaient que cela , & qu'ils osaient raisonner sans faire d'expériences. La métaphysique n'a été jusqu'à Locke qu'un vaste champ de chimères ; Locke n'a été vraiment utile que parce qu'il a resserré ce champ où l'on s'égarait. Il n'a eu raison , & il ne s'est fait entendre , que parce qu'il est le seul qui se soit entendu lui-même.

L'obscur Platon , disert plus qu'éloquent , poète plus que philosophe , sublime parce qu'on ne l'entendait guère , s'était fait admirer chez les Grecs , chez les Romains , chez les Asiatiques & les Africains , par des sophismes éblouissans. Dès que les Ptolomées établirent des écoles dans Alexandrie , elles furent platoniciennes.

Platon , dans un style ampoulé , avait parlé d'un Dieu qui forma le monde par son verbe. Tantôt ce verbe est un fils de

Dieu, tantôt c'est la sagesse de Dieu, tantôt c'est le monde qui est le fils de Dieu. Il n'y a point à la vérité de St. Esprit dans Platon ; mais il y a une espèce de trinité. Cette trinité est, si vous voulez, la puissance, la sagesse & la bonté. Si vous voulez aussi, c'est Dieu, le verbe & le monde. Si vous voulez, vous la trouverez encore dans ces belles paroles d'une de ses lettres à son capricieux & méchant ami Denis le tyran : *Les plus belles choses ont en Dieu leur cause première, les secondes en perfection ont en lui une seconde cause, & il est la troisième cause des ouvrages du troisième degré.*

N'êtes-vous pas content de cette trinité ? En voici une autre dans son Timée. *C'est la substance indivisible, la divisible, & la troisième, qui tient du même & de l'autre.*

Tout cela est bien merveilleux ; mais si vous aimez des trinités vous en trouverez par-tout. Vous verrez en Egypte, Isis, Osiris & Horus ; en Grèce, Jupiter, Neptune & Pluton, qui partagent le monde entr'eux ; cependant Jupiter seul est le maître des dieux. Birma, Brama & Visnou sont la trinité des Indiens. Le nombre trois a toujours été un terrible nombre.

Outre ces trinités, Platon avait son monde intelligible. Celui-ci était composé d'idées archétypes qui demeuraient toujours au fond du cerveau, & qu'on ne voyait jamais.

Sa grande preuve de l'immortalité de l'ame dans son dialogue de Phédon & d'Ekecrates, était que *le vivant vient du mort & le mort du vivant.* Et delà il conclut que *les ames après la mort vont dans le royaume des enfers.* Tout ce beau galimatias valut à Platon le surnom de *divin*, comme les Italiens le donnent aujourd'hui à leur charmant fou l'Arioste qui est pourtant plus intelligible que Platon.

Mais qu'il y ait dans Platon du divin ou un peu de ce profond enthousiasme qui approche de la folie, on l'étudiait dans Alexandrie depuis plus de trois cents années. Toute cette métaphysique est même beaucoup plus ancienne que Platon : il la

puisa dans Timée de Locres. On voit chez les Grecs une belle filiation d'idées romanefques. Le logos eft dans ce Timée. Et ce Timée l'avait pris chez l'ancien Orphée. Vous trouvez dans Clément d'Alexandrie & dans Juftin ce fragment d'une hymne d'Orphée : *Je juge par la parole qui procéda du Père, & qui devint fon confeiller quand il créa le monde.*

Cette doctrine fut enfin tellement accréditée par les platoniciens, qu'elle pénétra jufque chez les Juifs d'Alexandrie.

Philon, né dans cette ville, l'un des plus favans juifs, & juif de très-bonne foi, fut un platonicien zélé. Il alla même plus loin que Platon, puifqu'il dit que *Dieu fe maria au verbe, & que le monde naquit de ce mariage.* Il appelle le verbe, Dieu.

Les premiers feftateurs de Jefus qui vinrent dans Alexandrie, y trouvèrent donc des Juifs platoniciens. Il faut remarquer qu'il y avait alors beaucoup plus de Juifs en Egypte qu'on ne peut en fuppofer du tems des pharaons. Ils avaient même un très-beau temple dans Bubafte, quoique leurs loix défendiffent de facrifier ailleurs qu'à Jérufalem. Ces Juifs parlaient tous grec ; & c'eft pourquoi les évangiles furent écrits en grec. Les Juifs grecs étaient déteftés de ceux de Jérufalem, qui les maudiffaient pour avoir traduit leur Bible, & qui expiaient tous les ans ce facrilège par une fête lugubre.

Il ne fut donc pas difficile aux feftateurs de Jefus d'attirer à eux quelques uns de leurs frères d'Alexandrie & des autres villes qui haiffaient les Juifs de Judée. Ils fe joignirent fur-tout à ceux qui avaient embraffé la doctrine de Platon. C'eft là le grand nœud & le premier développement du christianifme. C'eft là que commence réellement cette religion. Il y eut dans Alexandrie une école publique de christianifme platonicien, une chaire où Marc enseigna. [ Ce n'eft pas celui dont le nom eft à la tête d'un évangile. ] A ce Marc fuccéda un Athénagore ; à celui-ci, Panthène ; à Panthène, Clément furnommé Alexandrin ; & à ce Clément, Origène, &c.

C'est là que le verbe fut connu des chrétiens ; c'est là que Jésus fut appelé *le verbe*. Toute la vie de Jésus devint une allégorie, & la Bible juive ne fut plus qu'une autre allégorie qui prédisait Jésus. Les chrétiens, avec le tems, eurent une trinité ; tout devint mystère chez eux ; moins ils furent compris , plus ils obtinrent de considération.

Il n'avait point encore été question chez les chrétiens de trois substances distinctes composant un seul Dieu , & nommées *le Père, le Fils & le Saint-Esprit*.

On fabriqua l'évangile de Jean , & on y cousit un premier chapitre où Jésus fut appelé *verbe & lumière de lumière* ; mais pas un mot de la trinité telle qu'on l'admit depuis , pas un mot du Saint-Esprit regardé comme Dieu.

Cet évangile dit de ceux qui écoutent Jésus : *ils n'avaient pas encore l'esprit* ; il dit : *l'esprit souffle où il veut* ; ce qui ne signifie que le vent ; il dit , que Jésus fut *troublé d'esprit* lorsqu'il annonça qu'un de ses disciples le trahirait ; *il rendit l'esprit* ; ce qui veut dire , il mourut ; *ayant proféré ces mots , il souffla sur eux & leur dit : recevez l'esprit*. Or il n'y a pas d'apparence qu'on envoie Dieu dans le corps des gens en soufflant sur eux. Cette méthode était pourtant très-ancienne ; l'ame était un souffle ; tous les prétendus forciens soufflaient & soufflent encore sur ceux qu'ils imaginent enforceler. On faisait entrer un malin esprit dans la bouche de ceux à qui on voulait nuire. Un malin esprit était un souffle ; un esprit bienfaisant était un souffle. Ceux qui inventèrent ces pauvrements , n'avaient pas certainement beaucoup d'esprit , en quelque sens qu'on prouve ce mot si vague & si indéterminé.

Aurait-on jamais pu prévoir qu'on ferait un jour de ce mot souffle , vent , esprit , un Etre suprême , un Dieu , la troisième personne de Dieu , procédant du père , procédant du fils , n'ayant point la paternité , n'étant ni fait , ni engendré , quel épouvantable non sens ?

Une grande objection contre cette secte naissante , était : si votre Jésus est le verbe de Dieu , comment Dieu a-t-il souffert qu'on



qu'on pendit son verbe ? Ils répondirent à cette question affomante , par des mystères encore plus incompréhensibles. Jésus était verbe , mais il était un second *Adam*. Or le premier *Adam* avait péché ; donc le second devait être puni. L'offense était très-grande envers Dieu : car *Adam* avait voulu être savant , & pour le devenir il avait mangé une pomme. Dieu étant infini , était irrité infiniment ; donc il fallait une satisfaction infinie. Le verbe, en qualité de Dieu, était infini aussi ; donc il n'y avait que lui qui pût satisfaire. Il ne fut pas pendu seulement comme verbe, mais comme homme. Il avait donc deux natures : & de l'assemblage merveilleux de ces deux , il résulta des mystères plus merveilleux encore.

Cette théologie sublime étonnait les esprits & ne faisait tort à personne. Que des demi-juifs adorassent le verbe ou ne l'adorassent pas , le monde allait son train ordinaire ; rien n'était dérangé. Le sénat romain respectait les platoniciens ; il admirait les stoïques ; il aimait les épicuriens ; il tolérait les restes de la religion isiaque. Il vendait aux Juifs la liberté d'établir des synagogues au milieu de Rome. Pourquoi aurait-il persécuté des chrétiens ? Fait-on mourir les gens pour avoir dit que Jésus est un verbe ?

Le gouvernement romain était le plus doux de la terre. Nous avons déjà remarqué que personne n'avait été jamais persécuté pour avoir pensé.



## CHAPITRE TRENTE-NEUVIÈME.

*Des dogmes chrétiens absolument différens de ceux de Jésus.*

**A** PROPREMENT parler , ni les Juifs , ni Jésus n'avaient aucun dogme. Faites ce qui est ordonné dans la loi. Si vous avez la lèpre , montrez-vous aux prêtres ; ce sont d'excellens médecins. Si vous allez à la selle , ne manquez pas de porter avec vous un bâton ferré , & couvrez vos excréments. Ne remuez pas le jour du sabbat. Si vous soupçonnez votre femme , faites lui boire des eaux de jalousie. Présentez des offrandes le plus que vous pourrez. Mangez au mois de Nisan un agneau rôti avec des laitues , ayant fouliers aux pieds , bâton en main , ceinture aux reins , & mangez vite , &c. &c.

Ce ne sont point là des dogmes , des discussions théologiques ; ce sont des observances auxquelles nous avons vu que Jésus fut toujours assujéti. Nous ne faisons rien de ce qu'il a fait , & il n'annonça rien de ce que nous croyons. Jamais il ne dit dans nos évangiles : « Je suis venu & je mourrai pour extirper le péché » originel. Ma mère est vierge. Je suis consubstantiel à Dieu , & nous sommes trois personnes en Dieu. J'ai pour ma part deux » natures & deux volontés , & je ne suis qu'une personne. Je n'ai » pas la paternité , & cependant je suis la même chose que Dieu » le père. Je suis lui , & je ne suis pas lui. La troisième personne » procédera un jour du père , selon les Grecs , & du père & du fils , » selon les Latins. Tout l'univers est né damné , & ma mère aussi : » cependant ma mère est mère de Dieu. Je vous ordonne de » mettre , par des paroles , dans un petit morceau de pain , » mon corps tout entier , mes cheveux , mes ongles , ma barbe , » mon urine , mon sang ; & de mettre en même tems tout mon » sang à part dans un gobelet de vin ; de façon qu'on boive le vin , » qu'on mange le pain , & que cependant ils soient anéantis. » Souvenez-vous qu'il y a sept vertus , quatre cardinales & trois

» théologiques; qu'il n'y a que sept péchés capitaux, comme il  
» n'y a que sept douleurs, sept béatitudes, sept cieux, sept  
» anges devant Dieu, sept sacremens, qui sont signes visibles de  
» choses invisibles; & sept sortes de grace, qui répondent aux  
» sept branches du chandelier.»

Que dis-je ? Nous apprend-il jamais ce que c'est que notre ame; si elle est substance ou faculté resserrée dans un point, ou répandue dans le corps, préexistante à notre corps, ou en quel tems elle y entre ? Il nous en a donné si peu de notion, que plusieurs pères ont écrit que l'ame est corporelle.

Jésus parla si peu des dogmes, que chaque société chrétienne qui s'éleva après lui eut une croyance particulière. Les premiers qui raisonnèrent, s'appellèrent *gnostiques*, c'est-à-dire savans, qui se divisèrent en barbelonites, floriens, phébéonites, zachéens, codices, borborites, ophrites, & encore en plusieurs autres petites sectes. Ainsi l'église chrétienne n'exista pas un seul moment réunie; elle ne l'est pas aujourd'hui; elle ne le fera jamais. Cette réunion est impossible, à moins que les chrétiens ne soient assez sages pour sacrifier les dogmes de leur invention à la morale. Mais qu'ils deviennent sages, n'est-ce pas encore une autre impossibilité ? Ce qu'on peut seulement assurer, c'est qu'il en est beaucoup qui le deviendront, & qui même le deviennent déjà tous les jours, malgré les barbares hypocrites qui veulent constamment mettre la théologie à la place de la vertu.



## CHAPITRE QUARANTIÈME.

*Des querelles chrétiennes.*

**L**A discorde fut le berceau de la religion chrétienne, & en sera probablement le tombeau. Dès que les chrétiens existent, ils insultent les Juifs leurs pères; ils insultent les Romains, sous l'empire desquels ils vivent; ils s'insultent eux-mêmes réciproquement. A peine ont-ils prêché le Christ, qu'ils s'accusent les uns les autres d'être antichrists.

Plus de six cents querelles, grandes ou petites, ont porté & entretenu le trouble dans l'église chrétienne, tandis que toutes les autres religions de la terre étaient en paix; & ce qui est très-vrai, c'est qu'il n'est aucune de ces querelles théologiques qui n'ait été fondée sur l'absurdité & sur la fraude. Voyez la guerre de langue, de plume, d'épées & de poignards entre les ariens & les athanasiens. Il s'agissait de savoir si Jésus était semblable au créateur, ou s'il était identifié avec le créateur. L'une & l'autre de ces propositions étaient également absurdes & impies. Certainement vous ne les trouverez énoncées dans aucun des évangiles. Les partisans d'Arius & ceux d'Athanase se battaient pour l'ombre de l'âne. L'empereur Constantin, en qui les crimes n'avaient pas éteint le bon sens, commença par leur écrire qu'ils étaient tous des fous, & qu'ils se déshonoraient par des disputes si frivoles & si impertinentes. C'est la substance de la lettre qu'il envoya aux chefs des deux factions; mais bientôt après, la ridicule envie d'assembler un concile, d'y présider avec une couronne en tête, & la vaine espérance de mettre des théologiens d'accord, le rendirent aussi fou qu'eux. Il convoqua le concile de Nicée pour savoir précisément si un Juif était Dieu. Voilà l'excès de l'absurdité; voici maintenant l'excès de la fraude.

Je ne parle pas des intrigues que les deux factions employèrent, des mensonges, des calomnies sans nombre; je m'arrête

aux deux beaux miracles que les athanasiens firent à ce concile de Nicée.

L'un de ces deux miracles, qui est rapporté dans l'appendix (a) de ce concile, est que les pères étant fort embarrassés à décider quels évangiles, quels pieux écrits il fallait adopter, & quels il fallait rejeter, s'avisèrent de mettre pêle-mêle sur l'autel, tous les livres qu'ils purent trouver, & d'invoquer le St. Esprit, qui ne manqua pas de faire tomber par terre tous les mauvais livres; les bons restèrent; & depuis ce moment on ne devait plus douter de rien.

Le second miracle, rapporté par Nicéphore (b), Baronius (c), Aurélius Peruginus (d), c'est que deux évêques nommés Chrifante, & Musonius, étant morts pendant la tenue du concile, & n'ayant pu signer la condamnation d'Arius, ils ressuscitèrent, signèrent & remoururent. Ce qui prouve la nécessité de condamner les hérétiques.

Il semblerait qu'on dût attendre de ce grand concile une belle décision formelle sur la Trinité; il n'en fut pas question. On se contenta d'en dire à la fin un petit mot dans la profession de foi du concile. Les pères, après avoir déclaré que Jésus est engendré & non fait, & qu'il est consubstantiel au père, déclarèrent qu'ils croient aussi au souffle que nous appelons *Saint-Esprit*, & dont on a fait depuis un troisième Dieu. Il faut avouer avec un auteur moderne que le Saint-Esprit fut traité fort cavalièrement à Nicée. Mais qu'est-ce que ce Saint-Esprit? On trouve dans le vingtième chapitre de Jean, que Jésus ressuscité secrètement apparut à ses disciples, souffla sur eux, & leur dit: Recevez mon saint souffle. Et aujourd'hui ce souffle est Dieu.

Le concile d'Ephèse qui anathématisa le patriarche de Constantinople Nestorius, n'est pas moins curieux que le premier con-

(a) Concil. Labb. Tome I, page 84.

(b) Liv. VIII, ch. 23.

(c) Tome IV, n. 82.

(d) Ann. 325.

cile de Nicée. Après avoir déclaré Jesus Dieu , on ne savait en quel rang placer sa mère. Jesus en avait usé durement avec elle à la noce de Cana ; il lui avait dit : *Femme qu'y a-t-il entre vous & moi ?* & lui avait d'abord refusé tout net de changer l'eau en vin pour les garçons de la noce. Cet affront devait être réparé. St. Cyrille , évêque d'Alexandrie , résolut de faire reconnaître Marie pour mère de Dieu. L'entreprise parut d'abord hardie. Nestorius , patriarche de Constantinople , déclara hautement en chaire que c'était trop faire ressembler Marie à Cibèle ; qu'il était bien juste de lui donner quelques honneurs ; mais que lui donner tout d'un coup le rang de mère de Dieu , cela était un peu trop roide.

Cyrille était un grand faiseur de galimatias , Nestorius aussi. Cyrille était un persécuteur ; Nestorius ne l'était pas moins. Cyrille s'était fait beaucoup d'ennemis par sa turbulence ; Nestorius en avait encore davantage ; & les pères du concile d'Ephèse en 431 se donnèrent le plaisir de les déposer tous deux. Mais si ces deux évêques perdirent leur procès , la sainte Vierge gagna le sien : elle fut enfin déclarée mère de Dieu , & tout le peuple battit des mains.

On proposa depuis de l'admettre dans la trinité : cela paraissait fort juste : car étant mère de Dieu , on ne pouvait lui refuser la qualité de déesse. Mais comme la trinité serait devenue par-là une quaternité , il est à croire que les arithméticiens s'y opposèrent. On aurait pu répondre que puisque trois faisaient un , ils feraient aussi bien quatre , ou que les quatre feraient un , si on l'aimait mieux. Ces fières disputes durent encore , & il y a aujourd'hui beaucoup de nestoriens qui sont courtiers de change chez les Turcs & chez les Persans , comme les Juifs le sont parmi nous. Belle catastrophe d'une religion !

Jesus n'avait pas plus parlé de ses deux natures & de ses deux volontés que de la divinité de sa mère. Il n'avait jamais laissé soupçonner de son vivant qu'il n'y avait en lui qu'une personne avec deux volontés & deux natures. On tint encore des conciles pour éclaircir ces systèmes , & ce ne fut pas sans de très-grandes agitations dans l'empire.

Jamais Jesus n'eut aucune image dans sa maison , à moins que ce ne fût le portrait de sa mère, qu'on dit peinte par St. Luc. On a beau répéter qu'il n'avait point de maison ; qu'il ne savait où reposer sa tête ; que quand il aurait été aussi bien logé que notre archevêque de Kenterburi , il n'en aurait pas plus connu le culte des images ; on a beau prouver que pendant trois cents ans les chrétiens n'eurent ni statues , ni portraits dans leurs assemblées ; cependant un second concile de Nicée a déclaré qu'il fallait adorer des images.

On fait assez quelles ont été nos disputes sur la transsubstantiation , & sur tant d'autres points. Enfin , disent les francs-pensans , prenez l'Evangile d'une main & vos dogmes de l'autre ; voyez s'il y a un seul de ces dogmes dans l'Evangile ; & puis jugez si les chrétiens qui adorent Jesus sont de la religion de Jesus. Jugez si la secte chrétienne n'est pas une bâtarde juive , née en Syrie , élevée en Egypte , chassée avec le tems du lieu de sa naissance & de son berceau , dominante aujourd'hui dans Rome moderne & dans quelques autres pays d'Occident par l'argent , la fraude & les bourreaux. Ne nous dissimulons pas que ce sont là les discours des hommes de l'Europe les plus instruits , & avouons devant Dieu que nous avons besoin d'une réforme universelle.



## CHAPITRE QUARANTE-UNIÈME.

### *Des mœurs de Jesus & de l'église.*

J'ENTENDS ici par mœurs , les usages , la conduite , la dureté ou la douceur , l'ambition ou la modération , l'avarice ou le déintéressement. Il suffit d'ouvrir les yeux & les oreilles pour être certain qu'en toutes ces choses , il y eut toujours plus de différence entre les églises chrétiennes & Jesus , qu'entre la tempête & le calme , entre le feu & l'eau , entre le soleil & la nuit.

Parlons un moment du pape de Rome , quoique nous ne le reconnaissons pas en Angleterre depuis près de deux siècles & demi. N'est-il pas évident qu'un faquir des Indes ressemble plus à Jesus qu'un pape ? Jesus fut pauvre , alla servir le prochain de bourgade en bourgade ; mena une vie errante ; il marchait à pied , ne savait jamais où il coucherait , rarement où il mangerait. C'est précisément la vie d'un faquir , d'un talapoin , d'un fanton , d'un marabout. Le pape de Rome , au contraire , est logé à Rome dans les palais des empereurs. Il possède environ huit à neuf cent mille livres sterlings de revenu , quand ses finances sont bien administrées. Il est humblement souverain absolu ; il est serviteur des serviteurs , & en cette qualité il a déposé des rois & donné presque tous les royaumes de la chrétienté ; il a même encore un roi pour vassal , à la honte du trône.

Passons du pape aux évêques. Ils ont tous imité le pape autant qu'ils ont pu. Ils se sont arrogé par-tout les droits régaliens. Ils sont souverains en Allemagne ; & parmi nous , barons du royaume. Aucun évêque ne prend , à la vérité , le titre de serviteur des serviteurs ; au contraire , presque tous les évêques papistes s'intitulent , *évêques par la permission du serviteur des serviteurs* ; mais tous ont affecté la puissance souveraine. Il ne s'en est pas trouvé parmi



parmi eux un seul qui n'ait voulu écraser l'autorité séculière & la magistrature. Ce sont eux-mêmes qui apprirent aux papes à détrôner les rois ; les évêques de France avaient déposé Louis, fils de Charlemagne, long-tems avant que *Grégoire VII* fût assez insolent pour déposer l'empereur *Henri IV*.

Des évêques espagnols déposèrent leur roi *Henri IV*, l'impuissant ; il prétendirent qu'un homme dans cet état n'était pas digne de régner. Il faut que le nom de *Henri IV* soit bien malheureux, puisque le *Henri IV* de France, qui était très-digne de régner par une raison contraire, fut pourtant déclaré incapable du trône par les trois quarts des évêques du royaume, par la forbonne, par les moines, ainsi que par les papes.

Ces exécrables momeries sont aujourd'hui regardées avec autant de mépris que d'horreur par toutes les nations ; mais elles ont été révérees pendant plus de dix siècles ; & les chrétiens ont été traités par-tout comme des bêtes de somme par les évêques. Aujourd'hui même encore dans les malheureux pays papistes, les évêques se mêlent despotiquement de la cuisine des particuliers ; ils leur font manger ce qu'ils veulent dans certain tems de l'année ; ils font plus, ils suspendent à leur gré la culture de la terre. Ils ordonnent aux nourriciers du genre humain de ne point labourer, de ne point semer, de ne point recueillir certains jours de l'année ; & ils poussent dans quelques occasions la tyrannie jusqu'à défendre pendant trois jours de suite, d'obéir à la providence & à la nature. Ils condamnent les peuples à une oisiveté criminelle, & cela de leur autorité privée ; sans que les peuples osent se plaindre, sans que les magistrats osent interposer le pouvoir des loix civiles, seul pouvoir raisonnable.

Si les évêques ont par-tout usurpé les droits des princes, il ne faut pas croire que les pasteurs de nos églises réformées aient eu moins d'ambition & de fureur. On n'a qu'à lire dans notre historien philosophe Hume les sombres & absurdes atrocités de nos presbytériens d'Ecosse. Le sang s'allume à une telle lecture ; on est tenté de punir, des insolences de leurs prédécesseurs, ceux

*Phil. Littér. Hist.* Tom. VI.

S

d'aujourd'hui qui étalent les mêmes principes. Tout prêtre, n'en doutons point, serait, s'il le pouvait, tyran du genre humain. Jésus n'a été que victime. Voyez donc comme ils ressemblent à Jésus !

S'ils nous répondent ce que j'ai entendu dire à plusieurs d'entre eux, que Jésus leur a communiqué un droit dont il n'a pas daigné user, je répéterai ici ce que je leur ait dit, qu'en ce cas c'est aux Pilates de nos jours à leur faire subir le supplice que ne méritait pas leur maître.

Nous avons encore brûlé deux ariens sous le règne de Jacques I. De quoi étaient-ils coupables ? De n'avoir pas attribué à Jésus l'épithète de consubstantiel, qu'assurément il ne s'était pas donnée lui-même.

Le fils de Jacques I a porté sa tête sur un échafaud ; nos infames querelles de religion ont été la principale cause de ce parricide. Il n'était pas plus coupable que nos deux ariens exécutés sous son père.



## CHAPITRE QUARANTE-DEUXIÈME.

*De Jesus, & des meurtres commis en son nom.*

IL faut prendre Jesus-Christ comme on nous le donne. Nous ne pouvons juger de ses mœurs que par la conduite qu'on lui attribue. Nous n'avons ni de Clarendon ni de Hume qui aient écrit sa vie. Ses évangélistes ne lui imputent d'autre action d'homme violent & emporté, que celle d'avoir battu & chassé très-mal-à-propos les marchands de bêtes de sacrifice qui tenaient leur boutique à l'entrée du temple. A cela près, c'était un homme fort doux, qui ne batit jamais personne; & il ressemblait assez à nos quakers, qui n'aiment pas qu'on répande le sang. Voyez même comme il remit l'oreille à Malchus quand le très-inconstant & très-faible St. Pierre eut coupé l'oreille à cet archer du guet (a), quelques heures avant de renier son maître! Ne me dites point que cette aventure est le comble du ridicule; je le fais tout aussi bien que vous. Mais je suis obligé, encore une fois, de ne juger ici que d'après les pièces qu'on produit au procès.

Je suppose donc que Jesus a été toujours honnête, doux, modeste; examinons en peu de mots comment les chrétiens l'ont imité, & quel bien leur religion a fait au genre humain.

Il ne fera pas mal-à-propos de faire ici un petit relevé de tous les hommes qu'elle a fait massacrer, soit dans les séditions, soit dans les batailles, soit sur les échafauds, soit dans les bûchers, soit par de saints assassinats, ou prémédités, ou soudainement inspirés par l'esprit.

Les chrétiens avaient déjà excité quelques troubles à Rome,

(a) Il y a dans l'anglais *to that constable*. On l'a traduit par archer du guet.

lorsque, l'an 251 de notre ère vulgaire, le prêtre *Novatien* disputa ce que nous appellons *la chaire de Rome*, la papauté, au prêtre *Corneille* : car c'était déjà une place importante qui valait beaucoup d'argent. Et précisément dans le même tems la chaire de Carthage fut disputée de même par *Cyprien* & un autre prêtre nommé *Novat*, qui avait tué sa femme à coups de pied dans le ventre (b). Ces deux schismes occasionnèrent beaucoup de meurtres dans Carthage & dans Rome. L'empereur *Décius* fut obligé de réprimer ces fureurs par quelques supplices; c'est ce qu'on appelle la grande, la terrible persécution de *Décius*. Nous n'en parlerons pas ici; nous nous bornons aux meurtres commis par les chrétiens sur d'autres chrétiens. Quand nous ne compterons que deux cents personnes tuées ou grièvement blessées dans ces deux premiers schismes qui ont été le modèle de tant d'autres, nous croyons que cet article ne sera pas trop fort; posons donc. . . . . 200

Dès que les chrétiens peuvent se livrer impunément à leurs saintes vengeances sous Constantin, ils affaiblissent le jeune *Candidien* (c), fils de l'empereur *Galère*, l'espérance de l'empire, & que l'on comparait à *Marcellus*; un enfant de huit ans, fils de l'empereur *Maximin*; une fille du même empereur âgée de sept ans : l'impératrice leur mère fut traînée hors de son palais avec ses femmes dans les rues d'Antioche, & fut jetée avec elles dans l'*Oronte* : l'impératrice *Valérie*, veuve de *Galère*, & fille de *Dioclétien*, fut tuée à *Thessalonique* en 315, & eut la mer pour sépulture.

Il est vrai que quelques auteurs n'accusent pas les chrétiens de ce meurtre, & l'imputent à *Licinius*; mais réduisons encore le nombre de ceux que les chrétiens égorgèrent dans cette occasion, à deux cents. Ce n'est pas trop, ci. . . . . 200

200

400

(b) Hist. Ecclésiastique.

(c) Année 313.

*De l'autre part.*

400

Dans le schisme des donatistes en Afrique, on ne peut guère compter moins de quatre cents personnes assommées à coup de massues; car les évêques ne voulaient pas qu'on se battît à coups d'épées: pose. . . . .

400

On fait de quelles horreurs & de combien de guerres civiles le seul mot de *consubstantiel* fut l'origine & le prétexte. Cette incendie embrasa tout l'empire à plusieurs reprises, & se ralluma dans toutes les provinces dévastées par les Goths, les Bourguignons, les Vandales, pendant près de quatre cents années. Quand nous ne mettrons que trois cent mille chrétiens égorgés par des chrétiens pour cette querelle, sans compter les familles errantes réduites à la mendicité, on ne pourra pas nous reprocher d'avoir enfilé nos comptes, ci. . . . .

300000

La querelle des iconoclastes & des iconolâtres n'a pas certainement coûté moins de soixante mille vies, ci. . . . .

60000

Nous ne devons pas passer sous silence les cent mille manichéens que l'impératrice Théodora, veuve de Théophile, fit égorger dans l'empire grec en 845. C'était une pénitence que son confesseur lui avait ordonnée, parce que jusqu'à cette époque on n'en avait encore pendu, empalé, noyé que vingt mille. Ces gens-là méritaient bien qu'on les tuât tous pour leur apprendre qu'il n'y a qu'un bon principe & point de mauvais. Le tout se monte à cent vingt mille au moins, ci. . . . .

120000

N'en comptons que vingt mille dans les séditions fréquentes excitées par les prêtres, qui se disputèrent

---

 480800

	<i>De l'autre part.</i>	480800
par-tout les chaires épiscopales. Il faut avoir une		
extrême discrétion ; pose. . . . .		20000

On a supputé que l'horrible folie des saintes croisades avait coûté la vie à deux millions de chrétiens. Mais je veux bien, par la plus étonnante réduction qu'on ait jamais faite, les réduire à un million, ci. . 1000000

La croisade des religieux chevaliers porte-glaives, qui dévastèrent si honnêtement & si saintement tous les bords de la mer Baltique, doit aller au moins à cent mille morts, ci. . . . . 100000

Autant pour la croisade contre le Languedoc, où l'on ne vit long-tems que les cendres des bûchers, & des ossemens de morts dévorés par les loups dans les campagnes, ci. . . . . 100000

Pour les croisades contre les empereurs depuis Grégoire VII, nous voulons bien n'en compter que cinquante mille, ci. . . . . 50000

Le grand schisme d'Occident au quatorzième siècle fit périr assez de monde pour qu'on rende justice à notre modération, si nous ne comptons que cinquante mille victimes de la rage papale, *rabbia papale*, comme disent les Italiens, ci. . . . . 50000

La dévotion avec laquelle on fit brûler à la fin de ce grand schisme, dans la ville de Constance, les deux prêtres Jean Hus & Jérôme de Prague, fit beaucoup d'honneur à l'empereur Sigismond & au concile ; mais elle causa, je ne sais comment, la guerre des Hussites, dans laquelle nous pouvons compter hardiment cent cinquante mille morts, ci. . . . . 150000

---

1950800

Après ces grandes boucheries , nous avouons que les massacres de Mérindol & de Cabrières sont bien peu de chose. Il ne s'agit que de vingt-deux gros bourgs mis en cendre , de dix-huit mille innocens égorgés , brûlés ; d'enfans à la mamelle jetés dans les flammes , de filles violées & coupées ensuite par quartiers , de vieilles femmes qui n'étaient plus bonnes à rien , & qu'on faisoit sauter en l'air en leur enfonçant des cartouches chargées de poudre dans leurs deux orifices. Mais comme cette petite exécution fut faite juridiquement , avec toutes les formalités de la justice , par des gens en robe , il ne faut pas omettre cette partie du droit français ; pose donc. . . . 18000

Nous voici parvenus à la plus sainte , à la plus glorieuse époque du christianisme , que quelques gens sans aveu voulurent réformer au commencement du seizième siècle. Les saints papes , les saints évêques , les saints abbés , ayant refusé de s'amender , les deux partis marchèrent sur des corps morts pendant deux siècles entiers , & n'eurent que quelques intervalles de paix.

Si l'ami lecteur voulait bien se donner la peine de mettre ensemble tous les assassinats commis depuis le règne du saint pape Léon X , jusqu'à celui du saint pape Clément IX , assassinats , soit juridiques , soit non juridiques ; têtes de prêtres , de séculiers , de princes , abattues par le bourreau ; le bois renchéri dans plusieurs provinces par la multitude des bûchers allumés ; le sang répandu d'un bout de l'Europe à l'autre ; les bourreaux lassés en Flandre , en Allemagne , en Hollande , en France , en Angleterre même ; trente guerres civiles pour la transsubstantiation , la prédestination , le surplis & l'eau bé-

*De l'autre part.* 1968800

nite ; les massacres de la Saint-Barthelemi ; les massacres d'Irlande, les massacres des Vaudois , les massacres des Cevènes , &c. &c. &c. &c. on trouverait sans doute plus de deux millions de morts sanglantes , avec plus de trois millions de familles infortunées , plongées dans une misère pire , peut-être , que la mort. Mais comme il ne s'agit ici que de morts , passons vite avec horreur , deux millions , ci. . . 1000000

Ne soyons point injustes ; n'imputons point à l'inquisition plus de crimes qu'elle n'en a commis en surplis & en étole ; n'exagérons rien ; réduisons à deux cent mille le nombre des ames qu'elle a envoyées au ciel ou en enfer , ci. . . . . 200000

Réduisons même à cinq millions les douze millions d'hommes que l'évêque Las Casas prétend avoir été immolés à la religion chrétienne dans l'Amérique , & faisons , sur-tout , la réflexion consolante qu'ils n'étaient pas des hommes , puisqu'ils n'étaient pas chrétiens , ci. . . . . 5000000

Réduisons avec la même économie les quatre cent mille hommes qui périrent dans la guerre du Japon , excitée par les révérends pères jésuites ; ne portons notre compte qu'à trois cent mille , ci. . . . 300000

*Total.* 9468800

Le tout calculé ne montera qu'à la somme de neuf millions quatre cent soixante-huit mille huit cents personnes , ou égorchées , ou noyées , ou brûlées , ou rouées , ou pendues , pour l'amour de Dieu. Quelques fanatiques demi-savans me répondront qu'il y eut une multitude effroyable de chrétiens expirans par les plus horribles supplices sous les empereurs romains avant Constantin ; mais je leur dirai , avec Origène [a] , qu'il

(a) Origène contre Celse , liv. III,

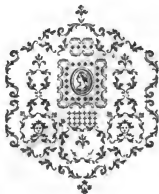


*y a eu très-peu de persécutions, & encore de loin à loin. J'ajouterais quand vous auriez eu autant de martyrs que la Légende dorée & dom Ruinard le bénédictin en étalent, que prouveriez-vous par-là ? Que vous avez forcé le gouvernement romain, ce gouvernement le plus humain de la terre, à vous persécuter, lui qui donnait une liberté entière aux Juifs & aux Egyptiens ; que votre intolérance n'a servi qu'à verser votre sang & à faire répandre celui des autres hommes vos frères, & que vous êtes coupables non-seulement des meurtres dont vous avez couvert la terre, mais encore de votre propre sang qu'on a répandu autrefois. Vous vous êtes rendus les plus malheureux de tous les hommes, parce que vous avez été les plus injustes.*

Qui que tu sois, lecteur, si tu conserves les archives de ta famille, consulte-les, & tu verras que tu as eu plus d'un ancêtre immolé au prétexte de la religion, ou du moins cruellement persécuté [ou persécuter, ce qui est encore plus funeste] : t'appelles-tu Argile, ou Perth, ou Montrose, ou Hamilton, ou Douglas, souviens-toi qu'on arracha le cœur à tes pères sur un échafaud pour la cause d'une liturgie & de deux aunes de toile. Es-tu Irlandais ? Lis seulement la déclaration du parlement d'Angleterre du 25 Juillet 1643 ; elle dit que dans la conjuration d'Irlande il périt cent cinquante-quatre mille protestans par les mains des catholiques. Crois, si tu veux, avec l'avocat Brooke, qu'il n'y eut que quarante-mille hommes d'égorgés sans défense dans le premier mouvement de cette sainte & catholique conspiration. Mais quelle que soit ta supputation, tu descends des assassins ou des assassinés. Choisis & tremble. Mais toi, prélat de mon pays, réjouis-toi, notre sang t'a valu cinq mille guinées de rente.

Notre calcul est effrayant, je l'avoue ; mais il est encore fort au-dessous de la vérité. Nous savons bien que si on présente ce calcul à un prince, à un évêque, à un chanoine, à un receveur des finances, pendant qu'ils souperont avec leurs maîtresses, & qu'ils chanteront des vaudevilles orduriers, ils ne daigneront pas nous lire. Les dévotes de Vienne, de Madrid, de Versailles, ne

prendront même jamais la peine d'examiner si le calcul est juste. Si par hasard elles apprennent ces étonnantes vérités , leurs confesseurs leurs diront qu'il faut reconnaître le doigt de Dieu dans toutes ces boucheries ; que Dieu ne pouvait moins faire en faveur du petit nombre des élus ; que Jesus étant mort du dernier supplice , tous les chrétiens , de quelque secte qu'ils soient , devraient mourir de même. Que c'est une impiété horrible de ne pas tuer sur le champ tous les petits enfans qui viennent de recevoir le baptême , parce qu'alors ils seraient éternellement heureux par les mérites de Jesus , & qu'en les laissant vivre on risque de les damner. Nous sentons toute la force de ces raisonnemens ; mais nous allons proposer un autre système avec la défiance que nous devons avoir de nos propres lumières.



## CHAPITRE QUARANTE-TROISIÈME.

### *Propositions honnêtes.*

**N**OTRE doyen Swift a fait un bel écrit , par lequel il croit avoir prouvé qu'il n'était pas encore tems d'abolir la religion chrétienne. Nous sommes de son avis : c'est un arbre qui , de l'aveu de toute la terre , n'a porté jusqu'ici que des fruits de mort ; cependant nous ne voulons pas qu'on le coupe , mais qu'on le greffe.

Nous proposons de conserver dans la morale de Jesus tout ce qui est conforme à la raison universelle , à celle de tous les grands philosophes de l'antiquité , à celle de tous les tems & de tous les lieux , à celle qui doit être l'éternel lien de toutes les sociétés.

Adorons l'Etre suprême par Jesu , puisque la chose est établie ainsi parmi nous. Les quatre lettres qui composent son nom ne sont certainement pas un crime. Qu'importe que nous rendions nos hommages à l'Etre suprême , par Confucius , par Marc-Aurèle , par Jesus ou par un autre , pourvu que nous soyons justes ? La religion consiste assurément dans la vertu , & non dans le fatras impertinent de la théologie. La morale vient de Dieu ; elle est uniforme par-tout. La théologie vient des hommes ; elle est par-tout différente & ridicule : on l'a dit souvent , & il faut le redire toujours.

L'impertinence & l'absurdité ne peuvent être une religion. L'adoration d'un Dieu qui punit & qui récompense réunit tous les hommes ; la détestable & méprisable théologie raisonneuse les divise.

Cette théologie raisonneuse est en même tems le plus absurde & le plus abominable fléau qui ait jamais affligé la terre. Les

nations anciennes se contentaient d'adorer leurs dieux , & n'argumentaient pas ; mais nous autres , nous avons répandu le sang de nos frères pendant des siècles pour des sophismes. Hélas ! qu'importe à Dieu & aux hommes que Jésus soit *Omoufios* ou *Omoioufios* ; que sa mère soit *Theotocas* , ou *Jesutocas* ; & que l'esprit procède , ou ne procède pas ? Grand Dieu ! fallait-il le haïr , le persécuter , s'égorger pour ces incompréhensibles chimères ? Chassez les théologiens , l'univers est tranquille ( du moins en fait de religion ). Admettez-les , donnez-leur de l'autorité , la terre est inondée de sang. Ne sommes-nous pas déjà assez malheureux , sans vouloir faire servir à nos misères une religion qui devrait les soulager ? Les calamités horribles dont la religion chrétienne a inondé si long-tems tous les pays où elle est parvenue , m'affligent & me font verser des larmes ; mais les horreurs infernales qu'elle a répandues dans les trois royaumes dont je suis membre , déchirent mes entrailles. Je méprise un cœur de glace qui n'est pas saisi des mêmes transports que moi , quand il considère les troubles religieux qui ont agité l'Angleterre , l'Ecosse & l'Irlande. Dans les tems qui virent naître ce trop facile & trop incertain roi Charles I , & cet étrange Cromwell , moitié fou , moitié héros , moitié fanatique , moitié frippon , moitié politique & moitié barbare ; le christianisme alluma les flambaux qui mirent nos villes en cendre ; & fourbirent les épées qui couvrirent si long-tems nos campagnes des cadavres de nos ancêtres.

Malheureux & détestables compatriotes ! quelle fut la principale cause de vos fureurs ? Vous vous égorgeâtes pour savoir s'il fallait un surplis ou une soutane , pour un covenant , pour des cérémonies ou ridicules , ou du moins inutiles.

Les Ecoffais vendirent pour deux cent mille livres sterling aux Anglais leur roi , réfugié chez eux ; roi condamné à Rome parce qu'il n'était pas soumis à la superstition papistique ; roi condamné à Edimbourg parce qu'il n'était pas soumis au ridicule covenant écoffais ; roi mort à Londres sur l'échafaud , parce qu'il n'était pas presbytérien.

Nos compatriotes irlandais ont porté plus loin leur fureur , quand, un peu avant cette exécution abominable, nos papistes ont assassiné un nombre prodigieux de protestans ; quand plusieurs se sont nourris de la chair de ces victimes, & se sont éclairés de la chandelle faite avec leur graisse.

Ce qui doit être remarqué avec des yeux attentifs , mais avec des yeux long-tems mouillés de larmes , c'est que dans tous les tems où les chrétiens se sont souillés par des assassinats religieux , en Angleterre, en Irlande, en Ecosse, dans les tems de Charles I, de Charles II , & de Jacques II ; en France depuis Charles IX jusqu'à Louis XIII ; en Allemagne, en Espagne , en Flandre, en Hollande, sous Charles-Quint & Philippe II ; dans ces tems, dis-je , si horribles & si voisins de nous, dans les massacres réciproques commis dans les cinq vallées de Savoie & dans les Cévennes de France, tous ces crimes furent justifiés par les exemples de Phinée, d'Aod, de Jahel, de Judith, & par tous les assassinats dont l'Ecriture sainte regorge.

Religion chrétienne , voilà tes effets ! tu es née dans un coit de la Syrie dont tu es chassée , tu as passé les mers pour venir porter ton inconcevable rage aux extrémités du continent ; & cependant je propose qu'on te conserve , pourvu qu'on te coupe les ongles dont tu as déchiré ma patrie , & qu'on t'arrache les dents dont tu as dévoré nos pères.

Encore une fois, adorons Dieu par Jésus, s'il le faut, si l'ignorance a tellement prévalu que ce mot juif doive être encore prononcé ; mais qu'il ne soit plus le mot du guet pour la rapine & pour le carnage.

Dieu des innombrables mondes ! Dieu de justice & de paix ! expions par la tolérance les crimes que la fureur exécrationnelle de l'intolérance nous a fait commettre.

Viens chez moi, raisonnable socinien, cher quaker, viens, bon

anabaptiste, dur luthérien, sombre presbytérien, épiscopal (a) très-indifférent, memnomiste, millénaire, méthodiste, piétiste, toi-même infensé esclave papiste, viens, pourvu que tu n'aies point de poignard dans ta poche; prosternons-nous ensemble devant l'Être suprême; remercions-le de nous avoir donné des poulardes, des chevreuils & de bon pain pour notre nourriture, une raison pour le connaître, & un cœur pour l'aimer; soupçons ensemble gaïement après lui avoir rendu grâces.

Que les princes papistes fassent comme ils voudront avec l'idole de leur pape, dont ils commencent tous à se moquer. Qu'ils essaient tous leurs efforts pour empêcher que la religion ne soit dangereuse dans leurs états. Qu'ils changent, s'ils le peuvent, d'inutiles moines en bons laboureurs. Qu'ils ne soient plus assez fots pour demander à un prêtre la permission de manger un poulet le vendredi. Qu'ils changent en hôpitaux les écoles de théologie. Qu'ils fassent tout le bien dont ils sont capables : c'est leur affaire; la nôtre est d'être inviolablement attachés à notre heureuse constitution, d'aimer Dieu, la vérité & notre patrie, & d'adresser au Dieu père de tous les hommes nos prières pour tous les hommes.

(a) N. B. On appelle épiscopal un homme de la secte des évêques, un homme de la haute église, au lieu qu'en France ce mot n'est qu'un adjectif; la grande église, & pale, la future épiscopale.



## CHAPITRE QUARANTE-QUATRIÈME.

### *Comment il faut prier Dieu.*

**N**OUS entendons les clameurs de nos ecclésiastiques ; ils nous crient : s'il faut adorer Dieu en esprit & en vérité , si les hommes sont sages , il n'y aura plus de culte public , on n'ira plus à nos sermons , nous perdrons nos bénéfices Rassurez-vous , mes amis , sur la plus grande de vos craintes. Nous ne rejetons point les prêtres , quoique dans la Caroline & dans la Pensilvanie chacun de nos pères de famille puisse être ministre du Très-Haut dans sa maison. Non-seulement vous garderez vos bénéfices , mais nous prétendons augmenter le revenu de ceux qui travaillent le plus & qui sont le moins payés.

Loin d'abolir le culte public , nous voulons le rendre plus pur & moins indigne de l'Être suprême. Vous sentez combien il est indécent de ne chanter à Dieu que des chansons juives , & combien il est honteux de n'avoir pas eu assez d'esprit pour faire vous-mêmes des hymnes plus convenables. Louons Dieu , remercions Dieu , invoquons Dieu à la manière d'Orphée , de Pindare , d'Horace , de Dryden , de Pope , & non à la manière hébraïque. De bonne foi , si vous commenciez d'aujourd'hui à instituer des prières publiques , qui de vous oserait proposer de chanter le barbare galimatias attribué au Juif David ?

Ne rougissez-vous pas de dire à Dieu (a) : Tu gouverneras toutes les nations que tu nous soumettras ; avec une verge de fer , tu les briseras comme le potier fait un vase.

(b) Tu briseras les dents des pécheurs.

(c) La terre a tremblé , les fondemens des montagnes se sont

(a) Ps. II.

(b) Ps. III.

(c) Ps. XVII.

ébranlés , parce que le Seigneur s'est fâché contre les montagnes ; il a lancé la grêle & des charbons.

[d] Il a logé dans le soleil , & il en est sorti comme un mari qui sort de son lit.

[e] Dieu brisera leurs dents dans leur bouche ; il mettra en poudre leurs dents mâchelières ; ils deviendront à rien comme de l'eau : car il a tendu son arc pour les abattre , & ils seront engloutis tout vivans dans sa colère avant d'attendre que tes épines soient aussi hautes qu'un prunier.

[f] Les nations viendront vers le soir affamées comme des chiens , & toi , Seigneur , tu te moqueras d'elles & tu les réduiras à rien.

[g] La montagne du Seigneur est une montagne coagulée , pourquoi regardez-vous les monts coagulés ? Le Seigneur a dit : je jetterai Basan , je le jetterai dans la mer , afin que ton pied soit teint de sang & que la langue de tes chiens lèche leur sang.

[h] Ouvre la bouche bien grande , & je la remplirai.

[i] Rends les nations comme une roue qui tourne toujours , comme la paille devant la face du vent , comme un feu qui brûle une forêt , comme une flamme qui brûle des montagnes , tu les pourfuis dans la tempête , & ta colère les troublera.

[k] Le Seigneur racontera dans les écritures des peuples & des princes , de ceux qui ont été en Sion.

[l] Et ma corne sera comme la corne de la licorne [ qui

[d] Pf. XIX.

[e] Pf. LVII.

[f] Pf. LVIII.

[g] Pf. LXVII.

[h] Pf. LXXX.

[i] Pf. LXXXII.

[k] Pf. LXXXVI.

[l] Pf. XCI.

n'existe



n'existe point), & ma vieillesse dans la miséricorde de la mamelle.

[m] Ta jeunesse se renouvellera comme la jeunesse de l'aigle (qui ne se renouvelle point).

[n] Il jugera dans les nations, il les remplira de ruines, il castrera la tête dans la terre de plusieurs.

[o] Jérusalem, qui est bâtie comme une ville, dont la participation d'elle est en lui-même.

[p] Bienheureux celui qui prendra tes petits enfans & qui les écrasera contre la pierre.

Vous m'avouerez que l'ode d'Horace *Cælo tonantem credidimus Jovem*, & celle des jeux séculaires, valent un peu mieux que cet effroyable *non sensé* d'antiques ballades [q], pillé chez un peuple que vous méprisez. Considérez, je vous prie, à qui on attribue la plupart de ces chansons. C'est à un scélérat qui commence par être violon du roitelet Saül, qui devient son gendre, & qui se révolte contre lui; qui se met à la tête de quatre cents voleurs, qui pille, qui égorge femmes, filles, enfans à la mamelle, qui passe sa vie dans les assassinats, dans l'adultère, dans la débauche, & qui assassine encore par son testament. Tel est David, tel est l'homme selon le cœur de Dieu. Notre digne concitoyen Hut ne fait nulle difficulté de l'appeller *monstre* (page 75). Grand Dieu! ne peut-on pas vous louer, sans répéter les prétendues odes d'un Juif si criminel?

Au reste, mes chers compatriotes, chantez peu; car vous chantez fort mal. Prêchez, mais rarement, afin de prêcher

[m] Pf. CIX.

[n] Vsf. CXI.

[o] Pf. CXXI.

[p] CXXXVI.

[q] Le mot *ballad* en anglais signifie chanson.

*Phil. Littér. Hist.* Tom. VI.

mieux. Des sermons trop fréquens avilissent la prédication & le prédicateur.

Comme parmi vous il y a nécessairement beaucoup de gens qui n'ont ni le don de la parole , ni le don de la pensée , il faut qu'ils se défassent du sot amour-propre de débiter de mauvais discours , & qu'ils cessent d'ennuyer les chrétiens. Il faut qu'ils lisent au peuple les beaux discours de Tillotson , de Smaldrige & de quelques autres ; le nombre en est très-petit. Addison & Steel vous l'ont déjà conseillé.

C'est une très-bonne institution de se rassembler une fois par mois , ou même , si on veut , une fois par semaine , pour entendre une exhortation à la vertu. Mais qu'un discours moral ne soit jamais une métaphysique absurde , encore moins une satire , & encore moins une harangue séditieuse.

Dieu nous préserve de bannir le culte public ! On a osé nous en accuser ; c'est une imposture atroce. Nous voulons un culte pur. Nous commençâmes depuis deux siècles & demi à nettoyer les temples qui étaient devenus les écuries d'Augias ; nous avons ôté les toiles d'araignées , les chiffons pourris , les os de morts que Rome nous avait envoyés pour infecter les nations. Achevons un si noble ouvrage.

Oui , nous voulons une religion , mais simple , sage auguste , moins indigne de Dieu & plus faite pour nous ; en un mot , nous voulons servir Dieu & les hommes.



A X I O M E S.

**N**ULLE société ne peut subsister sans justice. Annonçons donc un Dieu juste.



Si la loi de l'état punit les crimes connus , annonçons donc un Dieu qui punira les crimes inconnus.



Qu'un philosophe soit spinosiste s'il veut. Mais que l'homme d'état soit théiste.



Vous ne savez pas ce que c'est que Dieu , comment il punira , comment il récompensera ; mais vous savez qu'il doit être la souveraine raison , la souveraine équité ; ç'en est assez. Nul mortel n'est en droit de vous contredire , puisque vous dites une chose probable & nécessaire au genre humain.



Si vous défiguriez cette probabilité consolante & terrible par des fables absurdes , vous seriez coupable envers la nature humaine.



Ne dites point qu'il faut tromper les hommes au nom de Dieu : ce serait le discours d'un diable , s'il y avait des diables.



Quiconque ose dire : Dieu m'a parlé , est criminel envers Dieu & les hommes. Car Dieu , le père commun de tous , se serait-il communiqué à un seul ?



Si Dieu avait voulu donner quelque ordre, il l'aurait fait entendre à toute la terre, comme il a donné la lumière à tous les yeux; aussi sa loi est dans le cœur de tous les êtres raisonnables, & non ailleurs.



C'est le comble de l'horreur & du ridicule d'annoncer Dieu comme un petit despote insensé & barbare, qui dicte secrètement une loi incompréhensible à quelques uns de ses favoris, & qui égorge les restes de la nation pour avoir ignoré cette loi.



Dieu se promener! Dieu parler! Dieu écrire sur une petite montagne! Dieu combattre! Dieu devenir homme! Dieu homme mourir du dernier supplice! idées dignes de Punch.



Un homme prédire l'avenir! idée digne de Nostradamus.



Inventer toutes ces choses! extrême friponnerie. Les croire! extrême bêtise. Mettre un Dieu puissant & juste à la place de ces étonnantes farces; extrême sagesse.



Mais si mon peuple raisonne, il s'élèvera contre moi! tu te trompes; moins il sera fanatique, plus il sera fidèle.



Des princes barbares dirent à des prêtres barbares: trompez mon peuple pour que je sois mieux servi, & je vous paierai bien. Les prêtres enforcélèrent le peuple & détrônèrent les princes.



Calcas force Agamemnon à immoler sa fille pour avoir du

vent ; Grégoire VII fait révolter Henri V contre l'empereur Henri IV son père , qui meurt dans la misère , & à qui on refuse la sépulture. Grégoire est bien plus terrible que Calcas.



Voulez-vous que votre nation soit puissante & paisible ? Que la loi de l'état commande à la religion.



Quelle est la moins mauvaise de toutes les religions ? Celle où l'on voit moins de dogmes & plus de vertu. Quelle est la meilleure ? C'est la plus simple.



Papistes , luthériens , calvinistes , ce sont autant de factions sanguinaires. Les papistes sont des esclaves qui ont combattu sous les enseignes du pape leur tyran. Les luthériens ont combattu pour leurs princes ; les calvinistes , pour la liberté populaire.



Les jansénistes & les molinistes ont joué une farce en France. Les luthériens , les calvinistes avaient donné des tragédies sanglantes à l'Angleterre , à l'Allemagne , à la Hollande.



Le dogme a fait mourir dans les tourmens dix millions de chrétiens. La morale n'eût pas produit une égratignure.



Le dogme porte encore la division , la haine , l'atrocité dans les provinces , dans les villes , dans les familles. O vertu , consolez-nous !

## A D D I T I O N

### D U T R A D U C T E U R.

**A** PRÈS le chapitre des chrétiens platoniciens, j'en ajouterais un pour confirmer l'opinion de l'auteur, s'il m'était permis de mêler mes idées aux siennes. Je pourrais dire que toutes les opinions des premiers chrétiens ont été prises de Platon, jusqu'au dogme même de l'immortalité de l'ame, que les anciens Juifs ne connurent jamais. Je ferais voir que le *royaume des cieux*, dont il est parlé si souvent dans l'Evangile, se trouve dans le Phédon de Platon. Voici les propres mots de ce philosophe grec, qui, sans le savoir, a fondé le christianisme : *Un autre monde pur est au-dessus de ce ciel pur où sont les astres ; la terre que nous habitons n'est que le sédiment grossier de ce monde éthéré, &c.*

*Platon ajoute ensuite que nous verrions ce royaume des cieux, ce séjour des bienheureux, si nous pouvions nous élever au-delà de notre air grossier, comme les poissons peuvent voir notre terre en s'élançant à fleur d'eau.*

Ensuite voici comme il s'exprime : *dans cette terre si parfaite tout est parfait ; elle produit des pierres précieuses dont les nôtres n'approchent pas.... elle est couverte d'or & d'argent ; ce spectacle est le plaisir des bienheureux. Leurs saisons sont toujours tempérées ; leurs organes, leur intelligence, leur santé les mettent infiniment au-dessus de nous, &c.*

Qui ne reconnaît dans cette description la Jérusalem céleste ? La seule différence, c'est qu'il y a du moins quelque philosophie dans la ville céleste de Platon, & qu'il n'y en a point dans celle de l'Apocalypse attribuée à St. Jean. « Elle est semblable, dit-il, » à une pierre de jaspe comme du cristal.. Celui qui parlait avec moi avait une canne d'or pour mesurer la ville... La ville est bâtie en quarré, aussi longue que large ; & il la trouva de douze

» mille stades ; & sa longueur , & sa largeur , & sa hauteur sont  
 » égales... Le premier lit du fondement de la ville était de jafpe ,  
 » le fecond de faphir , le troisiéme de calcédoine , c'est-à-dire ,  
 » d'agate , le quatrième d'émeraude , &c. »

Le purgatoire , fur-tout , a été pris vifiblement dans le Phédon ; les paroles de Platon font remarquables. *Ceux qui ne font ni entièrement criminels , ni absolument innocens , font portés vers l'Acheron ; c'est là , qu'ils souffrent des peines proportionnées à leurs fautes , jusqu'à ce qu'ayant été purgés de leurs péchés , ils reçoivent parmi les bienheureux la récompense de leurs bonnes actions.*

La doctrine de la réfurrection est encore toute platonicienne , puifque dans le dixième livre de la *République* , le philofophe grec introduit Hérès reffuscité & racontant ce qui s'est paffé dans l'autre monde.

Il importe peu que Platon ait puifé fes opinions , ou , fi l'on veut , fes fables , chez d'anciens philofophes égyptiens , ou chez Timée de Locres , ou dans fon propre fonds. Ce qui est très-important à confidérer , c'est qu'elles étaient confortantes pour la nature humaine ; & c'est ce qui a fait dire à Cicéron qu'il aimerait mieux fe tromper avec Platon , que d'avoir raifon avec Epicure. Il est certain que le mal moral & le mal phyfique fe font mis en poffeffion de notre courte vie , & qu'il ferait doux d'efpérer une vie éternelle dont nul mal n'oferait approcher. Mais pourquoi commencer par le mal pour arriver au bien ? Pourquoi cette vie éternelle & heureufe ne nous a-t-elle pas été donnée d'abord ? ne ferait-il pas ridicule & barbare de bâtir pour fes enfans un palais magnifique & rempli de toutes les délices imaginables , mais dont le vestibule ferait un cachot habité par des crapauds & par des ferpens , & d'empoifonner fes enfans dans ce cachot horrible pendant foixante & dix ou quatre-vingts ans , pour leur faire mieux goûter enfuite toutes les voluptés dont le palais abonde ; voluptés qu'ils ne fentiront que quand les ferpens du vestibule auront dévoré leur peau & leur os ?

Quoi qu'il en foit , il est indubitable que toute cette doctrine

était répandue dans la Grèce entière avant que le peuple juif en eût la moindre connaissance. La loi juive, que les Juifs prétendaient leur avoir été donnée par Dieu même, ne parla jamais ni de l'immortalité de l'ame, ni des peines & des récompenses après la mort, ni de la résurrection du corps. C'est le comble du ridicule de dire que ces idées étaient sous-entendues dans le Pentateuque. Si elles sont divines, elles ne devaient pas être sous-entendues, elles devaient être clairement expliquées. Elles n'ont commencé à luire pour quelques Hébreux que longtemps après Platon; donc Platon est le véritable fondateur du christianisme.

Si l'on considère ensuite que la doctrine du verbe & de la trinité n'est expressément dans aucun auteur, excepté Platon, il faut absolument le regarder comme l'unique fondateur de la métaphysique chrétienne. Jésus, qui n'a jamais rien écrit, qui est venu si long-tems après Platon, & qui ne parut que chez un peuple grossier & barbare, ne peut être le fondateur d'une doctrine plus ancienne que lui, & qu'assurément il ne connoissait pas.

Le platonisme, encore une fois, est le père du christianisme, & la religion juive est sa mère. Or quoi de plus dénaturé que de battre son père & sa mère? qu'un homme s'en tienne aujourd'hui au platonisme, un censeur de théologie présentera requête pour le faire cuire en place publique, s'il le peut, comme un censeur de Noyon fit autrefois cuire Michel Servet. Qu'un Espagnol *Nuevo Christiano* imite Jésus-Christ, qu'il se fasse circoncire comme lui, qu'il observe le sabbat comme lui, qu'il mange comme lui l'agneau pascal avec des laitues dans le mois de Mars, les familiers de l'inquisition voudront le faire brûler en place publique.

C'est une chose également remarquable & horrible que la secte chrétienne ait presque toujours versé le sang, & que la secte épiciurienne, qui niait la providence & l'immortalité de l'ame; ait toujours été pacifique. Il n'y a pas un soufflet donné dans l'histoire des épiciuriens, & il n'y a peut-être pas une seule année, depuis Athanase & Arius jusqu'à Quesnel & le Tellier, qui n'ait été



été marquée par des exils , des emprisonnemens , des brigandages , des assassinats , des conspirations ou des combats meurtriers.

Platon n'imaginait pas , sans doute , qu'un jour ses sublimes & inintelligibles rêveries deviendraient le prétexte de tant d'abominations. Si on a perverti si horriblement la philosophie , le tems est venu de lui rendre enfin sa première pureté.

Toutes les anciennes sectes , excepté la chrétienne , se supportaient les unes les autres ; supportons donc jusqu'à celle des chrétiens : mais aussi qu'ils nous supportent. Qu'on ne soit point un monstre intolérant : parce que le premier chapitre de l'évangile attribué à Jean a été évidemment composé par un chrétien , ce n'est pas là une raison pour me persécuter. Qu'un prêtre qui n'est nourri , vêtu , logé , que des décimes que je lui paie , qui ne subsiste que par la sueur de mon front ou par celle de mes fermiers , ne prétende plus être mon maître , & un maître méchant ; je le paie pour enseigner la morale , pour donner l'exemple de la douceur , & non pour être un tyran.

Tout prêtre est dans ce cas ; le pape lui-même n'a des officiers , des valets & des gardes qu'aux dépens de ceux qui cultivent la terre , & qui sont nés ses égaux. Il n'y a personne qui ne sente que le pouvoir du pape est uniquement fondé sur des préjugés. Qu'il n'en abuse plus , & qu'il tremble que ces préjugés ne se dissipent.



D E

## LA PAIX PERPÉTUELLE.

---

*Par le docteur GOODHEART. Traduction de M. CHAMBON.*

---

## I.

**L**A seule paix perpétuelle qui puisse être établie chez les hommes est la tolérance : la paix imaginée par un Français nommé l'abbé de Saint-Pierre, est une chimère qui ne subsistera pas plus entre les princes qu'entre les éléphants & les rhinocéros, entre les loups & les chiens. Les animaux carnassiers se déchireront toujours à la première occasion.

## I I.

Si on n'a pu bannir du monde le monstre de la guerre, on est parvenu à le rendre moins barbare : nous ne voyons plus aujourd'hui les Turcs faire écorcher un Bragadini, gouverneur de Famagouste, pour avoir bien défendu sa place contre eux. Si on prend un prince prisonnier, on ne le charge point de fers ; on ne le plonge point dans un cachot, comme Philippe surnommé Auguste en usa avec Ferrand, comte de Flandres ; & comme un Léopold d'Autriche traita plus lâchement encore notre grand Richard Cœur de lion. Les supplices de Conradin, légitime roi de Naples, & de son cousin, ordonnées par un tyran vassal, autorisés par un prêtre souverain, ne se renouvellent plus ; il n'y a plus de Louis XI surnommé Très-chrétien, ou Phalaris, qui fasse bâtir des oubliettes ; qui érige un tauraubole dans les halles, & qui arrose des jeunes princes souverains (a), du sang de leur père : nous ne voyons plus les horreurs de la *rose rouge*

(a) C'étaient les enfans du comte d'Armagnac.

& de la *rose blanche*, ni les têtes couronnées tomber dans notre ille sous la hache des bourreaux ; l'humanité semble succéder enfin à la féroçité des princes chrétiens ; ils n'ont plus la coutume de faire assassiner des ambassadeurs qu'ils soupçonnent ourdir quelques trames contre leurs intérêts, ainsi que Charles-Quint fit tuer les deux ministres de François I, Rinçon & Frégose ; personne ne fait plus la guerre comme ce fameux bâtard du pape Alexandre VI, qui se servit du poison, du stilet, & de la main des bourreaux plus que de son épée : les lettres ont enfin adouci les mœurs. Il y a bien moins de cannibales dans la chréienté qu'autrefois ; c'est toujours une consolation dans l'horrible fléau de la guerre, qui ne laisse jamais l'Europe respirer vingt ans en repos.

## I I I.

Si la guerre même est devenue moins barbare, le gouvernement de chaque état semble devenir aussi moins inhumain & plus sage. Les bons écrits faits depuis quelques années ont percé dans toute l'Europe, malgré les satellites du fanatisme qui gardaient tous les passages. La raison & la pitié ont pénétré jusqu'aux portes de l'inquisition. Les actes d'anthropophages, qu'on appelait actes de foi, ne célèbrent plus si souvent le Dieu de miséricorde à la lumière des bûchers & parmi les flots de sang répandus par les bourreaux. On commence à se repentir en Espagne d'avoir chassé les Maures qui cultivaient la terre ; & s'il était question de révoquer aujourd'hui l'édit de Nantes, personne n'oserait proposer une injustice si funeste.

## I V.

Si le monde n'était composé que d'une horde sauvage vivant de rapine, un frippon ambitieux serait excusable peut-être de tromper cette horde pour la civiliser, & d'emprunter le secours des prêtres ; mais qu'arriverait-il ? Bientôt les prêtres subjugueraient cet ambitieux lui-même ; & il y aurait entre sa postérité & eux une haine éternelle, tantôt cachée, tantôt ouverte : cette manière de civiliser une nation serait en peu de tems pire que la vie sauvage. Quel homme en effet n'aimerait pas mieux aller à

la chasse avec les Hottentots & les Caffres , que de vivre sous des papes tels que Sergius , Jean X , Jean XI , Jean XII , Sixte IV , Alexandre VI , & tant d'autres monstres de cette espèce ? Quelle nation sauvage s'est jamais souillée du sang de cent mille manichéens , comme l'impératrice Théodore ? Quels Iroquois , quels Algonquins ont à se reprocher des massacres religieux tels que la Saint-Barthelemi , la guerre sainte d'Irlande , les meurtres saints de la croisade de Montfort , & cent abominations pareilles , qui ont fait de l'Europe chrétienne un vaste échafaud couvert de prêtres , de bourreaux & de patients ? L'intolérance chrétienne a seule causé ces horribles désastres ; il faut donc que la tolérance les répare.

## V.

Pourquoi le monstre de l'intolérantisme habita-t-il dans la fange des cavernes habitées par les premiers chrétiens ? Pourquoi de ces cloaques , où il se nourrissait , passa-t-il dans les écoles d'Alexandrie , où ces demi-chrétiens , demi-juifs enseignèrent ? Pourquoi s'établit-il bientôt dans les chaires épiscopales , & siégea-t-il enfin sur le trône à côté des rois , qui furent obligés de lui faire place , & qui souvent furent précipités par lui du haut de leur trône ? Avant que ce monstre naquît , jamais il n'y avait eu de guerres religieuses sur la terre , jamais aucune querelle sur le culte. Rien n'est plus vrai , & les plus déterminés imposteurs qui écrivent encore aujourd'hui contre la tolérance , n'oseraient contrarier cette vérité.

## V I.

Les Egyptiens semblent être les premiers qui ont donné l'idée de l'intolérance ; tout étranger était impur chez eux , à moins qu'il ne se fit associer à leurs mystères : on était souillé en mangeant dans un plat dont il s'était servi , souillé en le touchant , souillé même quelquefois en lui parlant. Ce misérable peuple , fameux seulement pour avoir employé ses bras à bâtir les pyramides , les palais & les temples de ses tyrans , toujours subjugué par tous ceux qui vinrent l'attaquer , a payé bien cher son intolérantisme , & est devenu le plus méprisé de tous les peuples , après les Juifs.

## V I I.

Les Hébreux, voisins des Egyptiens, & qui prirent une grande partie de leurs rites, imitèrent leur intolérance & la surpassèrent ; cependant il n'est point dit dans leurs histoires que jamais le petit pays de Samarie ait fait la guerre au petit pays de Jérusalem uniquement par principe de religion. Les Hébreux juifs ne dirent point aux Samaritains : venez sacrifier sur la montagne Moriah, ou je vous tue ; les Juifs samaritains ne dirent point : venez sacrifier à Garisim, ou je vous extermine. Ces deux peuples se détestaient comme voisins, comme hérétiques, comme gouvernés par de petits roitelets dont les intérêts étaient opposés ; mais, malgré cette haine atroce, on ne voit pas que jamais un habitant de Jérusalem ait voulu contraindre un citoyen de Samarie à changer de secte : je consens qu'un imbécille me haïsse ; mais je ne veux pas qu'il me subjugue & me tue. Le ministre Louvois disait aux plus savans hommes qui fussent en France : croyez à la transsubstantiation, dont je me moque entre les bras de madame du Frenoy, ou je vous ferai rouer. Les Juifs, tout barbares qu'ils étaient, n'ont point approché de cette abomination despotique.

## V I I I.

Les Tyriens donnèrent aux Juifs un grand exemple, dont cette horde nouvellement établie auprès d'eux ne profita pas : ils portèrent la tolérance avec le commerce & les arts chez toutes les nations. Les Hollandais de nos jours pourraient leur être comparés, s'ils n'avaient pas à se reprocher leur concile de Dordrecht contre les bonnes œuvres, & le sang du respectable Barneveldt condamné, à l'âge de soixante & onze ans, pour avoir *contristé au possible l'église de Dieu*. O hommes ! O monstres ! des marchands calvinistes établis dans des marais insultent au reste de l'univers ! Il est vrai qu'ils expièrent ce crime en reniant la religion chrétienne au Japon.

## I X.

Les anciens Romains & les anciens Grecs, aussi élevés au-

dessus des autres hommes que leurs successeurs sont rabaissés au-dessous, se signalèrent par la tolérance comme par les armes, par les beaux-arts & par les loix. Les Athéniens érigèrent un temple à Socrate, & condamnèrent à mort les juges iniques qui avaient empoisonné ce vicillard respectable, ce Barnevelt d'Athènes. Il n'y a pas un seul exemple d'un Romain persécuté pour ses opinions, jusqu'au tems où le christianisme vint combattre les dieux de l'empire. Les stoiciens & les épicuriens vivaient paisiblement ensem.ble. Pesez cette grande vérité, chérifs magistrats de nos pays barbares, dont les Romains furent les conquérans & les législateurs. Rougissez, Séquanois, Septimaïens, Cantabres & Allobroges.

## X.

Il est constant que les Romains tolérèrent jusqu'aux infames superstitions des Egyptiens & des Juifs ; & dans les tems même que Titus prenait Jérusalem, dans les tems même qu'Adrien la détruisait, les Juifs avaient dans Rome une synagogue : il leur était permis de vendre des haillons & de célébrer leur pâque, leur pentecôte, leurs tabernacles : on les méprisait ; mais on les souffrait. Pourquoi les Romains oublièrent-ils leur indulgence ordinaire jusqu'à faire mourir quelquefois des chrétiens, pour lesquels ils avaient autant de mépris que pour les Juifs ? Il est vrai qu'il y en eut très-peu d'envoyés au supplice. Origène lui-même l'avoue dans son troisième livre contre Celse, en ces propres mots : *Il y a eu très-peu de martyrs, & encore de loin à loin ; cependant, dit-il, les chrétiens ne négligent rien pour faire embrasser leur religion par tout le monde ; ils courent dans les villes, dans les bourgs, dans les villages.* Mais enfin, il est vrai qu'il y eut quelques chrétiens d'exécutés à mort : voyons donc s'ils furent punis comme chrétiens, ou comme factieux.

Faire périr un homme dans les tortures uniquement parce qu'il ne pense pas comme nous, est une abomination dont les anthropophages mêmes ne sont pas capables. Comment donc les Romains, ces grands législateurs auraient-ils fait une loi de ce crime ? On répondra que les chrétiens ont commis tant de fois

cette horreur que les anciens Romains peuvent aussi s'en être souillés. Mais la différence est sensible. Les chrétiens qui ont massacré une multitude innombrable de leurs frères , étaient possédés d'une violente rage de religion : ils disaient : Dieu est mort pour nous , & les hérétiques le crucifient une seconde fois ; vengeons par leur sang , le sang de Jésus-Christ. Les Romains n'ont jamais eu une telle extravagance. Il est évident que s'il y eut quelques persécutions , ce fut pour réprimer un parti , & non pour abolir une religion.

## X I.

Rapportons-nous-en à Tertullien lui-même. Jamais homme n'écrivit avec plus de violence : les Philippiques de Cicéron contre Antoine sont des complimens en comparaison des injures que cet Africain prodigue à la religion de l'empire , & des reproches qu'il fait aux mœurs de ses maîtres. On accusait les chrétiens de boire du sang , parce qu'en effet ils figuraient le sang de Jésus-Christ par le vin qu'ils buvaient dans leur cène : il récrimine en accusant les dames romaines d'avaler une liqueur plus précieuse que le sang de leurs amans , une chose que je ne puis nommer , & qui doit former un jour des hommes : *Quia futurum sanguinem lambunt*. Chapitre IX.

Tertullien ne se borne pas dans son apologétique à dire qu'il faut tolérer la religion chrétienne : il fait entendre en cent endroits qu'elle doit régner seule ; qu'elle est incompatible avec les autres.

Celui qui veut être admis dans ma maison y sera reçu s'il est sage & utile ; mais celui qui n'y entre que pour m'en chasser , est un ennemi dont je dois me défaire. Il est évident que les chrétiens voulaient chasser les enfans de la maison ; il était donc très-juste de les réprimer : on ne punissait pas le christianisme , mais la faction intolérante ; & encore la punissait-on si rarement , qu'Origène & Tertullien , les deux plus violens déclamateurs , sont morts dans leur lit. Nous ne voyons aucun de ceux qu'on appelait papes de Rome , suppliciés sous les pre-

miers Césars : ils étoient intolérans & tolérés dans la capitale du monde. La misérable équivoque du mot *martyr* ne doit point faire croire que le pape Téléphore ait été supplicié. Martyr signifiait témoin , confesseur.

## XII.

Pour bien connaître l'intolérance des premiers chrétiens , ne nous rapportons qu'à eux-mêmes. Ouvrons ce fameux apologétique de Tertullien ; nous y verrons la source de la haine des deux partis. Tous deux croyaient fermement à la magie : c'était l'erreur générale de l'antiquité , depuis l'Euphrate & le Nil jusqu'au Tibre. On imputait à des êtres inconnus les maladies inconnues qui affligeaient les hommes : plus la nature était ignorée , plus le furnaturel était en vogue. Chaque peuple admettait des démons , des génies malfaisans ; & par-tout il y avait des charlatans qui se vantaient de chasser les démons avec des paroles. Les Egyptiens , les Chaldéens , les Syriens , les Juifs , les prêtres grecs & romains avaient tous leur formule particulière. On opérait des prodiges en Egypte & en Phénicie en prononçant le mot *Jaho* , *Jehova* , de la manière dont on le prononce dans le ciel. On faisait plusieurs conjurations par le moyen du mot *Abraxas*. On chassait par la parole tous les mauvais démons qui tourmentaient les hommes. Tertullien ne conteste pas le pouvoir des démons. Apollon , dit-il dans son chapitre XXII , *devina que Crésus faisait cuire dans son palais en Lidie , une tortue avec un agneau , dans une marmite d'airain. Pourquoi en fut-il si bien informé ? C'est qu'il alla en Lidie en un clin d'œil , & qu'il en revint de même.*

Tertullien n'en savait pas assez pour nier ce ridicule oracle ; il était si ignorant qu'il en rendait raison , & qu'il l'expliquait. *Les démons* , continue-t-il , *séjournent dans l'air entre les nues & les astres. Ils annoncent la pluie quand ils voient qu'elle est prête à tomber , & ils ordonnent des remèdes pour des maladies qu'eux-mêmes ont envoyées aux hommes.*

Ni lui ni aucun père de l'église ne contestent le pouvoir



voir de la magie ; mais tous prétendent chasser les démons par un pouvoir supérieur. Tertullien s'exprime ainsi : *Qu'on amène un possédé du diable devant votre tribunal. Si quelque chrétien lui commande de parler , ce démon avouera qu'il n'est qu'un diable , quoiqu'ailleurs il soit un Dieu. Que votre vierge céleste qui promet les pluies , qu'Esculape qui guérit les hommes , comparaissent devant un chrétien ; si dans le moment il ne les force pas d'avouer qu'ils sont les diables , répandez le sang de ce chrétien téméraire.*

Quel homme sage ne sera pas convaincu en lisant ces parolles , que Tertullien était un insensé qui voulait l'emporter sur d'autres insensés , & qui prétendait avoir le privilège exclusif du fanatisme ?

## X I I I.

Les magistrats romains étaient sans doute bien excusables aux yeux des hommes , de regarder le christianisme comme une faction dangereuse à l'empire. Ils voyaient des hommes obscurs s'assembler secrètement , & on les entendait ensuite déclamer hautement contre tous les usages reçus à Rome. Ils avaient forgé une quantité incroyable de fausses légendes. Que pouvait penser un magistrat quand il voyait tant d'écrits supposés , tant d'impostures appelées par les chrétiens eux-mêmes *fraudes* , & colorées du nom de *fraudes pieuses* ? Lettres de Pilate à Tibère sur la personne de Jésus ; Actes de Pilate ; Lettres de Tibère au sénat , & du sénat à Tibère , à propos de Jésus ; Lettres de Paul à Sénèque , & de Sénèque à Paul ; combat de Pierre & de Simon devant Néron ; prétendus vers des sibylles ; plus de cinquante évangiles tous différens les uns des autres , & chacun d'eux forgé pour le canton où il était reçu , une demi-douzaine d'apocalypses qui ne contenaient que des prédictions contre Rome ; &c. &c.

Quel sénateur , quel jurisconsulte n'eût pas reconnu à ces traits une faction pernicieuse ? La religion chrétienne est sans doute céleste ; mais aucun sénateur romain n'aurait pu le deviner.

## X I V.

Un Marcel en Afrique jette son ceinturon par terre ; brise son bâton de commandement à la tête de sa troupe , & déclare qu'il ne veut plus servir que le Dieu des chrétiens. On fait un saint de ce séditieux !

Un diacre , nommé Laurent , au lieu de contribuer comme un citoyen aux nécessités de l'empire , au lieu de payer au préfet de Rome l'argent qu'il a promis , lui amène des borgnes & des boiteux , & on fait un saint de ce téméraire !

Polyeucte , emporté par le fanatisme le plus poniffable , brise les vases sacrés , les statues d'un temple où l'on rendait grâces au ciel pour la victoire de l'empereur ; & on fait un saint de ce perturbateur du repos public , criminel de lèse-majesté !

Un Théodore , imitateur d'Erostrate , brûle le temple de Cibèle dans Amasie en 305 ; & on fait un saint de cet incendiaire ! Les empereurs & le sénat , qui n'étaient pas illuminés par la foi , ne pouvaient donc s'empêcher de regarder le christianisme comme une secte intolérante & comme une faction téméraire , qui tôt ou tard aurait des suites funestes au genre humain.

## X V.

Un jour un Juif de bon sens & un chrétien comparurent devant un sénateur éclairé en présence du sage Marc-Aurèle , qui voulait s'instruire de leurs dogmes. Le sénateur les interrogea l'un après l'autre.

## LE SÉNATEUR AU CHRÉTIEN.

Pourquoi troublez-vous la paix de l'empire ? pourquoi ne

vous contentez-vous pas , comme les Syriens , les Egyptiens & les Juifs , de pratiquer tranquillement vos rites ? pour-quoi voulez-vous que votre secte anéantisse toutes les autres ?

## L E C H R É T I E N .

C'est qu'elle est la seule véritable. Nous adorons un Dieu juif né dans un village de Judée, sous l'empereur Auguste, l'an de Rome 752 , ou 756 ; son père & sa mère furent inscrits , selon le divin St. Luc , dans ce village lorsque l'empereur fit faire le dénombrement de tout l'univers , Cirénius étant alors gouverneur de Syrie.

## L E S É N A T E U R .

Votre Luc vous a trompé. Cirénius ne fut gouverneur de Syrie que dix ans après l'époque dont vous parlez : c'était Quintilius Varus qui était alors proconsul de Syrie ; nos annales en font foi. Jamais Auguste n'eut le dessein extravagant de faire un dénombrement de l'univers : jamais même il n'y eut sous son règne un recensement entier des citoyens Romains. Quand même on en aurait fait un, il n'aurait pas eu lieu en Judée, qui était gouvernée par Hérode tributaire de l'empire, & non par des officiers de César. Le père & la mère de votre Dieu (a) étaient , dites-vous , des habitans d'un village juif ; ils n'étaient donc pas citoyens Romains. Ils ne pouvaient être compris dans le cens.

## L E C H R É T I E N .

Notre Dieu n'avait point de père juif. Sa mère était vierge ; Ce fut Dieu même qui l'engrossa par l'opération d'un esprit, qui était Dieu aussi, sans que la mère cessât d'être pucelle. Et cela est si vrai, que trois rois ou trois philosophes, vinrent d'Orient pour l'adorer, dans l'étable où il naquit, conduits par une étoile nouvelle qui voyagea avec eux.

(a) Hist. romaine.

## LE SÉNATEUR.

Vous voyez bien, mon pauvre homme, qu'on s'est moqué de vous. S'il avait paru alors une étoile nouvelle, nous l'aurions vue; toute la terre en aurait parlé; tous les astronomes auraient calculé ce phénomène.

## LE CHRÉTIEN.

Cela est pourtant dans nos livres sacrés.

## LE SÉNATEUR.

Montrez-moi vos livres.

## LE CHRÉTIEN.

Nous ne les montrons point aux profanes, aux impies; vous êtes un profane & un impie, puisque vous n'êtes point de notre secte. Nous avons très-peu de livres. Ils restent entre les mains de nos maîtres. Il faut être initié pour les lire. Je les ai lus, & si sa majesté impériale le permet, je vais vous en rendre compte en sa présence: elle verra que notre secte est la raison même.

## LE SÉNATEUR.

Parlez, l'empereur vous l'ordonne, & je veux bien oublier qu'en digne chrétien que vous êtes, vous m'avez appelé impie.

## LE CHRÉTIEN.

Oh seigneur! impie n'est pas une injure; cela peut signifier un homme de bien qui a le malheur de n'être pas de notre avis; mais pour obéir à l'empereur, je vais dire tout ce que je fais.

Premièrement notre Dieu naquit d'une femme pucelle, qui descendait de quatre prostituées, Betzabée qui se prostitua à David, Thamar qui se prostitua à Juda le patriarche, Ruth qui se prostitua au vieux Booz, & la fille de joie Rahab qui se prof-

tituait à tout le monde; le tour pour faire voir que les voies de Dieu ne sont pas celles des hommes.

Secondement vous devez favoir que notre Dieu mourut par le dernier supplice, puisque c'est vous qui l'avez fait mettre en croix comme un esclave & un voleur; car les Juifs n'avaient pas alors le droit du glaive; c'était *Pontius Pilatus* qui gouvernait Jérusalem au nom de l'empereur Tibère: vous n'ignorez pas que Dieu ayant été pendu publiquement, ressuscita secrètement; mais ce que vous ne savez peut-être pas, c'est que sa naissance, sa vie, sa mort avaient été prédites par tous les prophètes juifs; par exemple, nous voyons clair comme le jour lorsqu'un *Isaïe* dit, sept (b) ou quatorze cents ans avant la naissance de notre Dieu: une fille ou femme va faire un enfant qui mangera du beurre & du miel, & il s'appellera Emmanuel; cela veut dire que Jésus fera Dieu.

Il est dit, dans une de nos histoires, que Juda serait comme un jeune lion qui s'étendrait sur sa proie, & que la verge ne sortirait point des cuisses de Juda jusqu'à ce que Shilo parût. Tout l'univers avouera que chacune de ces paroles prouve que Jésus est Dieu. Ces autres paroles remarquables: il lie son ânon à la vigne, démontrent, par surabondance de droit, que Jésus est Dieu.

Il est vrai qu'il ne fut pas Dieu tout d'un coup, mais seulement fils de Dieu. Sa dignité a été bientôt augmentée, quand nous avons fait connaissance avec quelques platoniciens dans Alexandrie. Ils nous ont appris ce que c'était que le verbe, dont nous n'avions jamais entendu parler, & que Dieu faisait tout par son verbe, par son logos; alors Jésus est devenu le logos de Dieu; & comme l'homme & la parole sont la même chose, il est clair que Jésus étant verbe, est Dieu manifestement.

Si vous nous demandez pourquoi Dieu est venu se faire supplicier en Judée, il est avéré que c'est pour ôter le péché de la

(b) Telle est la différence entre les chronologies de la Bible.

terre. Car depuis son exécution, personne n'a commis la plus petite faute parmi les élus. Or ses élus, du nombre desquels je suis, composent tout le monde; le reste est un amas de réprouvés qui doit être compté pour rien. Le monde n'a été créé que pour les élus : notre religion remonte à l'origine du monde, car elle est fondée sur la juive, qu'elle détruit; laquelle juive est fondée sur celle d'un Chaldéen nommé Abraham : la religion d'Abraham a renchéri sur celle de Noé, que vous ne connaissez pas; & celle de Noé est une réforme de celle d'Adam & d'Eve, que les Romains connaissent encore moins. Ainsi Dieu a changé cinq fois sa religion universelle, sans que personne en sût rien, excepté autrefois les Juifs, & excepté nous aujourd'hui, qui sommes substitués aux Juifs. Cette filiation aussi ancienne que la terre, le péché du premier homme racheté par le sang du Dieu hébreu (c), son incarnation prédite par tous les prophètes, sa mort figurée par tous les événemens de l'histoire juive, ses miracles faits à la vue du monde entier dans un coin de la Galilée, sa vie écrite hors de Jérusalem, cinquante ans après qu'il eut été supplicié à Jérusalem, le logos de Platon, que nous avons identifié avec Jésus; enfin les enfers dont nous menaçons quiconque ne croira pas en lui & en nous; tout ce grand tableau de vérités lumineuses démontre que l'empire romain nous sera soumis, & que le trône des Césars deviendra le trône de la religion chrétienne.

## LE SÉNATEUR.

Cela pourrait arriver. La populace aime à être séduite; il y a toujours au moins cent gredins imbécilles & fanatiques contre un citoyen sage. Vous me parlez des miracles de votre Dieu. Il est bien certain que si on se laisse infatuer de prophéties & de miracles, joints au logos de Platon; si on fascine ainsi les yeux, les oreilles & l'esprit des simples; si, à l'aide d'une métaphysique insensée, réputée divine, on échauffe l'imagination des hommes toujours amoureux du merveilleux; certes on pourra parvenir un jour à bouleverser l'empire. Mais dites-nous quels sont les miracles de votre Juif Dieu?

(c) Le péché originel n'était point connu alors.

## L E C H R É T I E N .

Le premier est que le diable l'emporta sur une montagne : le second, qu'étant à une noce de paysans où tout le monde était ivre , & tout le vin ayant été bu , il changea en vin l'eau qu'il fit mettre dans des cruches ; mais le plus beau de tous ses miracles est qu'il envoya deux diables dans le corps de deux mille cochons , qui allèrent se noyer dans un lac , quoiqu'il n'y eût point de cochons dans le pays.

## X V I I .

Marc-Aurèle ennuyé de ces choses divines , qui ne paraissent que des bêtises à son esprit aveuglé , imposa silence au chrétien , qui aurait encore parlé long-tems. Il ordonna au Juif de s'expliquer , de lui dire en effet si la secte chrétienne était une branche de la secte judaïque , & ce qu'il pensait de l'une & de l'autre. Le Juif s'inclina profondément , puis leva les yeux au ciel , puis s'énonça en ces termes :

Sacrée majesté , je vous dirai d'abord que les Juifs sont bien éloignés de vouloir dominer comme les chrétiens. Nous n'avons pas l'audace de prétendre soumettre la terre à nos opinions : trop contents d'être tolérés , nous respectons tous vos usages sans les adopter : on ne nous voit point porter la sédition dans vos villes & dans vos camps ; nous n'avons coupé le prépuce à aucun Romain , tandis que les chrétiens les baptisent. Nous croyons à Moïse , mais nous n'exhortons aucun Romain à y croire : nous sommes ( du moins à présent ) aussi paisibles , aussi soumis que les chrétiens sont turbulens & factieux.

Vous voyez les beaux miracles que nos ennemis cruels imputent à leur prétendu Dieu. S'il s'agissait ici de miracles , nous vous ferions voir d'abord un serpent qui parle à notre bonne mère commune , une ânesse qui parle à un prophète idolâtre , & ce prophète , venu pour nous maudire , nous bénissant malgré lui : nous vous ferions voir un Moïse surpassant en prodiges tous les sorciers d'un roi d'Egypte , remplissant tout un pays de grenouil-

les & de poux , conduisant deux ou trois millions de Juifs à pied sec à travers la mer Rouge , à l'exemple de l'ancien Bacchus. Je vous montrerais un Josué qui fait tomber une pluie de pierres sur les habitans d'un village ennemi à onze heures du matin , & arrêtant le soleil & la lune à midi pour avoir le tems de tuer mieux ses ennemis , qui étaient déjà morts. Vous m'avouerez , sacrée majesté , que les deux mille cochons dans lesquels Jesus envoie le diable sont bien peu de chose devant le soleil & la lune de Josué , & devant la mer Rouge de Moïse ; mais je ne veux point insister sur nos anciens prodiges ; je veux imiter la sagesse de notre historien Flavien Joseph , qui , en rapportant ces miracles tels qu'ils sont écrits par nos prêtres , laisse au lecteur la liberté de s'en moquer.

Je viens à la différence qui est entre nous & les sectaires chrétiens.

Votre sacrée majesté saura que de tout tems il s'est élevé en Egypte & en Syrie des enthousiastes qui , sans être légalement autorisés , se sont avisés de parler au nom de la Divinité ; nous en avons eu beaucoup parmi nous , sur-tout dans nos calamités ; mais assurément aucun d'eux n'a prédit ni pu prédire un homme tel que Jesus ; si , par impossible , ils avaient prophétisé touchant cet homme , ils auraient au moins annoncé son nom , & ce nom ne se trouve dans aucun de leurs écrits ; ils auraient dit que Jesus devait naître d'une femme nommée *Mirja* , que les chrétiens prononcent ridiculement *Maria* ; ils auraient dit que les Romains le feraient pendre à la sollicitation du sanhédrin. Les chrétiens répondent à cette objection puissante , qu'alors les prophéties auraient été trop claires , & qu'il fallait que Dieu fût caché. Quelle réponse de charlatans & de fanatiques ! Quoi ! si Dieu parle par la voix d'un prophète qu'il inspire , il ne parlera pas clairement ? Quoi ! le Dieu de vérité ne s'expliquera que par les équivoques qui appartiennent au mensonge ? Cet énergumène imbécille qui a parlé avant moi , a montré toute la turpitude de son système en rapportant les prétendues prophéties que la secte chrétienne tâche de corrompre en faveur de Jesus par des interprétations absurdes. Les chrétiens cherchent partout



tout des prophéties : ils pouffent la démente , jusqu'à trouver Jesus dans une églogue de Virgile : ils ont voulu le trouver dans les vers des sibylles ; & n'en pouvant venir à bout , ils ont eu la hardiesse absurde d'en forger une en vers grecs acrostiches , qui péchent même par la *quantité* ; je la mets sous les yeux de votre sacrée majesté. Le Juif , à ces mots , fouillant dans sa poche sale & grasse , en tira la prédiction que St. Justin & d'autres avaient attribuée aux sibylles.

Avec cinq pains & deux poissons  
Il nourrira cinq mille hommes au désert ;  
Et en ramassant les morceaux qui resteront ,  
Il en remplira douze paniers.

Marc-Aurèle leva les épaules de pitié , & le Juif continua ainsi : Je ne dissimulerai point que dans nos tems de calamité , nous avons attendu un libérateur : c'est la consolation de toutes les nations malheureuses , & sur-tout des peuples esclaves. Nous avons toujours appelé messie quiconque nous a fait du bien , comme les mendiants appellent *domine* , monseigneur , ceux qui leur font quelque aumône ; car nous ne devons pas ici faire les sers ; *non tanta superbia visis*. Nous pouvons nous comparer à des gueux sans rougir.

Nous voyons dans l'histoire de nos roitelets , que le Dieu du ciel & de la terre envoya un prophète pour élire Jêhu , hérétique roitelet de Sichem , & même Hazaël , roi de Syrie , tous deux messies du Très-Haut. Notre grand prophète Isaïe , dans son feizième capitulaire , appelle Cyrus messie : notre grand prophète Ezéchiel , dans son vingt-huitième capitulaire , appelle messie & chérubin un roi de Tyr. Hérode , connu de votre majesté , a été appelé messie.

Messie signifie oint : les rois juifs étaient oints. Jesus n'a jamais été oint ; & nous ne voyons pas pourquoi ses disciples lui donnent le nom d'oint , de messie. Il n'y a qu'un seul de leurs historiens qui lui donne ce titre de messie , d'oint ; c'est Jean , ou celui qui a écrit un des cinquante évangiles sous le nom de Jean : or

*Phil. Litt. Hist.* Tom. VI.

Z

cet évangile n'a été écrit que plus de quatre-vingts ans après la mort de Jésus. Jugez quelle foi on peut avoir à un pareil ouvrage.

Jésus était un homme de la populace, qui voulut faire le prophète comme tant d'autres ; mais jamais il ne prétendit établir une loi nouvelle. Ceux qui se sont avisés d'écrire sa vie, sous le nom de Matthieu, Marc, Luc & Jean, disent en cent endroits qu'il suivit la loi de Moïse. Il fut circoncis suivant cette loi ; il allait au temple suivant cette loi. *Je suis venu*, dit-il, *pour accomplir la loi qui a été donnée par Moïse ; vous avez la loi & les prophètes. La loi de Moïse ne doit point être détruite (d).*

Jésus n'était donc réellement qu'un de nos Juifs, prêchant la loi juive. Il est dit dans cette loi juive qu'elle doit être éternelle. *N'y ajoutez pas un seul mot, & n'en ôtez pas un seul (e).*

Il y a plus ; nous voyons dans cette loi ces propres paroles : *S'il s'élève au milieu de vous un prophète ou quelqu'un qui dise avoir eu des visions en songe, & qu'il prédise des signes & des prodiges ; & si ces signes & ces prodiges arrivent, & s'il vous dit : suivons de nouveaux dieux ; que ce prophète soit puni de mort... parce qu'il a voulu vous détourner de la voie que le Seigneur Dieu vous a prescrite.... Si votre frère, ou le fils de votre mère, ou votre fils, ou votre fille, ou votre femme, ou votre ami que vous aimez comme votre ame, vous dit : allons, servons d'autres dieux, &c. tuez-le aussitôt, & que tout le peuple le frappe après vous (f).*

Selon tous ces préceptes, dont je ne garantis pas la douceur ; Jésus devait périr par le dernier supplice, s'il avait voulu changer quelque chose à la loi de Moïse. Mais si nous en voulons croire le propre témoignage de ceux qui ont écrit en sa faveur, nous verrons qu'il n'a été accusé devant les Romains que parce qu'il avait toujours insulté la magistrature, & troublé l'ordre public. Ils disent qu'il appelait continuellement les magistrats, hypocrites, menteurs, calomnieux, injustes, race de vipères, sépulcres blanchis.

(d) Jean, chap. XXIII.

(e) Deutéron. chap. IV & XIII.

(f) Deutéron. chap. XIII.

Or je demande quel est le Romain qu'on ne punirait pas s'il allait tous les jours au pied du capitolé appeler les sénateurs sépulcres blanchis , races de vipères. On l'accusa d'avoir blasphémé , d'avoir battu des marchands dans le parvis du temple ; d'avoir dit qu'il détruirait le temple , & qu'il le rebâtirait dans trois jours : sottises qui ne méritaient que le fouet.

On dit qu'il fut accusé encore de s'être appelé fils de Dieu ; mais les chrétiens ignorans qui ont écrit son histoire , ne savent pas que , parmi nous , fils de Dieu signifie un homme de bien , comme fils de Bélial veut dire un méchant. Une équivoque a tout fait , & c'est à une pure logomachie que Jesus doit sa divinité. C'est ainsi que parmi ces chrétiens celui qui ose se dire évêque de Rome prétend être au-dessus des autres évêques , parce que Jesus lui dit un jour , à ce qu'on prétend : Tu es Pierre , & sur cette pierre je bâtirai mon assemblée.

Certainement Jesus , malgré l'équivoque , ne songea jamais à se faire regarder comme fils de Dieu au pied de la lettre , ainsi qu'Alexandre , Bacchus , Persée , Romulus. L'Evangile attribué à Jean , dit même positivement qu'il fut reconnu par Philippe & par Nathanaël , pour fils de Joseph , charpentier du village de Nazareth (g).

D'autres chrétiens lui ont composé des généalogies ridicules & toutes contradictoires , sous le nom de Matthieu & de Luc ; ils disent que *Mirja* ou *Maria* l'enfanta par l'opération d'un esprit , & en même tems ils donnent la généalogie de Joseph son père putatif. Et ces deux généalogies sont absolument différentes dans les noms & dans le nombre de ces prétendus ancêtres. Il est bien sûr , sacrée majesté , qu'une imposture si énorme & si ridicule aurait été pour jamais ensevelie dans la fange où le christianisme est né , si les chrétiens n'avaient pas rencontré dans Alexandrie des platoniciens dont ils ont emprunté quelques idées , & s'ils n'avaient appuyé leurs mystères par cette philosophie dominante ; c'est là ce qui les a fait réussir auprès de

(g) Jean , chap. I.

ceux qui se paient de grands mots , & de chimères philosophiques.

C'est avec je ne fais quelle trinité de Platon , avec je ne fais quels mystères emphatiques touchant le verbe , qu'on en imposa à la multitude ignorante , avide de nouveautés. La morale de ces nouveaux venus n'est certainement pas meilleure que la vôtre & la nôtre ; elle est même pernicieuse. On fait dire à ce Jésus (*h*) *qu'il est venu apporter la guerre & non la paix ; qu'il ne faut pas prier ses amis à diner quand ils sont riches (i) ; qu'il faut jeter dans un cachot celui qui n'aura pas une belle robe au festin ; qu'il faut contraindre les passans de venir à son festin ; & cent autres bêtises atroces de la même espèce.*

Comme les livres chrétiens se contredisent à chaque page , ils lui font dire aussi qu'il faut aimer son prochain , quoiqu'ailleurs il prononce qu'il faut haïr son père & sa mère pour être digne de lui (*k*) ; mais, par une erreur inconcevable, on trouve dans l'Évangile attribué à Jean ces propres paroles : *Je fais un commandement nouveau (l) ; c'est de vous aimer les uns les autres.* Comment peut-il donner l'épithète de nouveau à ce commandement , puisque ce précepte est de toutes les religions , & qu'il est expressément énoncé dans la nôtre en termes infiniment plus forts : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même (m).*

Vous voyez , magnanime empereur , comme dans les choses les plus raisonnables les chrétiens introduisent l'imposture & le déraisonnement. Ils couvrent toutes leurs innovations des voiles du mystère & des apparences de sa sanctification. On les voit courir de ville en ville , de bourgades en bourgades ; amener les femmes & les filles : ils leur prêchent la fin du monde. Selon eux , le monde va finir ; leur Jésus a prédit que dans la génération où il vivait (*n*) la terre serait détruite , & qu'il viendrait dans les nuées avec une grande puissance & une grande majesté. L'apôtre Saül l'a prédit de même ; il a écrit aux fanatiques

(*h*) Matth. chap. X , v. 34.

(*i*) Luc , chap. XIV , v. 12.

(*k*) Luc , chap. XIV , v. 26.

(*l*) Jean , chap. XIII , v. 34.

(*m*) Lévit. ch. XIX.

(*n*) Luc , chap. XXI.

de Theſſalonique qu'ils iraient avec lui dans les airs au-devant de Jeſus(o).

Cependant le monde dure encore ; mais les chrétiens en attendent toujours la fin prochaine : ils voient déjà de nouveaux cieux & une nouvelle terre ſe former : deux inſenſés nommés Juſtin & Tertullien ont déjà vu de leurs yeux , pendant quarante nuits , la nouvelle Jérusalem , dont les murailles , diſent-ils , avaient cinq cents lieues de tour , & dans laquelle les chrétiens doivent habiter pendant mille ans , & boire d'excellent vin d'une vigne dont chaque ſep produira dix mille grappes , & chaque grappe dix mille raiſins.

Que votre majeſté ne s'étonne point s'ils déteſtent Rome & votre empire , puisſqu'ils ne comptent que ſur leur nouvelle Jérusalem. Ils ſe font un devoir de ne jamais faire de réjouiffance publique pour vos victoires ; ils ne couronnent point de fleurs leurs portiques ; ils diſent que c'eſt une idolâtrie : nous , au contraire , nous n'y manquons jamais. Vous avez daigné même recevoir nos préſens ; nous ſommes des vaincus fidèles , & ils ſont des ſujets factieux. Daignez juger entr'eux & nous.

L'empereur alors ſe tourna vers le ſénateur , & lui dit : je juge qu'ils ſont également inſenſés ; mais l'empire n'a rien à craindre des Juifs , & il a tout à redouter des chrétiens. Marc-Aurèle ne ſe trompa point dans ſa conjecture.

### XVIIII.

On fait aſſez comment les chrétiens s'étant prodigieusement enrichis par le commerce pendant près de trois cents années , prêtèrent de l'argent à Conſtance-Clare , & à Conſtance ſils de ce Conſtance & d'Hélène ſa concubine. Ce ne fut pas certainement par piété qu'un monſtre tel que Conſtantin , ſouillé du ſang de ſon beau-père , de ſon beau-frère , de ſon neveu , de ſon ſils & de ſa femme , embralla le chriſtianisme. L'empire dès-lors pencha viſiblement vers ſa ruine.

(o) Voyez Iranée.

Constantin commença d'abord par établir la liberté de toutes les religions , & aussitôt les chrétiens en abusèrent étrangement. Quiconque a un peu lu , fait qu'ils assassinèrent le jeune Candi-dien , fils de l'empereur Galérius & l'espérance des Romains ; qu'ils massacrèrent un fils de l'empereur Maximin presqu'au berceau , & sa fille âgée de sept ans ; qu'ils noyèrent leur mère dans l'Oronte ; qu'ils poursuivirent d'Antioche à Theffalonique l'impératrice Valeria , veuve de Galérius ; qu'ils hachèrent son corps en pièces , & jetèrent ses membres sanglans dans la mer.

C'est ainsi que ces doux chrétiens se préparèrent au grand concile de Nicée ; c'est par ces saints exploits qu'ils engagèrent le Saint-Esprit à décider au milieu des factions que Jesus était *omoufios* à Dieu , & non pas *omoioufios* , chose très-importante à l'empire romain. C'est dans la dernière partie des actes de ce concile de discorde qu'on lit le miracle opéré par le Saint-Esprit pour distingner les livres nommés *canoniques* des livres nommés *apocryphes*. On les met tous sur une table , & les apocryphes tombent tous à terre.

Plût à Dieu qu'il ne fût resté sur la table que ceux qui recommandent la paix , la charité universelle , la tolérance , & l'aversion pour toutes ces disputes absurdes & cruelles , qui ont désolé l'Orient & l'Occident ! Mais de tels livres ! Il n'y en avait point.

## XIX.

L'esprit de contention , d'irrésolution , de division , de querelle , avait présidé au berceau de l'église. Paul , ce persécuteur des premiers chrétiens , que son dépit contre Gamaliel son maître avait rendu chrétien lui-même ; ce fougueux Paul , assassin de St. Etienne , avait fait éclater l'insolence de son caractère contre Simon Barjone. Immédiatement après cette querelle , les disciples de Jesus , qui ne s'appelaient pas encore chrétiens , se divisèrent en deux partis ; l'un nommé les pauvres , l'autre les Nazaréens. Les pauvres , c'est-à-dire , les Ebionites , étaient demi-juifs ainsi que leurs adversaires ; ils voulaient retenir la loi

mosaïque ; les Nazaréens , nommés ainsi de Jesus originaire de Nazareth , ne voulurent point de l'ancien Testament ; ils ne le regardèrent que comme une figure du nouveau , une prophétie continuelle touchant Jesus , un mystère qui annonçait un nouveau mystère ; cette doctrine étant beaucoup plus merveilleuse que l'autre , l'emporta à la fin ; & les Ebionites se confondirent avec les Nazaréens.

Parmi ces chrétiens chaque ville syrienne , égyptienne , grecque , romaine , eut sa secte , qui différait des autres. Cette division dura jusqu'à Constantin : & au tems du grand concile de Nicée tous ces petits partis furent étouffés par les deux grandes sectes des omoïousiens & des omouïens ; les premiers tenant pour Arius & Eusèbe ; les seconds pour Alexandre & Athanase : & c'était le procès de l'ombre de l'âne. Personne n'y comprenait rien. Constantin lui-même avait senti le ridicule de la dispute , & avait écrit aux deux partis , *qu'il était honteux de se quereller pour un sujet si frivole*. Plus la dispute était absurde , plus elle devint sanglante ; une diphtongue de plus ou de moins ravagea l'empire romain trois cents années.

## X X.

Dès le quatrième siècle l'église d'Orient commence à se séparer de celle d'Occident : tous les évêques orientaux , assemblés à Philippopoli en 342 , excommunient l'évêque de Rome , Jules. Et la haine qui a été depuis irréconciliable entre les prêtres chrétiens qui parlent grec , & les prêtres chrétiens qui parlent latin , commence à éclater. On oppose par-tout concile à concile ; & le Saint-Esprit , qui les inspire , ne peut empêcher que quelquefois les pères ne se battent à coups de bâton. Le sang coule de tous côtés sous les enfans de Constantin , qui étaient des monstres de cruauté comme leur père. L'empereur Julien le philosophe ne peut arrêter les fureurs des chrétiens. On devrait avoir continuellement sous les yeux la cinquante-deuxième lettre de ce grand empereur.

\* Sous mon prédécesseur plusieurs chrétiens ont été chassés

« emprisonnés , persécutés ; on a égorgé une grande multitude  
 « de ceux qu'on nomme hérétiques à Samozate, en Paphlagonie,  
 « en Bithynie , en Galatie , en plusieurs autres provinces ; on a  
 « pillé , on a ruiné des villes. Sous mon règne , au contraire , les  
 « bannis ont été rappelés ; les biens confisqués ont été rendus.  
 « Cependant ils sont venus à ce point de fureur , qu'ils se plaignent  
 « de ce qu'il ne leur est plus permis d'être cruels , & de se tyranniser  
 « les uns les autres. »

## XXI.

On sait assez que l'impitoyable Théodose , soldat espagnol ; parvenu à l'empire , cruel comme Sylla , & dissimulé comme Tibère , feignit d'abord de pardonner au peuple de Thessalonique , ville où il avait reçu le baptême. Ce peuple était coupable d'une sédition arrivée en 390 dans les jeux du cirque ; mais au bout de six mois , après avoir promis de tout oublier , il invita le peuple à de nouveaux jeux ; & dès que le cirque fut rempli , il le fit entourer de soldats , avec ordre de massacrer tous les spectateurs , sans pardonner à un seul. On ne croit pas qu'il y ait jamais eu sur la terre une action si abominable. Cette horreur de sang-froid , qui n'est que trop vraie , ne paraît pas être dans la nature humaine : mais ce qui est plus contraire encore à la nature , c'est que des soldats aient obéi , & que pour une solde modique , ces monstres aient égorgé quinze mille personnes sans défense , vieillards , femmes & enfans.

Quelques auteurs , pour excuser Théodose , disent qu'il n'y eut que sept mille hommes de massacrés : mais il est aussi permis d'en compter vingt mille , que de réduire le nombre à sept. Certes il eût mieux valu que ces soldats eussent tué l'empereur Théodose , comme ils en avaient tué tant d'autres , que d'égorger quinze mille de leurs compatriotes. Le peuple romain n'avait point élu cet Espagnol pour qu'il le massacrât à son plaisir. Tout l'empire fut indigné contre lui & contre son ministre Rufin , principal instrument de cette boucherie. Il craignit que quelque nouveau concurrent ne saisît cette occasion pour lui arracher l'empire ; il courut soudain en Italie , où l'horreur de son crime soulevait tous les esprits contre lui ; & pour les apaiser , il s'abstint pendant quelque



quelque tems d'entrer dans l'église de Milan. Ne voilà-t-il pas une plaisante réparation ? Expie-t-on le sang de ses sujets en n'allant point à la messe ? Toutes les histoires ecclésiastiques, toutes les déclamations sur l'autorité de l'église célèbrent la pénitence de Théodose ; & tous les précepteurs des princes catholiques proposent encore aujourd'hui pour modèles à leurs élèves les empereurs Théodose & Constantin, c'est-à-dire, les deux plus sanguinaires tyrans qui aient souillé le trône des Titus, des Trajan, des Marc-Aurèle, des Alexandre Sévère, & du philosophe Julien, qui ne fut jamais que combattre & pardonner.

## X X I I.

C'est sous l'empire de ce Théodose qu'un autre tyran nommé Maxime, pour engager dans son parti les évêques Espagnols, leur accorde en 383 le sang de Priscillien & de ses adhérens, que ces évêques poursuivaient comme hérétiques. Quelle était l'hérésie de ces pauvres gens ? on n'en fait que ce que leurs ennemis leur reprochaient. Ils n'étaient pas de l'avis des autres évêques ; & sur cela seul, deux prélats députés par les autres vont à Trèves, où était l'empereur Maxime. Ils font donner la question en leur présence à Priscillien & à sept prêtres, & les font périr par la main des bourreaux.

Depuis ce tems-là la foi s'établit dans l'église chrétienne, que le crime horrible de n'être pas de l'avis des évêques les plus puissans ferait puni par la mort. Et comme l'hérésie fut jugée le plus grand des crimes, l'église, qui abhorre le sang, livra bientôt tous les coupables aux flammes ; la raison en est évidente. Il est certain qu'un homme qui n'est pas de l'avis de l'évêque de Rome est brûlé éternellement dans l'autre monde. Dieu est juste ; l'église de Dieu doit être juste comme lui ; elle doit donc brûler dans ce monde les corps que Dieu brûle ensuite dans l'autre : c'est une démonstration de théologie.

## X X I I I.

C'est encore sous le règne de Théodose, en 415, que cinq cents

*Phil. Littér. Hist. Tom. VI.*

A a

moines brûlans d'un divin zèle, sont appelés par St. Cyrille pour venir égorger dans Alexandrie tous ceux qui ne croient pas en notre Seigneur Jésus. Ils soulèvent le peuple; ils blessent à coups de pierres le gouverneur, qui était assez insolent pour vouloir contenir leur saint emportement. Il y avait alors dans Alexandrie une fille nommée Hypatie qu'on regardait comme un prodige de la nature. Le philosophe Théon son père lui avait enseigné les sciences; elle les professait à l'âge de vingt-huit ans, & les historiens (même chrétiens) disent que des talens si rares étaient relevés par une extrême beauté, jointe à la plus grande modestie : mais elle était de l'ancienne religion égyptienne. Oreste, gouverneur d'Alexandrie, la protégeait; c'en est assez. St. Cyrille envoie un de ses sous-diacres, nommé Pierre, à la tête des moines & des autres factieux, à la maison d'Hypatie. Ils brisent les portes; ils la cherchent dans tous les recoins où elle peut être cachée. Ne la trouvant point, ils mettent le feu à la maison : elle s'échappe, on la fait, on la traîne dans l'église nommée la Césarée; on la dépouille nue : les charmes de son corps attirent quelques-uns de ces tigres, mais les autres considérant qu'elle ne croit pas en Jésus-Christ, l'assomment à coups de pierres, la déchirent & traînent son corps par la ville.

Quel contraste s'offre ici aux lecteurs attentifs ! Cette Hypatie avait enseigné la géométrie & la philosophie platonicienne à un homme riche nommé Sinésius, qui n'était pas encore baptisé; les évêques égyptiens voulurent absolument avoir Sinésius le riche pour collègue, & lui firent conférer l'évêché de Ptolemaïde. Il leur déclara que s'il était évêque, il ne se séparerait point de sa femme, quoique cette séparation fût ordonnée depuis quelque tems aux prélats; qu'il ne voulait pas renoncer au plaisir de la chasse, qui était défendu aussi; qu'il n'enseignerait jamais des mystères qui choquent le bon sens; qu'il ne pouvait croire que l'âme fût produite après le corps; que la résurrection & plusieurs autres doctrines des chrétiens lui paraissaient des chimères; qu'il ne s'élèverait pas publiquement contre elles; mais que jamais il ne les professerait; que si on voulait le faire évêque à ce prix, il ne savait pas même encore s'il daignerait y consentir.

Les évêques persistèrent ; on le baptisa ; on le fit diacre , prêtre , évêque ; il concilia sa philosophie avec son ministère : c'est un des faits les plus avérés de l'histoire ecclésiastique. Voilà donc un platonicien , un théiste , un ennemi des dogmes chrétiens , évêque avec l'approbation de tous ses collègues ; & ce fut le meilleur des évêques ; tandis qu'Hypatie est pieusement assassinée dans l'église , par les ordres ou du moins par la connivence d'un évêque d'Alexandrie décoré du nom de saint. Lecteur , réfléchissez & jugez ; & vous , évêques , tâchez d'imiter Sinésius.

## X X I V .

Pour peu qu'on lise l'histoire , on voit qu'il n'y a pas eu un seul jour où les dogmes chrétiens n'aient fait verser le sang , soit en Afrique , soit dans l'Asie mineure , soit dans la Syrie , soit en Grèce , soit dans les autres provinces de l'empire. Et les chrétiens n'ont cessé de s'égorger en Afrique & en Asie , que quand les musulmans leurs vainqueurs les ont désarmés , & ont arrêté leurs fureurs.

Mais à Constantinople , & dans le reste des états chrétiens , l'ancienne rage prit de nouvelles forces. Personne n'ignore ce que la querelle sur le culte des images a coûté à l'empire romain. Quel esprit n'est pas indigné , quel cœur n'est pas soulevé , quand on voit deux siècles de massacres pour établir un culte de dulie à l'image de Ste. Potamienne & de Ste. Ursule ? Qui ne sait que les chrétiens dans les trois premiers siècles s'étaient fait un devoir de n'avoir jamais d'images ? Si quelque chrétien avait alors osé placer un tableau , une statue dans une église , il aurait été chassé de l'assemblée comme un idolâtre. Ceux qui voulurent rappeler ces premiers tems ont été regardés long-tems comme d'infâmes hérétiques : on les appelait *iconoclastes* ; & cette sanglante querelle a fait perdre l'Occident aux empereurs de Constantinople.

## X X V .

Ne répétons point ici par quels degrés sanglans les évêques de Rome se sont élevés , comment ils sont parvenus jusqu'à l'info-

lence de fouler les rois à leurs pieds , & jusqu'au ridicule d'être infallibles. Ne redisons point comment ils ont donné tous les trônes de l'Occident & ravi l'argent de tous les peuples ; ne parlons point de vingt-sept schismes sanglans de papes contre papes qui se disputaient nos dépouilles. Ces tems d'horreurs & d'opprobres ne sont que trop connus. On a dit assez que l'histoire de l'église est l'histoire des folies & des crimes.

## XXVI.

*Omnia jam Vulgata.* Il faudrait que chacun eût au chevet de son lit un cadre où fussent écrits en grosses lettres : *Croisades sanglantes contre les habitans de la Prusse , & contre le Languedoc ; massacres de Mérindol , massacres en Allemagne & en France au sujet de la réforme ; massacres de la Saint-Barthelemi ; massacres d'Irlande ; massacres des vallées de Savoie ; massacres juridiques ; massacres de l'inquisition ; emprisonnemens , exils sans nombre pour des disputes sur l'ombre de l'âne.*

On jetterait tous les matins un œil d'horreur sur ce catalogue de crimes religieux , & on dirait pour prière : *Mon Dieu , délivrez-nous du fanatisme.*

## XXVII.

Pour obtenir cette grace de la miséricorde divine , il est nécessaire de détruire chez tous les hommes qui ont de la probité & quelques lumières , les dogmes absurdes & funestes qui ont produit tant de cruautés. Oui , parmi ces dogmes il en est , peut-être , qui offensent la Divinité autant qu'ils pervertissent l'humanité.

Pour en juger sainement , que quiconque n'a pas abjuré le sens commun se mette seulement à la place des théologiens qui combattirent ces dogmes avant qu'ils fussent reçus ; car il n'y a pas une seule opinion théologique qui n'ait eu long-tems , & qui n'ait encore des adversaires ; pesons les raisons de ces adversaires ; voyons comment ce qu'on croyait autrefois un blasphème est

devenu un article de foi. Quoi ! le Saint-Esprit ne procédait pas hier , & aujourd'hui il procède ? Quoi ! avant hier Jesus n'avait qu'une nature & une volonté , & aujourd'hui il en a deux ? Quoi ! la cène était une commémoration , & aujourd'hui . . . n'achevons pas , de peur d'effrayer par nos paroles plusieurs provinces de l'Europe. Eh ! mes amis , qu'importe que tous ces mystères soient vrais ou faux ? Quel rapport peuvent-ils avoir avec le genre humain , avec la vertu ? Est-on plus honnête homme à Rome qu'à Copenhague ? Fait-on plus de bien aux hommes en croyant manger Dieu en chair & en os , qu'en croyant le manger par la foi ?

## XXVIII.

Nous supplions le lecteur attentif , sage & homme de bien , de considérer la différence infinie qui est entre les dogmes & la vertu. Il est démontré que si un dogme n'est pas nécessaire en tous lieux & en tout tems , il n'est nécessaire ni en aucun tems ni en aucun lieu. Or certainement les dogmes qui enseignent que l'esprit procède du père & du fils n'ont été admis dans l'église latine qu'au huitième siècle , & jamais dans l'église grecque. Jesus n'a été déclaré consubstantiel à Dieu qu'en trois cent vingt-cinq. La descente de Jesus aux enfers n'est que du siècle cinquième. Il n'a été décidé qu'au sixième que Jesus avait deux natures , deux volontés , & une personne. La transsubstantiation n'a été admise qu'au douzième.

Chaque église a encore aujourd'hui des opinions différentes sur tous ces principaux dogmes métaphysiques : ils ne sont donc pas absolument nécessaires à l'homme. Quel est le monstre qui osera dire de sang-froid qu'on fera brûlé éternellement pour avoir pensé à Moscou d'une manière opposée à celle dont on pense à Rome ? Quel imbécille osera affirmer que ceux qui n'ont pas connu nos dogmes il y a seize cents ans , feront à jamais punis d'être nés avant nous ? Il n'en est pas de même de l'adoration d'un Dieu , de l'accomplissement de nos devoirs. Voilà ce qui est nécessaire en tout lieu & en tout tems. Il y a donc l'infini entre le dogme & la vertu.

Un Dieu adoré de cœur & de bouche, & tous les devoirs remplis, font de l'univers un temple, & des frères de tous les hommes. Les dogmes font du monde un antre de chicane & un théâtre de carnage. Les dogmes n'ont été inventés que par des fanatiques & des fourbes. La morale vient de Dieu.

## X X I X.

Les biens immenses que l'église a ravés à la société humaine sont le fruit de la chicane du dogme; chaque article de foi a valu des trésors; & c'est pour les conserver qu'on a fait couler le sang. Le purgatoire des morts a fait seul cent mille morts: qu'on me montre dans l'histoire du monde entier une seule querelle sur cette profession de foi: *J'adore Dieu, & je dois être bienfaisant.*

## X X X.

Tout le monde sent la force de ces vérités. Il faut donc les annoncer hautement; il faut ramener les hommes autant qu'on le peut à la religion primitive, à la religion que les chrétiens eux-mêmes confessent avoir été celle du genre humain du tems de leur Chaldéen ou de leur Indien Abraham, du tems de leur prétendu Noé, dont aucune nation, hors les Juifs, n'entendit jamais parler, du tems de leur prétendu Enoch encore plus inconnu. Si dans ces époques la religion était la vraie, elle l'est donc aujourd'hui. Dieu ne peut changer; l'idée contraire est un blasphème.

## X X X I.

Il est évident que la religion chrétienne est un filet dans lequel les frippons ont enveloppé les sots pendant plus de dix-sept siècles, & un poignard dont les fanatiques ont égorgé leurs frères pendant plus de quatorze.

## X X X I I.

Le seul moyen de rendre la paix aux hommes est donc de détruire tous les dogmes, qui les divisent, & de rétablir la vérité,

qui les réunit ; c'est donc là en effet la paix perpétuelle ; cette paix n'est point une chimère , elle subsiste chez tous les honnêtes gens depuis la Chine jusqu'à Québec : vingt princes de l'Europe l'ont embrassée assez publiquement ; il n'y a plus que les imbécilles qui s'imaginent croire les dogmes ; ces imbécilles sont en grand nombre , il est vrai ; mais le petit nombre qui pense conduit le grand nombre avec le tems. L'idole tombe & la tolérance universelle s'élève chaque jour sur ses débris : les persécuteurs sont en horreur au genre humain.

Que tout homme juste travaille donc , chacun selon son pouvoir , à écraser le fanatisme , & à ramener la paix , que ce monstre avait bannie des royaumes , des familles , & du cœur des malheureux mortels. Que tout père de famille exhorte ses enfans à n'obéir qu'aux loix , & à n'adorer que Dieu.



FRAGMENS  
SUR DIVERS SUJETS,  
PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

---

A B B É.

**O**U allez-vous , M. l'abbé ? &c. Savez-vous bien qu'abbé signifie père ? Si vous le devenez , vous rendez service à l'état ; vous faites la meilleure œuvre sans doute que puisse faire un homme ; il naîtra de vous un être pensant. Il y a dans cette action quelque chose de divin.

Mais si vous n'êtes M. l'abbé que pour avoir été tonsuré , pour porter un petit collet , un manteau court , & pour attendre un bénéfice simple , vous ne méritez pas le nom d'abbé.

Les anciens moines donnèrent ce nom au supérieur qu'ils élisaient. L'abbé était leur père spirituel. Que les même noms signifient avec le tems des choses différentes ! L'abbé spirituel était un pauvre à la tête de plusieurs autres pauvres. Mais les pauvres pères spirituels ont eu depuis , deux cent , quatre cent mille livres de rente ; & il y a aujourd'hui des pauvres pères spirituels en Allemagne qui ont un régiment des gardes.

Un pauvre qui a fait serment d'être pauvre , & qui en conséquence est souverain ! on l'a déjà dit ; il faut le redire mille fois ; cela est intolérable. Les loix réclament contre cet abus ; la religion s'en indigne ; & les véritables pauvres , sans vêtement & sans



sans nourriture pouffent des cris au ciel à la porte de monsieur l'abbé.

Mais j'entends messieurs les abbés d'Italie, d'Allemagne, de Flandre, de Bourgogne, qui disent : Pourquoi n'accumulerons-nous pas des biens & des honneurs ? pourquoi ne serons-nous pas princes ? les évêques le font bien ; ils étaient originairement pauvres comme nous, ils se sont enrichis, ils se sont élevés ; l'un d'eux est devenu supérieur aux rois : laissez-nous les imiter autant que nous pourrons.

Vous avez raison, messieurs, envahissez la terre ; elle appartient au fort ou à l'habile qui s'en empare ; vous avez profité des tems d'ignorance, de superstition, de démence, pour nous dépouiller de nos héritages & pour nous fouler à vos pieds, pour vous engraisser de la substance des malheureux ; tremblez que le jour de la raison n'arrive.

---

A B R A H A M.

\* Abraham est un de ces noms célèbres dans l'Asie mineure & dans l'Arabie, comme Thaut chez les Egyptiens, le premier Zoroastre dans la Perse, Hercule en Grèce, Orphée dans la Thrace, Odin chez les nations septentrionales, & tant d'autres plus connus par leur célébrité que par une histoire bien avérée. Je ne parle ici que de l'histoire profane ; car pour celle des Juifs nos maîtres & nos ennemis, que nous croyons & que nous détestons, comme l'histoire de ce peuple a été visiblement écrite par le saint Esprit lui-même, nous avons pour elle les sentimens que nous devons avoir. Nous ne nous adressons ici qu'aux Arabes : ils se vantent de descendre d'Abraham par Ismaël ; ils croient que ce patriarche bâtit la Mecque, & qu'il mourut dans cette ville. Le fait est que la race d'Ismaël a été infiniment plus favorisée de DIEU que la race de Jacob. L'une & l'autre race a produit à la vérité des voleurs ; mais les voleurs arabes ont été prodigieusement supérieurs aux voleurs juifs. Les descendans de

*Phil. Littér. Hist. Tom. VI.*

B b

Jacob ne conquièrent qu'un très-petit pays , qu'ils ont perdu ; & les descendans d'Ismaël ont conquis une partie de l'Asie , de l'Europe & de l'Afrique , ont établi un empire plus vaste que celui de Romains , & ont chassé les Juifs de leurs cavernes , qu'ils appellaient la terre de promesse.

A ne juger des choses que par les exemples de nos histoires modernes , il serait assez difficile qu'Abraham eût été le père de deux nations si différentes. On nous dit qu'il était né en Chaldée , & qu'il était fils d'un pauvre potier , qui gagnait sa vie à faire de petites idoles de terre. Il n'est guère vraisemblable que le fils de ce potier soit allé fonder la Mecque à quatre cents lieues de là sous le tropique , en passant par des déserts impraticables. S'il fut un conquérant , il s'adressa sans doute au beau pays de l'Assyrie ; & s'il ne fut qu'un pauvre homme , comme on nous le dépeint , il n'a pas fondé des royaumes hors de chez lui.

La Genèse rapporte qu'il avait soixante & quinze ans lorsqu'il sortit du pays d'Aran après la mort de son père Tharé le potier. Mais la même Genèse dit aussi que Tharé ayant engendré Abraham à soixante & dix ans , ce Tharé vécut jusqu'à deux cent cinq ans , & qu'Abraham ne partit d'Aran qu'après la mort de son père. A ce compte , il est clair , par la Genèse même , qu'Abraham était âgé de cent trente-cinq ans quand il quitta la Mésopotamie. Il alla d'un pays qu'on nomme idolâtre dans un autre pays idolâtre nommé Sichem en Palestine. Pourquoi y alla-t-il ? Pourquoi quitta-t-il les bords fertiles de l'Europe pour une contrée aussi éloignée , aussi stérile & pierreuse que celle de Sichem ? La langue chaldéenne devait être fort différente de celle de Sichem ; ce n'était point un lieu de commerce ; Sichem est éloigné de la Chaldée de plus de cent lieues : il faut passer des déserts pour y arriver : mais DIEU voulait qu'il fit ce voyage ; il voulait lui montrer la terre que devaient occuper ses descendans plusieurs siècles après lui. L'esprit humain comprend avec peine les raisons d'un tel voyage.

A peine est-il arrivé dans le petit pays montagneux de Sichem ,

que la famine l'en fait sortir. Il va en Egypte avec sa femme chercher de quoi vivre. Il y a deux cents lieues de Sichem à Memphis ; est-il naturel qu'on aille demander du bled si loin & dans un pays dont on n'entend point la langue ? voilà d'étranges voyages entrepris à l'âge de près de cent quarante années.

Il amène à Memphis sa femme Sara, qui était extrêmement jeune & presque enfant en comparaison de lui ; car elle n'avait que soixante-cinq ans. Comme elle était très-belle, il résolut de tirer parti de sa beauté : Feignez que vous êtes ma sœur, lui dit-il, afin qu'on ne me fasse du bien à cause de vous. Il devait bien plutôt lui dire : Feignez que vous êtes ma fille. Le roi devint amoureux de la jeune Sara, & donna au prétendu frère beaucoup de brebis, de bœufs, d'ânes, d'ânesses, de chameaux, de serviteurs, de servantes : ce qui prouve que l'Egypte dès-lors était un royaume très-puissant & très-police, par conséquent très-ancien, & qu'on récompensait magnifiquement les frères qui venaient offrir leurs sœurs aux rois de Memphis.

La jeune Sara avait quatre-vingt-dix ans quand DIEU lui promit qu'Abraham, qui en avait alors cent soixante, lui ferait un enfant dans l'année.

Abraham, qui aimait à voyager, alla dans le désert horrible de Cadès, avec sa femme grosse, toujours jeune & toujours jolie. Un roi de ce désert ne manqua pas d'être amoureux de Sara, comme le roi d'Egypte l'avait été. Le père des croyans fit le même mensonge qu'en Egypte : il donna sa femme pour sa sœur, & eut encore de cette affaire des brebis, des bœufs, des serviteurs & des servantes. On peut dire que cet Abraham devint fort riche du chef de sa femme. Les commentateurs ont fait un nombre prodigieux de volumes pour justifier la conduite d'Abraham, & pour concilier la chronologie. Il faut donc renvoyer le lecteur à ces commentaires. Ils sont tous composés par des esprits fins & délicats, excellens métaphysiciens, gens sans préjugé, & point du tout pédans.

Au reste ce nom Bram, Abram, était fameux dans l'Inde &

dans la Perse : plusieurs doctes prétendent même que c'était le même législateur que les Grecs appellèrent Zoroastre. D'autres disent que c'était le Brama des Indiens : ce qui n'est pas démontré.

Mais ce qui paraît fort raisonnable à beaucoup de savans , c'est que cet Abraham était Chaldéen ou Persan : les Juifs dans la suite des tems se vantèrent d'en être descendus , comme les Francs descendent d'Hector , & les Bretons de Tubal. Il est constant que la nation juive était une horde très-moderne ; qu'elle ne s'établit vers la Phénicie que très-tard ; qu'elle était entourée de peuples anciens ; qu'elle adopta leur langue ; qu'elle prit d'eux jusqu'au nom d'Israël , lequel est chaldéen , suivant le témoignage même du Juif Flavien Josphe. On fait qu'elle prit jusqu'aux noms des anges chez les Babyloniens ; qu'enfin elle n'appella DIEU du nom d'Eloi , ou Eloa , d'Adonai , de Jehova ou Hiao , que d'après les Phéniciens.

Elle ne connut probablement le nom d'Abraham ou d'Ibrahim que par les Babyloniens ; car l'ancienne religion de toutes les contrées depuis l'Euphrate jusqu'à l'Oxus était appelée *Kish Ibrahim* , *Milat Ibrahim*. C'est ce que toutes les recherches faites sur les lieux par le savant Hyde nous confirment.

Les Juifs firent donc , de l'histoire & de la fable ancienne ; ce que leurs frippiers font de leurs vieux habits ; ils les retournent & les vendent , comme neufs , le plus chèrement qu'ils peuvent.

C'est un singulier exemple de la stupidité humaine que nous ayons si long-tems regardé les Juifs comme une nation qui avait tout enseigné aux autres , tandis que leur historien Josphe avoue lui-même le contraire.

Il est difficile de percer dans les ténèbres de l'antiquité , mais il est évident que tous les royaumes de l'Asie étaient très-florissans avant que la horde vagabonde des Arabes appellés Juifs

possédât un petit coin de terre en propre, avant qu'elle eût une ville, des loix & une religion fixe. Lors donc qu'on voit un ancien rite, une ancienne opinion établie en Egypte ou en Asie, & chez les Juifs, il est bien naturel de penser que le petit peuple nouveau, ignorant, grossier, toujours privé des arts, a copié, comme il a pu, la nation antique, florissante & industrieuse.

C'est sur ce principe qu'il faut juger la Judée, la Biscaye. Cornouailles, Bergame, le pays d'Arlequin, &c : certainement la triomphante Rome n'imita rien de la Biscaye, de Cornouailles, ni de Bergame; & il faut être ou un grand ignorant, ou un grand frippon, pour dire que les Juifs enseignèrent les Grecs.

(Article tiré de Mr. Fréret.)



## A D A M.

La pieuse madame de Bourignon était sûre qu'Adam avait été hermaphrodite, comme les premiers hommes du divin Platon. DIEU lui avait révélé ce grand secret; mais comme je n'ai pas eu les mêmes révélations, je n'en parlerai point. Les rabbins juifs ont lu les livres d'Adam; ils savent le nom de son précepteur & de sa seconde femme; mais comme je n'ai point lu ces livres de notre premier père, je n'en dirai mot. Quelques esprits creux, très-savans, sont tout étonnés quand ils lisent le Veidam des anciens brachmanes, de trouver que le premier homme fut créé aux Indes, &c. qu'il s'appellait Adimo, qui signifie l'engendreur, & que sa femme s'appellait Procriti, qui signifie la vie. Ils disent que la secte des brachmanes est incontestablement plus ancienne que celle des Juifs, que les Juifs ne purent écrire que très-tard dans la langue cananéenne, puis qu'ils ne s'établirent que très-tard dans le petit pays de Canaan; ils disent que les Indiens furent toujours inventeurs, & les Juifs toujours imitateurs; les Indiens toujours ingénieux, & les Juifs

toujours grossiers : ils disent qu'il est bien difficile qu'Adam, qui était roux & qui avait des cheveux, fût le père des nègres, qui sont noirs comme de l'encre, & qui ont de la laine noire sur la tête. Que ne disent-ils point ? pour moi je ne dis mot ; j'abandonne ces recherches au révérend père Berruyer de la société de Jésus ; c'est le plus grand innocent que j'aie jamais connu. On a brûlé son livre comme celui d'un homme qui voulait tourner la Bible en ridicule : mais je puis assurer qu'il n'y entendait pas finesse.

( Tiré d'une lettre du chevalier de R\*\*.)

---

A M E.

Ce ferait une belle chose de voir son ame. *Connais-toi toi-même*, est un excellent précepte, mais il n'appartient qu'à DIEU de le mettre en pratique : quel autre que lui peut connaître son essence ?

Nous appelons amé, ce qui anime. Nous n'en savons guère davantage, grâces aux bornes de notre intelligence. Les trois quarts du genre humain ne vont pas plus loin, & ne s'embarassent pas de l'être pensant ; l'autre quart cherche : personne n'a trouvé ni ne trouvera.

Pauvre pédant, tu vois une plante qui végète, & tu dis *végétation*, ou même, ame *végétative*. Tu remarques que les corps ont & donnent du mouvement, & tu dis *force*. Tu vois ton chien de chasse apprendre sous toi son métier, & tu cries *instinct*, ame *sensitive*. Tu as des idées combinées, & tu dis *esprit*.

Mais de grace, qu'entends-tu par ces mots, cette fleur végète ? Mais y a-t-il un être réel qui s'appelle *végétation* ? ce corps en pousse un autre, mais possède-t-il en soi un être distinct qui s'appelle *force* ? ce chien te rapporte une perdrix, mais y a-t-il un être qui s'appelle *instinct* ? ne rirais-tu pas d'un raisonneur (eût-il

été précepteur d'Alexandre ) qui te dirait , tous les animaux vivent , donc il y a dans eux un être , une forme substantielle , qui est la vie ?

Si une tulipe pouvait parler , & qu'elle te dit , ma végétation & moi , nous sommes deux êtres joints évidemment ensemble , ne te moquerais-tu pas de la tulipe ?

Voyons d'abord ce que tu fais , & de quoi tu es certain : que tu marches avec tes pieds , que tu digères par ton estomac , que tu sens par tout ton corps , & que tu penses par ta tête. Voyons si ta seule raison à pu te donner assez de lumières pour conclure sans un secours surnaturel que tu as une ame ?

Les premiers philosophes , soit chaldéens , soit égyptiens , dirent : Il faut qu'il y ait en nous quelque chose qui produise nos pensées ; ce quelque chose doit être très-subtil ; c'est un souffle , c'est du feu , c'est de l'éther , c'est une quintessence , c'est un simulacre léger , c'est une entéléchie , c'est un nombre , c'est une harmonie. Enfin , selon le divin Platon , c'est un composé du même , & de l'autre. Ce sont des atomes qui pensent en nous , a dit Epicure après Démocrite. Mais , mon ami , comment un atome pense-t-il ? Avoue que tu n'en fais rien.

L'opinion à laquelle on doit s'attacher sans doute , c'est que l'ame est un être immatériel. Mais certainement , vous ne concevez pas ce que c'est que cet être immatériel ? Non ; répondent les savans ; mais nous savons que sa nature est de penser. Et d'où le savez-vous ? Nous le savons , parce qu'il pense. O savans ! j'ai bien peur que vous ne soyez aussi ignorans qu'Epicure ; la nature d'une pierre est de tomber , parce qu'elle tombe ; mais , je vous demande , qui la fait tomber ?

Nous savons , poursuivent-ils , qu'une pierre n'a point d'ame ; d'accord , je le crois comme vous. Nous savons qu'une négation , & une affirmation ne sont point divisibles , ne sont point des parties de la matière ; je suis de votre avis. Mais la matière , à nous

d'ailleurs inconnue, possède des qualités qui ne sont pas matérielles, qui ne sont pas divisibles ; elle a la gravitation vers un centre, que DIEU lui a donnée. Or cette gravitation n'a point de parties, n'est point divisible. La force motrice des corps n'est pas un être composé de parties. La végétation des corps organisés, leur vie, leur instinct, ne sont pas non plus des êtres à pari, des êtres divisibles, vous ne pouvez pas plus couper en deux la végétation d'une rose, la vie d'un cheval, l'instinct d'un chien, que vous ne pourrez couper en deux une sensation, une négation, une affirmation. Votre bel argument tiré de l'indivisibilité de la pensée ne prouve donc rien du tout.

Qu'appellez-vous donc votre ame ? Quelle idée en avez-vous ? Vous ne pouvez par vous-même, sans révélation, admettre autre chose en vous qu'un pouvoir, à vous inconnu, de sentir, de penser.

A présent, dites-moi de bonne foi, ce pouvoir de sentir & de penser, est-il le même que celui qui vous fait digérer & marcher ? Vous m'avouez que non ; car votre entendement aurait beau dire à votre estomac, *digère*, il n'en fera rien s'il est malade ; en vain votre être immatériel ordonnerait à vos pieds de marcher, ils resteront là s'ils ont la goutte.

Les Grecs ont bien senti que la pensée n'avait souvent rien à faire avec le jeu de nos organes ; ils ont admis pour ces organes une ame animale, & pour les pensées une ame plus fine, plus subtile, un *nous*.

Mais voilà cette ame de la pensée, qui en mille occasions a l'intendance sur l'ame animale. L'ame pensante commande à ses mains de prendre, & elles prennent. Elle ne dit point à son cœur de battre, à son sang de couler, à son chyle de se former ; tout cela se fait sans elle : voilà deux ames bien embarrassées, & bien peu maîtresses à la maison.

Or cette première ame animale n'existe certainement point, elle n'est autre chose que le mouvement de vos organes. Prends  
garde,



garde, ô homme ! que tu n'as pas plus de preuve , par ta faible raison, que l'autre ame existe. Tu ne peux le savoir que par la foi. Tu es né, tu agis, tu penses, tu veilles, tu dors, sans savoir comment. DIEU t'a donné la faculté de penser comme il t'a donné tout le reste ; & s'il n'était pas venu t'apprendre, dans les tems marqués par sa providence, que tu as une ame immatérielle & immortelle, tu n'en aurais aucune preuve.

Voyons les beaux systèmes que ta philosophie a fabriqués sur ces ames.

L'un dit que l'ame de l'homme est partie de la substance de DIEU même; l'autre, qu'elle est partie du grand tout ; un troisième, qu'elle est créée de toute éternité; un quatrième, qu'elle est faite, & non créée; d'autres assurent que DIEU les forme à mesure qu'on en a besoin, & qu'elles arrivent à l'instant de la copulation. Elles se logent dans les animalcules séminaux, crie celui-ci. Non, dit celui-là, elles vont habiter dans les trompes de falloppe. Vous avez tous tort, dit un survenant, l'ame attend six semaines que le fœtus soit formé, & alors elle prend possession de la glande pinéale; mais si elle trouve un faux germe, elle s'en retourne, en attendant une meilleure occasion. La dernière opinion est que sa demeure est dans le corps calleux; c'est le poste que lui assigne la Peironie; il fallait être premier chirurgien du roi de France pour disposer ainsi du logement de l'ame. Cependant, son corps calleux n'a pas fait la même fortune que ce chirurgien avait faite.

St. Thomas, dans sa question 75. & suivantes, dit que l'ame est une forme subsistante *per se*; qu'elle est toute en tout; que son essence diffère de sa puissance; qu'il y a trois ames *végétatives*, savoir, la *nutritive*, la *augmentative*, la *générative*; que la mémoire des choses spirituelles est spirituelle, & la mémoire des corporelles est corporelle; que l'ame raisonnable est une forme *immatérielle quant aux opérations*, & *matérielle quant à l'être*. St. Thomas a écrit deux mille pages de cette force & de cette clarté; aussi est il l'ange de l'école.

*Phil. Littér. Hist. Tom. VI.*

C c

On n'a pas fait moins de systèmes sur la manière dont cette ame sentira quand elle aura quitté son corps, avec lequel elle sentait; comment elle entendra sans oreilles, flairera sans nez, & touchera sans mains; quel corps ensuite elle reprendra; si c'est celui qu'elle avait à deux ans, ou à quatre-vingts; comment le *moi*, l'identité de la même personne, subsistera; comment l'ame d'un homme devenu imbécille à l'âge de quinze ans, & mort imbécille à l'âge de soixante & dix, reprendra le fil des idées qu'elle avait dans son âge de puberté; par quel tour d'adresse une homme dont la jambe aura été coupée en Europe, & qui aura perdu un bras en Amérique, retrouvera cette jambe & ce bras, lesquels ayant été transformés en légumes, auront passé dans le sang de quelqu'autre animal. On ne finirait point si on voulait rendre compte de toutes les extravagances que cette pauvre ame humaine a imaginées sur elle-même.

Ce qui est très-singulier, c'est que dans les loix du peuple de DIEU, il n'est pas dit un mot de la spiritualité & de l'immortalité de l'ame; rien dans le Décalogue, rien dans le Lévitique ni dans le Deutéronome.

Il est très-certain, il est indubitable, que Moïse en aucun endroit ne propose aux Juifs des récompenses & des peines dans une autre vie; qu'il ne leur parle jamais de l'immortalité de leurs ames; qu'il ne leur fait point espérer le ciel; qu'il ne les menace point des enfers: tout est temporel.

Il leur dit avant de mourir, dans son Deutéronome: « Si après » avoir eu des enfans & des petits enfans, vous prévariquez, » vous ferez exterminés du pays, & réduits à un petit nombre dans » les nations.

» Je suis un DIEU jaloux, qui punis l'iniquité des pères jusqu'à » la-troisième & quatrième génération.

« Honorez père & mère, afin que vous viviez long-tems.

» Vous aurez de quoi manger, sans en manquer jamais.

» Si vous suivez des dieux étrangers, vous serez détruits....

» Si vous obéissez, vous aurez de la pluie au printems &  
» en automne, du froment, de l'huile, du vin, du foin  
» pour vos bêtes, afin que vous mangiez, & que vous soyiez  
» saouls.

» Mettez ces paroles dans vos cœurs, dans vos mains, entre  
» vos yeux, écrivez-les sur vos portes, afin que vos jours se mul-  
» tiplient.

» Faites ce que je vous ordonne, sans y rien ajouter, ni  
» retrancher.

» S'il s'élève un prophète qui prédise des choses prodigieuses ;  
» si sa prédiction est véritable, & si ce qu'il a dit arrive, & s'il  
» vous dit, allons, suivons des dieux étrangers..... tuez-le aussi-  
» tôt, & que tout le peuple frappe après vous.

» Lorsque le Seigneur vous aura livré les nations, égorgez  
» tout, sans épargner un seul homme ; & n'ayez aucune pitié de  
» personne.

» Ne mangez point des oiseaux impurs, comme l'aigle, le  
» griffon, l'ixion, &c.

» Ne mangez point des animaux qui ruminent & dont l'on-  
» gle n'est point fendu ; comme chameau, lièvre, porc-  
» épic, &c.

» En observant toutes les ordonnances, vous serez bénis dans  
» la ville & dans les champs, les fruits de votre ventre, de votre  
» terre, de vos bestiaux seront bénis.

» Si vous ne gardez pas toutes les ordonnances & toutes les  
» cérémonies, vous serez maudits dans la ville & dans les  
» champs..... vous éprouverez la famine, la pauvreté ; vous mour-  
» rez de misère, de froid, de pauvreté, de fièvre ; vous aurez la

» rogne, la galle, la fistule..... vous aurez des ulcères dans les  
 » genoux, & dans les gras de jambes.

» L'étranger vous prêtera à usure, & vous ne lui prêterez point  
 » à usure.... parce que vous n'aurez pas servi le Seigneur.

» Et vous mangerez le fruit de votre ventre, & la chair de vos  
 fils & de vos filles, &c.

Il est évident que dans toutes ces promesses & dans toutes ces menaces il n'y a rien que de temporel, & qu'on ne trouve pas un mot sur l'immortalité de l'ame, & sur la vie future.

Plusieurs commentateurs illustres ont cru que Moïse était parfaitement instruit de ces deux grands dogmes; & ils le prouvent par les paroles de Jacob, qui, croyant que son fils avait été dévoré par les bêtes, disait dans sa douleur: *Je descendrai avec mon fils dans la fosse, in infernum, dans l'enfer*; c'est-à-dire, je mourrai, puisque mon fils est mort.

Ils le prouvent encore par des passages d'Isaïe & d'Ezéchiel; mais les Hébreux, auxquels parlait Moïse, ne pouvaient avoir lu ni Ezéchiel, ni Isaïe, qui ne vinrent que plusieurs siècles après.

Il est très-inutile de disputer sur les sentimens secrets de Moïse. Le fait est que dans les loix publiques, il n'a jamais parlé d'une vie à venir; qu'il borne tous les châtimens & toutes les récompenses au tems présent. S'il connaissait la vie future, pourquoi n'a-t-il pas expressément étalé ce grand dogme? & s'il ne l'a pas connue, quel était l'objet de sa mission? C'est une question que font plusieurs grands personnages: ils répondent que le maître de Moïse & de tous les hommes, se réservait le droit d'expliquer dans son tems aux Juifs une doctrine qu'ils n'étaient pas en état d'entendre lorsqu'ils étaient dans le désert.

Si Moïse avait annoncé le dogme de l'immortalité de l'ame, une grande école des Juifs ne l'aurait pas toujours combattu. Cette grande école des saducéens n'aurait pas été autorisée dans l'état; les saducéens n'auraient pas occupé les premières charges; on n'aurait pas tiré de grands pontifes de leur corps.

Il paraît que ce ne fut qu'après la fondation d'Alexandrie, que les Juifs se partagèrent en trois sectes, les pharisiens, les saducéens & les esséniens. L'historien Joseph, qui était pharisien, nous apprend, au livre treize de ses antiquités, que les pharisiens croyaient la métempsychose. Les saducéens croyaient que l'ame périssait avec le corps. Les esséniens, dit encore Joseph, tenaient les ames immortelles; les ames, selon eux, descendaient en forme aérienne dans les corps, de la plus haute région de l'air; elles y sont reportées par un attrait violent; & après la mort, celles qui ont appartenu à des gens de bien, demeurent au-delà de l'Océan, dans un pays où il n'y a ni chaud ni froid, ni vent ni pluie. Les ames des méchans vont dans un climat tout contraire. Telle était la théologie des Juifs.

Celui qui seul devait instruire tous les hommes, vint condamner ces trois sectes; mais sans lui, nous n'aurions jamais pu rien connaître de notre ame, puisque les philosophes n'en ont jamais eu aucune idée déterminée, & que Moïse, seul vrai législateur du monde avant le nôtre, Moïse, qui parlait à Dieu face à face, a laissé les hommes dans une ignorance profonde sur ce grand article. Ce n'est donc que depuis dix-sept cents ans qu'on est certain de l'existence de l'ame, & de son immortalité.

Cicéron n'avait que des doutes; son petit-fils & sa petite-fille purent apprendre la vérité des premiers Galiléens qui vinrent à Rome.

Mais avant ce tems-là, & depuis, dans tout le reste de la terre où les apôtres ne pénétrèrent pas, chacun devait dire à son ame: Qui es-tu? d'où viens-tu? que fais-tu? où vas-tu? tu es je ne fais

quoi, pensant & sentant ; & quand tu sentirais & penserais cent mille millions d'années tu n'en sauras jamais davantage par tes propres lumières, sans le secours d'un Dieu.

O homme ! ce Dieu t'a donné l'entendement pour te bien conduire, & non pour pénétrer dans l'essence des choses qu'il a créées.

C'est ainsi qu'a pensé Locke, & avant Locke Gassendi, & avant Gassendi une foule de sages ; mais nous avons des bacheliers qui savent tout ce que ces grands - hommes ignoraient.

De cruels ennemis de la raison ont osé s'élever contre ces vérités reconnues par tous les sages. Ils ont porté la mauvaise foi & l'impudence jusqu'à imputer aux auteurs de cet ouvrage, d'avoir assuré que l'ame est matière. Vous savez bien, persécuteurs de l'innocence, que nous avons dit tout le contraire. Vous avez dû lire ces propres mots contre Epicure, Démocrite & Lucrèce : *Mon ami, comment un atome pense-t-il ? avoue que tu n'en fais rien.* Vous êtes donc évidemment des calomniateurs.

Personne ne fait ce que c'est que l'Être appelé *esprit*, auquel même vous donnez ce nom matériel d'esprit, qui signifie *vent*. Tous les premiers pères de l'église ont cru l'ame corporelle. Il est impossible à nous autres êtres bornés de savoir si notre intelligence est substance ou faculté : nous ne pouvons connaître à fond ni l'être étendu, ni l'être pensant, ou le mécanisme de la pensée.

On vous crie, avec les respectables Gassendi & Locke, que nous ne savons rien par nous-mêmes des secrets du Créateur. Êtes-vous donc des dieux qui savez tout ? On vous répète que nous ne pouvons connaître la nature & la destination de l'ame que par la révélation. Quoi ! cette révélation ne vous suffit-elle pas ? Il faut bien que vous soyez ennemis de cette révélation que nous réclamons, puisque vous persécutez ceux qui attendent tout d'elle, & qui ne croient qu'en elle.

Nous nous en rapportons, disons-nous, à la parole de Dieu ; & vous, ennemis de la raison & de Dieu, vous qui blasphémez l'un & l'autre, vous traitez l'humble doute & l'humble soumission du philosophe, comme le loup traita l'agneau dans les fables d'Esope ; vous lui dites : tu médis de moi l'an passé ; il faut que je suce ton sang. La philosophie ne se venge point ; elle rit en paix de vos vains efforts ; elle éclaire doucement les hommes, que vous voulez abrutir pour les rendre semblables à vous.



## A N G E.

Ange, en grec, *envoyé*. On n'en fera guère plus instruit quand on saura que les Perses avaient des peris, les Hébreux des malakin, les Grecs leurs demonoi.

Mais ce qui nous instruira peut-être davantage, ce sera qu'une des premières idées des hommes a toujours été de placer des êtres intermédiaires entre la Divinité & nous ; ce sont ces démons, ces génies que l'antiquité inventa : l'homme fit toujours les dieux à son image. On voyait les princes signifier leurs ordres par des messagers ; donc la Divinité envoie aussi ses couriers : Mercure, Iris, étaient des couriers, des messagers.

Les Hébreux, ce seul peuple conduit par la Divinité même, ne donnèrent point d'abord de noms aux anges que Dieu daignait enfin leur envoyer ; ils empruntèrent les noms que leur donnaient les Chaldéens, quand la nation juive fut captive dans la Babylonie ; Michel & Gabriel sont nommés pour la première fois par Daniel, esclave chez ces peuples. Le Juif Tobie, qui vivait à Ninive, connut l'ange Raphaël qui voyagea avec son fils pour l'aider à retirer de l'argent que lui devait le Juif Gabaël.

Dans les loix des Juifs, c'est-à-dire, dans le Lévitique & le

Deutéronome, il n'est pas fait la moindre mention de l'existence des anges; à plus forte raison, de leur culte: aussi les sado-céens ne croyaient-ils point aux anges.

Mais dans les histoires des Juifs, il en est beaucoup parlé. Ces anges étaient corporels, ils avaient des ailes au dos, comme les Gentils feignirent que Mercure en avait aux talons; quelquefois il cachaient leurs ailes sous leurs vêtemens. Comment n'auraient-ils pas eu de corps, puisqu'ils buvaient & mangeaient, & que les habitans de Sodome voulurent commettre le péché de la pédérastie avec les anges qui allèrent chez Loth.

L'ancienne tradition juive, selon Ben Maimon, admet dix degrés, dix ordres d'anges; 1. les chaos, acodém, purs, saints; 2. les ofamins, rapides; 3. les orolim, les forts; 4. les chafmalim, les flammes; 5. les séraphim, étincelles; 6. les malachim, anges, messagers, députés; 7. les éloim, les dieux ou juges; 8. les ben éloim, enfans des dieux; 9. cherubim, images; 10. ychim, les animés.

L'histoire de la chute des anges ne se trouve point dans les livres de Moïse; le premier témoignage qu'on en rapporte est celui du prophète Isaire, qui, apostrophant le roi de Babylone, s'écrie: Qu'est devenu l'exacteur des tributs? les sapins & les cèdres se réjouissent de sa chute: comment es-tu tombée du ciel, ô helle! étoile du matin? on a traduit cet helle par le mot lucifer; & ensuite, par un sens allégorique, on a donné le nom de lucifer au prince des anges qui firent la guerre dans le ciel; & enfin ce nom, qui signifie *phosphère* & *aurore*, est devenu le nom du diable.

La religion chrétienne est fondée sur la chute des anges. Ceux qui se révoltèrent furent précipités, des sphères qu'ils habitaient, dans l'enfer au centre de la terre, & devinrent diables. Un diable tenta Eve sous la figure d'un serpent, & damna le genre humain. JESUS vint racheter le genre humain & triompher du diable, qui nous tente encore. Cependant cette tradition fonda-

mentale



mentale ne se trouve que dans le livre apocryphe d'Enoch; & encore y est-elle d'une manière toute différente de la tradition reçue.

St. Augustin, dans sa cent neuvième lettre, ne fait nulle difficulté d'attribuer des corps déliés & agiles aux bons & aux mauvais anges. Le pape Grégoire II a réduit à neuf chœurs, à neuf hiérarchies ou ordres, les dix chœurs des anges reconnus par les Juifs; ce sont les *séraphins*, les *chérubins*, les *trônes*, les *dominations*, les *vertus*, les *puissances*, les *principautés*, les *archanges*, & enfin les *anges*, qui donnent le nom aux huit autres hiérarchies.

Les Juifs avaient dans le temple deux chérubins ayant chacun deux têtes, l'une de bœuf, l'autre d'aigle, avec six ailes. Nous les peignons aujourd'hui sous l'image d'une tête volante, ayant deux petites ailes au-dessous des oreilles. Nous peignons les anges & les archanges sous la figure de jeunes gens, ayant deux ailes au dos. A l'égard des trônes & des dominations, on ne s'est pas encore avisé de les peindre.

St. Thomas, à la question CVIII. article 2, dit que les trônes sont aussi près de Dieu que les chérubins & les séraphins, parce que c'est sur eux que Dieu est assis. Scot a compté mille millions d'anges. L'ancienne mythologie des bons & des mauvais génies ayant passé de l'Orient en Grèce, & à Rome, nous consacraâmes cette opinion, en admettant pour chaque homme un bon & un mauvais ange, dont l'un l'assiste & l'autre lui nuit depuis sa naissance jusqu'à sa mort: mais on ne fait pas encore si ces bons & mauvais anges passent continuellement de leur poste à un autre, ou s'ils sont relevés par d'autres. Consultez sur cet article la somme de St. Thomas.

On ne fait pas précisément où les anges se tiennent; si c'est dans l'air, dans le vuide, dans les planètes; Dieu n'a pas voulu que nous en fussions instruits.

---

### A N T H R O P O P H A G E S.

Nous avons parlé de l'amour (a). Il est dur de passer de gens qui se baissent, à gens qui se mangent. Il n'est que trop vrai qu'il y a eu des anthropophages; nous en avons trouvé en Amérique; il y en a peut-être encore; & les Cyclopes n'étaient pas les seuls dans l'antiquité qui se nourrissaient quelquefois de chair humaine. Juvenal rapporte que chez les Egyptiens, ce peuple si sage, si renommé pour les loix, ce peuple si pieux, qui adorait des crocodiles & des oignons, les Tintirites mangèrent un de leurs ennemis tombé entre leurs mains: il ne fait pas ce conte sur un oui-dire; ce crime fut commis presque sous ses yeux; il était alors en Egypte, & à peu de distance de Tintire. Il cite à cette occasion les Gascons & les Saguntins qui se nourrissent autrefois de la chair de leurs compatriotes.

En 1725 on amena quatre sauvages du Mississipi à Fontainebleau. J'eus l'honneur de les entretenir. Il y avait parmi eux une dame du pays, à qui je demandai si elle avait mangé des hommes; elle me répondit très-naïvement qu'elle en avait mangé. Je parus un peu scandalisé. Elle s'excusa en disant qu'il valait mieux manger son ennemi mort, que de le laisser dévorer aux bêtes, & que les vainqueurs méritaient d'avoir la préférence. Nous tuons, en bataille rangée, ou non rangée, nos voisins; & pour la plus vile récompense nous travaillons à la cuisine des corbeaux & des vers. C'est là qu'est l'honneur, c'est là qu'est le crime. Qu'importe, quand on est tué, d'être mangé par un soldat, ou par un corbeau & un chien?

Nous respectons plus les morts que les vivans. Il aurait fallu respecter les uns & les autres. Les nations qu'on nomme policées ont eu raison de ne pas mettre leurs ennemis vaincus à la broche: car s'il était permis de manger ses voisins, on man-

(a) Voyez les *Questions sur l'Encyclopédie*.

gerait bientôt ses compatriotes ; ce qui serait un grand inconvénient pour les vertus sociales. Mais les nations policées ne l'ont pas toujours été ; toutes ont été long-tems sauvages ; & dans le nombre infini de révolutions que ce globe a éprouvées, le genre humain a été tantôt nombreux, tantôt très-rare. Il est arrivé aux hommes ce qui arrive aujourd'hui aux éléphants, aux lions, aux tigres, dont l'espèce a beaucoup diminué. Dans les tems où une contrée était peu peuplée d'hommes, ils avaient peu d'arts, ils étaient chasseurs. L'habitude de se nourrir de ce qu'ils avaient tué, fit aisément qu'ils traitèrent leurs ennemis comme leurs cerfs & leurs sangliers. C'est la superstition qui a fait immoler des victimes humaines, c'est la nécessité qui les a fait manger.

Quel est le plus grand crime, ou de s'assembler pieusement pour plonger un couteau dans le cœur d'une jeune fille ornée de bandelettes, à l'honneur de la Divinité, ou de manger un vilain homme qu'on a tué à son corps défendant ?

Cependant nous avons beaucoup plus d'exemples de filles & de garçons sacrifiés, que de filles & de garçons mangés. Presque toutes les nations connues ont sacrifié des garçons & des filles. Les Juifs en immolaient. Cela s'appelait l'anathème ; c'était un véritable sacrifice, & il est ordonné au vingt-neuvième chapitre du Lévitique, de ne point épargner les ames vivantes qu'on aura vouées ; mais il ne leur est prescrit en aucun endroit d'en manger ; on les en menace seulement ; & Moïse, comme nous avons vu, dit aux Juifs que s'ils n'observent pas ces cérémonies, non-seulement ils auront la gale, mais que les mères mangeront leurs enfans. ....



*A P I S.*

Le bœuf Apis était-il adoré à Memphis comme dieu ; comme symbole , ou comme bœuf ? Il est à croire que les fanatiques voyaient en lui un dieu , les sages un simple symbole , & que le sot peuple adorait le bœuf. Cambyse fit-il bien , quand il eut conquis l'Egypte , de tuer ce bœuf de sa main ? Pourquoi non ? Il faisait voir aux imbécilles qu'on pouvait mettre leur dieu à la broche , sans que la nature s'armât pour venger ce sacrilège. On a fort vanté les Egyptiens. Je ne connais guère de peuple plus misérable ; il faut qu'il y ait toujours eu dans leur caractère & dans leur gouvernement un vice radical qui en a toujours fait de vils esclaves. Je consens que dans les tems presqu'inconnus , ils aient conquis la terre ; mais dans les tems d'histoire ils ont été subjugués par tous ceux qui s'en sont voulu donner la peine ; par les Assyriens , par les Grecs , par les Romains , par les Arabes , par le Mammelus , par Les Turcs , enfin par tout le monde , excepté par nos croisés , attendu que ceux-ci étaient plus mal avisés que les Egyptiens n'étaient lâches. Ce fut la milice des Mammelus qui battit les Français. Il n'y a peut-être que deux choses passables dans cette nation ; la première , que ceux qui adoraient un bœuf ne voulurent jamais contraindre ceux qui adoraient un singe à changer de religion ; la seconde , qu'ils ont fait toujours éclore des poulets dans des fours.

On vante leurs pyramides ; mais ce sont des monumens d'un peuple esclave. Il faut bien qu'on y ait fait travailler toute la nation , sans quoi on n'aurait pu venir à bout d'élever ces vilaines masses. A quoi servaient-elles ? A conserver dans une petite chambre la momie de quelque prince , ou de quelque gouverneur , ou de quelque intendant , que son ame devait ranimer au bout de mille ans. Mais s'ils espéraient cette résurrection des corps , pourquoi leur ôter la cervelle avant de les embaumer ? Les Egyptiens devaient-ils ressusciter sans cervelle ?

## A T H É I S M E.

. . . . .  
 Disons un mot de la question de morale agitée par Bayle ; savoir, *si une société d'athées pourrait subsister*. Remarquons d'abord sur cet article, quelle est l'énorme contradiction des hommes dans la dispute. Ceux qui se sont élevés contre l'opinion de Bayle avec le plus d'emportement, ceux qui lui ont nié avec le plus d'injures la possibilité d'une société d'athées, ont soutenu depuis avec la même intrépidité que l'athéisme est la religion du gouvernement de la Chine.

Ils se sont assurément bien trompés sur le gouvernement chinois ; ils n'avaient qu'à lire les édits des empereurs de ce vaste pays ; ils auraient vu que ces édits sont des sermons , & que partout il y est parlé de l'Etre suprême , gouverneur, vengeur , & rémunérateur.

Mais en même tems ils ne se sont pas moins trompés sur l'impossibilité d'une société d'athées ; & je ne sais comment Mr. Bayle a pu oublier un exemple frappant qui aurait pu rendre sa cause victorieuse.

En quoi une société d'athées paraît-elle impossible ? C'est qu'on juge que des hommes qui n'auraient pas de frein, ne pourraient jamais vivre ensemble ; que les loix ne peuvent rien contre les crimes secrets ; qu'il faut un Dieu vengeur qui punisse, dans ce monde-ci ou dans l'autre , les méchans échappés à la justice humaine.

Les loix de Moïse , il est vrai , n'enseignaient point une vie à venir, ne menaçaient point de châtimens après la mort, n'enseignaient point aux premiers Juifs l'immortalité de l'ame ; mais les Juifs, loin d'être athées, loin de croire se soustraire à la vengeance divine , étaient les plus religieux de tous les hommes.

Non-seulement ils croyaient l'existence d'un Dieu éternel : mais ils le croyaient toujours présent parmi eux ; ils tremblaient d'être punis dans eux-mêmes , dans leurs femmes , dans leurs enfans , dans leur postérité , jusqu'à la quatrième génération ; & ce frein était très-puissant.

Mais, chez les Gentils, plusieurs sectes n'avaient aucun frein ; les sceptiques doutaient de tout ; les académiciens suspendaient leur jugement sur tout ; les épicuriens étaient persuadés que la Divinité ne pourrait se mêler des affaires des hommes ; & dans le fond, ils n'admettaient aucune divinité. Ils étaient convaincus que l'ame n'est point une substance , mais une faculté qui naît & qui périt avec le corps : par conséquent ils n'avaient aucun joug que celui de la morale & de l'honneur. Les sénateurs & les chevaliers Romains étaient de véritables athées ; car les dieux n'existaient pas pour des hommes qui ne craignaient ni n'espéraient rien d'eux. Le sénat romain était donc réellement une assemblée d'athées du tems de César & de Cicéron.

Ce grand orateur, dans sa harangue pour Cluentius, dit à tout le sénat assemblé : *Quel mal lui fait la mort ? nous rejetons toutes les fables ineptes des enfers , qu'est-ce donc que la mort lui a ôté ? Rien que le sentiment des douleurs.*

César , l'ami de Catilina , voulant sauver la vie de son ami , contre ce même Cicéron, ne lui objecte-t-il pas que ce n'est point punir un criminel que de le faire mourir ; que la mort *n'est rien* ; que c'est seulement la fin de nos maux ; que c'est un moment plus heureux que fatal ? Cicéron & tout le sénat ne se rendent-ils pas à ces raisons ? Les vainqueurs & les législateurs de l'univers connu , formaient donc visiblement une société d'hommes qui ne craignaient rien des dieux , qui étaient de véritables athées.

Bayle examine ensuite si l'idolâtrie est plus dangereuse que l'athéisme ; si c'est un crime plus grand de ne point croire à la Divinité , que d'avoir d'elle des opinions indignes : il est en cela

du sentiment de Plutarque ; il croit qu'il vaut mieux n'avoir nulle opinion, qu'une mauvaise opinion ; mais, n'en déplaise à Plutarque, il est évident qu'il valoit infiniment mieux pour les Grecs de craindre Cérès , Neptune & Jupiter , que de ne rien craindre du tout ; il est clair que la sainteté des sermens est nécessaire ; qu'on doit se fier davantage à ceux qui pensent qu'un faux serment sera puni, qu'à ceux qui pensent qu'ils peuvent faire un faux serment avec impunité. Il est indubitable que dans une ville policée , il est infiniment plus utile d'avoir une religion ( même mauvaise ) que de n'en avoir point du tout.

Il parait donc que Bayle devait plutôt examiner quel est le plus dangereux, du fanatisme ou de l'athéisme. Le fanatisme est certainement mille fois plus funeste ; car l'athéisme n'inspire point de passion sanguinaire ; mais le fanatisme en inspire : l'athéisme ne s'oppose pas aux crimes ; mais le fanatisme les fait commettre. Supposons avec l'auteur du *Commentarium rerum gallicarum*, que le chancelier de l'Hôpital fût athée, il n'a fait que de sages loix, & n'a conseillé que la modération & la concorde. Les fanatiques commirent les massacres de la St. Barthelemi. Hobbes passa pour un athée ; il mena une vie tranquille & innocente. Les fanatiques de son tems inondèrent de sang l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande. Spinoza était non-seulement athée, mais il enseigna l'athéisme ; ce ne fut pas lui assurément qui eut part à l'assassinat juridique de Barneveldt ; ce ne fut pas lui qui déchira les deux frères de Vith en morceaux, & qui les mangea sur le gril.

Les athées sont, pour la plupart, des savans hardis & égarés qui raisonnent mal, & qui, ne pouvant comprendre la création, l'origine du mal, & d'autres difficultés, ont recours à l'hypothèse de l'éternité des choses, & de la nécessité.

Les ambitieux, les voluptueux n'ont guère le tems de raisonner, & d'embrasser un mauvais système ; ils ont autre chose à faire qu'à comparer Lucrèce avec Socrate. C'est ainsi que vont les choses parmi nous.

Il n'en était pas ainsi du sénat de Rome, qui était presque tout composé d'athées de théorie & de pratique, c'est-à-dire, qui ne croyaient ni à la Providence ni à la vie future. Ce sénat était une assemblée de philosophes, de voluptueux & d'ambitieux, tous très-dangereux, & qui perdirent la république. L'épicuréisme subsista sous les empereurs : les athées du sénat avaient été des factieux dans les tems de Sylla & de César ; ils furent sous Auguste & Tibère des athées esclaves.

Je ne voudrais pas avoir à faire à un prince athée, qui trouverait son intérêt à me faire piler dans un mortier ; je suis bien sûr que je serais pilé. Je ne voudrais pas, si j'étais souverain, avoir à faire à des courtisans athées, dont l'intérêt serait de m'empoisonner ; il me faudrait prendre au hasard du contrepoison tous les jours. Il est donc absolument nécessaire pour les princes & pour les peuples, que l'idée d'un Etre suprême, créateur, gouverneur, rémunérateur & vengeur, soit profondément gravée dans les esprits.

Il y a des peuples athées, dit Bayle dans ses pensées sur les comètes. Les Caffres, les Hottentots, les Topinambous, & beaucoup d'autres petites nations, n'ont point de Dieu ; ils ne le nient ni ne l'affirment ; ils n'en ont jamais entendu parler. Dites-leur qu'il y en a un, ils le croiront aisément ; dites-leur que tout se fait par la nature des choses, ils vous croiront de même. Prétendre qu'ils sont athées est la même imputation que si l'on disait qu'ils sont anti-cartésiens : ils ne sont ni pour ni contre Descartes. Ce sont de vrais enfans : un enfant n'est ni athée ni déiste ; il n'est rien.

Quelle conclusion tirerons-nous de tout ceci ? Que l'athéisme est un monstre très-pernicieux dans ceux qui gouvernent ; qu'il l'est aussi dans les gens de cabinet, quoique leur vie soit innocente, parce que de leur cabinet ils peuvent percer jusqu'à ceux qui sont en place ; que s'il n'est pas si funeste que le fanatisme, il est presque toujours fatal à la vertu. Ajoutons sur-tout qu'il y a moins d'athées aujourd'hui que jamais, depuis que les philosophes



phes ont reconnu qu'il n'y a aucun être végétant sans germe, aucun germe sans dessein, &c. & que le bled ne vient point de pourriture.

Des géometres non philosophes ont rejeté les causes finales ; mais les vrais philosophes les admettent ; & , comme l'a dit un auteur connu, un catéchiste annonce Dieu aux enfans, & Newton le démontre aux sages.

S'il y a des athées , à qui doit-on s'en prendre , sinon aux tyrans mercenaires des ames, qui, en nous révoltant contre leurs fourberies, forcent quelques esprits faibles à nier le Dieu que ces monstres déshonorent ? Combien de fois les sangsues du peuple ont-ils porté les citoyens accablés jusqu'à se révolter contre le roi (a) ?

Des hommes engraisés de notre substance nous crient : Soyez persuadés qu'une ânesse à parlé ; croyez qu'un poisson a avalé un homme, & l'a rendu, au bout de trois jours, sain & gaillard sur le rivage ; ne doutez pas que le Dieu de l'univers n'ait ordonné à un prophète Juif de manger de la merde (Ezéchiél), & à un autre prophète d'acheter deux catins, & de leur faire des fils de p.... (Osée). Ce sont les propres mots qu'on fait prononcer au Dieu de vérité & de pureté. Croyez cent choses ou visiblement abominables ou mathématiquement impossibles, sinon le Dieu de miséricorde, vous brûlera, non-seulement pendant des millions de milliards de siècles au feu d'enfer, mais pendant toute l'éternité, soit que vous ayiez un corps, soit que vous n'en ayiez pas.

Ces inconcevables bêtises révoltent des esprits faibles & téméraires , aussi-bien que des esprits fermes & sages. Ils disent : Si nos maîtres nous peignent Dieu comme le plus insensé & comme le plus barbare de tous les êtres , donc il n'y a point de Dieu ; mais ils devraient dire : donc nos maîtres attribuent à

(a) Voyez les *Questions sur l'Encyclopédie*, article *Fraude*.

Dieu leurs absurdités & leurs fureurs ; donc Dieu est le contraire de ce qu'ils annoncent ; donc Dieu est aussi sage & aussi bon qu'ils le disent fou & méchant. C'est ainsi que s'expliquent les sages. Mais si un fanatique les entend , il les dénonce à un magistrat sergent de prêtres , & ce sergent les fait brûler à petit feu , croyant venger & imiter la majesté divine , qu'il outrage.



### B A B E L.

La vanité a toujours élevé les grands monumens. Ce fut par vanité que les hommes bâtirent la belle tour de Babel. Allons , élevons une tour dont le sommet touche au ciel , & rendons notre nom célèbre , avant que nous soyons dispersés dans toute la terre. L'entreprise fut faite du tems d'un nommé Phaleg qui comptait le bon homme Noé pour son cinquième aïeul. L'architecture & tous les arts qui l'accompagnent , avaient fait , comme on voit , de grands progrès en cinq générations. St. Jérôme , le même qui a vu des faunes & des satyres , n'avait pas vu plus que moi la tour de Babel ; mais il assure qu'elle avait vingt mille pieds de hauteur. C'est bien peu de chose. L'ancien livre jalculte écrit par un des plus doctes Juifs , démontre que sa hauteur était de quatre-vingt-un mille pieds juifs. Et il n'y a personne qui ne sache que le pied juif était à peu près de la longueur du pied grec. Cette dimension est bien plus vraisemblable que celle de Jérôme. Cette tour subsiste encore , mais elle n'est plus tout-à-fait si haute. Plusieurs voyageurs très-véridiques l'ont vue : moi qui ne l'ai point vue , je n'en parlerai pas plus que d'Adam mon grand-père , avec qui je n'ai point eu l'honneur de converser : mais consultez le révérend père Dom Calmet. C'est un homme d'un esprit fin & d'une profonde philosophie ; il vous expliquera la chose. Je ne sais pas pourquoi il est dit dans la Genèse que Babel signifie confusion , car *Ba* signifie père dans les langues orientales , & *Bel* signifie Dieu ; Babel signifie la ville de Dieu , la ville sainte. Les anciens donnaient ce nom à toutes leurs capitales. Mais il est incontestable que Babel veut dire confusion ,

soit parce que les architectes furent confondus après avoir élevé leur ouvrage jusqu'à quatre-vingt & un mille pieds juifs, soit parce que les langues se confondirent ; & c'est évidemment depuis ce tems-là que les Allemands n'entendent plus les Chinois ; car il est clair, selon le savant Bochart, que le chinois est originairement la même langue que le haut allemand.



### B A P T E M E.

Baptême, mot grec qui signifie immersion. Les hommes qui se conduisent toujours par les sens, imaginèrent aisément que ce qui lavait le corps, lavait aussi l'ame. Il y avait de grandes cuves dans les souterrains des temples d'Egypte pour les prêtres & pour les initiés. Les Indiens de tems immémorial se sont purifiés dans l'eau du Gange, & cette cérémonie est encore fort en vogue. Elle passa chez les Hébreux ; on y baptisait tous les étrangers qui embrassaient la loi judaïque, & qui ne voulaient pas se soumettre à la circoncision ; les femmes sur-tout, à qui on ne faisait pas cette opération, & qui ne la subissaient qu'en Ethiopie, étaient baptisées ; c'était une régénération ; cela donnait une nouvelle ame, ainsi qu'en Egypte. Voyez sur cela Epiphane, Maimonide, & la Gemmare.

Jean baptisa dans le Jourdain, & même il baptisa Jesus, qui pourtant ne baptisa jamais personne, mais qui daigna consacrer cette ancienne cérémonie. Tout signe est indifférent par lui-même, & Dieu attache sa grace au signe qu'il lui plaît de choisir. Le baptême fut bientôt le premier rite & le sceau de la religion chrétienne. Cependant les quinze premiers évêques de Jérusalem furent tous circoncis ; il n'est pas sûr qu'ils fussent baptisés.

On abusa de ce sacrement dans les premiers siècles du christianisme ; rien n'était plus commun que d'attendre l'agonie pour recevoir le baptême. L'exemple de l'empereur Constantin

en est une assez bonne preuve. Voici comme il raisonnait : Le baptême purifie tout ; je peux donc tuer ma femme , mon fils & tous mes parens , après quoi je me ferai baptiser , & j'irai au ciel. Comme de fait il n'y manqua pas. Cet exemple était dangereux ; peu à peu la coutume s'abolit d'attendre la mort pour se mettre dans le bain sacré. ....

### *IDÉES DES UNITAIRES RIGIDES SUR LE BAPTEME.*

« Il est évident pour quiconque veut raisonner sans préjugé ,  
 » que le baptême n'est ni une marque de grace conférée , ni  
 » un sceau d'alliance , mais une simple marque de pro-  
 » fession.

« Que le baptême n'est nécessaire , ni de nécessité de pré-  
 » cepte , ni de nécessité de moyen.

« Qu'il n'a point été institué par Jésus - Christ , & que  
 » le chrétien peut s'en passer sans qu'il puisse en résulter pour  
 » lui aucun inconvénient.

« Qu'on ne doit pas baptiser les enfans ni les adultes ,  
 » ni en général aucun homme.

« Que le baptême pouvait être d'usage dans la naissance du  
 » christianisme à ceux qui sortaient du paganisme , pour rendre  
 » publique leur profession de foi , & en être la marque au-  
 » thentique ; mais qu'à présent il est absolument inutile & tout-à-  
 » fait indifférent. »

( *Tiré du Dictionnaire Encyclopédique , à l'article des Unitaires* )

### A D D I T I O N.

Quelle étrange idée , tirée de la lessive , qu'un pot d'eau nettoie tous les crimes ! aujourd'hui qu'on baptise tous les enfans , parce qu'une idée non moins absurde les supposait tous criminels , les voilà tous sauvés jusqu'à ce qu'il aient l'âge de

raison & qu'ils puissent devenir coupables. Egorgez-les donc au plus vite pour leur assurer le paradis. Cette conséquence est si juste qu'il y a eu une secte dévote qui s'en allait empoisonnant ou tuant tous les petits enfans nouvellement baptisés. Ces dévots raisonnaient parfaitement. Ils disaient : Nous faisons à ces petits innocens le plus grand bien possible ; nous les empêchons d'être méchans & malheureux dans cette vie , & nous leur donnons la vie éternelle.

( *De M. l'abbé Nicaise.* )



### B E T E S.

Quelle pitié , quelle pauvreté , d'avoir dit que les bêtes sont des machines , privées de connaissance & de sentiment , qui font toujours leurs opérations de la même manière , qui n'apprennent rien , ne perfectionnent rien , &c. !

Quoi ! cet oiseau qui fait son nid en demi-cercle quand il l'attache à un mur , qui le bâtit en quart de cercle quand il est dans un angle , & en cercle sur un arbre ; cet oiseau fait tout de la même façon ? Ce chien de chasse que tu as discipliné pendant trois mois , n'en sait-il pas plus au bout de ce tems , qu'il n'en savait avant les leçons ? Le serin à qui tu apprends un air , le répète-t-il dans l'instant ? n'emploies-tu pas un tems considérable à l'enseigner ? n'as-tu pas vu qu'il se méprend & qu'il se corrige ?

Est-ce parce que je te parle , que tu juges que j'ai du sentiment , de la mémoire , des idées ? Eh bien ! je ne te parle pas ; tu me vois entrer chez moi l'air affligé , chercher un papier avec inquiétude , ouvrir le bureau où je me souviens de l'avoir enfermé , le trouver , le lire avec joie ; tu juges que j'ai éprouvé le sentiment de l'affliction & celui du plaisir , que j'ai de la mémoire & de la connaissance.

Porte donc le même jugement sur ce chien qui a perdu son maître , qui l'a cherché dans tous les chemins avec des cris douloureux , qui entre dans la maison agité , inquiet , qui descend , qui monte , qui va de chambre en chambre , qui trouve enfin dans son cabinet le maître qu'il aime , & qui lui témoigne sa joie par la douceur de ses cris , par ses sauts , par ses caresses.

Des barbares saisissent ce chien , qui l'emporte si prodigieusement sur l'homme en amitié ; ils le clouent sur une table , & ils le dissèquent vivant pour te montrer les veines mezaraiques. Tu découvres dans lui tous les mêmes organes de sentiment qui sont dans toi. Répond-moi , machiniste ; la nature a-t-elle arrangé tous les ressorts du sentiment dans cet animal , afin qu'il ne sente pas ? a-t-il des nerfs pour être impassible ? Ne suppose point cette impertinente contradiction dans la nature.

Mais les maîtres de l'école demandent ce que c'est que l'ame des bêtes. Je n'entends pas cette question. Un arbre a la faculté de recevoir dans ses fibres sa sève qui circule , de déployer les boutons de ses feuilles & de ses fruits ; me demanderez-vous ce que c'est que l'ame de cet arbre ? il a reçu ces dons ; l'animal a reçu ceux du sentiment , de la mémoire , d'un certain nombre d'idées. Qui a fait tous ces dons ? qui a donné toutes ces facultés ? celui qui fait croître l'herbe des champs , & qui fait graviter la terre vers le soleil.

Les ames des bêtes sont des formes substantielles , a dit Aristote , & après Aristote l'école arabe , & après l'école arabe , l'école angélique , & après l'école angélique , la forbonne , & après la forbonne personne au monde.

*Les ames des bêtes sont matérielles* , crient d'autres philosophes. Ceux-là n'ont pas fait plus de fortune que les autres. On leur a en vain demandé ce que c'est qu'une ame matérielle ; il faut qu'ils conviennent que c'est de la matière qui a sensation : mais qui lui a donné cette sensation ? c'est une ame

matérielle, c'est-à-dire que c'est de la matière qui donne de la sensation à la matière : ils ne sortent pas de ce cercle.

Ecoutez d'autres bêtes raisonnant sur les bêtes ; leur ame est un être spirituel qui meurt avec le corps : mais quelle preuve en avez-vous ? quelle idée avez-vous de cet être spirituel , qui , à la vérité , a du sentiment , de la mémoire , & sa mesure d'idées & de combinaisons , mais qui ne pourra jamais savoir ce que fait un enfant de six ans ? Sur quel fondement imaginez-vous que cet être qui n'est pas corps périt avec le corps ? les plus grandes bêtes sont ceux qui ont avancé que cette ame n'est ni corps ni esprit. Voilà un beau système ! Nous ne pouvons entendre par esprit que quelque chose d'inconnu qui n'est pas corps. Ainsi le système de ces messieurs revient à ceci , que l'ame des bêtes est une substance qui n'est ni corps ni quelque chose qui n'est point corps.

D'où peuvent procéder tant d'erreurs contradictoires ? de l'habitude où les hommes ont toujours été d'examiner ce qu'est une chose , avant de savoir si elle existe. On appelle la languette , la soupape d'un soufflet , l'ame du soufflet. Qu'est-ce que cette ame ? c'est un nom que j'ai donné à cette soupape qui baisse , laisse entrer l'air , se relève , & le pousse par un tuyau , quand je fais mouvoir le soufflet.

Il n'y a point là une ame distincte de la machine. Mais qui fait mouvoir le soufflet des animaux ? Je vous l'ai déjà dit , celui qui fait mouvoir les astres. Le philosophe qui a dit : *Deus est anima brutorum* , avait raison ; mais il devait aller plus loin.



---

*BORNES DE L'ESPRIT HUMAIN.*

Elles sont par-tout , pauvre docteur. Veux-tu favoir comment ton bras & ton pied obéissent à ta volonté , & comment ton foie n'y obéit pas ? cherches-tu comment la pensée se forme dans ton chétif entendement , & cet enfant dans l'utérus de cette femme ? Je te donne du tems pour me répondre ; qu'est-ce que la matière ? tes pareils ont écrit dix mille volumes sur cet article ; ils ont trouvé quelques qualités de cette substance : les enfans les connaissent comme toi : mais cette substance , qu'est-ce au fond ? & qu'est-ce que tu as nommé *esprit* , du mot latin qui veut dire *souffle* , ne pouvant faire mieux parce que tu n'en as pas d'idée ?

Et cependant tu as pris tes degrés , & tu es fourré , & ton bonnet l'est aussi , & on t'appelle maître. Et cet orgueilleux imbécille , revêtu d'un petit emploi , dans une petite ville , croit avoir acquis le droit de juger & de condamner ce qu'il n'entend pas.

La devise de Montagne était , *Que fais-je ?* & la tienne est , *Que ne fais-je pas ?*



*C A R E M E .*



## C A R Ê M E.

*Questions sur le carême.*

Les premiers qui s'avisèrent de jeûner se mirent-ils à ce régime par ordonnance du médecin, pour avoir eu des indigestions ?

Le défaut d'appétit qu'on se sent dans la tristesse fut-il la première origine des jours de jeûne prescrits dans les religions tristes ?

Les Juifs prirent-ils la coutume de jeûner, des Egyptiens, dont ils imitèrent tous les rites, jusqu'à la flagellation & au bouc émissaire ?

Pourquoi Jésus jeûna-t-il quarante jours dans le désert où il fut emporté par le diable, par le *Cnathbull* ? St. Matthieu remarque qu'après ce carême *il eut faim* ; il n'avoit dont pas faim pendant ce carême !

Pourquoi dans les jours d'abstinence l'église romaine regarde-t-elle comme un crime de manger des animaux terrestres, & comme une bonne œuvre de se faire servir des soles & des saumons ? Le riche papiste qui aura eu sur sa table pour cinq cent francs de poisson, sera sauvé ; & le pauvre, mourant de faim, qui aura mangé pour quatre sous de petit salé sera damné !

Pourquoi faut-il demander permission à son évêque de manger des œufs ? Si un roi ordonnait à son peuple de ne jamais manger d'œufs, ne passerait-il pas pour le plus ridicule des tyrans ? quelle étrange aversion les évêques ont-ils pour les omelettes ?

*Phil. Liutr. Hist. Tom. VI.*

F f

Croira-t-on que chez les papistes il y ait eu des tribunaux assez imbécilles, assez lâches, assez barbares, pour condamner à la mort de pauvres citoyens qui n'avaient d'autres crimes que d'avoir mangé du cheval en carême ? Le fait n'est que trop vrai : j'ai entre les mains un arrêt de cette espèce. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que les juges qui ont rendu de pareilles sentences se sont crus supérieurs aux Iroquois.

Prêtres idiots & cruels ! à qui ordonnez-vous le carême ? Est-ce aux riches ? ils se gardent bien de l'observer. Est-ce aux pauvres ? ils font carême toute l'année. Le malheureux cultivateur ne mange presque jamais de viande, & n'a pas de quoi acheter du poisson. Fous que vous êtes ! quand corrigerez-vous vos loix absurdes ?



## D E L A C H I N E .

Nous allons chercher à la Chine de la terre, comme si nous n'en avions point ; des étoffes, comme si nous manquions d'étoffes ; une petite herbe pour infuser dans de l'eau, comme si nous n'avions point de simples dans nos climats. En récompense, nous voulons convertir les chinois : c'est un zèle très-louable ; mais il ne faut pas leur contester leur antiquité, & leur dire qu'ils sont des idolâtres. Trouveroit-on bon, en vérité, qu'un capucin, ayant été bien reçu dans un château des Montmorency, voulût leur persuader qu'ils sont nouveaux nobles, comme les secrétaires du roi ; & les accuser d'être idolâtres, parce qu'il aurait trouvé dans ce château deux ou trois statues de connétables, pour lesquelles on aurait un profond respect ?

Le célèbre Volf, professeur de mathématiques dans l'université de Halle, prononça un jour un très-bon discours à la louange de la philosophie chinoise ; il loua cette ancienne espèce d'hommes, qui diffère de nous par la barbe, par les yeux, par le nez, par les oreilles & par le raisonnement ; il loua, dis-je, les chinois d'adorer un Dieu suprême, & d'aimer la vertu ; il

rendait cette justice aux empereurs de la Chine, aux colaos, aux tribunaux, aux lettrés. La justice qu'on rend aux bonzes est d'une espèce différente.

Il faut savoir que ce Volf attiroit à Halle un millier d'écoliers de toutes les nations. Il y avait dans la même université un professeur de théologie nommé Lange, qui n'attirait personne; cet homme, au désespoir de geler de froid seul dans son auditoire, voulut, comme de raison, perdre le professeur de mathématiques; il ne manqua pas, selon la coutume de ses semblables, de l'accuser de ne pas croire en Dieu.

Quelques écrivains d'Europe, qui n'avaient jamais été à la Chine, avaient prétendu que le gouvernement de Pekin était athée. Volf avait loué les philosophes de Pekin; donc Volf était athée; l'envie & la haine ne font jamais de meilleurs syllogismes. Cet argument de Lange, soutenu d'une cabale & d'un protecteur, fut trouvé concluant par le roi du pays, qui envoya un dilemme en forme au mathématicien; ce dilemme lui donnait le choix de sortir de Halle dans vingt-quatre heures, ou d'être pendu. Et comme Volf raisonnait fort juste, il ne manqua pas de partir; sa retraite ôta au roi deux ou trois cent mille écus par an, que ce philosophe faisait entrer dans le royaume par l'affluence de ses disciples.

Cet exemple doit faire sentir aux souverains qu'il ne faut pas toujours écouter la calomnie, & sacrifier un grand-homme à la fureur d'un sot. Revenons à la Chine.

De quoi nous avisons-nous, nous autres au bout de l'Occident, de disputer avec acharnement & avec des torrens d'injures, pour savoir s'il y avait eu quatorze princes, ou non, avant Fo-hi, empereur de la Chine, & si ce Fo-hi vivait trois mille, ou deux mille neuf cents ans avant notre ère vulgaire? Je voudrais bien que deux Irlandais s'avisassent de se quereller à Dublin pour savoir quel fut au douzième siècle le possesseur des terres que j'occupe aujourd'hui; n'est-il pas évident qu'ils devraient s'en rapporter à moi qui ai les archives entre mes mains?

F f 2

Il en est de même , à mon gré , des premiers empereurs de la Chine ; il faut s'en rapporter aux tribunaux du pays.

Disputez tant qu'il vous plaira sur les quatorze princes qui régnèrent avant Fo-hi ; votre belle dispute n'aboutira qu'à prouver que la Chine était très-peuplée alors , & que les loix y régnaient. Maintenant je vous demande si une nation assemblée , qui a des loix & des princes , ne suppose pas une prodigieuse antiquité. Songez combien de tems il faut pour qu'un concours singulier de circonstances fasse trouver le fer dans les mines , pour qu'on l'emploie à l'agriculture , pour qu'on invente la navette & tous les autres arts.

Ceux qui font les enfans à coups de plume , ont imaginé un fort plaisant calcul. Le jésuite Pétau , par une belle supputation , donne à la terre , 285 ans après le déluge , cent fois plus d'habitans qu'on n'ose lui en supposer à présent. Les Cumberland & les Whiston ont fait des calculs aussi comiques ; ces bonnes gens n'avoient qu'à consulter les registres de nos colonies en Amérique ; ils auraient été bien étonnés ; ils auraient appris combien peu le genre-humain se multiplie , & qu'il diminue très-souvent , au lieu d'augmenter.

Laissons donc , nous qui sommes d'hier , nous descendans des Celtes , qui venons de défricher les forêts de nos contrées sauvages , laissons les Chinois & les Indiens jouir en paix de leur beau climat , & de leur antiquité. Cessons sur-tout d'appeller idolâtre l'empereur de la Chine , & le soubà de Dékan : il ne faut pas être fanatique du mérite chinois : la constitution de leur empire est à la vérité la meilleure qui soit au monde ; la seule qui soit toute fondée sur le pouvoir paternel ; la seule dans laquelle un gouverneur de province soit puni quand , en sortant de charge , il n'a pas eu les acclamations du peuple ; la seule qui ait instrué des prix pour la vertu , tandis que par-tout ailleurs les loix se bornent à punir le crime ; la seule qui ait fait adopter ses loix à ses vainqueurs , tandis que nous sommes encore sujets aux coutumes des Burgundiens , des Francs & des Goths qui nous ont domrés. Mais on doit avouer que le petit peuple gouverné

par des bonzes, est aussi frippon que le nôtre ; qu'on y vend tout fort cher aux étrangers , ainsi que chez nous ; que dans les sciences , les Chinois font encore au terme où nous étions il y a deux cents ans ; qu'ils ont comme nous mille préjugés ridicules ; qu'ils croient aux talismans , à l'astrologie judiciaire , comme nous y avons cru long-tems.

Avouons encore qu'ils ont été étonnés de notre thermomètre , de notre manière de mettre des liqueurs à la glace avec du salpêtre , & de toutes les expériences de Torricelli & d'Otogueric , tout comme nous le fûmes lorsque nous vîmes ces amusemens de physique pour la première fois ; ajoutons que leurs médecins ne guérissent pas plus les maladies mortelles , que les nôtres , & que la nature toute seule guérit à la Chine les petites maladies comme ici ; mais tout cela n'empêche pas que les Chinois, il y a quatre mille ans, lorsque nous ne favions pas lire, ne fussent toutes les choses essentiellement utiles dont nous nous vantons aujourd'hui.

La religion des lettrés, encore une fois, est admirable. Point de superstitions, point de légendes absurdes, point de ces dogmes qui insultent à la raison & à la nature , & auxquels des bonzes donnent mille sens différens, parce qu'ils n'en ont aucun. Le culte le plus simple leur a paru le meilleur depuis plus de quarante siècles. Ils font ce que nous pensons qu'étaient Seth , Enoch & Noé ; ils se contentent d'adorer un Dieu, avec tous les sages de la terre, tandis qu'en Europe on se partage entre Thomas & Bonaventure , entre Calvin & Luther , entre Jansénius & Molina.



# CHRISTIANISME.

## *Recherches historiques sur le christianisme.*

**D**USIEURS savans ont marqué leur surprise de ne trouver dans l'historien Josephpe aucune trace de Jésus-Christ; car tous les vrais savans conviennent aujourd'hui, que le petit passage où il en est question dans son histoire, est interpolé (a). Le père de Flavien Josephpe avait dû cependant être un des témoins de tous les miracles de Jésus. Josephpe était de race sacerdotale, parent de la reine Mariamne, femme d'Hérode; il entre dans les plus grands détails sur toutes les actions de ce prince; cependant il ne dit pas un mot ni de la vie ni de la mort de Jésus; & cet historien, qui ne dissimule aucune des cruautés d'Hérode, ne parle point du massacre de tous les enfans, ordonné par lui en conséquence de la nouvelle à lui parvenue qu'il était né un roi des Juifs. Le calendrier grec compte quatorze mille enfans égorgés dans cette occasion.

C'est, de toutes les actions de tous les tyrans, la plus horrible. Il n'y en a point d'exemple dans l'histoire du monde entier.

Cependant le meilleur écrivain qu'aient jamais eu les Juifs, le seul estimé des Romains & des Grecs, ne fait nulle mention de cet événement aussi singulier qu'épouvantable. Il ne parle point de la nouvelle étoile qui avait paru en Orient après la

(a) Les chrétiens, par une de ces fraudes qu'on appelle pieuses, falsifièrent grossièrement un passage de Josephpe. Ils supposent à ce juif si emêté de sa religion, quatre lignes ridiculement interpolées; & au bout de ce passage, ils ajoutent: *Il était le Christ*. Quoi! si Josephpe avait entendu parler de tant d'événemens qui étonnent la nature, Josephpe n'en aurait dit que la valeur de quatre lignes dans l'histoire de son pays? Quoi! ce juif obstiné aurait dit: *Jésus était le Christ*? Eh! si tu l'avais cru Christ, tu aurais donc été chrétien. Quelle absurdité de faire parler Josephpe en chrétien! comment se trouve-t-il encore des théologiens assez imbécilles ou assez insolens pour essayer de justifier cette imposture des premiers chrétiens, reconnus pour fabricateurs d'impostures cent fois plus fortes?

naissance du sauveur ; phénomène éclatant , qui ne devait pas échapper à la connaissance d'un historien aussi éclairé que l'était Joseph. Il garde encore le silence sur les ténèbres qui couvrirent toute la terre , en plein midi , pendant trois heures , à la mort du sauveur ; sur la grande quantité de tombeaux qui s'ouvrirent dans ce moment , & sur la foule des justes qui ressuscitèrent.

Les savans ne cessent de témoigner leur surprise de voir qu'aucun historien romain n'a parlé de ces prodiges , arrivés sous l'empire de Tibère , sous les yeux d'un gouverneur romain , & d'une garnison romaine , qui devait avoir envoyé à l'empereur & au sénat un détail circonstancié du plus miraculeux événement dont les hommes aient jamais entendu parler. Rome elle-même devait avoir été plongée pendant trois heures dans d'épaisses ténèbres ; ce prodige devait avoir été marqué dans les fastes de Rome , & dans ceux de toutes les nations. Dieu n'a pas voulu que ces choses divines aient été écrites par leurs mains profanes.

Les mêmes savans trouvent encore quelques difficultés dans l'histoire des Evangiles. Ils remarquent que dans St. Matthieu , Jésus-Christ dit aux scribes & aux pharisiens , que tout le sang innocent qui a été répandu sur la terre , doit retomber sur eux , depuis le sang d'Abel le juste , jusqu'à Zacharie , fils de Barac , qu'ils ont tué entre le temple & l'autel.

Il n'y a point , disent-ils , dans l'histoire des Hébreux , de Zacharie tué dans le temple avant la venue du messie ; ni de son tems : mais on trouve dans l'histoire du siège de Jérusalem par Joseph , un Zacharie , fils de Barac , tué au milieu du temple , par la faction des Zelotes. C'est au chap. XIX du livre IV. Delà ils soupçonnent que l'Evangile selon St. Matthieu a été écrit après la prise de Jérusalem par Titus. Mais tous les doutes & toutes les objections de cette espèce s'évanouissent dès qu'on considère la différence infinie qui doit être entre les livres divinement inspirés , & les livres des hommes. Dieu voulut envelopper d'un

nuage aussi respectable qu'obscur sa naissance , sa vie & sa mort. Ses voies sont en tout différentes des nôtres.

Les savans se sont aussi fort tourmentés sur la différence des deux généalogies de Jesus-Christ. St. Matthieu donne pour père à Joseph , Jacob ; à Jacob , Matan ; à Matan , Eléazar. St. Luc au contraire dit que Joseph était fils d'Héli , Héli de Matat , Matat de Lévi , Lévi de Melchi , &c. Ils ne veulent pas concilier les cinquante-six ancêtres que Luc donne à Jesus depuis Abraham , avec les quarante-deux ancêtres différens que Matthieu lui donne depuis le même Abraham ; & ils sont effarouchés que Matthieu, en parlant de quarante-deux générations, n'en rapporte pourtant que quarante-une.

Ils forment encore des difficultés sur ce que Jesus n'est point fils de Joseph , mais de Marie. Ils élèvent aussi quelques doutes sur les miracles de notre sauveur , en citant St. Augustin , St. Hilaire , & d'autres qui ont donné aux écrits de ces miracles un sens mystique , un sens allégorique ; comme au figuier maudit & séché pour n'avoir pas porté des figues quand ce n'était pas le tems des figues ; aux démons envoyés dans les corps des cochons , dans un pays où l'on ne nourrissait point de cochons ; à l'eau changée en vin sur la fin d'un repas où les convives étaient déjà échauffés. Mais toutes ces critiques des savans sont confondues par la foi , qui n'en devient que plus pure. Le but de cet article est uniquement de suivre le fil historique , & de donner une idée précise des faits sur lesquels personne ne dispute.

Premièrement , Jesus naquit sous la loi mosaïque ; il fut circoncis suivant cette loi ; il en accomplit tous les préceptes ; il en célébra toutes les fêtes , & il ne prêcha que la morale ; il ne révéla point le mystère de son incarnation ; il ne dit jamais aux Juifs qu'il était né d'une vierge ; il reçut la bénédiction de Jean dans l'eau du Jourdain , cérémonie à laquelle plusieurs Juifs se soumettaient ; mais il ne baptisa jamais personne ; il ne parla point des sept sacremens ; il n'institua point de hiérarchie ecclésiastique de son vivant. Il cacha à ses contemporains qu'il était fils de Dieu , éternellement engendré , consubstantiel à Dieu ,

&c



& que le Saint-Esprit procédait du père & du fils. Il ne dit point que la personne était composée de deux natures, & de deux volontés; il voulut que ces grands mystères fussent annoncés aux hommes dans la suite des tems, par ceux qui seraient éclairés des lumières du Saint-Esprit. Tant qu'il vécut, il ne s'écarta en rien de la loi de ses pères; il ne montra aux hommes qu'un juste agréable à Dieu, persécuté par ses envieux, & condamné à la mort par des magistrats prévenus. Il voulut que sa sainte église établie par lui fit tout le reste.

Josèphe, au chap. XII de son histoire, parle d'une secte de Juifs rigoristes, nouvellement établie par un nommé Judas Galiléen. *Ils méprisent, dit-il, les maux de la terre; ils triomphent des tourmens par leur constance; ils préfèrent la mort à la vie lorsque le sujet en est honorable. Ils ont souffert le fer & le feu, & vu briser leurs os, plutôt que de prononcer la moindre parole contre leur législateur, ni manger des viandes défendues.*

Il paraît que ce portrait tombe sur les judaïtes, & non pas sur les esséniens. Car voici les paroles de Josèphe : *Judas fut l'auteur d'une nouvelle secte, entièrement différente des trois autres, c'est-à-dire, des saducéens, des pharisiens & des esséniens.* Il continue & dit : *Ils sont Juifs de nation; ils vivent unis entr'eux, & regardent la volupté comme un vice.* Le sens naturel de cette phrase fait voir que c'est des judaïtes dont l'auteur parle.

Quoi qu'il en soit, on connut ces judaïtes avant que les disciples du Christ commençassent à faire un parti considérable dans le monde.

Les thérapeutes étaient une société différente des esséniens & des judaïtes; ils ressembloient aux gymnosophistes des Indes, & aux brames. *Ils ont, dit Philon, un mouvement d'amour céleste, qui les jette dans l'enthousiasme des bacchantes & des coribantes, & qui les met dans l'état de la contemplation à laquelle ils aspirent.* Cette secte naquit dans Alexandrie, qui était toute remplie de Juifs, & s'étendit beaucoup dans l'Egypte.

Phil. Litr. Hist. Tom. VI.

G g

Les disciples de Jean-Baptiste s'étendirent aussi un peu en Egypte , principalement dans la Syrie & dans l'Arabie ; il y en eut aussi dans l'Asie mineure. Il est dit dans les Actes des apôtres ( chap. XIX ) que Paul en rencontra plusieurs à Ephèse ; il leur dit : *Avez-vous reçu le Saint-Esprit ?* Ils lui répondirent : *Nous n'avons pas seulement oui dire qu'il y ait un Saint-Esprit.* Il leur dit : *Quel baptême avez-vous donc reçu ?* Ils lui répondirent : *Le baptême de Jean.*

Il y avait dans les premières années qui suivirent la mort de Jésus , sept sociétés ou sectes différentes chez les Juifs ; les pharisiens , les saducéens , les esséniens , les judaïtes , les thérapeutes , les disciples de Jean , & les disciples de Christ , dont Dieu conduisait le petit troupeau dans des sentiers inconnus à la sagesse humaine.

Celui qui contribua le plus à fortifier cette société naissante , fut ce Paul même qui l'avait persécutée avec le plus de cruauté. Il était né à Tarsis en Cilicie , & fut élevé par le fameux docteur pharisien Gamaliel , disciple de Hillel. Les Juifs prétendent qu'il rompit avec Gamaliel , qui refusa de lui donner sa fille en mariage. On voit quelques traces de cette anecdote à la suite des Actes de Ste. Thécle. Ces Actes portent qu'il avait le front large , la tête chauve , les sourcils joints , le nez aquilin , la taille courte & grosse , & les jambes torfes. Lucien , dans son dialogue de Philopatris , en fait un portrait assez semblable. On doute beaucoup qu'il fût citoyen romain , car en ce tems-là on n'accordait ce titre à aucun Juif ; ils avaient été chassés de Rome par Tibère ; & Tarsis ne fut colonie romaine que près de cent ans après , sous Caracalla , comme le remarque Cellarius dans sa géographie , livre III , & Grotius dans ses commentaires sur les Actes.

Des fidèles eurent le nom de chrétiens dans Antioche , vers l'année soixante de notre ère vulgaire ; mais il furent connus dans l'empire romain , comme nous le verrons dans la suite , sous d'autres noms. Ils ne se distinguaient auparavant que par le nom de frères , de saints ou de fidèles. Dieu , qui était descendu sur la

terre pour y être un exemple d'humilité & de pauvreté, donnait ainsi à son église les plus faibles commencemens, & la dirigeait dans ce même état d'humiliation dans lequel il avait voulu naître. Tous les premiers fidèles furent des hommes obscurs ; ils travaillaient tous de leurs mains. L'apôtre Paul témoigne qu'il gagnait sa vie à faire des tentes. St. Pierre ressuscita la couturière Dorcas, qui faisait les robes des frères. L'assemblée des fidèles se tenait à Joppé, dans la maison d'un corroyeur nommé Simon, comme on le voit au chap. IX des Actes des apôtres.

Les fidèles se répandirent secrètement en Grèce, & quelques-uns allèrent delà à Rome, parmi les Juifs, à qui les Romains permettaient une synagogue. Ils ne se séparèrent point d'abord des Juifs ; ils gardèrent la circoncision ; & comme on l'a déjà remarqué ailleurs, les quinze premiers évêques de Jérusalem furent tous circoncis.

Lorsque l'apôtre Paul prit avec lui Timothée, qui était fils d'un père gentil, il le circoncit lui-même dans la petite ville de Listre. Mais Tite, son autre disciple, ne voulut point se soumettre à la circoncision. Les frères disciples de Jesus furent unis aux Juifs, jusqu'au tems où Paul essuya une persécution à Jérusalem pour avoir amené des étrangers dans le temple. Il était accusé par les Juifs de vouloir détruire la loi mosaïque par Jesus-Christ. C'est pour se laver de cette accusation que l'apôtre Jacques proposa à l'apôtre Paul de se faire raser la tête, & de s'aller purifier dans le temple avec quatre Juifs qui avaient fait vœu de se raser ; *Prenez-les avec vous*, lui dit Jacques (chap. XXI, Act. des apôt.), *purifiez-vous avec eux ; & que tout le monde sache que ce que l'on dit de vous est faux, & que vous continuez à garder la loi de Moïse.* Ainsi donc Paul qui d'abord avait été le persécuteur sanguinaire de la société établie par Jesus ; Paul qui depuis voulut gouverner cette société naissante ; Paul chrétien judaïsant afin que le monde sache qu'on le calomnie quand on dit qu'il est chrétien. Paul fait ce qui passe aujourd'hui pour un crime abominable, un crime qu'on punit par le feu en Espagne, en Portugal, en Italie ; & il le fait à la persuasion de l'apôtre Jacques ; & il le fait après avoir reçu le Saint-Esprit, c'est-à-dire, après avoir été instruit par

Dieu même qu'il faut renoncer à tous ces rites judaïques autrefois institués par Dieu même.

Paul n'en fut pas moins accusé d'impiété & d'hérésie, & son procès criminel dura long-tems ; mais on voit évidemment par les accusations même intentées contre lui, qu'il était venu à Jérusalem pour observer les rites judaïques.

Il dit à Festus ces propres paroles ( chapit. XXV des Actes ) : *Je n'ai péché ni contre la loi juive, ni contre le temple.*

Les apôtres annonçaient Jésus-Christ comme Juif, observateur de la loi juive, envoyé de Dieu pour la faire observer.

La circoncision est utile, dit l'apôtre Paul ( chap. II, épît. aux Rom. ), si vous observez la loi ; mais si vous la violez, votre circoncision devient prépuce. Si un incirconcis garde la loi, il fera comme circoncis. Le vrai juif est celui qui est juif intérieurement.

Quand cet apôtre parle de Jésus-Christ dans ses épîtres, il ne révèle point le mystère ineffable de sa consubstantialité avec Dieu ; nous sommes délivrés par lui ( dit-il, chap. V, épît. aux Rom. ) de la colère de Dieu ; le don de Dieu s'est répandu sur nous, par la grace donnée à un seul homme, qui est Jésus-Christ. . . . . La mort a régné par le péché d'un seul homme ; les justes régneront dans la vie par un seul homme, qui est Jésus-Christ.

Et au chap. VIII : Nous, les héritiers de Dieu, & les cohéritiers de Christ. Et au chap. XVI : A Dieu, qui est le seul sage, honneur & gloire par Jésus-Christ. . . . . Vous êtes à Jésus-Christ, & Jésus-Christ à Dieu. ( I, au Corinth. chap. III )

Et ( I, aux Corinth. chap. XV. vers. 27 ) : Tout lui est assujetti, en exceptant sans doute Dieu, qui lui a assujetti toutes choses.

On a eu quelque peine à expliquer le passage de l'épître aux

philippiens : *Ne faites rien par une vaine gloire ; croyez mutuellement par humilité que les autres vous sont supérieurs , ayez les mêmes sentimens que Christ Jesus , qui étant dans l'empreinte de Dieu , n'a point cru sa proie de s'égal à Dieu.* Ce passage paraît très-bien approfondi , & mis dans tout son jour , dans une lettre qui nous reste des églises de Vienne & de Lyon , écrite l'an 117 , & qui est un précieux monument de l'antiquité. On loue dans cette lettre la modestie de quelques fidèles : *Ils n'ont pas voulu , dit la lettre , prendre le grand titre de martyrs ( pour quelques tribulations ) , à l'exemple de Jesus-Christ , lequel étant empreint de Dieu , n'a pas cru sa proie la qualité d'égal à Dieu.* Origène dit aussi dans son commentaire sur Jean : La grandeur de Jesus a plus éclaté quand il s'est humilié , *que s'il eût fait sa proie d'être égal à Dieu.* En effet , l'explication contraire est un contre-sens visible. Que signifierait , *Croyez les autres supérieurs à vous ; imitez Jesus , qui n'a pas cru que c'était une proie , une usurpation , de s'égal à Dieu ?* Ce serait visiblement se contredire ; ce serait donner un exemple de grandeur pour un exemple de modestie , se serait pécher contre le sens commun.

La sagesse des apôtres fondait ainsi l'église naissante. Cette sagesse ne fut point altérée par la dispute qui survint entre les apôtres Pierre , Jacques & Jean , d'un côté ; & Paul , de l'autre. Cette contestation arriva à Antioche. L'apôtre Pierre , autrement Céphas , ou Simon Barjone , mangeait avec les gentils convertis , & n'observait point avec eux les cérémonies de la loi , ni la distinction des viandes ; il mangeait , lui , Barnabé , & d'autres disciples , indifféremment du porc , des chairs étouffées , des animaux qui avaient le pied fendu & qui ne rumaient pas ; mais plusieurs Juifs chrétiens arrivés , St. Pierre se remit avec eux à l'abstinence des viandes défendues , & aux cérémonies de la loi mosaïque.

Cette action paraissait très-prudente ; il ne voulait pas scandaliser les Juifs chrétiens ses compagnons ; mais St. Paul s'éleva contre lui avec un peu de dureté. *Je lui résistai , dit-il , à la face , parce qu'il était blâmable.* ( Epître aux Galates , chap. II )

Cette querelle paraît d'autant plus extraordinaire de la part de St. Paul, qu'ayant été d'abord persécuteur, il devait être plus modéré, & que lui-même il était allé sacrifier dans le temple à Jérusalem; qu'il avait circoncis son disciple Timothée; qu'il avait accompli les rites juifs qu'il reprochait alors à Céphas. St. Jérôme prétend que cette querelle entre Paul & Céphas était feinte. Il dit dans sa première homélie, tom. III, qu'ils firent comme deux avocats qui s'échauffent & se piquent au barreau, pour avoir plus d'autorité sur leurs clients; il dit que Pierre Céphas, étant destiné à prêcher aux Juifs, & Paul aux gentils, ils firent semblant de se quereller, Paul pour gagner les gentils, & Pierre pour gagner les Juifs. Mais St. Augustin n'est point du tout de cet avis. *Je suis fâché*, dit-il dans l'épître à Jérôme, *qu'un aussi grand-homme se rende le patron du mensonge*, patronum mendacii.

Au reste, si Pierre était destiné aux Juifs judaïsans, & Paul aux étrangers, il est très-probable que Pierre ne vint point à Rome. Les Actes des apôtres ne font aucune mention du voyage de Pierre en Italie.

Quoi qu'il en soit, ce fut vers l'an 60 de notre ère, que les chrétiens commencèrent à se séparer de la communion juive; & c'est ce qui leur attira tant de querelles, & tant de persécutions de la part des synagogues répandues à Rome, en Grèce, dans l'Egypte & dans l'Asie. Ils furent accusés d'impiété, d'athéisme, par leurs frères juifs, qui les excommuniaient dans leurs synagogues trois fois les jours du sabbat. Mais Dieu les soutint toujours au milieu des persécutions.

Petit-à-petit plusieurs églises se formèrent, & la séparation devint entière entre les juifs & les chrétiens, avant la fin du premier siècle. Cette séparation était ignorée du gouvernement romain. Le sénat de Rome, ni les empereurs n'entraient point dans ces querelles d'un petit parti que Dieu avait jusques-là conduit dans l'obscurité, & qu'il élevait par des degrés insensibles.

Il faut voir dans quel état était alors la religion de l'empire romain. Les mystères & les expiations étaient accrédités dans presque toute la terre. Les empereurs (il est vrai), les grands & les philosophes n'avaient nulle foi à ces mystères ; mais le peuple qui, en fait de religion, donne la loi aux grands, leur imposait la nécessité de se conformer en apparence à son culte. Il faut, pour l'enchaîner, paraître porter les mêmes chaînes que lui. Cicéron lui-même fut initié aux mystères d'Eléusine. La connaissance d'un seul Dieu était le principal dogme qu'on annonçait dans ces fêtes mystérieuses & magnifiques. Il faut avouer que les prières & les hymnes qui nous sont restées de ces mystères, sont ce que le paganisme a de plus pieux & de plus admirable.

Les chrétiens, qui n'adoraient aussi qu'un seul Dieu, eurent par-là plus de facilité de convertir plusieurs gentils. Quelques philosophes de la secte de Platon devinrent chrétiens. C'est pourquoi les pères de l'église des trois premiers siècles furent tous platoniciens.

Le zèle inconsidéré de quelques uns ne nuisit point aux vérités fondamentales. On a reproché à St. Justin, l'un des premiers pères, d'avoir dit dans son commentaire sur Isaïe, que les saints jouiraient dans un règne de mille ans sur la terre, de tous les biens sensuels. On lui a fait un crime d'avoir dit dans son apologie du christianisme, que Dieu ayant fait la terre, en laissa le soin aux anges, lesquels étant devenus amoureux des femmes, leur firent des enfans, qui sont les démons.

On a condamné Lactance & d'autres pères, pour avoir supposé des oracles de sibylles. Il prétendait que la sibylle Erytrée avait fait ces quatre vers grecs, dont voici l'explication littérale :

Avec cinq pains & deux poissons  
Il nourrira cinq mille hommes au désert,  
Et en ramassant les morceaux qui restent,  
Il en remplira douze paniers.

On reprocha aussi aux premiers chrétiens la supposition de quelques vers acrostiches d'une ancienne sibylle, lesquels commençaient tous par les lettres initiales du nom de Jésus-Christ, chacune dans leur ordre. On leur reproche d'avoir forgé des lettres de Jésus-Christ au roi d'Edesse, dans le tems qu'il n'y avait point de roi à Edesse; d'avoir forgé des lettres de Marie, des lettres de Sénèque à Paul, des lettres & des actes de Pilate, de faux évangiles, de faux miracles, & mille autres impostures,

Nous avons encore l'histoire ou l'évangile de la nativité & du mariage de la vierge Marie, où il est dit qu'on la mena au temple âgée de trois ans, & qu'elle monta les degrés route seule. Il y est rapporté qu'une colombe descendit du ciel pour avertir que c'était Joseph qui devait épouser Marie. Nous avons le proto-évangile de Jacques, frère de Jésus, du premier mariage de Joseph. Il y est dit que quand Marie fut enceinte en l'absence de son mari, & que son mari s'en plaignit, les prêtres firent boire de l'eau de jalousie à l'un & à l'autre, & que tous deux furent déclarés innocens.

Nous avons l'évangile de l'enfance, attribué à St. Thomas. Selon cet évangile Jésus à l'âge de cinq ans se divertissait avec des enfans de son âge à pétrir de la terre glaise, dont il formait de petits oiseaux; on l'en reprit, & alors il donna la vie aux oiseaux, qui s'envolèrent. Une autre fois un petit garçon l'ayant battu, il le fit mourir sur le champ. Nous avons encore en arabe un autre évangile de l'enfance, qui est plus sérieux.

Nous avons un évangile de Nicodème. Celui-là semble mériter une plus grande attention, parce qu'on y trouve les noms de ceux qui accusèrent Jésus devant Pilate; c'étaient les principaux de la synagogue, Anne, Caiphe, Sommas, Datam, Gamaliel, Juda, Nephtalim. Il y a dans cette histoire des choses qui se concilient assez avec les évangiles reçus, & d'autres, qui ne se voient point ailleurs. On y lit que la  
femme



femme guérie d'un flux de sang s'appellait Véronique. On y voit tout ce que Jésus fit dans les enfers quand il y descendit.

Nous avons ensuite les deux lettres qu'on suppose que Pilate écrivit à Tibère touchant le supplice de Jésus ; mais le mauvais latin dans lequel elles sont écrites découvre assez leur fausseté.

On poussa le faux zèle jusqu'à faire courir plusieurs lettres de Jésus-Christ ; on a conservé la lettre qu'on dit qu'il écrivit à Abgare, roi d'Edesse ; mais alors il n'y avait plus de roi d'Edesse.

On fabriqua cinquante évangiles, qui furent ensuite déclarés apocryphes. St. Luc nous apprend lui-même que beaucoup de personnes en avaient composé. On a cru qu'il y en avait un nommé *l'Evangile éternel*, sur ce qu'il est dit dans l'Apocalypse, chap. XIV : *J'ai vu un ange volant au milieu des cieux, & portant l'Evangile éternel*. Les cordeliers abusant de ces paroles au treizième siècle, composèrent un *Evangile éternel*, par lequel le règne du Saint-Esprit devait être substitué à celui de Jésus-Christ ; mais il ne parut jamais dans les premiers siècles de l'église aucun livre sous ce titre.

On supposa encore des lettres de la Vierge, écrites à St. Ignace le martyr, aux habitans de Messine & à d'autres.

Abdias, qui succéda immédiatement aux apôtres, fit leur histoire, dans laquelle il mêla des fables si absurdes, que ces histoires ont été avec le tems entièrement décréditées ; mais elles eurent d'abord un grand cours. C'est Abdias qui rapporte le combat de St. Pierre avec Simon le magicien. Il y avait en effet à Rome un mécanicien fort habile nommé Simon, qui non-seulement faisait exécuter des vols sur les théâtres, comme on le fait aujourd'hui, mais qui lui-même renouvela le prodige attribué à Dédale ; il se fit des ailes, il vola & il tomba comme Icare : c'est ce que rapportent Plin & Suétone.

*Phil. Littér. Hist. Tom. VI.*

H h

Abdias, qui était dans l'Asie, & qui écrivait en hébreu, prétend que St. Pierre & Simon se rencontrèrent à Rome du tems de Néron. Un jeune homme proche parent de l'empereur mourut ; toute la cour pria Simon de le ressusciter ; St. Pierre, de son côté, se présenta pour faire cette opération. Simon employa toutes les règles de son art ; il parut réussir ; le mort remua la tête. Ce n'est pas assez, cria St. Pierre, il faut que le mort parle ; que Simon s'éloigne du lit, & on verra si le jeune homme est en vie : Simon s'éloigna ; le mort ne remua plus ; & Pierre lui rendit la vie d'un seul mot.

Simon alla se plaindre à l'empereur qu'un misérable Galiléen s'avisait de faire de plus grands prodiges que lui. Pierre comparut avec Simon, & ce fut à qui l'emporterait dans son art : Dis-moi ce que je pense, s'écria Simon à Pierre. Que l'empereur, répondit Pierre, me donne un pain d'orge, & tu verras si je fais ce que tu as dans l'ame. On lui donne un pain. Aussitôt Simon fait paraître deux grands dogues qui veulent le dévorer, Pierre leur jette le pain ; & tandis qu'ils le mangent, Eh bien, dit-il, ne savais-je pas ce que tu pensais ? tu voulois me faire dévorer par tes chiens.

Après cette première séance, on proposa à Simon & à Pierre le combat du vol, & ce fut à qui s'élèverait le plus haut dans l'air. Simon commença ; saint Pierre fit le signe de la croix ; & Simon se cassa les jambes. Ce conte était imité de celui qu'on trouve dans le *Sepher toldos jeschut*, où il est dit que Jésus lui-même vola, & que Judas, qui en voulut faire autant, fut précipité.

Néron, irrité que Pierre eût cassé les jambes à son favori Simon, fit crucifier Pierre la tête en-bas ; & c'est delà que s'établit l'opinion du séjour de Pierre à Rome, de son supplice & de son sépulcre.

C'est ce même Abdias qui établit encore la croyance que St. Thomas alla prêcher le christianisme aux grandes Indes chez le roi Gondaser, & qu'il y alla en qualité d'architecte.

La quantité de livres de cette espèce écrits dans les premiers siècles du christianisme est prodigieuse. St. Jérôme & St. Augustin même, prétendent que les lettres de Sénèque & de St. Paul sont très-authentiques. Dans la première lettre, Sénèque souhaite que son frère Paul se porte bien : *Benè te valere, frater, cupio*. Paul ne parle pas tout-à-fait si bien latin que Sénèque : J'ai reçu vos lettres hier, dit-il, avec joie : *Litteras tuas hilaris accepi* ; & j'y aurais répondu aussitôt si j'avais eu la présence du jeune homme que je vous aurais envoyé ; *si præsentiâ juvenis habuissém*. Au reste, ces lettres, qu'on croirait devoir être instructives, ne sont que des compliments.

Tant de mensonges forgés par des chrétiens mal instruits & fausement zélés, ne portèrent point préjudice à la vérité du christianisme ; ils ne nuisirent point à son établissement ; au contraire, ils sont voir que la société chrétienne augmentait tous les jours, & que chaque membre voulait servir à son accroissement.

Les Actes des apôtres ne disent point que les apôtres fussent convenus d'un symbole. Si effectivement ils avaient rédigé le symbole, le *credo*, tel que nous l'avons, St. Luc n'aurait pas omis dans son histoire ce fondement essentiel de la religion chrétienne ; la substance du *credo* est éparpillée dans les évangiles, mais les articles ne furent réunis que long-tems après.

Notre symbole, en un mot, est incontestablement la croyance des apôtres, mais n'est pas une pièce écrite par eux. Rufin, prêtre d'Aquilée, est le premier qui en parle ; & une homélie attribuée à St. Augustin, est le premier monument qui suppose la manière dont ce *credo* fut fait. Pierre dit dans l'assemblée : *Je crois en Dieu, père tout-puissant* ; André dit, & en *Jésus-Christ* ; Jacques ajoute, *qui a été conçu du Saint-Esprit* ; & ainsi du reste.

Cette formule s'appellait *symbolos* en grec, en latin *collatio*. Il est seulement à remarquer que le grec porte : *Je crois en Dieu père tout-puissant, faiseur du ciel & de la terre : Pisteo eis theon*

*patera pantokratora poieten ouranou kai ges* ; le latin traduit *faiseur, formateur*, par *creatorem*. Mais depuis, au premier concile de Nicée, on mit *factorem*.

Le christianisme s'établit d'abord en Grèce. Les chrétiens y eurent à combattre une nouvelle secte de juifs devenus philosophes à force de fréquenter les Grecs; c'était celle de la gnose ou des gnostiques; il s'y mêla de nouveaux chrétiens. Toutes ces sectes jouissaient alors d'une entière liberté de dogmatiser, de conférer & d'écrire; mais sous Dominien la religion chrétienne commença à donner quelque ombrage au gouvernement.

Mais ce zèle de quelques chrétiens, qui n'était pas selon la science, n'empêcha pas l'église de faire les progrès que Dieu lui destinait. Les chrétiens célébrèrent d'abord leurs mystères dans des maisons retirées, dans des caves, pendant la nuit; delà leur vint le titre de *lucifugaces* (selon Minutius Felix). Philon les appelle gesséens. Leurs noms les plus communs dans les quatre premiers siècles, chez les gentils, étaient ceux de galiléens & de nazaréens, mais celui de chrétiens a prévalu sur tous les autres.

Ni la hiérarchie, ni les usages ne furent établis tout-d'un-coup; les tems apostoliques furent différens des tems qui les suivirent. St. Paul, dans sa l. aux Corinthiens, nous apprend que les frères, soit circoncis, soit incirconcis, étant assemblés, quand plusieurs prophètes voulaient parler, il fallait qu'il n'y en eût que deux ou trois qui parlaient; & que, si quelqu'un pendant ce tems-là avait une révélation, le prophète qui avait pris la parole devait se taire.

C'est sur cet usage de l'église primitive que se fondent encore aujourd'hui quelques communions chrétiennes qui tiennent des assemblées sans hiérarchie. Il était permis alors à tout le monde de parler dans l'église, excepté aux femmes. Il est vrai que Paul leur défend de parler, dans la première aux Corinthiens; mais il semble aussi les autoriser à prêcher, à prophétiser, dans la même épître au chap. XI. vers. 5. *Toute femme qui prie & prophétise tête nue, souille sa tête*; c'est comme si elle était rasée. Les femmes

crurent donc qu'il leur était permis de parler, pourvu qu'elles fussent voilées.

Ce qui est aujourd'hui la sainte messe, qui se célèbre le matin, était la cène qu'on faisait le soir; ces usages changèrent à mesure que l'église se fortifia. Une société plus étendue exigea plus de réglemens, & la prudence des pasteurs se conforma aux tems & aux lieux.

St. Jérôme & Eusèbe rapportent que quand les églises reçurent une forme, on y distingua peu à peu cinq ordres différens. Les surveillans, *episcopoi*, d'où sont venus les évêques, les anciens de la société; *presbyteroi*, les prêtres, les servans, ou *diacres*; les *pistoi*, croyans, initiés; les baptisés, qui avaient part aux soupers des agapes, & les catéchumènes & *énergumènes* qui attendaient le baptême. Aucun, dans ces cinq ordres, ne portait d'habit différent des autres; aucun n'était contraint au célibat, témoin le livre de Tertullien dédié à sa femme, témoin l'exemple des apôtres. Aucune représentation, soit en peinture, soit en sculpture, dans leurs assemblées, pendant les trois premiers siècles. Les chrétiens cachaient soigneusement leurs livres aux gentils; ils ne les confiaient qu'aux initiés; il n'était pas même permis aux catéchumènes de réciter l'oraison dominicale.

Ce qui distinguait le plus les chrétiens, & ce qui a duré jusqu'à nos derniers tems, était le pouvoir de chasser les diables avec le signe de la croix. Origène, dans son traité contre Celse, avoue, au nombre 133, qu'Antinous divinisé par l'empereur Adrien faisait des miracles en Egypte par la force des charmes & des prestiges; mais il dit que les diables sortent du corps des possédés à la prononciation du seul nom de Jesus.

Tertullien va plus loin, & du fond de l'Afrique où il était, il dit dans son apologétique, au chap. XXIII : *Si vos dieux ne confessent pas qu'ils sont des diables à la présence d'un vrai chrétien, nous voulons bien que vous répandiez le sang de ce chrétien. Y a-t-il une démonstration plus claire ?*

En effet, Jesus-Christ envoya ses apôtres pour chasser les démons. Les juifs avaient aussi de son tems le don de les chasser; car lorsque Jesus eut délivré des possédés, & eut envoyé les diables dans les corps d'un troupeau de deux mille cochons, & qu'il eut opéré d'autres guérisons pareilles, les pharisiens dirent: il chasse les démons par la naissance de Belzébut. *Si c'est par Belzébut que je les chasse*, répondit Jesus, *par qui vos fils les chassent-ils?* Il est incontestable que les juifs se vantaient de ce pouvoir; ils avaient des exorcistes & des exorcismes. On invoquait le nom de Dieu, de Jacob & d'Abraham. On mettait des herbes consacrées dans le nez des démoniaques (Josphé rapporte une partie de ces cérémonies). Ce pouvoir sur les diables, que les juifs ont perdu, fut transmis aux chrétiens, qui semblent aussi l'avoir perdu depuis quelque tems.

Dans le pouvoir de chasser les démons, était compris celui de détruire les opérations de la magie; car la magie fut toujours en vigueur chez toutes les nations. Tous les pères de l'église rendent témoignage à la magie. St. Justin avoue dans son apologétique, au livre III, qu'on évoque souvent les ames des morts, & en tire un argument en faveur de l'immortalité de l'ame. Lactance, au liv. VII. de ses institutions divines, dit que si on osait nier l'existence des ames après la mort, le magicien vous en convaincrail bientôt en les faisant paraître. Irenée, Clément Alexandrin, Tertullien, l'évêque Cyprien, tous affirment la même chose. Il est vrai qu'aujourd'hui tout est changé, & qu'il n'y a pas plus de magiciens que de démoniaques; mais il s'en trouvera quand il plaira à Dieu.

Quand les sociétés chrétiennes devinrent un peu nombreuses, & que plusieurs s'élevèrent contre le culte de l'empire romain, les magistrats sévirent contr'elles, & les peuples, sur-tout, les persécutèrent. On ne persécutait point les juifs qui avaient des privilèges particuliers, & qui se renfermaient dans leurs synagogues; on leur permettait l'exercice de leur religion, comme on fait encore aujourd'hui à Rome; on souffrait tous les cultes divers répandus dans l'empire, quoique le sénat ne les adoptât pas.

Mais les chrétiens se déclarant ennemis de tous ces cultes , & sur-tout de celui de l'empire , furent exposés plusieurs fois à ces cruelles épreuves.

Un des premiers & des plus célèbres martyrs , fut Ignace , évêque d'Antioche , condamné par l'empereur Trajan lui-même , alors en Asie , & envoyé par ses ordres à Rome , pour être exposé aux bêtes , dans un tems où l'on ne massacrait point à Rome les autres chrétiens. On ne fait point de quoi il était accusé auprès de cet empereur , renommé d'ailleurs pour sa clémence ; il fallait que St. Ignace eût de bien violens ennemis. Quoi qu'il en soit , l'histoire de son martyre rapporte qu'on lui trouva le nom de Jesus-Christ gravé sur le cœur , en caractères d'or ; & c'est delà que les chrétiens prirent en quelques endroits le nom de théophores , qu'Ignace s'était donné à lui-même.

On nous a conservé une lettre de lui , par laquelle il prie les évêques & les chrétiens de ne point s'opposer à son martyre ; soit que dès-lors les chrétiens fussent assez puissans pour le délivrer , soit que parmi eux quelques uns eussent assez de crédit pour obtenir sa grace. Ce qui est encore très-remarquable , c'est qu'on souffrit que les chrétiens de Rome vinsent au-devant de lui , quand il fut amené dans cette capitale ; ce qui prouve évidemment qu'on punissait en lui la personne , & non pas la secte.

Les persécutions ne furent pas continuées. Origène , dans son livre III contre Celse , dit : *On ne peut compter facilement les chrétiens qui sont morts pour leur religion , parce qu'il en est mort peu , & seulement de tems en tems & par intervalle.*

Dieu eut un si grand soin de son église , que , malgré ses ennemis , il fit en sorte qu'elle tint cinq conciles dans le premier siècle , seize dans le second , & trente dans le troisième ; c'est-à-dire , des assemblées tolérées. Ces assemblées furent quelquefois défendues , quand la fausse prudence des magistrats craignit qu'elles ne devinsent tumultueuses. Il nous est resté peu de procès-verbaux des proconsuls & des préteurs qui condamnèrent les chrétiens à mort.

Ce seraient les seuls actes sur lesquels on pût constater les accusations portées contre eux, & leurs supplices.

Nous avons un fragment de Denys d'Alexandrie, dans lequel il rapporte l'extrait du greffe d'un pro-consul d'Egypte, sous l'empereur Valérien; le voici.

« Denys, Fauste, Maxime, Marcel & Cherémon, ayant été introduits à l'audience, le préfet Emilien leur a dit :  
 » Vous avez pu connaître par les entretiens que j'ai eus avec vous, par tout ce que je vous en ai écrit, combien nos princes ont témoigné de bonté à votre égard; je veux bien encore vous le dire : ils font dépendre votre conservation & votre salut de vous-mêmes, & votre destinée est entre vos mains : ils ne demandent de vous qu'une seule chose, que la raison exige de toute personne raisonnable, c'est que vous adoriez les dieux protecteurs de leur empire, que vous abandonniez cet autre culte si contraire à la nature & au bon sens.

« Denis a répondu : Chacun n'a pas les mêmes dieux, & chacun adore ceux qu'il croit l'être véritablement.

« Le préfet Emilien a repris : Je vois bien que vous êtes des ingrats, qui abusez des bontés que les empereurs ont pour vous. Eh bien, vous ne demeurerez pas dans cette ville, & je vous envoie à Cephro dans le fond de la Lybie; ce sera là le lieu de votre bannissement, selon l'ordre que j'en ai reçu de nos empereurs : au reste, ne pensez pas y tenir vos assemblées, ni aller faire vos prières dans ces lieux que vous nommez des cimetières; cela vous est absolument défendu, & je ne le permettrai à personne. »

Rien ne porte plus les caractères de vérité, que ce procès-verbal. On voit par-là qu'il y avait des tems où les assemblées étaient prohibées. C'est ainsi que parmi nous il est défendu aux calvinistes de s'assembler dans le Languedoc; nous avons même quelquefois fait pendre & rouer des ministres, ou prédicans,



prédicans , qui tenaient des assemblées malgré les loix. C'est ainsi qu'en Angleterre & en Irlande, les assemblées sont défendues aux catholiques romains ; & il y a eu des occasions où les délinquans ont été condamnés à la mort.

Malgré ces défenses portées par les loix romaines , Dieu inspira à plusieurs empereurs de l'indulgence pour les chrétiens. Dioclétien même , qui passe chez les ignorans pour un persécuteur ; Dioclétien , dont la première année de règne est encore l'époque de l'ère des martyrs , fut , pendant plus de dix-huit ans , le protecteur déclaré du christianisme , au point que plusieurs chrétiens eurent des charges principales auprès de la personne. Il épousa même une chrétienne ; il souffrit que dans Nicomédie sa résidence , il y eût une superbe église , élevée vis-à-vis son palais. Enfin il épousa une chrétienne.

Le César Galérius ayant malheureusement été prévenu contre les chrétiens , dont il croyait avoir à se plaindre , engagea Dioclétien à faire détruire la cathédrale de Nicomédie. Un chrétien plus zélé que sage , mit en pièces l'édit de l'empereur , & delà vint cette persécution si fameuse , dans laquelle il y eut plus de deux cents personnes condamnées à la mort dans toute l'étendue de l'empire romain , sans compter ceux que la fureur du petit peuple , toujours fanatique , & toujours barbare , put faire périr , contre les formes juridiques.

Il y eut en divers tems un si grand nombre de martyrs , qu'il faut bien se donner de garde d'ébranler la vérité de l'histoire de ces véritables confesseurs de notre sainte religion , par un mélange dangereux de fables , & de faux martyrs.

Le bénédictin dom Ruinart , par exemple , homme d'ailleurs aussi instruit qu'estimable & zélé , aurait dû choisir avec plus de discrétion ses Actes sincères. Ce n'est pas assez qu'un manuscrit soit tiré de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire , ou d'un couvent de celsestins de Paris , conforme à un manuscrit des feuillets , pour que cet acte soit authentique ; il faut que cet

acte soit ancien, écrit par des contemporains, & qu'il porte d'ailleurs tous les caractères de la vérité.

Il aurait pu se passer de rapporter l'aventure du jeune Romanus, arrivée en 303. Ce jeune Romain avait obtenu son pardon de Dioclétien dans Antioche. Cependant, il dit que le juge Asclépiade le condamna à être brûlé. Des Juifs préens à ce spectacle se moquèrent du jeune St. Romanus, & reprochèrent aux chrétiens que leur Dieu les laissait brûler, lui qui avait délivré Sidrac, Misac & Abdenago de la fournaise; qu'aussitôt il s'éleva, dans le tems le plus serein, un orage qui éteignit le feu; qu'alors le juge ordonna qu'on coupât la langue au jeune Romanus; que le premier médecin de l'empereur se trouvant là, fit officieusement la fonction de bourreau, & lui coupa la langue dans la racine; qu'aussitôt le jeune homme, qui était bégue auparavant, parla avec beaucoup de liberté; que l'empereur fut étonné que l'on parlât si bien sans langue; que le médecin, pour réitérer cette expérience, coupa sur le champ la langue à un passant, lequel en mourut subitement.

Eusèbe, dont le bénédictin Ruinart a tiré ce conte, devait respecter assez les vrais miracles opérés dans l'ancien & dans le nouveau testament (desquels personne ne doutera jamais), pour ne pas leur associer des histoires si suspectes, lesquelles pourraient scandaliser les faibles.

Cette dernière persécution ne s'étendit pas dans tout l'empire. Il y avait alors en Angleterre quelque christianisme, qui s'éclipsa bientôt pour reparaitre ensuite sous les rois Saxons. Les Gaules méridionales & l'Espagne étaient remplies de chrétiens. Le César Constance Cléore les protégea beaucoup dans toutes ces provinces. Il avait une concubine qui était chrétienne; c'est la mère de Constantin, connue sous le nom de Ste. Hélène; car il n'y eut jamais de mariage avéré entr'elle & lui, & il la renvoya même dès l'an 92, quand il épousa la fille de Maximien-Hercule; mais elle avait conservé sur lui beaucoup d'ascendant, & lui avait inspiré une grande affection pour notre sainte religion.

La divine providence prépara par des voies qui semblent humaines le triomphe de son église. Constance Cléore mourut en 306 à Yorck en Angleterre, dans un tems où les enfans qu'il avait de la fille d'un César étaient en bas âge, & ne pouvaient prétendre à l'empire. Constantin eut la constance de se faire élire à Yorck par cinq ou six mille soldats allemands, gaulois & anglais pour la plupart. Il n'y avait pas d'apparence que cette élection faite sans le consentement de Rome, du sénat & des armées, pût prévaloir; mais Dieu lui donna la victoire sur Maxentius élu à Rome, & le délivra enfin de tous ses collègues. On ne peut dissimuler qu'il ne se rendit d'abord indigne des faveurs du ciel, par le meurtre de tous ses proches, de sa femme & de son fils.

On peut douter de ce que Zozime rapporte à ce sujet. Il dit que Constantin, agité de remords après tant de crimes, demanda aux pontifes de l'empire s'il y avait quelques expiations pour lui; & qu'ils lui dirent qu'ils n'en connaissaient pas. Il est bien vrai qu'il n'y en avait point eu pour Néron, & qu'il n'avait osé assister aux sacrés mystères en Grèce. Cependant les tauroboles étaient en usage; & il est bien difficile de croire qu'un empereur tout-puissant n'ait pu trouver un prêtre qui voulût lui accorder des sacrifices expiatoires. Peut-être même est-il encore moins croyable que Constantin, occupé de la guerre, de son ambition, de ses projets, & environné de flatteurs, ait eu le tems d'avoir des remords. Zozime ajoute qu'un prêtre égyptien arrivé d'Espagne, qui avait accès à sa porte, lui promit l'expiation de tous ses crimes dans la religion chrétienne. On a soupçonné que ce prêtre était Ozius, évêque de Cordoue.

Quoi qu'il en soit, Constantin communia avec les chrétiens, bien qu'il ne fut jamais que catéchumène, & réserva son baptême pour le moment de sa mort. Il fit bâtir sa ville de Constantinople, qui devint le centre de l'empire & de la religion chrétienne. Alors l'église prit une forme auguste.

Il est à remarquer que dès l'an 314, avant que Constantin

réfidant dans fa nouvelle ville, ceux qui avaient perfécuté les chrétiens furent punis par eux de leurs cruautés. Les chrétiens jetèrent la femme de Maximien dans l'Oronte; ils égorgèrent tous fes parens; ils m'affacrèrent dans l'Egypte & dans la Palestine, les magiftrats qui s'étaient le plus déclarés contre le christianifme. La veuve & la fille de Dioclétien s'étant cachées à Theffalonique, furent reconnues, & leur corps fut jeté dans la mer. Il eût été à fouhaiter que les chrétiens euflent moins écouté l'efprit de vengeance; mais Dieu, qui punit félon fa juftice, voulut que les mains des chrétiens fuflent teintes du fang de leurs perfécuteurs, fitôt que ces chrétiens furent en liberté d'agir.

Constantin convoqua, affembla dans Nicée, vis-à-vis de Constantinople, le premier concile œcuménique, auquel préféda Ozius. On y décida la grande queftion qui agita l'églife, touchant la divinité de Jefus-Christ. Les uns fe prévalaient de l'opinion d'Origène, qui dit, au chap. VI contre Celfe : *Nous préféntons nos prières à Dieu par Jefus, qui tient le milieu entre les natures créées & la nature incréée; qui nous apporte la grace de fon père, & préfénte nos prières au grand Dieu en qualité de notre pontife.* Ils s'appuyaient auffi fur plufieurs paffages de St. Paul, dont on a rapporté quelques uns. Ils fe fondaient fur-tout fur ces paroles de Jefus-Christ : *Mon père eft plus grand que moi;* & ils regardaient Jefus comme le premier né de la création, comme la plus pure émanation de l'Etre-fuprême; mais non pas précifément comme Dieu.

Les autres, qui étaient orthodoxes, alléguaient des paffages plus conformes à la divinité éternelle de Jefus, comme celui-ci : *Mon père & moi, nous fommes la même chofe;* parole que les adverfaires interprétaient comme fignifiant : *Mon père & moi, nous avons le même defsein, la même volonté; je n'ai point d'autres defirs que ceux de mon père.* Alexandre, évêque d'Alexandrie, & après lui Athanafe, étaient à la tête des orthodoxes; & Eufèbe, évêque de Nicomédie, avec dix-fept autres évêques, le prêtre Arius & plufieurs prêtres, étaient dans le parti oppofé.

La querelle fut d'abord envenimée, parce que St. Alexandre traita ses adversaires d'antechrists.

Enfin, après bien des disputes, le Saint-Esprit décida ainsi dans le concile, par la bouche de 299 évêques, contre dix-huit : *Jésus est fils unique de Dieu, engendré du père, c'est-à-dire, de la substance du père, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, consubstantiel au père; nous croyons aussi au Saint-Esprit, &c.* Ce fut la formule du concile. On voit par cet exemple combien les évêques l'emportaient sur les simples prêtres. Deux mille personnes du second ordre étaient de l'avis d'Arius, au rapport de deux patriarches d'Alexandrie qui ont écrit la chronique d'Alexandrie en arabe. Arius fut exilé par Constantin; mais Athanase le fut aussi bientôt après, & Arius fut rappelé à Constantinople; mais St. Macaire pria Dieu si ardemment de faire mourir Arius avant que ce prêtre pût entrer dans la cathédrale, que Dieu exauça sa prière. Arius mourut en allant à l'église en 330. L'empereur Constantin finit sa vie en 337. Il mit son testament entre les mains d'un prêtre arien, & mourut entre les bras du chef des ariens Eusèbe, évêque de Nicomédie, ne s'étant fait baptiser qu'au lit de mort, & laissant l'église triomphante, mais divisée.

Les partisans d'Athanase & ceux d'Eusèbe se firent une guerre cruelle; & ce qu'on appelle l'arianisme fut long-tems établi dans toutes les provinces de l'empire.

Julien le philosophe, surnommé l'apostat, voulut étouffer ces divisions, & ne put y parvenir.

Le second concile général fut tenu à Constantinople en 381. On y expliqua ce que le concile de Nicée n'avait pas jugé à propos de dire sur le Saint-Esprit, & on ajouta à la formule de Nicée, *que le Saint-Esprit est Seigneur vivifiant, qui procède du Père, & qu'il est adoré & glorifié avec le Père & le Fils.*

Ce ne fut que vers le neuvième siècle que l'église latine statua par degrés que le Saint-Esprit procède du Père & du Fils.

En 431, le troisième concile général tenu à Ephèse, décida que Marie était véritablement mère de Dieu, & que Jésus

avait deux natures & une personne. Nestorius, évêque de Constantinople, qui voulait que la Ste. Vierge fût appelée mère de Christ, fut déclaré *Judas* par le concile, & les deux natures furent encore confirmées par le concile de Calcédoine.

Je passerai légèrement sur les siècles suivans, qui sont assez connus. Malheureusement il n'y eut aucune de ces disputes qui ne causât des guerres; & l'église fut toujours obligée de combattre. Dieu permit encore, pour excercer la patience des fidèles, que les grecs & les latins rompirent sans retour au neuvième siècle: il permit encore qu'en Occident il y eût vingt-neuf schismes sanglans pour la chaire de Rome,

Cependant l'église grecque presque tout entière, & toute l'église d'Afrique, devinrent esclaves sous les Arabes, & ensuite sous les Turcs, qui élevèrent la religion mahométane sous les ruines de la chrétienne; l'église romaine subsista, mais toujours souillée de sang par plus de six cents ans de discorde entre l'empire d'Occident & le sacerdoce. Ces querelles mêmes la rendirent très-puissante. Les évêques, les abbés en Allemagne se firent tous princes, & les papes acquirent peu à peu la domination absolue dans Rome & dans un pays de cent lieues. Ainsi Dieu éprouva son église par les humiliations, par les troubles, par les crimes & par la splendeur.

Cette église latino perdit au seizième siècle la moitié de l'Allemagne, le Danemarck, la Suède, l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, la meilleure partie de la Suisse, la Hollande; elle a gagné plus de terrain en Amérique par les conquêtes des Espagnols, qu'elle n'en a perdu en Europe, mais avec plus de territoire elle a bien moins de sujets.

La providence divine semblaît destiner le Japon, Siam, l'Inde & la chine, à se ranger sous l'obéissance du pape, pour le récompenser de l'Asie mineure, de la Syrie, de la Grèce, de l'Egypte, de l'Afrique, de la Russie, & des autres états perdus dont nous avons parlé. St. François Xavier, qui porta le saint Evangile aux Indes orientales & au Japon quand les Portugais y allèrent chercher des marchandises, fit un très-

grand nombre de miracles, tous attestés par les R.R. P.P. jésuites; quelques-uns disent qu'il ressuscita neuf morts; mais le R. P. Ribadeneira, dans sa Fleur des saints, se borne à dire qu'il n'en ressuscita que quatre; c'est bien assez. La providence voulut qu'en moins de cent années il y eût des milliers de catholiques romains dans les isles du Japon. Mais le diable sema son ivraie au milieu du bon grain. Les chrétiens formèrent une conjuration suivie d'une guerre civile, dans laquelle ils furent tous exterminés, en 1638. Alors la nation ferma ses ports à tous les étrangers, excepté aux Hollandais, qu'on regardait comme des marchands, & non pas comme des chrétiens, & qui furent d'abord obligés de marcher sur la croix pour obtenir la permission de vendre leurs denrées dans la prison où on les renferme lorsqu'il abordent à Nangazaki.

La religion catholique, apostolique & romaine fut proscrire à la Chine dans nos derniers tems, mais d'une manière moins cruelle. Les RR. PP. jésuites n'avaient pas à la vérité ressuscité des morts à la cour de Pekin; ils s'étaient contentés d'enseigner l'astronomie, de fonder du canon, & d'être mandarins. Leurs malheureuses disputes avec des dominicains & d'autres, scandalisèrent à tel point le grand empereur Yontehin, que ce prince, qui était la justice & la bonté même, fut assez aveugle pour ne plus permettre qu'on enseignât notre sainte religion; dans laquelle nos missionnaires ne s'accordaient pas. Il les chassa avec une bonté paternelle, leur fournissant des subsistances & des voitures jusqu'aux confins de son empire.

Toute l'Asie, toute l'Afrique, la moitié de l'Europe, tout ce qui appartient aux Anglais, aux Hollandais dans l'Amérique, toutes les hordes américaines non domptées, toutes les terres australes, qui font une cinquième partie du globe, sont demeurées la proie du démon, pour vérifier cette sainte parole : *Il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus*; s'il y a environ seize cent millions d'hommes sur la terre, comme quelques doctes le prétendent, la sainte église romaine, catholique, universelle, en possède à-peu-près soixante millions; ce qui fait plus de la vingt-sixième partie des habitans du monde connu.



## C I E L.

Un écrivain qu'on nomme, je crois, Pluche, a prétendu faire de Moïse un grand physicien; un autre avait auparavant concilié Moïse avec Descartes, & avait imprimé le *Cartesius Mozaïzans*; selon lui, Moïse avait inventé le premier les tourbillons & la matière subtile; mais on fait assez que Dieu, qui fit de Moïse un grand législateur, un grand prophète, ne voulut point du tout en faire un professeur de physique; il instruisit les Juifs de leur devoir, & ne leur enseigna pas un mot de philosophie. Calmet, qui a beaucoup compilé & qui n'a raisonné jamais, parle du système des Hébreux; mais ce peuple grossier était bien loin d'avoir un système; il n'avait pas même d'école de géométrie; le nom leur en était inconnu; leur seule science était le métier de courtier & l'usure.

On trouve dans leurs livres quelques idées louches, incohérentes, & dignes en tout d'un peuple barbare, sur la structure du ciel. Leur premier ciel était l'air; le second, le firmament, où étaient attachées les étoiles; ce firmament était solide & de glace; & portait les eaux supérieures, qui s'échappèrent de ce réservoir par des portes, des écluses, des cataractes, au tems du déluge.

Au-dessus de ce firmament ou de ces eaux supérieures, était le troisième ciel ou l'empirée, où St. Paul fut ravi. Le firmament était une espèce de demi-voûte qui embrassait la terre. Le soleil ne faisait point le tour d'un globe qu'il ne connaissait pas. Quand il était parvenu à l'occident, il revenait à l'orient par un chemin inconnu; & si on ne le voyait pas, c'était, comme le dit le baron de Feneste, parce qu'il revenait de nuit.

Encore les Hébreux avaient-ils pris ces rêveries des autres peuples. La plupart des nations, excepté l'école des Chaldéens, regardaient



regardaient le ciel comme solide ; la terre , fixe & immobile , était plus longue d'orient en occident que du midi au nord d'un grand tiers ; delà viennent ces expressions de longitude & de latitude que nous avons adoptées. On voit que dans cette opinion il était impossible qu'il y eût des antipodes. Aussi St. Augustin traite l'idée des antipodes d'*absurdité* , & Lactance dit expressément : *Y a-t-il des gens assez fous pour croire qu'il y ait des hommes dont la tête soit plus basse que les pieds ? Etc.*

St. Chrysostome s'écrie dans sa quatorzième homélie : *Où sont ceux qui prétendent que les cieux sont mobiles , & que leur forme est circulaire ?*

Lactance dit encore , au liv. III de ses institutions : *Je pourrais vous prouver par beaucoup d'argumens qu'il est impossible que le ciel entoure la terre.*

L'auteur du spectacle de la nature pourra dire à Mr. le chevalier tant qu'il voudra , que Lactance & St. Chrysostome étaient de grands philosophes , on lui répondra qu'ils étaient de grands saints , & qu'il n'est point du tout nécessaire pour être un saint , d'être bon astronome. On croira qu'ils sont au ciel ; mais on avouera qu'on ne fait pas dans quelle partie du ciel précisément.



C I R C O N C I S I O N .

LORSQU'HÉRODOTE raconte ce que lui ont dit les barbares chez lesquels il a voyagé, il raconte des sottises; & c'est ce que font la plupart de nos voyageurs. Aussi n'exige-t-il pas qu'on le croie, quand il parle de l'aventure de Gigès & de Candaule, d'Arion porté sur un dauphin, & de l'oracle consulté pour savoir ce que faisait Crésus, qui répondit qu'il faisait cuire une tortue dans un pôt couvert; & du cheval de Darius, qui, ayant henni le premier de tous, déclara son maître roi; & de cent autres fables propres à amuser des enfans & à être compilées par des rhéteurs; mais quand il parle de ce qu'il a vu, des coutumes des peuples qu'il a examinées, de leurs antiquités qu'il a consultées, il parle alors à des hommes.

*Il semble, dit-il au livre d'Euterpe, que les habitans de la Colchide sont originaires d'Egypte; j'en juge par moi-même plutôt que par oui-dire; car j'ai trouvé qu'en Colchide on se souvenait bien plus des anciens Egyptiens qu'on ne se ressouvenait des anciennes coutumes de Colchos en Egypte.*

*Ces habitans des bords du Pont-Euxin prétendaient être une colonie établie par Sésostris; pour moi, je le conjecturais non-seulement parce qu'ils sont basanés, & qu'ils ont les cheveux frisés, mais parce que les peuples de Colchide, d'Egypte & d'Ethiopie sont les seuls sur la terre qui se sont fait circoncire de tout tems, car les Phéniciens & ceux de la Palestine avouent qu'ils ont pris la circoncision des Egyptiens. Les Syriens qui habitent aujourd'hui sur les rivages de Thermodon & de Pathénie, & les Macrons leurs voisins, avouent qu'il n'y a pas long-tems qu'ils se sont conformés à cette coutume d'Egypte; c'est par-là principalement qu'ils sont reconnus pour Egyptiens d'origine.*

*A l'égard de l'Ethiopie & de l'Egypte; comme cette cérémonie est très-ancienne chez ces deux nations, je ne saurais dire qui des*

*deux tiennent la circoncision de l'autre ; il est toutefois vraisemblable que les Ethiopiens la prirent des Egyptiens ; comme , au contraire , les Phéniciens ont aboli l'usage de circoncire les enfans nouveaux nés , depuis qu'ils ont eu plus de commerce avec les Grecs .*

Il est évident par ce passage d'Hérodote , que plusieurs peuples avaient pris la circoncision de l'Egypte ; mais aucune nation n'a jamais prétendu avoir reçu la circoncision des Juifs . A qui peut-on donc attribuer l'origine de cette coutume , ou à la nation de qui cinq ou six autres confessent la tenir , ou à une autre nation bien moins puissante , moins commerçante , moins guerrière , cachée dans un coin de l'Arabie pétrée , qui n'a jamais communiqué le moindre de ses usages à aucun peuple ?

Les Juifs disent qu'ils ont été reçus autrefois par charité dans l'Egypte ; n'est-il pas bien vraisemblable que le petit peuple a imité un usage du grand peuple , & que les Juifs ont pris quelques coutumes de leurs maîtres ?

Clément d'Alexandrie rapporte que Pythagore voyageant chez les Egyptiens , fut obligé de se faire circoncire , pour être admis à leurs mystères ; il fallait donc absolument être circoncis pour être au nombre des prêtres d'Egypte . Ces prêtres existaient lorsque Joseph arriva en Egypte ; le gouvernement était très-ancien , & les cérémonies antiques de l'Egypte observées avec la plus scrupuleuse exactitude .

Les Juifs avouent qu'ils demeurèrent pendant deux cent cinq ans en Egypte ; ils disent qu'ils ne se firent point circoncire dans cet espace de tems ; il est donc clair que pendant ces deux cent cinq ans , les Egyptiens n'ont pas reçu la circoncision des Juifs ; l'auraient-ils prise d'eux , après que les Juifs leur eurent volé tous les vases qu'on leur avait prêtés , & se furent enfuis dans le désert avec leur proie , selon leur propre témoignage ? Un maître adoptera-t-il la principale marque de la religion de son esclave voleur & fugitif ? cela n'est pas dans la nature humaine .

Il est dit dans le livre de Josué , que les Juifs furent circoncis

dans le désert. *Je vous ai délivré de ce qui faisait votre opprobre chez les Egyptiens.* Or, quel pouvait être cet opprobre pour des gens qui se trouvaient entre les peuples de Phénicie, les Arabes & les Egyptiens, si ce n'est ce qui les rendait méprisables à ces trois nations ? comment leur ôte-t-on cet opprobre ? en leur ôtant un peu de prépuce : n'est-ce pas là le sens naturel de ce passage ?

La Genèse dit qu'Abraham avait été circoncis auparavant ; mais Abraham voyagea en Egypte, qui était depuis long-tems un royaume florissant, gouverné par un puissant roi ; rien n'empêche que dans ce royaume si ancien, la circoncision ne fût dès long-tems en usage avant que la nation juive fût formée. De plus, la circoncision d'Abraham n'eut point de suite ; sa postérité ne fut circoncise que du tems de Josué.

Or avant Josué, les Israélites, de leur aveu même, prirent beaucoup de coutumes des Egyptiens ; il les imitèrent dans plusieurs sacrifices, dans plusieurs cérémonies, comme dans les jeûnes qu'on observait les veilles des fêtes d'Isis, dans les ablutions, dans la coutume de raser la tête des prêtres : l'encens, le candélabre, le sacrifice de la vache rousse, la purification avec de l'hysope, l'abstinence du cochon, l'horreur des ustensiles de cuisine des étrangers, tout atteste que le petit peuple hébreu, malgré son averlion pour la grande nation égyptienne, avait retenu une infinité d'usage de ses anciens maîtres. Ce bouc Hazazel qu'on envoyait dans le désert, chargé des péchés du peuple, était une imitation visible d'une pratique égyptienne : les rabbins conviennent même que le mot d'Hazazel n'est point hébreu. Rien n'empêche donc que les Hébreux aient imité les Egyptiens dans la circoncision, comme faisaient les Arabes leurs voisins.

Il n'est point extraordinaire que Dieu, qui a sanctifié le baptême si ancien chez les asiatiques, ait sanctifié aussi la circoncision non moins ancienne chez les Africains. On a déjà remarqué qu'il est le maître d'attacher ses grâces aux signes qu'il daigne choisir.

Au reste, depuis que, sous Josué, le peuple juif eut été circon-

cis, il a conservé cet usage jusqu'à nos jours; les Arabes y ont aussi toujours été fidèles; mais les Egyptiens, qui dans les premiers tems circoncisaient les garçons & les filles, cessèrent avec le tems de faire aux filles cette opération, & enfin la restraignirent aux prêtres, aux astrologues & aux prophètes. C'est ce que Clément d'Alexandrie & Origène nous apprennent. En effet, on ne voit point que les Ptolomées aient jamais reçu la circoncision.

Les auteurs latins, qui traitent les Juifs avec un si profond mépris qu'ils les appellent *curtus appella*, par dérision, *credas judæus appella*, *curti judæi*, ne donnent point de ces épithètes aux Egyptiens. Tout le peuple d'Egypte est aujourd'hui circoncis, mais par une autre raison, parce que le mahométisme adopta l'ancienne circoncision de l'Arabie.

C'est cette circoncision arabe qui a passé chez les Ethiopiens, où l'on circoncit encore les garçons & les filles.

Il faut avouer que cette cérémonie de la circoncision paraît d'abord bien étrange; mais on doit remarquer que de tout tems les prêtres de l'Orient se consacraient à leurs divinités par des marques particulières. On gravait avec un poinçon une feuille de lierre sur les prêtres de Bacchus. Lucien nous dit que les dévots à la déesse Isis s'imprimaient des caractères sur le poignet, & sur le cou. Les prêtres de Cibèle se rendaient eunuques.

Il y a grande apparence que les Egyptiens, qui révéraient l'instrument de la génération, & qui en portaient l'image en pompe dans leurs processions, imaginèrent d'offrir à Isis & Osiris, par qui tout s'engendrait sur la terre, une partie légère du membre par qui ces dieux avaient voulu que le genre humain se perpétuât. Les anciennes mœurs orientales sont si prodigieusement différentes des nôtres, que rien ne doit paraître extraordinaire à quiconque a un peu de lecture. Un Parisien est tout surpris quand on lui dit que les Hottentots font couper à leurs enfans mâles un testicule. Les Hottentots sont peut-être surpris que les Parisiens en gardent deux.

## C O N C I L E S.

**T**Ous les conciles sont infallibles, sans doute; car ils sont composés d'hommes.

Il est impossible que jamais les passions, les intrigues, l'esprit de dispute, la haine, la jalousie, le préjugé, l'ignorance régneront dans ces assemblées.

Mais pourquoi, dira-t-on, tant de conciles ont-ils été opposés les uns aux autres? C'est pour exercer notre foi; ils ont tous eu raison, chacun dans son tems.

On ne croit aujourd'hui, chez les catholiques romains, qu'aux conciles approuvés dans le Vatican, & on ne croit, chez les catholiques grecs, qu'à ceux approuvés dans Constantinople. Les protestans se moquent des uns & des autres: ainsi tout le monde doit être content.

Nous ne parlerons ici que des grands conciles; les petits n'en valent pas la peine.

Le premier est celui de Nicée. Il fut assemblé en 325 de l'ère vulgaire, après que Constantin eut écrit & envoyé par Ozius cette belle lettre au clergé un peu brouillon d'Alexandrie : *Vous vous querellez pour un sujet bien mince. Ces subtilités sont indignes des gens raisonnables.* Il s'agissait de savoir si Jésus était créé ou incréé. Cela ne touchait en rien la morale, qui est l'essentiel. Que Jésus ait été dans le tems, ou avant le tems, il n'en faut pas moins être homme de bien. Après beaucoup d'altercations, il fut enfin décidé que le Fils était aussi ancien que le Père, & consubstantiel au Père. Cette décision ne s'entend guère; mais elle n'en est que plus sublime. Dix-sept évêques protestent contre l'arrêt; & une ancienne chronique d'Alexandrie, conservée à Oxford, dit que deux mille prêtres

protestèrent aussi ; mais les prélats ne font pas grand cas des simples prêtres, qui font d'ordinaire pauvres. Quoi qu'il en soit, il ne fut point du tout question de la Trinité dans ce premier concile. La formule porte : *Nous croyons Jesus consubstantiel au Père, Dieu de Dieu, lumière de lumière, engendré & non fait ; nous croyons aussi au Saint-Esprit.* Le Saint-Esprit, il faut l'avouer, fut traité bien cavalièrement.

Il est rapporté dans le supplément du concile de Nicée, que les pères, étant fort embarrassés pour savoir quels étaient les livres cryphes ou apocryphes de l'ancien & du nouveau Testament, les mirent tous pêle-mêle sur un autel, & les livres à rejeter tombèrent par terre. C'est dommage que cette belle recette soit perdue de nos jours.

Après le premier concile de Nicée, composé de 317 évêques infaillibles, il s'en tint un autre à Rimini ; & le nombre des infaillibles fut cette fois de 400, sans compter un gros détachement à Séleucie d'environ 200. Ces six cents évêques, après quatre mois de querelles, ôtèrent unanimement à Jesus sa *consubstantialité*. Elle lui a été rendue depuis, excepté chez les Sociniens ; ainsi tout va bien.

Un des grands conciles est celui d'Ephèse en 431. L'évêque de Constantinople, Nestorius, grand persécuteur d'hérétiques, fut condamné lui-même, comme hérétique, pour avoir soutenu qu'à la vérité Jesus était bien Dieu, mais que sa mère n'était pas absolument mère de Dieu, mais mère de Jesus. Ce fut St. Cyrille qui fut condamner St. Nestorius ; mais aussi les partisans de Nestorius firent déposer St. Cyrille dans le même concile ; ce qui embarrassa fort le Saint-Esprit.

Remarquez ici, lecteur, bien soigneusement que l'Evangile n'a jamais dit un mot, ni de la consubstantialité du Verbe, ni de l'honneur qu'avait eu Marie d'être mère de Dieu, non plus que des autres disputes qui ont fait assembler des conciles infaillibles.

Eutichès était un moine qui avait beaucoup crié contre

Nestorius, dont l'hérésie n'allait pas moins qu'à supposer deux personnes en Jésus; ce qui est épouvantable. Le moine, pour mieux contredire son adversaire, assure que Jésus n'avait qu'une nature. Un Flavien, évêque de Constantinople, lui soutint qu'il fallait absolument qu'il y eût deux natures en Jésus. On assemble un concile nombreux à Ephèse, en 449; celui-là se tint à coups de bâton, comme le petit concile de Cirthe en 355, & certaine conférence à Carthage. La nature de Flavien fut moulue de coups, & deux natures furent assignées à Jésus. Au concile de Calcédoine en 451, Jésus fut réduit à une nature.

Je passe des conciles tenus pour des minuties, & je viens au sixième concile général de Constantinople, assemblé pour favoir au juste si Jésus n'ayant qu'une nature, avait deux volontés. On sent combien cela est important pour plaire à Dieu.

Ce concile fut convoqué par Constantin le Barbu, comme tous les autres l'avaient été par les empereurs précédens. Les légats de l'évêque de Rome eurent la gauche. Les patriarches de Constantinople & d'Antioche eurent la droite. Je ne fais si les caudataires à Rome prétendent que la gauche est la place d'honneur. Quoi qu'il en soit, Jésus, de cette affaire-là, obtint deux volontés.

La loi mosaïque avait défendu les images. Les peintres & les sculpteurs n'avaient pas fait fortune chez les Juifs. On ne voit pas que Jésus ait jamais eu de tableaux, excepté peut-être celui de Marie, peinte par Luc. Mais enfin Jésus-Christ ne recommande nulle part qu'on adore les images. Les chrétiens les adorèrent pourtant vers la fin du quatrième siècle, quand ils se furent familiarisés avec les beaux-arts. L'abus fut porté si loin au huitième siècle, que Constantin Capronyme assembla à Constantinople un concile de trois cent vingt évêques, qui anathématisa le culte des images, & qui le traita d'idolâtrie.

L'impératrice Irène, la même qui depuis fit arracher les yeux



yeux à son fils, convoqua le second concile de Nicée en 387 : l'adoration des images y fut rétablie. On veut aujourd'hui justifier ce concile, en disant que cette adoration était un culte de *dulie*, & non pas de *latrie*.

Mais soit de latrie, soit de dulie, Charlemagne en 794 fit tenir à Francfort un autre concile, qui traita le second de Nicée d'idolâtrie. Le pape Adrien I y envoya deux légats, & ne le convoqua pas.

Le premier grand concile convoqué par un pape, fut le premier de Latran en 1139; il y eut environ mille évêques, mais on n'y fit presque rien, sinon qu'on anathématisa ceux qui disaient que l'église était trop riche.

Autre concile de Latran en 1179, tenu par le pape Alexandre III, où les cardinaux, pour la première fois, prirent le pas sur les évêques; il ne fut question que de discipline.

Autre grand concile de Latran en 1215. Le pape Innocent III y dépouilla le comte de Toulouse de tous ses biens, en vertu de l'excommunication. C'est le premier concile qui ait parlé de transsubstantiation.

En 1245 concile général de Lyon, ville alors impériale, dans laquelle le pape Innocent IV excommunia l'empereur Frédéric II, & par conséquent le déposa & lui interdit le feu & l'eau : c'est dans ce concile qu'on donna aux cardinaux un chapeau rouge, pour les faire souvenir qu'il faut se baigner dans le sang des partisans de l'empereur. Ce concile fut la cause de la destruction de la maison de Suabe, & de trente ans d'anarchie dans l'Italie & dans l'Allemagne.

Concile général à Vienne en Dauphiné en 1311, où l'on abolit l'ordre des templiers, dont les principaux membres avaient été condamnés au plus horrible supplice, sur les accusations les moins prouvées.

En 1414 le grand concile de Constance , où l'on se contenta de démettre le pape Jean XXIII , convaincu de mille crimes ; & où on brûla Jean Hus , & Jérôme de Prague , pour avoir été opiniâtres , attendu que l'opiniâtreté est un bien plus grand crime , que le meurtre , le rapt , la simonie , & la sodomie.

En 1430 le grand concile de Bâle , non reconnu à Rome , parce qu'on y déposa le pape Eugène IV , qui ne se laissa point déposer.

Les Romains comptent pour concile général le cinquième concile de Latran en 1512 , convoqué contre Louis XII , roi de France , & le pape Jules II ; mais ce pape guerrier étant mort , ce concile s'en alla en fumée.

Enfin nous avons le grand concile de Trente ; qui n'est pas reçu en France pour la discipline : mais le dogme en est incontestable , puisque le Saint-Esprit arrivait de Rome à Trente , toutes les semaines , dans la malle du courier , à ce que dit Fra-Paolo Sarpi ; mais Fra-Paolo Sarpi sentait un peu l'hérésie.

( *Par M. Abaust le cadet.* )



C O N F E S S I O N .

C'EST encore un problème si la confession, à ne la considérer qu'en politique, a fait plus de bien que de mal. On se confessait dans les mystères d'Isis, d'Orphée & de Cérès, devant l'hiérophante & les initiés; car puisque ces mystères étaient des expiations, il fallait bien avouer qu'on avait des crimes à expier. Les chrétiens adoptèrent la confession dans les premiers siècles de l'église, ainsi qu'ils prirent à-peu-près les rites de l'antiquité, comme les temples, les autels, l'encens, les cierges, les processions, l'eau lustrale, les habits sacerdotaux, plusieurs formules des mystères; le *fursum corda*, *l'ite missa est*, &c tant d'autres. Le scandale de la confession publique d'une femme, arrivé à Constantinople au quatrième siècle, fit abolir la confession.....

Si on pouvait être étonné de quelque chose, on le ferait d'une bulle du pape Grégoire XV, émanée de sa sainteté le 30 Août 1622, par laquelle il ordonne de révéler les confessions en certains cas.....



C R É D O.

JE récite mon pater & mon crédo tous les matins , je ne ressemble point à Brouffin , dont Réminiac disait :

Brouffin , dès l'âge le plus tendre ,  
Posséda la sauce Robert ,  
Sans que son précepteur lui pût jamais apprendre  
Ni son crédo ni son pater.

Le symbole ou la collation , vient du mot symbolein ; & l'église latine adopte ce mot , comme elle a tout pris , de l'église grecque. Les théologiens un peu instruits savent que ce symbole qu'on nomme des apôtres , n'est point du tout des apôtres.

On appelait symbole chez les Grecs , les paroles , les signes auxquels les initiés aux mystères de Cérès , de Cibèle , de Mithra se reconnaissaient (a) ; les chrétiens avec le tems eurent leur symbole. S'il avait existé du tems des apôtres , il est à croire que St. Luc en aurait parlé.

On attribue à St. Augustin une histoire du symbole dans son sermon 115 ; on lui fait dire dans ce sermon , que Pierre avait commencé le symbole en disant : *Je crois en Dieu père tout-puissant ; Jean ajouta , créateur du ciel & de la terre ; Jacques ajouta , je crois en Jésus-Christ son fils unique notre Seigneur ; & ainsi du reste. On a retranché cette fable dans la dernière édition d'Augustin. Je m'en rapporte aux révérends pères bénédictins , pour savoir au juste s'il fallait retrancher ou non ce petit morceau , qui est curieux.*

Le fait est que personne n'entendit parler de ce crédo pendant plus de quatre cents années. Le peuple dit que Paris n'a pas été

(a) Arnobius , liv. V. *Symbola quæ rogata sacrorum* , &c. Voyez aussi Clément d'Alexandrie dans son sermon presbytérique , ou *cohortatio ad gentes*.

lâché en un jour ; le peuple a souvent raison dans ses proverbes. Les apôtres eurent notre symbole dans le cœur ; mais ils ne le mirent point par écrit. On en forma un du tems de St. Irénée , qui ne ressemble point à celui que nous récitons. Notre symbole , tel qu'il est aujourd'hui , est constamment du cinquième siècle. Il est postérieur à celui de Nicée. L'article qui dit que Jésus descendit aux enfers , celui qui parle de la communion des saints , ne se trouvent dans aucun des symboles qui précédèrent le nôtre. Et en effet , ni les Evangiles , ni les Actes des apôtres ne disent que Jésus descendit dans l'enfer. Mais c'était une opinion établie dès le troisième siècle que Jésus était descendu dans l'adès , dans le tartare , mots que nous traduisons par celui d'enfer. L'enfer en ce sens n'est pas le mot hébreu scheol , qui veut dire le souterrain , la fosse. Et c'est pourquoi St. Athanase nous apprend depuis comment notre sauveur était descendu dans les enfers. Son humanité , dit-il , *ne fut ni tout entière dans le sépulcre , ni tout entière dans l'enfer. Elle fut dans le sépulcre selon la chair , dans l'enfer selon l'ame.*

St. Thomas assure que les saints qui ressuscitèrent à la mort de Jésus-Christ , moururent de nouveau pour ressusciter ensuite avec lui ; c'est le sentiment le plus suivi. Toutes ces opinions sont absolument étrangères à la morale ; il faut être homme de bien , soit que les saints soient ressuscités deux fois , soit que Dieu ne les ait ressuscités qu'une. Notre symbole a été fait tard , je l'avoue ; mais la vertu est de toute éternité.

S'il est permis de citer des modernes dans une matière si grave , je rapporterai ici le crédo de l'abbé de Saint-Pierre , tel qu'il est écrit de sa main dans son livre sur la pureté de la religion , lequel n'a point été imprimé , & que j'ai copié fidèlement.

« Je crois en un seul Dieu , & je l'aime. Je crois qu'il illumine » toute ame venant au monde , ainsi que le dit St. Jean. J'entends » par-là toute ame qui le cherche de bonne foi.

» Je crois en un seul Dieu , parce qu'il ne peut y avoir qu'une

» seule ame du grand tout ; un seul être vivifiant ; un formateur  
» unique.

» Je crois en Dieu le père puissant , parce qu'il est père  
» commun de la nature , de tous les hommes , qui sont également  
» ses enfans. Je crois que celui qui les fait tous naître égale-  
» ment , qui arrangea les ressorts de notre vie de la même manière ,  
» leur a donné les mêmes principes de morale , apperçue par  
» eux dès qu'ils réfléchissent , n'a mis aucune différence entre ses  
» enfans que celle du crime & de la vertu.

» Je crois que le Chinois juste & bienfaisant est plus pré-  
» cieux devant lui qu'un docteur pontilleux & arrogant.

» Je crois que Dieu étant notre père commun , nous sommes  
» tenus de regarder tous les hommes comme nos frères.

» Je crois que le persécuteur est abominable , & qu'il marche  
» immédiatement après l'empoisonneur & le parricide.

» Je crois que les disputes théologiques sont à la fois la farce  
» la plus ridicule & le fléau le plus affreux de la terre , immé-  
» diatement après la guerre , la peste , la famine & la vérole.

» Je crois que les ecclésiastiques doivent être payés , & bien  
» payés , comme serviteurs du public , précepteurs de morale ,  
» teneurs des registres des enfans & des morts ; mais qu'on ne  
» doit leur donner , ni les richesses des fermiers généraux , ni le  
» rang des princes , parce que l'un & l'autre corrompent l'ame ,  
» & que rien n'est plus révoltant que de voir des hommes si riches  
» & si fiers , faire prêcher l'humilité , & l'amour de la pauvreté  
» par des gens qui n'ont que cent écus de gages.

» Je crois que tous les prêtres qui desservent une paroisse  
» doivent être mariés , non-seulement pour avoir une femme  
» honnête qui prenne soin de leur ménage , mais pour être  
» meilleurs citoyens , donner de bon sujets à l'état , & pour avoir  
» beaucoup d'enfans bien élevés.

» Je crois qu'il faut absolument extirper les moines ; que c'est  
 » rendre un très grand service à la patrie & à eux-mêmes. Ce  
 » sont des hommes que Circé a changés en pourceaux ; le sage  
 » Ulysse doit leur rendre la forme humaine. »

Paradis aux bienfaiteurs !



## C R I T I Q U E.

Je ne prétends point parler ici de cette critique de scholastes qui restitue mal un mot d'un ancien auteur qu'auparavant on entendait très-bien. Je ne touche point ces vraies critiques qui ont débrouillé ce qu'on peut de l'histoire & de la philosophie ancienne. J'en ai vu les critiques qui tiennent à la satire.

Un amateur des lettres lisait un jour la Tasse avec moi : il tomba sur cette stance :

*Chiama gli habitator dell' ombra eterne ,  
 Il rauco suon della tartarea tromba ,  
 Treman le spaziose atte caverne ,  
 E l'aer ceco a quel rumor rimbomba ,  
 Ne stridendo così dalle superne  
 Regioni del cielo il fulgor piomba ;  
 Ne si scossa giamai trema la terra ,  
 Quando i vapori in sen gravida ferra.*

Il lut ensuite au hafard plusieurs stances de cette force & de cette harmonie. Ah ! c'est donc là , s'écria-t-il , ce que votre Boileau appelle du clinquant ? c'est donc ainsi qu'il veut rabaisser un grand-homme qui vivait cent ans avant , lui pour mieux élever un autre grand homme qui vivait seize cents ans auparavant , & qui eût lui-même rendu justice au Tasse ?

Consolez-vous , lui dis-je , prenons les opéra de Quinault : nous trouvâmes à l'ouverture du livre , de quoi nous mettre en

colère contre la critique ; l'admirable poème d'Armide se présente ; nous trouvâmes ces mots :

## S I D O N I E.

La haine est affreuse & barbare ,  
L'amour contraint les cœurs dont il s'empare ,  
A souffrir des maux rigoureux.  
Si votre sort est en votre puissance ,  
Faites choix de l'indifférence ;  
Elle assure un sort plus heureux.

## A R M I D E.

Non , non , il ne m'est pas possible  
De passer de mon trouble en un état paisible ;  
Mon cœur ne se peut plus calmer ;  
Renaud m'offense trop , il n'est que trop aimable ,  
C'est pour moi désormais un choix indispensable  
De le haïr ou de l'aimer.

Nous lûmes toute la pièce d'Armide , dans laquelle le génie du Tasse reçoit encore de nouveaux charmes par les mains de Quinault : Eh bien ! dis-je à mon ami , c'est pourtant ce Quinault que Boileau s'efforça toujours de faire regarder comme l'écrivain le plus méprisable ; il persuada même à Louis XIV , que cet écrivain gracieux , touchant , pathétique , élégant , n'avait d'autre mérite que celui qu'il empruntait du musicien Lulli. Je conçois cela très-aisément , me répondit mon ami ; Boileau n'était pas jaloux du musicien , il l'était du poète. Quel fond devons-nous faire sur le jugement d'un homme qui , pour rimer à un vers qui finissait en aut , dénigrait tantôt Bourfaut , tantôt Hénaut , tantôt Quinault , selon qu'il était bien ou mal avec ces messieurs-là ?

Mais pour ne pas laisser refroidir votre zèle contre l'injustice , mettez seulement la tête à la fenêtre , regardez cette belle façade du Louvre , par laquelle Perraut s'est immortalisé : cet habile homme était frère d'un académicien très-savant avec qui Boileau

avait



avait eu quelque dispute ; en voilà assez pour être traité d'architecte ignorant. . . . .

Le public ne songe qu'à s'amuser : il voit dans une allégorie intitulée Pluton , des juges condamnés à être écorchés , & à s'asseoir aux enfers sur un siège couvert de leur peau , au lieu de fleurs de lys ; le lecteur ne s'embarrasse pas si ces juges le méritent , ou non , si le complaignant qui les cite devant Pluton a tort ou raison. Il lit ces vers uniquement pour son plaisir ; s'ils lui en donnent , il n'en veut pas davantage ; s'ils lui déplaisent , il laisse là l'allégorie , & ne ferait pas un seul pas pour faire confirmer ou casser la sentence.

Les inimitables tragédies de Racine ont toutes été critiquées , & très-mal ; c'est qu'elles l'étaient par des rivaux. Les artistes sont les juges compétens de l'art , il est vrai ; mais ces juges compétens sont presque toujours corrompus.

Un excellent critique serait un artiste qui aurait beaucoup de science & de goût , sans préjugés & sans envie. Cela est difficile à trouver.



## D A V I D.

SI un jeune payfan en cherchant des ânesses trouve un royaume , cela n'arrive pas communément. Si un autre payfan guérit son roi d'un accès de folie en jouant de la harpe , ce cas est encore très-rare ; mais que ce petit joueur de harpe devienne roi parce qu'il a rencontré dans un coin un prêtre de village qui lui jette une bouteille d'huile d'olive sur la tête , la chose est encore plus merveilleuse.

Quand &c par qui ces merveilles furent-elles écrites ? Je n'en fais rien ; mais je suis bien sûr que ce n'est ni par un Polybe , ni par un Tacite.

..... C'est un plaisir de voir comment ce pauvre dom Calmet justifie & canonise toutes les actions de David , qui feraient frémir d'horreur si elles n'étaient incroyables.

Je ne parlerai pas ici de l'assassinat d'Uria , & de l'adultère de Betzabéa ; elle est assez connue ; & les voies de Dieu sont si différentes des voies des hommes , qu'il a permis que Jésus-Christ descendit de cette Betzabéa , tout étant purifié par ce saint mystère.

Je ne demande pas maintenant comment Jurieu a eu l'insolence de persécuter le sage Bayle , pour n'avoir pas approuvé toutes les actions du bon roi David ; mais je demande comment en a souffert qu'un homme tel que Jurieu molestât un homme tel que Bayle.



## DES DÉLITS LOCAUX.

Parcourez toute la terre, vous trouverez que le vol, le meurtre, l'adultère, la calomnie, sont regardés comme des délits que la société condamne & réprime ; mais ce qui est approuvé en Angleterre, & condamné en Italie, doit-il être puni en Italie comme un de ces attentats contre l'humanité entière ? c'est là ce que j'appelle délit local. Ce qui n'est criminel que dans l'enceinte de quelques montagnes ou entre deux rivières, n'exige-t-il pas des juges plus d'indulgence que ces attentats qui sont en horreur à toutes les contrées ? Le juge ne doit-il pas se dire à lui-même : je n'oserais punir à Raguse ce que je punis à Lorette ? Cette réflexion ne doit-elle pas adoucir dans son cœur cette dureté qu'il n'est que trop aisé de contracter dans le long exercice de son emploi ?

On connaît les kermesses de la Flandre ; ils étaient portés dans le siècle passé jusqu'à une indécence qui pouvait révolter des yeux inaccoutumés à ces spectacles.

Voici comme l'on célébrait la fête de Noël dans quelques villes. D'abord paraissait un jeune homme à moitié nu, avec des ailes au dos : il récitait l'*Ave Maria* à une jeune fille, qui lui répondait *fai* ; & l'ange la baisait sur la bouche : ensuite un enfant enfermé dans un grand coq de carton, criait en imitant le chant du coq : *puer natus est nobis*. Un gros bœuf en mugissant disait *ubi*, qu'il prononçait *oubi*. Une brebis bêlait en criant *Bethléem*. Un âne criait *hihanus*, pour signifier *camus*. Une longue procession précédée de quatre fous, avec des grelots & des marottes fermait la marche. Il reste encore aujourd'hui des traces de ces dévotions populaires, que chez des peuples plus instruits on prendrait pour profanations. Un Suisse de mauvaise humeur, & peut-être plus ivre que ceux qui jouaient le rôle du bœuf & de l'âne, se prit de parole avec eux dans Louvain : il y eut des coups de donnés : on voulut faire pendre le Suisse, qui échappa à peine.

M m 2.

Le même homme eut une violente querelle à la Haye en Hollande, pour avoir pris hautement le parti de Barneveldt contre un gomariste outré. Il fut mis en prison à Amsterdam, pour avoir dit que les prêtres sont le fléau de l'humanité & la source de tous nos malheurs. Eh quoi ! disait-il, si l'on croit que les bonnes œuvres peuvent servir au salut, on est au cachot ? Si l'on se moque d'un coq & d'un âne, on risque la corde ? Cette aventure, toute burlesque qu'elle est, fait assez voir qu'on peut être repréhensible sur un ou deux points de notre hémisphère, & être absolument innocent dans le reste du monde.



## D I E U.

**S**ous l'empire d'Arcadius, Logomacos, théologal de Constantinople, alla en Scythie, & s'arrêta au pied du Caucase, dans les fertiles plaines de Zéphirim, sur les frontières de la Colchide. Le bon vieillard Dondindac était dans sa grande salle basse, entre sa grande bergerie & sa vaste grange ; il était à genoux avec sa femme, ses cinq fils & ses cinq filles, ses parens & ses valets, & tous chantaient les louanges de Dieu après un léger repas. Que fais-tu là, idolâtre ? lui dit Logomacos. Je ne suis point idolâtre, dit Dondindac. Il faut bien que tu sois idolâtre, dit Logomacos, puisque tu n'es pas Grec. Ça, dis-moi, que chantaient-tu dans ton barbare jargon de Scythie ? Toutes les langues sont égales aux oreilles de Dieu, répondit le Scythe ; nous chantions les louanges. Voilà qui est bien extraordinaire, reprit le théologal ; une famille Scythie, qui prie Dieu sans avoir été instruite par nous ! Il engagea bientôt une conversation avec le Scythe Dondindac ; car le théologal savait un peu de scythe, & l'autre un peu de grec. On a retrouvé cette conversation dans un manuscrit conservé dans la bibliothèque de Constantinople.

## L O G O M A C O S.

Voyons si tu fais ton catéchisme. Pourquoi pries-tu Dieu ?

D O N D I N D A C.

C'est qu'il est juste d'adorer l'Etre suprême de qui nous tenons tout.

L O G O M A C O S.

Pas mal pour un barbare ! Et que lui demandes-tu ?

D O N D I N D A C.

Je le remercie des biens dont je jouis , & même des maux dans lesquels il m'éprouve ; mais je me garde bien de lui rien demander ; il sait mieux que nous ce qu'il nous faut ; & je craindrais d'ailleurs de demander du beau tems quand mon voisin demanderait de la pluie.

L O G O M A C O S.

Ah ! je me doutais bien qu'il allait dire quelque sottise. Reprenons les choses de plus haut : Barbare , qui t'a dit qu'il y a un Dieu ?

D O N D I N D A C.

La nature entière.

L O G O M A C O S.

Cela ne suffit pas. Quelle idée as-tu de Dieu ?

D O N D I N D A C.

L'idée de mon créateur , de mon maître , qui me récompensera si je fais bien , & qui me punira si je fais mal.

L O G O M A C O S.

Bagatelles , pauvretés que cela ! Venons à l'essentiel. Dieu est-il infini *secundum quid* , ou selon l'essence ?

D O N D I N D A C.

Je ne vous entends pas.

L O G O M A C O S.

Bête brute ! Dieu est-il en un lieu , ou hors de tout lieu , ou en tout lieu ?

D O N D I N D A C.

Je n'en fais rien.... Tout comme il vous plaira.

L O G O M A C O S.

Ignorant ! Peut-il faire que ce qui a été n'ait point été , & qu'un bâton n'ait pas deux bouts ? voit-il le futur comme futur ou comme présent ? comment fait-il pour tirer l'être du néant , & pour anéantir l'être ?

D O N D I N D A C.

Je n'ai jamais examiné ces choses.

L O G O M A C O S.

Quel lourdaud ! Allons , il faut s'abaisser , se proportionner. Dis-moi , mon ami , crois-tu que la matière puisse être éternelle ?

D O N D I N D A C.

Que m'importe qu'elle existe de toute éternité , ou non ? je n'existe pas , moi , de toute éternité. Dieu est toujours mon maître ; il m'a donné la notion de la justice , je dois la suivre ; je ne veux point être philosophe , je veux être homme.

L O G O M A C O S.

On a bien de la peine avec ces têtes dures. Allons pied à pied. Qu'est-ce que Dieu ?

D O N D I N D A C.

Mon souverain, mon juge, mon père.

L O G O M A C O S.

Ce n'est pas là ce que je demande. Quelle est sa nature ?

D O N D I N D A C.

D'être puissant & bon.

L O G O M A C O S.

Mais est-il corporel ou spirituel ?

D O N D I N D A C.

Comment voulez-vous que je le sache ?

L O G O M A C O S.

Quoi ! tu ne fais pas ce que c'est qu'un esprit ?

D O N D I N D A C.

Pas le moindre mot : à quoi cela me servirait-il ? en ferais-je plus juste ? ferais-je meilleur mari, meilleur père, meilleur maître, meilleur citoyen ?

L O G O M A C O S.

Il faut absolument t'apprendre ce que c'est qu'un esprit ; écoute, c'est, c'est, c'est... Je te dirai cela une autre fois.

D O N D I N D A C.

J'ai bien peur que vous ne me disiez moins ce qu'il est que

ce qu'il n'est pas. Permettez-moi de vous faire à mon tour une question. J'ai vu autrefois un de vos temples ; pourquoi peignez-vous Dieu avec une grande barbe ?

L O G O M A C O S.

C'est une question très-difficile & qui demande des instructions préliminaires.

D O N D I N D A C.

Avant de recevoir vos instructions , il faut que je vous conte ce qui m'est arrivé un jour. Je venais de faire bâtir un cabinet au bout de mon jardin ; j'entendis une taupe qui raifonnait avec un hanneton : Voilà une belle fabrique , disait la taupe ; il faut que ce soit une taupe bien puissante qui ait fait cet ouvrage. Vous vous moquez , dit le hanneton , c'est un hanneton tout plein de génie qui est l'architecte de ce bâtiment. Depuis ce tems-là j'ai résolu de ne jamais disputer.



*DIVINITÉ*



---

## D I V I N I T É   D E   J E S U S .

**L**es fociniens , qui sont regardés comme des blasphémateurs , ne reconnaissent point la divinité de Jesus-Christ. Ils osent prétendre , avec les philosophes de l'antiquité , avec les juifs , les mahométans & tant d'autres nations , que l'idée d'un Dieu-homme est monstrueuse , que la distance d'un Dieu à l'homme est infinie , & qu'il est impossible que l'être infini , immense , éternel , ait été contenu dans un corps périssable.

Ils ont la confiance de citer en leur faveur Eusèbe , évêque de Césarée , qui , dans son histoire ecclésiastique , liv. I , chap. XI , déclare qu'il est absurde , que la nature non engendrée , immuable , du Dieu tout-puissant , prenne la forme d'un homme. Ils citent les pères de l'église Justin & Tertullien , qui ont dit la même chose. Justin dans son dialogue avec Triphon , & Tertullien dans son discours contre Praxeas.

Ils citent St. Paul , qui n'appelle jamais Jesus-Christ Dieu , & qui l'appelle homme très-souvent. Ils poussent l'audace jusqu'au point d'affirmer que les chrétiens passèrent trois siècles entiers à former peu à peu l'apothéose de Jesus , & qu'ils n'élevaient cet étonnant édifice qu'à l'exemple des païens , qui avaient divinisé des mortels. D'abord , selon eux , on ne regarda Jesus que comme un homme inspiré de Dieu , ensuite comme une créature plus parfaite que les autres. On lui donna quelque tems après une place au-dessus des anges , comme le dit St. Paul. Chaque jour ajoutait à sa grandeur. Il devint une émanation de Dieu produite dans le tems. Ce ne fut pas assez ; on le fit naître avant le tems même. Enfin on le fit Dieu consubstantiel à Dieu. Cellius , Voquelius , Natalis Alexander , Hornebeck , ont appuyé tous ces blasphêmes par des argumens qui étonnent les sages , & qui pervertissent les faibles. Ce fut sur-tout Fauste

*Phil. Littér. Hist.* Tom. VI.

N n

Socin qui répandit les semences de cette doctrine dans l'Europe ; & sur la fin du seizième siècle il s'en est peu fallu qu'il n'établît une nouvelle espèce de christianisme. Il y en avait déjà eu plus de trois cents espèces.



## E N F E R.

**D**ÈS que les hommes vécurent en société, ils durent s'appercevoir que plusieurs coupables échappaient à la sévérité des loix ; ils punissaient les crimes publics ; il fallut établir un frein pour les crimes secrets ; la religion seule pouvait être ce frein. Les Persans, les Chaldéens, les Egyptiens, les Grecs imaginèrent des punitions après la vie ; & de tous les peuples anciens que nous connaissons, les Juifs furent les seuls qui n'admirent que des châtimens temporels. Il est ridicule de croire ou de feindre de croire, sur quelques passages très-obscurs, que l'enfer était admis par les anciennes loix des Juifs, par leur Lévitique, par leur Décalogue, quand l'auteur de ces loix ne dit pas un seul mot qui puisse avoir le moindre rapport avec les châtimens de la vie future. On ferait en droit de dire au rédacteur du Pentateuque : Vous êtes un homme inconséquent & sans probité, comme sans raison, très-indigne du nom de législateur que vous vous arroyez. Quoi ! vous connaissez un dogme aussi réprimant, aussi nécessaire au peuple que celui de l'enfer, & vous ne l'annoncez pas expressément ? & tandis qu'il est admis chez toutes les nations qui vous environnent, vous vous contentez de laisser deviner ce dogme par quelques commentateurs qui viendront quatre mille ans après vous, & qui donneront la torture à quelques uns de vos paroles pour y trouver ce que vous n'avez pas dit ? Ou vous êtes un ignorant qui ne savez pas que cette croyance était universelle en Egypte, en Chaldée, en Perse ; ou vous êtes un homme très-mal avisé, si, étant instruit de ce dogme, vous n'en avez pas fait la base de votre religion.

Les auteurs des loix juives pourraient tout-au-plus répondre :

Nous avouons que nous sommes excessivement ignorans ; que que nous avons appris à écrire fort tard ; que notre peuple était une horde sauvage & barbare qui , de notre aveu , erra près d'un demi-siècle dans des déserts impraticables ; qu'elle usurpa enfin un petit pays par les rapines les plus odieuses , & par les cruautés les plus détestables dont jamais l'histoire ait fait mention. Nous n'avions aucun commerce avec les nations policées ; comment voulez-vous que nous pussions ( nous les plus terrestres des hommes ) inventer un système tout spirituel ?

Nous ne nous servions du mot qui répond à *ame*, que pour signifier *la vie* ; nous ne connaîmes notre Dieu & ses ministres , ses anges , que comme des êtres corporels : la distinction de l'ame & du corps , l'idée d'une vie après la mort , ne peuvent être que le fruit d'une longue méditation , & d'une philosophie très-fine. Demandez aux Hottentots & aux Nègres , qui habitent un pays cent fois plus étendu que le nôtre , s'ils connaissent la vie à venir. Nous avons cru faire assez de persuader à notre peuple , que Dieu punissait les malfaiteurs jusqu'à la quatrième génération , soit par la lèpre , soit par des morts subites , soit par la perte du peu de bien qu'on pouvait posséder.

On repliquerait à cette apologie : Vous avez inventé un système dont le ridicule saute aux yeux ; car le malfaiteur qui se portait bien , & dont la famille prospérait , devait nécessairement se moquer de vous.

L'apologiste de la loi judaïque répondrait alors : Vous vous trompez ; car pour un criminel qui raisonnait juste , il y en avait cent qui ne raisonnaient point du tout. Celui qui , ayant commis un crime , ne se sentait puni ni dans son corps , ni dans celui de son fils , craignait pour son petit-fils. De plus , s'il n'avait pas aujourd'hui quelque ulcère puant , auquel nous étions très-sujets , il en éprouvait dans le cours de quelques années : il y a toujours des malheurs dans une famille , & nous faisons aisément accroire que ces malheurs étaient envoyés par une main divine , vengeance des fautes secrètes.

Il ferait aisé de repliquer à cette réponse , & de dire : Votre excuse ne vaut rien , car il arrive tous les jours que de très-honnêtes gens perdent la santé & leurs biens ; & s'il n'y a point de famille à laquelle il ne soit arrivé des malheurs , si ces malheurs sont des châtimens de Dieu , toutes vos familles étaient donc des familles de frippons.

Le prêtre juif pourrait repliquer encore ; il dirait qu'il y a des malheurs attachés à la nature humaine , & d'autres qui sont envoyés de Dieu expressément. Mais on ferait voir à ce raisonneur combien il est ridicule de penser que la fièvre & la grêle sont tantôt une punition divine , tantôt un effet naturel.

Enfin , les pharisiens & les esséniens chez les Juifs admirent la croyance d'un enfer à leur mode : ce dogme avait déjà passé des Grecs aux Romains , & fut adopté par les chrétiens.

Plusieurs pères de l'église ne crurent point les peines éternelles ; il leur paraissait absurde de brûler pendant toute l'éternité un pauvre homme pour avoir volé une chèvre. Virgile a beau dire dans son sixième chant de l'Enéide ,

*Sedet æternùmque sedebit infelix Theseus.*

Il prétend en vain , que Thésée est assis pour jamais sur une chaise , & que cette posture est son supplice. D'autres croyaient que Thésée est un héros qui n'est point assis en enfer , & qu'il est dans les champs Elysées. ....





## E S P R I T F A U X .

Nous avons des aveugles, des borgnes, des bigles, des louches, des vues longues, des vues courtes, ou distinctes, ou confuses, ou faibles, ou infatigables. Tout cela est une image assez fidelle de notre entendement. Mais on ne connaît guère de vue fausse. Il n'y a guère d'hommes qui prennent toujours un coq pour un cheval, ni un pot de chambre pour une maison. Pourquoi rencontre-t-on souvent des esprits assez justes d'ailleurs, qui sont absolument faux sur des choses importantes ? Pourquoi ce même Siamois qui ne se laissera jamais tromper quand il sera question de lui compter trois roupies, croit-il fermement aux métamorphoses de Sammonocodom ? Par quelle étrange bizarrerie des hommes sensés ressemblent-ils à Dom Quichote ; qui croyait voir des géants où les autres hommes ne voyaient que des moulins à vent ? Encore Dom Quichote était plus excusable que le Siamois qui croit que Sammonocodom est venu plusieurs fois sur la terre, & que le Turc qui est persuadé que Mahomet a mis la moitié de la lune dans sa manche. Car Dom Quichote, frappé de l'idée qu'il doit combattre des géants, peut se figurer qu'un géant doit avoir le corps aussi gros qu'un moulin, & les bras aussi longs que les ailes du moulin : mais de quelle supposition peut partir un homme sensé pour se persuader que la moitié de la lune est entrée dans une manche, & qu'un Sammonocodom est descendu du ciel pour venir jouer au cerf-volant à Siam, couper une forêt, & faire des tours de passe-passe ?

Les plus grands génies peuvent avoir l'esprit faux sur un principe qu'ils ont reçu sans examen. Newton avait l'esprit très-faux quand il commentait l'Apocalypse.

Tout ce que certains tyrans des ames desiront, c'est que les hommes qu'ils enseignent, aient l'esprit faux. Un faquir élève un enfant qui promet beaucoup ; il emploie cinq ou six années

à lui enfoncer dans la tête que le Dieu Fo apparut aux hommes en éléphant blanc, & il persuade l'enfant qu'il sera fouetté après sa mort pendant cinq cent mille années, s'il ne croit pas ces métamorphoses. Il ajoute qu'à la fin du monde l'ennemi du Dieu Fo viendra combattre contre cette divinité.

L'enfant étudie & devient un prodige ; il argumente sur les leçons de son maître ; il trouve que Fo n'a pu se changer qu'en éléphant blanc, parce que c'est le plus beau des animaux. Les rois de Siam & du Pégu, dit-il, se sont fait la guerre pour un éléphant blanc ; certainement si Fo n'avait pas été caché dans cet éléphant, ces rois n'auraient pas été si insensés que de combattre pour la possession d'un simple animal.

L'ennemi de Fo viendra le défier à la fin du monde ; certainement cet ennemi sera un rhinocéros, car le rhinocéros combat l'éléphant. C'est ainsi que raisonne dans un âge mûr l'élève savant du faquir, & il devient une des lumières des Indes ; plus il a l'esprit subtil, plus il l'a faux ; & il forme ensuite des esprits faux comme lui.

On montre à tous ces énergumènes un peu de géométrie, & ils l'apprennent assez facilement ; mais, chose étrange ! leur esprit n'est pas redressé pour cela ; ils apperçoivent les vérités de la géométrie, mais elle ne leur apprend point à peser les probabilités ; ils ont pris leur pli, ils raisonneront de travers toute leur vie, & j'en suis fâché pour eux.



*E T A T S , G O U V E R N E M E N S .*

*Quel est le meilleur ?*

**J**E n'ai jusqu'à présent connu personne qui n'ait gouverné quelque état. Je ne parle pas de MM. les ministres , qui gouvernent en effet , les uns deux ou trois ans , les autres six mois , les autres six semaines ; je parle de tous les autres hommes qui , à souper ou dans leur cabinet , étalent leur système de gouvernement , réforment les armées , l'église , la robe & la finance.

L'abbé de Bourzeis se mit à gouverner la France vers l'an 1645 , sous le nom de cardinal de Richelieu , & fit ce testament politique dans lequel il veut enrôler la noblesse dans la cavalerie pour trois ans , faire payer la taille aux chambres des comptes & aux parlemens , priver le roi du produit de la gabelle ; il assure sur-tout que pour entrer en campagne avec cinquante mille hommes , il faut , par économie , en lever cent mille. Il affirme que *la Provence seule a beaucoup plus de beaux ports de mer , que l'Espagne & l'Italie ensemble.*

L'abbé de Bourzeis n'avait pas voyagé. Au reste , son ouvrage fourmille d'anachronismes & d'erreurs ; il fait signer le cardinal de Richelieu d'une manière dont il ne signa jamais , ainsi qu'il le fait parler comme il n'a jamais parlé. Au surplus , il emploie un chapitre entier à dire que *la raison doit être la règle d'un état* , & à tâcher de prouver cette découverte. Cet ouvrage de ténèbres , ce bâtarde de l'abbé de Bourzeis , a passé long-tems pour le fils légitime du cardinal de Richelieu ; & tous les académiciens , dans leurs discours de réception , ne manquaient pas de louer démesurément ce chef-d'œuvre de politique.

Le Sr. Gratiem de Courtils voyant le succès du testament politique de Richelieu , fit imprimer à la Haye le testament de

Colbert, avec une belle lettre de Mr. Colbert au roi. Il est clair que si ce ministre avait fait un pareil testament, il eût fallu l'interdire; cependant ce livre a été cité par quelques auteurs. Un autre gredin, dont on ignore le nom, ne manqua pas de donner le testament de Louvois, plus mauvais encore, s'il se peut, que celui de Colbert; un abbé de Chèvremont fit tester aussi Charles duc de Lorraine. Nous avons eu les testamens politiques du cardinal Albéroni, du maréchal de Belle-Isle, & enfin, celui de Mandrin.

Mr. de Boisguilbert, auteur du détail de la France, imprimé en 1695, donna le projet inexécutable de la dime royale, sous le nom du maréchal de Vauban.

Un fou nommé la Jonchère, qui n'avait pas de pain, fit en 1720 un projet de finance en quatre volumes, & quelques fots ont cité cette production comme un ouvrage de la Jonchère le trésorier général, s'imaginant qu'un trésorier ne peut faire un mauvais livre de finances,

Mais il faut convenir que des hommes très-sages, très-dignes peut-être de gouverner, ont écrit sur l'administration des états, soit en France, soit en Espagne, soit en Angleterre. Leurs livres ont fait beaucoup de bien; ce n'est pas qu'ils aient corrigé les ministres qui étaient en place quand ces livres parurent, car un ministre ne se corrige point, & ne peut se corriger; il a pris sa croissance; plus d'instructions, plus de conseils, il n'a pas le tems de les écouter, le courant des affaires l'emporte; mais ces bons livres forment les jeunes gens destinés aux places, ils forment les princes, & la seconde génération est instruite.

Le fort & le faible de tous les gouvernemens a été examiné de près dans les derniers tems. Dites-moi donc, vous qui avez voyagé, qui avez lu & vu; dans quel état, dans quelle sorte de gouvernement voudriez-vous être né? Je conçois qu'un grand seigneur terrien en France ne serait pas fâché d'être né en Allemagne; il serait souverain, au-lieu d'être sujet. Un pair de

France



France serait fort aise d'avoir les privilèges de la pairie anglaise; il serait législateur.

L'homme de robe & le financier se trouveraient mieux en France qu'ailleurs.

Mais quelle patrie choisirait un homme sage, libre, un homme d'une fortune médiocre, & sans préjugés?

Un membre du conseil de Pondichéry, assez savant, revenait en Europe par terre avec un brame plus instruit que les brames ordinaires. Comment trouvez-vous le gouvernement du grand-Mogol? dit le conseiller. Abominable, répondit le brame: comment voulez-vous qu'un état soit heureusement gouverné par des Tartares? Nos rayas, nos omras, nos nababs sont fort contens; mais les citoyens ne le sont guère, & des millions de citoyens sont quelque chose.

Le conseiller & le brame traversèrent en raisonnant toute la haute Asie. Je fais une réflexion, dit le brame, c'est qu'il n'y a pas une république dans toute cette vaste partie du monde. Il y a eu autrefois celle de Tyr, dit le conseiller, mais elle n'a pas duré long-tems; il y en avait encore une autre vers l'Arabie pétrée, dans un petit coin nommé la Palestine, si on peut honorer du nom de république une horde de voleurs & d'usuriers, tantôt gouvernée par des juges, tantôt par des espèces de rois, tantôt par des grands pontifes, devenue esclave sept ou huit fois, & enfin chassée du pays qu'elle avait usurpé.

Je conçois, dit le brame, qu'on ne doit trouver sur la terre que très-peu de républiques. Les hommes sont rarement dignes de se gouverner eux-mêmes. Ce bonheur ne doit appartenir qu'à de petits peuples, qui se cachent dans des îles, ou entre des montagnes, comme des lapins qui se dérobent aux animaux carnassiers; mais à la longue ils sont découverts & dévorés.

Quand les deux voyageurs furent arrivés dans l'Asie mineure , le conseiller dit au brame : Croiriez-vous bien qu'il y a eu une république formée dans un coin de l'Italie , qui a duré plus de cinq cents ans , & qui a possédé cette Asie mineure , l'Asie , l'Afrique , la Grèce , les Gaules , l'Espagne , & l'Italie entière ? Elle se tourna donc bien vite en monarchie , dit le brame ? Vous l'avez deviné , dit l'autre. Mais cette monarchie est tombée , & nous faisons tous les jours de belles dissertations pour trouver les causes de sa décadence & de sa chute. Vous prenez bien de la peine , dit l'Indien ; cet empire est tombé parce qu'il existait. Il faut bien que tout tombe ; j'espère bien qu'il en arrivera tout autant à l'empire du grand-Mogol.

A propos , dit l'Européen , croyez-vous qu'il faille plus d'honneur dans un état despotique , & plus de vertu dans une république ? L'Indien s'étant fait expliquer ce qu'on entend par honneur , répondit que l'honneur était plus nécessaire dans une république , & qu'on avait bien plus besoin de vertu dans un état monarchique. Car , dit-il , un homme qui prétend être élu par le peuple , ne le sera pas s'il est déshonoré ; au lieu qu'à la cour il pourra aisément obtenir une charge , selon la maxime d'un grand prince , qu'un courtisan , pour réussir , doit n'avoir ni honneur , ni humeur. A l'égard de la vertu , il en faut prodigieusement dans une cour pour oser dire la vérité. L'homme vertueux est bien plus à son aise dans une république ; il n'a personne à flatter.

Croyez-vous , dit l'homme d'Europe , que les loix & les religions soient faites pour les climats , de même qu'il faut des fourrures à Moscou , & des étoffes de gaze à Delhi ? Oui , sans doute , dit le brame ; toutes les loix qui concernent la physique , sont calculées pour le méridien qu'on habite ; il ne faut qu'une femme à un Allemand , & il en faut trois ou quatre à un Persan.

Les rites de la religion sont de même nature. Comment voudriez-vous , si j'étais chrétien , que je disse la messe dans ma province , où il n'y a ni pain ni vin ? A l'égard des dogmes ,

c'est autre chose ; le climat n'y fait rien. Votre religion n'a-t-elle pas commencé en Asie , d'où elle a été chassée ? n'existe-t-elle pas vers la mer Baltique , où elle était inconnue ?

Dans quel état , sous quelle domination aimeriez-vous mieux vivre ? dit le conseiller. Par-tout ailleurs que chez moi , dit son compagnon ; & j'ai trouvé beaucoup de Siamois , de Tunquinois , de Persans , & de Turcs qui en disaient autant. Mais encore une fois , dit l'Européen , quel état choisiriez-vous ? Le brame répondit : Celui où l'on n'obéit qu'aux loix. C'est une vieille réponse , dit le conseiller. Elle n'en est pas plus mauvaise , dit le brame. Où est ce pays-là ? dit le conseiller. Le brame dit : Il faut le chercher. *Votez* l'article GENEVE.



## D' É Z É C H I E L.

*De quelques passages singuliers de ce prophète , & de quelques usages anciens.*

ON fait assez aujourd'hui qu'il ne faut pas juger des usages anciens par les modernes : qui voudrait réformer la cour d'Alcinoüs dans l'Odyssée , sur celle du grand Turc , ou de Louis XIV , ne serait pas bien reçu des sàvans : qui reprendrait Virgile d'avoir représenté le roi Evandre couvert d'une peau d'ours , & accompagné de deux chiens , pour recevoir des ambassadeurs , serait un mauvais critique.

Les mœurs des anciens Egyptiens & Juifs sont encore plus différentes des nôtres que celles du roi Alcinoüs , de Nausica sa fille , & du bon homme Evandre. Ezéchiél , esclave chez les Chaldéens , eut une vision près de la petite rivière de Chobar , qui se perd dans l'Euphrate.

On ne doit point être étonné qu'il ait vu des animaux à quatre faces , & à quatre ailes , avec des pieds de veau , ni des roues

qui marchaient toutes seules , & qui avaient l'esprit de vie ; ces symboles plaisent même à l'imagination ; mais plusieurs critiques se sont révoltés contre l'ordre que le Seigneur lui donna de manger pendant trois cent quatre-vingt-dix jours , du pain d'orge , de froment & de millet , couvert d'excrémens humains.

Le prophète s'écria , pouah ! pouah ! pouah ! mon ame n'a point été jusqu'ici pollue ; & le Seigneur lui répondit : Eh bien ! je vous donne de la fiente de bœuf , au lieu d'excrément d'homme , & vous pétrirez votre pain avec cette fiente.

Comme il n'est point d'usage de manger de telles confitures sur son pain , la plupart des hommes trouvent ces commandemens indignes de la majesté divine. Cependant il faut avouer que de la bouze de vache & tous les diamans du grand-Mogol sont parfaitement égaux , non seulement aux yeux d'un être divin , mais à ceux d'un vrai philosophe ; & à l'égard des raisons que Dieu pouvait avoir d'ordonner un tel déjeûner au prophète , ce n'est pas à nous de les demander.

Il suffit de faire voir que ces commandemens qui nous paraissent étranges , ne le parurent pas aux Juifs. Il est vrai que la synagogue ne permettait pas du tems de St. Jérôme la lecture d'Ezéchiél avant l'âge de trente ans ; mais c'était parce que dans le chapitre XVIII , il dit que le fils ne portera plus l'iniquité de son père : & qu'on ne dira plus : les pères ont mangé des raisins verts , & les dents des enfans en sont agacées.

En cela , il se trouvait expressément en contradiction avec Moïse , qui , au chapitre XXVIII des Nombres , assure que les enfans portent l'iniquité des pères , jusqu'à la troisième & quatrième génération.

Ezéchiél , au chapitre XX , fait dire encore au Seigneur , qu'il a donné aux Juifs des *préceptes qui ne sont pas bons*. Voilà pourquoi la synagogue interdisait aux jeunes gens une lecture qui pouvait faire douter de l'irréfragabilité des loix de Moïse.

Les censeurs de nos jours sont encore plus étonnés du chapitre XVI d'Ezéchiël ; voici comme le prophète s'y prend pour faire connaître les crimes de Jérusalem. Il introduit le Seigneur parlant à une fille, & le Seigneur dit à la fille : Lorsque vous naquîtes, on ne vous avait point encore coupé le boyau du nombril, on ne vous avait point salée, vous étiez toute nue, j'eus pitié de vous ; vous êtes devenue grande, votre sein s'est formé, votre poil a paru ; j'ai passé, je vous ai vue, j'ai connu que c'était le tems des amans, j'ai couvert votre ignominie, je me suis étendu sur vous avec mon manteau ; vous avez été à moi ; je vous ai lavée, parfumée, bien habillée, bien chauffée ; je vous ai donné une écharpe de coton, des bracelets, un collier ; je vous ai mis une pierrerie aunez, des pendans d'oreilles, & une couronne sur la tête, &c.

Alors, ayant confiance à votre beauté, vous avez forniqué pour votre compte avec tous les passans.... Et vous avez bâti un mauvais lieu.... & vous vous êtes prostituée jusque dans les places publiques, & vous avez ouvert vos jambes à tous les passans.... & vous avez couché avec des Egyptiens.... & enfin, vous avez payé des amans, & vous leur avez fait des présens, afin qu'ils couchassent avec vous.... & en payant, au lieu d'être payée, vous avez fait le contraire des autres filles.... Le proverbe est, telle mère, telle fille ; & c'est ce qu'on dit de vous, &c.

On s'élève encore d'avantage contre le chap. XXIII. Une mère avait deux filles qui ont perdu leur virginité de bonne heure ; la plus grande s'appellait Oolla, & la petite Oliba.... *Oolla a été folle des jeunes seigneurs, magistrats, cavaliers ; elle a couché avec des Egyptiens dès sa première jeunesse.... Oliba sa sœur a bien plus forniqué encore avec des officiers, des magistrats & des cavaliers bien faits ; elle a découvert sa turpitude, elle a multiplié ses fornications, elle a recherché avec emportement les embrassemens de ceux qui ont leur membre comme un âne, & qui répandent leur semence comme des chevaux....*

Ces descriptions, qui effarouchent tant d'esprits faibles, ne

signifient pourtant que les iniquités de Jérusalem & de Samarie, les expressions qui nous paraissent libres ne l'étaient point alors. La même naïveté se montre sans crainte, dans plus d'un endroit de l'Ecriture. Il y est souvent parlé d'ouvrir la vulve. Les termes dont elle se sert pour exprimer l'accouplement de Booz avec Ruth, de Juda avec sa belle-fille, ne sont point déshonnêtes en hébreu, & le seraient en notre langue.

On ne se couvre point d'un voile quand on n'a pas honte de sa nudité ; comment dans ces tems-là aurait-on rougi de nommer les génitoires, puisqu'on touchait les génitoires de ceux à qui l'on faisait quelque promesse ; c'était une marque de respect, un symbole de fidélité, comme autrefois parmi nous les seigneurs châtelains mettaient leurs mains entre celles de leur seigneurs paramonts.

Nous avons traduit les génitoires par cuisse. Eliézer met la main sous la cuisse d'Abraham : Joseph met la main sous la cuisse de Jacob. Cette coutume était fort ancienne en Egypte. Les Egyptiens étaient si éloignés d'attacher de la turpitude à ce que nous n'osons ni découvrir, ni nommer, qu'ils portaient en procession une grande figure du membre viril, nommée phallum, pour remercier les dieux de faire servir ce membre à la propagation du genre humain.

Tout cela prouve assez que nos bienféances ne sont pas les bienféances des autres peuples. Dans quel tems y a-t-il eu chez les Romains plus de politesse que du tems du siècle d'Auguste ? Cependant, Horace ne fait nulle difficulté de dire dans une pièce morale :

*Nec metuo ne dum futuo vir rure recurrat.*

Auguste se sert de la même expression dans une épigramme contre Fulvie.

Un homme qui prononcerait parmi nous le mot qui répond à *futuo*, serait regardé comme un crocheteur ivre ; ce mot, &c

plusieurs autres dont se servent Horace & d'autres auteurs , nous paraissent encore plus indécens que les expressions d'Ezéchiel. Défaisons-nous de tous nos préjugés quand nous lisons d'anciens auteurs , ou que nous voyageons chez des nations éloignées. La nature est la même par-tout , & les usages par-tout différens.

Je rencontraï un jour dans Amsterdam un rabbin tout plein de ce chapitre. Ah ! mon ami , dit-il , que nous vous avons d'obligation ! Vous avez fait connaître toute la sublimité de la loi mosaïque , le déjeuner d'Ezéchiel , ses belles attitudes sur le côté gauche ; Oolla & Oliba sont choses admirables , ce sont des types , mon frère , des types , qui figurent qu'un jour le peuple juif sera maître de toute la terre ; mais pourquoi en avez-vous omis tant d'autres qui sont à peu près de cette force ? pourquoi n'avez-vous pas représenté le Seigneur disant au sage Osée , dès le second verset du premier chapitre. *Osée : prends une fille de joie , & fais-lui des fils de fille de joie.* Ce sont ses propres paroles. Osée prit la demoiselle ; il en eut un garçon , & puis une fille , & puis encore un garçon ; & c'était un type , & ce type dura trois années. Ce n'est pas tout , dit le Seigneur au troisieme chapitre. Va-t-en prendre une femme qui soit non seulement débauchée , mais adultère. Osée obéit , mais il lui en coûta quinze écus , & un setier & demi d'orge ; car vous savez que dans la terre promise il y avait très-peu de froment. Mais savez-vous ce que tout cela signifie ? Non , lui dis-je : Ni moi non plus , dit le rabbin.

Un grave savants'approcha & nous dit que c'étaient des fictions ingénieuses & toutes remplies d'agrément. Ah ! monsieur , lui répondit un jeune homme fort instruit , si vous voulez des fictions , croyez-moi , préférez celles d'Homère , de Virgile & d'Ovide ; quiconque aime les prophéties d'Ezéchiel mérite de déjeuner avec lui.



## F A B L E S.

Les plus anciennes fables ne sont-elles pas visiblement allégoriques? La première que nous connaissons dans notre manière de supputer les tems , n'est-ce pas celle qui est rapportée dans le neuvième chapitre du livre des juges ; Il fallut choisir un roi parmi les arbres ; l'olivier ne voulut point abandonner le soin de son huile , ni le figuier celui de ses figues , ni la vigne celui de son vin , ni les autres arbres celui de leur fruit ; le chardon , qui n'était bon à rien , se fit roi , parce qu'il avait des épines & qu'il pouvait faire du mal.....

## F A N A T I S M E.

Le fanatisme est à la superstition ce que le transport est à la fièvre , ce que la rage est à la colère.

Lorsqu'une fois le fanatisme a gangrené un cerveau , la maladie est presque incurable. J'ai vu des convulsionnaires qui , en parlant des miracles de St. Pâris , s'échauffaient par degrés malgré eux ; leurs yeux s'enflammaient , leurs membres tremblaient , la fureur défigurait leur visage ; & ils auraient tué quiconque les eût contredits.....



FAUSSETÉ



*FAUSSETÉ DES VERTUS HUMAINES.*

QUAND le duc de la Rochefoucault eut écrit ses pensées sur l'amour-propre, & qu'il eut mis à découvert ce ressort de l'homme, un monsieur Esprit, de l'oratoire, écrivit un livre captieux, intitulé, *De la fausseté des vertus humaines*. Cet Esprit dit qu'il n'y a point de vertu; mais par grace il termine chaque chapitre en renvoyant à la charité chrétienne. Aussi selon le sieur Esprit, ni Caton, ni Aristide, ni Marc-Aurèle, ni Epictète, n'étaient des gens de bien: mais on n'en peut trouver que chez les chrétiens. Parmi les chrétiens il n'y a de vertu que chez les catholiques; parmi les catholiques, il fallait encore en excepter les jésuites, ennemis des oratoriens; partant la vertu ne se trouvait guère que chez les ennemis des jésuites.

Ce M. Esprit commence par dire, que la prudence n'est pas une vertu; & sa raison est qu'elle est souvent trompée. C'est comme si on disait que César n'était pas un grand capitaine, parce qu'il fut battu à Dirrachium.

Si M. Esprit avait été philosophe, il n'aurait pas examiné la prudence comme une vertu, mais comme un talent, comme une qualité utile, heureuse; car un scélérat peut être très-prudent, & j'en ai connu de cette espèce. O la rage de prétendre que

Nul n'aura de vertu que nous & nos amis!

Qu'est-ce que la vertu, mon ami? C'est de faire du bien. Fais-nous-en, & cela suffit. Alors nous te ferons grace du motif. Quoi! selon toi, il n'y aura nulle différence entre le président de Thou, & Ravailiac? entre Cicéron, & ce Popilius auquel il avait sauvé la vie, & qui lui coupa la tête pour de l'argent? & tu déclareras Epictète & Porphyre des coquins, pour n'avoir pas suivi nos dogmes? Une telle insolence révolte. Je n'en dirai pas davantage, car je me mettrais en colère.

*Phil. Littér. Hist.* Tom. VI.

Pp

*FIN. CAUSES FINALES.*

Il paraît qu'il faut être forcé pour nier que les estomacs soient faits pour digérer, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre.

D'un autre côté, il faut avoir un étrange amour des causes finales pour assurer que la pierre a été formée pour bâtir des maisons, & que les vers à soie sont nés à la Chine afin que nous ayions du satin en Europe.....

Quand les effets sont invariablement les mêmes, en tous lieux & en tout tems; quand ces effets uniformes sont indépendans des êtres auxquels ils appartiennent, alors il y a visiblement une cause finale.

Tous les animaux ont des yeux, & ils voient; tous ont des oreilles, & ils entendent; tous une bouche par laquelle ils mangent; un estomac, ou quelque chose d'approchant, par lequel ils digèrent; tous un orifice qui expulse les excréments, tous un instrument de la génération: & ces dons de la nature opèrent en eux sans qu'aucun art s'en mêle. Voilà des causes finales clairement établies, & c'est pervertir notre faculté de penser, que de nier une vérité si universelle.....



G E N È S E.

IL s'est trouvé quelques savans qui ont prétendu qu'on devait retrancher des livres canoniques toutes ces choses incroyables qui scandalisent les faibles ; mais on a dit que ces savans étaient des cœurs corrompus , des hommes à brûler , & qu'il est impossible d'être honnête homme si on ne croit pas que les Sodomites voulurent violer deux anges. C'est ainsi que raisonne une espèce de monstre qui veut dominer sur les esprits.

G R A C E.

SACRÉS consultants de Rome moderne , illustres & infaillibles théologiens , personne n'a plus de respect que moi pour vos divines décisions ; mais si Paul Emile , Scipion , Caton , Cicéron , César , Tirus , Trajan , Marc-Aurèle , revenaient dans cette Rome , qu'ils mirent autrefois en quelque crédit , vous m'avouerez qu'ils seraient un peu étonnés de vos décisions sur la grace. Que diraient-ils , s'ils entendaient parler de la grace de santé selon St. Thomas , & de la grace médicinale selon Caietan ; de la grace extérieure , & intérieure , de la gratuite , de la sanctifiante , de l'actuelle , de l'habituelle , de la coopérante , de l'efficace , qui quelquefois est sans effet , de la suffisante , qui quelquefois ne suffit pas , de la versatile , & de la congrue ? en bonne foi , y comprendraient-ils plus que vous & moi ?

Quel besoin auraient ces pauvres gens , de vos sublimes instructions ? Il me semble que je les entends dire :

Mes révérends pères , vous êtes de terribles génies : nous pensions forttement que l'Etre éternel ne se conduit jamais par des loix particulières comme les vils humains , mais par ses loix générales , éternelles comme lui. Personne n'a jamais imaginé

parmi nous , que Dieu fût semblable à un maître insensé qui donne un pécule à un esclave , & refuse la nourriture à l'autre ; qui ordonne à un manchot de pétrir de la farine , à un muet de lui faire la lecture , à un cu-de-jatte d'être son courrier.

Tout est grace de la part de Dieu ; il a fait au globe que nous habitons la grace de le former ; aux arbres , la grace de les faire croître ; aux animaux celle de les nourrir ; mais dira-t-on que si un loup trouve dans son chemin un agneau pour son souper , & qu'un autre loup meure de faim , Dieu a fait à ce premier loup une grace particulière ? S'est-il occupé par une grace prévenante à faire croître un chêne , préférablement à un autre chêne à qui la sève a manqué ? Si dans toute la nature tous les êtres sont soumis aux loix générales , comment une seule espèce d'animaux n'y serait-elle pas soumise ?

Pourquoi le maître absolu de tout aurait-il été plus occupé à diriger l'intérieur d'un seul homme , qu'à conduire le reste de la nature entière ? Par quelle bizarrerie changerait-il quelque chose dans le cœur d'un Courlandais ou d'un Biscayen , pendant qu'il ne change rien aux loix qu'il a imposées à tous les autres ?

Quelle pitié de supposer qu'il fait , défait , refait continuellement des sentimens dans nous ! & quelle audace de nous croire exceptés de tous les êtres ! Encore n'est-ce que pour ceux qui se confessent , que tous ces changemens sont imaginés. Un Savoyard , un Bergamasque aura le lundi la grace de faire dire une messe pour douze sous ; le mardi il ira au cabaret , & la grace lui manquera ; le mercredi il aura une grace coopérante qui le conduira à confesse ; mais il n'aura point la grace efficace de la contrition parfaite ; le jeudi ce sera une grace suffisante qui ne lui suffira point , comme on l'a déjà dit. Dieu travaillera continuellement dans la tête de ce Bergamasque , tantôt avec force , tantôt faiblement , & le reste de la terre ne lui sera de rien ! il ne daignera pas se mêler de l'intérieur des Indiens & des Chinois ! S'il vous reste un grain de raison , mes révérends pères , ne trouvez-vous pas ce système prodigieusement ridicule ?

Malheureux , voyez ce chêne qui porte sa tête aux nues , & ce roseau qui rampe à ses pieds ; vous ne dites pas que la grace efficace a été donnée au chêne , & a manqué au roseau. Levez les yeux au ciel ; voyez l'éternel Démonstrateur créant des millions de mondes qui gravitent tous les uns vers les autres , par des loix générales & éternelles ; voyez la même lumière se réfléchir du soleil à Saturne , & de Saturne à nous ; & dans cet accord de tant d'astres emportés par un cours rapide dans cette obéissance générale de toute la nature , osez croire , si vous pouvez , que Dieu s'occupe de donner une grace versatile à sœur Thérèse , & une grace concomitante à sœur Agnès.

Atome , à qui un sot atome a dit que l'Eternel a des loix particulières pour quelques atomes de ton voisinage ; qu'il donne sa grace à celui-là , & la refuse à celui-ci ; que tel qui n'avait pas la grace hier , l'aura demain ; ne répète pas cette sottise. Dieu a fait l'univers , & ne va point créer des vents nouveaux pour remuer quelques brins de paille dans un coin de cet univers. Les théologiens sont comme les combattans chez Homère ; qui croyaient que les dieux s'armaient tantôt contre eux , tantôt en leur faveur. Si Homère n'était pas considéré comme poète , il le ferait comme blasphémateur.

C'est Marc-Aurèle qui parle , ce n'est pas moi ; car Dieu , qui vous inspire , me fait la grace de croire tout ce que vous dites , tout ce que vous avez dit , & tout ce que vous direz.



G U E R R E.

La religion naturelle a mille fois empêché des citoyens de commettre des crimes. Une ame bien née n'en a pas la volonté, une ame tendre s'en effraie. Elle se présente un Dieu juste & vengeur ; mais la religion artificielle encourage à toutes les cruautés qu'on exerce de compagnie, conjurations, séditions, brigandages, embuscades, surprises de villes, pillages, meurtres. Chacun marche gaiement au crime sous la bannière de son saint.

On paie par-tout un certain nombre de harangueurs pour célébrer ces journées meurtrières ; les uns sont vêtus d'un long just-au-corps noir , chargé d'un manteau écourté ; les autres ont une chemise par-dessus une robe ; quelques-uns portent deux pendans d'étoffe bigarrée , par-dessus leur chemise. Tous parlent long-tems ; ils citent ce qui s'est fait jadis en Palestine , à propos d'un combat en Vétérvie.

Le reste de l'année ces gens-là déclament contre les vices. Ils prouvent en trois points & par antithèses que les dames qui étendent légèrement un peu de carmin sur leurs joues fraîches , seront l'objet éternel des vengeances éternelles de l'Eternel ; que Polyucte & Athalie sont les ouvrages du démon ; qu'un homme qui fait servir sur sa table pour deux cents écus de marée un jour de carême , fait inmanquablement son salut ; & qu'un pauvre homme qui mange pour deux sous & demi de mouton va pour jamais à tous les diables.

De cinq ou six mille déclamations de cette espèce , il y en a trois ou quatre tout-au-plus , composées par un Gaulois nommé Massillon , qu'un honnête homme peut lire sans dégoût ; mais dans tous ces discours , à peine en trouverez-vous deux où l'orateur ose dire quelques mots contre ce fléau & ce crime de

la guerre , qui contient tous les fléaux & tous les crimes. Les malheureux harangueurs parlent sans cesse contre l'amour, qui est la seule consolation du genre humain , & la seule manière de le réparer ; ils ne disent rien des efforts abominables que nous faisons pour le détruire.

Vous avez fait un bien mauvais sermon sur l'impureté , ô Bourdaloue ! mais aucun sur ces meurtres variés en tant de façons ; sur ces rapines, sur ces brigandages, sur cette rage universelle qui désole le monde. Tous les vices réunis de tous les âges & de tous les lieux n'égaleront jamais les maux que produit une seule campagne.

Misérables médecins des âmes , vous criez pendant cinq quarts - d'heure sur quelques piqures d'épingles , & vous ne dites rien sur la maladie qui nous déchire en mille morceaux ! Philosophes moralistes , brûlez tous vos livres. Tant que le caprice de quelques hommes fera loyalement égorger des milliers de nos frères , la partie du genre humain consacrée à l'héroïsme fera ce qu'il y a de plus affreux dans la nature entière.....



*HISTOIRE DES ROIS JUIFS, ET PARALIPOMÈNES.*

**L**es Ous les peuples ont écrit leur histoire dès qu'il ont pu écrire. Les Juifs ont aussi écrit la leur. Avant qu'ils eussent des rois, ils vivaient sous une théocratie ; ils étaient censés gouvernés par Dieu même.

Quand les Juifs voulurent avoir un roi comme les autres peuples leurs voisins, le prophète Samuel très-intéressé à n'avoir point de roi, leur déclara de la part de Dieu que c'était Dieu lui-même qu'ils rejetaient ; ainsi la théocratie finit chez les Juifs, lorsque la monarchie commença.

On pourrait donc dire, sans blasphémer, que l'histoire des rois juifs a été écrite comme celle des autres peuples, & que Dieu n'a pas pris la peine de dicter lui-même l'histoire d'un peuple qu'il ne gouvernait plus.

On n'avance cette opinion qu'avec la plus extrême défiance. Ce qui pourrait la confirmer, c'est que les Paralipomènes contredisent très-souvent le livre des Rois dans la chronologie & dans les faits, comme nos historiens profanes se contredisent quelquefois. De plus, si Dieu a toujours écrit l'histoire des Juifs, il faut donc croire qu'il l'écrit encore ; car les Juifs sont toujours son peuple chéri. Ils doivent se convertir un jour, & il paraît qu'alors ils seront aussi en droit de regarder l'histoire de leur dispersion comme sacrée, qu'ils sont en droit de dire que Dieu écrivit l'histoire de leurs rois.

On peut encore faire une réflexion ; c'est que Dieu ayant été leur seul roi très-long-tems, & ensuite ayant été leur historien, nous devons avoir pour tous les Juifs le respect le plus profond. Il n'y a point de frippier juif qui ne soit infiniment au-dessus de César & d'Alexandre. Comment ne se pas prosterner devant un  
frippier



frippiier qui vous prouve que son histoire a été écrite par la Divinité même , tandis que les histoires grecques & romaines ne nous ont été transmises que par des protanes ?

Si le style de l'histoire des rois & des paralipomènes est divin , il se peut encore que les actions racontées dans ces histoires ne soient pas divines. David assassine Urie. Isboseth & Miphoboseth sont assassinés. Absalon assassine Ammon ; Joab assassine Absalon ; Salomon assassine Adonias son frère ; Baza assassine Nadab ; Zimri assassine Ela ; Hamri assassine Zimri ; Achad assassine Naboth ; Jehu assassine Achab & Joram ; les habitans de Jérusalem assassinent Amasias , fils de Joas. Sélom , fils de Jabès , assassine Zacharias , fils de Jéroboam. Manahaim assassine Sélom , fils de Jabès. Phacée , fils de Roméli , assassine Phaceia , fils de Manahaim. Ozée , fils d'Ela , assassine Phacée , fils de Roméli. On passe sous silence beaucoup d'autres menus assassinats. Il faut avouer que si le St. Esprit a écrit cette histoire , il n'a pas choisi un sujet fort édifiant.



## I D O L A T R I E.

UNE populace grossière & superstitieuse qui ne raisonnait point, qui ne savait ni douter, ni nier, ni croire, qui courait aux temples par oisiveté, & parce que les petits y sont égaux aux grands, qui portait son offrande par coutume, qui parlait continuellement de miracles sans en avoir examiné aucun, & qui n'était guère au-dessus des victimes qu'elle amenait; cette populace dis-je, pouvait bien, à la vue de la grande Diane, & de Jupiter tonnant, être frappée d'une horreur religieuse, & adorer, sans le savoir, la statue même; c'est ce qui est arrivé quelquefois dans nos temples à nos paysans grossiers, & on n'a pas manqué de les instruire que c'est aux bienheureux, aux immortels reçus dans le ciel, qu'ils doivent demander leur intercession, & non à des figures de bois & de pierre, & qu'ils ne doivent adorer que Dieu seul. ....

..... Les chrétiens n'adorent en effet qu'un seul Dieu, & ne révèrent dans les bienheureux que la vertu même de Dieu, qui agit dans ses saints. Les iconoclastes & les protestans ont fait le même reproche d'idolâtrie à l'église; & on leur a fait la même réponse.

Comme les hommes ont eu très-rarement des idées précises & ont encore moins exprimé leurs idées par des mots précis & sans équivoque, nous appellâmes du nom d'idolâtres les gentils, & sur-tout les polythéistes. On a écrit des volumes immenses, on a débité des sentimens divers sur l'origine de ce culte rendu à Dieu, ou à plusieurs dieux, sous des figures sensibles: cette multitude de livres & d'opinions ne prouve que l'ignorance. ....

Quelle notion précise avaient les anciennes nations de tous ces simulacres? Quelle vertu, quelle puissance leur attribuait-

on ? croyait-on que les dieux descendaient du ciel pour venir se cacher dans ces statues ? ou qu'ils leur communiquaient une partie de l'esprit divin ? ou qu'ils ne leur communiquaient rien du tout ? c'est encore sur quoi on a très-inutilement écrit ; il est clair que chaque homme en jugeait selon le degré de sa raison , ou de sa crédulité ? ou de son fanatisme. Il est évident que les prêtres attachaient le plus de divinité qu'ils pouvaient à leurs statues , pour s'attirer plus d'offrandes. On sait que les philosophes réprouvaient ces superstitions , que les guerriers s'en moquaient , que les magistrats les toléraient , & que le peuple toujours absurde ne savait ce qu'il faisait. C'est en peu de mots l'histoire de toutes les nations à qui Dieu ne s'est pas fait connaître.

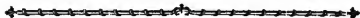
On peut se faire la même idée du culte que toute l'Egypte rendit à un bœuf , & que plusieurs villes rendirent à un chien , à un singe , à un chat , à des oignons. Il y a grande apparence que ce furent d'abord des emblèmes. Ensuite un certain bœuf Apis , un certain chien nommé Anubis , furent adorés ; on mangea toujours du bœuf & des oignons ; mais il est difficile de savoir ce que pensaient les vieilles femmes d'Egypte , des oignons sacrés & des bœufs.....

Les premières offrandes furent des fruits. Bientôt après il fallut des animaux pour la table des prêtres ; ils les égorgeaient eux-mêmes ; il devinrent bouchers & cruels ; enfin ils introduisirent l'usage horrible de sacrifier des victimes humaines , & sur-tout des enfans & des jeunes filles. Jamais les Chinois , ni les Parfis , ni les Indiens ne furent coupables de ces abominations. Mais à Hiérôpolis en Egypte , au rapport de Porphire , on immola des hommes.

Dans la Tauride on sacrifiait des étrangers. Heureusement les prêtres de la Tauride ne devaient pas avoir beaucoup de pratiques. Les premiers Grecs , les Cypriots , les Phéniciens , les Tyriens , les Carthaginois , eurent cette superstition abominable. Les Romains eux-mêmes tombèrent dans ce crime de religion ; & Plutarque rapporte qu'ils immolèrent deux Grecs

& deux Gaulois , pour expier les galanteries de trois vestales. Procope , contemporain du roi des Francs Théodebert , dit que les Francs immolèrent des hommes quand ils entrèrent en Italie avec ce prince. Les Gaulois , les Germains faisaient communément de ces affreux sacrifices. On ne peut guère lire l'histoire sans concevoir de l'horreur pour le genre humain.

Il est vrai que chez les Juifs , Jephté sacrifia sa fille , & que Saül fut prêt d'immoler son fils. Il est vrai que ceux qui étaient voués au Seigneur par anathème , ne pouvaient être rachetés ainsi qu'on rachetait les bêtes , & qu'il fallait qu'ils périssent.....



### J E P H T É.

Il est évident par le texte du livre des juges , que Jephté promit de sacrifier la première personne qui sortirait de sa maison pour venir le féliciter de sa victoire contre les Ammonites. Sa fille unique vint au-devant de lui ; il déchira ses vêtements , & il l'immola , après lui avoir permis d'aller pleurer sur les montagnes le malheur de mourir vierge. Les filles juives célébrèrent longtemps cette aventure , en pleurant la fille de Jephté pendant quatre jours. (Voyez chap. XII des Juges.)

En quelque tems que cette histoire ait été écrite ; qu'elle soit imitée de l'histoire grecque d'Agamemnon & d'Idoménée , ou qu'elle en soit le modèle ; qu'elle soit antérieure ou postérieure à de pareilles histoires assyriennes ; ce n'est pas ce que j'examine ; je m'en tiens au texte : Jephté voua sa fille en holocauste , & accomplit son vœu.

Il était expressément ordonné par la loi juive , d'immoler les hommes voués au Seigneur. *Tout homme voué ne fera point racheté , mais sera mis à mort sans remission.* La vulgate traduit , *non redimetur , sed morte morietur.* Lévitique , chap. XXVII , vers. 29.

C'est en vertu de cette loi que Samuël coupa en morceaux le roi Agag, à qui ( comme nous l'avons déjà dit ) Saül avait pardonné ; & c'est même pour avoir épargné Agag , que Saül fut réprouvé du Seigneur , & perdit son royaume.

Voilà donc les sacrifices de sang humain clairement établis ; il n'y a aucun point d'histoire mieux constaté ; on ne peut juger d'une nation que par ses archives , & par ce qu'elle rapporte d'elle-même.



### I N O N D A T I O N .

**L**A-T-IL eu un tems où le globe ait été entièrement inondé ? cela est physiquement impossible. Il se peut que successivement la mer ait couvert tous les terrains l'un après l'autre ; & cela ne peut être arrivé que par une gradation lente , dans une multitude prodigieuse de siècles. La mer en cinq cents années de tems , s'est retirée d'Aigues-mortes , de Fréjus , de Ravenne , qui étaient de grands ports , & a laissé environ deux lieues de terrain à sec. Par cette progression il est évident qu'il lui faudrait deux millions deux cent cinquante mille ans pour faire le tour de notre globe. Ce qui est très-remarquable , c'est que cette période approche fort de celle qu'il faut à l'axe de la terre pour se relever & pour coïncider avec l'équateur ; mouvement très-vraisemblable , qu'on commence depuis cinquante ans à soupçonner , & qui ne peut s'effectuer que dans l'espace de deux millions & plus de trois cent mille années.

Les lits , les couches de coquilles qu'on a découverts à quelques lieues de la mer , sont une preuve incontestable qu'elle a déposé peu à peu ces productions maritimes , sur des terrains qui étaient autrefois les rivages de l'Océan ; mais que l'eau ait couvert entièrement tout le globe à la fois , c'est une chimère absurde en physique , démontrée impossible par les loix de la gravitation , par les loix des fluides , par l'insuffisance de la quantité d'eau. Ce n'est pas qu'on prétende donner la moindre

atteinte à la grande vérité du déluge universel, rapporté dans le Pentateuque ; au contraire, c'est un miracle, donc il le faut croire ; c'est un miracle, donc il n'a pu être exécuté par les loix physiques.

Tout est miracle dans l'histoire du déluge. Miracle que quarante jours de pluie aient inondé les quatre parties du monde, & que l'eau se soit élevée de quinze coudées au-dessus de toutes les plus hautes montagnes ; miracle qu'il y ait eu des cataractes, des portes, des ouvertures dans le ciel ; miracle que tous les animaux se soient rendus dans l'arche de toutes les parties du monde ; miracle que Noé ait trouvé de quoi les nourrir pendant dix mois ; miracle que tous les animaux aient tenu dans l'arche avec leurs provisions ; miracle que la plupart n'y soient pas morts ; miracle qu'ils aient trouvé de quoi se nourrir en sortant de l'arche ; miracle encore, mais d'une autre espèce, qu'un nommé Palletier ait cru expliquer comment tous les animaux ont pu tenir & se nourrir naturellement dans l'arche de Noé.

Or l'histoire du déluge étant la chose la plus miraculeuse dont on ait jamais entendu parler, il ferait insensé de l'expliquer : ce sont de ces mystères qu'on croit par la foi ; & la foi consiste à croire ce que la raison ne croit pas ; ce qui est encore un autre miracle.

Ainsi l'histoire du déluge universel est comme celle de la tour de Babel, de l'âneffe de Balaam, de la chute de Jéricho au son des trompettes, des eaux changées en sang, du passage de la mer Rouge, & de tous les prodiges que Dieu daigna faire en faveur des élus de son peuple. Ce sont des profondeurs que l'esprit humain ne peut sonder.



## I N Q U I S I T I O N .

L'INQUISITION est, comme on fait, une invention admirable & tout-à-fait chrétienne, pour rendre le pape & les moines plus puissans, & pour rendre tout un royaume hypocrite.

On regarde d'ordinaire St. Dominique comme le premier à qui l'on doit cette sainte institution. En effet, nous avons encore une patente donnée par ce grand saint, laquelle est conçue en ces propres mots : *Moi, frère Dominique, je réconcilie à l'église le nommé Roger, porteur des présentes, à condition qu'il se fera fouetter par un prêtre trois dimanches consécutifs depuis l'entrée de la ville jusqu'à la porte de l'église, qu'il fera maigre toute sa vie, qu'il jeûnera trois carêmes dans l'année, qu'il ne boira jamais de vin, qu'il portera le san-benito avec des croix, qu'il récitera le bréviaire tous les jours, dix pater dans la journée & vingt à l'heure de minuit; qu'il gardera désormais la continence, & qu'il se présentera tous les mois au curé de sa paroisse, &c. Tout cela sous peine d'être traité comme hérétique, parjure & impénitent.*

Quoique Dominique soit le véritable fondateur de l'inquisition, cependant Louis de Paramo l'un des plus respectables écrivains & des plus brillantes lumières du St. Office, rapporte au titre second de son second livre, que Dieu fut le premier instituteur du saint office, & qu'il exerça le pouvoir des frères prêcheurs contre Adam. D'abord Adam est cité au tribunal : *Adam, ubi es ?* & en effet, ajoute-t-il, le défaut de citation aurait rendu la procédure de Dieu nulle.

Les habits de peau que Dieu fit à Adam & à Eve, furent le modèle du san-benito que le saint office fait porter aux hérétiques. Il est vrai que par cet argument on prouve que Dieu fut le premier tailleur; mais il n'est pas moins évident qu'il fut le premier inquisiteur.

Adam fut privé de tous les biens immeubles qu'il possédait dans le paradis terrestre, c'est de là que le saint office confisque les biens de tous ceux qu'il a condamnés.

Louis de Paramo remarque que les habitans de Sodome furent brûlés comme hérétiques, parce que la sodomie est une hérésie formelle. De là il passe à l'histoire des Juifs; il y trouve par-tout le saint office.

Jesus-Christ est le premier inquisiteur de la nouvelle loi; les papes furent inquisiteurs de droit divin, & enfin ils communiquèrent leur puissance à St. Dominique.

Il fait ensuite le dénombrement de tous ceux que l'inquisition a mis à mort, & il en trouve beaucoup au-delà de cent mille.

Son livre fut imprimé en 1589 à Madrid avec l'approbation des docteurs, les éloges de l'évêque & le privilège du roi. Nous ne concevons pas aujourd'hui des horreurs si extravagantes à la fois & si abominables; mais alors rien ne paraissait plus naturel & plus édifiant. Tous les hommes ressemblent à Louis de Paramo quand ils sont fanatiques.

Ce Paramo était un homme simple, très-exact dans les dates, n'omettant aucun fait intéressant, & supputant avec scrupule le nombre des victimes humaines que le saint office a immolées dans tous les pays.

Il raconte avec la plus grande naïveté l'établissement de l'inquisition en Portugal; & il est parfaitement d'accord avec quatre autres historiens qui ont tous parlé comme lui. Voici ce qu'ils rapportent unanimement.

Il y avait long-tems que le pape Boniface IX, au commencement du quinzième siècle, avait délégué des frères prêcheurs qui allaient en Portugal de ville en ville brûler les hérétiques, les musulmans & les juifs; mais ils étaient ambulans, & les rois mêmes



mêmes se plainquirent quelquefois de leurs vexations. Le pape Clément VII voulut leur donner un établissement fixe en Portugal, comme ils en avaient en Aragon & en Castille. Il y eut des difficultés entre la cour de Rome & celle de Lisbonne ; les esprits s'aigrirent ; l'inquisition en souffrait & n'était point établie parfaitement.

En 1539 il parut à Lisbonne un légat du pape , qui était venu , disait-il , pour établir la sainte inquisition sur des fondemens inébranlables. Il apporta au roi Jean III des lettres du pape Paul III. Il avait d'autres lettres de Rome pour les principaux officiers de la cour ; ses patentes de légat étaient dûment scellées & signées ; il montra les pouvoirs les plus amples de créer un grand inquisiteur & tous les juges du saint office. C'était un fourbe nommé Savedra , qui savait contrefaire toutes les écritures , fabriquer & appliquer de faux sceaux & de faux cachets. Il avait appris ce métier à Rome , & s'y était perfectionné à Séville , dont il arrivait avec deux autres frippons. Son train était magnifique ; il était composé de plus de cent vingt domestiques. Pour subvenir à cette énorme dépense , lui & ses deux confidens empruntèrent à Séville des sommes immenses au nom de la chambre apostolique de Rome ; tout était concerté avec l'artifice le plus éblouissant.

Le roi de Portugal fut étonné d'abord que le pape lui envoyât un légat à *latere* sans l'en avoir prévenu. Le légat répondit fièrement que dans une chose aussi pressante que l'établissement fixe de l'inquisition , sa sainteté ne pouvait souffrir les délais , & que le roi était assez honoré que le premier courier qui lui en apportait la nouvelle fût un légat du saint père. Le roi n'osa répliquer. Le légat, dès le jour même , établit un grand inquisiteur , envoya par-tout recueillir des décimes ; & avant que la cour pût avoir des réponses de Rome , il avait déjà fait brûler deux cents personnes , & recueilli plus de deux cent mille écus.

Cependant le marquis de Villanova , seigneur Espagnol de qui le légat avait emprunté à Séville une somme très-considérable sur de faux billets , jugea à propos de se payer de ses mains , au lieu d'aller se compromettre avec le fourbe à Lisbonne. Le

légal faisait alors sa tournée sur les frontières de l'Espagne. Il y marche avec cinquante hommes armés, l'enlève, & le conduit à Madrid.

La fripponnerie fut bientôt découverte à Lisbonne : le conseil de Madrid condamna le légat Savedra au fouet & à dix ans de galères ; mais ce qu'il y eut d'admirable , c'est que le pape Paul IV confirma depuis tout ce qu'avait établi ce frippon ; il rectifia , par la plénitude de sa puissance divine , toutes les petites irrégularités des procédures , & rendit sacré ce qui avait été purement humain.

Qu'importe de quel bras Dieu daigne se servir ?

Voilà comme l'inquisition devint sédentaire à Lisbonne ; & tout le royaume admira la Providence.

Au reste on connaît assez toutes les procédures de ce tribunal ; on sait combien elles sont opposées à la fausse équité & à l'aveugle raison de tous les autres tribunaux de l'univers. On est emprisonné sur la simple dénonciation des personnes les plus infâmes ; un fils peut dénoncer son père ; une femme , son mari ; on n'est jamais confronté avec ses accusateurs ; les biens sont confisqués au profit des juges ; c'est ainsi du moins que l'inquisition s'est conduite jusqu'à nos jours : il y a là quelque chose de divin ; car il est incompréhensible que les hommes aient souffert ce joug patiemment.

Enfin le comte d'Aranda a été béni de l'Europe entière en rognant les griffes & en limant les dents du monstre ; mais il respire encore.



## J O B.

**B**ON jour, mon ami Job ; tu es un des plus anciens originaux dont les livres fassent mention ; tu n'étais point Juif : on sait que le livre qui porte ton nom est plus ancien que le Pentateuque. Si les Hébreux qui l'ont traduit de l'arabe, se sont servis du mot Jéhova pour signifier Dieu, ils empruntèrent ce mot des Phéniciens & des Egyptiens, comme les vrais savans n'en doutent pas. Le mot de Satan n'était point hébreu, il était chaldéen ; on le sait assez.

Tu demeurerai sur les confins de la Chaldée. Des commentateurs dignes de leur profession prétendent que tu croyais à la résurrection, parce qu'étant couché sur ton fumier, tu as dit dans ton dix-neuvième chapitre, *que tu t'en relèverais* quelque jour. Un malade qui espère sa guérison, n'espère pas pour cela la résurrection ; mais je veux te parler d'autres choses.

Avoue que tu étais un grand bavard ; mais tes amis t'étaient d'avantage. On dit que tu possédais sept mille moutons, trois mille chameaux, mille bœufs & cinq cents ânesses. Je veux faire ton compte.

Sept mille moutons à trois livres dix sous pièce, font vingt-deux mille cinq cents livres tournois, pose. . . . . 22500 L.

J'évalue les trois mille chameaux, à cinquante écus pièce, . . . . . 450000-.

Mille bœufs ne peuvent être estimés, l'un portant l'autre, moins de . . . . . 80000-.

Et cinq cents ânesses, à vingt francs l'ânesse, . . . . . 10000-.

Le tout se monte à . . . . . 562500-.

R r 2

Sans compter tes meubles , bagues & joyaux.

J'ai été beaucoup plus riche que toi ; & quoique j'aie perdu une grande partie de mon bien , & que je sois malade comme toi , je n'ai point murmuré contre Dieu , comme tes amis semblent te le reprocher quelquefois.

Je ne suis point du tout content de Satan , qui , pour t'induire au péché , & pour te faire oublier Dieu , demande la permission de t'ôter ton bien & de te donner la gale. C'est dans cet état que les hommes ont toujours recours à la Divinité. Ce sont les gens heureux qui l'oublient. Satan ne connaissait pas assez le monde ; il s'est formé depuis ; & quand il veut s'assurer de quelqu'un , il en fait un fermier-général , ou quelque chose de mieux , s'il est possible. C'est ce que notre ami Pope nous a clairement montré dans l'histoire du chevalier Balaam.

Ta femme était une impertinente ; mais tes prétendus amis Eliphaz natif de Théma en Arabie , Baldad de Suez , & Sophar de Nahamath , étaient bien plus insupportables qu'elle. Ils t'exhortent à la patience d'une manière à impatienter le plus doux des hommes. Ils te font de longs sermons plus ennuyeux que ceux que prêché le fourbe V. . . . e à Amsterdam : & te &c.

Il est vrai que tu ne fais ce que tu dis quand tu t'écries : *Mon Dieu ! suis-je une mer ou une baleine , pour avoir été enfermé par vous comme dans une prison ?* mais tes amis n'en savent pas davantage quand ils te répondent , *que le jour ne peut reverdir sans humidité , & que l'herbe des prés ne peut croître sans eau.* Rien n'est moins consolant que cet axiome.

Sophar de Nahamath te reproche d'être un babillard ; mais aucun de ces bons amis ne te prête un écu. Je ne t'aurais pas traité ainsi. Rien n'est plus commun que gens qui conseillent ; rien de plus rare que ceux qui secourent. C'est bien la peine d'avoir trois amis pour n'en pas recevoir une goutte de bouillon quand on est malade. Je m'imagine que quand Dieu t'eût rendu tes richesses & ta santé , ces éloquens personnages n'osèrent pas

se présenter devant toi ; aussi , *les amis de Job* ont passé en proverbe.

Dieu fut très-mécontent d'eux , & leur dit tout net au chap. XLII , *qu'ils sont ennuyeux & imprudens* ; & il les condamne à une amende de sept taureaux & de sept bœufs pour avoir dit des sottises. Je les aurais condamnés pour n'avoir point secouru leur ami.

Je te prie de me dire s'il est vrai que tu vécus cent quarante ans après cette aventure. J'aime voir que les honnêtes gens vivent long-tems ; mais il faut que les hommes d'aujourd'hui fissent de grands frippons , tant leur vie est courte.

Au reste , le livre de Job est un des plus précieux de toute l'antiquité. Il est évident que ce livre est d'un Arabe qui vivait avant le tems où nous plaçons Moïse. Il est dit qu'Eliphaz , l'un des interlocuteurs , est de Théman ; c'est une ancienne ville d'Arabie. Baldad était de Suez , autre ville d'Arabie ; Sophar était de Nahamath , contrée d'Arabie encore plus orientale.

Mais ce qui est bien plus remarquable , & ce qui démontre que cette fable ne peut être d'un Juif , c'est qu'il y est parlé des trois constellations que nous nommons aujourd'hui l'Ourse , l'Orion & les Hyades. Les Hébreux n'ont jamais eu la moindre connaissance de l'astronomie ; ils n'avaient pas même de mot pour exprimer cette science ; tout ce qui regarde les arts de l'esprit leur était inconnu , jusqu'au terme de géométrie.

Les Arabes , au contraire , habitant sous des tentes , étant continuellement à portée d'observer les astres , furent peut-être les premiers qui réglèrent leurs années par l'inspection du ciel.

Une observation plus importante , c'est qu'il n'est parlé que d'un seul Dieu dans ce livre. C'est une erreur absurde d'avoir imaginé que les Juifs fussent les seuls qui reconnussent un Dieu unique ; c'était la doctrine de presque tout l'Orient , & les Juifs en cela ne furent que des plagiaires , comme ils le furent en tout.

Dieu, dans le trente-huitième chapitre, parle lui-même à Job du milieu d'un tourbillon, & c'est ce qui a été imité depuis dans la Genèse. On ne peut trop répéter que les livres juifs sont très-nouveaux. L'ignorance & le fanatisme crient que le Pentateuque est le plus ancien livre du monde. Il est évident que ceux de Sanchoniaton, ceux de Thaut antérieurs de huit cent ans à ceux de Sanchoniaton; ceux du premier Zerdust, le Shasta, le Védam des Indiens que nous avons encore, les cinq Kings des Chinois, enfin le livre de Job, sont d'une antiquité beaucoup plus reculée qu'aucun livre juif. Il est démontré que ce petit peuple ne put avoir des annales que lorsqu'il eut un gouvernement stable; qu'il n'eut ce gouvernement que sous ses rois; que son jargon ne se forma qu'avec le tems, d'un mélange de phénicien & d'arabe. Il y a des preuves incontestables que les Phéniciens cultivaient les lettres très-long-tems avant eux. Leur profession fut le brigandage & le courtage; ils ne furent écrivains que par hasard. On a perdu les livres des Egyptiens & des Phéniciens; les Chinois, les Brames, les Guebres, les Juifs ont conservé les leurs. Tous ces momumens sont curieux; mais ce ne sont que des momumens de l'imagination humaine, dans lesquels on ne peut apprendre une seule vérité, soit physique, soit historique. Il n'y a point aujourd'hui de petit livre de physique qui ne soit plus utile que tous les livres de l'antiquité.

Le bon Calmet ou dom Calmet (car les bénédictins veulent qu'on leur donne du dom), ce naïf compilateur de tant de rêveries & d'imbécillités, cet homme que sa simplicité a rendu si utile à quiconque veut rire des sottises antiques, rapporte fidèlement les opinions de ceux qui ont voulu deviner la maladie dont Job fut attaqué, comme si Job eût été un personnage réel. Il ne balance point à dire que Job avait la vérole; & il entasse passage sur passage, à son ordinaire, pour prouver ce qui n'est pas. Il n'avait pas lu l'histoire de la vérole par Astruc: car Astruc n'étant ni un père de l'église ni un docteur de Salamanque, mais un médecin très-savant, le bon homme Calmet ne savait pas seulement qu'il existât; les moines compilateurs sont de pauvres gens.

( Par un malade aux eaux d'Aix-la-Chapelle. )

J O S E P H.

L'HISTOIRE de Joseph, à ne la considérer que comme un objet de curiosité & de littérature, est un des plus précieux monumens de l'antiquité qui soient parvenus jusqu'à nous. Elle paraît être le modèle de tous les écrivains orientaux ; elle est plus attendrissante que l'Odyssée d'Homère ; car un héros qui pardonne, est plus touchant que celui qui se venge.

Nous regardons les Arabes comme les premiers auteurs de ces fictions ingénieuses qui ont passé dans toutes les langues ; mais je ne vois chez eux aucune aventure comparable à celle de Joseph. Presque tout en est merveilleux, & la fin peut faire répandre des larmes d'attendrissement. C'est un jeune homme de seize ans dont ses frères sont jaloux ; il est vendu par eux à une caravane de marchands ismaélites, conduit en Egypte, & acheté par un eunuque du roi. Cet eunuque avait une femme, ce qui n'est point du tout étonnant ; le Kislar-Aga, eunuque parfait, à qui on a tout coupé, a aujourd'hui un ferrail à Constantinople : on lui a laissé ses yeux & ses mains, & la nature n'a point perdu ses droits dans son cœur. Les autres eunuques, à qui on n'a coupé que les deux accompagnemens de l'organe de la génération, emploient encore souvent cet organe ; & Putiphar à qui Joseph fut vendu, pouvait très-bien être du nombre de ces eunuques.

La femme de Putiphar devint amoureuse du jeune Joseph, qui, fidèle à son maître & à son bienfaiteur, rejette les empressemens de cette femme. Elle en est irritée, & accuse Joseph d'avoir voulu la séduire. C'est l'histoire d'Hippolite & de Phèdre, de Bellérophon & de Stenobée, d'Hebrus & de Damasippe, de Tantis & de Péribée, de Mitril & d'Hippodamie, de Pélée & de Dénétte.

Il est difficile de savoir quelle est l'originale de toutes ces his-

toires ; mais chez les anciens auteurs arabes il y a un trait touchant l'aventure de Joseph & de la femme de Putiphar , qui est fort ingénieux. L'auteur suppose que Putiphar , incertain entre sa femme & Joseph , ne regarda pas la tunique de Joseph , que sa femme avait déchirée , comme une preuve de l'attentat du jeune homme. Il y avait un enfant au berceau dans la chambre de la femme ; Joseph disait qu'elle lui avait déchiré & ôté sa tunique en présence de l'enfant ; Putiphar consulta l'enfant , dont l'esprit était fort avancé pour son âge ; l'enfant dit à Putiphar : regardez si la tunique est déchirée par devant ou par derrière ; si elle l'est par devant , c'est une preuve que Joseph a voulu prendre par force votre femme , qui se défendait ; si elle l'est par derrière , c'est une preuve que votre femme courait après lui. Putiphar , grâces au génie de cet enfant , reconnut l'innocence de son esclave. C'est ainsi que cette aventure est rapportée dans l'Alcoran , d'après l'ancien auteur arabe. Il ne s'embarrasse point de nous instruire à qui appartenait l'enfant qui jugea avec tant d'esprit. Si c'était un fils de la Putiphar , Joseph n'était pas le premier à qui cette femme en avait voulu ,

Quoi qu'il en soit , Joseph , selon la Genèse , est mis en prison , & il s'y trouve en compagnie de l'échançon & du panetier du roi d'Egypte : ces deux prisonniers d'état rêvent tous deux pendant la nuit ; Joseph explique leurs songes ; il leur prédit que dans trois jours l'échançon rentrera en grâce , & que le panetier sera pendu ; ce qui ne manqua pas d'arriver.

Deux ans après , le roi d'Egypte rêve aussi ; son échançon lui dit qu'il y a un jeune Juif en prison , qui est le premier homme du monde pour l'intelligence des rêves ; le roi fait venir le jeune homme , qui lui prédit sept années d'abondance , & sept années de stérilité ,

Interrompons un peu ici le fil de l'histoire , pour voir de quelle prodigieuse antiquité est l'interprétation des songes. Jacob avait vu en songe l'échelle mystérieuse au haut de laquelle était Dieu lui-même : il apprit en songe une méthode de multiplier les troupeaux ; méthode qui n'a jamais réussi qu'à lui. Joseph lui-même  
avait



avait appris par un songe qu'il dominerait un jour sur ses frères. Abimélec, long-tems auparavant, avait été averti en songe que Sara était femme d'Abraham. (Voyez l'article Songe.)

Revenons à Joseph. Dès qu'il eut expliqué le songe de Pharaon, il fut sur le champ premier ministre. On doute qu'aujourd'hui on trouvât un roi, même en Asie, qui donnât une telle charge pour un rêve expliqué. Pharaon fit épouser à Joseph une fille de Putiphar. Il est dit que ce Putiphar était grand-prêtre d'Héliopolis; ce n'était donc pas l'eunuque son premier maître; où si c'était lui, il avait encore certainement un autre titre que celui de grand-prêtre, & sa femme avait été mère plus d'une fois.

Cependant, la famine arriva, comme Joseph l'avait prédit, & Joseph, pour mériter les bonnes grâces de son roi, força tout le peuple à vendre ses terres à Pharaon, & toute la nation se fit esclave pour avoir du bled. C'est apparemment l'origine du pouvoir despotique. Il faut avouer que jamais roi n'avait fait un meilleur marché; mais aussi le peuple ne devait guère bénir le premier ministre.

Enfin, le père & les frères de Joseph eurent aussi besoin de bled, car *la famine désolait toute la terre*. Ce n'est pas la peine de raconter ici comment Joseph reçut ses frères, comment il leur pardonna & les enrichit. On trouve dans cette histoire tout ce qui constitue un poëme épique intéressant; exposition, nœud, reconnaissance, péripétie, & merveilleux. Rien n'est plus marqué au coin du génie oriental.

Ce que le bon homme Jacob père de Joseph répondit à Pharaon, doit bien frapper ceux qui savent lire. Quel âge avez-vous? lui dit le roi. J'ai cent trente ans, dit le vieillard, & je n'ai pas eu encore un jour heureux dans ce court pèlerinage.



# J U D É E.

JE n'ai pas été en Judée, Dieu merci, & je n'y irai jamais. J'ai vu des gens de toute nation qui en sont revenus. Ils m'ont tous dit que la situation de Jérusalem est horrible ; que tout le pays d'alentour est pierreux ; que les montagnes sont pelées , que le fameux fleuve du Jourdain n'a pas plus de quarante-cinq pieds de largeur ; que le seul bon canton de ce pays est Jéricho. Enfin ils parlent tous comme parlait St. Jérôme, qui demeura si long-tems dans Bethléem , & qui peint cette contrée comme le rebut de la nature. Il dit qu'en été il n'y a pas seulement d'eau à boire. Ce pays cependant devait paraître aux Juifs un lieu de délices en comparaison des déserts dont ils étaient originaires. Des misérables qui auraient quitté les Landes pour habiter quelques montagnes du Lampourdan vanteraient leur nouveau séjour ; & s'ils espéraient pénétrer jusque dans les belles parties du Languedoc , ce serait là pour eux la terre promise.

Voilà précisément l'histoire des Juifs. Jéricho , Jérusalem, sont Toulouse & Montpellier , & le désert de Sinai est le pays entre Bourdeaux & Bayonne.

Mais si le Dieu qui conduisait les Juifs voulait leur donner une bonne terre ; si ces malheureux avaient en effet habité l'Egypte ; que ne les laissait-il en Egypte ? A cela on ne répond que par des phrases théologiques.

La Judée, dit-on, était la terre promise. Dieu dit à Abraham : *Je vous donnerai tout ce pays depuis le fleuve d'Egypte jusqu'à l'Euphrate.* (Genèse , chap. 15.)

Hélas mes amis ! vous n'avez jamais eu ces rivages fertiles de l'Euphrate & du Nil. On s'est moqué de vous. Les maîtres du Nil & de l'Euphrate ont été tour-à-tour vos maîtres. Vous avez été presque toujours esclaves. Promettre & tenir sont deux , mes

pauvres Juifs. Vous avez un vieux rabbin qui en lisant vos sages prophéties qui vous annoncent une terre de miel & de lait, s'écria qu'on vous avait promis plus de beurre que de pain. Savez-vous bien que si le grand Turc m'offrait aujourd'hui la seigneurie de Jérusalem, je n'en voudrais pas ?

Frédéric II, en voyant ce détestable pays, dit publiquement que Moïse était bien mal avisé d'y mener sa compagnie de lépreux ; que n'allait-il à Naples ? disait Frédéric. Adieu, mes chers Juifs ; je suis fâché que terre promise soit terre perdue.

(*Par le Baron de Broukars.*)



### *JULIEN LE PHILOSOPHE, EMPEREUR ROMAIN.*

ON rend quelquefois justice bien tard. Deux ou trois auteurs, ou mercenaires ou fanatiques, parlent du barbare & de l'efféminé Constantin comme d'un dieu, & traitent de scélérat le juste, le sage, le grand Julien. Tous les auteurs copistes des premiers, répètent la flatterie & la calomnie ; elles deviennent presque un article de foi. Enfin, le tems de la saine critique arrive ; & au bout de quatorze cents ans des hommes éclairés revoient le procès que l'ignorance avait jugé. On voit dans Constantin un heureux ambitieux qui se moque de Dieu & des hommes. Il a l'insolence de feindre que Dieu lui a envoyé dans les airs une enseigne qui lui assure la victoire. Il se baigne dans le sang de tous ses parens, & il s'endort dans la mollesse ; mais il était chrétien ; on le canonisa.

Julien est sobre, chaste, désintéressé, valeureux, clément ; mais il n'était pas chrétien ; on l'a regardé long-tems comme un monstre.

Aujourd'hui, après avoir comparé les faits, les monumens, les écrits de Julien & ceux de ses ennemis, on est forcé de reconnaître que s'il n'aimait pas le christianisme, il fut excusable

de haïr une secte souillée du sang de toute sa famille ; qu'ayant été persécuté , empoisonné , exilé , menacé de mort par les Galiléens sous le règne du barbare Constance , il ne les persécuta jamais ; qu'au contraire , il pardonna à dix soldats chrétiens qui avaient conspiré contre sa vie. On lit ses lettres , & on admire. *Les Galiléens* , dit-il , *ont souffert sous mon prédcesseur l'exil & les prisons ; on a massacré réciproquement ceux qui s'appellent tour-à-tour hérétiques. J'ai rappelé leurs exilés , élargi leurs prisonniers ; j'ai rendu leurs biens aux proscrits ; je les ai forcés de vivre-en paix. Mais telle est la fureur inquiète des Galiléens qu'ils se plaignent de ne pouvoir plus se dévorer les uns les autres.* Quelle lettre ! quelle sentence portée par la philosophie contre le fanatisme persécuteur !

Enfin , en discutant les faits , on a été obligé de convenir que Julien avait toutes les qualités de Trajan , hors le goût si longtemps pardonné aux Grecs & aux Romains ; toutes les vertus de Caton , mais non pas son opiniâtreté & sa mauvaise humeur ; tout ce qu'on admira dans Jules-César , & aucun de ses vices ; il eut la continence de Scipion ; enfin il fut en tout égal à Marc-Aurèle le premier des hommes.

On n'ose plus répéter aujourd'hui après le calomniateur Théodoret , qu'il immola une femme dans le temple de Carres pour se rendre les dieux propices. On ne redit plus qu'en mourant il jeta de sa main quelques gouttes de son sang au ciel , en disant à Jésus-Christ : Tu as vaincu , Galiléen , comme s'il eût combattu contre Jésus en faisant la guerre aux Perses ! comme si ce philosophe qui mourut avec tant de résignation , avait reconnu Jésus ! comme s'il eût cru que Jésus était en l'air , & que l'air était le ciel ! Ces inepties de gens qu'on appelle pères de l'église , ne se répètent plus aujourd'hui.

On est enfin réduit à lui donner des ridicules , comme faisaient les citoyens frivoles d'Antioche. On lui reproche sa barbe mal peignée & la manière dont il marchait. Mais , monsieur l'abbé de la Bléterie , vous ne l'avez pas vu marcher , & vous avez lu ses lettres & ses loix , monumens de ses vertus. Qu'im-

porte qu'il eût la barbe sale & la démarche précipitée , pourvu que son cœur fût magnanime & que tous les pas tendissent à la vertu ?

Il reste aujourd'hui un fait important à examiner. On reprocha à Julien d'avoir voulu faire mentir la prophétie de Jesus-Christ en rebâtissant le temple de Jérusalem. On dit qu'il sortit de terre des feux qui empêchèrent l'ouvrage. On dit que c'est un miracle , & que ce miracle ne convertit ni Julien , ni Alipius , intendant de cette entreprise , ni personne de sa cour ; & là-dessus l'abbé de la Bléterie s'exprime ainsi : « Lui & les » philosophes de sa cour mirent sans doute en œuvre ce qu'ils » savaient de physique pour dérober à la Divinité un prodige » si éclatant. La nature fut toujours la ressource des incrédules , » mais elle sert la religion si à propos qu'ils devraient au moins » la soupçonner de collusion. »

Premièrement , il n'est pas vrai qu'il soit dit dans l'Évangile que jamais le temple juif ne serait rebâti. L'évangile de Matthieu , écrit visiblement après la ruine de Jérusalem par Titus , prophétise , il est vrai , qu'il ne resterait pas pierre sur pierre de ce temple de l'Iduméen Hérode ; mais aucun évangéliste ne dit qu'il ne sera jamais rebâti.

Secondement , qu'importe à la Divinité qu'il y ait un temple juif , ou un magasin , ou une mosquée au même endroit où les Juifs tuaient des bœufs & des vaches ?

Troisièmement , on ne sait pas si c'est de l'enceinte des murs de la ville , ou de l'enceinte du temple que partirent ces prétendus feux qui , selon quelques uns , brûlaient les ouvriers. Mais on ne voit pas pourquoi Jesus aurait brûlé les ouvriers de l'empereur Julien , & qu'il ne brûla point ceux du calife Omar , qui long-tems après bâtit une mosquée sur les ruines du temple ; ni ceux du grand Saladin , qui rétablit cette même mosquée. Jesus avait-il tant de prédilection pour les mosquées des musulmans ?

Quatrièmement, Jésus ayant prédit qu'il ne resterait pas pierre sur pierre dans Jérusalem, n'avait pas empêché de la rebâtir.

Cinquièmement, Jésus a prédit plusieurs choses dont Dieu n'a pas permis l'accomplissement ; il a prédit la fin du monde & son avènement dans les nuées avec une grande puissance & une grande majesté, à la fin de la génération qui vivait alors. Cependant, le monde dure encore, & durera vraisemblablement assez long-tems. (*Luc I. chap. 2.*)

Sixièmement, si Julien avait écrit ce miracle, je dirais qu'on l'a trompé par un faux rapport ridicule ; je croirais que les chrétiens, les ennemis, mirent tout en œuvre pour s'opposer à son entreprise ; qu'ils tuèrent les ouvriers, & firent accroire que ces ouvriers étaient morts par miracle. Mais Julien n'en dit mot. La guerre contre les Perses l'occupait alors. Il différa pour un autre tems l'édification du temple, & il mourut avant de pouvoir commencer l'édifice.

Septièmement, ce prodige est rapporté dans Ammien Marcellin, qui était païen. Il est très-possible que ce soit une interpolation des chrétiens ; on leur en a reproché tant d'autres qui ont été avérées,

Mais il n'est pas moins vraisemblable que, dans un tems où on ne parlait que de prodiges & de contes des sorciers, Ammien Marcellin ait rapporté cette fable sur la foi de quelque esprit crédule. Depuis Tite-Live jusqu'à de Thou inclusivement, toutes les histoires sont infectées de prodiges.

Huitièmement, si Jésus faisait des miracles, serait-ce pour empêcher qu'on ne rebâtît un temple où lui-même sacrifia, & où il fut circoncis ; ne ferait-il pas des miracles pour rendre chrétiennes tant de nations qui se moquent du christianisme, ou plutôt, pour rendre plus doux & plus humains ses chétiens, qui depuis Arius & Athanase jusqu'aux Roland & aux Cavalier des

Cevènes , ont versé des torrens de sang , & se sont conduits en cannibales ?

Delà je conclus que la nature n'est point *en collusion avec le christianisme* , comme le dit La Bléterie ; mais que La Bléterie est en collusion avec des contes de vieilles , comme dit Julien : *Quibus cum stolidis aniculis negotium erat.*

La Bléterie , après avoir rendu justice à quelques vertus de Julien , finit pourtant l'histoire de ce grand homme , en disant que sa mort fut un effet de la vengeance divine. Si cela est , tous les héros morts jeunes depuis Alexandre jusqu'à Gustave-Adolphe , ont donc été punis de Dieu. Julien mourut de la plus belle des morts , en poursuivant ses ennemis après plusieurs victoires. Jovien , qui lui succéda régna bien moins long-tems que lui , & régna avec honte. Je ne vois point la vengeance divine , & je ne vois plus dans La Bléterie qu'un déclamateur de mauvaise foi ; mais où sont les hommes qui osent dire la vérité ?

Le stoicien Libanius fut un de ces hommes rares ; il célébra le brave & clément Julien devant Théodose le meurtrier des Theffaloniciens ; mais Le Beau & La Bléterie tremblent de le louer devant des habitués de paroisse.

( Tiré de M. Boulanger. )



*DU JUSTE ET DE L'INJUSTE.*

**Q**UI nous a donné le sentiment du juste & de l'injuste ? Dieu, qui nous a donné un cerveau & un cœur. Mais quand votre raison vous apprend-elle qu'il y a vice & vertu ? quand elle nous apprend que deux & deux font quatre. Il n'y a point de connaissance innée, par la raison qu'il n'y a point d'arbre qui porte des feuilles & des fruits en sortant de la terre. Rien n'est ce qu'on appelle inné, c'est-à-dire, né développé : mais, répétons-le encore, Dieu nous fait naître avec des organes qui, à mesure qu'ils croissent, nous font sentir tout ce que notre espèce doit sentir pour la conservation de cette espèce.

Comment ce mystère continuel s'opéra-t-il ? dites-le-moi, jeunes habitans des isles de la Sonde, noirs Africains, imberbes Canadiens, & vous Platon, Cicéron, Épiétète. Vous sentez vous également qu'il est mieux de donner le superflu de votre pain, de votre riz ou de votre manioc au pauvre qui vous le demande humblement, que de le tuer ou de lui crever les deux yeux. Il est évident à toute la terre qu'un bienfait est plus honnête qu'un outrage, que la douceur est préférable à l'emportement.

Il ne s'agit donc plus que de nous servir de notre raison pour discerner les nuances de l'honnête & du déshonnête. Le bien & le mal sont souvent voisins ; nos passions les confondent : qui nous éclairera ? nous-mêmes, quand nous sommes tranquilles. Quiconque a écrit sur nos devoirs a bien écrit dans tous les pays du monde, parce qu'il n'a écrit qu'avec sa raison. Ils ont tous dit la même chose : Socrate & Épicure, Congfutée & Cicéron, Marc-Antonin & Amurath second, ont eu la même morale.

Redisons tous les jours à tous les hommes : La morale est une, elle vient de Dieu ; les dogmes sont différens, ils viennent de nous.

Jésus



Jésus n'enseigna aucun dogme métaphysique ; il n'écrivit point de cahiers théologiques ; il ne dit point : Je suis consubstantiel , j'ai deux volontés & deux natures avec une seule personne ; il laissa aux cordeliers & aux jacobins qui devaient venir douze cents ans après lui , le soin d'argumenter pour savoir si sa mère a été conçue dans le péché originel ; il n'a jamais dit que le mariage est le signe visible d'une chose invisible ; il n'a pas dit un mot de la grace concomitante ; il n'a institué ni moines ni inquisiteurs ; il n'a rien ordonné de ce que nous voyons aujourd'hui.

Dieu avait donné la connaissance du juste & de l'injuste dans tous les tems qui précédèrent le christianisme. Dieu n'a point changé & ne peut changer : le fond de notre ame , nos principes de raison & de morale seront éternellement les mêmes. De quoi servent à la vertu des distinctions théologiques , des dogmes fondés sur ces distinctions , des persécutions fondées sur ces dogmes ? La nature effrayée & soulevée avec horreur contre toutes ces inventions barbares , crie à tous ces hommes : Soyez justes , & non des sophistes persécuteurs.

Vous lisez dans le Sadder , qui est l'abrégé des loix de Zoroastre , cette sage maxime : Quand il est incertain si une action qu'on te propose est juste ou injuste , abstiens-toi. Qui jamais a donné une règle plus admirable ? quel législateur a mieux parlé ? Ce n'est pas là le système des opinions probables inventé par des gens qui s'appelaient *la société de Jésus*.



## DES LOIX.

*Première section.*

**L**es moutons vivent en société fort doucement ; leur caractère passe pour très-débonnaire , parce que nous ne voyons pas la prodigieuse quantité d'animaux qu'ils dévorent. Il est à croire même qu'ils les mangent innocemment & sans le savoir , comme lorsque nous mangeons d'un fromage de Saffenage. La république des moutons est l'image fidelle de l'âge d'or.

Un poulaillier est visiblement l'état monarchique le plus parfait. Il n'y a point de roi comparable à un coq. S'il marche fièrement au milieu de son peuple, ce n'est point par vanité. Si l'ennemi approche , il ne donne point d'ordre à ses sujets d'aller se faire tuer pour lui en vertu de sa certaine science & pleine puissance : il y va lui-même , range ses poules derrière lui , & combat jusqu'à la mort. S'il est vainqueur , c'est lui qui chante le *Te Deum*. Dans la vie civile , il n'y a rien de si galant , de si honnête , de si désintéressé. Il a toutes les vertus. A-t-il dans son bec royal un grain de bled , un vermisseau , il le donne à la première de ses sujettes qui se présente. Enfin Salomon dans son ferraill n'approchait pas d'un coq de basse-cour.

S'il est vrai que les abeilles soient gouvernées par une reine à qui tous ses sujets font l'amour , c'est un gouvernement plus parfait encore.

Les fourmis passent pour une excellente démocratie. Elle est au-dessus de tous les autres états ; puisque tout le monde y est égal , & que chaque particulier y travaille pour le bonheur de tous.

La république des castors est encore supérieure à celle des fourmis , du moins si nous en jugeons par leurs ouvrages de maçonnerie.

Les singes ressembloient plutôt à des bateleurs qu'à un peuple policé ; & ils ne paraissent pas être réunis sous des loix fixes & fondamentales , comme les espèces précédentes.

Nous ressemblons plus aux singes qu'à aucun autre animal par le don de l'imitation , par la légèreté de nos idées , & par notre inconstance , qui ne nous a jamais permis d'avoir des loix uniformes & durables.

Quand la nature forma notre espèce , & nous donna quelques instincts , l'amour-propre pour notre conservation , la bienveillance pour la conservation des autres , l'amour qui est commun avec toutes les espèces , & le don inexplicable de combiner plus d'idées que tous les animaux ensemble ; après nous avoir ainsi donné notre lot , elle nous dit : Faites comme vous pourrez.

Il n'y a aucun bon code dans aucun pays. La raison en est évidente : les loix ont été faites à mesure , selon les tems , les lieux , les besoins , &c.

Quand les besoins ont changé , les loix qui sont demeurées sont devenues ridicules. Ainsi la loi qui défendait de manger du porc & de boire du vin , était très-raisonnable en Arabie , où le porc & le vin sont pernicioeux ; elle est absurde à Constantinople.

La loi qui donne tout le fief à l'aîné , est fort bonne dans un tems d'anarchie & de pillage. Alors l'aîné est le capitaine du château que des brigands assailliront tôt ou tard ; les cadets seront ses premiers officiers , les laboureurs ses soldats. Tout ce qui est à craindre c'est que le cadet n'assassine ou n'empoisonne le seigneur saïen son aîné , pour devenir à son tour le maître de la maîtrise ; mais ces cas sont rares , parce que la nature a tellement combiné nos instincts & nos passions , que nous avons plus d'horreur d'assassiner notre frère aîné que nous n'avons d'envie d'avoir sa place. Or cette loi convenable à des possesseurs de donjons du tems

de Chilperic, est détestable quand il s'agit de partager des rentes dans une ville.

A la honte des hommes, on sait que les loix du jeu sont les seules qui soient par-tout justes, claires, inviolables & exécutées. Pourquoi l'Indien qui a donné les règles du jeu d'échecs, est-il obéi de bon gré dans toute la terre, & que les décrétales des papes, par exemple, sont aujourd'hui un objet d'horreur & de mépris ? c'est que l'inventeur des échecs combina tout avec justesse pour la satisfaction des joueurs & que les papes, dans leurs décrétales, n'eurent en vue que leur seul avantage. L'Indien voulut exercer également l'esprit des hommes & leur donner du plaisir ; les papes ont voulu abrutir l'esprit des hommes. Aussi le fond du jeu des échecs a subsisté le même depuis cinq mille ans ; il est commun à tous les habitans de la terre ; & les décrétales ne sont reconnues qu'à Spolette, à Orviette, à Lorette, où le plus mince jurisconsulte les déteste & les méprise en secret.

#### *Seconde section.*

Du tems de Vespasien & de Tite, pendant que les Romains éventaient les Juifs, un Israélite fort riche qui ne voulait point être éventré, s'enfuit avec tout l'or qu'il avait gagné à son métier d'usurier, & emmena vers Eziongaber toute sa famille, qui consistait en sa vieille femme, un fils & une fille ; il avait dans son train, deux eunuques, dont l'un servait de cuisinier, l'autre était laboureur & vigneron. Un bon essénien qui savait par cœur le Pentateuque, lui servait d'aumônier : tout cela s'embarqua dans le port d'Eziongaber, traversa la mer qu'on nomme Rouge, & qui ne l'est point, & entra dans le golfe Persique, pour aller chercher la terre d'Ophir, sans savoir où elle était. Vous croyez bien qu'il survint une horrible tempête, qui poussa la famille hébraïque vers les côtes des Indes ; le vaisseau fit naufrage à une des îles Maldives, nommée aujourd'hui Padrabranca, laquelle était alors déserte.

Le vieux richard & la vieille se noyèrent ; le fils, la fille, les deux eunuques & l'aumônier se sauvèrent ; on tira comme on put

quelques provisions du vaisseau ; on bâtit de petites cabanes dans l'isle , & on y vécut assez commodément. Vous savez que l'isle de Padrabranca est à cinq degrés de la ligne , & qu'on y trouve les plus gros cocos & les meilleurs ananas du monde ; il était fort doux d'y vivre dans le tems qu'on égorgeait ailleurs le reste de la nation chérie ; mais l'essénien pleurait en considérant que peut-être il ne restait plus qu'eux de Juifs sur la terre, & que la semence d'Abraham allait finir.

Il ne tient qu'à vous de la ressusciter, dit le jeune juif, épousez ma sœur. Je le voudrais bien, dit l'aumônier ; mais la loi s'y oppose. Je suis essénien ; j'ai fait vœu de ne me jamais marier ; la loi porte qu'on doit accomplir son vœu ; la race juive finira si elle veut ; mais certainement je n'épouserai point votre sœur, toute jolie qu'elle est.

Mes deux eunuques ne peuvent pas lui faire d'enfans , reprit le juif ; je lui en ferai donc , s'il vous plaît ; & ce sera vous qui bénirez le mariage.

J'aimerais mieux cent fois être éventré par les soldats romains , dit l'aumônier , que de servir à vous faire commettre un inceste ; si c'était votre sœur de pere , encore passe , la loi le permet ; mais elle est votre sœur de mère , cela est abominable.

Je conçois bien , répondit le jeune homme , que ce serait un crime à Jérusalem , où je trouverais d'autres filles : mais dans l'isle de Padrabranca , où je ne vois que des cocos , des ananas & des huîtres , je crois que la chose est très-permise. Le juif épousa donc sa sœur , & en eut une fille , malgré les protestations de l'essénien ; ce fut l'unique fruit d'un mariage que l'un croyait très-légitime , & l'autre abominable.

Au bout de quatorze ans , la mère mourut ; le père dit à l'aumônier : Vous êtes-vous enfin défait de vos anciens préjugés ? voulez-vous épouser ma fille ? Dieu m'en préserve ! dit l'essénien. Oh bien ! je l'épouserai donc , moi , dit le père ; il en fera ce qui

pourra ; mais je ne veux pas que la semence d'Abraham soit réduite à rien. L'essénien épouvanté de cet horrible propos , ne voulut plus demeurer avec un homme qui manquait à la loi , & s'enfuit. Le nouveau marié avait beau lui crier : demeurez , mon ami , j'observe la loi naturelle , je fers la patrie , n'abandonnez pas vos amis ; l'autre le laissait crier , ayant toujours la loi dans la tête , & s'enfuit à la nage dans l'isle voisine.

C'était la grande isle d'Attole , très-peuplée , & très-civilisée. Dès qu'il aborda , on le fit esclave. Il apprit à balbutier la langue d'Attole ; il se plaignit très-amèrement de la façon inhospitalière dont on l'avait reçu ; on lui dit que c'était la loi , & que depuis que l'isle avait été sur le point d'être surprise par les habitans de celle d'Ada , on avait fagement réglé que tous les étrangers qui aborderaient dans Attole , seraient mis en servitude. Ce ne peut être une loi , dit l'essénien , car elle n'est pas dans le Pentateuque ; on lui répondit qu'elle était dans le digeste du pays , & il demeura esclave : il avait heureusement un très-bon maître fort riche , qui le traita bien , & auquel il s'attacha beaucoup.

Des assassins vinrent un jour pour tuer le maître , & pour voler ses trésors ; ils demandèrent aux esclaves s'il était à la maison , & s'il avait beaucoup d'argent. Nous vous jurons , dirent les esclaves , qu'il n'a point d'argent , & qu'il n'est point à la maison ; mais l'essénien dit : La loi ne permet pas de mentir ; je vous jure qu'il est à la maison , & qu'il a beaucoup d'argent. Ainsi le maître fut volé & tué ; les esclaves accusèrent l'essénien devant les juges , d'avoir trahi son patron ; l'essénien dit qu'il ne voulait mentir , & qu'il ne mentirait pour rien au monde ; & il fut pendu.

On me conta cette histoire & bien d'autres semblables dans le dernier voyage que je fis des Indes en France. Quand je fus arrivé , j'allai à Versailles pour quelques affaires ; je vis passer une belle femme , suivie de plusieurs belles femmes. Quelle est cette belle femme ? dis-je à mon avocat en parlement , qui était venu avec moi ; car j'avais un procès en parlement à Paris , pour mes habits qu'on m'avait fait aux Indes , & je voulais

toujours avoir mon avocat à mes côtés. C'est la fille du roi, dit-il ; elle est charmante & bienfaisante ; c'est bien dommage que dans aucun cas elle ne puisse jamais être reine de France. Quoi ! lui dis-je , si on avait le malheur de perdre tous ses parens , & les princes du sang ( ce qu'à Dieu ne plaise ) , elle ne pourrait hériter du royaume de son père ? Non , dit l'avocat , la loi salique s'y oppose formellement. Et qui a fait cette loi salique ? dis-je à l'avocat. Je n'en sais rien , dit-il ; mais on prétend que chez un ancien peuple nommé les Saliens , qui ne savaient ni lire ni écrire , il y avait une loi écrite , qui disait qu'en terre salique fille n'héritait pas d'un alevu ; & cette loi a été adoptée en terre non salique. Et moi , lui dis-je , je la casse , vous m'avez assuré que cette princesse est charmante & bienfaisante , donc elle aurait un droit incontestable à la couronne , si le malheur arrivait qu'il ne restât qu'elle du sang royal ; ma mère a hérité de son père , & je veux que cette princesse hérite du sien.

Le lendemain mon procès fut jugé en une chambre du parlement , & je perdis tout d'une voix ; mon avocat me dit que j'e l'aurais gagné tout d'une voix en une autre chambre. Voilà qui est bien comique , lui dis-je ; ainsi donc chaque chambre , chaque loi. Oui , dit-il , il y a vingt-cinq commentaires sur la coutume de Paris ; c'est-à-dire , on a prouvé vingt-cinq fois que la coutume de Paris est équivoque ; & s'il y avait vingt-cinq chambres de juges , il y aurait vingt-cinq jurisprudences différentes. Nous avons , continua-t-il , à quinze lieues de Paris une province nommée Normandie , où vous auriez été tout autrement jugé qu'ici. Cela me donna envie de voir la Normandie. J'y allai avec un de mes frères : nous rencontrâmes à la première auberge un jeune homme qui se désespérait ; je lui demandai quelle était sa disgrâce : il me répondit que c'était d'avoir un frère aîné. Où est donc le grand malheur d'avoir un frère ? lui dis-je ; mon frère est mon aîné , & nous vivons très-bien ensemble. Hélas ! monsieur , me dit-il , la loi donne tout ici aux aînés , & ne laisse rien aux cadets. Vous avez raison , lui dis-je , d'être fâché ; chez nous on partage également , & quelquefois les frères ne s'en aiment pas mieux.

Ces petites aventures me firent faire de belles & profondes réflexions sur les loix, & je vis qu'il en est d'elles comme de nos vêtemens ; il m'a fallu porter un doliman à Constantinople, & un juste-au-corps à Paris.

Si toutes les loix humaines sont de convention, disais-je, il n'y a qu'à bien faire ses marchés. Les bourgeois de Delhi & d'Agra disent qu'ils ont fait un très-mauvais marché avec Tamerlan : les bourgeois de Londres se félicitent d'avoir fait un très-bon marché avec le roi Guillaume d'Orange. Un citoyen de Londres me disait un jour : c'est la nécessité qui fait les loix, & la force les fait observer. Je lui demandai si la force ne faisait pas aussi quelquefois des loix, & si Guillaume le bâtard & le conquérant ne leur avait pas donné des ordres sans faire de marché avec eux. Oui, dit-il ; nous étions des bœufs alors ; Guillaume nous mit un joug, & nous fit marcher à coups d'aiguillon ; nous avons depuis été changés en hommes ; mais les cornes nous sont restées, & nous en frappons quiconque veut nous faire labourer pour lui, & non pas pour nous.

Plein de toutes ces réflexions, je me complaisais à penser qu'il y a une loi naturelle indépendante de toutes les conventions humaines : le fruit de mon travail doit être à moi ; je dois honorer mon père & ma mère ; je n'ai nul droit sur la vie de mon prochain, & mon prochain n'en a point sur la mienne, &c. Mais quand je songeai que depuis Cordolaomor jusqu'à Mentzel, colonel de hofards, chacun tue loyalement & pille son prochain avec une patente dans sa poche, je fus très-affligé.

On me dit que parmi les voleurs il y avait des loix, & qu'il y en avait aussi à la guerre. Je demandai ce que c'était que ces loix de la guerre. C'est, me dit-on, de pendre un brave officier qui aura tenu dans un mauvais poste sans canon contre une armée royale ; c'est de faire pendre un prisonnier, si on a pendu un des vôtres ; c'est de mettre à feu & à sang les villages qui n'auront pas apporté toute leur subsistance au jour marqué, selon les ordres du gracieux souverain du voisinage. Bon, dis-je, voilà l'*Esprit des loix*.

Après



Après avoir été bien instruit , je découvris qu'il y a de sages loix par lesquelles un berger est condamné à neuf ans de galères pour avoir donné un peu de sel étranger à ses moutons. Mon voisin a été ruiné par un procès pour deux chênes qui lui appartenaient , qu'il avait fait couper dans son bois , parce qu'il n'avait pu observer une formalité qu'il n'avait pu connaître ; sa femme est morte dans la misère , & son fils traîne une vie plus malheureuse. J'avoue que ces loix sont justes , quoique leur exécution soit un peu dure ; mais je fais mauvais gré aux loix qui autorisent cent mille hommes à aller loyalement égorger cent mille voisins. Il m'a paru que la plupart des hommes ont reçu de la nature assez de sens commun pour faire des loix ; mais que tout le monde n'a pas assez de justice pour faire de bonnes loix.

Assemblez d'un bout de la terre à l'autre les simples & tranquilles agriculteurs : ils conviendront tous aisément , qu'il doit être permis de vendre à ses voisins l'excédent de son bled , & que la loi contraire est inhumaine & absurde ; que les monnoies représentatives des denrées ne doivent pas plus être altérées que les fruits de la terre ; qu'un père de famille doit être le maître chez soi ; que la religion doit rassembler les hommes pour les unir , & non pour en faire des fanatiques & des persécuteurs ; que ceux qui travaillent , ne doivent pas se priver du fruit de leurs travaux pour en doter la superstition & l'oisiveté : ils feront en une heure trente loix de cette espèce , toutes utiles au genre humain.

Mais que Tamerlan arrive & subjugue l'Inde ; alors vous ne verrez plus que des loix arbitraires. L'une accablera une province pour enrichir un publicain de Tamerlan ; l'autre fera un crime de lèse-majesté d'avoir mal parlé de la maîtresse du premier valet de chambre d'un raya ; une troisième ravira la moitié de la récolte de l'agriculteur , & lui contestera le reste ; il y aura enfin des loix par lesquelles un appariteur tartare viendra saisir vos enfans au berceau , fera du plus robuste un soldat , & du plus faible un eunuque , & laissera le père & la mère sans secours & sans consolation.

Or , lequel vaut le mieux d'être le chien de Tamerlan ou son sujet ? Il est clair que la condition de son chien est fort supérieure.

*Phil. Littér. Hist. Tom. VI.*

Vv

*LOIX CIVILES ET ECCLÉSIASTIQUES.*

ON a trouvé dans les papiers d'un jurisconsulte ces notes , qui méritent peut-être un peu d'examen.

Que jamais aucune loi ecclésiastique n'ait de force que lorsqu'elle aura la sanction expresse du gouvernement. C'est par ce moyen qu'Athènes & Rome n'eurent jamais de querelles religieuses.

Ces querelles sont le partage des nations barbares , ou devenues barbares.

Que le magistrat seul puisse permettre ou prohiber le travail les jours de fête , parce qu'il n'appartient pas à des prêtres de défendre à des hommes de cultiver leurs champs.

Que tout ce qui concerne les mariages dépende uniquement du magistrat , & que les prêtres s'en tiennent à l'auguste fonction de les bénir.

Que le prêt à l'intérêt soit purement un objet de la loi civile , parce qu'elle seule préside au commerce.

Que tous les ecclésiastiques soient soumis en tous les cas au gouvernement , parce qu'ils sont sujets de l'état.

Que jamais on n'ait le ridicule honteux de payer à un prêtre étranger la première année du revenu d'une terre que des citoyens ont donnée à un prêtre concitoyen.

Qu'aucun prêtre ne puisse jamais ôter à un citoyen la moindre prérogative , sous prétexte que ce citoyen est pécheur , parce que le prêtre pécheur doit prier pour les pécheurs , & non les juger.

Que les magistrats , les laboureurs & les prêtres , paient également les charges de l'état , parce que tous appartiennent également à l'état.

Qu'il n'y ait qu'un poids , une mesure , une coutume.

Que les supplices des criminels soient utiles. Un homme pendu n'est bon à rien , & un homme condamné aux ouvrages publics sert encore la patrie , & est une leçon vivante.

Que toute loi soit claire , uniforme & précise. L'interpréter , c'est presque toujours la corrompre.

Que rien ne soit infame que le vice.

Que les impôts ne soient jamais que proportionnels.

Que la loi ne soit jamais en contradiction avec l'usage. Car si l'usage est bon , la loi ne vaut rien (a).

(a) Voyez le poëme de la loi naturelle.



## L U X E.

ON a déclamé contre le luxe depuis deux mille ans , en vers & en prose , & on l'a toujours aimé.

Que n'a-t-on pas dit des premiers Romains , quand ces brigands ravagèrent & pillèrent les moissons ; quand , pour augmenter leur pauvre village , ils détruisirent les pauvres villages des Volsques , & des Samnites ? C'étaient des hommes désintéressés & vertueux ; ils n'avaient pu encore voler ni or , ni argent , ni pierreries , parce qu'il n'y en avait point dans les bourgs qu'ils saccagèrent. Leurs bois ni leurs marais ne produisaient ni perdrix , ni faisans , & on loue leur tempérance.

Quand , de proche en proche , ils eurent tout pillé , tout volé du fond du golfe Adriatique à l'Euphrate , & qu'ils eurent assez d'esprit pour jouir du fruit de leurs rapines pendant sept à huit cents ans ; quand ils cultivèrent tous les arts , qu'ils goûtèrent tous les plaisirs , & qu'ils les firent même goûter aux vaincus , ils cessèrent alors , dit-on , d'être sages & gens de bien.

Toutes ces déclamations se réduisent à prouver qu'un voleur ne doit jamais ni manger le dîner qu'il a pris , ni porter l'habit qu'il a dérobé , ni se parer de la bague qu'il a volée. Il fallait , dit-on , jeter tout cela dans la rivière , pour vivre en honnêtes gens : dites plutôt qu'il ne fallait pas voler. Condamnez les brigands quand ils pillent ; mais ne les traitez pas d'insensés quand ils jouissent (a). De bonne foi , lorsqu'un grand nombre de marins anglais se font enrichis à la prise de Pondichéry , & de la Havane , ont-ils eu tort d'avoir ensuite du plaisir à Londres ,

(a) Le *pauvre d'esprit* que nous avons déjà cité , ayant lu ce passage dans une mauvaise édition où il y avait un point après ce mot *bonne foi* , crut que l'auteur voulait dire que les voleurs jouissaient de bonne foi. Nous savons bien que ce *pauvre d'esprit* est méchant ; mais , de bonne foi , il ne peut être dangereux.

pour prix de la peine qu'ils avaient eue au fond de l'Asie & de l'Amérique ?

Les déclamateurs voudraient-ils qu'on enfouit les richesses qu'on aurait amassées par le sort des armes , par l'agriculture , par le commerce & par l'industrie ? Ils citent Lacédémone ; que ne citent-ils aussi la république de Saint-Marin ? Quel bien Sparte fit-elle à la Grèce ? eut-elle jamais des Démosthènes , des Sophocle , des Apelle & des Phidias ? Le luxe d'Athènes a fait des grands hommes en tout genre ; Sparte a eu quelques capitaines , & encore en moins grand nombre que les autres villes. Mais à la bonne heure qu'une aussi petite république que Lacédémone conserve sa pauvreté. On arrive à la mort aussi bien en manquant de tout , qu'en jouissant de ce qui peut rendre la vie agréable. Le sauvage du Canada subsiste & atteint la vieillesse , comme le citoyen d'Angleterre qui a cinquante mille guinées de revenu. Mais qui comparera jamais le pays des Iroquois à l'Angleterre ?

Que la république de Raguse & le canton de Zug fassent des loix somptuaires , ils ont raison , il faut que le pauvre ne dépense point au-delà de ses forces ; mais j'ai lu quelque part :

Sachez sur-tout que le luxe enrichit

Un grand état , s'il en perd un petit.

Si par luxe vous entendez l'excès , on fait que l'excès est pernicieux en tout genre , dans l'abstinence comme dans la gourmandise , dans l'économie comme dans la libéralité. Je ne fais comment il est arrivé que dans mes villages , où la terre est ingrate , les impôts lourds , la défense d'exporter le bled qu'on a semé intolérable , il n'y a guère pourtant de colon qui n'ait un bon habit de drap , & qui ne soit bien chauffé & bien nourri. Si ce colon laboure avec son bel habit , avec du linge blanc , les cheveux frisés & poudrés , voilà certainement le plus grand luxe , & le plus impertinent ; mais qu'un bourgeois de

Paris ou de Londres paraisse au spectacle vêtu comme ce payfan, voilà la léfine la plus grossière & la plus ridicule.

*Est modus in rebus, sunt certi denique fines,  
Quos ultra citraque nequit consistere rectum.*

Lorsqu'on inventa les ciseaux, qui ne font certainement pas de l'antiquité la plus haute, que ne dit-on pas contre les premiers qui se rognèrent les ongles, & qui coupèrent une partie des cheveux qui leur tombaient sur le nez ? On les traita sans doute de petits-maitres & de prodigues, qui achetaient chèrement un instrument de la vanité, pour gâter l'ouvrage du créateur. Quel péché énorme d'accourir la corne que Dieu fait naître au bout de nos doigts ! C'était un outrage à la Divinité. Ce fut bien pis quand on inventa les chemises & les chaussons. On fait avec quelle fureur les vieux conseillers, qui n'en avaient jamais porté, crièrent contre les jeunes magistrats qui donnèrent dans ce luxe funeste.



M A I T R E.

COMMENT un homme a-t-il pu devenir le maître d'un autre homme , & par quelle espèce de magie incompréhensible a-t-il pu devenir le maître de plusieurs autres hommes ? On a écrit sur ce phénomène un grand nombre de bons volumes ; mais je donne la préférence à une fable indienne , parce qu'elle est courte , & que les fables ont tout dit.

Adimo , le père de tous les Indiens , eut deux fils & deux filles de sa femme Procriti . L'aîné était un géant vigoureux , le cadet était un petit bossu , les deux filles étaient jolies . Dès que le géant sentit sa force , il coucha avec ses deux sœurs , & se fit servir par le petit bossu . De ses deux sœurs l'une fut sa cuisinière , l'autre sa jardinière . Quand le géant voulait dormir , il commençait par enchaîner à un arbre son petit frère le bossu ; & lorsque celui-ci s'enfuyait , il le rattrapait en quatre enjambées , & lui donnait vingt coups de nerf de bœuf .

Le bossu devint soumis & le meilleur sujet du monde . Le géant satisfait de le voir remplir ses devoirs de sujet , lui permit de coucher avec une de ses sœurs dont il était dégoûté . Les enfans qui vinrent de ce mariage ne furent pas tout-à-fait bossus ; mais ils eurent la taille assez contrefaite . Ils furent élevés dans la crainte de Dieu & du géant . Ils reçurent une excellente éducation ; on leur apprit que leur grand oncle était géant de droit divin ; qu'il pouvait faire de toute sa famille ce qui lui plaisait ; que s'il avait quelque jolie nièce , ou arrière-nièce , c'était pour lui seul sans difficulté , & que personne ne pouvait coucher avec elle que quand il n'en voudrait plus .

Le géant étant mort , son fils , qui n'était pas à beaucoup près si fort ni si grand que lui , crut cependant être géant comme son père de droit divin . Il prétendit faire travailler pour lui tous les hommes , & coucher avec toutes les filles . La famille

se liguâ contre lui ; il fut assommé , & on se mit en république.

Les Siamois au contraire prétendaient que la famille avait commencé par être républicaine , & que le géant n'était venu qu'après un grand nombre d'années & de dissensions ; mais tous les auteurs de Bénarès & de Siam conviennent que les hommes vécurent une infinité de siècles avant d'avoir l'esprit de faire des loix ; & ils le prouvent par une raison sans réplique ; c'est qu'aujourd'hui même où tout le monde se pique d'avoir de l'esprit, on n'a pas trouvé encore le moyen de faire une vingtaine de loix passablement bonnes.

C'est encore , par exemple , une question insoluble dans l'Inde , si les républiques ont été établies avant ou après les monarchies , si la confusion a du paraître aux hommes plus horrible que le despotisme. J'ignore ce qui est arrivé dans l'ordre des tems ; mais dans celui de la nature il faut convenir que les hommes naissant tous égaux , la violence & l'habileté ont fait les premiers maîtres ; les loix ont fait les derniers.



**MARTYRE.**



M A R T Y R E.

ON nous berne de martyres à faire pouffer de rire. On nous peint les Titus, les Trajan, les Marc-Aurèle, ces modèles de vertu, comme des monstres de cruauté. Fleuri, abbé du Loc-Dieu, a déshonoré son histoire ecclésiastique par des contes qu'une vieille femme de bon sens ne ferait pas à des petits enfans.

Peut-on répéter sérieusement que les Romains condamnèrent sept vierges de soixante & dix ans chacune, à passer par les mains de tous les jeunes gens de la ville d'Ancire, eux qui punissaient de mort les vestales pour la moindre galanterie ?

C'est apparemment pour faire plaisir aux cabaretiers, qu'on a imaginé qu'un cabaretier chrétien nommé Théodote, pria Dieu de faire mourir ces sept vierges, plutôt que de les exposer à perdre le plus vieux des pucelages. Dieu exauça le cabaretier pudibond, & le proconsul fit noyer dans un lac les sept demoiselles. Dès qu'elles furent noyées, elles vinrent se plaindre à Théodote du tour qu'il leur avait joué, & le supplièrent instamment d'empêcher qu'elles ne fussent mangées des poissons. Théodote prend avec lui trois buveurs de sa taverne, marche au lac avec eux, précédé d'un flambeau céleste, & d'un cavalier céleste, repêche les sept vieilles, les enterre, & finit par être pendu.

Dioclétien rencontre un petit garçon nommé St. Romain, qui était bégue; il veut le faire brûler parce qu'il était chrétien; trois juifs se trouvent là, & se mettent à rire de ce que Jesus-Christ laisse brûler un petit garçon qui lui appartient; ils crient que leur religion vaut bien mieux que la chrétienne, puisque Dieu a délivré Sidrac, Mizac & Abdénago de la fournaise ardente. Aussitôt les flammes qui entouraient le jeune Romain, sans lui faire mal, se séparent, & vont brûler les trois juifs.

*Phil. Litr. Hist. Tom. VI.*

X x

L'empereur tout étonné dit qu'il ne veut rien avoir à démêler avec Dieu ; mais un juge de village moins scrupuleux condamne le petit bègue à avoir la langue coupée. Le premier médecin de l'empereur est assez honnête pour faire l'opération lui-même ; dès qu'il a coupé la langue au petit Romain , cet enfant se met à jaser avec une volubilité qui ravit toute l'assemblée en admiration.

On trouve cent contes de cette espèce dans les martyrologes. On a cru rendre les anciens romains odieux , & on s'est rendu ridicule. Voulez-vous de bonnes barbaries bien avérées , de bons massacres bien constatés , des ruisseaux de sang qui aient coulé en effet , des pères , des mères , des maris , des femmes , des enfans à la mamelle réellement égorgés & entassés les uns sur les autres ? Monstres persécuteurs , ne cherchez ces vérités que dans vos annales : vous les trouverez dans les croisades contre les Albigeois , dans les massacres de Mérindol & de Cabrière ; dans l'épouvantable journée de la Saint-Barthelemy , dans les massacres de l'Irlande , dans les vallées des Vaudois. Il vous sied bien , barbares que vous êtes ! d'imputer aux meilleurs des empereurs des cruautés extravagantes , vous qui avez inondé l'Europe de sang , & qui l'avez couverte de corps expirans , pour prouver que le même corps peut être en mille endroits à la fois , & que le pape peut vendre des indulgences ! Cessez de calomnier les Romains vos législateurs , & demandez pardon à Dieu des abominations de vos pères.

Ce n'est pas le supplice , dites-vous , qui fait le martyr , c'est la cause. Eh bien ! je vous accorde que vos victimes ne doivent point être appelées du nom de martyr , qui signifie témoin ; mais quel nom donnerons-nous à vos bourreaux ? Les Phalaris & les Busris ont été les plus doux des hommes en comparaison de vous : votre inquisition , qui subsiste encore , ne fait-elle pas frémir la raison , la nature , la religion ? Grand Dieu ! si on allait mettre en cendre ce tribunal infernal , déplairait-on à vos regards vengeurs ?

## M A T I È R E.

Les sages à qui on demande ce que c'est que l'ame, répondent qu'ils n'en savent rien. Si on leur demande ce que c'est que la matière, ils font la même réponse. Il est vrai que des professeurs, & sur-tout des écoliers, savent parfaitement tout cela ; & quand ils ont répété que la matière est étendue & divisible, ils croient avoir tout dit ; mais quand ils sont priés de dire ce que c'est que cette chose étendue, ils se trouvent embarrassés. Cela est composé de parties, disent-ils ; & ces parties, de quoi sont-elles composées ? Les élémens de ces parties, sont-ils divisibles ? Alors ou ils sont muets, ou ils parlent beaucoup ; ce qui est également suspect. Cet être presque inconnu qu'on nomme matière, est-il éternel ? Toute l'antiquité l'a cru. A-t-il par lui-même la force active ? Plusieurs philosophes l'ont pensé. Ceux qui le nient sont-ils en droit de le nier ? Vous ne concevez pas que la matière puisse avoir rien par elle-même. Mais comment pouvez-vous assurer qu'elle n'a pas par elle-même les propriétés qui lui sont nécessaires ? Vous ignorez quelle est sa nature, & vous lui refusez des modes qui sont pourtant dans sa nature ; car enfin, dès qu'elle est, il faut bien qu'elle soit d'une certaine façon, qu'elle soit figurée ; & dès qu'elle est nécessairement figurée, est-il impossible qu'il n'y ait d'autres modes attachées à sa configuration ? La matière existe ; vous ne la connaissez que par vos sensations. Hélas ! de quoi servent toutes les subtilités de l'esprit depuis qu'on raisonne ? La géométrie nous a appris bien des vérités, la métaphysique bien peu. Nous pesons la matière, nous la mesurons, nous la décomposons ; & au-delà de ces opérations grossières, si nous voulons faire un pas, nous trouvons dans nous l'impuissance, & devant nous un abyme.

Pardonnez, de grace, à l'univers entier, qui s'est trompé en croyant la matière existante par elle-même. Pouvait-il faire autrement ? comment imaginer que ce qui est sans succession

n'a pas toujours été ? S'il n'était pas nécessaire que la matière existât, pourquoi existe-t-elle ? Et s'il fallait qu'elle fût, pourquoi n'aurait-elle pas été toujours ? Nul axiome n'a jamais été plus universellement reçu que celui-ci : *Rien ne se fait de rien*. En effet, le contraire est incompréhensible. Le chaos a chez tous les peuples précédé l'arrangement qu'une main divine a fait du monde entier. L'éternité de la matière n'a nui chez aucun peuple au culte de la Divinité. La religion ne fut jamais effarouchée qu'un Dieu éternel fût reconnu comme le maître d'une matière éternelle. Nous sommes assez heureux pour savoir aujourd'hui par la foi, que Dieu tira la matière du néant ; mais aucune nation n'avait été instruite de ce dogme ; les Juifs même l'ignorèrent. Le premier verset de la Genèse dit que les dieux Eloim, non pas Eloi, firent le ciel & la terre ; il ne dit pas que le ciel & la terre furent créés de rien.

Philon, qui est venu dans le seul tems où les Juifs aient eu quelque érudition, dit dans son chapitre de la création : « Dieu étant bon par sa nature, n'a point porté envie à la substance, à » la matière, qui par elle-même n'avait rien de bon, qui n'a » de sa nature, qu'inertie, confusion, désordre. Il daigna la » rendre bonne, de mauvaise qu'elle était. »

L'idée du chaos débrouillé par un Dieu se trouve dans toutes les anciennes théogonies. Hésiode répétait ce que pensait l'Orient, quand il disait dans sa théogonie : « Le chaos est ce qui a existé le premier. » Ovide était l'interprète de tout l'empire Romain, quand il disait :

*Sic ubi dispositam quisquis fuit illi Deorum  
Congeriem fecit.*

La matière était donc regardée entre les mains de Dieu, comme l'argille sous la roue du potier, s'il est permis de se servir de ces faibles images pour en exprimer la divine puissance.

La matière étant éternelle devait avoir des propriétés éter-

nelles, comme la configuration, la force d'inertie, le mouvement & la divisibilité. Mais cette divisibilité n'est que la fuite du mouvement; car sans mouvement rien ne se divise, ne se sépare, ni ne s'arrange. On regardait donc le mouvement comme essentiel à la matière. Le chaos avait été un mouvement confus; & l'arrangement de l'univers, un mouvement régulier imprimé à tous les corps par le maître du monde. Mais comment la matière aurait-elle le mouvement par elle-même? Comme elle a, selon tous les anciens, l'étendue & l'impénétrabilité.

Mais on ne la peut concevoir sans étendue, & on peut la concevoir sans mouvement? A cela on répondait: Il est impossible que la matière ne soit pas perméable; or étant perméable, il faut bien que quelque chose passe continuellement dans ses pores; à quoi bon des passages, si rien n'y passe?

De réplique en réplique on ne finirait jamais; le système de la matière éternelle a de très-grandes difficultés comme tous les systèmes. Celui de la matière formée de rien n'est pas moins incompréhensible. Il faut l'admettre & ne pas se flatter d'en rendre raison; la philosophie ne rend point raison de tout. Que de choses incompréhensibles n'est-on pas obligé d'admettre, même en géométrie? Conçoit-on deux lignes qui s'approcheront toujours, & qui ne se rencontreront jamais?

Les géomètres à la vérité nous diront: Les propriétés des asymptotes vous sont démontrées; vous ne pouvez vous empêcher de les admettre: mais la création ne l'est pas; pourquoi l'admettez-vous? Quelle difficulté trouvez-vous à croire, comme toute l'antiquité, la matière éternelle? D'un autre côté le théologien vous pressera & vous dira: Si vous croyez la matière éternelle, vous reconnaissez donc deux principes, Dieu & la matière; vous tombez dans l'erreur de Zoroastre, de Manès.

On ne répondra rien aux géomètres, parce que ces gens-là ne connaissent que leurs lignes, leurs surfaces & leurs solides; mais on pourra dire au théologien: En quoi suis-je manichéen?

voilà des pierres qu'un architecte n'a point faites ; il en a élevé un bâtiment immense ; je n'admets points deux architectes ; les pierres brutes ont obéi au pouvoir & au génie.

Heureusement quelque système qu'on embrasse , aucun ne nuit à la morale ; car qu'importe que la matière soit faite ou arrangée ? Dieu est également notre maître absolu. Nous devons être également vertueux sur un chaos débrouillé , ou sur un chaos créé de rien ; presque aucune de ces questions métaphysiques n'influe sur la conduite de la vie ; il en est des disputes comme des vains discours qu'on tient à la table ; chacun oublie après dîner ce qu'il a dit\*, & va où son intérêt & son goût l'appellent.



### M É C H A N T.

**O**N nous crie que la nature humaine est essentiellement perverse ; que l'homme est né enfant du diable , & méchant. Rien n'est plus mal avisé. Car , mon ami , toi qui me prêches que tout le monde est né pervers , tu m'avertis donc que tu es né tel ; qu'il faut que je me défie de toi comme d'un renard ou d'un crocodile. Oh point ! me dis-tu ; je suis régénéré ; je ne suis ni hérétique ni infidèle ; on peut se fier à moi. Mais le reste du genre humain , qui est , ou hérétique , ou ce que tu appelles infidèle , ne sera donc qu'un assemblage de monstres ; & toutes les fois que tu parleras à un luthérien , ou à un turc , tu dois être sûr qu'ils te voleront , & qu'ils t'assassineront ; car ils sont enfans du diable ; ils sont nés méchants ; l'un n'est point régénéré , & l'autre est dégénéré. Il serait bien plus raisonnable , bien plus beau , de dire aux hommes : *Vous êtes tous nés bons ; voyez combien il serait affreux de corrompre la pureté de votre être.* Il eût fallu en user avec le genre humain comme on en use avec tous les hommes en particulier. Un chanoine mène-t-il une vie scandaleuse ? on lui dit : Est-il possible que vous déshonoriez la dignité de chanoine ? On fait souvent un homme de robe qu'il a l'honneur d'être conseiller du roi , &

qu'il doit l'exemple. On dit à un soldat pour l'encourager : Songe que tu es du régiment de Champagne. On devrait dire à chaque individu : Souviens-toi de ta dignité d'homme.

En effet, malgré qu'on en ait, on en revient toujours là ; car que veut dire ce mot si fréquemment employé chez toutes les nations, *rentrez en vous-même* ? si vous étiez né enfant du diable, si votre origine était criminelle, si votre sang était formé d'une liqueur infernale, ce mot, *rentrez en vous-même*, signifierait : Consultez, suivez votre nature diabolique, soyez imposteur, voleur, assassin ; c'est la loi de votre père.

L'homme n'est point né méchant ; il le devient, comme il devient malade. Des médecins se présentent & lui disent : Vous êtes né malade. Il est bien sûr que ces médecins, quelque chose qu'ils disent & qu'ils fassent, ne le guériront pas si sa maladie est inhérente à sa nature ; & ces raisonneurs sont très-malades eux-mêmes.

Assemblez tous les enfans de l'univers, vous ne verrez en eux que l'innocence, la douceur & la crainte : s'ils étaient nés méchans, malfaisans, cruels, ils en montreraient quelque signe, comme les petit serpens cherchent à mordre, & les petits tigres à déchirer. Mais la nature n'ayant pas donné à l'homme plus d'armes offensives qu'aux pigeons & aux lapins, elle ne leur a pu donner un instinct qui les porte à détruire.

L'homme n'est donc pas né mauvais, pourquoi plusieurs sont-ils donc infectés de cette peste de la méchanceté ? c'est que ceux qui sont à leur tête étant pris de la maladie, la communiquent au reste des hommes, comme une femme attaquée du mal que Christophe Colomb rapporta d'Amérique, répand ce venin d'un bout de l'Europe à l'autre. Le premier ambitieux a corrompu la terre.

Vous m'allez dire que ce premier monstre a déployé le germe d'orgueil, de rapine, de fraude, de cruauté, qui est dans tous les hommes. J'avoue qu'en général la plupart de nos frères

peuvent acquérir ces qualités ; mais tout le monde a-t-il la fièvre putride , la pierre & la gravelle , parce que tout le monde y est exposé ?

Il y a des nations entières qui ne sont point méchantes ; les Philadelphiens , les Baniens , n'ont jamais tué personne. Les Chinois , les peuples du Tonquin , de Lao , de Siam , du Japon même , depuis plus de cent ans ne connaissent point la guerre. A peine voit-on en dix ans un de ces grands crimes qui étonnent la nature humaine , dans les villes de Rome , de Venise , de Paris , de Londres , d'Amsterdam , villes où pourtant la cupidité , mère de tous les crimes , est extrême.

Si les hommes étaient essentiellement méchans , s'ils naissaient tous soumis à un être aussi malaisant que malheureux , qui , pour se venger de son supplice , leur inspirerait toutes ses fureurs , on verrait tous les matins les maris assassinés par leurs femmes , & les pères par leurs enfans , comme on voit à l'aube du jour des poules étranglées par une fouine qui est venue fucer leur sang.

S'il y a un milliard d'hommes sur la terre , c'est beaucoup ; cela donne environ cinq cent millions de femmes qui coulent , qui filent , qui nourrissent leurs petits , qui tiennent la maison ou la cabane propre , & qui médifent un peu de leurs voisines. Je ne vois pas quel grand mal ces pauvres innocentes font sur la terre. Sur ce nombre d'habitans du globe , il y a deux cent millions d'enfans au moins , qui certainement ne tuent ni ne pillent , & environ autant de vieillards ou de malades qui n'en ont pas le pouvoir. Restera tout au plus cent millions de jeunes gens robustes & capables du crime. De ces cent millions il y en a quatre-vingt-dix continuellement occupés à forcer la terre par un travail prodigieux à leur fournir la nourriture & le vêtement ; ceux-là n'ont guère le tems de mal faire.

Dans les dix millions restans seront compris les gens oisifs & de bonne compagnie , qui veulent jouir doucement , les hommes à talens occupés de leurs professions , les magistrats , les prêtres ,  
visiblement



visiblement intéressés à mener une vie pure, au moins en apparence. Il ne restera donc de vrais méchans que quelques politiques, soit séculiers, soit réguliers, qui veulent toujours troubler le monde, & quelques milliers de vagabonds qui louent leurs services à ces politiques. Or il n'y a jamais à la fois un million de ces bêtes féroces employées; & dans ce nombre je compte les voleurs de grands chemins. Vous avez donc, tout au plus, sur la terre dans les tems les plus orageux, un homme sur mille, qu'on peut appeller méchant, encore ne l'est-il pas toujours.

Il y a donc infiniment moins de mal sur la terre qu'on ne dit, & qu'on ne croit. Il y en a encore trop, sans doute; on voit des malheurs & des crimes horribles; mais le plaisir de se plaindre & d'exagérer est si grand, qu'à la moindre égratignure vous criez que la terre regorge de sang. Avez-vous été trompé? tous les hommes sont des parjures. Un esprit mélancolique qui a souffert une injustice, voit l'univers couvert de damnés, comme un jeune voluptueux soupant avec sa dame au fortir de l'opéra, n'imagine pas qu'il y ait des infortunés.



M E S S I E.

.....

Si l'on rapproche tous les divers oracles qu'on applique pour l'ordinaire au messie , il en peut résulter quelques difficultés apparentes dont les Juifs se sont prévalus pour justifier , s'ils le pouvaient , leur obstination. Plusieurs grands théologiens leur accordent que , dans l'état d'oppression sous lequel gémissait le peuple juif , & après toutes les promesses que l'Eternel lui avait faites si souvent , il pouvait soupirer après la venue d'un messie vainqueur & libérateur ; & qu'ainsi il est en quelque sorte excusable de n'avoir pas d'abord reconnu ce libérateur dans la personne de Jésus , d'autant plus qu'il n'y a pas un seul passage dans l'ancien Testament où il soit dit : Croyez au messie.

Il était dans le plan de la sagesse éternelle , que les idées spirituelles du vrai messie fussent inconnues à la multitude aveugle ; elles le furent au point que les docteurs juifs se sont avisés de nier que les passages que nous alléguons doivent s'entendre du messie ; plusieurs disent que le messie est déjà venu en la personne d'Ezéchias ; c'était le sentiment du fameux Hillel. D'autres en grand nombre prétendent que la croyance de la venue d'un messie n'est point un article fondamental de foi , & que ce dogme n'étant ni dans le Décalogue , ni dans le Lévitique , il n'est qu'une espérance consolante.

Plusieurs rabbins vous disent qu'ils ne doutent pas que , suivant les anciens oracles , le messie ne soit venu dans les tems marqués ; mais qu'il ne vieillit point , qu'il reste caché sur cette terre , & qu'il attend , pour se manifester , qu'Israël ait célébré comme il faut le sabbat.....

Le livre détestable intitulé *Sepher Toldos Jeschut* était connu dès le second siècle : Celse le cita avec confiance , & Origène le réfute au chapitre neuvième.

Il y a un autre livre intitulé aussi *Toledos Jesu* , publié

l'an 1705 par M. Huldric, qui suit de plus près l'Evangile de l'enfance, mais qui commet à tout moment les anachronismes les plus grossiers ; il fait naître & mourir Jesus-Christ sous le règne d'Hérode le Grand ; il veut que ce soit à ce prince qu'ont été faites les plaintes sur l'adultère de Panther & de Marie mère de Jesus.

L'auteur, qui prend le nom de Jonathan, qui se dit contemporain de Jesus-Christ, & demeurant à Jérusalem, avance qu'Hérode consulta sur le fait de Jesus-Christ les sénateurs d'une ville dans la terre de Césarée : nous ne suivrons pas un auteur aussi absurde dans toutes ses contradictions.

Cependant c'est à la faveur de toutes ces calomnies que les Juifs s'entretiennent dans leur haine implacable contre les chrétiens, & contre l'Evangile ; ils n'ont rien négligé pour altérer la chronologie du vieux Testament, & pour répandre des doutes & des difficultés sur le tems de la venue de notre Sauveur.

Abmed-ben-Cassum-al-Andacoufy, maure de Grenade, qui vivait sur la fin du seizième siècle, cite un ancien manuscrit arabe qui fut trouvé, avec seize lames de plomb gravées en caractères arabes, dans une grotte près de Grenade. Dom Pedro y Quinones, archevêque de Grenade, en a rendu lui-même témoignage ; ces lames de plomb, qu'on appelle de Grenade, ont été depuis portées à Rome, où, après un examen de plusieurs années, elles ont enfin été condamnées comme apocryphes sous le pontificat d'Alexandre VII ; elles ne renferment que des histoires fabuleuses touchant la vie de Marie & de son fils.

Le nom de messie, accompagné de l'épithète de *faux*, se donne encore à ces imposteurs qui dans divers tems ont cherché à abuser la nation juive. Il y eut de ces *faux-messies* avant même la venue du véritable oint de Dieu. Le sage Gamaliel parle (a) d'un nommé Theudas, dont l'histoire se

(a) *Ad. apost. c. v. 34, 35, 36.*

lit dans les antiquités judaïques de Jofephe , liv. XX , chap. II. Il se vantait de passer le Jourdain à pied sec ; il attira beaucoup de gens à sa fuite ; mais les Romains étant tombés sur sa petite troupe , la dissipèrent , coupèrent la tête au malheureux chef , & l'exposèrent dans Jérusalem.

Gamaliel parle aussi de Judas le Galiléen , qui est sans doute le même dont Jofephe fait mention dans le douzième chap. du second livre de la guerre des Juifs. Il dit que ce faux prophète avait ramassé près de trente mille hommes ; mais l'hyperbole est le caractère de l'historien juif.

Dès les tems apostoliques l'on vit Simon , surnommé le magicien (b) , qui avait su séduire les habitans de Samarie , au point qu'ils le considéraient comme la vertu de Dieu.

Dans le siècle suivant , l'an 178 & 179 de l'ère chrétienne , sous l'empire d'Adrien , parut le *faux-messie* Barchochebas , à la tête d'une armée. L'empereur envoya contre lui Julius Severus , qui , après plusieurs rencontres , enferma les révoltés dans la ville de Bither ; elle soutint un siège opiniâtre , & fut emportée ; Barchochebas y fut pris & mis à mort. Adrien crut ne pouvoir mieux prévenir les continuelles révoltes des Juifs , qu'en leur défendant par un édit d'aller à Jérusalem ; il établit même des gardes aux portes de cette ville , pour en défendre l'entrée aux restes du peuple d'Israël.

On lit dans Socrate , historien ecclésiastique (c) , que l'an 434 il parut dans l'isle de Candie un *faux-messie* qui s'appellait Moïse. Il se disait l'ancien libérateur des Hébreux , ressuscité pour les délivrer encore.

Un siècle après , en 530 , il y eut dans la Palestine un *faux-messie* nommé Julien ; il s'annonçait comme un grand conquérant , qui , à la tête de sa nation , détruirait par les armes tout le

(b) *Ad. apost. c. 8 , 9.*

(c) *Socr. Hist. eccl. liv. II. chap. XXXVIII.*

peuple chrétien. Séduits par ses promesses, les juifs armés massacrèrent plusieurs chrétiens. L'empereur Justinien envoya des troupes contre lui ; on livra bataille au faux christ ; il fut pris & condamné au dernier supplice.

Au commencement du huitième siècle, Serenus, juif espagnol, se donna pour messie, prêcha, eut des disciples, & mourut comme eux dans la misère.

Il s'éleva plusieurs *faux-messies* dans le douzième siècle. Il en parut un en France sous Louis le Jeune ; il fut pendu, lui & ses adhérens, sans qu'on ait jamais su les noms ni du maître ni des disciples.

Le treizième siècle fut fertile en *faux-messies* ; on en compte sept ou huit qui parurent en Arabie, en Perse, dans l'Espagne, en Moravie : l'un d'eux, qui se nommait David el Ré, passe pour avoir été un très-grand magicien ; il séduisit les Juifs, & se vit à la tête d'un parti considérable ; mais ce messie fut assassiné.

Jacques Zieglerne de Moravie, qui vivait au milieu du seizième siècle, annonçait la prochaine manifestation du messie, né, à ce qu'il assurait, depuis quatorze ans : il l'avait vu, disait-il, à Strasbourg, & il gardait avec soin une épée & un sceptre pour les lui mettre en main dès qu'il serait en âge d'enseigner.

L'an 1624, un autre Zieglerne confirma la prédiction du premier.

L'an 1666 Sabatei-Sévi, né dans Alep, se dit le messie prédit par les Zieglerne. Il débuta par prêcher sur les grands chemins, & au milieu des campagnes ; les Turcs se moquaient de lui, pendant que ses disciples l'admiraient. Il parut qu'il ne mit pas d'abord dans ses intérêts le gros de la nation juive, puisque les chefs de la synagogue de Smyrne, portèrent contre lui une sentence de mort ; mais il en fut quitte pour la peur & le bannissement.

Il contracta trois mariages, & l'on prétend qu'il n'en con-

sonma point , disant que cela était au-dessous de lui. Il s'affocia un nommé Nathan-Lévi : celui-ci fit le personnage du prophète Elie , qui devait précéder le messie. Ils se rendirent à Jérusalem , & Nathan y annonça Sabatei-Sévi comme le libérateur des nations. La populace juive se déclara pour eux ; mais ceux qui avaient quelque chose à perdre les anathématisèrent.

Sévi , pour fuir l'orage , se retira à Constantinople , & delà à Smyrne ; Nathan-Lévi lui envoya quatre ambassadeurs , qui le reconnurent & le saluèrent publiquement en qualité de messie ; cette ambassade en imposa au peuple , & même à quelques docteurs , qui déclarèrent Sabatei-Sévi messie & roi des Hébreux. Mais la synagogue de Smyrne condamna son roi à être empalé.

Sabatei se mit sous la protection du cadi de Smyrne , & eut bientôt pour lui tout le peuple juif ; il fit dresser deux trônes , un pour lui , & l'autre pour son épouse favorite ; il prit le nom de roi des rois , & donna à Joseph Sévi son frère celui de roi de Juda. Il promit aux Juifs la conquête de l'empire ottoman assurée. Il poussa même l'insolence jusqu'à faire ôter de la liturgie juive le nom de l'empereur , & à y faire substituer le sien.

On le fit mettre en prison aux Dardanelles ; les Juifs publièrent qu'on n'épargnait sa vie que parce que les Turcs savaient bien qu'il était immortel. Le gouverneur des Dardanelles s'enrichit des présents que les Juifs lui prodiguèrent pour visiter leur roi , leur messie prisonnier , qui dans les fers conservait toute sa dignité , & se faisait baiser les pieds.

Cependant le sultan , qui tenait sa cour à Andrinople , voulut faire finir cette comédie ; il fit venir Sévi , & lui dit que s'il était messie , il devait être invulnérable ; Sévi en convint. Le grand seigneur le fit placer pour but aux flèches de ses icoglans ; le messie avoua qu'il n'était point invulnérable , & protesta que Dieu ne l'envoyait que pour rendre témoignage à la sainte religion musulmane. Fustigé par les ministres de la loi , il se fit mahométan , & il vécut & mourut également méprisé des juifs & des musulmans ; ce qui a si fort décrédité la profession de *faux-messie* , que Sévi est le dernier qui ait paru.

## MÉTAMORPHOSE , MÉTEMPSYCOSE.

N'EST-IL pas bien naturel que toutes les métamorphoses dont la terre est couverte aient fait imaginer dans l'Orient , où on a imaginé tout , que nos âmes passaient d'un corps à un autre ? un point presque imperceptible devient un ver , ce ver devient papillon ; un gland se transforme en chêne , un œuf en oiseau ; l'eau devient nuage & tonnerre ; le bois se change en feu & en cendre ; tout paraît enfin métamorphosé dans la nature. On attribua bientôt aux âmes , qu'on regardait comme des figures légères , ce qu'on voyait sensiblement dans des corps plus grossiers. L'idée de la métempsychose est peut-être le plus ancien dogme de l'univers connu , & il règne encore dans une grande partie de l'Inde & de la Chine.

Il est encore très-naturel que toutes les métamorphoses dont nous sommes les témoins , aient produit ces anciennes fables qu'Ovide a recueillies dans son admirable ouvrage. Les Juifs même ont eu aussi leurs métamorphoses. Si Niobé fut changée en marbre , Edith , femme de Loth , fut changée en statue de iel. Si Euridice resta dans les enfers pour avoir regardé derrière elle , c'est aussi pour la même indiscrétion que cette femme de Loth fut privée de la nature humaine. Le bourg qu'habitaient Baucis & Philémon en Phrygie est changé en un lac , la même chose arrive à Sodome. Les filles d'Anius changeaient l'eau en huile , nous avons dans l'Ecriture une métamorphose à-peu-près semblable , mais plus vraie & plus sacrée. Cadmus fut changé en serpent ; la verge d'Aaron devint serpent aussi.

Les dieux se changeaient très-souvent en hommes ; les Juifs n'ont jamais vu les anges que sous la forme humaine : les anges mangèrent chez Abraham. Paul , dans son épître aux Corinthiens , dit que l'ange de Sathan lui a donné des soufflets : *Angelos Sathana me colaphisei.*

M I R A C L E S.

UN miracle, selon l'énergie du mot, est une chose admirable. En ce cas tout est miracle. L'ordre prodigieux de la nature, la rotation de cent millions de globes autour d'un million de soleils, l'activité de la lumière, la vie des animaux, sont des miracles perpétuels.

Selon les idées reçues, nous appellons miracle la violation de ces loix divines & éternelles. Qu'il y ait une éclipse de soleil pendant la pleine lune, qu'un mort fasse à pied deux lieues de chemin en portant sa tête entre ses bras, nous appellons cela un miracle.

Plusieurs physiciens soutiennent qu'en ce sens il n'y a point de miracles, & voici leurs arguments.

Un miracle est la violation des loix mathématiques, divines, immuables, éternelles. Par ce seul exposé, un miracle est une contradiction dans les termes. Une loi ne peut être à la fois immuable & violée. Mais une loi, leur dit-on, étant établie par Dieu même, ne peut-elle être suspendue par son auteur ? Ils ont la hardiesse de répondre que non, & qu'il est impossible que l'être infiniment sage ait fait des loix pour les violer. Il ne pouvait, disent-ils, déranger sa machine que pour la faire mieux aller, or il est clair qu'étant Dieu il a fait cette immense machine aussi bonne qu'il l'a pu ; s'il a vu qu'il y aurait quelque imperfection résultante de la nature de la matière, il y a pourvu dès le commencement : ainsi il n'y changera jamais rien.

De plus, Dieu ne peut rien faire sans raison ; or quelle raison le porterait à défigurer pour quelque tems son propre ouvrage ?

C'est en faveur des hommes, leur dit-on. C'est donc au moins



moins en faveur de tous les hommes , répondent-ils ; car il est impossible de concevoir que la nature divine travaille pour quelques hommes en particulier , & non pas pour tout le genre humain ; encore même le genre humain est bien peu de chose ; il est beaucoup moindre qu'une petite fourmillière en comparaison de tous les êtres qui remplissent l'immensité. Or n'est-ce pas la plus absurde des folies d'imaginer que l'Être infini intervertisse en faveur de trois ou quatre centaines de fourmis , sur ce petit amas de fange , le jeu éternel de ces ressorts immenses qui font mouvoir tout l'univers ?

Mais supposons que Dieu ait voulu distinguer un petit nombre d'hommes par des faveurs particulières, faudra-t-il qu'il charge ce qu'il a établi pour tous les tems & pour tous les lieux ? il n'a certes aucun besoin de ce changement, de cette inconstance , pour favoriser ses créatures ; ses faveurs sont dans ses loix mêmes. Il a tout prévu, tout arrangé pour elles ; toutes obéissent irrévocablement à la force qu'il a imprimée pour jamais dans la nature.

Pourquoi Dieu ferait-il un miracle ? Pour venir à bout d'un certain dessein sur quelques êtres vivans ! Il dirait donc : Je n'ai pu parvenir , par la fabrique de l'univers , par mes décrets divins , par mes loix éternelles , à remplir un certain dessein : je vais changer mes éternelles idées , mes loix immuables , pour tâcher d'exécuter ce que je n'ai pu faire par elles. Ce serait un aveu de sa faiblesse , & non de sa puissance. Ce serait , ce me semble , dans lui la plus inconcevable contradiction. Ainsi donc , ofer supposer à Dieu des miracles , c'est réellement l'insulter ( si des hommes peuvent insulter Dieu ). C'est lui dire : Vous êtes un être faible & inconséquent. Il est donc absurde de croire des miracles ; c'est déshonorer en quelque sorte la Divinité.

On presse ces philosophes ; on leur dit : Vous avez beau exalter l'immutabilité de l'Être suprême , l'éternité de ses loix , la régularité de ses mondes infinis : notre petit tas de boue a été tout couvert de miracles ; les histoires sont aussi remplies de prodiges que d'événemens naturels. Les filles du grand-prêtre Anius changeaient tout ce qu'elles voulaient en bled , en vin ,

ou en huile ; Athalide , fille de Mercure , ressuscita plusieurs fois ; Esculape ressuscita Hippolite ; Hercule arracha Alceste à la mort ; Hérés revint au monde après avoir passé quinze jours dans les enfers ; Romulus & Rémus naquirent d'un Dieu & d'une vestale ; le Palladium tomba du ciel dans la ville de Troye ; la chevelure de Bérénice devint un assemblage d'étoiles ; la cabane de Baucis & de Philémon fut changée en un superbe temple ; la tête d'Orphée rendait des oracles après sa mort ; les murailles de Thèbes se construisirent d'elles-mêmes au son de la flûte , en présence des Grecs ; les guérisons faites dans le temple d'Esculape , étaient innombrables ; & nous avons encore des monumens chargés du nom des témoins oculaires des miracles d'Esculape.

Nommez moi un peuple chez lequel il ne se soit pas opéré des prodiges incroyables , sur-tout dans des tems où l'on savait à peine lire & écrire.

Les philosophes ne répondent à ces objections qu'en riant & en levant les épaules ; mais les philosophes chrétiens disent : Nous croyons aux miracles opérés dans notre sainte religion ; nous les croyons par la foi , & non par notre raison , que nous nous gardons bien d'écouter ; car lorsque la foi parle , on sait assez que la raison ne doit pas dire un seul mot ; nous avons une croyance ferme & entière dans les miracles de Jésus-Christ & des apôtres ; mais permettez-nous de douter un peu de plusieurs autres ; souffrez , par exemple , que nous suspendions notre jugement sur ce que rapporte un homme simple auquel on a donné le nom de grand. Il assure qu'un petit moine était si fort accoutumé de faire des miracles , que le prieur lui défendit enfin d'exercer son talent. Le petit moine obéit ; mais ayant vu un pauvre couvreur qui tombait du haut d'un toit , il balança entre le desir de lui sauver la vie , & la sainte obéissance. Il ordonna seulement au couvreur de rester en l'air jusqu'à nouvel ordre , & courut vite conter à son prieur l'état des choses. Le prieur lui donna l'absolution du péché qu'il avait commis en commençant un miracle sans permission , & lui permit de l'achever , pourvu qu'il s'en tint là , & qu'il n'y revint plus. On

accorde aux philosophes qu'il faut un peu se désier de cette histoire.

Mais comment oseriez-vous nier, leur dit-on, que St. Gervais & St. Protas aient apparû en songe à St. Ambroise; qu'ils lui aient enseigné l'endroit où étaient leurs reliques; que St. Ambroise les ait déterrées, & qu'elles aient guéri un aveugle? St. Augustin était alors à Milan; c'est lui qui rapporte ce miracle, *immenso populo teste*, dit-il dans sa Cité de Dieu livre XXII. Voilà un miracle des mieux constatés. Les philosophes disent qu'ils n'en croient rien; que Gervais & Protas n'apparaissent à personne; qu'il importe fort peu au genre humain qu'on sache où sont les restes de leurs carcasses; qu'ils n'ont pas plus de foi à cet aveugle qu'à celui de Vespasien; que c'est un miracle inutile; que Dieu ne fait rien d'inutile: & ils se tiennent fermes dans leurs principes. Mon respect pour St. Gervais & St. Protas ne me permet pas d'être de l'avis de ces philosophes; je rends compte seulement de leur incrédulité. Ils font grand cas du passage de Lucien qui se trouve dans la mort de Peregrinus. « Quand un joueur de gobelets adroit se fait chrétien, il est sûr de faire fortune. » Mais comme Lucien est un auteur profane, il ne doit avoir aucune autorité parmi nous.

Ces philosophes ne peuvent se résoudre à croire les miracles opérés dans le second siècle; des témoins oculaires ont beau écrire que l'évêque de Smyrne St. Polycarpe, ayant été condamné à être brûlé & étant jeté dans les flammes, ils entendirent une voix du ciel qui criait: Courage, Polycarpe! sois fort, montre-toi homme; qu'alors les flammes du bûcher s'écartèrent de son corps, & formèrent un pavillon de feu au-dessus de sa tête, & que du milieu du bûcher il sortit une colombe: enfin on fut obligé de trancher la tête de Polycarpe. A quoi bon ce miracle? disent les incrédules; pourquoi les flammes ont-elles perdu leur nature, & pourquoi la hache de l'exécuteur n'a-t-elle pas perdu la sienne? D'où vient que tant de martyrs sont sortis sains & saufs de l'huile bouillante, & n'ont pu résister au tranchant du glaive? On répond que c'est la volonté de Dieu.

Mais les philosophes voudraient avoir vu tout cela de leurs yeux avant de le croire.

Ceux qui fortifient leurs raisonnemens par la science vous diront que les pères de l'église ont avoué souvent eux-mêmes qu'il ne se faisait plus de miracles de leur tems. St. Chrysostome dit expressément : « Les dons extraordinaires de l'esprit étaient » donnés même aux indignes, parce qu'alors l'église avait besoin » de miracles ; mais aujourd'hui ils ne sont pas même donnés » aux dignes , parce que l'église n'en a plus de besoin. » Ensuite il avoue qu'il n'y a plus personne qui ressuscite les morts , ni même qui guérissent les malades.

St. Augustin lui-même , malgré le miracle de Gervais & de Protas , dit , dans sa Cité de Dieu : « Pourquoi ces miracles qui » se faisaient autrefois ne se font-ils plus aujourd'hui ? » Et il en donne la même raison : *Cur , inquiunt , nunc illa miracula quæ prædicatis facta esse , non fiunt ? Possent quidem dicere necessaria prius fuisse quam crederet mundus , ad hoc ut crederet mundus.*

On objecte aux philosophes que St. Augustin , malgré cet aveu , parle pourtant d'un vieux favetier d'Hippone qui , ayant perdu son habit , alla prier à la chapelle des vingt martyrs ; qu'en retournant il trouva un poisson dans le corps duquel il y avait un anneau d'or , & que le cuisinier qui fit cuire le poisson , dit au favetier : Voilà ce que les vingt martyrs vous donnent.

A cela les philosophes répondent qu'il n'y a rien dans cette histoire qui contredise les loix de la nature ; que la physique n'est point du tout blessée qu'un poisson ait avalé un anneau d'or , & qu'un cuisinier ait donné cet anneau à un favetier ; qu'il n'y a là aucun miracle.

Si on fait souvenir ces philosophes que , selon St. Jérôme , dans sa vie de l'hermite Paul , cet hermite eut plusieurs conversations avec des satyres , & avec des faunes ; qu'un corbeau lui apporta tous les jours pendant trente ans la moitié d'un pain pour son dîner , & un pain tout entier le jour que St. Antoine vint le voir ;

ils pourront répondre encore que tout cela n'est pas absolument contre la physique , que des satyres & des faunes peuvent avoir existé , & qu'en tout cas , si ce conte est une puérilité , cela n'a rien de commun avec les vrais miracles du Sauveur & de ses apôtres. Plusieurs bon chrétiens ont combattu l'histoire de St. Siméon Stylite , écrite par Théodoret ; beaucoup de miracles qui passent pour authentiques dans l'église grecque , ont été révoqués en doute par plusieurs Latins ; de même que des miracles latins ont été suspects à l'église grecque : les protestans sont venus ensuite , qui ont fort maltraité les miracles de l'une & l'autre église.

Un savant jésuite (a) qui a prêché long-tems dans les Indes , se plaint de ce que ni ses confrères , ni lui , n'ont jamais pu faire de miracle. Xavier se lamente dans plusieurs de ses lettres de n'avoir point le don des langues ; il dit qu'il n'est chez les Japonois que comme une statue muette ; cependant les jésuites ont écrit qu'il avait ressuscité huit morts : c'est beaucoup ; mais il faut aussi considérer qu'il les ressuscitait à six mille lieues d'ici. Il s'est trouvé depuis des gens qui ont prétendu que l'abolissement des jésuites en France , est un beaucoup plus grand miracle que ceux de Xavier & d'Ignace.

Quoi qu'il en soit , tous les chrétiens conviennent que les miracles de Jesus-Christ & des apôtres sont d'une vérité incontestable ; mais qu'on peut douter , à toute force , de quelques miracles faits dans nos derniers tems , & qui n'ont pas eu une authenticité certaine. ....

(a) *Opiniam*, pag. 230.



M O R A L E.

JE viens de lire ces mots dans une déclamation en quatorze volumes, intitulée *Histoire du bas empire* :

*Les chrétiens avaient une morale ; mais les païens n'en avaient point.*

Ah ! M. Le-Beau , auteur de ces quatorze volumes, où avez-vous pris cette sottise ? eh ! quest-ce donc que la morale de Socrate , de Zaléucus , de Curondas , de Cicéron , d'Épictète , de Marc-Antonin ?

Il n'y a qu'une morale , M. Le-Beau , comme il n'y a qu'une géométrie. Mais, me dira-t-on , la plus grande partie des hommes ignore la géométrie. Oui ; mais dès qu'on s'y applique un peu, tout le monde est d'accord. Les agriculteurs , les manœuvres , les artistes , n'ont point fait de cours de morale ; ils n'ont lu ni *de finibus* de Cicéron , ni les éthiques d'Aristote ; mais sitôt qu'ils réfléchissent , ils font , sans le savoir , les disciples de Cicéron ; le teinturier indien , le berger tartare , & le matelot d'Angleterre connaissent le juste & l'injuste. Confucius n'a point inventé un système de morale comme on bâtit un système de physique. Il l'a trouvé dans le cœur de tous les hommes.

Cette morale était dans le cœur du préteur Festus , quand les Juifs le présèrent de faire mourir Paul qui avait amené des étrangers dans leur temple. *Sachez* , leur dit-il , *que jamais les Romains ne condamnent personne sans l'entendre.*

Si les Juifs manquaient de morale ou manquaient à la morale , les Romains la connaissaient & lui rendaient gloire.

La morale n'est point dans la superstition , elle n'est point dans les cérémonies , elle n'a rien de commun avec les dogmes.

On ne peut trop répéter que tous les dogmes sont différens , & que la morale est la même chez tous les hommes qui font usage de leur raison. La morale vient donc de Dieu comme la lumière. Nos superstitions ne sont que ténèbres. Lecteur , réfléchissez. Etendez cette vérité ; tirez vos conséquences.

## M O Y S E.

Il y a vain plusieurs savans ont cru que le Pentateuque ne peut avoir été écrit par Moïse (a). Ils disent que par l'écriture même il est avéré que le premier exemplaire connu fut trouvé du tems du roi Josias , & que cet unique exemplaire fut apporté au roi par le secrétaire Saphan. Or entre Moïse & cette aventure du secrétaire Saphan , il y a mille cent soixante-sept années par le comput hébraïque. Car Dieu apparut à Moïse dans le buisson ardent , l'an du monde 2213 , & le secrétaire Saphan publia le

(a) Est-il bien vrai qu'il y ait eu un Moïse ? Si un homme qui commandait à la nature entière eût existé chez les Egyptiens , de si prodigieux événemens n'auraient-ils pas fait la partie principale de l'histoire d'Egypte ? Sanchoïaton , Manéthon , Mégasthène , Hérodote , n'en auraient-ils pas parlé ? Joseph le historien a recueilli tous les témoignages possibles en faveur des Juifs ; il n'ose dire qu'aucun des auteurs qu'il cite , ait dit un seul mot des miracles de Moïse. Quoi ! le Nil aura été changé en sang ; un ange aura égorgé tous les premiers nés dans l'Egypte ; la mer se sera ouverte ; ses eaux auront été suspendues à droite & à gauche ; & nul auteur n'en aura parlé ? & les nations auront oublié ces prodiges ? & il n'y aura qu'un petit peuple d'esclaves barbares qui nous aura conté ces histoires , des milliers d'années après l'événement ?

Quel est donc ce Moïse inconnu à la terre entière jusqu'au tems où un Ptolomée eut , dit-on , la curiosité de faire traduire en grec les écrits des Juifs ? Il y avait un grand nombre de siècles que les fables orientales attribuaient à Bacchus tout ce que les Juifs ont dit de Moïse. Bacchus avait passé la mer Rouge à pied sec ; Bacchus avait changé les eaux en sang ; Bacchus avait journellement opéré des miracles avec sa verge : tous ces faits étaient chantés dans les orgies de Bacchus avant qu'on eût le moindre commerce avec les Juifs , avant qu'on sût seulement si ce pauvre peuple avait des livres. N'est-il pas de la plus extrême vraisemblance que ce peuple si nouveau , si long-tems errant , si tard connu , établi si tard en Palestine , prit avec la langue phénicienne les fables phéniciennes , sur lesquelles il enchêrît encore ainsi que font tous les imitateurs grossiers ? Un peuple si pauvre , si ignorant , si étranger dans tous les arts , pouvait-il s'en faire autre chose que de copier ses voisins ? Ne fait-on pas que jusqu'au nom d'Adonai , d'Ihaho , d'Eloa , ou Eloa , qui signifia Dieu chez la nation juive , tout était phénicien ?

livre de la loi l'an du monde 3380. Ce livre trouvé sous Josias fut inconnu jusqu'au retour de la captivité de Babylone ; & il est dit que ce fut Esdras , inspiré de Dieu , qui mit en lumière toutes les saintes écritures.

Mais que ce soit Esdras ou un autre qui ait rédigé ce livre , cela est absolument indifférent , dès que le livre est inspiré. Il n'est point dit dans le Pentateuque que Moïse en soit l'auteur ; il serait donc permis de l'attribuer à un autre homme , à qui l'esprit divin l'aura dicté , si l'église n'avait pas d'ailleurs décidé que le livre est de Moïse,

Quelques contradicteurs ajoutaient qu'aucun prophète n'a cité les livres du Pentateuque ; qu'il n'en est question ni dans les psaumes , ni dans les livres attribués à Salomon , ni dans Jérémie , ni dans Isaïe , ni enfin dans aucun livre canonique des Juifs. Les mots qui répondent à ceux de Genèse , Exode , Nombres , Lévitique , Deutéronome , ne se trouvent dans aucun autre écrit reconnu par eux pour authentique.

D'autres plus hardis ont fait les questions suivantes.

1°. En quelle langue Moïse aurait-il écrit dans un désert sauvage ? Ce ne pouvait être qu'en égyptien. Car par ce livre même on voit que Moïse & tout son peuple était né en Egypte. Il est probable qu'ils ne parlaient pas d'autre langue. Les Egyptiens ne se servaient pas encore du papiros ; on gravait des hiéroglyphes sur le marbre ou sur le bois. Il est même dit que les tables des commandemens furent gravées sur la pierre. Il aurait donc fallu graver cinq volumes sur des pierres polies ; ce qui demandait des efforts & un tems prodigieux.

2°. Est-il vraisemblable que , dans un désert où le peuple juif n'avait ni cordonnier ni tailleur , & où le Dieu de l'univers était obligé de faire un miracle continuel pour conserver les vieux habits & les vieux souliers des Juifs , il se soit trouvé des hommes assez habiles pour graver les cinq livres du Pentateuque sur le marbre ou sur le bois ? On dira qu'on trouva bien  
des



des ouvriers qui firent un veau d'or en une nuit , & qui réduisirent ensuite l'or en poudre , opération impossible à la chimie ordinaire , non encore inventée ; qui construisirent le tabernacle , qui l'ornèrent de trente-quatre colonnes d'airain avec des chapiteaux d'argent , qui ourdirent & qui brodèrent des voiles de lin , d'hyacinthe , de pourpre , & d'écarlate : mais cela même fortifie l'opinion des contradicteurs. Ils répondent qu'il n'est pas possible que dans un désert où l'on manquait de tout , on ait fait des ouvrages si recherchés ; qu'il aurait fallu commencer par faire des fouliers & des tuniques ; que ceux qui manquent du nécessaire , ne donnent point dans le luxe ; & que c'est une contradiction évidente de dire qu'il y ait eu des fondeurs , des graveurs , des brodeurs , quand on n'avait ni habits ni pain.

3°. Si Moïse avait écrit le premier chapitre de la Genèse , aurait-il été défendu à tous les jeunes gens de lire ce premier chapitre ? Aurait-on porté si peu de respect au législateur ? Si c'était Moïse qui eût dit que Dieu punit l'iniquité des pères jusqu'à la quatrième génération , Ezéchiel aurait-il osé dire le contraire ?

4°. Si Moïse avait écrit le Lévitique , aurait-il pu se contredire dans le Deutéronome ? Le Lévitique défend d'épouser la femme de son frère ; le Deutéronome l'ordonne.

5°. Moïse aurait-il parlé dans son livre , de villes qui n'existaient pas de son tems ? aurait-il dit que des villes qui étaient pour lui à l'orient du Jourdain , étaient à l'occident ?

6°. Aurait-il assigné quarante-huit villes aux lévites dans un pays où il n'y a jamais eu dix villes , & dans un désert où il a toujours erré sans avoir une maison ?

7°. Aurait-il prescrit des règles pour les rois juifs , tandis que non seulement il n'y avait point de rois chez ce peuple , mais qu'ils étaient en horreur , & qu'il n'était pas probable qu'il y en eût jamais ? Quoi ! Moïse aurait donné des préceptes pour

la conduite des rois, qui ne vinrent qu'environ cinq cents années après lui, & il n'aurait rien dit pour les juges & les pontifes qui lui succédèrent? Cette réflexion ne conduit-elle pas à croire que le Pentateuque a été composé du tems des rois, & que les cérémonies instituées par Moïse n'avaient été qu'une tradition?

8°. Se pourrait-il faire qu'il eût dit aux Juifs : Je vous ai fait sortir au nombre de six cent mille combattans de la terre d'Egypte, sous la protection de votre Dieu? Les Juifs ne lui auraient-ils pas répondu : Il faut que vous ayiez été bien timide pour ne nous pas mener contre le pharaon d'Egypte; il ne pouvait pas nous opposer une armée de deux cent mille hommes. Jamais l'Egypte n'a eu tant de soldats sur pied; nous l'aurions vaincu sans peine; nous serions les maîtres de son pays? Quoi! le Dieu qui vous parle a égorgé, pour nous faire plaisir, tous les premiers nés d'Egypte, & s'il y a dans ce pays-là trois cent mille familles, cela fait trois cent mille hommes morts en une nuit pour nous venger; & vous n'avez pas secondé votre Dieu? & vous ne nous avez pas donné ce pays fertile que rien ne pouvait défendre? vous nous avez fait sortir de l'Egypte en larrons & en lâches, pour nous faire périr dans les déserts, entre les précipices & les montagnes? Vous pouviez nous conduire au moins par le droit chemin dans cette terre de Canaan, sur laquelle nous n'avons nul droit, & que vous nous avez promise, & dans laquelle nous n'avons pu encore entrer.

Il était naturel que, de la terre de Gessen, nous marchassions vers Tyr & Sidon le long de la Méditerranée; mais vous nous faites passer l'isthme de Suez presque tout entier; vous nous faites rentrer en Egypte, remonter jusque par-delà Memphis, & nous nous trouvons à Béél-Sephon, au bord de la mer Rouge, tournant le dos à la terre de Canaan, ayant marché quatre-vingts lieues dans cette Egypte que nous voulions éviter, & enfin prêts de périr entre la mer & l'armée de Pharaon!

Si vous aviez voulu nous livrer à nos ennemis, auriez-vous pris une autre route & d'autres mesures? Dieu nous a sauvés par

un miracle , dites-vous ; la mer s'est ouverte pour nous laisser passer ; mais , après une telle faveur , fallait-il nous faire mourir de faim & de fatigue dans les déserts horribles d'Ethan , de Cadès-Barné , de Mara , d'Elim , d'Oreb & de Sinai ? Tous nos pères ont péri dans ces solitudes affreuses , & vous nous venez dire au bout de quarante ans que Dieu a eu un soin particulier de nos pères !

Voilà ce que ces Juifs murmurateurs , ces enfans injustes des Juifs vagabonds morts dans les déserts , auraient pu dire à Moïse , s'il leur avait lu l'Exode & la Genèse. Et que n'auraient-ils pas dû dire & faire à l'article du veau d'or ? Quoi ! vous osez nous conter que votre frère fit un veau pour nos pères , quand vous étiez avec Dieu sur la montagne ; vous qui tantôt nous dites que vous avez parlé à Dieu face à face , & tantôt que vous n'avez pu le voir que par derrière ? Mais enfin , vous étiez avec ce Dieu , & votre frère jette en fonte un veau d'or en un seul jour , & nous le donne pour l'adorer ; & au lieu de punir votre indigne frère , vous le faites notre pontife , & vous ordonnez à vos lévites d'égorger vingt-trois mille hommes de votre peuple : nos pères l'auraient-ils souffert ? Se seraient-ils laissé assommer comme des victimes par des prêtres sanguinaires ? Vous nous dites que , non content de cette boucherie incroyable , vous avez fait encore massacrer vint-quatre mille de vos pauvres suivans , parce que l'un d'eux avait couché avec une Madianite , tandis que vous-même avez épousé une Madianite ; & vous ajoutez que vous êtes le plus doux de tous les hommes ! Encore quelques actions de cette douceur , & il ne serait plus resté personne.

Non , si vous aviez été capable d'une telle cruauté , si vous aviez pu l'exercer , vous seriez le plus barbare de tous les hommes , & tous les supplices ne suffiraient pas pour expier un si étrange crime.

Ce sont là , à peu près , les objections que font les savans à ceux qui pensent que Moïse est l'auteur du Pentateuque. Mais on leur répond que les voies de Dieu ne sont pas celles des

hommes ; que Dieu a éprouvé , conduit & abandonné son peuple par une sagesse qui nous est inconnue ; que les Juifs eux-mêmes , depuis plus de deux mille ans , ont cru que Moïse est l'auteur de ces livres ; que l'église , qui a succédé à la synagogue , & qui est infaillible comme elle , a décidé ce point de controverse , & que les savans doivent se taire quand l'église parle.



## N É C E S S A I R E.

O S M I N.

**N**E dites-vous pas que tout est nécessaire ?

S E L I M.

Si tout n'était pas nécessaire , il s'ensuivrait que Dieu aurait fait des choses inutiles.

O S M I N.

C'est-à-dire , qu'il était nécessaire à la nature divine qu'elle fît tout ce qu'elle a fait ?

S E L I M.

Je le crois , ou du moins je le soupçonne : il y a des gens qui pensent autrement ; je ne les entends point ; peut-être ont-ils raison. Je crains la dispute sur cette matière.

O S M I N.

C'est aussi d'un autre nécessaire que je veux vous parler.

S E L I M.

Quoi donc ? de ce qui est nécessaire à un honnête homme pour vivre ? du malheur où l'on est réduit quand on manque du nécessaire ?

## O S M I N.

Non, car ce qui est nécessaire à l'un ne l'est pas toujours à l'autre ; il est nécessaire à un Indien d'avoir du riz , à un Anglais d'avoir de la viande ; il faut une fourrure à un Russe , & une étoffe de gaze à un Africain ; tel homme croit que douze chevaux de carrosse lui sont nécessaires ; tel autre se borne à une paire de souliers ; tel autre marche gaiement pieds nus : je veux vous parler de ce qui est nécessaire à tous les hommes.

## S E L I M.

Il me semble que Dieu a donné tout ce qu'il fallait à cette espèce ; des yeux pour voir , des pieds pour marcher , une bouche pour manger , un œsophage pour avaler , un estomac pour digérer , une cervelle pour raisonner , des organes pour produire leurs semblables.

## O S M I N.

Comment donc arrive-t-il que des hommes naissent privés d'une partie de ces choses nécessaires ?

## S E L I M.

C'est que les loix générales de la nature ont amené des accidens qui ont fait naître des monstres ; mais en général l'homme est pourvu de tout ce qu'il lui faut pour vivre en société.

## O S M I N.

Y a-t-il des notions communes à tous les hommes qui servent à les faire vivre en société ?

## S E L I M.

Oui : j'ai voyagé avec Paul Lucas , & par-tout où j'ai passé , j'ai vu qu'on respectait son père & sa mère , qu'on se croyait obligé de tenir sa promesse , qu'on avait de la pitié pour les

innocens opprimés , qu'on détestait la persécution , qu'on regardait la liberté de penser comme un droit de la nature , & les ennemis de cette société comme les ennemis du genre humain ; ceux qui pensent différemment m'ont paru des créatures mal organisées , des monstres , comme ceux qui sont nés sans yeux , & sans mains.

## O S M I N .

Ces choses nécessaires , le sont-elles en tout tems & en tous lieux ?

## S E L I M .

Oui ; sans cela , elles ne seraient pas nécessaires à l'espèce humaine.

## O S M I N .

Ainsi une croyance qui est nouvelle n'était pas nécessaire à cette espèce. Les hommes pouvaient très-bien vivre en société , & remplir leurs devoirs envers Dieu , avant de croire que Mahomet avait eu de fréquens entretiens avec l'ange Gabriel.

## S E L I M .

Rien n'est plus évident ; il serait ridicule de penser qu'on n'eût pu remplir ses devoirs d'homme avant que Mahomet fût venu au monde ; il n'était point du tout nécessaire à l'espèce humaine de croire à l'Alcoran ; le monde allait avant Mahomet tout comme il va aujourd'hui. Si le mahométisme avait été nécessaire au monde , il aurait existé en tous lieux ; Dieu , qui nous a donné à tous deux yeux pour voir son soleil , nous aurait donné à tous une intelligence pour voir la vérité de la religion musulmane. Cette secte n'est donc que comme les loix positives , qui changent selon les tems & selon les lieux , comme les modes , comme les opinions des phyficiens , qui se succèdent les unes aux autres.

La secte musulmane ne pouvait donc être essentiellement nécessaire à l'homme.

O S M I N.

Mais puisqu'elle existe , Dieu l'a permise ?

S E L I M.

Oui , comme il permet que le monde soit rempli de sottises , d'erreurs & de calamités. Ce n'est pas à dire que les hommes soient tous essentiellement faits pour être sots & malheureux ; il permet que quelques hommes soient mangés par les serpens ; mais on ne peut pas dire : Dieu a fait l'homme pour être mangé par des serpens.

O S M I N.

Qu'entendez-vous en disant Dieu permet ? rien peut-il arriver sans ses ordres ? permettre , vouloir , & faire , n'est-ce pas pour lui la même chose ?

S E L I M.

Il permet le crime , mais il ne le fait pas.

O S M I N.

Faire un crime , c'est agir contre la justice divine , c'est défobéir à Dieu. Or Dieu ne peut défobéir à lui-même , il ne peut commettre de crime ; mais il a fait l'homme de façon que l'homme en commet beaucoup : d'où vient cela ?

S E L I M.

Il y a des gens qui le savent , mais ce n'est pas moi ; tout ce que je fais bien , c'est que l'Alcoran est ridicule , quoique de tems en tems il y ait d'assez bonnes choses : certainement l'Alcoran n'était point nécessaire à l'homme ; je m'en tiens là ; je vois clairement ce qui est faux , & je connais très-peu ce qui est vrai.

O S M I N.

Je croyais que vous m'instruiriez, & vous ne m'apprenez rien.

S E L I M.

N'est-ce pas beaucoup de connaître les gens qui vous trompent, & les erreurs grossières & dangereuses qu'ils vous débitent ?

O S M I N.

J'aurais à me plaindre d'un médecin qui me ferait une exposition des plantes nuisibles, & qui ne m'en montrerait pas une salutaire.

S E L I M.

Je ne suis point médecin, & vous n'êtes point malade ; mais il me semble que je vous donnerais une fort bonne recette si je vous disais : défiez-vous de toutes les inventions des charlatans ; adorez Dieu ; soyez honnête homme, & croyez que deux & deux font quatre.



O R G U E I L.



## O R G U E I L.

CICERON dans une de ses lettres dit familièrement à son ami : Mandez-moi à qui vous voulez que je fasse donner les Gaules. Dans une autre il se plaint d'être fatigué des lettres de je ne fais quels princes qui le remercient d'avoir fait ériger leurs provinces en royaumes, & il ajoute qu'il ne fait seulement pas où ces royaumes sont situés.

Il se peut que Cicéron, qui d'ailleurs avait souvent vu le peuple romain, ce peuple roi, lui applaudir & lui obéir, & qui était remercié par des rois qu'il ne connaissait pas, ait eu quelques mouvemens d'orgueil & de vanité.

Quoique ce sentiment ne soit point du tout convenable à un aussi chétif animal que l'homme, cependant on pourrait le pardonner à un Cicéron, à un César, à un Scipion : mais que dans le fond d'une de nos provinces à demi barbares, un homme qui aura acheté une petite charge, & fait imprimer des vers médiocres, s'avise d'être orgueilleux, il y a là de quoi rire long-tems.



## LE PAPISTE ET LE TRÉSORIER.

### LE PAPISTE.

**M**ONSEIGNEUR a dans sa principauté des luthériens , des calvinistes , des quakers , des anabaptistes , & même des juifs , & vous voudriez encore qu'il admit des unitaires ?

### LE TRÉSORIER.

Si ces unitaires vous apportent de l'industrie & de l'argent , quel mal nous feront-ils ? vous n'en ferez que mieux payé de vos gages.

### LE PAPISTE.

J'avoue que la soustraction de mes gages me serait plus douloureuse que l'admission de ces messieurs ; mais enfin ils ne croient pas que Jesus-Christ soit fils de Dieu.

### LE TRÉSORIER.

Que vous importe , pourvu qu'il vous soit permis de le croire , & que vous soyiez bien nourri , bien vêtu , bien logé ? Les juifs sont bien loin de croire qu'il soit fils de Dieu ; & cependant vous êtes fort aise de trouver ici des juifs , sur qui vous placez votre argent à six pour cent. St. Paul lui-même n'a jamais parlé de la divinité de Jesus-Christ. Il l'appelle franchement *un homme* : La mort , dit-il , a régné par le péché d'un seul homme ; les justes régneront par un seul *homme* , qui est Jesus.... vous êtes à Jesus , & Jesus est à Dieu... *Epist. ad Rom...* Tous vos premiers pères de l'église ont pensé comme St. Paul ; il est évident que pendant trois cents ans Jesus s'est contenté de son humanité ; figurez-vous que vous êtes un chrétien des trois premiers siècles.

## LE PAPISTE.

Mais , monsieur , ils ne croient point à l'éternité des peines.

## LE TRÉSORIER.

Ni moi non plus ; soyez damné à jamais , si vous voulez ; pour moi je ne compte point du tout l'être.

## LE PAPISTE.

Ah monsieur ! il est bien dur de ne pouvoir damner à son plaisir tous les hérétiques de ce monde ; mais la rage qu'ont les unitaires de rendre un jour les ames heureuses , n'est pas ma seule peine. Vous savez que ces monstres-là ne croient pas plus à la résurrection des corps , que les saducéens ; ils disent **que** nous sommes tous anthropophages ; que les particules qui composaient votre grand-père & votre bifaïeul , ayant été nécessairement dispersées dans l'atmosphère , sont devenues carottes & asperges , & qu'il est impossible que vous n'ayiez mangé quelques petits morceaux de vos ancêtres.

## LE TRÉSORIER.

Soit ; mes petits-enfans en feront autant de moi ; ce ne sera qu'un rendu ; il en arrivera autant aux papistes. Ce n'est pas une raison pour qu'on vous chasse des états de monseigneur ; ce n'est pas une raison non plus pour qu'il en chasse les unitaires. Ressuscitez comme vous pourrez ; il m'importe fort peu que les unitaires ressuscitent ou non , pourvu qu'ils nous soient utiles pendant leur vie.

## LE PAPISTE.

Et que direz-vous , monsieur , du péché originel , qu'ils nient effrontément ? N'êtes-vous pas tout scandalisé quand ils assurent que le Pentateuque n'en dit pas un mot ; que l'évêque d'Hippone , St. Augustin , est le premier qui ait enseigné poëti-

vement ce dogme , quoiqu'il soit évidemment indiqué par St. Paul ?

#### LE TRÉSORIER.

Ma foi ! si le Pentateuque n'en a pas parlé , ce n'est pas ma faute ; pourquoi n'ajoutiez-vous pas un petit mot du péché originel dans l'ancien Testament , comme vous y avez , dit-on , ajouté tant d'autres choses ? Je n'entends rien à ces subtilités. Mon métier est de vous payer régulièrement vos gages , quand j'ai de l'argent...



#### P A T R I E.

UNE patrie est un composé de plusieurs familles ; & comme on soutient communément sa famille par amour-propre , lorsqu'on n'a pas un intérêt contraire , on soutient par le même amour-propre sa ville ou son village , qu'on appelle sa patrie.

Plus cette patrie devient grande , moins on l'aime ; car l'amour partagé s'affaiblit. Il est impossible d'aimer tendrement une famille trop nombreuse qu'on connaît à peine.

Celui qui brûle de l'ambition d'être édile ; tribun , préteur , consul , dictateur , crie qu'il aime sa patrie , & il n'aime que lui-même. Chacun veut être sûr de pouvoir coucher chez soi , sans qu'un autre homme s'arroge le pouvoir de l'envoyer coucher ailleurs. Chacun veut être sûr de sa fortune & de sa vie. Tous formant ainsi les mêmes souhaits , il se trouve que l'intérêt particulier devient l'intérêt général : on fait des vœux pour la république , quand on n'en fait que pour soi-même.

Il est impossible qu'il y ait sur la terre un état qui ne se soit gouverné d'abord en république ; c'est la marche naturelle de la nature humaine. Quelques familles s'assemblent d'abord contre les ours & contre les loups : celle qui a des grains en fournit en échange à celle qui n'a que du bois.

Quand nous avons découvert l'Amérique, nous avons trouvé toutes les peuplades divisées en républiques; il n'y avait que deux royaumes dans toute cette partie du monde. De mille nations, nous n'en trouvâmes que deux subjuguées.

Il en était ainsi de l'ancien monde; tout était république en Europe, avant les roitelets d'Etrurie & de Rome. On voit encore aujourd'hui des républiques en Afrique. Tripoli, Tunis, Alger, vers notre septentrion, sont des républiques de brigands. Les Hottentots vers le midi, vivent encore comme on dit qu'on vivait dans les premiers âges du monde, libres, égaux entr'eux, sans maîtres, sans sujets, sans argent, & presque sans besoins. La chair de leurs moutons les nourrit, leur peau les habille, les huttes de bois & de terre sont leurs retraites: ils sont les plus puans de tous les hommes, mais ils ne le sentent pas; ils vivent & ils meurent plus doucement que nous.

Il reste dans notre Europe huit républiques sans monarques, Venise, la Hollande, la Suisse, Gènes, Luques, Raguse, Genève & Saint-Marin (a). On peut regarder la Pologne, la Suède, l'Angleterre, comme des républiques sous un roi, mais la Pologne est la seule qui en prenne le nom.

Or, maintenant, lequel vaut le mieux que votre patrie soit un état monarchique, ou un état républicain? il y a quatre mille ans qu'on agite cette question. Demandez la solution aux riches; ils aiment tous mieux l'aristocratie: interrogez le peuple; il veut la démocratie; il n'y a que les rois qui préfèrent la royauté. Comment donc est-il possible que presque toute la terre soit gouvernée par des monarques? demandez-le aux rats qui proposèrent de pendre une sonnette au cou du chat. Mais en vérité, la véritable raison est, comme on l'a dit, que les hommes sont très-rarement dignes de se gouverner eux-mêmes.

Il est triste que souvent, pour être bon patriote, on soit l'ennemi

(a) Ceci est écrit en 1764.

du reste des hommes. L'ancien Caton, ce bon citoyen, disait toujours en opinant au sénat : Tel est mon avis, & qu'on ruine Carthage. Être bon patriote, c'est souhaiter que sa ville s'enrichisse par le commerce, & soit puissante par les armes. Il est clair qu'un pays ne peut gagner sans qu'un autre perde, & qu'il ne peut vaincre sans faire des malheureux.

Telle est donc la condition humaine, que souhaiter la grandeur de son pays, c'est souhaiter du mal à ses voisins. Celui qui voudrait que sa patrie ne fût jamais ni plus grande, ni plus petite, ni plus riche, ni plus pauvre, serait le citoyen de l'univers.



## P A U L.

### *Questions sur Paul.*

**P**AUL était-il citoyen romain comme il s'en vante ? S'il était de Tarsis en Cilicie, Tarsis ne fut colonie romaine que cent ans après lui ; tous les antiquaires en sont d'accord. S'il était de la petite ville ou bourgade de Giscala, comme St. Jérôme l'a cru, cette ville était dans la Galilée ; & certainement les Galiléens n'étaient pas citoyens romains.

Est-il vrai que Paul n'entra dans la société naissante des chrétiens, qui étaient alors demi-juifs, que parce que Gamaliel, dont il avait été le disciple, lui refusa sa fille en mariage ? Il me semble que cette accusation ne se trouve que dans les actes des apôtres reçus par les ébionites, actes rapportés & réfutés par l'évêque Epiphane dans son XXX<sup>e</sup>, chapitre.

Est-il vrai que Ste. Thècle vint trouver St. Paul déguisée en homme ? & les actes de Ste. Thècle sont-ils recevables ? Tertullien, dans son livre du baptême, chap. XVII, tient que cette histoire fut écrite par un prêtre attaché à Paul. Jérôme, Cyprien, en réfutant la fable du lion baptisé par Ste. Thècle, affirment

la vérité de ces actes. C'est là que se trouve un portrait de St. Paul qui est assez singulier : *Il était gros, court, large d'épaules ; ses sourcils noirs se joignaient sur son nez aquilin ; ses jambes étaient crochues , sa tête chauve , & il était rempli de la grace du Seigneur.*

C'est à peu près ainsi qu'il est dépeint dans le Philopatris de Lucien , à la grace du Seigneur près , dont Lucien n'avait malheureusement aucune connaissance.

Peut-on excuser Paul d'avoir repris Pierre qui judaïsait , quand lui-même alla judaïser huit jours dans le temple de Jérusalem ?

Lorsque Paul fut traduit devant le gouverneur de Judée par les Juifs pour avoir introduit des étrangers dans le temple , fit-il bien de dire à ce gouverneur que c'était pour la *résurrection des morts qu'on lui faisait son procès* , tandis qu'il ne s'agissait point de la résurrection des morts ? *Actes, chap. XXIV.*

Paul fit-il bien de circoncire son disciple Timothée , après avoir écrit aux Galates : *Si vous vous faites circoncire , Jésus ne vous servira de rien ?*

Fit-il bien d'écrire aux Corinthiens ( chap. IX. ) : *N'avons-nous pas le droit de vivre à vos dépens , & de mener avec nous une femme &c. ?* Fit-il bien d'écrire aux Corinthiens dans sa II<sup>e</sup>. épître : *Je ne pardonnerai à aucun de ceux qui ont péché , ni aux autres ?* Que penserait-on aujourd'hui d'un homme qui prétendrait vivre à nos dépens , lui & sa femme , nous juger , nous punir , & confondre le coupable & l'innocent ?

Qu'entend-on par le ravissement de Paul au troisième ciel ? qu'est-ce qu'un troisième ciel ?

Quel est enfin le plus vraisemblable ( humainement parlant ) , ou que Paul se soit fait chrétien pour avoir été renversé de son cheval par une grande lumière en plein midi , & qu'une voix

céleste lui ait crié : *Saül, Saül, pourquoi me persécutes-tu ?* ou bien que Paul ait été irrité contre les pharisiens, soit pour le refus de Gamaliel de lui donner sa fille, soit par quelque autre cause ?

Dans toute autre histoire le refus de Gamaliel ne semblerait-il pas plus naturel qu'une voix céleste, si d'ailleurs nous n'étions pas obligés de croire ce miracle ?

Je ne fais aucune de ces questions que pour m'instruire ; & j'exige de quiconque voudra m'instruire qu'il parle raisonnablement.



### P É C H É O R I G I N E L.

C'est ici le prétendu triomphe des sociniens, ou unitaires. Ils appellent ce fondement de la religion chrétienne *le péché originel*. C'est outrager Dieu, disent-ils ; c'est l'accuser de la barbarie la plus absurde que d'oser dire qu'il forma toutes les générations des hommes pour les tourmenter par des supplices éternels, sous prétexte que leur premier père mangea d'un fruit dans un jardin. Cette sacrilège imputation est d'autant plus inexcusable chez les chrétiens, qu'il n'y a pas un seul mot touchant cette invention du péché originel ni dans le Pentateuque, ni dans les prophètes, ni dans les Évangiles, soit apocryphes, soit canoniques, ni dans aucun des écrivains qu'on appelle *les premiers pères de l'église*.

Il n'est pas même conté dans la Genèse que Dieu ait condamné Adam à la mort pour avoir avalé une pomme. Il lui dit bien : *Tu mourras très-certainement le jour que tu en mangeras*. Mais cette même Genèse fait vivre Adam neuf cent trente ans après ce déjeuner criminel. Les animaux, les plantes, qui n'avaient point mangé de ce fruit, moururent dans le tems prescrit par la nature. L'homme est né pour mourir ainsi que tout le reste.

Enfin,



Enfin , la punition d'Adam n'entraîna en aucune manière dans la loi juive. Adam n'était pas plus Juif que Persan ou Chaldéen. Les premiers chapitres de la Genèse ( en quelque tems qu'ils fussent composés ) furent regardés par tous les savaus juifs comme une allégorie , & même comme une fable très-dangereuse , puisqu'il fut défendu de la lire avant l'âge de vingt-cinq ans.

En un mot , les Juifs ne connurent pas plus le péché originel que les cérémonies chinoises ; & quoique les théologiens trouvent tout ce qu'ils veulent dans l'Ecriture , ou *totidem verbis* , ou *totidem litteris* , on peut assurer qu'un théologien raisonnable n'y trouvera jamais ce mystère surprenant.

Avouons que St. Augustin accrédita le premier cette étrange idée , digne de la tête chaude & romanesque d'un Africain débauché & repentant , manichéen & chrétien , indulgent & persécuteur , qui passa sa vie à se contredire lui-même.

Quelle horreur , s'écrient les unitaires rigides , que de calomnier l'auteur de la nature jusqu'à lui imputer des miracles continuels pour damner à jamais des hommes qu'il fait naître pour si peu de tems ! Ou il a créé les ames de toute éternité , & dans ce système , étant infiniment plus anciennes que le péché d'Adam , elles n'ont aucun rapport avec lui ; ou ces ames sont formées à chaque moment qu'un homme couche avec une femme , & en ce cas , Dieu est continuellement à l'affût de tous les rendez-vous de l'univers , pour créer des esprits qu'il rendra éternellement malheureux ; ou Dieu est lui-même l'ame de tous les hommes , & dans ce système , il se damne lui-même. Quelle est la plus horrible & la plus folle de ces trois suppositions ? Il n'y en a pas une quatrième ; car l'opinion que Dieu attend six semaines pour créer une ame damnée dans un fœtus , revient à celle qui la fait créer au moment de la copulation. Qu'importe six semaines de plus ou de moins ?

J'ai rapporté le sentiment des unitaires : & les hommes sont parvenus à un tel point de superstition , que j'ai tremblé en le rapportant.

( Cet article est de feu M. Boulanger. )

P E R S É C U T I O N .

C E n'est pas Dioclétien que j'appellerai persécuteur ; car il fut dix-huit ans entiers le protecteur des chrétiens ; & si dans les derniers tems de son empire il ne les sauva pas des ressentimens de Galérius , il ne fut en cela qu'un prince séduit & entraîné par la cabale au-delà de son caractère , comme tant d'autres.

Je donnerai encore moins le nom de persécuteurs aux Trajan , aux Antonin ; je croirais prononcer un blasphème.

Quel est le persécuteur ? c'est celui dont l'orgueil blessé , & le fanatisme en fureur irritent le prince ou les magistrats contre des hommes innocens qui n'ont d'autre crime que de n'être pas de son avis. Impudent ! tu adores un Dieu , tu prêches la vertu , & tu la pratiques ; tu as servi les hommes , & tu les as consolés ; tu as établi l'orpheline , tu as secouru le pauvre , tu as changé les déserts où quelques esclaves traînaient une vie misérable , en campagnes fertiles peuplées de familles heureuses ; mais j'ai découvert que tu me méprises , & que tu n'as jamais lu mon livre de controverse : tu fais que je suis un frippon , que j'ai contrefait l'écriture de G \*\*\* , que j'ai volé des \*\*\* ; tu pourrais bien le dire ; il faut que je te prévienne. J'irai donc chez le confesseur du premier ministre , ou chez le podestat. Je leur remontrerais , en penchant le cou , & en tordant la bouche , que tu as une opinion erronée sur les cellules où furent renfermés les Septante ; que tu parlas même , il y a dix ans , d'une manière peu respectueuse , du chien de Tobie , lequel tu soutenais être un barbet , tandis que je prouvais que c'était un levrier. Je te dénoncerai comme l'ennemi de Dieu & des hommes. Tel est le langage du persécuteur ; & si ces paroles ne sortent pas précisément de sa bouche , elles sont gravées dans son cœur avec le burin du fanatisme trempé dans le fiel de l'envie.

C'est ainsi que le jésuite Le Tellier osa persécuter le cardinal de Noailles , & que Jurieu persécuta Bayle.

Lorsqu'on commença à persécuter les protestans en France , ce ne fut ni François I , ni Henri II , ni François II , qui éprouvèrent ces infortunés , qui s'armèrent contre eux d'une fureur réfléchie , & qui les livrèrent aux flammes pour exercer sur eux leurs vengeances. François I était trop occupé avec la duchesse d'Etampes , Henri II avec sa vieille Diane , & François II était trop enfant. Par qui la persécution commençait-elle ? Par des prêtres jaloux qui armèrent les préjugés des magistrats , & la politique des ministres.

Si les rois n'avaient pas été trompés , s'ils avaient prévu que la persécution produirait cinquante ans de guerres civiles , & que la moitié de la nation serait exterminée mutuellement par l'autre , ils auraient éteint dans leurs larmes les premiers bûchers qu'ils laissent allumer.

O Dieu de miséricorde ! si quelque homme peut ressembler à cet être malfaisant qu'on nous peint occupé sans cesse à détruire tes ouvrages , n'est-ce pas le persécuteur ?



P H I L O S O P H E.

**P**HILOSOPHE, *amateur de la sagesse, c'est-à-dire, de la vérité.* Tous les philosophes ont eu ce double caractère; il n'en est aucun dans l'antiquité qui n'ait donné des exemples de vertu aux hommes, & des leçons de vérités morales. Ils ont pu se tromper tous sur la physique; mais elle est si peu nécessaire à la conduite de la vie, que les philosophes n'avaient pas besoin d'elle. Il a fallu des siècles pour connaître une partie des loix de la nature. Un jour suffit à un sage pour connaître les devoirs de l'homme.

Le philosophe n'est point enthousiaste; il ne s'érige point en prophète; il ne se dit point inspiré des dieux: ainsi je ne mettrai au rang des philosophes, ni l'ancien Zoroastre, ni Hermès, ni l'ancien Orphée, ni aucun de ces législateurs dont se vantaient les nations de la Chaldée, de la Perse, de la Syrie, de l'Egypte, & de la Grèce. Ceux qui se dirent enfans des dieux étaient les pères de l'imposture; & s'ils se servirent du mensonge pour enseigner des vérités, ils étaient indignes de les enseigner; ils n'étaient pas philosophes; ils étaient tout-au-plus de très-prudens menteurs.

Par quelle fatalité, honteuse peut-être pour les peuples occidentaux, faut-il aller au bout de l'Orient pour trouver un sage simple, sans faste, sans imposture, qui enseignait aux hommes à vivre heureux six cents ans avant notre ère vulgaire, dans un tems où tout le Septentrion ignorait l'usage des lettres, & où les Grecs commençaient à peine à se distinguer par la sagesse? Ce sage est Confucius, qui, étant législateur, ne voulut jamais tromper les hommes. Quelle plus belle règle de conduite a-t-on jamais donnée depuis lui dans la terre entière? « Réglez un » état comme vous réglez une famille; on ne peut bien gouverner sa famille qu'en lui donnant l'exemple.

» La vertu doit être commune au laboureur & au monarque.

» Occupe-toi du soin de prévenir les crimes, pour diminuer le soin de les punir.

» Sous les bons rois Yao & Xu les Chinois furent bons ; sous les mauvais rois Kie & Chu ils furent méchants.

» Fais à autrui comme à toi-même.

» Aime les hommes en général ; mais chéris les gens de bien. Oublie les injures , & jamais les bienfaits.

» J'ai vu des hommes incapables de sciences ; je n'en ai jamais vu incapables de vertus. »

Avouons qu'il n'est point de législateur qui ait annoncé des vérités plus utiles au genre humain.

Une foule de philosophes grecs enseigna depuis une morale aussi pure. S'ils s'étaient bornés à leurs vains systèmes de physique , on ne prononcerait aujourd'hui leur nom que pour se moquer d'eux. Si on les respecte encore , c'est qu'ils furent justes , & qu'ils apprirent aux hommes à l'être.

On ne peut lire certains endroits de Platon , & sur-tout l'admirable exorde des loix de Zaleucus , sans éprouver dans son cœur l'amour des actions honnêtes & généreuses. Les Romains ont leur Cicéron , qui seul vaut peut-être tous les philosophes de la Grèce. Après lui viennent des hommes encore plus respectables , mais qu'on désespère presque d'imiter ; c'est Epictète dans l'esclavage ; ce sont les Antonin & les Julien sur le trône.

Quel est le citoyen parmi nous qui se priverait , comme Julien , Antonin , & Marc-Aurèle , de toutes les délicatesses de notre vie molle & efféminée ? qui dormirait comme eux sur la dure ? qui voudrait s'imposer leur frugalité ? qui marcherait

comme eux à pied, & tête nue, à la tête des armées, exposé tantôt à l'ardeur du soleil, tantôt aux frimas ? qui commanderait comme eux à toutes ses passions ? Il y a parmi nous des dévots ; mais où sont les sages ? où sont les âmes inébranlables justes & tolérantes ?

Il y a eu des philosophes de cabinet en France ; & tous, excepté Montagne, ont été persécutés. C'est, ce me semble, le dernier degré de la malignité de notre nature, de vouloir opprimer ces mêmes philosophes qui la veulent corriger.

Je conçois bien que des fanatiques d'une secte égorgent les enthousiastes d'une autre secte, que les franciscains haïssent les dominicains, & qu'un mauvais artiste cabale pour perdre celui qui le surpasse ; mais que le sage Charon ait été menacé de perdre la vie, que le savant & généreux Ramus ait été assassiné, que Descartes ait été obligé de fuir en Hollande pour se soustraire à la rage des ignorans, que Gassendi ait été forcé plusieurs fois de se retirer à Digne, loin des calomnies de Paris, c'est là l'opprobre éternel d'une nation.

Un des philosophes les plus persécutés fut l'immortel Bayle, l'honneur de la nature humaine. On me dira que le nom de Jurieu son calomniateur & son persécuteur est devenu exécration ; je l'avoue : celui du jésuite Le Tellier l'est devenu aussi ; mais de grands hommes qu'il opprimait en ont-ils moins fini leurs jours dans l'exil & dans la disette ?

Un des prétextes dont on se servit pour accabler Bayle, & pour le réduire à la pauvreté, fut son article de David dans son utile dictionnaire. On lui reprochait de n'avoir point donné de louanges à des actions qui en elles-mêmes sont injustes, sangui- naires, atroces, ou contraires à la bonne foi, ou qui font rougir la pudeur.

Bayle, à la vérité, ne loua point David pour avoir ramassé, selon les livres hébreux six cents vagabonds perdus de dettes & de crimes, pour avoir pillé ses compatriotes à la tête de ces

bandits , pour être venu dans le dessein d'égorger Nabal & toute sa famille parce qu'il n'avait pas voulu payer les contributions ; pour avoir été vendre ses services au roi Achis , ennemi de sa nation ; pour avoir trahi ce roi Achis son bienfaiteur , pour avoir saccagé les villages alliés de ce roi Achis , pour avoir massacré dans ces villages jusqu'aux enfans à la mamelle , de peur qu'il ne se trouvât un jour une personne qui pût faire connaître ses déprédations , comme si un enfant à la mamelle aurait pu révéler son crime ; pour avoir fait périr tous les habitans de quelques autres villages sous des scies , sous des herfes de fer , sous des cognées de fer , & dans des fours à brique ; pour avoir ravi le trône à Isboseth , fils de Saül , par une perfidie ; pour avoir dépouillé & fait périr Miphiboseth , petit-fils de Saül & fils de son ami , de son protecteur Jonathas ; pour avoir livré aux Gabaonites deux autres enfans de Saül , & cinq de ses petits-enfans , qui moururent à la potence.

Je ne parle pas de la prodigieuse incontinence de David , de ses concubines , de son adultere avec Betzabée , & du meurtre d'Urie.

Quoi donc ! les ennemis de Bayle auraient-ils voulu que Bayle eût fait l'éloge de toutes ces cruautés & de tous ces crimes ? faudrait-il qu'il eût dit : *Princes de la terre , imitez l'homme selon le cœur de Dieu ; massacrez sans pitié les alliés de votre bienfaiteur ; égorgez , ou faites égorger toute la famille de votre roi ; couchez avec toutes les femmes , en faisant répandre le sang des hommes ; & vous serez un modèle de vertu quand on dira que vous avez fait des pseumes.*

Bayle n'avait-il pas grande raison de dire que si David fut selon le cœur de Dieu , ce fut par sa pénitence , & non par ses forfaits ? Bayle ne rendait-il pas service au genre humain en disant que Dieu , qui a sans doute dicté toute l'histoire juive , n'a pas canonisé tous les crimes rapportés dans cette histoire ?

Cependant , Bayle fut persécuté , & par qui ? par des hommes persécutés ailleurs , par des fugitifs qu'on aurait livrés aux

flammes dans leur patrie ; & ces fugitifs étaient combattus par d'autres fugitifs appelés jansénistes , chassés de leur pays par les jésuites , qui ont enfin été chassés à leur tour.

Ainsi tous les persécuteurs se sont déclaré une guerre mortelle , tandis que le philosophe, opprimé par eux tous, s'est contenté de les plaindre.

On ne fait pas assez que Fontenelle , en 1713 , fut sur le point de perdre ses pensions , sa place & sa liberté , pour avoir rédigé en France , vingt ans auparavant , le traité des oracles du savant Van-Dale , dont il avait retranché avec précaution tout ce qui pouvait alarmer le fanatisme. Un jésuite avait écrit contre Fontenelle ; il n'avait pas daigné répondre ; & c'en fut assez pour que le jésuite Le Tellier, confesseur de Louis XIV , accusât auprès du roi Fontenelle d'athéisme.

Sans M. d'Argenson , il arrivait que le digne fils d'un faussaire , procureur de Vire , & reconnu faussaire lui-même , proscrivait la vieillesse du neveu de Corneille.

Il est si aisé de séduire son pénitent ; que nous devons bénir Dieu que ce Le Tellier n'ait pas fait plus de mal. Il y a deux gîtes dans le monde où l'on ne peut tenir contre la séduction & la calomnie ; ce sont le lit & le confessionnal.

Nous avons toujours vu les philosophes persécutés par des fanatiques. Mais est-il possible que des gens de lettres s'en mêlent aussi , & qu'eux-mêmes ils aiguïssent souvent contre leurs frères les armes dont on nous perce tous l'un après l'autre ?

Malheureux gens de lettres ! est-ce à vous d'être délateurs ? Voyez si jamais chez les Romains il y eut des Garasse , des Chaumeix , des Hayet , qui accusaient les Lucrèce , les Possidonius , les Varron & les Pline ?

Etre hypocrite , quelle bassesse ! mais être hypocrite & méchant , quelle horreur ! il n'y eut jamais d'hypocrite dans l'ancienne



cienne Rome , qui nous comptait pour une petite partie de ses sujets. Il y avait des fourbes , je l'avoue , mais non des hypocrites de religion , qui font l'espèce la plus lâche & la plus cruelle de toutes. Pourquoi n'en voit-on point en Angleterre , & d'où vient y en a-t-il encore en France ? Philosophes , il vous sera aisé de résoudre ce problème.



## P I E R R E.

*En italien* Piero , ou Pietro ; *en espagnol* Pedro ; *en latin* Petrus ; *en grec* Petros ; *en hébreu* Cepha.

.....

Il se peut que Pierre eût fait le voyage de Rome ; il se peut même qu'il fut mis en croix la tête en bas , quoique ce ne fût pas l'usage ; mais on n'a aucune preuve de tout cela. Nous avons une lettre sous son nom dans laquelle il dit qu'il est à Babylone ; des canonistes judicieux ont prétendu que par Babylone on devait entendre Rome. Ainsi , supposé qu'il eût daté de Rome , on aurait pu conclure que la lettre avait été écrite à Babylone. On a tiré long-tems de pareilles conséquences , & c'est ainsi que le monde a été gouverné.



P R É J U G É S.

**L**E préjugé est une opinion sans jugement. Ainsi dans toute la terre on inspire aux enfans toutes les opinions qu'on veut , avant qu'ils puissent juger.

Il y a des préjugés universels , nécessaires , & qui font la vertu même. Par tout pays on apprend au enfans à reconnaître un Dieu rémunérateur & vengeur ; à respecter , à aimer leur père & leur mère ; à regarder le larcin comme un crime , le mensonge intéressé comme un vice , avant qu'ils puissent deviner ce que c'est qu'un vice & une vertu.

Il y a donc de très-bons préjugés : ce sont ceux que le jugement ratifie quand on raisonne.

Sentiment n'est pas simple préjugé ; c'est quelque chose de bien plus fort. Une mère n'aime pas son fils parce qu'on lui dit qu'il le faut aimer ; elle le chérit heureusement malgré elle. Ce n'est point par préjugé que vous courrez au secours d'un enfant inconnu prêt à tomber dans un précipice , ou à être dévoré par une bête.

Mais c'est par préjugé que vous respecterez un homme revêtu de certains habits , marchant gravement , parlant de même. Vos parens vous ont dit que vous deviez vous incliner devant cet homme ; vous le respectez avant de savoir s'il mérite vos respects : vous croissez en âge & en connaissances ; vous vous appercevez que cet homme est un charlatan pètri d'orgueil , d'intérêt , & d'artifice ; vous méprisez ce que vous révériez , & le préjugé cède au jugement. Vous avez cru par préjugé les fables dont on a bercé votre enfance ; on vous a dit que les Titans firent la guerre aux dieux , & que Vénus fut amoureuse d'Adonis ; vous prenez à douze ans ces fables pour des vérités ; vous les regardez à vingt ans comme des allégories ingénieuses.

Examinons en peu de mots les différentes sortes de préjugés, afin de mettre l'ordre dans nos affaires. Nous ferons peut-être comme ceux qui, du tems du système de Lais, s'aperçurent qu'ils avaient calculé des richesses imaginaires.

## P R É J U G É S D E S E N S.

N'est-ce pas une chose plaisante que nos yeux nous trompent toujours, lors même que nous voyons très-bien, & qu'au contraire nos oreilles ne nous trompent pas ? Que votre oreille bien conformée entende, *vous êtes belle, je vous aime* : il est bien sûr qu'on ne vous a pas dit : *je vous hais, vous êtes laide*. Mais vous voyez un miroir uni ; il est démontré que vous vous trompez ; c'est une surface très-raboteuse. Vous voyez le soleil d'environ deux pieds de diamètre ; il est démontré qu'il est un million de fois plus gros que la terre.

Il semble que Dieu ait mis la vérité dans vos oreilles, & l'erreur dans vos yeux ; mais étudiez l'optique, & vous verrez que Dieu ne vous a pas trompé, & qu'il est impossible que les objets vous paraissent autrement que vous les voyez dans l'état présent des choses.

## P R É J U G É S P H Y S I Q U E S.

Le soleil se lève, la lune aussi ; la terre est immobile : ce sont là des préjugés physiques naturels. Mais que les écrevisses soient bonnes pour le sang, parce qu'étant cuites elles sont rouges comme lui ; que les anguilles guérissent la paralysie parce qu'elles frétilent ; que la lune influe sur nos maladies parce qu'un jour on observa qu'un malade avait eu un redoublement de fièvre pendant le décours de la lune ; ces idées & mille autres ont été des erreurs d'anciens charlatans qui jugèrent sans raisonner, & qui, étant trompés, trompèrent, les autres.

## P R É J U G É S H I S T O R I Q U E S.

La plupart des histoires ont été crues sans examen, & cette croyance est un préjugé. Fabius Pictor raconte que, plusieurs siècles avant lui, une vestale de la ville d'Albe, allant puiser de l'eau dans sa cruche, fut violée ; qu'elle accoucha de Romulus

& de Rémus ; qu'ils furent nourris par une louve , &c. Le peuple Romain crut cette fable ; il n'examina point si dans ce tems-là il y avait des vestales dans le Latium , s'il était vraisemblable que la fille d'un roi sortit de son couvent avec sa cruche , s'il était probable qu'une louve allaitât deux enfans au lieu de les manger. Le préjugé s'établit.

Un moine écrit que Clovis étant dans un grand danger à la bataille de Tolbiac , fit vœu de se faire chrétien s'il en réchappait ; mais est-il naturel qu'on s'adresse à un Dieu étranger dans une telle occasion ? n'est-ce pas alors que la religion dans laquelle on est né agit le plus puissamment ? Quel est le chrétien qui dans une bataille contre les Turcs ne s'adressera pas plutôt à la Sainte-Vierge qu'à Mahomet ? On ajoute qu'un pigeon apporta la sainte anipoule dans son bec pour oindre Clovis , & qu'un ange apporta l'oriflamme pour le conduire ; le préjugé crut toutes les historiettes de ce genre. Ceux qui connaissent la nature humaine savent que l'usurpateur Clovis , & l'usurpateur Rolon ou Rol , se firent chrétiens pour gouverner plus sûrement des chrétiens , comme les usurpateurs turcs se firent musulmans pour gouverner plus sûrement les musulmans.

#### P R É J U G É S R E L I G I E U X.

Si votre nourrice vous a dit que Cérès préside aux bleds , ou que Vifnou & Xaca se sont fait hommes plusieurs fois , ou que Sammonocodom est venu couper une forêt , ou qu'Odin vous attend dans sa salle vers le Jutlan , ou que Mahomet ou quel qu'autre a fait un voyage dans le ciel , enfin si votre précepteur vient ensuite enfoncer dans votre cervelle ce que votre nourrice y a gravé , vous en tenez pour votre vie. Votre jugement veut-il s'élever contre ces préjugés ? vos voisins & sur-tout vos voisines aient à l'impie , & vous effraient ; votre derviche , craignant de voir diminuer son revenu , vous accuse auprès du cadi , & ce cadi vous fait empaler s'il le peut , parce qu'il veut commander à des fots , & qu'il croit que les fots obéissent mieux que les autres ; & cela durera jusqu'à ce que vos voisins , & le derviche , & le cadi , commencent à comprendre que la sottise n'est bonne à rien , & que la persécution est abominable.

## P R Ê T R E.

**L**es prêtres sont dans un état à-peu-près ce que sont les précepteurs dans les maisons des citoyens, faits pour enseigner, prier, donner l'exemple; ils ne peuvent avoir aucune autorité sur les maîtres de la maison, à moins qu'on ne prouve que celui qui donne des gages doit obéir à celui qui les reçoit.

De toutes les religions, celle qui exclut le plus positivement les prêtres de toute autorité civile, c'est sans contredit celle de Jésus : *Rendez à César ce qui est à César. — Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier. — Mon royaume n'est point de ce monde.*

Les querelles de l'empire & du sacerdoce, qui ont ensanglanté l'Europe pendant plus de six siècles, n'ont donc été de la part des prêtres que des rebellions contre Dieu & les hommes, & un péché continuel contre le Saint-Esprit.

Depuis Caléas, qui assassina la fille d'Agamemnon, jusqu'à Grégoire XIII & Sixte V., deux évêques de Rome qui voulurent priver le grand Henri IV du royaume de France, la puissance sacerdotale a été fatale au monde.

Prière n'est pas domination; exhortation n'est pas despotisme. Un bon prêtre doit être le médecin des âmes. Si Hippocrate avait ordonné à ses malades de prendre de l'ellébore sous peine d'être pendus, Hippocrate aurait été plus fou & plus barbare que Phalaris, & il aurait eu peu de pratiques. Quand un prêtre dit : Adorez Dieu, soyez juste, indulgent, compatissant, c'est alors un très-bon médecin; quand il dit : Croyez-moi, ou vous ferez brûlé, c'est un assassin.

Le magistrat doit soutenir & contenir le prêtre, comme le père de famille doit donner de la considération au précepteur de

ses enfans, & empêcher qu'il n'en abuse. *L'accord du sacerdoce & de l'empire est le système le plus monstrueux ; car dès qu'on cherche cet accord , on suppose nécessairement la division. Il faut dire : la protection donnée par l'empire au sacerdoce.*

Mais dans les pays où le sacerdoce a obtenu l'empire, comme dans Salem, où Melchisedec était prêtre & roi, comme dans le Japon, où le daïri a été si long-tems empereur, comment faut-il faire? Je réponds que les successeurs de Melchisedec & des daïris ont été dépossédés.

Les Turcs sont sages en ce point. Ils sont à la vérité le voyage de la Mecque, mais ils ne permettent pas au shérif de la Mecque d'excommunier le sultan. Ils ne vont point acheter à la Mecque la permission de ne pas observer le ramadam, & celle d'épouser leurs cousines ou leurs nièces ; ils ne sont point jugés par des imans que le shérif délègue ; ils ne paient point la première année de leur revenu au shérif. Que de choses à dire sur tout cela ! Lecteur, c'est à vous de les dire vous-même.



### P R O P H È T E S.

Les Juifs exaltèrent si bien leur ame qu'ils virent très-clairement toutes les choses futures ; mais il est difficile de deviner au juste si par Jérusalem les prophètes entendent toujours la vie éternelle ; si Babylone signifie Londres ou Paris ; si, quand ils parlent d'un grand dîner, on doit l'expliquer par un jeûne ; si du vin rouge signifie du sang ; si un manteau rouge signifie la foi, & un manteau blanc la charité. L'intelligence des prophètes est l'effort de l'esprit humain : c'est pourquoi je n'en dirai pas davantage.



# RELIGION.

## *Première question.*

**L'**ÉVÊQUE de Worcester, Warburton , auteur d'un des plus favans ouvrages qu'on ait jamais fait , s'exprime ainfi , pag. 8 , tom. I : « Une religion , une société , qui n'est pas fondée sur la » croyance d'une autre vie , doit être soutenue par une providence extraordinaire. Le judaïsme n'est pas fondé sur la » croyance d'une autre vie ; donc , le judaïsme a été soutenu par » une providence extraordinaire. »

Plusieurs théologiens se sont élevés contre lui ; & comme on rétorque tous les argumens , on a rétorqué le sien ; on lui a dit :

« Toute religion qui n'est pas fondée sur le dogme de l'imortalité de l'ame , & sur les peines & les récompenses éternelles , est nécessairement fausse ; or le judaïsme ne connut point ces dogmes ; donc le judaïsme , loin d'être soutenu par la providence , était , par vos principes , une religion fausse & barbare qui attaquait la providence. »

Cet évêque eut quelques autres adversaires qui lui soutinrent que l'immortalité de l'ame était connue chez les Juifs , dans le tems même de Moïse ; mais il leur prouva très-évidemment , que ni le Décalogue , ni le Lévitique , ni le Deutéronome , n'avaient dit un seul mot de cette croyance , & qu'il est ridicule de vouloir tordre & corrompre quelques passages des autres livres pour en tirer une vérité qui n'est point annoncée dans le livre de la loi.

M. l'évêque ayant fait quatre volumes pour démontrer que la loi judaïque ne proposait ni peines ni récompenses après la mort , n'a jamais pu répondre à ses adversaires d'une manière

bien satisfaisante. Ils lui disaient : « Ou Moïse connaissait ce » dogme, & alors il a trompé les Juifs en ne le manifestant pas ; » ou il l'ignorait, & en ce cas, il n'en savait pas assez pour fonder » une bonne religion. En effet, si la religion avait été bonne , » pourquoi l'aurait-on abolie ? Une religion vraie doit être pour » tous les tems & pour tous les lieux ; elle doit être comme la » lumière du soleil, qui éclaire tous les peuples & toutes les » générations. »

Ce prélat, tout éclairé qu'il est, a eu beaucoup de peine à se tirer de toutes ces difficultés ; mais quel système en est exempt ?

*Seconde question.*

Un autre savant beaucoup plus philosophe, qui est un des plus profonds métaphysiciens de nos jours, donne de fortes raisons pour prouver que le polythéisme a été la première religion des hommes, & qu'on a commencé à croire plusieurs dieux avant que la raison fût assez éclairée pour ne reconnaître qu'un seul Etre suprême,

J'ose croire, au contraire, qu'on a commencé d'abord par reconnaître un seul Dieu, & qu'ensuite la faiblesse humaine en a adopté plusieurs ; & voici comme je conçois la chose.

Il est indubitable qu'il y eut des bourgades avant qu'on eût bâti de grandes villes, & que tous les hommes ont été divisés en petites républiques, avant qu'ils fussent réunis dans de grands empires. Il est bien naturel qu'une bourgade effrayée du tonnerre, affligée de la perte de ses moissons, maltraitée par la bourgade voisine, sentant tous les jours sa faiblesse, sentant par-tout un pouvoir invisible, ait bientôt dit : Il y a quelque être au-dessus de nous qui nous fait du bien & du mal,

Il me paraît impossible qu'elle ait dit : Il y a deux pouvoirs ; car pourquoi plusieurs ? On commence en tout genre par le simple : ensuite vient le composé, & souvent enfin on revient au simple par des lumières supérieures. Telle est la marche de l'esprit humain.

Quel



Quel est cet être qu'on aura d'abord invoqué ? Sera-ce le soleil ? sera-ce la lune ? je ne le crois pas. Examinons ce qui se passe dans les enfans ; ils sont à-peu-pres ce que sont les hommes ignorans. Ils ne sont frappés ni de la beauté ni de l'utilité de l'astre qui anime la nature, ni des secours que la lune nous prête, ni des variations régulières de son cours ; ils n'y pensent pas ; ils y sont trop accoutumés. On n'adore, on n'invoque, on ne veut appaiser que ce qu'on craint ; tous les enfans voient le ciel avec indifférence ; mais, que le tonnerre gronde, ils tremblent ; ils vont se cacher. Les premiers hommes en ont sans doute agi de même. Il ne peut y avoir que des espèces de philosophes qui aient remarqué le cours des astres, les aient fait admirer, & les aient fait adorer ; mais des cultivateurs simples & sans aucune lumière, n'en savaient pas assez pour embrasser une erreur si noble.

Un village se fera donc borné à dire : Il y a une puissance qui tonne, qui grêle sur nous, qui fait mourir nos enfans ; apaisons-la ; mais comment l'apaiser ? Nous voyons que nous avons calmé par de petits présens la colère des gens irrités, faisons donc de petits présens à cette puissance. Il faut bien aussi lui donner un nom. Le premier qui s'offre est celui de Chef, de Maître, de Seigneur, cette puissance est donc appelée Monseigneur. C'est probablement la raison pour laquelle les premiers Egyptiens appellèrent leur Dieu Knef, les Syriens Adoni, les peuples voisins Baal, ou Bel, ou Melch, ou Moloc ; les Scythes Papée ; tous mots qui signifient, Seigneur, Maître.

C'est ainsi qu'on trouva presque toute l'Amérique partagée en une multitude de petites peuplades, qui toutes avaient leur Dieu protecteur. Les Mexicains même, ni les Péruviens, qui étaient de grandes nations, n'avaient qu'un seul Dieu. L'une adorait Mango Kapak, l'autre le Dieu de la guerre. Les Mexicains donnaient à leur Dieu guerrier le nom de Viliputi, comme les Hébreux avaient appelé leur seigneur Sabaoth.

Ce n'est point par une raison supérieure & cultivée que tous les peuples ont ainsi commencé à reconnaître une seule Divinité ;

*Phil. Littér. Hist. Tom. VI.*

E e e

s'ils avaient été philosophes , ils auraient adoré le Dieu de toute la nature , & non pas le Dieu d'un village ; ils auraient examiné ces rapports infinis de tous les êtres , qui prouvent un Être créateur & conservateur ; mais ils n'examinèrent rien , ils sentirent. C'est là le progrès de notre faible entendement ; chaque bourgade sentait sa faiblesse , & le besoin qu'elle avait d'un fort protecteur. Elle imaginait cet être tutélaire & terrible résidant dans la forêt voisine , ou sur la montagne , ou dans une nuée. Elle n'en imaginait qu'un seul , parce que la bourgade n'avait qu'un chef à la guerre. Elle l'imaginait corporel , parce qu'il était impossible de se le représenter autrement. Elle ne pouvait croire que la bourgade voisine n'eût pas aussi son Dieu. Voilà pourquoi Jephthé dit aux habitans de Moab : *Vous possédez légitimement ce que votre Dieu Chamos vous a fait conquérir , vous devez nous laisser jouir de ce que notre Dieu nous a donné pour ses victoires.*

Ce discours tenu par un étranger à d'autres étrangers est très-remarquable. Les Juifs & les Moabites avaient dépossédé les naturels du pays ; l'un & l'autre n'avaient d'autre droit que celui de la force ; & l'un dit à l'autre : Ton Dieu t'a protégé dans ton usurpation , souffre que mon Dieu me protège dans la mienne.

Jérémie & Amos demandent l'un & l'autre , *quelle raison a eu le Dieu Melchom de s'emparer du pays de Gad.* Il paraît évident par ces passages , que l'antiquité attribuait à chaque pays un Dieu protecteur. On trouve encore des traces de cette théologie dans Homère.

Il est bien naturel que l'imagination des hommes s'étant échauffée , & leur esprit ayant acquis des connaissances confuses , ils aient bientôt multiplié leurs dieux , & assigné des protecteurs aux élémens , aux mers , aux forêts , aux fontaines , aux campagnes. Plus ils auront examiné les astres , plus ils auront été frappés d'admiration. Le moyen de ne pas adorer le soleil , quand on adore la divinité d'un ruisseau ? Dès que le premier pas est fait , la terre est bientôt couverte de dieux , & on descend enfin des astres aux chats & aux oignons.

Cependant , il faut bien que la raison se perfectionne ; le tems forme enfin des philosophes qui voient que ni les oignons , ni les chats , ni même les âtres , n'ont arrangé l'ordre de la nature. Tous ces philosophes , babyloniens , persans , égyptiens , scythes , grecs & romains , admettent un Dieu suprême , rémunérateur & vengeur.

Ils ne le disent pas d'abord aux peuples ; car quiconque eût mal parlé des oignons & des chats devant des vieilles & des prêtres , eût été lapidé. Quiconque eût reproché à certains Egyptiens de manger leurs dieux , eût été mangé lui-même , comme en effet Javenal rapporte qu'un Egyptien fut tué & mangé tout crud dans une dispute de controverse.

Mais que fit-on ? Orphée & d'autres établissent des mystères que les initiés jurent par des sermens exécrables de ne point révéler , & le principal de ces mystères , est l'adoration d'un seul Dieu. Cette grande vérité pénètre dans la moitié de la terre ; le nombre des initiés devient immense ; il est vrai que l'ancienne religion subsiste toujours ; mais comme elle n'est point contraire au dogme de l'unité de Dieu , on la laisse subsister. Et pourquoi l'abolirait-on ? Les Romains reconnaissent le *Deus optimus maximus* ; les Grecs ont leur Zeus , leur Dieu suprême. Toutes les autres divinités ne sont que des êtres intermédiaires ; on place des héros & des empereurs au rang des dieux , c'est-à-dire , des bienheureux. Mais il est sûr que Claude , Octave , Tibère & Caligula , ne sont pas regardés comme les créateurs du ciel & de la terre.

En un mot , il paraît prouvé que dū tems d'Auguste , tous ceux qui avaient une religion , reconnaissaient un Dieu supérieur , éternel , & plusieurs ordres de dieux secondaires , dont le culte fut appelé depuis *idolâtrie*.

Les loix des Juifs n'avaient jamais favorisé l'idolâtrie ; car quoiqu'ils admissent des malachim , des anges , des êtres célestes d'un ordre inférieur , leur loi n'ordonnait point que ces divinités secondaires eussent un culte chez eux. Ils adoraient les anges ,

il est vrai, c'est-à-dire, ils se prosternaient quand ils en voyaient; mais comme cela n'arrivait pas souvent, il n'y avait ni de cérémonial ni de culte légal établis pour eux. Les chérubins de l'arche ne recevaient point d'hommages. Il est constant que les Juifs, du moins depuis Alexandre, adoraient ouvertement un seul Dieu, comme la foule innombrable d'initiés l'adoraient secrètement dans leurs mystères.

*Troisième question.*

Ce fut dans ce tems où le culte d'un Dieu suprême était universellement établi chez tous les sages en Asie, en Europe, & en Afrique, que la religion chrétienne prit naissance.

Le platonisme aida beaucoup à l'intelligence de ses dogmes. Le Logos, qui chez Platon signifiait la sagesse, la raison de l'Etre suprême, devint chez nous le Verbe, & une seconde personne de Dieu. Une métaphysique profonde & au-dessus de l'intelligence humaine, fut un sanctuaire inaccessible dans lequel la religion fut enveloppée.

On ne répètera point ici comment Marie fut déclarée dans la suite mère de Dieu, comment on établit la consubstantialité du Père & du Verbe, & la procession du Pneuma, organe divin du divin Logos, deux natures & deux volontés résultantes de l'hypostase, & enfin la manducation supérieure, l'ame nourrie, ainsi que le corps, des membres & du sang de l'homme, Dieu adoré & mangé sous la forme du pain, présent aux yeux, sensible au goût, & cependant anéanti. Tous les mystères ont été sublimes.

On commença dès le second siècle par chasser les démons au nom de Jésus; auparavant on les chassait au nom de Jehovah, ou Ihaho; car St. Matthieu rapporte, que les ennemis de Jésus ayant dit qu'il chassait les démons au nom du prince des démons, il leur répondit : *Si c'est par Belzébul que je chasse les démons, par qui vos enfans les chassent-ils?*

On ne fait point en quel tems les Juifs reconnurent pour prince des démons Belzébut, qui était un Dieu étranger ; mais on fait (& c'est Jofephe qui nous l'apprend) qu'il y avait à Jérusalem des exorcistes préposés pour chasser les démons des corps des possédés, c'est-à-dire, des hommes attaqués de maladies singulières, qu'on attribuit alors dans une grande partie de la terre à des génies malfaisans.

On chassait donc ces démons avec la véritable prononciation de Jehovah aujourd'hui perdue, & avec d'autres cérémonies aujourd'hui oubliées.

Cet exorcisme par Jehovah ou par les autres noms de Dieu, était encore en usage dans les premiers siècles de l'église. Origène, en disputant contre Celse, lui dit, N°. 262 : « Si, en invoquant Dieu, ou en jurant par lui, on le nomme le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, on fera certaines choses par ces noms, dont la nature & la force sont telles, que les démons se soumettent à ceux qui les prononcent ; mais si on le nomme d'un autre nom, comme Dieu de la mer bruyante, supplantateur, ces noms seront sans vertu. Le nom d'Israël traduit en grec ne pourra rien opérer ; mais prononcez-le en hébreu, avec les autres mots requis, vous opérerez la conjuration. »

Le même Origène, au nombre XIX, dit ces paroles remarquables : « Il y a des noms qui ont naturellement de la vertu, tels que sont ceux dont se servent les sages parmi les Egyptiens, les mages en Perse, les brachmanes dans l'Inde. Ce qu'on nomme magie n'est pas un art vain & chimérique, ainsi que le prétendent les stoiciens & les épicuriens : ni le nom de Sabaoth, ni celui d'Adonai, n'ont pas été faits pour des êtres créés ; mais ils appartiennent à une théologie mystérieuse qui se rapporte au Créateur ; delà vient la vertu de ces noms quand on les arrange & qu'on les prononce selon les règles, &c. »

Origène, en parlant ainsi, ne donne point son sentiment parti-

culier, il ne fait que rapporter l'opinion universelle. Toutes les religions alors connues admettaient une espèce de magie; & on distinguait la magie céleste & la magie infernale; la nécromancie & la théurgie; tout était prodige, divination, oracle. Les Perses ne niaient point les miracles des Egyptiens, ni les Egyptiens ceux des Perses. Dieu permettait que les premiers chrétiens fussent persuadés des oracles attribués aux sibylles, & leur laissait encore quelques erreurs peu importantes, qui ne corrompaient point le fonds de la religion.

Une chose encore fort remarquable, c'est que les chrétiens des deux premiers siècles avaient de l'horreur pour les temples, les autels & les simulacres. C'est ce qu'Origène avoue, N°. 347. Tout changea depuis avec la discipline, quand l'église reçut une forme constante.

*Quatrième question.*

Lorsqu'une fois une religion est établie légalement dans un état, les tribunaux sont tous occupés à empêcher qu'on ne renouvelle la plupart des choses qu'on faisait dans cette religion avant qu'elle fût publiquement reçue. Les fondateurs s'assemblaient en secret malgré les magistrats; on ne permet que les assemblées publiques sous les yeux de la loi, & toutes associations qui se dérobent à la loi sont défendues. L'ancienne maxime était qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes; la maxime opposée est reçue, quo c'est obéir à Dieu que de suivre les loix de l'état. On n'entendait parler que d'obsessions & de possessions; le diable était alors déchainé sur la terre; le diable ne sort plus aujourd'hui de sa demeure; les prodiges, les prédictions étaient alors nécessaires; on ne les admet plus. Un homme qui prédirait des calamités dans les places publiques, ferait mis aux petites-maisons. Les fondateurs recevaient secrètement l'argent des fidèles; un homme qui recueillirait de l'argent pour en disposer sans y être autorisé par la loi, ferait repris de justice. Ainsi, on ne se sert plus d'aucun des échaffauds qui ont servi à bâtir l'édifice,

*Cinquième question.*

Après notre sainte religion , qui sans doute est la seule bonne , quelle serait la moins mauvaise ?

Ne serait-ce pas la plus simple ? Ne serait-ce pas celle qui enseignerait beaucoup de morale & très-peu de dogmes ? celle qui tendrait à rendre les hommes justes , sans les rendre absurdes ? celle qui n'ordonnerait point de croire des choses impossibles , contradictoires , injurieuses à la Divinité , & pernicieuses au genre humain , & qui n'oserait point menacer des peines éternelles quiconque aurait le sens commun ? Ne serait-ce point celle qui ne soutiendrait pas sa croyance par des bourreaux , & qui n'inonderait pas la terre de sang pour des sophismes inintelligibles ? celle dans laquelle une équivoque , un jeu de mots & deux ou trois chartes supposées , ne feraient pas un souverain & un Dieu , d'un prêtre souvent incestueux , homicide & empoisonneur ? celle qui ne soumettrait pas les rois à ce prêtre ? celle qui n'enseignerait que l'adoration d'un Dieu , la justice , la tolérance & l'humanité ?

*Sixième question.*

On a dit que la religion des gentils était absurde en plusieurs points , contradictoire , pernicieuse ; mais ne lui a-t-on pas imputé plus de mal qu'elle n'en a fait , & plus de sottises qu'elle n'en a prêché ?

Car de voir Jupiter taureau ,  
Serpent , cygne , ou quelque autre chose ;  
Je ne trouve point cela beau ,  
Et ne m'étonne pas , si par fois on en cause.

*Prologue d'Amphitruon.*

Sans doute cela est fort impertinent ; mais qu'on me montre dans toute l'antiquité un temple dédié à Lédà , couchant avec un cygne ou avec un taureau ? Y a-t-il eu un sermon prêché dans

Athènes ou dans Rome , pour encourager les filles à faire des enfans avec des cygnes de leur basse-cour ? Les fables recueillies & ornées par Ovide sont-elles la religion ? ne ressemblent-elles pas à notre Légende dorée , à notre Fleur des saints ? Si quelque brame ou quelque derviche venait nous objecter l'histoire de Ste. Marie Egyptienne , laquelle n'ayant pas de quoi payer les matelots qui l'avaient conduite en Egypte , donna à chacun d'eux ce que l'on appelle des faveurs , en guise de monnoie , nous dirions au brame : Mon révérend père , vous vous trompez , notre religion n'est pas la Légende dorée.

Nous reprochons aux anciens leurs oracles , leurs prodiges : s'ils revenaient au monde , & qu'on pût compter les miracles de Notre-Dame de Lorette , & ceux de Notre-Dame d'Ephèse , en faveur de qui des deux ferait la balance du compte ?

Les sacrifices humains ont été établis chez presque tous les peuples , mais très-rarement mis en usage. Nous n'avons que la fille de Jephté & le roi Agag d'immolés chez les Juifs ; car Isaac & Jonathas ne le furent pas. L'histoire d'Iphigénie n'est pas bien avérée chez les Grecs. Les sacrifices humains sont très-rares chez les anciens Romains ; en un mot , la religion païenne a fait répandre très-peu de sang , & la nôtre en a couvert la terre. La nôtre est sans doute la seule bonne , la seule vraie , mais nous avons fait tant de mal par son moyen , que quand nous parlons des autres , nous devons être modestes.

#### *Septième question.*

Si un homme veut persuader sa religion à des étrangers , ou à ses compatriotes , ne doit-il pas s'y prendre avec la plus insinuante douceur , & la modération la plus engageante ? S'il commence par dire que ce qu'il annonce est démontré , il trouvera une foule d'incrédules ; s'il ose leur dire qu'ils ne rejettent sa doctrine qu'autant qu'elle condamne leurs passions , que leur cœur a corrompu leur esprit , qu'ils n'ont qu'une raison fautive & orgueilleuse , il les révolte , il les anime contre lui , il ruine lui-même ce qu'il veut établir.

Si



Si la religion qu'il annonce est vraie, l'emportement & l'infolence la rendront-ils plus vraie ? Vous mettez-vous en colère quand vous dites qu'il faut être doux , patient , bienfaisant , juste , remplir tous les devoirs de la société ? Non , car tout le monde est de votre avis. Pourquoi donc dites-vous des injures à votre frère quand vous lui prêchez une métaphysique mystérieuse ? C'est que son sens irrite votre amour-propre. Vous avez l'orgueil d'exiger que votre frère soumette son intelligence à la vôtre : l'orgueil humilié produit la colère ; elle n'a point d'autre source. Un homme blessé de vingt coups de fusil dans une bataille , ne se met point en colère ; mais un docteur blessé du refus d'un suffrage devient furieux & implacable.

*Huitième question.*

Ne faut-il pas soigneusement distinguer la religion de l'état & la religion théologique ? Celle de l'état exige que les imans tiennent des registres des circoncis ; les curés ou pasteurs , des registres des baptisés ; qu'il y ait des mosquées , des églises , des temples , des jours consacrés à l'adoration & au repos , des rites établis par la loi ; que les ministres de ces rites aient de la considération sans pouvoir ; qu'ils enseignent les bonnes mœurs au peuple , & que les ministres de la loi veillent sur les mœurs des ministres des temples. Cette religion de l'état ne peut en aucun tems causer aucun trouble.

Il n'en est pas ainsi de la religion théologique ; celle-ci est la source de toutes les sottises & de tous les troubles imaginables ; c'est la mère du fanatisme & de la discorde civile ; c'est l'ennemie du genre humain. Un bonze prétend que Fo est un Dieu , qu'il a été prêté par des faquins , qu'il est né d'un éléphant blanc , que chaque bonze peut faire un Fo avec des grimaces. Un talapoin dit que Fo était un saint homme , dont les bonzes ont corrompu la doctrine , & que c'est Sammonocodom qui est le vrai Dieu. Après cent argumens & cent démentis , les deux factions conviennent de s'en rapporter au dalay-lama qui demeure à trois

cents lieues de là , qui est immortel & même infallible. Les deux factions lui envoient une députation solennelle. Le dalay-lama commence , selon son divin usage , par leur distribuer sa chaise percée.

Les deux sectes rivales la reçoivent d'abord avec un respect égal , la font sécher au soleil , & l'enchâssent dans de petits chapelets qu'ils baissent dévotement Mais dès que le dalay-lama & son conseil ont prononcé au nom de Fo , voilà le parti condamné qui jette les chapelets au nez du vice-Dieu , & qui lui veut donner cent coups détrivières. L'autre parti défend son lama , dont il a reçu de bonnes terres ; tous deux se battent long-tems ; & quand ils sont las de s'exterminer , de s'assassiner , de s'empoisonner réciproquement , ils se disent encore de grossières injures ; & le dalay-lama en rit , & il distribue encore sa chaise percée à quiconque veut bien recevoir les déjections du bon père lama.



## R É S U R R E C T I O N .

*Section première.*

ON conte que les Egyptiens n'avaient bâti leurs pyramides que pour en faire des tombeaux , & que leurs corps embaumés par-dedans & par-dehors , attendaient que leurs âmes vinssent les ranimer au bout de mille ans. Mais si leurs corps devaient ressusciter , pourquoi la première opération des parfumeurs était-elle de leur percer le crâne avec un crochet , & d'en tirer la cervelle ? L'idée de ressusciter sans cervelle , fait soupçonner ( si on peut user de ce mot ) que les Egyptiens n'en avaient guère de leur vivant : mais il faut considérer que la plupart des anciens croyaient que l'âme est dans la poitrine. Et pourquoi l'âme est-elle dans la poitrine plutôt qu'ailleurs ? C'est qu'en effet dans tous nos sentimens un peu violens , on éprouve vers la région du cœur une dilatation ou un resserrement qui a fait penser que c'était là le logement de l'âme. Cette âme était quelque chose d'aérien ; c'était une figure légère qui se promenait où elle pouvait , jusqu'à ce qu'elle eût retrouvé son corps.

La croyance de la résurrection est beaucoup plus ancienne que les tems historiques. Athalide , fils de Mercure , pouvait mourir & ressusciter à son gré ; Esculape rendit la vie à Hippolite ; Hercule à Alceste. Pelops ayant été haché en morceaux par son père , fut ressuscité par les dieux. Platon raconte qu'Hérés ressuscita pour quinze jours seulement.

Les pharisiens , chez les Juifs , n'adoptèrent le dogme de la résurrection que très-long-tems après Platon.

Il y a dans les Actes des apôtres un fait bien singulier & bien digne d'attention. St. Jacques & plusieurs de ses compagnons conseillent à St. Paul d'aller dans le temple de Jérusalem , observer toutes les cérémonies de l'ancienne loi , tout chrétien qu'il était , afin que tous sachent , disent-ils , que tout ce qu'on dit de

*vous est faux : & que vous continuez de garder la loi de Moïse. C'est dire bien clairement : Allez mentir , allez vous parjurer , allez renier publiquement la religion que vous enseignez.*

St. Paul alla donc pendant sept jours dans le temple ; mais le septième il fut reconnu. On l'accusa d'y être venu avec des étrangers , & de l'avoir profané. Voici comment il se tira d'affaire.

*Or Paul sachant qu'une partie de ceux qui étaient là , étaient saducéens , & l'autre pharisiens , il s'écria dans l'assemblée : Mes frères , je suis pharisien & fils de pharisien ; c'est à cause de l'espérance d'une autre vie , & de la résurrection des morts , que l'on veut me condamner (a). Il n'avait point du tout été question de la résurrection des morts dans toute cette affaire ; Paul ne le disait que pour animer les pharisiens & les saducéens les uns contre les autres.*

§. 7. *Paul ayant parlé de la sorte , il s'émut une dissension entre les pharisiens & les saducéens ; & l'assemblée fut divisée.*

§. 8. *Car les saducéens disent qu'il n'y a ni résurrection , ni ange , ni esprit ; au lieu que les pharisiens reconnaissent & l'un & l'autre , &c.*

On a prétendu que Job , qui est très-ancien , connaissait le dogme de la résurrection. On cite ces paroles : *Je sais que mon rédempteur est vivant , & qu'un jour sa rédemption s'élèvera sur moi , ou que je me relèverai de la poussière ; que ma peau reviendra ; que je verrai encore Dieu dans ma chair.*

Mais plusieurs commentateurs entendent par ces paroles , que Job espère qu'il relèvera bientôt de maladie , & qu'il ne demeurera pas toujours couché sur la terre , comme il l'était. La suite prouve assez que cette explication est la véritable ; car il s'écrie le moment d'après à ses faux & durs amis : *Pourquoi donc dites-vous , Persecutons-le , ou bien , parce que vous direz , parce*

(a) Actes des apôtres , chap. XXIII , v. 6 , 7 , 8.

*que nous l'avons persécuté.* Cela ne veut-il pas dire évidemment : Vous vous repentirez de m'avoir offensé, quand vous me reverrez dans mon premier état de santé & d'opulence ? Un malade qui dit, je me lèverai, ne dit pas, je ressusciterai. Donner des sens forcés à des passages clairs, c'est le sûr moyen de ne jamais s'entendre, ou plutôt d'être regardé comme des gens de mauvaise foi par les honnêtes gens.

St. Jérôme ne place la naissance de la secte des pharisiens que très-peu de tems avant Jesus-Christ. Le rabbin Hillel passe pour le fondateur de la secte pharisienne ; & cet Hillel était contemporain de Gamaliel le maître de St. Paul.

Plusieurs de ces pharisiens croyaient que ces Juifs seuls ressusciteraient, & que le reste des hommes n'en valait pas la peine. D'autres ont soutenu qu'on ne ressusciterait que dans la Palestine, & que les corps de ceux qui auront été enterrés ailleurs, seront secrètement transportés auprès de Jérusalem pour s'y rejoindre à leur ame. Mais St. Paul, écrivant aux habitans de Thessalonique, leur a dit que le *second avènement de Jesus-Christ est pour eux & pour lui ; qu'ils en seront témoins.*

*Ÿ. 16. Car aussitôt que le signal aura été donné par l'archange, & par le son de la trompette de Dieu, le Seigneur lui-même descendra du ciel, & ceux qui seront morts en Jesus-Christ ressusciteront les premiers.*

*Ÿ. 17. Puis nous autres qui sommes vivans, & qui serons demeurés jusqu'alors, nous serons emportés avec eux dans les nues pour aller au-devant du Seigneur au milieu de l'air, & ainsi nous vivrons pour jamais avec le Seigneur (b).*

Ce passage important ne prouve-t-il pas évidemment que les premiers chrétiens comptaient voir la fin du monde, comme en effet elle est prédite dans St. Luc, pour le tems même que St. Luc vivait ? S'ils ne virent point cette fin du monde, si

(b) 1. éplt. aux Theff. chap. IV.

personne ne ressuscita pour lors, ce qui est différé n'est pas perdu.

St. Augustin croit que les enfans, & même les enfans morts-nés, ressusciteront dans l'âge de la maturité. Les Origène, les Jérôme, les Athanase, les Basile, n'ont pas cru que les femmes dussent ressusciter avec leur sexe.

Enfin, on a toujours disputé sur ce que nous avons été, sur ce que nous sommes, & sur ce que nous serons.

*Seslion seconde,*

Le père Mallebranche prouve la résurrection par les chenilles qui deviennent papillons. Cette preuve, comme on voit, est aussi légère que les ailes des insectes dont il l'emprunte. Des penseurs qui calculent, font des objections arithmétiques contre cette vérité si bien prouvée. Ils disent que les hommes & les autres animaux sont réellement nourris & reçoivent leur croissance de la substance de leurs prédécesseurs. Le corps d'un homme réduit en poussière, répandu dans l'air & retombant sur la surface de la terre, devient légume ou froment. Ainsi Caïn mangea une partie d'Adam; Enoch se nourrit de Caïn, Irad d'Enoch, Maviael de Srad, Mathusalem de Maviael, & il se trouve qu'il n'y a aucun de nous qui n'ait avalé une petite portion de notre premier père. C'est pourquoi on a dit que nous étions tous anthropophages. Rien n'est plus sensible après une bataille; non seulement nous tuons nos frères; mais au bout de deux ou trois ans, nous les avons tous mangés quand on a fait les moissons sur le champ de bataille; nous serons aussi mangés sans difficulté à notre tour. Or, quand il faudra ressusciter, comment rendrons-nous à chacun le corps qui lui appartenait, sans perdre du nôtre?

Voilà ce que disent ceux qui se défont de la résurrection, mais les ressusciteurs leur ont répondu très-pertinemment.

Un rabbin, nommé Samai, démontre la résurrection par ce passage de l'Exode. *J'ai apparu à Abraham, à Isaac & à*

*Jacob ; & je leur ai promis avec serment de leur donner la terre de Canaan. Or, Dieu, malgré son serment, dit ce grand rabbin, ne leur donna point cette terre ; donc ils ressusciteront pour en jouir, afin que le serment soit accompli.*

Le profond philosophe Dom Calmet trouve dans les vampires une preuve bien plus concluante. Il a vu de ces vampires qui sortaient des cimetières pour aller sucer le sang des gens endormis ; il est clair qu'ils ne pouvaient sucer le sang des vivans s'ils étaient encore morts ; donc ils étaient ressuscités ; cela est péremptoire.

Une chose encore certaine, c'est que tous les morts, au jour du jugement, marcheront sous la terre comme des taupes, à ce que dit le Talmud, pour aller comparaître dans la vallée de Josaphat, qui est entre la ville de Jérusalem & le mont des Oliviers. On sera fort pressé dans cette vallée ; mais il n'y a qu'à réduire les corps proportionnellement, comme les diables de Milton dans la salle du Pandémonium.

Cette résurrection se fera au son de la trompette, à ce que dit St. Paul. Il faudra nécessairement qu'il y ait plusieurs trompettes ; car le tonnerre lui-même ne s'entend guère plus de trois ou quatre lieues à la ronde. On demande combien il y aura de trompettes, les théologiens n'ont pas encore fait ce calcul ; mais ils le feront.

Les Juifs disent que la reine Cléopâtre, qui sans doute croyait la résurrection comme toutes les dames de ces tems-là, demanda à un pharisien si on ressusciterait tout nu. Le docteur lui répondit qu'on serait très-bien habillé, par la raison que le bled qu'on sème, étant mort en terre, ressuscite en épi avec une robe & des barbes. Ce rabbin était un théologien excellent. Il raisonnait comme Dom Calmet.



S A L O M O N.

**LE** nom de Salomon a toujours été révérend dans l'Orient. Les ouvrages qu'on croit de lui, les annales des Juifs, les fables des Arabes, ont porté sa renommée jusqu'aux Indes. Son règne est la grande époque des Hébreux.

Il était le troisième roi de la Palestine. Le premier livre des rois dit que sa mère Betzabée obtint de David qu'il fit couronner Salomon son fils au lieu de son aîné Adonias. Il n'est pas surprenant qu'une femme complice de la mort de son premier mari, ait eu assez d'artifice pour faire donner l'héritage au fruit de son adultère, & pour faire déshériter le fils légitime, qui de plus était l'aîné.

C'est une chose très-remarquable que le prophète Nathan, qui était venu reprocher à David son adultère, le meurtre d'Urie, le mariage qui suivit ce meurtre, fut le même qui depuis seconda Betzabée pour mettre sur le trône Salomon, né de ce mariage sanguinaire & infame. Cette conduite, à ne raisonner que selon *la chair*, prouverait que ce prophète Nathan avait, selon les tems, deux poids & deux mesures. Le livre même ne dit pas que Nathan reçut une mission particulière de Dieu pour faire déshériter Adonias. S'il en eut une, il faut la respecter. Mais nous ne pouvons admettre que ce que nous trouvons écrit.

Adonias, exclus du trône par Salomon, lui demanda pour toute grace, qu'il lui permit d'épouser Abisag, cette jeune fille qu'on avait donnée à David pour le réchauffer dans sa vieillesse.....

Saül, qui ne possédait d'abord dans ses états que deux épées, eut bientôt une armée de trois cent trente mille hommes. Jamais le sultan des Turcs n'a eu de si nombreuses armées; il y avait là  
de



de quoi conquérir la terre. Ces contradictions semblent exclure tout raisonnement : mais ceux qui veulent raisonner trouvent difficile que David, qui succède à Saül vaincu par les Philistins, ait pu pendant son administration fonder un vaste empire.....

Grotius prétend que l'Ecclésiaste fut écrit sous Zorobabel. On fait avec quelle liberté l'auteur s'exprime ; on fait qu'il dit *que les hommes n'ont rien de plus que les bêtes ; qu'il vaut mieux n'être pas né que d'exister ; qu'il n'y a point d'autre vie ; qu'il n'y a rien de bon que de se réjouir dans ses œuvres avec celle qu'on aime.*

Il se pourrait faire que Salomon eût tenu de tels discours à quelques unes de ses femmes ; on prétend que ce sont des objections qu'il se fait ; mais ces maximes , qui ont l'air un peu libertin , ne ressemblent point du tout à des objections ; & c'est se moquer du monde, d'entendre dans un auteur le contraire de ce qu'il dit.

Au reste , plusieurs pères ont prétendu que Salomon avait fait pénitence ; ainsi on peut lui pardonner.....

Pourquoi le Cantique des Cantiques sera-t-il plus sacré pour nous que les fables du Talmud ? C'est , dit-on , que nous l'avons compris dans le canon des Hébreux : & qu'est-ce que ce canon ? C'est un recueil d'ouvrages authentiques. Eh bien ! un ouvrage, pour être authentique, est-il divin ? Une histoire des roitelets de Juda & de Sichem , par exemple , est-elle autre chose qu'une histoire ? Voilà un étrange préjugé. Nous avons les Juifs en horreur , & nous voulons que tout ce qui a été écrit par eux & recueilli par nous , porte l'empreinte de la divinité. Il n'y a jamais eu de contradiction si palpable.





## S E C T E.

**T**OUTE secte, en quelque genre que ce puisse être, est le ralliement du doute & de l'erreur. Scotistes, thomistes, réaux, nominaux, papistes, calvinistes, molinistes, jansénistes, ne font que des noms de guerre.

Il n'y a point de secte en géométrie ; on ne dit point un euclidien, un archimédien.

Quand la vérité est évidente, il est impossible qu'il s'élève des partis & des factions. Jamais on n'a disputé s'il fait jour à midi.

La partie de l'astronomie qui détermine le cours des astres & le retour des éclipses, étant une fois connue, il n'y a plus de dispute chez les astronomes.

On ne dit point en Angleterre : je suis newtonien, je suis lockien, halleyen ; pourquoi ? parce que quiconque a lu, ne peut refuser son consentement aux vérités enseignées par ces trois grands hommes. Plus Newton est révééré, moins on s'intitule newtonien ; ce mot supposerait qu'il y a des anti-newtoniens en Angleterre. Nous avons peut-être encore quelques cartésiens en France ; c'est uniquement parce que le système de Descartes est un tissu d'imaginations erronées & ridicules.

Il en est de même dans le petit nombre de vérités de fait qui sont bien constatées. Les actes de la Tour de Londres ayant été authentiquement recueillis par Rymer, il n'y a point de rymériens, parce que personne ne s'avise de combattre ce recueil. On n'y trouve ni contradictions, ni absurdités, ni prodiges, rien qui révolte la raison, rien, par conséquent, que des sectaires s'efforcent de soutenir ou de renverser par des raisonnemens absurdes. Tout le monde convient donc que les actes de Rymer sont dignes de foi.

Vous êtes mahométan ; donc il y a des gens qui ne le sont pas ; donc vous pourriez bien avoir tort.

Quelle serait la religion véritable, si le christianisme n'existait pas ? c'est celle dans laquelle il n'y a point de sectes ; celle dans laquelle tous les esprits s'accordent nécessairement.

Or, dans quel dogme tous les esprits se sont-ils accordés ? Dans l'adoration d'un Dieu & dans la probité. Tous les philosophes de la terre qui ont eu une religion, dirent dans tous les tems : Il y a un Dieu, & il faut être juste. Voilà donc la religion universelle établie dans tous les tems & chez tous les hommes.

Le point dans lequel ils s'accordent tous est donc vrai, & les systèmes par lesquels ils diffèrent sont donc faux.

Ma secte est la meilleure, me dit un brame ; mais, mon ami, si ta secte est bonne, elle est nécessaire ; car si elle n'était pas absolument nécessaire, tu n'avoueras qu'elle serait inutile : si elle est absolument nécessaire, elle l'est à tous les hommes ; comment donc se peut-il faire que tous les hommes n'aient pas ce qui leur est absolument nécessaire ? Comment se peut-il que le reste de la terre se moque de toi & de ton Brama ?

Lorsque Zoroastre, Hermès, Orphée, Minos, & tous les grands hommes disent : Adorons Dieu, & soyons justes, personne ne rit ; mais toute la terre siffle celui qui prétend qu'on ne peut plaire à Dieu qu'en tenant à sa mort une queue de vache, & celui qui veut qu'on se fasse couper un bout du prépuce, & celui qui consacre des crocodiles & des oignons, & celui qui attache le salut éternel à des os de morts qu'on porte sous sa chemise, ou à une indulgence plénière qu'on achète à Rome pour deux sous & demi.

D'où vient ce concours universel de risée & de sifflets d'un bout de l'univers à l'autre ? Il faut bien que les choses dont tout le monde se moque, ne soient pas d'une vérité bien évidente. Que dirions-nous d'un secrétaire de Séjan, qui dédia à Pétrope un livre d'un style ampoulé, intitulé : *La Vérité des oracles sibyllins prouvée par les faits* ?

G g g 2

Ce secretaire vous prouve d'abord qu'il était nécessaire que Dieu envoyât sur la terre plusieurs sibylles l'une après l'autre ; car il n'avait pas d'autres moyens d'instruire les hommes. Il est démontré que Dieu parlait à ces sibylles : car le mot de *sibylle* signifie *conseil de Dieu*. Elles devaient vivre long-tems ; car c'est bien le moins que des personnes à qui Dieu parle, aient ce privilège. Elles furent au nombre de douze ; car ce nombre est sacré. Elles avaient certainement prédit tous les événemens du monde ; car Tarquin le Superbe acheta trois de leurs livres cent écus, d'une vieille. Quel incrédule, ajoute le secretaire, osera nier tous ces faits évidens qui se sont passés dans un coin à la face de toute la terre ? Qui pourra nier l'accomplissement de leurs prophéties ? Virgile lui-même n'a-t-il pas cité les prédictions des sibylles ? Si nous n'avons pas les premiers exemplaires des livres sibyllins, écrits dans un tems où l'on ne savait ni lire ni écrire, n'en avons-nous pas des copies authentiques ? Il faut que l'impiété se taise devant ces preuves. Ainsi parlait Houtevillus à Séjan. Il espérait avoir une place d'augure, qui lui vaudrait cinquante mille livres de rente ; & il n'eut rien.

Ce que ma secte enseigne est obscur, je l'avoue, dit un fanatique : & c'est en vertu de cette obscurité qu'il la faut croire ; car elle dit elle-même qu'elle est pleine d'obscurités. Ma secte est extravagante, donc elle est divine ; car comment ce qui paraît si fou aurait-il été embrassé par tant de peuples, s'il n'y avait pas du divin ? C'est précisément comme l'Alcoran, que les Sonmites disent avoir un visage d'ange & un visage de bête : ne foyez pas scandalisés du musle de la bête, & révérez la face de l'ange. Ainsi parle cet insensé ; mais un fanatique d'une autre secte répond à ce fanatique : C'est toi qui es la bête, & c'est moi qui suis l'ange.

Or, qui jugera ce procès ? Qui décidera entre ces deux énergumènes ? L'homme raisonnable, impartial, savant d'une science qui n'est pas celle des mots, l'homme dégagé des préjugés, & amateur de la vérité & de la justice, l'homme enfin qui n'est pas bête, & qui ne croit point être ange.

## S E N S C O M M U N .

Il y a quelquefois dans les expressions vulgaires une image de ce qui se passe au fond du cœur de tous les hommes. *Sensus communis* signifiait chez les Romains non seulement sens commun, mais humanité, sensibilité. Comme nous ne valons pas les Romains, ce mot ne dit chez nous que la moitié de ce qu'il faisait chez eux. Il ne signifie que le bon sens, raison grossière, raison commencée, première notion des choses ordinaires, état mitoyen entre la stupidité & l'esprit. *Cet homme n'a pas le sens commun*, est une grosse injure. *Cet homme a le sens commun*, est une injure aussi ; cela veut dire qu'il n'est pas tout-à-fait stupide, & qu'il manque de ce qu'on appelle esprit. Mais d'où vient cette expression, sens commun, si ce n'est des sens ? Les hommes, quand ils inventèrent ce mot, faisaient l'aveu que rien n'entrait dans l'ame que par les sens ; autrement, auraient-ils employé le mot de sens pour signifier le raisonnement commun ?

On dit quelquefois : le sens commun est fort rare ; que signifie cette phrase ? que, dans plusieurs hommes, raison commencée est arrêtée dans ses progrès par quelques préjugés ; que tel homme qui juge très-sainement dans une affaire, se trompera toujours grossièrement dans une autre. Cet Arabe, qui fera d'ailleurs un bon calculateur, un savant chymiste, un astronome exact, croira cependant que Mahomet a mis la moitié de la lune dans sa manche.

Pourquoi ira-t-il au-delà du sens commun dans les trois sciences dont je parle, & fera-t-il au-dessous du sens commun quand il s'agira de cette moitié de lune ? C'est que dans les premiers cas il a vu avec ses yeux, il a perfectionné son intelligence ; & dans le second, il a vu par les yeux d'autrui, il a fermé les siens, il a perverti le sens commun qui est en lui.

Comment cet étrange renversement d'esprit peut-il s'opérer ? Comment les idées qui marchent d'un pas si régulier & si ferme

dans la cervelle sur un grand nombre d'objets , peuvent-elles clocher si misérablement sur un autre mille fois plus palpable , & plus aisé à comprendre ? Cet homme a toujours en lui les mêmes principes d'intelligence ; il faut donc qu'il ait un organe vicié , comme il arrive quelquefois que le gourmet le plus fin peut avoir le goût dépravé sur une espèce particulière de nourriture.

Comment l'organe de cet Arabe qui voit la moitié de la lune dans la manche de Mahomet est-il vicié ? C'est par la peur. On lui a dit que s'il ne croyait pas à cette manche , son ame , immédiatement après sa mort , en passant sur le pont Aigu tomberait pour jamais dans l'abyme ; on lui a dit bien pis : si jamais vous doutez de cette manche , un derviche vous traitera d'impie ; un autre vous prouvera que vous êtes un insensé qui , ayant tous les motifs possibles de crédibilité , n'avez pas voulu soumettre votre raison superbe à l'évidence ; un troisième vous défèrera au petit divan d'une petite province , & vous ferez légalement empalé.

Tout cela donne une terreur panique au bon Arabe , à sa femme , à sa sœur , à toute la petite famille. Ils ont du bon sens sur tout le reste ; mais sur cet article leur imagination est blessée , comme celle de Pascal , qui voyait continuellement un précipice auprès de son fauteuil. Mais notre Arabe croit-il en effet à la manche de Mahomet ? non ; il fait des efforts pour croire ; il dit : cela est impossible , mais cela est vrai ; je crois ce que je ne crois pas. Il se forme dans sa tête , sur cette manche , un chaos d'idées qu'il craint de débrouiller ; & c'est véritablement n'avoir pas le sens commun.



## S E N S A T I O N .

**L**Es huitres ont, dit-on, deux sens, les taupes quatre, les autres animaux, comme les hommes, cinq; quelques personnes en admettent un sixième; mais il est évident que la sensation voluptueuse, dont ils veulent parler, se réduit au sentiment du tact, & que cinq sens sont notre partage. Il nous est impossible d'en imaginer par-delà, & d'en désirer.

Il se peut que dans d'autres globes on ait des sens dont nous n'avons pas d'idée; il se peut que le nombre des sens augmente de globe en globe, & que l'être qui a des sens innombrables & parfaits soit le terme de tous les êtres.

Mais nous autres, avec nos cinq organes, quel est notre pouvoir? Nous sentons toujours malgré nous, & jamais parce que nous le voulons; il nous est impossible de ne pas avoir la sensation que notre nature nous destine, quand l'objet nous frappe. Le sentiment est dans nous; mais il ne peut en dépendre. Nous le recevons; & comment le recevons-nous? On sait assez qu'il n'y a aucun rapport entre l'air battu, & des paroles qu'on me chante, & l'impression que ces paroles font dans mon cerveau.

Nous sommes étonnés de la pensée; mais le sentiment est tout aussi merveilleux. Un pouvoir divin éclate dans la sensation du dernier des insectes comme dans le cerveau de Newton. Cependant, que mille animaux meurent sous nos yeux, vous n'êtes point inquiets de ce que deviendra leur faculté de sentir, quoique cette faculté soit l'ouvrage de l'Être des êtres; vous les regardez comme des machines de la nature, nées pour périr & pour faire place à d'autres.

Pourquoi & comment leur sensation subsisterait-elle, quand ils n'existent plus? Quel besoin l'Auteur de tout ce qui est, aurait-il de conserver des propriétés dont le sujet est détruit?

Il vaudrait autant dire que le pouvoir de la plante nommée *sensitive*, de retirer ses feuilles vers ses branches, subsiste encore quand la plante n'est plus. Vous allez sans doute demander comment la sensation des animaux périssant avec eux, la pensée de l'homme ne périra pas ? je ne peux répondre à cette question ; je n'en fais pas assez pour la résoudre. L'Auteur éternel de la sensation & de la pensée sait seul comment il la donne, & comment il la conserve.

Toute l'antiquité a maintenu, que rien n'est dans notre entendement qui n'ait été dans nos sens. Descartes, dans ses romans, prétendit que nous avions des idées métaphysiques avant de connaître le tetton de notre nourrice ; une faculté de théologie proscrivit ce dogme, non parce que c'était une erreur, mais parce que c'était une nouveauté : ensuite elle adopta cette erreur parce qu'elle était détruite par Locke, philosophe anglais, & qu'il fallait bien qu'un Anglais eût tort. Enfin après avoir changé si souvent d'avis, elle est revenue à proscrire cette ancienne vérité, que les sens sont les portes de l'entendement ; elle a fait comme les gouvernemens obérés, qui tantôt donnent cours à certains billets, & tantôt les décrient ; mais depuis longtemps personne ne veut des billets de cette faculté.

Toutes les facultés du monde n'empêcheront jamais les philosophes de voir que nous commençons par sentir, & que notre mémoire n'est qu'une sensation continuée. Un homme qui naît privé de ses cinq sens, serait privé de toute idée, s'il pouvait vivre. Les notions métaphysiques ne viennent que par les sens ; car comment mesurer un cercle ou un triangle, si on n'a pas vu ou touché un cercle & un triangle ? comment se faire une idée imparfaite de l'infini, qu'en reculant des bornes ? & comment retrancher des bornes, sans en avoir vu ou senti ?

La sensation enveloppe toutes nos facultés, dit un grand philosophe ( page 128 , tome II , traité des sensations ).

Que conclure de tout cela ? Vous qui lisez & qui pensez , concluez.

Les



Les Grecs avaient inventé la faculté *Psyché* pour les sensations , & la faculté *Nous* pour les pensées. Nous ignorons malheureusement ce que c'est que ces deux facultés ; nous les avons , mais leur origine ne nous en est pas plus connue qu'à l'huître , à l'ortie de mer , au polype , aux vermicelleux & aux plantes. Par quelle mécanique inconcevable le sentiment est-il dans tout mon corps , & la pensée dans ma seule tête ? Si on vous coupe la tête , il n'y a pas d'apparence que vous puissiez alors résoudre un problème de géométrie : cependant votre glande pinéale , votre corps calleux , dans lesquels vous logez votre ame , subsistent long-tems sans altération ; votre tête coupée est si pleine d'esprits animaux , que souvent elle bondit après avoir été séparée de son tronc : il semble qu'elle devrait avoir dans ce moment des idées très-vives , & ressembler à la tête d'Orphée , qui faisait encore de la musique , & qui chantait Euridice quand on la jetait dans les eaux de l'Ebre.

Si vous ne pensez pas , quand vous n'avez plus de tête , d'où vient que votre cœur est sensible quand il est arraché ?

Vous sentez , dites-vous , parce que tous les nerfs ont leur origine dans le cerveau ; & cependant si on vous a trépané , & si on vous brûle le cerveau , vous ne sentez rien. Les gens qui savent les raisons de tout cela sont bien habiles.



S O N G E S.

*SOMNIA quæ ludum animos volitantibus umbris,  
Non delubra deum nec ab æthere numina mittunt,  
Sed sua quisque facit.*

Mais comment tous les sens étant morts dans le sommeil, y en a-t-il un interne qui est vivant ? comment vos yeux ne voyant plus, vos oreilles n'entendant rien, voyez-vous cependant & entendez-vous dans vos rêves ? Le chien est à la chasse en songe, il aboie, il suit sa proie, il est à la curée. Le poète fait des vers en dormant. Le mathématicien voit des figures ; le métaphysicien raisonne bien ou mal : on en a des exemples frappans.

Sont-ce les seuls organes de la machine qui agissent ? est-ce l'ame pure, qui, soustraite à l'empire des sens, jouit de ses droits en liberté ?

Si les organes seuls produisent les rêves de la nuit, pourquoi ne produiront-ils pas seuls les idées du jour ? Si l'ame pure, tranquille dans le repos des sens, agissant par elle-même, est l'unique cause, le sujet unique de toutes les idées que vous avez en dormant, pourquoi toutes ces idées sont-elles presque toujours irrégulières, déraisonnables, incohérentes ? Quoi ! c'est dans le tems où cette ame est le moins troublée, qu'il y a plus de trouble dans toutes ses imaginations ? elle est en liberté, & elle est folle ? si elle était née avec des idées métaphysiques, comme l'ont dit tant d'écrivains qui rêvaient les yeux ouverts, ses idées pures & lumineuses de l'être, de l'infini, de tous les premiers principes, devraient se réveiller en elle avec la plus grande énergie quand son corps est endormi : on ne serait jamais bon philosophe qu'en songe.

Quelque système que vous embrassiez, quelques vains efforts que vous fassiez pour vous prouver que la mémoire remue votre

cerveau, & que votre cerveau remue votre ame, il faut que vous conveniez que toutes vos idées vous viennent dans le sommeil sans vous, & malgré vous : votre volonté n'y a aucune part. Il est donc certain que vous pouvez penser sept ou huit heures de suite, sans avoir la moindre envie de penser, & sans même être sûr que vous pensez. Pesez cela, & tâchez de deviner ce que c'est que le composé de l'animal.

Les songes ont toujours été un grand objet de superstition ; rien n'était plus naturel. Un homme vivement touché de la maladie de sa maîtresse, songe qu'il la voit mourante ; elle meurt le lendemain ; donc les dieux lui ont prédit sa mort.

Un général d'armée rêve qu'il gagne une bataille ; il la gagne en effet ; les dieux l'ont averti qu'il ferait vainqueur.

On ne tient compte que des rêves qui ont été accomplis, on oublie les autres. Les songes font une grande partie de l'histoire ancienne, aussi bien que les oracles.

La Vulgate traduit ainsi la fin du vers. 26, du chap. XIX, du Lévitique : *Vous n'observerez point les songes*. Mais le mot *songe* n'est point dans l'hébreu : & il serait assez étrange qu'on réprochât l'observation des songes dans le même livre où il est dit que Joseph devint le bienfaiteur de l'Egypte & de sa famille, pour avoir expliqué trois songes.

L'explication des rêves était une chose si commune, qu'on ne se bornait pas à cette intelligence ; il fallait encore deviner quelquefois ce qu'un autre homme avait rêvé. Nabuchodonosor ayant oublié un songe qu'il avait fait, ordonna à ses mages de le deviner, & les menaça de mort s'ils n'en venaient pas à bout ; mais le juif Daniel, qui était de l'école des mages, leur sauva la vie en devinant quel était le songe du roi, & en l'interprétant. Cette histoire & beaucoup d'autres pourraient servir à prouver que la loi des Juifs ne défendait pas l'oneiromancie, c'est-à-dire, la science des songes.

S U P E R S T I T I O N .

*Chapitre tiré de Cicéron , de Sénèque & de Plutarque.*

**P**RESQUE tout ce qui va au-delà de l'adoration d'un Être suprême , & de la soumission du cœur à ses ordres éternels , est superstition. C'en est une très-dangereuse que le pardon des crimes attaché à certaines cérémonies.

*Et nigras maculant pecudes , & manibus divinis  
In ferias mittunt.*

*O faciles nimium qui tristia crimina cordis ,  
Fluminibus tolli posse putatis aquas !*

Vous pensez que Dieu oubliera votre homicide , si vous vous baignez dans un fleuve , si vous immolez une brebis noire , & si on prononce sur vous des paroles. Un second homicide vous fera donc pardonné au même prix , & ainsi un troisième , & cent meurtres ne vous coûteront que cent brebis noires & cent ablutions ? Faites mieux , misérables humains ! point de meurtres & point de brebis noires.

Quelle infame idée d'imaginer qu'un prêtre d'Isis & de Cibèle , en jouant des cimbales & des castagnettes , vous réconciliera avec la Divinité ! Et qu'est-il donc ce prêtre de Cibèle , cet eunuque errant qui vit de vos faiblesses , pour s'établir médiateur entre le ciel & vous ? Quelles patentes a-t-il reçues de Dieu ? Il reçoit de l'argent de vous pour marmotter des paroles , & vous pensez que l'Être des êtres ratifie les paroles de ce charlatan ?

Il y a des superstitions innocentes : vous dansez les jours de fête en l'honneur de Diane ou de Pomone , ou de quelqu'un de ces dieux secondaires dont votre calendrier est rempli : à la bonne heure. La danse est très-agréable ; elle est utile au corps ; elle réjouit l'âme ; elle ne fait de mal à personne , mais n'allez

pas croire que Pomone & Vertumne vous sachent beaucoup de gré d'avoir sauté en leur honneur , & qu'ils vous punissent d'y avoir manqué. Il n'y a d'autre Pomone ni d'autre Vertumne , que la bêche & le hoyau du jardinier. Ne soyez pas assez imbécilles pour croire que votre jardin sera grêlé si vous avez manqué de danser la *pirrique* ou la *cordace*.

Il y a peut-être une superstition pardonnable & même encourageante à la vertu ; c'est celle de placer parmi les dieux les grands hommes qui ont été les bienfaiteurs du genre humain. Il serait mieux sans doute de s'en tenir à les regarder simplement comme des hommes vénérables ; & sur-tout de tâcher de les imiter. Vénérez sans culte , un Solon , un Thalès , un Pythagore ; mais n'adorez pas un Hercule pour avoir nettoyé les écuries d'Augias , & pour avoir couché avec cinquante filles dans une nuit.

Gardez-vous sur-tout d'établir un culte pour des gredins qui n'ont eu d'autre mérite que l'ignorance , l'enthousiasme & la crasse , qui se sont fait un devoir & une gloire de l'oisiveté & de la gueuserie ; ceux qui , au moins , ont été inutiles pendant leur vie , méritent-ils l'apothéose après leur mort ?

Remarquez que les tems les plus superstitieux ont toujours été ceux des plus horribles crimes.

### *Section seconde.*

Le superstitieux est au frippon ce que l'esclave est au tyran. Il y a plus encore ; le superstitieux est gouverné par le fanatique , & le devient. La superstition née dans le paganisme , adoptée par le judaïsme , infecta l'église chrétienne dès les premiers tems. Tous les pères de l'église , sans exception , crurent au pouvoir de la magie. L'église condamna toujours la magie , mais elle y crut toujours : elle n'excommunia point les forciers comme des fous qui étaient trompés , mais comme des hommes qui étaient réellement en commerce avec les diables.

Aujourd'hui la moitié de l'Europe croit que l'autre a été longtemps & est encore superstitieuse. Les protestans regardent les reliques, les indulgences, les macérations, les prières pour les morts, l'eau bénite, & presque tous les rites de l'église romaine, comme une démenée superstitieuse. La superstition, selon eux, consiste à prendre des pratiques inutiles pour des pratiques nécessaires. Parmi les catholiques romains il y en a de plus éclairés que leurs ancêtres, qui ont renoncé à beaucoup de ces usages autrefois sacrés ; & ils se défendent sur les autres qu'ils ont conservés, en disant : ils sont indifférens, & ce qui n'est qu'indifférent ne peut être un mal.

Il est difficile de remarquer les bornes de la superstition. Un Français, voyageant en Italie, trouve presque tout superstitieux, & ne se trompe guère. L'archevêque de Cantorbéri prétend que l'archevêque de Paris est superstitieux ; les presbytériens font le même reproche à M. de Cantorbéri, & sont à leur tour traités de superstitieux par les quakers, qui sont les plus superstitieux de tous aux yeux des autres chrétiens.

Personne ne convient donc chez les sociétés chrétiennes de ce que c'est que la superstition. La secte qui semble le moins attaquée de cette maladie de l'esprit est celle qui a le moins de rites. Mais si, avec un peu de cérémonies, elle est fortement attachée à une croyance absurde, cette croyance absurde équivaut, elle seule, à toutes les pratiques superstitieuses observées depuis Simon le magicien, jusqu'au curé Gaufrédy.

Il est donc évident que c'est le fond de la religion d'une secte, qui passe pour superstition chez une autre secte.

Les musulmans accusent toutes les sociétés chrétiennes, & en sont accusés. Qui jugera ce grand procès ? Sera-ce la raison ? Mais chaque secte prétend avoir la raison de son côté. Ce sera donc la force qui jugera, en attendant que la raison pénètre dans un assez grand nombre de têtes pour désarmer la force.

Par exemple, il a été un tems dans l'Europe chrétienne où il

n'était pas permis à de nouveaux époux de jouir des droits du mariage , sans avoir acheté ce droit de l'évêque & du curé.

Quiconque dans son testament ne laissait pas une partie de son bien à l'église , était excommunié & privé de la sépulture. Cela s'appellait mourir déconfes , c'est-à-dire , ne confessant pas la religion chrétienne. Et quand un chrétien mourait intestat , l'église relevait le mort de cette excommunication , en faisant un testament pour lui , en stipulant , & en se faisant payer le legs pieux que le défunt aurait dû faire.

C'est pourquoi le pape Grégoire IX , & St. Louis , ordonnèrent après le concile de Narbonne tenu en 1235 , que tout testament auquel on n'aurait pas appelé un prêtre serait nul , & le pape décerna que le testateur & le notaire seraient excommuniés.

La taxe des péchés fut encore , s'il est possible , plus scandaleuse. C'était la force qui soutenait toutes ces loix auxquelles se soumettait la superstition des peuples ; & ce n'est qu'avec le tems que la raison fit abolir ces honteuses vexations , dans le tems qu'elle en laissait subsister tant d'autres.

Jusqu'à quel point la politique permet-elle qu'on ruine la superstition ? Cette question est très-épineuse ; c'est demander jusqu'à quel point on doit faire la ponction à un hydropique , qui peut mourir dans l'opération. Cela dépend de la prudence du médecin.

Peut-il exister un peuple libre de tons préjugés superstitieux ? C'est demander : Peut-il exister un peuple de philosophes ? On dit qu'il n'y a nulle superstition dans la magistrature de la Chine. Il est vraisemblable qu'il n'en restera aucune dans la magistrature de quelques villes d'Europe.

Alors ces magistrats empêcheront que la superstition du peuple ne soit dangereuse. L'exemple de ces magistrats n'éclairera pas la canaille ; mais les principaux bourgeois la conticu-

dront. Il n'y a peut-être pas un seul tumulte, un seul attentat religieux, où les bourgeois n'aient autrefois trempé, parce que ces bourgeois alors étaient canaille; mais la raison & le tems les auront changés. Leurs mœurs adoucies adouciront celles de la plus vile & de la plus féroce populace: c'est de quoi nous avons des exemples frappans dans plus d'un pays. En un mot, moins de superstition, moins de fanatisme; & moins de fanatisme, moins de malheurs.



### T H É I S T E,

**L**E théiste est un homme fermement persuadé de l'existence d'un Etre suprême aussi bon que puissant, qui a formé tous les êtres étendus, végétans, sentans & réfléchissans; qui perpétue leur espèce, qui punit sans cruauté les crimes, & récompense avec bonté les actions vertueuses.

Le théiste ne fait pas comment Dieu punit, comment il favorise, comment il pardonne; car il n'est pas assez téméraire pour se flatter de connaître comment Dieu agit; mais il fait que Dieu agit & qu'il est juste. Les difficultés contre la providence ne l'ébranlent point dans sa foi, parce qu'elles ne sont que de grandes difficultés & non pas des preuves; il est soumis à cette providence, quoiqu'il n'en apperçoive que quelques effets & quelques dehors; & jugeant des choses qu'il ne voit pas par les choses qu'il voit, il pense que cette providence s'étend dans tous les lieux & dans tous les siècles.

Réuni dans ce principe avec le reste de l'univers, il n'embrasse aucune des sectes, qui toutes se contredisent; sa religion est la plus ancienne & la plus étendue; car l'adoration simple d'un Dieu a précédé tous les systèmes du monde. Il parle une langue que tous les peuples entendent, pendant qu'ils ne s'entendent pas entr'eux. Il a des frères depuis Pékín jusqu'à la Cayenne, & il compte tous les sages pour ses frères. Il croit que la religion ne consiste ni dans les opinions d'une métaphysique  
inintelligible,



inintelligible , ni dans de vains appareils , mais dans l'adoration & dans la justice. Faire le bien , voilà son culte ; être soumis à Dieu , voilà sa doctrine. Le mahométan lui crie : Prends garde à toi si tu ne fais pas le pèlerinage de la Mecque ! Malheur à toi , lui dit un récollet , si tu ne fais pas un voyage à Notre-Dame de Lorette ! Il rit de Lorette & de la Mecque ; mais il secourt l'indigent , & il défend l'opprimé.



## T H É O L O G I E N.

J'AI connu un vrai théologien ; il possédait les langues de l'Orient , & était instruit des anciens rites des nations autant qu'on peut l'être. Les brachmanes , les Chaldéens , les ignicoles , les sabéens , les Syriens , les Egyptiens lui étaient aussi connus que les Juifs ; les diverses leçons de la Bible lui étaient familières ; il avait pendant trente années essayé de concilier les Evangiles , & tâché d'accorder ensemble les pères. Il chercha dans quel tems précisément on rédigea le symbole attribué aux apôtres , & celui qu'on met sous le nom d'Athanase ; comment on institua les sacremens les uns après les autres , quelle fut la différence entre la synaxe & la messe , comment l'église chrétienne fut divisée depuis sa naissance en différens partis , & comment la société dominante traita toutes les autres d'hérétiques. Il fonda les profondeurs de la politique , qui se mêla toujours de ces querelles , & il distingua entre la politique & la sagesse , entre l'orgueil qui veut subjuguier les esprits & le desir de s'éclairer soi-même , entre le zèle & le fanatisme.

La difficulté d'arranger dans sa tête tant de choses dont la nature est d'être confondue , & de jeter un peu de lumière sur tant de nuages , le rebuta souvent ; mais comme ces recherches étaient le devoir de son état , il s'y consacra malgré ses dégoûts. Il parvint enfin à des connaissances ignorées de la plupart de ses confrères. Plus il fut véritablement savant , plus il se défia de tout ce qu'il savait. Tandis qu'il vécut , il fut indulgent , & à sa mort il avoua qu'il avait consumé inutilement sa vie.

*Phil. Liutr. Hist. Tom. VI.*

l i i

## T Y R A N N I E.

ON appelle tyran le souverain qui ne connaît de loix que son caprice , qui prend le bien de ses sujets , & qui ensuite les enrôle pour aller prendre celui de ses voisins. Il n'y a point de ces tyrans-là en Europe.

On distingue la tyrannie d'un seul , & celle de plusieurs. Cette tyrannie de plusieurs , serait celle d'un corps qui envahirait les droits des autres corps , & qui exercerait le despotisme à la faveur des loix corrompues par lui. Il n'y a pas non plus de cette espèce de tyrans en Europe.

Sous quelle tyrannie aimeriez-vous mieux vivre ? Sous aucune ; mais s'il fallait choisir , je détesterais moins la tyrannie d'un seul que celle de plusieurs. Un despote a toujours quelques bons momens ; une assemblée de despotes n'en a jamais. Si un tyran me fait une injustice , je peux le désarmer par sa maîtresse , par son confesseur , ou par son page ; mais une compagnie de graves tyrans est inaccessible à toutes les séductions. Quand elle n'est pas injuste , elle est au moins dure , & jamais elle ne répand de grâces.

Si je n'ai qu'un despote , j'en suis quitte pour me ranger contre un mur lorsque je le vois passer , ou pour me prosterner , ou pour frapper la terre de mon front , selon la coutume du pays ; mais s'il y a une compagnie de cent despotes , je suis exposé à répéter cette cérémonie cent fois par jour , ce qui est très-ennuyeux à la longue , quand on n'a pas les jarrets souples. Si j'ai une métairie dans le voisinage de l'un de nos seigneurs , je suis écrasé ; si je plaide contre un parent des parens d'un de nos seigneurs , je suis ruiné. Comment faire ? J'ai peur que dans ce monde on ne soit réduit à être enclume ou marteau ; heureux qui échappe à cette alternative !

T O L É R A N C E.

QU'EST-CE que la tolérance ? c'est l'apanage de l'humanité. Nous sommes tous pétris de faiblesses & d'erreurs ; pardonnons-nous réciproquement nos sottises , c'est la première loi de la nature.

Qu'à la bourse d'Amsterdam , de Londres , ou de Surate , ou de Bassora , le guèbre , le banian , le juif , le mahométan , le déicole chinois , le bramin , le chrétien grec , le chrétien romain , le chrétien protestant , le chrétien quaker , trafiquent ensemble , ils ne lèveront pas le poignard les uns sur les autres pour gagner des ames à leur religion . Pourquoi donc nous sommes-nous égorgés presque sans interruption depuis le premier concile de Nicée ?

Constantin commença par donner un édit qui permettait toutes les religions ; il finit par persécuter . Avant lui on ne s'éleva contre les chrétiens que parce qu'ils commençaient à faire un parti dans l'état . Les Romains permettaient tous les cultes , jusqu'à celui des Juifs , jusqu'à celui des Egyptiens , pour lesquels ils avaient tant de mépris . Pourquoi Rome tolérât-elle ces cultes ? C'est que ni les Egyptiens , ni même les Juifs , ne cherchaient à exterminer l'ancienne religion de l'empire , ne couraient point la terre & les mers pour faire des prosélytes ; ils ne songeaient qu'à gagner de l'argent ; mais il est incontestable que les chrétiens voulaient que leur religion fût la dominante . Les Juifs ne voulaient pas que la statue de Jupiter fût à Jérusalem ; mais les chrétiens ne voulaient pas qu'elle fût au Capitole . St. Thomas a la bonne foi d'avouer que si les chrétiens ne détrônèrent pas les empereurs , c'est qu'ils ne le pouvaient pas . Leur opinion était que toute la terre doit être chrétienne . Ils étaient donc nécessairement ennemis de toute la terre , jusqu'à ce qu'elle fût convertie .

Ils étoient entr'eux ennemis les uns des autres sur tous les

points de leur controverse. Faut-il d'abord regarder Jésus-Christ comme Dieu ? ceux qui le nient sont anathématisés sous le nom d'ébionites , qui anathématisent les adorateurs de Jésus.

Quelques-uns d'entr'eux veulent-ils que tous les biens soient communs , comme on prétend qu'ils l'étaient du tems des apôtres ? leurs adversaires les appellent nicolaïtes , & les accusent des crimes les plus infames. D'autres prétendent-ils à une dévotion mystique ? on les appelle gnostiques , & on s'élève contr'eux avec fureur. Marcion dispute-t-il sur la Trinité ? On le traite d'idolâtre.

Tertullien , Praxéas , Origène , Novat , Novatien , Sabellius , Donat , sont tous persécutés par leurs frères avant Constantin : & à peine Constantin a-t-il fait régner la religion chrétienne , que les athanasiens & les eusébiens se déchirent : & depuis ce tems l'église chrétienne est inondée de sang jusqu'à nos jours.

Le peuple juif était , je l'avoue , un peuple bien barbare ; Il égorgeait sans pitié tous les habitans d'un malheureux petit pays , sur lequel il n'avait pas plus de droit qu'il n'en a sur Paris & sur Londres. Cependant quand Naaman est guéri de sa lèpre pour s'être plongé sept fois dans le Jourdain , quand , pour témoigner sa gratitude à Elisée , qui lui a enseigné ce secret , il lui dit qu'il adorera le Dieu des Juifs par reconnaissance , il se réserve la liberté d'adorer aussi le Dieu de son roi. Il en demande permission à Elisée , & le prophète n'hésite pas à la lui donner. Les Juifs adoraient leur Dieu ; mais ils n'étaient jamais étonnés que chaque peuple eût le sien. Ils trouvaient bon que Chamos eût donné un certain district aux Moabites , pourvu que leur Dieu leur en donnât aussi un. Jacob n'hésita pas à épouser les filles d'un idolâtre. Laban avait son Dieu , comme Jacob avait le sien. Voilà des exemples de tolérance chez le peuple le plus intolérant : & le plus cruel de toute l'antiquité ; nous l'avons imité dans ses fureurs absurdes , & non dans son indulgence..

Il est clair que tout particulier qui persécute un homme , son frère , parce qu'il n'est pas de son opinion , est un monstre. Cela

ne souffre pas de difficulté. Mais le gouvernement ! mais les magistrats ! mais les princes ! comment en useront-ils envers ceux qui ont un autre culte que le leur ? Si ce sont des étrangers-puissans , il est certain qu'un prince fera alliance avec eux. François I, très-chrétien, s'unira avec les musulmans contre Charles-Quint, très-catholique. François I donnera de l'argent aux luthériens d'Allemagne , pour les soutenir dans leur révolte contre l'empereur ; mais il commencera , selon l'usage , par faire brûler les luthériens chez lui. Il les paie en Saxe par politique ; il les brûle par politique à Paris. Mais qu'arrivera-t-il ? Les persécutions font des prosélytes. Bientôt la France sera pleine de nouveaux protestans. D'abord ils se laisseront pendre , & puis ils pendront à leur tour. Il y aura des guerres civiles. Puis viendra la Saint-Barthelemi , & ce coin du monde sera pire que tout ce que les anciens & les modernes ont jamais dit de l'enfer.

Insensés qui n'avez jamais pu rendre un culte pur à Dieu qui vous a faits ! Malheureux que l'exemple des noachides , des lettrés chinois , des parsis & de tous les sages n'ont jamais pu conduire ! Monstres qui avez besoin de superstitions comme le gésier des corbeaux a besoin de charognes. On vous l'a déjà dit & on n'a autre chose à vous dire ; si vous avez deux religions chez vous , elles se couperont la gorge ; si vous en avez trente , elles vivront en paix. Voyez le grand Turc ; il gouverne des guèbres , des banians , des chrétiens grecs , des nestoriens , des romains. Le premier qui veut exciter du tumulte est empalé , & tout le monde est tranquille.

#### *Section seconde.*

De toutes les religions , la chrétienne est sans doute celle qui doit inspirer le plus de tolérance , quoique jusqu'ici les chrétiens aient été les plus intolérans de tous les hommes.

Jésus ayant daigné naître dans la pauvreté & dans la bassesse , ainsi que ses frères , ne daigna jamais pratiquer l'art d'écrire. Les Juifs avaient une loi écrite avec le plus grand détail , & nous

n'avons pas une seule ligne de la main de Jésus. Les apôtres se divisèrent sur plusieurs points. St. Pierre & St. Barnabé mangeaient des viandes défendues avec les nouveaux chrétiens étrangers, & s'en abstenaient avec les chrétiens juifs. St. Paul lui reprochait cette conduite, & ce même St. Paul pharisien, disciple du pharisien Gamaliel, ce même St. Paul qui avait persécuté les chrétiens avec fureur, & qui ayant rompu avec Gamaliel, se fit chrétien lui-même, alla pourtant ensuite sacrifier dans le temple de Jérusalem, dans le tems de son apostolat. Il observa publiquement pendant huit jours toutes les cérémonies de la loi judaïque à laquelle il avait renoncé ; il y ajouta même des dévotions, des purifications, qui étaient la surabondance ; il judaïsa entièrement. Le plus grand apôtre des chrétiens fit pendant huit jours les mêmes choses pour lesquelles on condamne les hommes au bûcher chez une grande partie des peuples chrétiens.

Theudas, Judas, s'étaient dit messies avant Jésus. Dosithée, Simon, Ménandre, se dirent messies après Jésus. Il y eut dès le premier siècle de l'église, avant même que le nom de chrétien fût connu, une vingtaine de sectes dans la Judée.

Les gnostiques contemplatifs, les dosithéens, les cerinthiens, existaient avant que les disciples de Jésus eussent pris le nom de chrétiens. Il y eut bientôt trente évangiles, dont chacun appartenait à une société différente ; & dès la fin du premier siècle on peut compter trente sectes de chrétiens dans l'Asie mineure, dans la Syrie dans Alexandrie, & même dans Rome.

Toutes ces sectes, méprisées du gouvernement romain, & cachées dans leur obscurité, se persécutaient cependant les unes les autres dans les souterrains où elles rampaient ; c'est-à-dire, elles se faisaient des injures. C'est tout ce qu'elles pouvaient faire dans leur abjection. Elles n'étaient presque toutes composées que de gens de la lie du peuple.

Lorsqu'enfin quelques chrétiens eurent embrassé les dogmes de Platon, & mêlé un peu de philosophie à leur religion, qu'ils

séparèrent de la juive, ils devinrent insensiblement plus considérables, mais toujours divisés en plusieurs sectes, sans que jamais il y ait eu un seul tems où l'église chrétienne ait été réunie. Elle a pris sa naissance au milieu des divisions des Juifs, des Samaritains, des pharisiens, des saducéens, des esséniens, des judaïtes, des disciples de Jean, des thérapeutes. Elle a été divisée dans son berceau, elle l'a été dans les persécutions mêmes qu'elle essuya quelquefois sous les premiers empereurs. Souvent le martyr était regardé comme un apostat par ses frères, & le chrétien carpocratien expirait sous le glaive des bourreaux romains, excommunié par le chrétien ébionite, lequel ébionite était anathématisé par le sabellien.

Cette horrible discorde qui dure depuis tant de siècles, est une leçon bien frappante que nous devons mutuellement nous pardonner nos erreurs ; la discorde est le grand mal du genre humain, & la tolérance en est le seul remède.

Il n'y a personne qui ne convienne de cette vérité, soit qu'il médite de sang-froid dans son cabinet, soit qu'il examine paisiblement la vérité avec ses amis. Pourquoi donc les mêmes hommes qui admettent en particulier l'indulgence, la bienfaisance, la justice, s'élèvent-ils en public avec tant de fureur contre ces vertus ? pourquoi ? c'est que leur intérêt est leur Dieu, c'est qu'ils sacrifient tout à ce monstre qu'ils adorent.

Je possède une dignité & une puissance que l'ignorance & la crédulité ont fondée ; je marche sur les têtes des hommes prosterneés à mes pieds : s'ils se relèvent & me regardent en face, je suis perdu, il faut donc les tenir attachés à la terre avec des chaînes de fer.

Ainsi ont raisonné des hommes que des siècles de fanatisme ont rendu puissans. Ils ont d'autres puissans sous eux, & ceux-ci en ont d'autres encore, qui tous s'enrichissent des dépouilles du pauvre, s'engraissent de son sang, & rient de son imbécillité. Ils détestent tous la tolérance, comme des partisans enrichis aux dépens du public craignent de rendre leurs comptes, & comme

des tyrans redoutent le mot de liberté. Pour comble , enfin , ils foudoient des fanatiques qui crient à haute voix : Respectez les absurdités de mon maître , tremblez , payez , & taisez-vous.

C'est ainsi qu'on en usa long-tems dans une grande partie de la terre ; mais aujourd'hui que tant de sectes se balancent par leur pouvoir , quel parti prendre avec elles ? toute secte , comme on fait , est un titre d'erreur , il n'y a point de secte de géomètres , d'algébristes , d'arithméticiens , parce que toutes les propositions de géométrie , d'algèbre , d'arithmétique , sont vraies. Dans toutes les autres sciences on peut se tromper. Quel théologien thomiste ou scotiste oserait dire sérieusement qu'il est sûr de son fait.

S'il est une secte qui rappelle les tems des premiers chrétiens , c'est sans contredit celle des quacres. Rien ne ressemble plus aux apôtres. Les apôtres recevaient l'esprit , & les quacres reçoivent l'esprit. Les apôtres & les disciples parlaient trois ou quatre à la fois dans l'assemblée au troisième étage ; les quacres en font autant au rez-de-chauffée. Il était permis , selon St. Paul , aux femmes de prêcher ; selon le même St. Paul , il leur était défendu : les quacresses prêchent en vertu de la première permission.

Les apôtres & les disciples juraient par oui & par non ; les quacres ne jurent pas autrement.

Point de dignité , point de parure différente parmi les disciples & les apôtres. Les quacres ont des manches sans boutons , & sont vêtus de même manière.

Jésus-Christ ne baptisa aucun de ses apôtres ; les quacres ne sont point baptisés,

Il serait aisé de pousser plus loin le parallèle ; il serait encore plus aisé de faire voir combien la religion chrétienne d'aujourd'hui diffère de la religion que Jésus a pratiquée. Jésus était Juif , & nous ne sommes point Juifs. Jésus s'abstenait de porc parce  
qu'il



qu'il est immonde , & du lapin parce qu'il rumine & qu'il n'a point le pied fendu ; nous mangeons hardiment du porc parce qu'il n'est point pour nous immonde , & nous mangeons du lapin qui a le pied fendu , & qui rumine pas.

Jesus était circoncis , & nous gardons notre prépuce. Jesus mangeait l'agneau pascal avec des laitues , il célébrait la fête des tabernacles ; & nous n'en faisons rien. Il observait le sabbat , & nous l'avons changé ; il sacrifiait , & nous ne sacrifions point.

Jesus cacha toujours le mystère de son incarnation & de sa dignité ; il ne dit point qu'il était égal à Dieu. St. Paul dit expressément dans son épître aux Hébreux que Dieu a créé Jesus inférieur aux anges ; & malgré toutes les paroles de St. Paul , Jesus a été reconnu Dieu au concile de Nicée.

Jesus n'a donné au pape ni la marche d'Ancône , ni le duché de Spolette ; & cependant le pape les possède de droit divin.

Jesus n'a point fait un sacrement du mariage ni du diaconat , & chez nous le diaconat & le mariage sont des sacrements.

Si l'on veut bien y faire attention , la religion catholique , apostolique & romaine , est , dans toutes ses cérémonies & dans tous ses dogmes , l'opposé de la religion de Jesus.

Mais quoi ! faudra-t-il que nous judaïsons tous parce que Jesus a judaïsé toute sa vie ?

S'il était permis de raisonner conséquemment en fait de religion , il est clair que nous devrions tous nous faire juifs , puisque Jesus-Christ notre Sauveur est né juif , a vécu juif , est mort juif , & qu'il a dit expressément qu'il accomplissait , qu'il remplissait la religion juive. Mais il est plus clair encore que nous devons nous tolérer mutuellement parce que nous sommes tous faibles , inconséquens , sujets à la mutabilité , à l'erreur : un roseau couché par le vent dans la fange , dira-t-il au roseau voisin couché dans un sens contraire : *rampe à ma façon , misérable , ou je présenterai requête pour qu'on t'arrache & qu'on te brûle ?*

*Phil. Littér. Hist. Tom. VI.*

K k k

## T O R T U R E.

QUOIQ'IL y ait peu d'articles de jurisprudence dans ces honnêtes réflexions alphabétiques , il faut pourtant dire un mot de la *torture* , autrement nommée *question*. C'est une étrange manière de questionner les hommes. Ce ne sont pourtant pas de simples curieux qui l'ont inventée ; toutes les apparences sont que cette partie de notre législation doit sa première origine à un voleur de grand chemin. La plupart de ces messieurs sont encore dans l'usage de serrer les pouces , de brûler les pieds , & de questionner par d'autres tourmens ceux qui refusent de leur dire où ils ont mis leur argent.

Les conquérans ayant succédé à ces voleurs trouvèrent l'invention fort utile à leurs intérêts ; ils la mirent en usage quand ils soupçonnèrent qu'on avait contr'eux quelques mauvais dessein , comme , par exemple , celui d'être libre ; c'était un crime de lèse-majesté divine & humaine. Il fallait connaître les complices ; & pour y parvenir on faisait souffrir mille morts à ceux qu'on soupçonnait , parce que , selon la jurisprudence de ces premiers héros , quiconque était soupçonné d'avoir eu seulement contr'eux quelque pensée peu respectueuse , était digne de mort. Dès qu'on a mérité ainsi la mort , il importe peu qu'on y ajoute des tourmens épouvantables de plusieurs jours , & même de plusieurs semaines ; cela même tient je ne fais quoi de la Divinité. La Providence nous met quelquefois à la torture en y employant la pierre , la gravelle , la goutte , le scorbut , la lèpre , la vérole grande ou petite , le déchirement d'entrailles , les convulsions des nerfs , & autres exécuteurs des vengeances de la Providence.

Or , comme les premiers despotes furent , de l'aveu de tous leurs courtisans , des images de la Divinité , ils l'imitèrent tant qu'ils purent.

Ce qui est très-singulier , c'est qu'il n'est jamais parlé de

question ; de torture dans les livres juifs. C'est bien dommage qu'une nation si douce , si honnête , si compatissante , n'ait pas connu cette façon de savoir la vérité. La raison en est , à mon avis, qu'ils n'en avaient pas besoin , Dieu la leur faisait toujours connaître comme à son peuple chéri. Tantôt on jouait la vérité aux trois dés , & le coupable qu'on soupçonnait , avait toujours rasle de fix. Tantôt on allait au grand-prêtre , qui consultait Dieu sur le champ par l'*urim* & le *summim*. Tantôt on s'adressait au voyant , au prophète , & vous croyez bien que le voyant & le prophète découvraient tout aussi bien les choses les plus cachées , que l'*urim* & le *summim* du grand-prêtre. Le peuple de Dieu n'était pas réduit comme nous à interroger , à conjecturer ; ainsi la torture ne put être chez lui en usage. Ce fut la seule chose qui manquât aux mœurs du peuple saint. Les Romains n'infligèrent la torture qu'aux esclaves ; mais les esclaves n'étaient pas comptés pour des hommes. Il n'y a pas d'apparence non plus , qu'un conseiller de la Tournelle regarde comme un de ses semblables un homme qu'on lui amène hâve , pâle , défat , les yeux mornes , la barbe longue & sale , couvert de la vermine dont il a été rongé dans un cachot. Il se donne le plaisir de l'appliquer à la grande & à la petite torture , en présence d'un chirurgien qui lui tâte le poulx , jusqu'à ce qu'il soit en danger de mort , après quoi on recommence ; & comme dit très-bien la comédie des plaideurs , *cela fait toujours passer une heure ou deux*.

Le grave magistrat qui a acheté pour quelque argent le droit de faire ces expériences sur son prochain , va conter à dîner à sa femme ce qui s'est passé le matin. La première fois madame en a été révoltée ; à la seconde elle y a pris goût , parce qu'après tout les femmes sont curieuses : & ensuite la première chose qu'elle lui dit lorsqu'il rentre en robe chez lui : Mon petit cœur , n'avez-vous fait donner aujourd'hui la question à personne ?

Les Français qui passent , je ne sais pourquoi , pour un peuple fort humain , s'étonnent que les Anglais , qui ont eu l'inhumanité de nous prendre tout le Canada , aient renoncé au plaisir de donner la question.

Lorsque le chevalier de la Barre , petit-fils d'un lieutenant-

Kkk 2

général des armées, jeune homme de beaucoup d'esprit & d'une grande espérance, mais ayant toute l'étourderie d'une jeunefse effrénée, fut convaincu d'avoir chanté des chanfons impies, & même d'avoir passé devant une procession de capucins sans avoir ôté son chapeau, les juges d'Abbeville, gens comparables aux sénateurs romains, ordonnèrent non-seulement qu'on lui arrachât la langue, qu'on lui coupât la main, & qu'on brûlât son corps à petit feu; mais ils l'appliquèrent encore à la torture, pour savoir précisément combien de chanfons il avait chantées, & combien de processions il avait vu passer le chapeau sur la tête.

Ce n'est pas dans le treizième ou dans le quatorzième siècle que cette aventure est arrivée, c'est dans le dix-huitième. Les nations étrangères jugent de la France par les spectacles, par les romans, par les jolis vers, par les filles d'opéra qui ont les mœurs fort douces, par nos danseurs d'opéra qui ont de la grace, par mademoiselle Clairon qui déclame des vers à ravir. Elles ne savent pas qu'il n'y a point, au fond, de nation plus cruelle que la française.

Les Russes passaient pour des barbares en 1700: nous ne sommes qu'en 1769; une impératrice vient de donner à ce vaste état des loix qui auraient fait honneur à Minos, à Numa & à Solon, s'ils avaient eu assez d'esprit pour les inventer. La plus remarquable est la tolérance universelle; la seconde est l'abolition de la torture. La justice & l'humanité ont conduit sa plume; elle a tout réformé. Malheur à une nation qui, étant depuis long-tems civilisée, est encore conduite par d'anciens usages atroces! Pourquoi changerions-nous notre jurisprudence? dit-elle; l'Europe se sert de nos cuisiniers, de nos tailleurs, de nos perruquiers; donc nos loix sont bonnes.



### TRANSUBSTANTIATION.

Les protestans, & sur-tout les philosophes protestans, regardent la transubstantiation comme le dernier terme de l'impudence des moines, & de l'imbécillité des laïques. Ils ne gardent aucune mesure sur cette croyance, qu'ils appellent monstrueuse; ils ne pensent pas même qu'il y ait un seul homme de bon sens qui, après y avoir réfléchi, ait pu l'embrasser sérieusement. Elle est, disent-ils, si absurde, si contraire à toutes les loix de la physique, si contradictoire, que Dieu même ne pourrait pas faire cette opération; parce que c'est en effet anéantir Dieu, que de supposer qu'il fait les contradictoires. Non seulement un Dieu dans un pain, mais un Dieu à la place du pain; cent mille miettes de pain devenues en un instant autant de dieux; cette foule innombrable de dieux, ne faisant qu'un seul Dieu; de la blancheur, sans un corps blanc; de la rondeur, sans un corps rond; du vin changé en sang, & qui a le goût du vin; du pain qui est changé en chair & en fibres, & qui a le goût du pain; tout cela inspire tant d'horreur & de mépris aux ennemis de la religion catholique, apostolique & romaine, que cet excès d'horreur & de mépris s'est quelquefois changé en fureur.

Leur horreur augmente quand on leur dit qu'on voit tous les jours dans les pays catholiques, des prêtres, des moines qui, sortant d'un lit incestueux, & n'ayant pas encore lavé leurs mains souillées d'impuretés, vont faire des dieux par centaines, mangent & boivent leur Dieu, chient & pissent leur Dieu. Mais quand ils réfléchissent que cette superstition, cent fois plus absurde & plus sacrilège que toutes celles des Egyptiens, a valu à un prêtre italien quinze à vingt millions de rente, & la domination d'un pays de cent milles d'étendue en long & en large, ils voudraient tous aller, à main armée, chasser ce prêtre qui s'est emparé du palais des Césars. Je ne fais si je serai du voyage; car j'aime la paix; mais quand ils seront établis à Rome, j'irai sûrement leur rendre visite.

(Par M. Guillaume, ministre protestant.)

V E R T U.

QU'EST-CE que vertu ? Bienfaisance envers le prochain. Puis-je appeller vertu autre chose que ce qui me fait du bien ? Je suis indigent , tu es libéral. Je suis en danger , tu me secours. On me trompe , tu me dis la vérité. On me néglige , tu me consoles. Je suis ignorant , tu m'instruis. Je t'appellerai sans difficulté vertueux. Mais que deviendront les vertus cardinales & théologiques ? Quelques-unes resteront dans les écoles.

Que m'importe que tu sois tempérant ? c'est un précepte de santé que tu observes ; tu t'en porteras mieux , & je t'en félicite. Tu as la foi & l'espérance , je t'en félicite encore davantage ; elles te procureront la vie éternelle. Tes vertus théologiques sont des dons célestes ; tes cardinales sont d'excellentes qualités qui servent à te conduire , mais elles ne sont point vertus par rapport à ton prochain. Le prudent se fait du bien , le vertueux en fait aux hommes. St. Paul a eu raison de te dire que la charité l'emporte sur la foi , sur l'espérance ,

Mais quoi ! n'admettra-t-on de vertus que celles qui sont utiles au prochain ? Eh comment puis-je en admettre ? Nous vivons en société ; il n'y a donc de véritablement bon pour nous que ce qui fait le bien de la société. Un solitaire sera sobte , pieux ; il sera revêtu d'un cilice ; eh bien ! il sera saint , mais je ne l'appellerai vertueux que quand il aura fait quelque acte de vertu dont les autres hommes auront profité. Tant qu'il est seul , il n'est ni bienfaisant ni malfaisant , il n'est rien pour nous. Si St. Bruno a mis la paix dans les familles , s'il a secouru l'indigence , il a été vertueux ; s'il a jeûné , prié dans la solitude , il a été un saint. La vertu entre les hommes est un commerce de bienfaits ; celui qui n'a nulle part à ce commerce ne doit point être compté. Si ce saint était dans le monde , il ferait du bien sans doute ; mais tant qu'il n'y fera pas , le monde aura raison de ne lui pas donner le nom de vertueux ; il sera bon pour lui , & non pour nous.

Mais , me dites-vous , si un solitaire est gourmand , ivrogne , livré à une débauche secrète avec lui-même , il est donc vertueux s'il a les qualités contraires. C'est de quoi je ne peux convenir ; c'est un très-vilain homme s'il a les défauts dont vous parlez : mais il n'est point vicieux , méchant , punissable par rapport à la société , à qui ses infamies ne font aucun mal. Il est à présumer que s'il rentre dans la société il y fera du mal , qu'il y fera très-vicieux ; & il est même bien plus probable que ce sera un méchant homme , qu'il n'est sûr que l'autre solitaire tempérant & chaste , sera un homme de bien ; car dans la société les défauts augmentent , & les bonnes qualités diminuent.

On fait une objection bien plus forte ; Néron , le pape Alexandre VI , d'autres monstres de cette espèce , ont répandu des bienfaits ; je réponds hardiment qu'ils furent vertueux ce jour-là.

Quelques théologiens disent que le divin empereur Antonin n'était pas vertueux ; que c'était un stoicien entêté qui , non content de commander au hommes , voulut encore être estimé d'eux ; qu'il rapportait à lui-même le bien qu'il faisait au genre humain ; qu'il fut toute sa vie juste , laborieux , bienfaisant par vanité , & qu'il ne fit que tromper les hommes par ses vertus. Je m'écrie alors : Mon Dieu , donnez-nous souvent de pareils frippons !



T R A D U C T I O N  
DE L'HOMÉLIE DU PASTEUR BOURN,  
*Prêchée à Londres le jour de la Pentecôte 1768.*

VOICI le premier jour , mes frères , où la doctrine & la morale de Jesus fut manifestée par ses disciples. Vous n'attendez pas de moi que je vous explique comment le Saint-Esprit descendit sur eux en langues de feu. Tant de miracles on précédé ce prodige , qu'on ne peut nier un seul sans les nier tous. Que d'autres consomment leur tems à rechercher pourquoi Pierre , en parlant tout-d'un-coup toutes les langues de l'univers à la fois , était cependant dans la nécessité d'avoir Marc pour son interprète ; qu'ils se fatiguent à trouver la raison pour laquelle ce miracle de la Pentecôte , celui de la résurrection , tous enfin , furent ignorés de toutes les nations qui étaient alors à Jérusalem ; pourquoi aucun auteur profane ni grec , ni romain , ni juif , n'a jamais parlé de ces événemens si prodigieux & si publics qui devaient long-tems occuper l'attention de la terre étonnée. En effet , dit-on , c'est un miracle incompréhensible que Jesus ressuscité montât lentement au ciel dans une nuée à la vue de tous les Romains , qui étaient sur l'horizon de Jérusalem , sans que jamais aucun Romain ait fait la moindre mention de cette ascension , qui aurait dû faire plus de bruit que la mort de César , les batailles de Pharsale & d'Actium , la mort d'Antoine & de Cléopâtre. Par quelle providence Dieu ferma-t-il les yeux à tous les hommes , qui ne virent rien de ce qui devait être vu d'un million de spectateurs ? Comment Dieu a-t-il permis que les récits des chrétiens fussent obscurs , inconnus pendant plus de deux cents années , tandis que ces prodiges , dont eux seuls parlent , avaient été si publics ? Pourquoi le nom même d'Evangile n'a-t-il été connu d'aucun auteur grec ou romain ? Toutes ces questions , qui ont enfanté tant de volumes , nous détourneraient



détourneraient de notre but unique, celui de connaître la doctrine & la morale de Jésus, qui doit être la nôtre.

Quelle est la doctrine prêchée le jour de la Pentecôte ?

Que Dieu a rendu Jésus célèbre & lui a donné son approbation (a).

Qu'il a été supplicié (b).

Que Dieu l'a ressuscité & l'a tiré de l'enfer, c'est-à-dire, si l'on veut, de la fosse (c).

Qu'il a été élevé par la puissance de Dieu, & que Dieu a envoyé ensuite son Saint-Esprit (d).

C'est ainsi que Pierre s'explique à cent mille juifs obstinés, & il en convertit huit mille en deux sermons ; tandis que nous autres nous n'en pouvons pas convertir huit en mille années.

Il est donc incontestable, mes frères, que la première fois que les apôtres parlent de Jésus, ils en parlent comme de l'envoyé de Dieu, supplicié par les hommes, élevé en grace devant Dieu, glorifié par Dieu même. St. Paul n'en parle jamais autrement. Voilà sans contredit le christianisme primitif, le christianisme véritable. Vous ne verrez, comme je vous l'ai déjà dit dans mes autres discours, ni dans aucun Evangile, ni dans les Actes des apôtres, que Jésus eût deux natures & deux volontés, que Marie fût mère de Dieu, que le Saint-Esprit procède du Père & du Fils, qu'il établit sept sacrements, qu'il ordonna qu'on adorât des reliques & des images. Tout ce vaste amas de controverses était entièrement ignoré. Il est constant que les premiers chrétiens se bornaient à adorer Dieu par Jésus, à exorciser les possédés par Jésus, à chasser les diables par Jésus, à guérir les malades par Jésus.

Nous ne chassons plus les diables, mes frères. Nous ne gué-

(a) *Actes*, ch. 29, v. 22.

(c) v. 24.

(b) v. 23.

(d) v. 33.

rillons pas plus les maladies mortelles que ne font les médecins ; nous ne rendons pas plus la vue aux aveugles que le chevalier Tailor. Mais nous adorons Dieu, nous le bénissons, nous suivons la loi qu'il nous a donnée lui-même par la bouche de Jésus en Galilée. Cette loi est simple parce qu'elle est divine : *Tu aimeras Dieu & ton prochain*. Jésus n'a jamais recommandé autre chose. Ce peu de paroles comprend tout. Elles sont si divines que toutes les nations les entendirent dans tous les tems, & qu'elles furent gravées dans tous les cœurs. Les passions les plus funestes ne purent jamais les effacer. Zoroastre chez les Persans, Thaut chez les Egyptiens, Brama chez les Indiens, Orphée chez les Grecs, criaient aux hommes : *Aimez Dieu & le prochain*. Cette loi observée eût fait le bonheur de la terre entière.

Jésus ne vous a pas dit : *Le diable chassé du ciel & plongé dans l'enfer, en sortit malgré Dieu, pour se déguiser en serpent, & pour venir persuader une femme de manger du fruit de l'arbre de la science. Les enfans de cette femme ont été en conséquence coupables, en naissant, du plus horrible crime, & punis à jamais, dans des flammes éternelles, tandis que leurs corps sont pourris sur la terre. Je suis venu pour racheter des flammes ceux qui naîtront après moi, & cependant je ne rachèterai que ceux à qui j'aurai donné une grace efficace, qui peut n'être point efficace. Cet épouvantable galimatias, mes frères, ne se trouve heureusement dans aucun Evangile ; mais vous y trouvez qu'il faut aimer Dieu & son prochain.*

Quand toutes les langues de feu qui descendirent sur les galetas où étaient les disciples auraient parlé, quand elles descendraient pour parler encore, elles ne pourraient annoncer une doctrine plus humaine à la fois & plus céleste.

Jésus adorait Dieu & aimait son prochain en Galilée, adorons Dieu & aimons notre prochain à Londres.

Les juifs nous disent : Jésus était juif ; il fut présenté au temple comme juif, circoncis comme juif, baptisé comme juif par le juif Jean, qui baptisait les juifs selon l'ancien rit juif ; & par une

œuvre de surérogation juive , ils payait le korban juif ; il allait au temple juif ; il judaïsa toujours ; il accomplit toutes les cérémonies juives. S'il accabla les prêtres juifs d'injures parce qu'ils étaient des prévaricateurs scélérats pêtis d'orgueil & d'avarice , il n'en fut que meilleur juif. Si la vengeance des prêtres le fit mourir , il mourut juif. O chrétiens ! soyez donc juifs.

Je réponds aux juifs : Mes amis ( car toutes les nations sont mes amis ), Jésus fut plus que juif , il fut homme ; il embrassa tous les hommes dans sa charité. Votre loi mosaïque ne connaissait d'autre prochain pour un juif qu'un autre juif. Il ne vous était pas permis seulement de vous servir des ustensiles d'un étranger. Vous étiez immondes si vous aviez fait cuire une longe de veau dans une marmite romaine. Vous ne pouviez vous servir d'une fourchette & d'une cuiller qui eût appartenu à un citoyen romain ; & supposé que vous vous foyiez jamais servi d'une fourchette à table , ce dont je ne trouve aucun exemple dans vos histoires , il fallait que cette fourchette fût juive. Il est bien vrai , du moins selon vous , que vous volâtes les assiettes , les fourchettes & les cuillers des Egyptiens , quand vous vous enfûtes d'Egypte comme des coquins ; mais votre loi ne vous avait pas encore été donnée. Dès que vous eûtes une loi , elle vous ordonna d'exterminer toutes les nations , & de ne réserver que les petites filles pour votre usage. Vous faisiez tomber les murs au bruit des trompettes , vous faisiez arrêter le soleil & la lune ; mais c'était pour tout égorger. Voilà comme vous aimiez alors votre prochain.

Ce n'était pas ainsi que Jésus recommandait cet amour. Voyez la belle parabole du Samaritain. Un juif est volé & blessé par d'autres voleurs juifs. Il est laissé dans le chemin dépouillé , sanglant & demi-mort. Un prêtre orthodoxe passe , le considère , & poursuit sa route sans lui donner aucun secours. Un autre prêtre orthodoxe passe & témoigne la même dureté. Vient un pauvre laïque samaritain , un hérétique ; il panse les plaies du blessé ; il le fait transporter ; il le fait soigner à ses dépens. Les deux prêtres sont des barbares. Le laïque hérétique & charitable

est l'homme de Dieu. Voilà la doctrine, voilà la morale de Jésus; voilà sa religion.

Nos adversaires nous disent que Luc, qui était un laïque & qui a écrit le dernier de tous les évangélistes, est le seul qui ait rapporté cette parabole; qu'aucun des autres n'en parle; qu'au contraire St. Matthieu dit que Jésus (e) recommanda expressément de ne rien enseigner aux Samaritains & aux Gentils; qu'ainsi son amour pour le prochain ne s'étendait que sur la tribu de Juda, sur celle de Lévi & la moitié de Benjamin, & qu'il n'aimait point le reste des hommes. S'il eût aimé son prochain, ajoutent-ils, il n'eût point dit qu'il est venu apporter le glaive & non la paix, qu'il est venu pour diviser le père & le fils, le mari & la femme, & pour mettre la discorde dans les familles. Il n'aurait point prononcé le funeste *contrains-les d'entrer*, dont on a tant abusé. Il n'aurait point privé un marchand forain du prix de deux mille cochons, qui était une somme considérable, & n'aurait pas envoyé le diable dans le corps de ces cochons pour les noyer dans le lac de Genézareth. Il n'aurait pas séché le figuier d'un pauvre homme, pour n'avoir pas porté des figues quand *ce n'était pas le tems des figues*. Il n'aurait pas, dans ses paraboles, enseigné qu'un maître agit justement quand il charge de fers son esclave pour n'avoir pas fait profiter son argent à l'usure de cinq cents pour cent.

Nos ennemis continuent leurs objections effrayantes, en disant que les apôtres ont été plus impitoyables que leur maître; que leur première opération fut de se faire apporter tout l'argent des frères, & que Pierre fit mourir Ananias & sa femme pour n'avoir pas tout apporté. Si Pierre, disent-ils, les fit mourir de son autorité privée, parce qu'il n'avait pu avoir tout leur argent, il méritait d'être roué en place publique. Si Pierre pria Dieu de les faire mourir, il méritait que Dieu le punit. Si Dieu seul ordonna leur mort, heureusement il prononce très-rarement de ces jugemens terribles, qui dégoûteraient de faire l'aumône.

Je passe sous silence toutes les objections des incrédules,

(e) Matth. chap. 10, v. 5.

tant sur la morale & la doctrine de Jésus, que sur tous les événemens de sa vie diversément rapportés. Il faudrait vingt volumes pour réfuter tout ce qu'on nous objecte ; & une religion qui aurait besoin d'une si longue apologie ne pourrait être la vraie religion. Elle doit entrer dans le cœur de tous les hommes, comme la lumière dans les yeux, sans effort, sans peine, sans pouvoir laisser le moindre doute sur la clarté de cette lumière. Je ne suis pas venu pour disputer, je suis venu pour m'édifier avec vous.

Que d'autres saisissent tout ce qu'ils ont pu trouver dans les Evangiles, dans les Actes des apôtres, dans les Epîtres de Paul, de contraire aux notions communes, aux clartés de la raison, aux règles ordinaires du sens commun. Je les laisserai triompher sur des miracles qui ne paraissent pas nécessaires à leur faible entendement, comme celui de l'eau changée en vin à des noces, en faveur de convives déjà ivres, celui de la transfiguration, celui du diable qui emporte le fils de Dieu sur une montagne dont on découvre tous les royaumes de la terre, celui du figuier, celui des deux mille cochons. Je les laisserai exercer leur critique sur les paraboles qui les scandalisent, sur la prédiction faite par Jésus même au chap. XXI de Luc, qu'il viendrait dans les nuées avec une grande puissance & une grande majesté, avant que la génération devant laquelle il parlait fut passée. Il n'y a point de page qui n'ait produit des disputes. Je m'en tiens donc à ce qui n'a jamais été disputé, à ce qui a toujours emporté le consentement de tous les hommes, avant Jésus & après Jésus ; à ce qu'il a confirmé de sa bouche, & qui ne peut être nié par personne : *Il faut aimer Dieu & son prochain.*

Si l'Ecriture offre quelquefois à l'âme une nourriture que la plupart des hommes ne peuvent digérer, nourrissons-nous des alimens salubres qu'elle présente à tout le monde ; aimons Dieu & les hommes ; fuyons toutes les disputes. Les premiers chapitres de la Genèse effarouchaient les esprits des Hébreux ; il fut défendu de les lire avant vingt-cinq ans : les prophéties d'Ezéchiel scandalisaient ; on en défendit de même la lecture : le Cantique des Cantiques pouvait porter les jeunes hommes & les jeunes filles à l'impureté ; Théodore de Mopsuète, les rabbins, Grotius,

Châtillon & tant d'autres nous apprennent qu'il n'était permis de lire ce cantique qu'à ceux qui étaient sur le point de se marier.

Enfin, mes frères, combien d'actions rapportées dans les livres hébreux qu'il serait abominable d'imiter ! Où serait aujourd'hui la femme qui voudrait agir comme Jahel, laquelle trahit Sizara pour lui enfoncer un clou dans la tête ; comme Judith qui se prostitua à Holoferne pour l'assassiner ; comme Esther qui, après avoir obtenu de son mari que les Juifs massacrassent cinq cents Persans dans Suze, lui en demanda encore trois cents, outre les soixante & quinze mille égorgés dans les provinces ? Quelle fille voudrait imiter les filles de Loth qui couchèrent avec leur père ? Quel père de famille se conduirait comme le patriarche Juda qui coucha avec sa belle-fille, & Ruben qui coucha avec sa belle-mère ? Quel Vaivode imiterait David qui s'affocia quatre cents brigands perdus, dit l'Ecriture, de débauches & de dettes, avec lesquels il massacrait tous les sujets de son allié Achis, jusqu'aux enfans à la mamelle, & qui enfin, ayant dix-huit femmes, ravit Betzabée & fit tuer son mari ?

Il y a dans l'Ecriture, je l'avoue, mille traits pareils, contre lesquels la nature se soulève. Tout ne nous a pas été donné pour une règle de mœurs. Tenons-nous-en donc à cette loi incontestable, universelle, éternelle, de laquelle seule dépend la pureté des mœurs dans toute nation : *Aimons Dieu & le prochain.*

S'il m'était permis de parler de l'Alcoran dans une assemblée de chrétiens, je vous dirais que les sonnites représentent ce livre comme un chérubin qui a deux visages, une face d'ange & une face de bête. Les choses qui scandalisent les faibles, disent-ils, sont le visage de bête, & celles qui édifient sont la face d'ange.

Edifions-nous & laissons à part tout ce qui nous scandalise : car enfin, mes frères, qu'est-ce que Dieu demande de nous ? que nous confrontions Matthieu avec Luc ? que nous concilions deux généalogies qui se contredisent ? que nous discussions quelques passages ? Non ; il demande que nous l'aimions & que nous soyions justes,

Si nos pères l'avaient été, les disputes sur la liturgie anglicane n'auraient pas porté la tête de Charles I sur un échafaud, on n'aurait pas osé tramer la conspiration des poudres, quarante mille familles n'auraient pas été massacrées en Irlande, le sang n'aurait pas ruisselé, les bûchers n'auraient pas été allumés sous le règne de la reine Marie. Que n'est-il pas arrivé aux autres nations pour avoir argumenté en théologie ? Dans quels gouffres épouvantables de crimes & de calamités les disputes chrétiennes n'ont-elles pas plongé l'Europe pendant des siècles ? La liste en serait beaucoup plus longue que mon sermon. Les moines disent que la vérité y a beaucoup gagné, qu'on ne peut l'acheter trop cher, que c'est ce qui a valu à leur saint père tant d'annates & tant de pays ; que si on s'était contenté d'aimer Dieu & son prochain, le pape ne se serait pas emparé du duché d'Urbin, de Ferrare, de Castro, de Bologne, de Rome même, & qu'il ne se dirait pas seigneur suzerain de Naples ; qu'une église qui répand tant de biens sur la tête d'un seul homme est sans doute la véritable église ; que nous avons tort puisque nous sommes pauvres, & que Dieu nous abandonne visiblement. Mes frères, il est peut-être difficile d'aimer des gens qui tiennent ce langage ; cependant *aimons Dieu & notre prochain*. Mais comment aimerons-nous les hauts bénéficiers qui, du sein de l'orgueil, de l'avarice & de la volupté ; écrasent ceux qui portent le poids du jour & de la chaleur ; & ceux qui, parlant avec absurdité, persécutent avec insolence ? Mes frères, c'est les aimer sans doute que de prier Dieu qu'il les convertisse.



## F R A G M E N T

*D'UNE LETTRE DU LORD BOLINGBROKE.*

UN très-grand prince me disoit, il y a deux mois, aux eaux d'Aix-la-Chapelle, qu'il se feroit fort de gouverner très-heureusement une nation considérable sans le secours de la superstition. Je le crois fermement, lui répondis-je; & une preuve évidente, c'est que moins notre église anglicane a été superstitieuse, plus notre Angleterre est devenue florissante: encore quelques pas, & nous en vaudrions mieux. Mais il faut du tems pour guérir le fond de la maladie quand on a détruit les principaux symptômes.

Les hommes, me dit ce prince, sont des espèces de singes qu'on peut dresser à la raison comme à la folie. On a pris longtemps ce dernier parti; on s'en est mal trouvé. Les chefs barbares qui conquièrent nos nations barbares, crurent d'abord emmuseler les peuples par le moyen des évêques. Ceux-ci, après avoir bien sellé & fessé les sujets, en firent autant aux monarques. Ils détrônèrent Louis le Débonnaire, ou le sot; car on ne détrône que les sots: il se forma un chaos d'absurdités, de fanatisme, de discordes intestines, de tyrannie & de sédition, qui s'est étendu sur cent royaumes. Faisons précisément le contraire, & nous aurons un contraire effet. J'ai remarqué, ajouta-t-il qu'un très-grand nombre de bons bourgeois, de prêtres, d'artisans même, ne croit pas plus aux superstitions que les confesseurs des princes, les ministres d'état & les médecins. Mais qu'arrive-t-il? Ils ont assez de bons sens pour voir l'absurdité de nos dogmes; & ils ne sont ni assez instruits ni assez sages pour pénétrer au-delà. Le Dieu qu'on nous annonce, disent-ils, est ridicule; donc il n'y a point de Dieu. Cette conclusion est aussi absurde que les dogmes qu'on leur prêche: & sur cette conclusion précipitée, ils se jettent dans le crime, si un bon naturel ne les retient pas.

Proposons



Proposons-leur un Dieu qui ne soit pas ridicule , qui ne soit pas déshonoré par des contes de vieille ; ils l'adoreront sans rire & sans murmurer ; ils craindront de trahir la conscience que ce Dieu leur a donnée. Ils ont un fonds de raison , & cette raison ne se révoltera pas. Car enfin , s'il y a de la folie à reconnaître un autre que le Souverain de la nature , il n'y en a pas moins à nier l'existence de ce Souverain. S'il y a quelques raisonneurs dont la vanité trompe leur intelligence jusqu'à lui nier l'intelligence universelle , le très-grand nombre , en voyant les astres & les animaux organisés , reconnaîtra toujours la puissance formatrice des astres & de l'homme. En un mot , l'honnête homme se plie plus aisément à fléchir devant l'Etre des êtres que sous un natif de la Mecque ou de Bethléem. Il sera véritablement religieux en écrasant la superstition. Son exemple influera sur la populace , & ni les prêtres , ni les gueux ne seront à craindre,

Alors je ne craindrai plus ni l'insolence d'un Grégoire VII , ni les poisons d'un Alexandre VI , ni le couteau des Clément , des Ravailiac , des Balthazar Gérard & de tant d'autres coquins armés par le fanatisme. Croit-on qu'il me sera plus difficile de faire entendre raison aux Allemands , qu'il ne l'a été aux princes chinois de faire fleurir chez eux une religion pure , établie chez tous les lettrés depuis plus de cinq mille ans.

Je lui répondis que rien n'était plus raisonnable & plus facile , mais qu'il ne le ferait pas , parce qu'il serait entraîné par d'autres soins dès qu'il serait sur le trône ; & que s'il tentait de rendre son peuple raisonnable , les princes voisins ne manqueraient pas d'armer l'ancienne folie de son peuple contre lui-même.

Les princes chinois , lui dis-je , n'avaient point de princes voisins à craindre quand ils instituèrent un culte digne de Dieu & de l'homme. Ils étaient séparés des autres dominations par des montagnes inaccessibles & par des déserts. Vous ne pourrez effectuer ce grand projet , que quand vous aurez cent mille

458 FRAGMENT D'UNE LETTRE DU LORD BOLINGBROKE.

guerriers victorieux sous vos drapeaux. Et alors je doute que vous l'entrepreniez. Il faudrait, pour un tel projet, de l'enthousiasme dans la philosophie ; & le philosophe est rarement enthousiaste. Il faudrait aimer le genre humain ; & j'ai peur que vous ne pensiez qu'il ne mérite pas d'être aimé. Vous vous contenterez de fouler l'erreur à vos pieds , & vous laisserez les imbécilles tomber à genoux devant elle.

Ce que j'avais prédit est arrivé ; le fruit n'est pas encore tout-à-fait assez mûr pour être cueilli.





S E R M O N

DU PAPA NICOLAS CHARISTESKI,

*Prononcé dans l'église de Sainte-Toléranski, village de  
Lithuanie, le jour de Sainte-Epiphanie.*

**M**ES FRÈRES,

Nous faisons aujourd'hui la fête de trois grands rois, Melchior, Balthazar & Gaspard, lesquels vinrent tous trois à pied des extrémités de l'Orient, conduits par une étoile épiphane, & chargés d'or, d'encens & de myrrhe, pour les présenter à l'enfant Jésus. Où trouverons-nous aujourd'hui trois rois qui voyagent ensemble de bonne amitié avec une étoile, & qui donnent leur or à un petit garçon ?

S'il y a de l'or dans le monde, ils se le disputent tous : ils ensanglantent la terre pour avoir de l'or, & ensuite ils se font donner de l'encens par mes confrères, qui ne manquent pas de leur dire à la fin de leurs sermons, qu'ils font sur la terre les images du Dieu vivant.

Nous croyons, du moins dans ma paroisse, que le Dieu vivant est doux, pacifique ; qu'il est également le père de tous les hommes ; que dans le fond du cœur il ne leur veut aucun mal ; qu'il ne les a point formés pour être malheureux dans ce monde-ci, & damnés dans l'autre ; ainsi nous ne regardons comme images de Dieu que les rois qui font du bien aux hommes.

Que Moustapha me pardonne donc si je ne puis le reconnaître pour image de Dieu. J'entends dire que cet homme, avec qui nous n'avions rien à démêler, s'est avisé d'abord de violer le droit des gens, de mettre dans les fers un ministre public qu'il

M m m 2

devait respecter, & qu'il a envoyé vers nos terres une troupe de brigands dévastateurs, n'osant pas y venir lui-même.

Je n'imaginerai jamais, mes frères, que Dieu & un Turc sanguinaire & poltron se ressembleraient comme deux gouttes d'eau.

Mais ce qui m'étonne davantage, ce qui me fait dresser à la tête le peu de cheveux qui me restent, ce qui me fait crier *Heli, Heli, Lamma Sanathani* ou *Labasanathani*, ce qui me fait suer sang & eau, c'est que je viens de lire dans un manifeste de confédérés ou conjurés de Pologne (comme il vous plaira) ces propres paroles (page 5) :

« La sublime Porte notre bonne voisine & fidelle alliée, »  
 « excitée par les traités qui la lient à la république, & par »  
 « l'intérêt même qui l'attache à la conservation de nos droits, »  
 « a pris les armes en notre faveur. Tout nous invite donc à »  
 « réunir nos forces pour nous opposer à la chute de notre »  
 « sainte religion. »

Ah mes frères ! en quoi cette Porte est-elle sublime ? c'est la porte du palais bâti par Constantin, & ces barbares l'ont arrosée du sang du dernier des Constantins. Peut-on donner le nom de sublime à des loups qui sont venus égorger toute la bergerie ? Quoi ! ce sont des chrétiens qui parlent, & ils osent dire qu'ils ont appelé les fidèles mahométans contre leur propre patrie ! contre les chrétiens !

Braves Polonais, ce n'était pas ainsi qu'on entendit parler & qu'on vit agir votre grand Sobieski, lorsque dans les plaines de Choksim il lava dans le sang de ces brigands la honte de votre nation, qui payait un tribut à la sublime Porte ; lorsqu'en suite il sauva Vienne du carnage & des fers ; lorsqu'il remit l'empereur chrétien sur son trône : certes vous n'appelliez pas alors ces ennemis du genre humain *vos bons voisins & vos fidèles alliés*.

Quel est le but, mes chers frères, de cette alliance monstrueuse avec la Porte des Turcs ? c'est d'exterminer les chrétiens,

leurs frères, qui diffèrent d'eux sur quelques dogmes, sur quelques usages, & qui ne sont pas comme eux les esclaves d'un évêque italien.

Ils appellent la religion de cet Italien, catholique & apostolique, oubliant que nous avons eu le nom de catholique longtemps avant eux; que le mot de catholique est un terme de notre langue, ainsi que tous les termes consacrés au christianisme que nous leur avons enseigné; que tous leurs évangiles sont grecs; que tous les pères de l'église des quatre premiers siècles ont été Grecs; que les apôtres qui ont écrit, n'ont écrit qu'en grec; & qu'enfin la religion romaine, si décriée dans la moitié de l'Europe, n'est (si notre esprit de douceur nous permet de le dire) qu'une bâtarde révoltée depuis longtemps contre sa mère.

Ils nous appellent des dissidens; à la bonne heure: nous dissiderons, nous dissèrerons d'eux, tant qu'il s'agira de sucer le sang des peuples; d'oser se croire supérieurs aux rois; de vouloir soumettre les couronnes à une triple mitre; d'excommunier les souverains; de mettre les états en interdit, & de prétendre disposer de tous les royaumes de la terre.

Ces épouvantables extravagances n'ont jamais été reprochées, grâces au ciel, à la vraie église, à l'église grecque. Nous avons eu nos sottises, nos impertinences tout comme les autres, mes chers frères, mais jamais de telles horreurs.

Dieu nous a donné un roi légitimement élu, un roi sage, un roi juste, à qui on ne peut reprocher la moindre prévarication depuis qu'il est sur le trône. Les confédérés ou conjurés le persécutent, ils lui veulent ravir la couronne & peut-être la vie, parce qu'ils le soupçonnent de quelque condescendance pour notre paroisse de Sainte-Toléranski.

L'auguste impératrice de Russie, Catherine Seconde, l'héroïne de nos jours, la protectrice de la sainte église catholique grecque, fermement convaincue que le Saint-Esprit procède du Père & non pas du Fils, & que le Fils n'a pas la paternité, a jeté

sur nous des regards de compassion. C'en est assez pour que les farmates de l'église latine se déclarent contre Catherine Seconde.

Ils publient dans leur manifeste du 4 Juillet 1769 (page 241.),  
 « qu'ils opposent aux Russes le courage & la vertu ; que les  
 » Russes ne se sont jamais rendus dignes de la gloire militaire ;  
 » que leur armée n'ose se montrer devant l'armée de la sublime  
 » Porte. »

On fait comment Catherine Seconde a répondu à ces complimens en battant les Turcs par-tout où ses armées les ont trouvés, en les chassant de la Moldavie & de la Valachie entières, en leur prenant presque toute la Bessarabie, Asoph & Taganrok ; en faisant poser les armes à leur Tartares, leur prenant leurs villes sur les deux bords du Pont-Euxin en Europe & en Asie ; enfin en faisant partir des escadres du fond de la mer septentrionale, pour aller détruire toute la flotte de la sublime Porte à la vue des Dardanelles. Les Russes ont donc osé se montrer. Le Dieu Sabaoth a combattu pour eux, & il a été puissamment secondé par les Gédéons appelés Orlof, Romanzow, Gallitzin, Bayer, Showalow, Spiritow, & tant d'autres qui ont rendu St. Nicolas si respectable aux mahométans.

Songez, mes chers auditeurs, que la main puissante de Catherine qui écrase l'orgueil ottoman, est cette même main qui soutient notre église catholique. C'est celle qui a signé que la première de ses loix est la tolérance. Et Dieu, dont elle est en ce point la parfaite image, a répandu sur elle ses bénédictions.

Elle est ointe, mes frères. Pourquoi donc les nations ont-elles mérité des pauvretés contre l'ointe, comme dit le psalmiste ? C'est qu'il n'est plus en Europe de Godefroi de Bouillon, de Scanderbeg, de Matthias Corvin, de Morosini. Ce n'est que la Russie qui produit de tels hommes.

Aujourd'hui les chrétiens latins appellent le Grand Turc leur saint père. Grand St. Nicolas, descendez du ciel, où vous faites

une si belle figure , & apportez dans ma paroisse l'étendard de Mahomet. Conjurés de Pologne , allez baiser la main de Catherine. Nations , ne frémissiez plus ; mais admirez.

Dieu m'est témoin que je ne hais pas les Turcs , mais je hais l'orgueil , l'ignorance & la cruauté. Notre impératrice a chassé ces trois monstres. Prions Dieu & St. Nicolas de seconder toujours notre auguste impératrice.



## LES HONNÉTETÉS LITTÉRAIRES.

ON a déjà dit qu'il est ridicule de défendre sa prose & ses vers , quand ce ne sont que des vers & de la prose ; en fait d'ouvrages de goût , il faut faire , & ensuite se taire.

Térence se plaint dans ses prologues , d'un vieux poète qui suscitait des cabales contre lui , qui tâchait d'empêcher qu'on ne jouât ses pièces , ou de les faire siffler quand on les jouait. Térence avait tort , ou je me trompe. Il devait , comme l'a dit César (\*), joindre plus de chaleur & plus de comique au naturel charmant & à l'élégance de ses ouvrages. C'était la meilleure façon de répondre à son adversaire.

Corneille disait de ses critiques : S'ils me disent *pois* , je leur répondrai *sèves*. En conséquence il fit contre le modeste Scuderi ce rondeau un peu immodeste.

Qu'il fasse mieux , ce jeune jouvencel ,  
A qui le ciel donne tant de mortel ,  
Que d'entasser injure sur injure ,  
Rimer de rage une lourde proflure ,

(\*) *Tu quoque , tu in summis , & dimidiata Menander !*

*Poneris , & meritis puri sermonis amator.  
Lenibus atque uinam scriptis adjuncta foret vis  
Comica , ut quanto virtus polleret honore  
Cum Gracis , neque in hac despectus parte jaceres !  
Unum hoc maceror , & doleo tibi deesse , Terenti.*

Et se coucher ainsi qu'un criminel,  
 Chacun connaît son jaloux naturel,  
 Le montre au doigt comme un fou solennel,  
 Et ne croit pas, en sa bonne écriture,  
 Qu'il fasse mieux,

Paris entier ayant vu son cartel,  
 L'envoie au diable, & sa muse au bordel.  
 Moi j'ai pitié des peines qu'il endure;  
 Et comme ami, je le prie & conjure,  
 S'il veut ternir un ouvrage immortel,  
 Qu'il fasse mieux.

Il eut ensuite le malheur de répondre à l'abbé d'Aubignac, prédicateur du roi, qui faisait des tragédies comme il prêchait, & qui, pour se consoler des sifflets dont on avait régalié sa Zénobie, se mit à dire des injures à l'auteur de Cinna. Corneille eût mieux fait de s'envelopper dans sa gloire & dans sa modestie, que de répondre *féves* à l'abbé d'Aubignac, qui lui avait dit *pois*,

Racine, dans quelques-unes de ses préfaces a fait sentir l'aiguillon à ses critiques; mais il était bien pardonnable d'être un peu fâché contre ceux qui envoyaient leurs laquais battre des mains à la Phèdre de Pradon, & qui retenaient les loges à la Phèdre de Racine pour les laisser vuides, & pour faire accroire qu'elle était tombée. C'étaient là de grands protecteurs des lettres; c'étaient le duc Zoile, le comte Bavius & le marquis Mévius.

Molière s'y prit d'une autre façon. Cotin, Ménage, Bourfaut, l'avaient attaqué; il mit Bourfaut, Cotin & Ménage sur le théâtre.

La fontaine, qui a tant embelli la vérité dans plusieurs de ses fables, fit de très-mauvais vers contre Furetière, qui le lui rendit bien. Il en fit de fort médiocres contre Lulli, qui n'avait pas voulu mettre en musique son détestable opéra de Daphné, & qui se moqua de son opéra & de sa satire. J'aimerais mieux, dit-il, mettre en vers sa satire que son opéra.

Rousseau



Rousseau le poëte fit quelques bons vers, & beaucoup de mauvais, contre tous les poëtes de son tems, qui le payèrent en même monnoie.

Pour les auteurs qui dans les discours préliminaires de leurs tragédies, ou comédies, tombées dans un éternel oubli, entrent amicalement dans tous les détails de leurs pièces, vous prouvent que l'endroit le plus sifflé est le meilleur; que le rôle qui a le plus fait bâiller, est le plus intéressant; que leurs vers durs, hérissés de barbarismes & de solécismes, sont des vers dignes de Virgile & de Racine; ces messieurs sont utiles en un point; c'est qu'ils font voir jusqu'où l'amour-propre peut mener les hommes, & cela sert à la morale.

Monsieur de Voltaire écrivit un jour : « La Henriade vous dé-  
 » plaît; ne la lisez point. Zaïre, Brutus, Alzire, Mérope,  
 » Sémiramis, Mahomet, Tancrède vous ennuyent; n'y allez  
 » pas. Le Siècle de Louis XIV vous paraît écrit d'un style ridi-  
 » cule, à la bonne heure; vous écrivez bien mieux, & j'en  
 » suis fort aise. Je vous jure que je ne serai jamais assez sot pour  
 » prendre le parti de ma manière d'écrire contre la vôtre.

« Mais si vous accusez de mauvaise foi & de mensonges im-  
 » primés, un historien impartial, amateur de la vérité & des  
 » hommes; si vous imprimez & réimprimez vous-même des  
 » mensonges, soit par la noble envie qui ronge votre belle ame,  
 » soit pour tirer dix écus d'un libraire; je tiens qu'alors il faut  
 » éclaircir les faits. Il est bon que le public soit instruit; il s'agit  
 » ici de son intérêt. J'ai fort bien fait de produire le certificat  
 » du roi Stanislas qui atteste la vérité de tous les faits rapportés  
 » dans l'histoire de Charles XII. Les aboyeurs folliculaires sont  
 » confondus alors, & le public est éclairé.

» Si votre zèle pour la vérité & pour les mœurs va jusqu'à la  
 » calomnie la plus atroce, jusqu'à certaines impostures capa-  
 » bles de perdre un pauvre auteur auprès du gouvernement &  
 » du monarque; il est clair alors, que c'est un procès criminel  
 » que vous lui faites, & que le malheureux sifflé, opprimé,

*Phil. Littér. Hist. Tom. VI.*

N n n

» que vous voudriez encore faire pendre, doit au moins dé-  
 » fendre sa cause avec toute la circonspection possible. »

Je pense entièrement comme M. de Voltaire.

Il me semble d'ailleurs que dans notre Europe occidentale, tout est procès par écrit. Les puissances ont-elles une querelle à démêler? elles plaident d'abord par devant les gazetiers, qui les jugent en premier ressort, & ensuite elles appellent de ce tribunal à celui de l'artillerie.

Deux citoyens ont-ils un différent sur une clause d'un contrat ou d'un testament? on imprime des factums & des duplicques, & des mémoires nouveaux. Nous avons des procès de quelques bourgeois plus volumineux que l'histoire de Tacite & de Suétone. Dans ces énormes factums, & même à l'audience, le demandeur soutient que l'intimé est un homme de mauvaise foi, de mauvaises mœurs, un chicaneur, un faussaire. L'intimé répond avec la même politesse. Le procès de mademoiselle la Cadière & du R. P. Girard contient sept gros volumes, & l'Enéide n'en contient qu'un petit.

Il est donc permis à un malheureux auteur de bagatelles, de plaider pardevant trois ou quatre douzaines de gens oisifs qui se portent pour juges des bagatelles, & qui forment la bonne compagnie, pourvu que ce soit honnêtement, & sur-tout qu'on ne soit point ennuyeux; car si dans ces querelles l'agresseur a tort, l'ennuyeux l'a bien d'avantage.

J'ai lu autrefois une épître sur la calomnie; j'en ignore l'auteur; & je ne fais si son style n'est pas un peu familier; mais les derniers vers m'ont paru faits pour le sujet que je traite.

Voici le point sur lequel je me fonde ;  
 On entre en guerre en entrant dans le monde.  
 Homme privé, vous avez vos jaloux ,  
 Rampans dans l'ombre, inconnus comme vous ,  
 Obscurément tourmentant votre vie.

Homme public, c'est la publique envie  
 Qui contre vous lève son front altier.  
 Le coq jaloux se bat sur son fumier,  
 L'aigle dans l'air, le taureau dans la plaine.  
 Tel est l'état de la nature humaine.  
 La jalousie & tous ses noirs enfans  
 Sont au théâtre, au conclave, aux couvens.

Montez au ciel; trois déesses rivales  
 Y vont porter leur haine & leurs scandales;  
 Et le beau ciel de nous autres chrétiens  
 Tout comme l'autre eut aussi ses vauriens.  
 Ne voit-on pas chez est atrabilaire  
 Qui d'Olivier fut un tems secrétaire (a),  
 Ange contre ange, Uriel & Niscroc,  
 Contre Arios, Asmodéo & Moloc,  
 Couvrant de sang les célestes campagnes,  
 Lançant des rocs, ébranlant des montagnes;  
 De purs esprits qu'un fendant coupe en deux,  
 Et du canon tiré de près sur eux;  
 Et le Messie allant dans une armoire  
 Prendre sa lance, instrument de sa gloire?  
 Vous voyez bien que la guerre est par-tout.  
 Point de repos; cela me... pousse à bout.  
 Eh quoi! toujours alerte, en sentinelle?  
 Que devient donc la paix universelle  
 Qu'un grand ministre en rêvant proposa,  
 Et qu'Irénée (b) aux sifflets exposa,  
 Et que Jean-Jacque orna de sa faconde,  
 Quand il faisait la guerre à tout le monde (c)?  
 (d) O Patonillet! ô Nonotte & consorts!

(a) Milton, secrétaire d'Olivier Cromwell, & qui justifia le meurtre de Charles I, dans le plus plat libelle qu'on ait écrit jamais.

(b) Irénée Cassel de Saint-Pierre.

(c) Jean-Jacques a fait aussi un très-mauvais ouvrage sur ce sujet.

(d) Ce sont deux ex-jésuites les plus insolens calomnieux de leur profession, & il en sera question dans le cours de cet ouvrage.

Nnn 2

O mes amis ! la paix est chez les morts.  
 Chrétiennement mon cœur vous la souhaite.  
 Chez les vivans où trouver sa retraite ?  
 Où fuir ? que faire ? à quel saint recourir ?  
 Je n'en fais point : il faut savoir souffrir.

Mais, dit-on, Bernard de Fontenelle, après avoir fait quelques épigrammes assez plates contre Nicolas Boileau & contre Racine, ne répondit rien au mauvais livre du R. P. Balthus de la société de Jésus, qui l'accusait d'athéisme pour avoir rédigé en bon français & avec grace le livre latin très-savant, mais un peu pesant, de Vandall; c'est que les RR. PP. Lallemant & Doucin, de la société de Jésus, firent dire à M. de Fontenelle par M. l'abbé de Tilladet, que s'il répondait on le mettrait à la Bastille. C'est que plus de vingt ans après le R. P. Le Tellier persécuta Fontenelle, qu'il accusa d'avoir engagé Du Marfais à répondre (e). C'est que Du Marfais était perdu sans le président de Maisons, & Fontenelle sans M. d'Argenson, comme on l'a déjà dit ailleurs, comme Fontenelle le fait entendre lui-même dans le bel éloge de M. d'Argenson le garde des sceaux (f).

Mais à présent que le R. P. Le Tellier ne distribue plus de lettres de cachet, je pose qu'il n'est pas absolument défendu à un barbouilleur de papier, soit mauvais poète, soit plat profaneur, du nombre desquels j'ai l'honneur d'être, d'exposer les petites erreurs dans lesquelles des gens de bien sont depuis peu tombés, soit en inventant, soit en rapportant des calomnies absurdes, soit en falsifiant des écrits, soit en contrefaisant le style, & jusqu'au nom de leurs confrères qu'ils on voulu perdre; soit en les accusant d'hérésie, de déisme, d'athéisme, à propos d'une recherche d'anatomie, ou de quelques vers de cinq pieds, ou

(e) Voyez la page 101 de l'excellent ouvrage intitulé *La destruction des jésuites*, livre écrit du style des provinciales, mais avec plus d'impartialité. Voici comme l'auteur très-instruit s'exprime : *Dans le même sens que Le Tellier persécutait les jansénistes, il déshonorait Fontenelle à Louis XIV, comme un athée, pour avoir fait l'Histoire des oracles.*

(f) M. Jean George Le Franc, évêque du Puy en Velay, a renouvelé cette accusation dans une pastorale qui ne vaut pas les pastorales de Fontenelle.

de quelque point de géographie. M. Jean George Le F.... évêque du Puy, dit, par exemple, dans une pastorale, à la page 6, *qu'on s'est armé contre le christianisme dans la grammaire*. On n'avait pas encore entendu dire que le substantif & l'adjectif, quand ils s'accordent en genre, en nombre & en cas, conduisent droit à nier l'existence de Dieu.

Je vais, pour l'édification du public, rassembler, preuves en main, quelques tours de passe-passe dans ce goût, qui ont illustré en dernier lieu la littérature. Ce petit morceau pourra être utile à ceux qui entrent dans la carrière heureuse des lettres. C'est un *compendium* de traits d'érudition, de droiture & de charité, qui me fut envoyé il y a quelque tems par un bon ami, sous le titre de *Nouvelles honnêtetés littéraires*.

#### PREMIÈRE HONNÊTÉTÉ.

Il y a des sottises convenues qu'on réimprime tous les jours sans conséquence, & qui servent même à l'éducation de la jeunesse. La géographie d'Hubner est mise entre les mains des enfans depuis Moscow jusqu'à Strasbourg. On y trouve, dès la première page, que Jupiter se changea en taureau pour enlever *Europe*, treize cents ans avant Jésus-Christ, jour pour jour; mais que les habitans de l'Europe sont enfans de Japhet; qu'ils sont au nombre de trente millions (quoique la seule Allemagne possède environ ce nombre d'habitans). Il affirme ensuite qu'on ne peut trouver en Europe un terrain d'une lieue d'étendue qui ne soit habité; quoiqu'il y ait vingt lieues de pays dans les landes de Bourdeaux où on ne trouve absolument personne; quoique dans les états du pape, depuis Orviette jusqu'à Terracine, il y ait beaucoup de terrains abandonnés, & quoiqu'il y ait des marécages immenses dans la Pologne, & des déserts dans la Russie, & par tout pays des landes.

Il est dit dans ce livre que le roi de France a toujours quarante mille Suisses à sa solde, quoiqu'il n'en ait environ que douze mille.

M. Hubner, en parlant de Marseille, dit que le château de

Notre-Dame de la Garde est très-bien fortifié. Si M. Hubner avait ou vu Marseille, ou lu le voyage de Bachaumont & de Chapelle, il aurait eu une connaissance plus exacte de Notre-Dame de la Garde.

Gouvernement commode & beau ,  
A qui suffit, pour toute garde ,  
Un Suiffe avec sa hallesbarde  
Peint sur la porte du château.

M. Hubner assure qu'à Orange il parut une couronne d'or au ciel en plein midi, lorsque Guillaume prince d'Orange, depuis roi d'Angleterre, reçut l'hommage des habitans de cette ville ; & que c'est pourquoi il eut toujours beaucoup de bienveillance pour elle.

On cite ici le livre d'Hubner parmi cent autres, parce qu'on a été obligé par hasard d'en lire quelque chose, ainsi que du *Spectacle de la nature*, où il est dit que Moïse est un grand physicien, que la lumière arrive des étoiles sur la terre en sept minutes, & que le chien de M. le chevalier s'appelle Moufflar.

Ces inepties nombreuses ne font nul mal, ne portent préjudice à personne, & sont aisément rectifiées par les instituteurs qui instruisent la jeunesse. Mais qu'un historien anglais, dans les annales du siècle, assure que le dernier empereur de la maison d'Autriche, Charles VI, a été empoisonné par un de ses pages, lequel page s'est réfugié paisiblement à Milan ; qu'il dise que le roi de France à la bataille de Fontenoi ne passa jamais l'Escaut, lorsqu'il est avéré qu'il était au-delà du pont de Calone à la vue des deux armées ; qu'il dise que les Français empoisonnèrent les balles de leurs fusils en les mâchant, & en y mêlant des morceaux de verre ; qu'il dise que le duc de Cumberland envoya au roi de France un coffre rempli de ces balles ; que ces absurdes mensonges soient répétés encore dans d'autres livres : voilà, ce me semble, des honnêtetés qu'il est juste de relever, & que l'auteur du *Siècle de Louis XIV* n'a pas passées sous silence.

I<sup>e</sup>. H O N N Ê T E T É.

Après que l'espion turc eut voyagé en France sous Louis XIV Dufresny fit voyager un Siamois. Quand ce Siamois fut parti, le président de Montesquieu donna la place vacante à un Persan qui avait beaucoup plus d'esprit que l'on n'en a à Siam & en Turquie.

Cet exemple encouragea un nouvel introducteur des ambassadeurs, qui, dans la guerre de 1741, fit les honneurs de la France à un espion turc, lequel se trouva le plus sot de tous.

Quand la paix fut faite, M. le chevalier Godart fit les honneurs de presque toute l'Europe à un espion chinois qui résidait à Cologne, & qui parut en six petits volumes.

Il dit, page 17 du premier volume, que le roi de France est le roi des gueux (*g*); que si l'univers était submergé, Paris ferait l'arche où l'on trouverait en hommes & en femmes toutes sortes de bêtes.

Il assure (*h*) qu'une nation naïve & gaie qui *chambre ensemble*, ne doit pas être de mauvaise humeur contre les femmes; & que les auteurs un peu polis ne les *inveillent* plus dans leurs ouvrages; cependant sa politesse ne l'empêche pas de les traiter fort mal.

Il dit, (*i*) que le peuple de Lyon est d'un degré plus stupide que celui de Paris, & de deux degrés moins bon.

Passé encore, dira-t-on, que l'auteur, pour vendre son livre, attaque les rois, les ministres, les généraux & les gros bénéficiers: ou ils n'en savent rien, ou s'ils en savent quelque chose, ils s'en moquent. Il est assez doux d'avoir ses courtisans dans son

(*g*) Pag. 21.(*h*) Pag. 69 & 70.(*i*) Pag. 89.

antichambre, tandis que les écrivains frondeurs sont dans la rue. Mais les pauvres gens de lettres qui n'ont point d'antichambre, sont quelquefois fâchés de se voir calomniés par un lettré de la Chine qui probablement n'a pas plus d'antichambre qu'eux.

Il y a sur-tout beaucoup de dames nommées par le lettré chinois, lequel proteste toujours de son respect pour le beau sexe. C'est un sûr moyen de vendre son livre. Les dames, à la vérité, ont de quoi se consoler; mais les malheureux auteurs vilipendés n'ont pas les mêmes ressources.

### III<sup>e</sup>. HONNÊTETÉ.

Le gazetier ecclésiastique outrage pendant trente ans, une fois par semaine, les plus sçavans hommes de l'Europe, des prélats, des ministres, quelquefois le roi lui-même; mais le tout en citant l'écriture sainte. Il meurt inconnu; ses ouvrages meurent aussi; & il a un successeur.

### IV<sup>e</sup>. HONNÊTETÉ.

Un autre gazetier joue dans la littérature le même rôle que l'écrivain des nouvelles ecclésiastiques a joué dans l'église de Dieu. c'est l'abbé Desfontaines chassé pour ses mœurs de cette société de Jesus chassée de France pour ses intrigues. Il met en vers des psaumes, & on ne lit point les vers: il meurt de faim, & il déchire, pour vivre, tous ceux qui se font lire; & il le déclare. Il est enfermé à Bicêtre; & il fait des feuilles à Bicêtre; enfin, il a un successeur aussi. Ce successeur est l'Elisée de cet Elie, chassé comme lui des jésuites, mis à Bicêtre comme lui, passant de Bicêtre au fort l'Evêque & au Châtelet, couvert d'opprobres publics & secrets, osant écrire & n'osant se montrer. Le nom de Frélon est devenu une injure; & cependant il aura aussi un successeur, dont les sors liront les feuilles en province pour se former *l'esprit & le cœur*.



V<sup>e</sup>. HONNÊTETÉ.

L'abbé de Caveirac, dans sa belle apologie de la révocation de l'édit de Nantes, & dans celle de la Saint-Barthelemi, traite comme des coquins environ douze cent mille personnes qui vivent paisiblement en France sous le nom de nouveaux convertis. Il tombe ensuite sur les avocats; il déchire les gens de lettres; il calomnie le ministère. Il se ferait beaucoup d'amis s'il n'avait pas trop peu de lecteurs.

VI<sup>e</sup>. HONNÊTETÉ.

Un homme de province sollicite une place dans un corps respectable d'une capitale, & l'obtient; & pour tout remerciement, il dit à ses confrères, qu'eux & tous ceux qui aspirent à l'être sont des extravagans, des ennemis de l'état & de la religion, & même des gens sans goût qui ne lisent point ses cantiques.

Mon correspondant ne me dit point dans quel pays s'est passé cette aventure. Je soupçonne que c'est en Amérique. Il ajoute que ce discours du récipiendaire produisit quelques mauvaises plaisanteries qu'il faut pardonner aux intéressés. Heureux ceux qui, lorsqu'ils sont outragés, se contentent de rire! Vous savez, mon cher lecteur, que le public est alerte sur les fautes des gens de lettres, comme sur l'orgueil, l'avarice & les petites paillardises qu'on a quelquefois reprochées aux moines. Plus un état exige de circonspection, plus les faiblesses sont remarquées; & si les moines ont fait vœu de chasteté, d'humilité & de pauvreté, les gens de lettres semblent avoir fait vœu de raison.

VII<sup>e</sup>. HONNÊTETÉ.

Lorsque le R. P. La Vallette, *aliàs* Duclos, *aliàs* Le Fèvre, eut fait sa première banqueroute, *ad majorem societatis gloriam*, lorsque des imprimeurs huguenots eurent rafraîchi les premières pages d'une vieille édition du R. P. Busembaum que l'on fit

*Phil. Littér. Hist.* Tom. VI.

O o o

passer pour nouvelle, & qu'ils eurent ainsi jeté, sans le savoir, la première pierre qui a servi à lapider la société de Jésus; lorsque ces pères écrivaient en faveur de leur corps tant de petit livres qu'on ne lit plus; lorsque quelques prélats s'imaginant que la société de Jésus était immortelle & invulnérable, lui firent leur cour très-mal adroitement par quelques écrits; lorsque le bourreau brûla, selon son usage, une belle lettre du révérendissime père en Dieu Jean Gorge Le F.... évêque du Puy en Velai; il y eut alors une inondation de brochures, & autant d'injures de part & d'autre qu'il y avait de jésuites en France...

La principale honnêteté fut entre les RR. PP. dominicains, & les RR. PP. jésuites. Les jésuites dans un écrit intitulé, *Lettre d'un homme du monde à un théologien*, page 4, complimentèrent les jacobins sur leur frère Politien de Montepulciano, qui, dit-on, empoisonna avec une hostie le méchant empereur Henri VII; sur le bienheureux Jacques Clément, ainsi nommé par la ligue; sur Edmond Bourgoin son prieur; sur frère Pierre Argiet & Ridicouffe, roués tous deux à Paris.

Les jacobins répondirent à ce compliment par une longue énumération des martyrs de la société; & cette liste ne finissait point. Les deux partis appellèrent à leur secours St Thomas d'Aquin. Il s'agissait de le bien entendre; c'est là le grand effort de la théologie. Les uns & les autres convenaient des paroles. Ils avouaient que St. Thomas a dit, liv. II, quest. 42, art. 2, que ceux qui délivrent la multitude d'un méchant roi sont très-louables.

Que le mauvais prince est le seul séditieux.

Qu'il y a des cas où celui qui le tue mérite récompense.

Que, se!on le même St. Thomas d'Aquin, liv. II, quest. 12, un prince qui a apostasié n'a plus de droit sur ses sujets.

Que s'il est excommunié, ses sujets sont, *ipso facto*, délivrés de leur serment de fidélité: *Ejus subditi à juramento fidelitatis ejus liberati sunt.*

Que comme il est permis de résister aux larrons, il est permis

de résister aux mauvais princes : *Ut scit licet resistere latronibus, ita licet in tali casu resistere malis principibus.* Liv. II, quest. 69.

Tout cela se trouve dans l'Appel à la raison, avec beaucoup d'autres choses également édifiantes, imprimé en 1762, sous le titre de Bruxelles.

On prétend que, chez les jacobins, quand il meurt un docteur en théologie, on met une Bible de St. Thomas dans sa bière. Des profanes ayant lu ces grandes questions dans St. Thomas d'Aquin, ont prétendu qu'il eût été à désirer pour la tranquillité publique, que toutes les *sommes* de ce bon homme eussent été enterrées avec tous les jacobins. Mais ce sentiment me paraît un peu trop dur.

Après cette dispute qui intéressa vivement dix ou douze lecteurs, il en survint une autre entre les mêmes combattans, au sujet du livre *De matrimonio* du R. P. Sanchez, regardé en Espagne, & par tous les jésuites du monde, comme un père de l'église. Cette dispute se trouve à la page 262 du nouvel Appel à la raison; & il faut avouer que la raison doit être bien étonnée qu'on soumette un pareil procès à son tribunal.

On y discute trois questions tout-à-fait intéressantes. La première, *quandò vas innaturale usurpatur.* La seconde, *quandò seminatio non est simultanea.* La troisième, *quandò seminatio est extra vas.* Ma pudeur, & mon grand respect pour les dames, m'empêchent de traduire en français cette dispute théologique. J'ai prétendu me borner à faire voir combien les théologiens sont quelquefois honnêtes.

#### VIII<sup>e</sup>. H O N N Ê T E T É.

Un homme d'un génie vaste, d'une éducation immense, d'un travail infatigable, & dont le nom perce dans l'Europe; du sein de la retraite la plus profonde, entreprend le plus grand & le plus difficile ouvrage dont la littérature ait jamais été honorée; le meilleur géomètre de France se joint à lui. Ce géomètre, qui unit à la délicatesse de Fontenelle

la force que Fontenelle n'a pas, donne un plan de cette célèbre entreprise; & ce plan vaut lui seul une Encyclopédie. Un homme d'un nom illustre, qui s'est consacré aux lettres toute sa vie, physicien exact, métaphysicien profond, très-verté dans l'histoire & dans les autres genres, fait lui seul près du quart de cet ouvrage utile; des hommes savans, des hommes de génie s'y dévouent; d'anciens officiers militaires, d'anciens magistrats, d'habiles médecins, des artistes même, y travaillent avec succès; & tous dans la vue de laisser à l'Europe le dépôt des sciences & des arts, sans aucun intérêt, sans vain amour-propre. Ce n'est que malgré eux que le libraire a publié leurs noms. Monsieur de Voltaire sur-tout avait prié que son nom ne parût point. Quelle a été la reconnaissance de certains hommes, soi-disant gens de lettres, pour une entreprise si avantageuse à eux-mêmes? celle de la décrier, de diffamer les auteurs, de les poursuivre, de les accuser d'irréligion & de lèse-majesté.

I X<sup>e</sup>. HONNÊTETÉ.

Maître Abraham Chaumeix (je ne fais qui c'est) ayant demandé à travailler à ce grand ouvrage, & ayant été éconduit, comme de raison, ne manqua pas de dénoncer juridiquement les auteurs. Il soupçonne que celui qui a principalement contribué à le faire refuser, a composé l'article *Ame*, & que puisqu'il est son ennemi, il est athée; il le dénonce donc juridiquement comme tel. Il se trouve que l'auteur de l'article est un bon docteur de Sorbonne très-pieux. Il est très-étonné d'apprendre qu'il est accusé de nier l'existence de Dieu & celle de l'ame; & il conclut que si Abraham Chaumeix a une ame, elle est un peu dure & fort ignorante.

Abraham, pour se dépiquer, va se faire maître d'école à Moscou. Que son *ame* y repose en paix!

X<sup>e</sup>. HONNÊTETÉ.

Un gentilhomme de Bretagne qui a fait des comédies charmantes, nous a donné des anecdotes très-curieuses sur la ville de Paris, & sur l'histoire de France, imprimées avec privilège,

& sur-tout avec celui de l'approbation publique ; aussitôt les auteurs de je ne fais quelles feuilles (*k*) ( car je ne lis point les feuilles ) écrivent dans ces feuilles , dédiées à la cour , à douze fous par mois , que l'auteur est incontestablement déiste ou athée , & qu'il est impossible que cela ne soit pas , puisqu'il a dit que Maugiron , Quelus & St. Mégrin , tués sous le règne de Henri III , furent enterrés dans l'église de Saint-Paul , & qu'on n'avait pas voulu inhumér une vieille femme dans la rue de l'Arbre sec avant qu'on eût vu son testament.

Le Breton , qui n'entend pas raillerie , fait assigner au Châtelet les auteurs des feuilles , pardevant le lieutenant-criminel , en réparation d'honneur & de conscience , au mois de Juin 1763. Les folliculaires civilisent l'affaire & sont forcés de demander pardon de leur incivilité.

#### X I e . H O N N Ê T É T É

Un auteur qui n'aimait pas ceux du grand & utile ouvrage dont on a déjà parlé , les prostitue sur le théâtre , & les introduit volant dans la poche. Ce n'est pas ainsi que Molière a peint Trissotin & Vadius. On me dira que des galériens du tems du roi Charles VII , condamnés pour crime de faux , ayant obtenu leur grace de leur bon roi , lui volèrent tout son bagage , comme il est rapporté dans l'abbé Tritème (*l*) page 298 : mais on

(*k*) Ce sont les auteurs du *Journal chrétien*. Or ce journal n'étant pas bon , on a dit qu'il était mauvais chrétien.

(*l*) Pendant la nuit la horde griffonnante  
Sous le drapeau du gazetier de Nante ,  
Habilement avait débarassé  
Notre bon roi de son leste équipage.  
Ils prétendaient que pour de vrais guerriers ,  
Selon Platon , le luxe est peu d'usage.  
Puis se sauvant par de petits sentiers ,  
Au cabaret la proie ils partageaient.  
Là par écrit doctement ils couchèrent

m'avouera que ceux qui font aujourd'hui honneur à la littérature française, ne sont point des coupeurs de bourses, & que d'ailleurs ce trait n'est pas assez plaissant.

## XIIe. HONNÊTETÉ.

Des folliculaires à la petite semaine, ont imprimé que M. d'Alembert est un Rabzacès, un Philistin, un Amorrhéen, une *bête puante*; je ne fais pas précisément pourquoi; mais Rabzacès signifie grand échanfon en syriaque. Or M. d'Alembert n'est pas un grand échanfon: c'est même l'homme du monde qui verse le moins à boire. Il ne peut être à la fois Rabzacès, Syrien, Philistin ou Amorrhéen; il n'est ni bête ni puant; je fais seulement qu'il est un des plus grands géomètres, un des plus beaux esprits, & une des plus belles ames de l'Europe; ce qu'on n'a jamais dit de Rabzacès.

## XIIIe. HONNÊTETÉ.

Les folliculaires ont eu d'aussi étranges honnêtetés pour M. de Montesquieu & pour M. de Buffon. On a écrit contre l'un des lettres du Pérou, qui n'ont pas dû être un Pérou pour l'auteur. On a prouvé à l'autre qu'il était déiste ou athée (cela est égal), parce qu'il avait loué les stoïciens; & on l'a prouvé tout comme le R. P. Hardouin, de la société de Jésus, avait

Un beau traité bien moral, bien chrétien,  
 Sur le mépris des plaisirs & du bien.  
 On y prouva que les hommes sont frères,  
 Nés tous égaux, devant tous partager  
 Les dons de Dieu, les humaines misères,  
 Vivre en commun pour se mieux soulager.  
 Ce livre saint mis depuis en lumière,  
 Fut enrichi d'un pieux commentaire  
 Pour diriger & l'esprit & le cœur,  
 Avec préface, & l'avis au lecteur.

démontré que Pascal , Nicole , Arnaud & Mallebranche , n'ont jamais cru en Dieu.

Qui méprise Cotin n'estime point son roi , °

Ou n'a ( selon Cotin ) ni roi , ni foi , ni loi.

#### X I V e . H O N N Ê T E T É .

En voici une d'un goût nouveau. Jean-Jacques Rousseau, qui ne passe ni pour le plus judicieux ni pour le plus conséquent des hommes , ni pour le plus modeste , ni pour le plus reconnaissant , est mené en Angleterre par un protecteur qui épuise son crédit pour lui faire obtenir une pension secrète du roi. Jean-Jacques trouve la pension secrète un affront. Aussitôt il écrit une lettre dans laquelle il sacrifie l'éloquence & le goût à son ressentiment contre son bienfaiteur. Il pousse trois argumens contre ce bienfaiteur Mr. H. . . ; & à chaque argument , il finit par ces mots : *Premier soufflet , second soufflet , troisième soufflet sur la joue de mon patron.* Ah , Jean-Jacques ! trois soufflets pour une pension ! c'est trop.

Tudieu , l'amî ! sans vous rien dire ,

Comme vous baillez des soufflets !

( *Amphitruon* , acte I. )

Un Genevois qui donne des soufflets à un Écossais ! cela fait trembler pour les suites. Quel homme que Jean-Jacques ! Si le roi d'Angleterre avait donné la pension , sa majesté aurait eu le quatrième soufflet. C'est un terrible homme que ce Jean-Jacques ! Il prétend , dans je ne fais quel roman intitulé *Héloïse* ou *Aloïsa* , s'être battu contre un seigneur anglais de la chambre haute , dont il reçut ensuite l'aumône. Il a fait , on le fait , des miracles à Venise ; mais il ne fallait pas calomnier les gens de lettres à Paris. Il y a de ces gens de lettres qui n'attaquent jamais personne , mais qui font une guerre bien vive quand ils sont attaqués ; & Dieu est toujours pour la bonne cause. Un des offensés s'amusa à le dessiner par les coups de crayon que voici >

Cet ennemi du genre humain ,

Singe manqué de l'Arctéin ,

Qui se croit celui de Socrate ;  
 Ce charlatan trompeur & vain ,  
 Changeant vingt fois son mithridate ;  
 Ce basset hargneux & mutin ,  
 Bâlard du chien de Diogène ,  
 Mordant également la main  
 Ou qui le fesse , ou qui l'enchaîne ,  
 Ou qui lui présente du pain.

Les honnêtetés de Jean - Jacques , lui ont attiré , comme on voit , de très - grandes honnêtetés. Il y a de la justice dans le monde ; & pour peu que vous foyiez poli , vous trouvez à coup sûr des gens fort polis , qui ne font pas en reste avec vous. Cela compose une société charmante.

#### X<sup>Ve</sup>. H O N N Ê T E T É .

Une honnêteté nouvelle , & dont on ne s'était pas encore avisé dans la littérature ; c'est d'imprimer des lettres sous le nom d'un auteur connu , ou de falsifier celles qui ont couru dans le monde par la trop grande facilité de quelques amis , & d'insérer dans ces lettres les plus énormes platitudes , avec les calomnies les plus insolentes. C'est ainsi qu'en dernier lieu on a imprimé à Amsterdam , sous le titre de Genève , des prétendues lettres secrètes de l'auteur de la *Henriade* , lesquelles lettres , si elles étaient secrètes , ne devaient pas être publiques. Il y a sur-tout dans ces lettres secrètes un correspondant nommé *le comte de Bar-sur-Aube* , qui est un homme sûr ; mais comme il n'y a jamais eu de comte de *Bar-sur-Aube* , on ne peut pas avoir grande foi à ces lettres secrètes.

Ensuite , le nommé Schneider , libraire d'Amsterdam , a débité , sous le nom de Genève , les lettres du même homme à ses amis du *Parnasse* : c'est là le titre. Il se trouve que ces amis du *Parnasse* sont le roi de Pologne , le roi de Prusse , l'électeur palatin , le duc de Bouillon , &c. Outre la décence de ce titre , on fait dire dans ces lettres , à l'auteur de la *Henriade* & du *Siècle*

de



de Louis XIV, qu'à la cour de France *il y a d'agréables commères, qui aiment Jean-Jacques Rousseau comme leur toutou*. On ajoute à ces gentillesse des notes infames contre des personnes respectables, & il y a sur-tout trois lettres à un chevalier de Bruan, qui n'a jamais existé, & qu'on appelle *mon cher Philinte*. L'éditeur doute si ces trois lettres sont de M. de Montesquieu, ou de M. de Voltaire, quoiqu'aucun de leurs laquais n'eût voulu les avoir écrites (m). On a déjà dit ailleurs que ces bêtises se vendent à la foire de Leipfick, comme on vend du vin d'Orléans pour du vin de Pontac. Il est bon d'en avertir ceux qui ne sont pas gourmets.

## XVIe. H O N N Ê T E T É.

Il est encore plus utile d'avertir ici que le style simple, sage & noble, orné, mais non surchargé de fleurs, qui caractérisait les bons auteurs du siècle de Louis XIV, paraît aujourd'hui trop froid & trop rampant aux petits auteurs de nos jours; ils croient être éloquens lorsqu'ils écrivent avec une violence effrénée. Ils pensent être des Montesquieu quand ils ont à tort & à travers insulté quelques cours & quelques ministres, du fond de leurs greniers, & qu'ils ont entassé sans esprit injure sur injure. Ils croient être des Tacite lorsqu'ils ont lancé quelques solécismes audacieux à des hommes dont les valets de chambre dédaigneraient de leur parler. Ils s'érigent en Caton & en Brutus, la plume à la main. Les bons écrivains du siècle de Louis XIV, ont eu de la force, aujourd'hui on cherche des contorsions.

Qui croirait qu'un gredin ait imprimé, en 1752, dans un livre intitulé *Mes Pensées*, les mots que voici, & qu'il croyait dans le vrai goût de Montesquieu :

(m) Voici quelques lignes de la dernière à mon cher Philinte. *Il est impossible qu'il y ait un grand-homme parmi nos rois, puisqu'ils sont abrutis & avilis dès le berceau par une foule de scélérats qui les environne, & qui les obsède jusqu'au tombeau.*

C'est ainsi qu'on parle des ducs de Montausier & de Beauvilliers, des Bassuet & des Fénelon, & de leurs successeurs; cela s'appelle écrire avec noblesse, & soutenir les droits de l'humanité. C'est là le style ferme de la nouvelle éloquence.

*Phil. Littér. Hist. Tom. VI.*

P p p

« Une république qui ne serait formée que de scélérats du premier ordre , produirait bientôt un peuple de sages , de conquérans & de héros. Une république fondée par Cartouche , aurait eu de plus sages loix que la république de Solon.

» La mort de Charles I a fait plus de bien à l'Angleterre que n'en aurait fait le règne le plus glorieux de ce prince.

» Les forfaits de Cromwell sont si beaux , que l'enfant bienné n'entend point prononcer le nom de ce grand homme sans joindre les mains d'admiration. »

Ces pensées ont pourtant été réimprimées ; & l'auteur , à la seconde édition , mettait , au titre , *septième édition* , pour encourager à lire son livre. Il le dédiait à son frère. Il signait *Gonia Palaïos*. *Gonia* signifie angle ; *Palaïos* , vieux. Son nom en effet est l'*angle vieux*. Il s'est fait appeller la Beaumelle. C'est lui qui a falsifié les lettres de madame de Maintenon , & qui a rempli les mémoires de Maintenon de contes absurdes & des anecdotes les plus fausses.

#### XVIIe. HONNÊTETÉ.

On connaît l'histoire du *Siècle de Louis XIV*. Tout impartial qu'est ce livre , il est consacré à la gloire de la nation française , & à celle des arts ; & c'est même parce qu'il est impartial , qu'il affermit cette gloire. Il a été bien reçu chez tous les peuples de l'Europe , parce qu'on aime par-tout la vérité. Louis XV , qui a daigné le lire plus d'une fois , en a marqué publiquement sa satisfaction. Je ne parle pas du style , qui sans doute ne vaut rien ; je parle des faits.

Ce même la Beaumelle , dont il a bien déjà fallu faire mention , ci-devant précepteur du fils d'un gentilhomme qui a vendu Ferney à l'auteur du *Siècle de Louis XIV* , chassé de la maison de ce gentilhomme , réfugié en Danemarck ; chassé du Danemarck , réfugié à Berlin ; chassé de Berlin , réfugié à Gotha ; chassé de Gotha , réfugié à Francfort ; cet homme , dis-

je, s'avise de faire à Francfort l'action du monde la plus honorable à la littérature.

Il vend pour dix-sept louis d'or, au libraire Esslinger, une édition du *Siècle de Louis XIV*, qu'il a soin de falsifier en plusieurs endroits importants, & qu'il enrichit de notes de sa main; dans ces notes, il outrage tous les généraux, tous les ministres, le roi même & la famille royale; mais c'est avec ce ton de supériorité & de fierté qui sied si bien à un homme de son état, consommé dans la connaissance de l'histoire.

Il dit très-savamment que les filles hériteraient aujourd'hui de la partie de la Navarre, réunie à la couronne. Il assure que le maréchal de Vauban n'était qu'un plagiaire; il décide que la Pologne ne peut produire un grand homme; il dit que les savans danois sont tous des ignorans, tous les gentilshommes des imbécilles; & il fait du brave comte de Plélo, un portrait ridicule. Il ajoute qu'il ne se fit tuer à Dantzick, que parce qu'il s'ennuyait à périr à Copenhague. Non content de tant d'insolences, qui ne pouvaient être lues que parce qu'elles étaient des insolences, il attaque la mémoire du maréchal de Villeroi. Il rapporte à son sujet des contes de la populace. Il s'égaie aux dépens du maréchal de Villars. Un La Beaumelle donner des ridicules au maréchal de Villars! Il outrage le marquis de Torci, le marquis de la Vrillière, deux ministres chers à la nation, par leur probité. Il exhorte tous les auteurs à *sévir contre M. Chamillart*; ce sont ses termes.

Enfin il calomnie Louis XIV, au point de dire qu'il empoisonna le marquis de Louvois; & après cette criminelle démenche qui l'exposait aux châtimens les plus sévères, il vomit les mêmes calomnies contre le frère & le neveu de Louis XIV.

Qu'arrive-t-il d'un tel ouvrage? de jeunes provinciaux, de jeunes étrangers cherchent chez des libraires le *Siècle de Louis XIV*. Le libraire demande si on veut ce livre avec des notes savantes. L'acheteur répond qu'il veut sans doute l'ouvrage complet. On lui vend celui de La Beaumelle.

Les donneurs de conseils vous disent : *Méprisez cette infamie ; l'auteur ne vaut pas la peine qu'on en parle.* Voilà un plaisant avis. C'est-à-dire qu'il faut laisser triompher l'imposture. Non ; il faut la faire connaître. On punit très-souvent ce qu'on méprise , & même, à proprement parler, on ne punit que cela ; car tout délit est honteux.

Cependant cet honnête homme ayant osé se montrer à Paris , on s'est contenté de l'enfermer pendant quelque tems à Bicêtre , après quoi on l'a confiné dans son village , près de Montpellier.

Ce La Beaumelle est le même qui a depuis fait imprimer des lettres falsifiées de M. de Voltaire , à Amsterdam , à Avignon , accompagnées de notes infâmes contre les premiers de l'état.

On a toujours du goût pour son premier métier.

On demande, après de pareils exemples, s'il ne vaut pas mille fois mieux être laquais dans une honnête maison , que d'être le bel esprit des laquais ; & on demande si l'auteur d'un petit poëme , intitulé le Pauvre Diable , n'a pas eu raison de dire :

J'estime plus ces honnêtes enfans  
Qui de Savoie arrivent tous les ans ;  
Et dont la main légèrement essuie  
Ces longs canaux engorgés par la suie ;  
J'estime plus celle qui dans un coin  
Tricote en paix les bas dont j'ai besoin ;  
Le cordonnier qui vient de ma chaussure  
Prendre à genoux la forme & la mesure ,  
Que le métier de tes obscurs Frérons.  
Malice Abraham & ses vils compagnons  
Sont une espèce encor plus odieuse ;  
Quant aux catins , j'en fais assez de cas ;  
Leur art est doux & leur vie est joyeuse.  
Si quelquefois leurs dangereux appas  
A l'hôpital mènent un pauvre diable ,  
Un grand benêt qui fait l'homme agréable ,  
Je leur pardonne ; il l'a bien mérité.

Je cite ces vers pour faire voir combien ce métier de petits barbouilleurs, de petits folliculaires, de petits calomniateurs, de petits falsificateurs du coin de la rue, est abominable; car pour celui des belles demoiselles qui ruinent un sot, je n'en fais pas tout-à-fait le même cas que l'auteur du Pauvre Diable; on doit avoir de l'honnêteté pour elles sans doute, mais avec quelque restrictions.

## XVIII. HONNÊTETÉ.

Le fils d'un laquais de M. de Maucroix, lequel fils fut laquais aussi quelque tems, & qui servit souvent à boire à l'abbé d'Olivet, s'est élevé par son mérite, & nous sommes bien loin de lui reprocher son premier emploi dont ce mérite l'a tiré, puisque nous avons approuvé la maxime, qu'il vaut mieux être le laquais d'un bel esprit, que le bel esprit des laquais. Un jeune homme sans fortune sert fidèlement un bon maître; il s'instruit; il prend un état; il n'y a dans tout cela aucune indignité, rien dont la vertu & l'honneur doivent rougir. Le pape Adrien IV avait été mendiant; Sixte-Quint avait été gardeur de porcs. Quiconque s'élève à du moins cette espèce de mérite qui contribue à la fortune, & pourvu que vous ne soyez ni insolent ni méchant, tout le monde honore en vous cette fortune qui est votre ouvrage.

Cet homme nommé d'Etrée, parce que son père était du village d'Etrée, ayant cultivé les belles lettres au lieu de cultiver son jardin, fut d'abord folliculaire, ensuite faiseur d'almanachs, & il mit au jour L'année Merveilleuse, pour laquelle il fut incarcéré; puis il se fit prêtre, puis il se fit généalogiste; il travailla chez M. d'Hozier, & en sortit je ne veux pas dire pourquoi: enfin il obtint un petit prieuré dans le fond d'une province. M. le prieur alla se faire reconnaître dans sa seigneurie en 1763; & comme il est généalogiste, il se fit passer, mais avec circonspection, pour un neveu du cardinal d'Etrée. Il reçut en cette qualité une fête assez belle d'une dame qui a une terre dans le voisinage, & fut traité en homme qui devait être cardinal un jour.

Comme il n'y a point de maison dans son prieuré, il tenait sa

cour dans un cabaret du voisinage. il écrivit une lettre pleine de dignité & de bonté au seigneur de la paroisse, qui se mêle de prose & de vers tout comme l'abbé d'Etrée. Il avertissait ce voisin qu'un jeune homme de sa maison avait osé chasser sur les terres du prieuré, qui ont, je crois, cent toises d'étendue; qu'il accorderait volontiers le droit de chasse à la seule personne du voisin en qualité de littérateur, parce qu'il avait soixante & onze ans, & qu'il était à-peu-près aveugle; mais nul autre ne devait effaroucher le gibier de M. le prieur, qui n'a pas plus de gibier que de basse-cour. Le jeune homme qui avait imprudemment tiré à deux ou trois cents pas des terres de l'église, était un gentilhomme qui ne crut point devoir de réparation. Autre lettre de M. le prieur au voisin; pas plus de réponse à cette seconde lettre qu'à la première.

Mon homme part en méditant une noble vengeance. Il va en Picardie chez un seigneur, à la généalogie duquel il travaillait. Un magistrat considérable du parlement de Paris était dans le voisinage. M. l'abbé d'Etrée accuse auprès de ce magistrat celui qui n'avait pu lui écrire une lettre,

D'avoir fait un gros livre, un livre abominable,

Un livre à mériter la dernière rigueur,

Dont le traître a le front de le faire l'auteur.

(*Misanthrope*, Acte IV.) (a)

Voilà M. le prieur qui triomphe, & qui écrit à un intendant de ses états : *Il est perdu, il ne s'en relèvera pas, son affaire est faite.* Il se trompa, mais on a lieu d'espérer qu'il réussira mieux une autre fois.

Pauvre gens de lettres, voyez ce que vous vous attirez, soit que vous écriviez, soit que vous n'écriviez pas. Il faut non seulement faire son devoir, *taliter qualiter*, comme dit Rabelais; & dire toujours du bien de M. le prieur; mais il faut encore répondre aux lettres qu'il vous écrit. Cette négligence a ulcéré

(a) Voyez comme du tems de Molière on était aussi méchant que du nôtre,

quelquefois plus d'un grand cœur ; & vous voyez avec quelle noblesse un prier se venge.

## XIX. H O N N Ê T E T É.

L'auteur de l'Histoire de Charles XII , l'avait publiée il y a environ vingt ans , avant que le père Barre donnât son Histoire d'Allemagne ; cependant le père Barre jugea à propos de fondre dans son ouvrage presque tout Charles XII , batailles , sièges , discours , caractères , bons mots même. Quelques journalistes ayant entendu parler à quelques lecteurs de cette singulière ressemblance , ne songeant pas à la date des éditions , & n'ayant pas même lu le père Barre , qu'on ne lit guère , ne doutèrent pas que M. de Voltaire n'eût volé le père Barre , ou du moins feignirent de n'en pas douter , & appellèrent l'auteur de Charles XII plagiaire. Mais c'est une bagatelle qui ne mérite pas d'être relevée. Ces petits mensonges font le profit des folliculaires ; il faut que tout le monde vive.

## XX. H O N N Ê T E T É.

C'est encore un secret admirable que celui de déterrer un poëme manuscrit , qu'on attribue à un auteur auquel on veut donner des marques de souvenir , & de remplir ce poëme de vers dignes du postillon du cocher de Vertamon ; d'y insérer des tirades contre Charlemagne & contre St. Louis ; d'y introduire au quinzième siècle Calvin & Luther , qui sont du seizième ; d'y glisser quelques vers contre des ministres d'état ; & enfin de parler d'amour comme on parle dans un corps-de-garde. Les éditeurs espèrent qu'ils vendront avantageusement ces beaux vers & libelles de taverne , & que l'auteur à qui ils les imputent sera infailliblement perdu à la cour.

Les galans y trouvaient double profit à faire ; leur bien premièrement , & puis le mal d'autrui. Vous vous trompez , messieurs , on a plus de discernement à Versailles & à Paris que vous ne croyez ; & ceux *quibus est equus & pater & res* , ne sont pas vos dupes. On n'imputera jamais à l'auteur d'Alzire ces vers :

Chandos , suant & soufflant comme un baruf ,

Cherche du doigt si Jeanne est une fille ;

Au diable soit , dit-il , la forte aiguille !  
 Bientôt le diable emporte l'éclui neuf ;  
 Il veut encor secouer sa guenille . . .  
 Chacun avait son trot & son allure ,  
 Chacun piquait à l'envi sa monture , &c.

On a pris la peine de faire environ trois cents vers dans ce goût, & de les attribuer à l'auteur de La Henriade : il y a des vers pour la bonne compagnie, il y en a pour la canaille ; & cela est absolument égal pour quelques libraires de Hollande & d'Avignon.

Pour mieux connaître de quoi la basse littérature est capable, il faut savoir que les auteurs de ces gentilleses ayant manqué leur coup, firent à Liège une nouvelle édition du même ouvrage, dans lequel ils insérèrent les injures qu'ils crurent les plus piquantes contre madame de Pompadour ; ils lui en firent tenir un exemplaire, qu'elle jeta au feu. Ils lui écrivirent des lettres anonymes, qu'elle renvoya à l'homme qu'ils voulaient perdre. C'est une grande ressource que celle des lettres anonymes, & fort usitée chez les ames généreuses qui disent hardiment la vérité ; les gueux de la littérature y sont fort sujets ; & celui qui écrit ces mémoires instructifs, conserve quatre-vingt quatorze lettres anonymes qu'il a reçues de ces messieurs.

#### XXI<sup>e</sup>. HONNÊTETÉ.

L'ex-révêrend père ex-jésuite Nonotte, aussi grand amateur de la vérité que Varillas, ou Maimbourg, ou Veirac, &c., n'étant pas content apparemment de sa portion congrue, mais *suffisante*, qu'on donne aux ci-devant frères de la société de Jésus, se mit en tête, il y a quatre ans, de gagner quelque argent en vendant à un libraire d'Avignon nommé Fez, une critique des œuvres de V. ou attribuées à V.

Mais Nonotte aimant mieux encore l'argent que la vérité, fit proposer à M. de Voltaire, de lui vendre pour mille écus son édition ; ne doutant pas que M. de Voltaire, craignant un aussi grand



grand adverfaire que Nonotte , ne fe hâtât de fe racheter pour cette petite fomme , après quoi Nonotte & conforts ne manqueraient pas de faire une nouvelle édition de leur libelle , corrigée & augmentée.

J'ai, par malheur pour le petit Nonotte, la lettre de Fez en original. Voici la copie mot pour mot.

M O N S I E U R ,

*Avant que de mettre en vente mon ouvrage, qui vous eft relatif, j'ai cru devoir décemment vous en donner avis. Le titre porte : Erreurs de M. de Voltaire fur les faits hiftoriques, dogmatiques, &c. en deux volumes in-12, par un auteur anonyme. En conféquence, je prends la liberté de vous propofer un parti; le voici. Je vous offre mon édition de 1500 exemplaires à 2 liv. en feuilles, montant 3000 liv. L'ouvrage eft defiré univerfellement. Je vous l'offre, dis-je, cette édition, de bon cœur; & je ne la ferai paraître que je n'aie auparavant reçu quelque ordre de votre part.*

*J'ai l'honneur d'être avec le refpect le plus profond,*

*Monfieur,*

*Votre très-humble & très-obéiffant ferviteur,*

*FEZ, Imp. Lib. à Avignon.*

*Avignon, 30 Avril 1762.*

*Phil. Littér. Hift. Tom. VI.*

Q 99

M. de Voltaire, accoutumé à de telles propositions de la part des polissons de la littérature (o), fut trop équitable pour acheter une édition aussi considérable à si vil prix. Il fit au libraire Fez son compte net. Il lui fit voir combien Nonotte & Fez perdraient à ce beau marché. Cette lettre fut imprimée par ceux qui impriment tout : on dit qu'elle est plaisante ; je ne me connais pas en raillerie, je ne cherche ici que la simple vérité.

## XXII. HONNÊTÉ,

*Fort ordinaire.*

Je reviens à toi, mon cher Nonotte, & ex-compagnon de Jésus ; il faut montrer à quel point tu es honnête & charitable, combien tu connais la vérité, combien tu l'aimes, & avec quel noble zèle tu te joins à un tas de gredins qui jettent de loin leurs ordures à ceux qui cultivent les lettres avec succès.

As-tu gagné par tes deux volumes les mille écus que tu voulais escamoter à M. de Voltaire, par ton libraire Fez ? Je t'en fais mon compliment ; Garasse n'en savait pas tant que toi ; & le contrat Mohatra n'approche pas du marché que tu avais proposé. Mais, cher Nonotte, ce n'est pas assez de faire de bons marchés, il faut quelquefois avoir raison.

1°. En attaquant un essai sur les mœurs & l'esprit des nations, tu ne devais pas commencer par dire que Trajan si connu par ses vertus, était un barbare & un persécuteur. Et sur quoi le trouves-tu cruel ? parce qu'il ordonne *qu'on ne fasse point de recherches des chrétiens, & qu'il permet qu'on les dénonce.*

(o) On trouve dans les *Mélanges de littérature* de M. de Voltaire une lettre semblable d'un nommé La Jonchère, & on y apprend aussi que les sçavans auteurs de l'Histoire de la régence & de la vie du duc d'Orléans, régent, ont pris ce La Jonchère pour le trésorier-général des guerres, à-peu-près comme de prétendus esprits fins prennent encore le jeune débauché, obéissant auteur du Pétrone, pour le consul Pétrone ; l'imbécille & dégoûtant vieillard Trimaçon, pour le jeune empereur Néron ; la sotte & vilaine Fortunata, pour la belle Poppée, & Encolpe pour Sénèque. *In omnibus rebus qui vult decipi decipiatur.*

Mais il était très-juste de dénoncer ceux qui, emportés par un zèle indiscret comme Polyeucte, auraient brisé les statues des temples, battu les prêtres & troublé l'ordre public. Ces fanatiques étaient condamnés par les saints conciles. Un roi aussi bon que Trajan pourrait aujourd'hui, sans être cruel, punir légèrement le chrétien Nonotte, s'il était dénoncé comme calomniateur, s'il était convaincu d'avoir publié ses erreurs sous le nom des erreurs d'un autre, d'avoir mis le titre d'Amsterdam, au mépris des ordonnances royales, & d'avoir méchamment & proditoirement médit de son prochain.

20. On t'a déjà dit que tu manquais de bonne foi quand tu reprochais à l'auteur de l'Essai sur l'histoire générale, ces paroles que tu cites de lui : *L'ignorance chrétienne se représente d'ordinaire Dioclétien comme un ennemi armé sans cesse contre les fidèles*. On a averti, & on avertit encore, que ces mots, *l'ignorance chrétienne*, ne sont dans aucune des éditions de cet ouvrage, pas même dans l'édition furtive de Jean Neaulme. Que dirais-tu si tu trouvais dans un bon livre *l'ignorance de Nonotte*? mettrais-tu à la place *l'ignorance chrétienne de Nonotte*? ne t'exposerais-tu pas aux soupçons qu'on aurait que ce Nonotte ex-jésuite est un fort mauvais chrétien, puisqu'il calomnie?

Tu réponds que ce sont des chrétiens mal instruits qui ont dit que Dioclétien avait toujours persécuté, & que par conséquent on peut appeller leur erreur une ignorance chrétienne.

Mon ami, voilà de ta part une ignorance un peu jésuitique. Tu fais là une plaisante distinction; tu allègues une direction d'intention fort comique; il fallait ne point corrompre le texte, avouer ton tort & te taire.

3°. Tu continues à canoniser l'action du centurion Marcel, qui jeta son ceinturon, son épée, sa baguette, à la tête de sa troupe, & qui déclara devant l'armée qu'il ne fallait pas servir son empereur. Mon ami, prends garde, le ministre de la guerre veut que le service se fasse; ton Marcel est de mauvais exemple. Sois bon chrétien si tu peux; mais point de sédition, je t'en prie; souviens-toi de frère Guignard, & soit sage.

Tu loues encore le bon chrétien qui déchire l'édit de l'empereur. Nonotte, cela est fort. Prends garde à toi, te dis-je ; le roi n'aime pas qu'on déchire les édits ; il le trouverait mauvais. Sais-tu bien que c'est un crime de lèse-majesté au second chef ? Tu apportes pour raison que cet édit était injuste. Était-ce donc à ce chrétien à décider de la légitimité d'un arrêt du conseil ? Où en serions-nous si chaque jésuite ou chaque janséniste prenait cette liberté ?

4°. Petit Nonotte, rabâcheras-tu toujours les contes de la légion thébaine, & du petit Romanus né bègue, dont on ne put arrêter le caquet dès qu'on lui eut coupé la langue ? Faut-il encore s'apprendre qu'il n'y a jamais eu de légion thébaine, que les empereurs Romains n'avaient pas plus de légion égyptienne que de légions juives, que nous avons les noms de toutes les légions dans la notice de l'empire, & qu'il n'y est nullement question de Thébains, mais qu'il y avait d'ordinaire trois légions romaines en Egypte ?

Faut-il te redire que les faits, les dates & les lieux déposent contre cette histoire digne de Rabelais ? faut-il te répéter qu'on ne martyrisa point six mille hommes armés dans une gorge de montagnes où il n'en peut tenir trois cents ? Crois-moi, Nonotte, marions les six mille soldats Thébains aux onze mille vierges ; ce sera à-peu près deux filles pour chacun ; ils seront bien pourvus. Et à l'égard de la langue du petit Romanus, je te conseille de retenir la tienne, & pour cause.

5°. Sois persuadé comme moi, que David laissa en mourant vingt-cinq milliards d'argent comptant, dans la ville d'Hershalaim, j'y consens ; obtiens que ta portion congrue soit assignée sur ce trésor royal ; cours après les trois cents renards que Samson attachait par la queue ; dine du poisson qui avala Jonas ; fers de monture à Balaam, & parle ; j'y consens encore : mais, par Saint Ignace ! ne fais pas le panégyrique d'Aod qui assassina le roi Eglon ; & de Samuel qui hacha en morceaux le roi Agag, parce qu'il était trop gras ; ce n'est pas là une raison. Vois-tu ? j'aime les rois, je les respecte, je ne veux pas qu'on les mette en hachis ; & les parlemens pensent comme moi ; entends-tu, Nonotte ?

6°. Tu trouves qu'on n'a pas assez tué d'Albigéois & de calvinistes ; tu approuves le supplice de Jean Hus & de Jérôme de Prague , & celui d'Urbain Grandier ; & tu ne dis rien de la mort édifiante du R. P. Malagrida , du R. P. Guignard , du R. P. Garnet , du R. P. Oldecorn , du R. P. Creton. Eh , mon ami , un peu de justice !

7°. Ne t'enfonce plus dans la discussion de la donation de Pepin ; doute , ami Nonotte , doute ; & jusqu'à ce qu'on t'ait montré l'original de la cession de Ravenne , doute , te dis-je. Sais-tu bien que Ravenne en ce tems-là était une place plus considérable que Rome , un beau port de mer , & qu'on peut céder des domaines utiles , en s'en réservant la propriété ? Sais-tu bien qu'Athanasé le bibliothécaire est le premier qui ait parlé de cette propriété ? Croira-t-on de bonne foi que Charlemagne eût parlé , dans son testament , de Rome & de Ravenne , comme de villes à lui appartenantes , si le pape en avait été le maître absolu ?

J'avoue que St. Pierre écrivit une belle lettre à Pepin , du haut du ciel , & que le saint pape envoya la lettre au bon Pepin , qui en fut fort touché. J'avoue que le pape Etienne vint en France pour sacrer Pepin qui ravissait la couronne à son maître , & qui s'était déjà fait sacrer par un autre saint. J'avoue que le pape Etienne étant tombé malade à Saint-Denis , fut guéri par St. Pierre & par St. Paul qui lui apparurent avec St. Denis suivi d'un diacre & d'un sous-diacre. J'avoue même , avec l'abbé de Vertot , que le pape qui avait enfermé dans un couvent Carloman frère de Pepin , dépouillé par ce bon Pepin , fut soupçonné d'avoir empoisonné ce Carloman , pour prévenir toute discussion entre les deux frères.

J'avoue encore qu'un autre pape trouva depuis , sur l'autel de la cathédrale de Ravenne , une lettre de Pepin , qui donnait Ravenne au saint siège , mais cela n'empêche pas que Charlemagne n'ait gouverné Ravenne & Rome. Les domaines que les archevêques ont dans Rheims , dans Rouen , dans Lyon , n'empêchent pas que nos rois ne soient les souverains de Rheims , de Rouen & de Lyon.

Apprends que tous les bons publicistes d'Allemagne mettent

aujourd'hui la donation de la souveraineté de l'exarchat par Pepin, avec la donation de Constantin. Apprends que la méprise vient de ce que les premiers écrivains, aussi exacts que toi, ont confondu *patrimonium Petri & Pauli* avec *dominium imperiale*. Tu dois savoir, ex-jésuite Nonotte, ce que c'est qu'une équivoque.

8°. Eh bien, parleras-tu encore des bigames & trigames de la première race ? un jésuite ferme-t-il la bouche à un autre jésuite ? suffira-t-il de Daniel pour confondre Nonotte ? Lis donc ton Daniel, quoiqu'il soit bien sec. Lis la page 110 du premier volume *in-4°*. Lis, Nonotte, lis, & tu trouveras que le grand Théodebert épousa la belle Deuterie, quoique la belle Deuterie eût un mari, & que le grand Théodebert eût une femme, & que cette femme s'appellait Visigarde, & que cette Visigarde était fille d'un roi des Lombards nommé Vacon, fort peu connu dans l'histoire ; tu verras que Théodebert imitait en cette bigamie ou bigamie, son oncle Clotaire ; & voici les propres mots de Daniel :

« Son oncle Clotaire, après avoir épousé la femme de Clo-  
» domir, son frère, peu de tems après la mort de ce prince,  
» quoiqu'il eût déjà une autre femme, & il en eut trois pendant  
» quelque tems, dont deux étaient sœurs. »

Cela n'est pas trop bien écrit ; tu ne pourras approuver ce style, à moins que tu n'aimes ton prochain comme toi-même. Mais, mon ami, si Daniel écrit mal, il dit au moins ici la vérité, & c'est la différence qui est entre vous deux.

Je veux te conter une anecdote au sujet des bigames. Le lord Cowper, grand chancelier d'Angleterre, épousa deux femmes qui vécurent avec lui très-cordialement dans sa maison. Ce fut le meilleur ménage du monde. Ce bigame écrivit un petit livre sur la légitimité de ses deux mariages, & prouva son livre par les faits. M. de Voltaire s'était trompé en racontant cette bigamie. Il avait pris le lord Cowper pour le lord Trévor. La famille Trévor l'a redressé avec une extrême politesse ; ce n'est pas comme toi, Nonotte, qui te trompes très-impoliment,

90. Mais , mon cher Nonotte , quand tu as fait deux volumes de tes erreurs , que tu appelles les erreurs d'un autre , as-tu pensé qu'on perdrait son tems à répondre à toutes tes bévues ? Le public s'amuserait-il beaucoup d'un gros livre intitulé *les erreurs de Nonotte* ? Je ne veux te présenter qu'un petit bouquet , mais j'ai peine à choisir les fleurs. Voici , en passant , quelques fleurs pour Nonotte.

*Il n'y a point , dis-tu , de couvent en France où les religieux aient deux cent mille livres de rente.* Il est vrai , les pauvres moines n'ont rien ; mais les abbés réguliers ou irréguliers de Citeaux & de Clervaux les ont ces deux cent mille livres ; & je te conseille d'être leur fermier ; tu y gagneras plus qu'avec le libraire Fez. L'abbé de Citeaux a commencé un bâtiment dont l'architecte m'a montré le devis ; il monte à dix-sept cent mille livres. Nonotte ! il y a là de quoi faire de bons marchés.

10°. Sache que c'est M. Damilaville ( connu des principaux gens de lettres de Paris , s'il ne l'est pas de Nonotte ) qui ayant été indigné de l'insolence & de l'absurdité de ton libelle intitulé *les erreurs* , a daigné imprimer ce qu'il en pensait ; c'est lui surtout qui a montré qu'il n'y a point de contradiction à dire que Cromwell fut quelque tems un fanatique , puis un politique profond , & enfin un grand-homme , & qu'on peut dire la même chose de Mahomet. Sache que Cromwell rançonna , pillà , saccagea pendant la guerre , & qu'il fit observer les loix pendant la paix ; qu'il ne mit point de nouveaux impôts , *qu'il couvrit par les qualités d'un grand roi les crimes d'un usurpateur* ; qu'il craignait avec très-grande raison d'être assassiné , & qu'après avoir pris toutes les précautions pour ne le pas être , il n'en mourut pas moins avec une fermeté connue de tout le monde. M. Damilaville a dit qu'il n'y a rien dans tout cela d'incompatible , & que Nonotte n'a pas le sens commun. A-t-il tort ?

11°. Que tu es ignorant dans les choses les plus connues ! tu trouves mauvais que le véridique auteur de l'histoire générale dise que le célèbre Guillaume de Nassau , fondateur de la république de Hollande , était comte de l'empire au même titre que

Philippe II était seigneur d'Anvers. Tu es tout étonné que ce fameux prince d'Orange soit mis en parallèle avec la *maesta del re don Phelippo el discreto*. Tu as raison ; Philippe II n'était pas comparable à un héros. Ils étaient tous deux d'une famille impériale ; ces deux maisons étaient également descendues de braves gentilshommes. Est-ce parce que l'assassin du défenseur de la liberté se confessa & communia avant d'exécuter son crime, que tu trouves Guillaume coupable ? est-ce parce que ce héros résista à toute la puissance d'un poltron hypocrite ? est-ce parce qu'il rendit sept provinces libres, que le petit Franc-Comtois Nonotte insulte à sa mémoire ?

12°. Que tu es ignorant ! te dis-je. Tu ne fais pas que le bourg de Livron en Dauphiné, était une ville du tems de la ligue, qu'elle fut détruite comme tant d'autres petites villes. Et quand on t'a prouvé qu'elle fut assiégée par Henri III en personne, que le maréchal de camp de Bellegarde conduisit le siège avec vingt-deux pièces de canon en 1574, tu réponds avec une direction d'intention, *que tu voulais parler de l'état où est Livron aujourd'hui, & non de l'état où elle était alors*. Il s'agit bien de l'état où est Livron aujourd'hui ! & tu ajoutes savamment ; *J'ai nommé le commandant Montbrun qui refusa de rendre la place*. Tu excuses ton ignorance par une nouvelle erreur ; ce n'était pas Montbrun, qui commandait dans cette ville ; c'était de Roëstles, comme le dit de Thou, liv. XLIX. Tu as tort quand tu critiques ; tu as plus de tort quand tu dis des injures dignes de ton éducation, & tort encore peut-être quand tu espères qu'on ne te punira pas.

13°. Avec quelle audace peux-tu dire que M. de Voltaire n'a jamais lu la Taxe de la chancellerie de Rome ? viens dans sa bibliothèque, mon ami, les laquais te laisseront entrer pour cette fois-là, & même te feront sortir par la porte. Tu verras deux exemplaires de ce livre qu'on ne te prêtera point.

14°. Tu fais le savant, Nonotte ; tu dis à propos de théologie, que l'amiral Drake a découvert la terre d'Yesso. Apprends que Drake n'alla jamais au Japon, encore moins à la terre d'Yesso,



d'Yeffo ; apprends qu'il mourut en 1596 , en allant à Porto-Beilo. Apprends que ce fut quarante ans après la mort de Drake , que les Hollandais découvrirent les premiers cette terre d'Yeffo , en 1644. Apprends jusqu'au nom du capitaine Martin Jéritfon , & de son vaisseau qui s'appellait le Castrécom. Crois-tu donner quelque crédit à la théologie en faisant le marin ? tu te trompes sur terre & sur mer ; & tu t'applaudis de ton livre , parce que tes fautes sont en deux volumes.

15°. Voyons si tu entends la théologie mieux que la marine , L'auteur del'Histoire générale a dit que, selon St. Thomas d'Aquin, il était permis aux séculiers de conseiller dans les cas urgens ; que ce n'est pas tout-à-fait un *sacrement* , mais que c'est comme *sacrement*. Il a cité l'édition & la page de la somme de St. Thomas ; & là-dessus tu viens dire que tous les critiques conviennent que cette partie de la somme de St. Thomas , n'est pas de lui. Et moi , je te dis qu'aucun vrai critique n'a pu te fournir cette défaite. Je te désie de montrer un seule somme de Thomas d'Aquin, où ce monument ne se trouve pas. La somme était en telle vénération qu'on n'eût pas osé y coudre l'ouvrage d'un autre. Elle fut un des premiers livres qui sortirent des presses de Rome dès l'an 1474 ; elle fut imprimée à Venise en 1484 ; Ce n'est que dans des éditions de Lyon qu'on commença à douter que la troisième partie de la somme fût de lui. Mais il est aisé de reconnaître sa méthode & son style , qui sont absolument les mêmes.

Au reste , Thomas ne fit que recueillir les opinions de son tems , & nous avons bien d'autres preuves que les laïques avaient le droit de s'entendre en confession les uns les autres ; témoin le fameux passage de Joinville , dans lequel il rapporte qu'il confessa le connétable de Chypre. Un jésuite du moins devrait savoir ce que le jésuite Toler a dit dans son livre de l'instruction sacerdotale , liv. I , chap. XVI. Ni femme ni laïque ne peut absoudre sans privilège. *Nec femina nec laicus absolvere possunt sine privilegio*. Le pape peut donc permettre aux filles de confesser les hommes ; cela sera assez plaisant ; tu réjouiras fort Besançon en confessant tes fredaines à la vieille fille que tu fréquentes & que tu endoctrines. Auras-tu l'absolution ?

*Phil. Littér. Hist.* Tom. VI,

R r r

Je veux t'instruire, en t'apprenant que cette ancienne coutume, cette dévotion, de se confesser mutuellement vient de la Syrie. Tu sauras donc, Nonotte, que les bons Juifs se confessaient quelquefois les uns aux autres. Le confesseur & le confessé, quand ils étaient bien pénitens, s'appliquaient tour à tour trente-neuf coups de lanière sur les épaules. Confesse-toi souvent, Nonotte; mais si tu t'adresses à un jacobin, ne va pas lui dire que la somme de St. Thomas n'est pas de lui; on ne se bornerait pas à trente-neuf coups d'étrivières. Confesse ta fille, confesse-toi à elle; & elle te fessera plus doucement qu'un jacobin, comme Girard fessait La Cadière, & *vice versa*.

16°. Il me prend envie de t'instruire sur l'histoire de la Pucelle d'Orléans; car j'aime cette pucelle, & bien d'autres l'aiment aussi. Ce petit morceau sera utile au public, qui se soucie fort peu de tes bévues & de tes querelles, mais qui aime l'histoire. Je tirerai les faits des auteurs contemporains, des actes du procès de Jeanne d'Arc, & des mémoires authentiques sur l'Orleanais.

Paul Jove dit que le courage des Français fut animé par cette fille, & se garde bien de la croire inspirée. Ni Robert Gaguin, ni Paul Emile, ni Polidore Virgile, ni Genetral, ni Philippe de Bergame, ni Papire Masson, ni même Mariana, ne disent quelle était envoyée de Dieu; & quand Mariana le jésuite l'aurait dit, en vérité cela ne m'en imposerait pas.

Mezerai conte que le prince de la milice céleste lui apparut; j'en suis fâché pour Mezerai, & j'en demande pardon au prince de la milice céleste.

La plupart de nos historiens, qui se copient tous les uns les autres, supposent que la Pucelle fit des prédictions, & qu'elles s'accomplirent. On lui fait dire qu'elle chassera les Anglais hors du royaume, & ils y étaient encore cinq ans après sa mort. On lui fait écrire une longue lettre au roi d'Angleterre, & assurément elle ne savait ni lire, ni écrire; on ne donnait pas cette

éducation à une servante d'hôtellerie dans le Barois ; & son procès porte qu'elle ne savait pas signer son nom.

Mais, dit-on, elle a trouvé une épée rouillée dont la lame portait cinq fleurs de lis d'or gravées ; & cette épée était cachée dans l'église de Sainte-Catherine de Fierbois à Tours. Voilà certes un grand miracle !

La pauvre Jeanne d'Arc ayant été prise par les Anglais, en dépit de ses prédictions & de ses miracles, soutint d'abord dans son interrogatoire que Ste. Catherine & Ste. Marguerite l'avaient honorée de beaucoup de révélations. Je m'étonne qu'elle n'ait rien dit de ses conversations avec le prince de la milice céleste. Apparemment que ces deux saintes aimaient plus à parler que St. Michel. Ses juges la crurent forcée, & elle se crut inspirée ; & c'est là le cas de dire ;

Ma foi, juge & plaideurs, il faudrait tout tier.

Une grande preuve que les capitaines de Charles VII employaient le merveilleux pour encourager les soldats dans l'état déplorable où la France était réduite, c'est que Saintrailles avait son berger, comme le comte de Dunois avait sa bergère. Ce berger faisait ses prédictions d'un côté, tandis que la bergère les faisait de l'autre,

Mais malheureusement la prophétesse du comte de Dunois fut prise au siège de Compiègne par un bâtard de Vandôme, & le prophète de Saintrailles fut pris par Talbot. Le brave Talbot n'eut garde de faire brûler le berger. Ce Talbot était un de ces vrais Anglais qui dédaignent les superstitions, & qui n'ont pas le fanatisme de punir les fanatiques.

Voilà, ce me semble, ce que les historiens auraient dû observer, & ce qu'ils ont négligé.

La Pucelle fut amenée à Jean de Luxembourg, comte de Ligny. On l'enferma dans la forteresse de Beaulieu, ensuite dans celle de Beaurevoir, & delà dans celle du Crotoy en Picardie.

R r r 2

D'abord Pierre Cauchon, évêque de Beauvais, qui était du parti du roi d'Angleterre contre son roi légitime, revendiqua la Pucelle comme une forcière arrêtée sur les limites de sa métropole. Il veut la juger en qualité de forcière. Il appuyait son prétendu droit d'un insigne mensonge. Jeanne avait été prise sur le territoire de l'évêché de Noyon : & ni l'évêque de Beauvais ni l'évêque de Noyon n'avaient assurément le droit de condamner personne, & encore moins de livrer à la mort une sujette du duc de Lorraine & une guerrière à la solde du roi de France.

Il y avait alors (qui le croirait ?) un vicaire général de l'inquisition en France, nommé frère Martin. C'était bien là un des plus horribles effets de la subversion totale de ce malheureux pays. Frère Martin réclama la prisonnière, comme odorant l'hérésie, *odorantem heresim*. Il somma le duc de Bourgogne & le comte de Ligny, *par le droit de son office, & de l'autorité à lui commise par le saint siège, de livrer Jeanne à la sainte inquisition.*

La Sorbonne se hâta de seconder frère Martin : elle écrivit au duc de Bourgogne & à Jean de Luxembourg : « Vous avez employé votre noble puissance à appréhender icelle femme qui se dit la Pucelle, au moyen de laquelle l'honneur de Dieu a été sans mesure offensé, la foi excessivement blessée, & l'église trop tort déshonorée ; car, par son occasion, idolâtrie, erreurs, mauvaise doctrine & autres maux inestimables, se sont ensuivis en ce royaume..... Mais, peu de chose serait avoir fait telle prise, si ne s'ensuivait ce qu'il appartient pour satisfaire l'offense par elle perpétrée contre notre doux Créateur & sa foi, & sa sainte église, avec ses autres méfaits innumérables..... Et si, serait intolérable offense contre la majesté divine, s'il arrivait qu'icelle femme fût délivrée. »

Enfin la Pucelle fut adjugée à Pierre Cauchon, qu'on appelait l'indigne évêque, l'indigne Français, & l'indigne homme. Jean de Luxembourg vendit la Pucelle à Cauchon & aux Anglais, pour dix mille livres, & le duc de Bedford les paya. La Sorbonne, l'évêque & frère Martin, présentèrent alors une nouvelle requête à ce duc de Bedford, régent de France, *en l'honneur de notre*

*Seigneur & Sauveur Jesus-Christ, pour qu'icelle Jeanne fût brièvement mise es mains de la justice de l'église.* Jeanne fut conduite à Rouen. L'archevêché était alors vacant, & le chapitre permit à l'évêque de Beauvais de *besogner* dans la ville ( c'est le terme dont on se servit ). Il choisit pour ses assesseurs, neuf docteurs de sorbonne avec treute-cinq autres assistants, abbés ou moines. Le vicaire de l'inquisition, Martin, présidait avec Cauchon; & comme il n'était que vicaire, il n'eut que la seconde place.

Il y eut quatorze interrogatoires; ils sont singuliers. Elle dit qu'elle a vu Ste. Catherine & Ste. Marguerite à Poitiers. Le docteur Beupère lui demande à quoi elle a reconnues deux saintes. Elle répond que c'est à leur manière de faire la révérence. Beupère lui demande si elles sont bien jaseuses. Allez, dit-elle, le voir sur le registre. Beupère lui demande si, quand elle a vu St. Michel, il était tout nu. Elle répond : Pensez-vous que notre Seigneur n'eût de quoi le vêtir ?

Voilà le ridicule ; voici l'horrible.

Un de ses juges, docteur en théologie & prêtre, nommé Nicolas l'Oiseleur, vient la confesser dans la prison. Il abuse du sacrement jusqu'au point de cacher derrière un morceau de serge deux prêtres qui transcrivent la confession de Jeanne d'Arc. Ainsi les juges employèrent le sacrilège pour être homicides. Et une malheureuse idiote, qui avait eu assez de courage pour rendre de très-grands services au roi & à la patrie, fut condamnée à être brûlée par quarante prêtres français, qui l'immolaient à la faction de l'Angleterre.

On fait assez comment on eut la bassesse artificieuse de mettre auprès d'elle un habit d'homme pour la tenter de reprendre cet habit, & avec quelle absurde barbarie on prétextait cette prétendue transgression, pour la condamner aux flammes, comme si c'était dans une fille guerrière un crime digne du feu, de mettre une culotte au lieu d'une jupe. Tout cela déchire le cœur, & fait frémir le sens commun. On ne conçoit pas comment nous osons, après les horreurs sans nombre dont nous avons été coupables, appeler aucun peuple du nom de barbare.

La plupart de nos historiens, plus amateurs des prétendus embellissemens de l'histoire, que de la vérité, disent que Jeanne alla au supplice avec intrépidité; mais, comme le portent les chroniques du tems, & comme l'avoue M. de Villaret, elle reçut son arrêt avec des cris & des larmes; faiblesse pardonnable à son sexe, & peut-être au nôtre, & très-compatible avec le courage que cette fille avait déployé dans les dangers de la guerre; car on peut être hardi dans les combats, & sensible sur l'échafaud.

Je dois ajouter ici que plusieurs personnes ont cru sans aucun examen que la Pucelle d'Orléans n'avait point été brûlée à Rouen, quoique nous ayions le procès-verbal de son exécution. Elles ont été trompées par la relation que nous avons encore, d'une aventurière qui prit le nom de la Pucelle, trompa les frères de Jeanne d'Arc, & à la faveur de cette imposture, épousa en Lorraine un gentilhomme de la maison des Armoises. Il y eut deux autres fripponnes qui se firent aussi passer pour la Pucelle d'Orléans. Toutes les trois prétendirent qu'on n'avait point brûlé Jeanne, & qu'on lui avait substitué une autre femme. De tels contes ne peuvent être admis que par ceux qui veulent être trompés.

Apprends, Nonotte, comme il faut étudier l'histoire quand on on ose en parler. Ne fais plus de Jeanne d'Arc une inspirée, mais une idiote hardie qui se croyait inspirée, une héroïne de village à qui on fit jouer un grand rôle, une brave fille que des inquisiteurs & des docteurs firent brûler avec la plus lâche cruauté. Corrige tes erreurs, & ne les mets plus sur le compte des autres. Souviens-toi du capucin qui étant monté en chaire, dit à ses auditeurs : *Mes frères, mon dessein était de vous parler de l'immaculée conception; mais j'ai vu affiché à la porte de l'église : Réflexions sur les défauts d'autrui, par le R. P. de Viliers, de la société de Jesus (p).* Eh, mon ami ! fais des réflexions sur les tiens. Je vous parlerai donc de l'humilité.

Tu crèves de vanité, Nonotte : on t'a fait l'honneur de te répondre ; mais, pour t'inspirer un peu de modestie, sache que l'illustre Montequieu daigna répondre à l'auteur des nouvelles

(p) Depuis abbé de Viliers, assez mauvais poète.

ecclésiastiques , à-peu-près comme le maréchal de la Feuillade battit une fois un fiacre qui lui barrait le chemin quand il allait en bonne fortune.

170. Oh oh , Nonotte ! tu veux brouiller l'auteur du *Siècle de Louis XIV* avec le clergé de France. Ceci passe la raillerie. *Il n'y a point*, dis-tu à la page 224 , *d'hommes aussi méprisables que ceux qui forment ce corps nombreux*. Et après avoir proféré ces abominables paroles , tu les imputes à l'auteur du *Siècle de Louis XIV* ! Sens-tu bien tout ce que tu mérites , calomniateur Nonotte ?

L'auteur du *Siècle de Louis XIV* a toujours révééré le clergé en citoyen ; il l'a défendu contre les imputations de ceux qui disent au hafard qu'il a le tiers des revenus du royaume ; il a prouvé dans son chapitre XXXV , que toute l'église gallicane , séculière & régulière , ne possède pas au-delà de quatre-vingts millions de revenu en fonds & en casuel. Il remarque que le clergé a secouru l'état d'environ quatre millions par an , l'un dans l'autre. Il n'a perdu aucune occasion de rendre justice à ce corps.

On trouve au chapitre IV du traité de la tolérance , ces paroles : *Le corps des évêques en France est presque tout composé de gens de qualité qui pensent & qui agissent avec une noblesse digne de leur naissance*. Est-ce là insulter les évêques de France , comme tu les outrages ?

Insulte-t-il les évêques quand il parle de l'évêque de Marseille dans une ode contre le fanatisme ?

Belzuns , ce pasteur vénérable ,  
 Sauvait son peuple périssant ;  
 Langeron , guerrier secourable ,  
 Bravait un péril renaissant ;  
 Tandis que vos lâches cabales  
 Dans le trouble & dans les scandales  
 Occupaient votre oisiveté ,  
 De la dispute ridicule  
 Et sur Quesnel & sur la bulle ,  
 Qu'oubliera la postérité.

O ex-jésuite ! c'était rendre justice au digne évêque de Marfeille : il vous l'a rendue à vous, anciens confrères de Nonotte, à vous, Le Tellier, Lallemand & Doucin, qui faisiez attendre des évêques dans la salle basse, avec le frère Vadblé, tandis que vous fabriquiez la bulle qui vous a enfin exterminés.

O Nonotte ! tu oses dire que l'auteur du *Siècle de Louis XIV* n'a jamais cherché qu'à tourner les papes en ridicule, & à les rendre odieux.

Mais vois les éloges qu'il donne à la sagesse d'Adrien I, Vois comme il justifie le pape Honorius, tant accusé d'hérésie ; vois ce qu'il dit de Léon IV, au tome I de l'*Essai sur l'esprit & sur les mœurs des nations*.

« Lé pape, Léon IV, prenant dans ce danger une autorité  
 » que les généraux de l'empereur Lothaire semblaient abandonner, se montra digne, en défendant Rome, d'y commander en souverain. Il avait employé les richesses de l'église  
 » à réparer les murailles de la ville, à élever des tours, à tendre des chaînes sur le Tibre. Il arma les milices à ses dépens,  
 » engagea les habitans de Naples & de Gayerre à venir défendre les côtes & le port d'Ostie, sans manquer à la sage précaution  
 » de prendre d'eux des otages, sachant bien que ceux qui sont assez puissans pour nous secourir le sont assez pour nous nuire.  
 » Il visita lui-même tous les postes, & reçut les Sarrafins à leur descente, non pas en équipage de guerrier, ainsi qu'en avait  
 » usé Goslin, évêque de Paris, dans une occasion encore plus pressante; mais comme un pontife qui exhortait un peuple  
 » chrétien, & comme un roi qui veillait à la sûreté de ses sujets.  
 » Il était né Romain. Le courage des premiers âges de la république revivait en lui dans un tems de lâcheté & de corruption,  
 » tel qu'un des beaux monumens de l'ancienne Rome, qu'on trouve quelquefois dans les ruines de la nouvelle. »

Il a poussé l'amour de la vérité, jusqu'à justifier la mémoire d'un Alexandre VI, contre cette foule d'accusateurs qui prétendent que ce pape mourut du poison préparé par lui-même pour  
 faire



faire périr tous les cardinaux, ses convives. Il n'a pas craint de heurter l'opinion publique, & de rayer un crime du nombre des crimes dont ce pontife fut convaincu. Il n'a jamais considéré, n'a chéri, n'a dit que le vrai; il l'a cherché cinquante ans, & tu ne l'as pas trouvé.

Tu es fâché que le pape Benoit XIV lui ait écrit des lettres agréables, & lui ait envoyé des médailles d'or & des agnus par douzaines! tu es fâché que son successeur l'ait gratifié, par la protection & par les mains d'un grand ministre, de belles reliques pour orner l'église paroissiale qu'il a bâtie! Console-toi, Nonotte, & viens y servir la messe d'un de tes confrères qui est l'aumônier du château. Il est vrai que le maître ne marchera pas à la procession *derrière un jeune jésuite*, comme on a fait dans un beau village lès Montauban; il n'est pas de ce goût; mais enfin vous serez deux jésuites. *Sapè premente deo, fert deus alter opem,*

Enfin, Nonotte, tu emploies l'artillerie des Garasse & des Hardouin, *ultima ratio jesuitarum, & aliquandò jansenistarum*. Tu traites d'athée l'adorateur le plus résigné de la Divinité; tu intentes cette accusation horrible contre l'auteur de La Henriade, poème qui est le triomphe de la religion catholique; tu l'intentes contre l'auteur de Zaire & d'Alzire, dont cette même religion est la base; contre celui qui, ayant adopté la nièce du grand Corneille, ne la reçut dans une de ses maisons située sur le territoire de Genève, qu'à condition qu'elle aurait toutes les facilités d'exercer la religion catholique. Tu le fais, puisque tes complices, pour gagner quelque argent, ont fait imprimer la lettre où il est dit expressément que cette demoiselle aura sur le territoire des protestans tous les secours nécessaires pour l'exercice de sa religion. Tu ne songeais pas que tu donnais ainsi des armes contre toi & tes confrères.

C'est ainsi que les Nonotte, les Parouillet & autres Welches ont traité d'athées les principaux magistrats français & les plus éloquens, les Monclar, les Chauvelin, les La Chalotais, les

Duché, les Castillon, & plusieurs autres. Mais aussi, il faut considérer que ces messieurs leur ont fait plus de mal que M. de Voltaire.

Après l'exposé des bévues, des insolences & des injures atroces prodiguées par Nonotte & par ses aides, quelques lecteurs seront bien aises de savoir quels sont les auteurs de ce libelle, & de tant d'autres libelles contre la magistrature de France. Voici la lettre d'un homme en place, écrite de Besançon le 9 Janvier 1767 : elle peut instruire.

« Jacques Nonotte, âgé de 54 ans, est né à Besançon d'un  
 » pauvre homme qui était fendeur de bois & crocheteur. Il paraît  
 » à son style & à ses injures qu'il n'a pas dégénéré. Sa mère était  
 » blanchisseuse. Le petit Jacques ayant fait le métier de son père  
 » à la porte des jésuites, & ayant montré quelque disposition  
 » pour l'étude, fut recueilli par eux, & fut jésuite à l'âge de  
 » vingt ans. Il était placé à Avignon en 1759. Ce fut là qu'il  
 » commença à compiler avec quelques uns de ses confrères son  
 » libelle contre l'histoire générale, & contre vous.

« L'imprimeur Fez en tira douze cents exemplaires. Le débit  
 » n'ayant pas répondu à leurs espérances, Fez se plaignit amère-  
 » ment ; & les jésuites furent obligés de prendre l'édition pour  
 » leur compte. Vous daignâtes, monsieur, vous abaisser à ré-  
 » pondre à ce mauvais livre ; cela le fit connaître, & a enhardi  
 » Nonotte & ses associés à en faire une seconde édition pleine  
 » d'injures les plus méprisables à la fois & les plus punissables. Le  
 » parti jésuitique a fait imprimer cette édition clandestine à Lyon,  
 » au mépris des ordonnances.

« Nonotte est actuellement toléré & ignoré dans notre ville. Il  
 » demeure à un troisième étage, & il gouverne despotiquement  
 » une vieille fille imbécille qui vous a écrit une lettre anonyme.  
 » Il dit qu'il s'occupe à un dictionnaire anti-philosophique qui  
 » doit paraître cette année. Je crois en effet qu'il en fera un  
 » anti-raisonnable. Vous voyez que les membres épars de la  
 » vipère coupée en morceaux, ont encore du venin. Ce misé-

» rable est un excrément de collègue qu'on ne dégraissera ja-  
» mais, &c. »

Nous conservons l'original de cette lettre.

Si Nonotte a ses censeurs, il a aussi des gens de bon goût pour partisans. Monsieur de Voltaire a reçu une lettre datée de Hennebon en Bretagne le 18 Novembre 1766, signée le chevalier Brulé : il a bien voulu nous la communiquer, la voici ; elle est en beaux vers.

L'orgueil du philosophe avait bercé Voltaire,  
Dans la flatteuse idée, mais par trop téméraire,  
De mériter un nom par dessus tous les noms.  
Le voilà bien déchu de sa présomption.  
David avec sa fronde a terrassé Goliath.

Et puis qu'on dise qu'il n'y a plus de Welches en France. Le chevalier de Brulé est apparemment un disciple de Nonotte. Les jésuites n'élevaient-ils pas bien la jeunesse ?



---

 PETITE DIGRESSION,

*Qui contient une réflexion utile sur une partie des vingt-deux honnêtetés précédentes.*

QUELLE est la source de cette rage de tant de petits auteurs, ou ex-jésuites, ou convulsionnistes, ou précepteurs chassés, ou petits collets sans bénéfices, ou prieurs, ou argumentans en théologie, ou travaillans pour la comédie, ou étalans une boutique de feuilles, ou vendans des mandemens & des sermons ? D'où vient qu'ils attaquent les premiers hommes de la littérature avec une fureur si folle ? Pourquoi appellent-ils toujours les Pascal *porte d'enfer* ; les Nicole *loup ravissant* ; & les d'Alembert *bête puante* ? Pourquoi, lorsqu'un ouvrage réussit, crient-ils toujours à l'hérétique, au déiste, à l'athée ? La prétention au bel esprit est la grande cause de cette maladie épidémique.

Ce n'est certainement pas pour rendre service à la religion catholique, apostolique & romaine, qu'ils crient par-tout, que les premiers mathématiciens du siècle, les premiers philosophes, les plus grands poètes & orateurs, les plus exacts historiens, les magistrats les plus consommés dans les loix, tous les officiers d'armée qui s'instruisent, ne croient pas à la religion catholique, apostolique & romaine, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais. On sent bien que les portes de l'enfer prévaudraient, s'il était vrai que tout ce qu'il y a de plus éclairé dans l'Europe, déteste en secret cette religion. Ces malheureux lui rendent donc un funeste service, en disant qu'elle a des ennemis dans tous ceux qui pensent.

Ils veulent eux-mêmes la décrier en cherchant des noms célèbres qui la décrivent. Il est dit dans les *Erreurs de Nonotte*, renforcées par un autre homme de bien qui l'a aidé, page 118, qu'à la vérité M. de Voltaire n'attaque point l'autorité des livres divins, qu'il montre même pour eux du respect, mais que cela

*n'empêche point qu'il ne s'en moque dans son cœur ; & delà , il conclut que tout le monde en fait autant , & que lui Nonotte pourrait bien s'en moquer aussi avec une direction d'intention.*

Ah ! impie Nonotte ! blasphémateur Nonotte ! Prions Dieu , mes frères pour sa conversion.

Ce qui damne principalement Nonotte, Patouillet & conforts , est précisément ce qui a traduit frère Berthier en purgatoire ; c'est la rage du bel esprit. Croiriez-vous bien , mes frères , que Nonotte dans son libelle rhéologique , trouve mauvais que l'auteur du *Siècle de Louis XIV* ait mis Quinault au rang des grands hommes ? Nonotte trouve Quinault plat : quoi ! tu n'aimes pas l'auteur d'Atis & d'Armide ? tant pis , Nonotte , cela prouve que tu as l'ame dure & point d'oreille , ou trop d'oreilles.

*Non sa che cosa è amor , non sa che vaglia*

*La caritate e quindi advien che i frati*

*Sono sì ingorda e sì crudel' canaglia.*

ARISTE , éptre sur le mariage.

Voilà donc l'ex-révérend Nonotte qui , dans un livre dogmatique , pèse le mérite de Quinault dans sa balance. M. l'évêque du Puy en Velai , adresse aux habitans du Puy en Velai une énorme pastorale , dans laquelle il leur parle de belles lettres : *Soyez donc philosophes , mes chers frères* , dit-il aux chauderonniers du Velai à la page 299. Mais remarquez qu'il ne leur parle ainsi par l'organe de Cortiat , secrétaire , qu'après leur avoir parlé de Perrault , de La Motte , de l'abbé Terrasson , de Boindin , après avoir outragé la cendre de Fontenelle , après avoir cité Bacon , Galilée , Descartes , Mallebranche , Leibnitz , Newton & Loke. La bonne compagnie du Puy en Velai a pris tous ces gens-là pour des pères de l'église. Cortiat , secrétaire , examine , page 23 , si Boileau n'était qu'un versificateur ; & , page 77 , si les corps gravitent vers un centre. Dans le mandement sous le nom de Mr. J. F. archevêque d'Auch , on examine si un poète doit se borner à un seul talent , ou en cultiver plusieurs.

Ah messieurs ! *non erat his locus*. Vos troupeaux d'Auch & du Velai ne se mêlent ni de vers, ni de philosophie ; ils ne savent pas plus que vous ce que c'est qu'un poëte & qu'un orateur. Parlez le langage de vos brebis.

Vous voulez passer pour de beaux esprits ; vous cessez d'être pasteurs ; vous avertissez le monde de ne plus respecter votre caractère. On vous juge comme on jugeait La Motte & Terrasson dans un café. Voulez-vous être évêques, imitez St. Paul ; il ne parle ni d'Homère ni de Lycophron ; il ne discute point si Xénophon l'emporte sur Thucydide ; il parle de la charité. *La charité*, dit-il, *est patiente* ; êtes-vous patients ? *Elle est bénigne* ; êtes-vous bénins ? *Elle n'est point ambitieuse* ; n'avez-vous point eu l'envie de vous élever par votre style ? *Elle n'est point méchante* ; n'avez-vous mis ou laissé mettre aucune malignité dans vos pastorales ?

Beaux pasteurs ! païssez vos ouailles en paix , & revenons à nos moutons , à nos honnêtetés littéraires.

### XXIII<sup>e</sup>. HONNÊTETÉ,

*des plus fortes.*

Un ex-jésuite nommé Patouillet ( déjà célébré dans cette diatribe ), homme doux & pacifique, décrété de prise de corps à Paris pour un libelle très-profond contre le parlement, se réfugia à Auch chez l'archevêque avec un de ses confrères. Tous deux fabriquent une pastorale en 1764 , & séduisent l'archevêque jusqu'à lui faire signer de son nom J. F. cet écrit apostolique , qui attaque tous les parlemens du royaume ; & voici sur-tout comme la pastorale s'explique sur eux , page 48 : *Ces ennemis des deux puissances , mille fois abattus par leur concert , toujours relevés par de sourdes intrigues , toujours animés de la rage la plus noire , &c.* Il n'y a presque point de page où ces deux jésuites n'exhalent contre les parlemens une rage qui paraît d'un noir plus foncé. Ce libelle diffamatoire a été condamné à la vérité à être brûlé par la main du bourreau ; on a recherché les auteurs, mais ils ont échappé à la justice humaine.

Il faut savoir que ces deux faiseurs de pastorales s'étaient imaginé qu'un officier de la maison du roi, très-vieux & très-malade, retiré depuis treize ans dans ses terres, avait contribué du coin de son feu à la destruction des jésuites. La chose n'était pas fort vraisemblable, mais ils la crurent, & ils ne manquèrent pas de dire dans le mandement, selon l'usage ordinaire, que ce malin vieillard était déiste & athée; que c'était un *vagabond* qui, à la vérité, ne sortait guère de son lit, mais que dans le fond il aimait à courir; que c'était un *vil mercenaire* qui mariait plusieurs filles de son bien, mais qui avait gagné depuis douze ans quatre cent mille francs avec les éditeurs auxquels il a donné ses ouvrages, & avec les comédiens de Paris auxquels il a abandonné le profit entier *mammona iniquitatis*.

Enfin Mr. J. F. d'Auch traita ce seigneur de plusieurs paroisses qui sont assez loin de son diocèse, & très-bien gouvernées, comme le plus vil des hommes, comme s'il était à ses yeux membre d'un parlement. Un parent de l'archevêque auquel cet officier du roi daignait prêter de l'argent dans ce tems-là même, écrivit à M. d'Auch qu'il s'était l'aïlé surprendre, qu'il se déshonorait, qu'il devait faire une réparation authentique; que lui son parent, n'oserait plus paraître devant l'offensé: *Je ne suis pas en état*, disait-il dans sa lettre, *de lui rendre ce qu'il m'a si généreusement prêté. Payez-moi donc ce que vous me devez depuis si longtemps, afin que je sois en état de satisfaire à mon devoir.*

Monsieur d'Auch fut si honteux de son procédé qu'il se tut. La famille nombreuse de l'offensé répondit à son silence par cette lettre, qui fut envoyée de Paris à M. d'Auch.

### A M. L'ARCHEVÊQUE D'AUCH.

Il parut sous votre nom, Monsieur, en 1764 une instruction pastorale qui n'est malheureusement qu'un libelle diffamatoire. On s'élève dans cet ouvrage contre le recueil des assertions consacré par le parlement de Paris; on y regarde les jésuites comme des martyrs, & les parlemens comme des persécuteurs (g); on y

(g) Nos pères vous avaient appris à soupçonner les jésuites, &c. pag. 35 & suivantes du mandement de M. d'Auch.

accuse d'injustice l'édit du roi qui bannit irrévocablement les jésuites du royaume. Cette instruction pastorale a été brûlée par la main du bourreau. Le roi fait réprimer les attentats à son autorité ; les parlemens savent les punir : mais les citoyens qui sont attaqués avec tant d'insolence dans ce libelle, n'ont d'autre ressource que celle de confondre les calomnies. Vous avez osé insulter des hommes vertueux que vous n'êtes pas à portée de connaître ; vous avez sur-tout indignement outragé un citoyen qui demeure à cent cinquante lieues de vous : vous dites à vos diocésains d'Auch que ce citoyen officier du roi & membre d'un corps à qui vous devez du respect (r), est un vagabond & un fugitif du royaume, tandis qu'il réside depuis quinze années dans ses terres, où il répand plus de bienfaits que vous ne faites dans votre diocèse, quoique vous soyiez plus riche que lui ; vous le traitez de mercenaire, dans le tems même qu'il donnait des secours généreux à votre neveu, dont les terres sont voisines des siennes ; ainsi vous couronnez vos calomnies par la lâcheté & par l'ingratitude. Si c'est un jésuite qui est l'auteur de votre brochure, comme on le croit, vous êtes bien à plaindre de l'avoir signée. Si c'est vous qui l'avez faite, ce qu'on ne croit pas, vous êtes à plaindre encore. Vous savez tout ce que vos parens & tout ce que des hommes d'honneur vous ont écrit sur le scandale que vous avez donné, qui déshonorerait à jamais l'épiscopat, & qui le rendrait méprisable, s'il pouvait l'être. On a épuisé toutes les voies de l'honnêteté pour vous faire rentrer en vous-même. Il ne reste plus à une famille considérable si insolemment outragée, qu'à dénoncer au public l'auteur du libelle, comme un scélérat dont on dédaigne de se venger, mais qu'on doit faire connaître. On ne veut pas soupçonner que vous ayiez pu composer ce tissu d'infamies dans lequel il y a quelque ombre de fausse érudition. Mais quel que soit son abominable auteur, on ne lui répond qu'en servant la religion qu'il déshonore, en continuant à faire du bien, & en priant Dieu qu'il convertisse une ame si perverse & si lâche ; s'il est possible pourtant qu'un calomniateur se convertisse.

(r) Pages 12, 13 & 14 du libelle.

## REFLEXION



## R É F L E X I O N   M O R A L E .

C'EST une chose digne de l'examen d'un sage que la fureur avec laquelle les jésuites ont combattu les jansénistes, & la même fureur que ces deux partis ruinés l'un par l'autre exhalent contre les gens de lettres. Ce sont des soldats réformés qui deviennent voleurs de grand chemin. Le jésuite chassé de son collège, le convulsionnaire échappé de l'hôpital, errans chacun de leur côté, & ne pouvant plus se mordre, se jettent sur les passans.

Cette manie ne leur est pas particulière ; c'est une maladie des écoles ; c'est la vérole de la théologie. Les malheureux argumentans n'ont point de profession honnête. Un bon menuisier, un sculpteur, un tailleur, un horloger, sont utiles ; ils nourrissent leur famille de leur art. Le père Nonotte était un brave & renommé crocheteur de Besançon. Ne vaudrait-il pas mieux pour son fils scier du bois honnêtement, que d'aller, de libraire en libraire, chercher quelque dupe qui imprime ses libelles ? On avait besoin de Nonotte père, & point du tout de Nonotte fils. Dès qu'on s'est mêlé de controverse, on n'est plus bon à rien, on est forcé de croupir dans son ordure le reste de sa vie ; & pour peu qu'on trouve quelque vieille idiote qu'on ait séduite, on se croit un Chrysostôme, un Ambroise, pendant que les petits garçons se moquent de vous dans la rue. O frère Nonotte ! frère Pichon ! frère Duplessis ! votre tems est passé ; vous ressemblez à de vieux acteurs chassés des chœurs de l'opéra, qui vont frédonnant de vieux airs sur le pont neuf pour obtenir quelque aumône. Croyez-moi, pauvres gens ; un meilleur moyen pour obtenir du pain, serait de ne plus chanter.

XXIV<sup>e</sup>. HONNÊTETÉ,*Des plus médiocres.*

Un abbé Guion qui a écrit une histoire du bas empire, dans un style convenable au titre, dégoûté d'écrire l'histoire, se mit il y a peu d'années à faire un roman. Il alla, dit-il, dans un château qui n'existe point; il y fut très-bien reçu, accueil auquel il n'est pas apparemment accoutumé. Le maître de la maison, qu'il n'a jamais vu, lui confia immédiatement après le diner tous ses secrets. Il lui avoua que Mr. B. est un hérétique, Mr. C. un déiste, Mr. D. un focinien, Mr. F. un athée, & Mr. G. quelque chose de pis; & que pour lui seigneur du château, il avoit l'honneur d'être l'antechrist, & qu'il lui offroit un drapeau dans ses troupes sous les ordres de Mrs. Da, De, Di, Do, Du, ses capitaines. Il dit qu'il fit très-bonne chère chez l'antechrist; c'est en effet un des caractères de ce seigneur que nous attendons, & c'est par-là en partie qu'il séduira les élus.

L'abbé Guion parle ensuite de Louis XIV; il dit que ce monarque n'allait à la guerre qu'accompagné de plusieurs cours brillantes; mais que son médaillon a deux faces: il ajoute que dans les dernières années de ce prince, il n'y a rien d'intéressant, sinon les quatre-vingt mille livres de pension qu'obtint madame de Maintenon à la mort de ce monarque. Voilà la manière dont ledit Guion veut qu'on écrive l'histoire. Laissons-le faire la fonction d'aumônier auprès de l'antechrist, & n'en parlons plus.

XXV<sup>e</sup>. HONNÊTETÉ,*Fort mince.*

Cette vingt-cinquième honnêteté est celle d'un nommé Larnet, prédicant d'un village près de Carcassonne en Languedoc. Ce prédicant a fait un libelle de lettres en deux volumes contre sept ou huit personnes qu'il ne connaît pas, dédié à un grand seigneur qu'il connaît encore moins. Ces écrivains de lettres ont toujours des correspondans, comme les poètes ont des Philis & des Ama-

rantes en l'air. Larnet commence par dire , page 50 , que c'est le pape qui est l'antechrist. Oh ! accordez-vous donc , messieurs ; car l'abbé Guion assure qu'il a vu l'antechrist dans son château auprès de Laufane. Or l'antechrist ne peut pas siéger à Laufane & à Rome : il faut opter : il n'appartient pas à l'antechrist d'être en plusieurs lieux à la fois.

Le prédicant appelle à son secours le pauvre Michel Servet , qui assurait que l'antechrist siège à Rome. Si c'était le sentiment du sage Servet , il ne fallait donc pas que de sages prédicans le fissent brûler ; mais

Ami Servet est mort , laissons en paix sa cendre,  
Que m'importe qu'on grille ou Servet ou Larnet ?

Tout cela m'est fort égal. Il est un peu ennuyeux , à ce qu'on dit , ce Larnet , prédicant de Carcassonne en Languedoc. Cependant il a quelques amis. M. Robert Covelle , qui joue , comme on fait , un grand rôle dans la littérature , lui est fort attaché. Dans le dernier voyage que M. Robert fit à Carcassonne , il dédia à son ami Larnet une petite pièce de poésie que je vais transcrire ici , comme une honnêteté digne de ce recueil. Cette épître n'est pas limée. M. Covelle est un homme de bonne compagnie , qui hait le travail & qui peut dire avec Chapelle :

Tout bon saineant du marais ,  
Fait des vers qui ne coûtent guère.  
Pour moi , c'est ainsi que j'en fais ,  
Et si je les voulais mieux faire ,  
Je les ferais bien plus mauvais.

Voici donc le petit morceau de M. Robert Covelle , pour égayer un peu cette triste liste des honnêtetés littéraires. Sans enjouement & sans variété , vous ne tenez rien.



# MAITRE GUIGNARD, OU DE L'HYPOCRISIE.

DIATRIBE, PAR M. ROBERT COVELLE.

*Dédiée à M. Larnet, prêchant de Carcassonne en Languedoc.*

MES chers amis, il me prend fantaisie  
De vous parler ce soir d'hypocrisie.  
Grave Larnet, soutiens ma faible voix ;  
Plus on est lourd, plus on parle avec poids.

Si quelque belle à la démarche fière,  
Aux gros tettons, à l'énorme derrière,  
Etale aux yeux ses robustes appas,  
Les rimailleux la nommeront Pallas.  
Une beauté, jeune, fraîche, ingénue  
S'appelle Hébé. Vénus est reconnue  
A son sourire, à l'air de volupté  
Qui de son charme embellit la beauté.  
Mais si j'avise un visage sinistre,  
Un front hideux, l'aie empesté d'un cuistre,  
Un cou jauni sur un emignon penché,  
Un œil de porc à la terre attaché,  
(Miroir d'une âme à ses remords en proie,  
Toujours terni, de peur qu'on ne le voie)  
Sans hésiter je vous déclare net  
Que ce magot est Tartuffe ou Larnet.  
C'est donc à toi, Larnet, que je dédie  
Ma très-honnête & courte rapsodie,  
Sur le sujet de notre ami Guignard,  
Fesse-Matthieu, dévot & grand paillard.

Avant-hier advint que de fortune  
 Je rencontrai ce Guignard , sur la brune,  
 Qui chez Fanchon s'allait glisser sans bruit,  
 Comme un hibou qui ne sort que de nuit.  
 Je l'arrêtai d'un air assez fantaisie  
 Par sa jaquette , & je lui criai : Mafque,  
 Je te connais ; l'argent & les carins  
 Sont à tes yeux les seuls objets divins ;  
 Tu n'eus jamais un autre catéchisme.  
 Pourquoi veux-tu de ton plat rigorisme  
 Nous étaler le dehors imposteur,  
 Tromper le monde , & mentir à ton cœur ,  
 Et tout pétri d'une douce luxure ,  
 Parler en Paul , & vivre en Epicure ?

Le sycophante alors me répondit  
 Qu'il faut tromper pour se mettre en crédit ;  
 Que la franchise est toujours dangereuse ,  
 L'art bien reçu , la vertu malheureuse ,  
 La fourbe utile ; & que la vérité  
 Est un joyau peu connu , très vanté ,  
 D'un fort grand prix , mais qui n'est point d'usage.

Je repliquai : Ton discours paraît sage ;  
 L'hypocrisie a du bon quelquefois.  
 Pour son profit on a trompé des rois.  
 On trompe aussi le stupide vulgaire ,  
 Pour le gruger bien plus que pour lui plaire.  
 Lorsqu'il s'agit d'un trône épiscopal ,  
 Ou du chapeau qui coiffe un cardinal ,  
 Ou , si l'on veut , de la triple couronne ,  
 Que , selon toi , l'ami Belzébut donne ,  
 En pareil cas peut-être il ferait bon  
 Qu'on employât quelques tours de frippon.  
 L'objet est beau ; le prix en vaut la peine.  
 Mais se gêner pour nous mettre à la gêne ,

Mais s'imposer le fardeau détesté  
 D'une inutile & triste fausseté,  
 Du monde entier méprisée & maudite,  
 C'est être dupe encor plus qu'hypocrite.  
 Que Peretti (a) se déguise en chrétien  
 Pour être pape, il se conduit fort bien.  
 Mais toi, pauvre homme, excrément de collège,  
 Dis-moi quel bico, quel rang, quel privilège  
 Il te revieut de ton maotieo cagot ?  
 Tricher au jeu sans gagner est d'uo sot.  
 Le monde est fio ; aisément on devine,  
 On reconnaît le cafard à la mine ;  
 Chacuo le hue : on aime à décrier  
 Un charlatan qui fait mal son métier.

Mais convenez que du moins mes confrères  
 M'applaudiront.... Tu ne les connais guères ;  
 Dans leur tripot on les a vu souvent  
 Se comporter comme on fait au couvent.  
 Tout penaillon y vante sa besace,  
 Soo instruit, ses miracles, sa crasse ;  
 Mis en secret, l'un de l'autre jaloux,  
 Modestement ils se détestent tous.  
 Tes ennemis sont parmi tes semblables.  
 Les gens du moode au moins sont plus traitables ;  
 Ils sont railleurs, les autres sont méchants.  
 Crains les sifflets, mais crains les malfaisans.  
 Crois-moi, renonce à la cagoterie,  
 Mène uniment une plus noble vie,  
 Rougissant moins, sois moins embarrassé ;  
 Que ton cou tors désormais redressé  
 Sur son pivot garde un juste équilibre.  
 Lève les yeux, parle en citoyen libre ;  
 Sois franc, sois simple ; & sans affecter rien,  
 Fais un peu d'être uo homme de bico.

(a) Siato-Quint ; il est vrai qu'il fit long-temps semblant d'être humble & doux, lui qui était si fier & si dur. Voilà pourquoi M. Robert Corvèlle dit que Siato-Quint se déguise en chrétien ; avec sa permission, je trouve cela un terme un peu hardi.

Le mécréant alors n'osa répondre.  
 J'étais sincère ; il se sentait confondre.  
 Il soupira d'un air sanctifié.  
 Puis détournant son œil humilié,  
 Courbant en voûte une part de l'échine ,  
 Et du menton se batrant la poitrine ,  
 D'un pied cagneux il alla chez Fanchon  
 Pour lui parler de la religion.

XXVI<sup>e</sup>. H O N N Ê T E T É.

*Vous êtes un impudent , un menteur , un faussaire , un traître , qui imputez à des Anglais de mauvais vers que vous dues avoir traduits en français. Vous êtes le seul auteur de ces vers abominables ; & de plus , vous n'avez jamais entendu ni Locke ni Newton ; car frère Berthier a dit que vous cherchiez la trisection de l'angle par la géométrie ordinaire.*

Ce sont à-peu-près les paroles des Nonotte , Patouillet , Guion , &c. à ce pauvre vieillard qui est hors d'état de leur répondre. Je prends toujours son parti , comme je le dois. La plupart des gens de lettres abandonnent leurs amis pillés & vexés ; ils ressembleraient assez à ces animaux qu'on dit amis de l'homme , & qui , quand ils voient un de leurs camarades mort de blessures dans un grand chemin , lèchent son sang , & passent sans se soucier du défunt. Je ne suis pas de ce caractère ; je défends mon ami , *unquibus & rostro*.

M. Middleton , à qui nous devons la vie de Cicéron , & des morceaux de littérature très-curieux , voyageant en France dans sa jeunesse , fit des vers charmans sur ce qu'il avait vu dans notre patrie ; les voici d'après le recueil où ils sont imprimés. Ceux qui entendent l'anglais , les liront sans doute avec plaisir.

A nation here j pity and admire ,  
 Whom noblest sentiments of glory fire ;  
 Yet thought\*by custom's force , and bigot fear ,  
 To serve With pride , and boast the yoke they bear.

Whose nobles born to cringe and to command,  
 In courts a mean, in camps a gen'rous band  
 From priests and tax-jobbers content receive  
 Those laws their dreaded arms to Europe give,  
 Whose people vain in want, in bondage blest,  
 Thò plunder'd, gay, industrious, tho oppress'd,  
 With happy follies rise above the r fate  
 The jeft and envy of each wiser state.

Yet here the muses deign'd a while to sport  
 In the short sun--shine of a fav'ring court;  
 Here Boileau, strong in sense, and sharp in wit,  
 Who from the antients, like the ancients writ,  
 Permission gain'd inferior vice to blame,  
 By lying incense to his masters fame.

With more delight those pleasing shades y view  
 Where Condé from an envious court Withdrew,  
 Where sick of glory, faction, power and pride  
 Sure iudge how empty all, who all had try'd,  
 Beneath his palms, the Wary chief repos'd  
 And life's great scene in quiet virtue clos'd.

Voici comme M. de Voltaire mon ami traduit assez fidèlement tout cet excellent morceau, autant qu'une traduction en vers peut être fidelle.

Tel est l'esprit français; je l'admire & le plains.  
 Dans son abaissement quel excès de courage !  
 La tête sous le joug, les lauriers dans les mains,  
 Il chérit à la fois la gloire & l'esclavage.  
 Ses exploits & sa honte ont rempli l'univers (b).  
 Vainqueur dans les combats, enchaîné par ses maîtres,  
 Pillé par des traitans, aveuglé par des prêtres,  
 Dans la disette il chante, il danse avec ses fers.  
 Fier dans la servitude, heureux dans sa folie,  
 De l'Anglais libre & sage il est encor l'envie.

(b) C'était dans la guerre de 1689,

Les



Les muses cependant ont habité ces bords ,  
 Lorsqu'à leurs favoris prodiguant ses trésors ,  
 Louis encourageait l'imitateur d'Horace ;  
 Ce Boileau plein de sel , encor plus que de grace ,  
 Courtisan satirique , ayant le double emploi  
 De censeur des Cotins , & de flatteur du roi.

Mais je t'aime encor mieux , ô respectable asyle !  
 Chantilli , des héros séjour noble & tranquille ,  
 Lieux où l'on vit Condé , fuyant de vains honneurs ,  
 Lassé de factions , de gloire & de grandeurs ,  
 Caché sous ses lauriers , dérochant sa vieillesse  
 Aux dangers d'une cour infidèle & traïtresse ,  
 Ayant éprouvé tout , dire avec vérité :  
 Rien ne remplit le cœur , & tout est vanité.

J'avoue que ces vers français peuvent n'avoir pas tous l'énergie anglaise. Hélas ! c'est le sort des traducteurs en toute langue d'être au-dessous de leurs originaux.

J'avoue encore qu'il y a quelques vers de Midleton injurieux à la nation française. M. de Voltaire a souvent repoussé toutes ces injures modestement , selon sa coutume.

En voilà assez pour ce qui regarde les vers. Quant à la trisection de l'angle , cela pourrait ennuyer les dames , dont il faut toujours ménager la délicatesse.

S'il se passe quelques nouvelles honnêtetés dans la turbulente république des lettres , on n'a qu'à nous en avertir ; nous en ferons bonne & brève justice.



LETTRE A L'AUTEUR  
DES HONNÊTETÉS LITTÉRAIRES,

*Sur les Mémoires de madame de Maintenon, publiés par*

LA BEAUMELLE.

On ne peut lire sans quelque indignation les *Mémoires pour servir à l'histoire de madame de Maintenon & à celle du siècle passé*. Ce sont cinq volumes d'antithèses & de mensonges. Et l'auteur est encore plus coupable que ridicule, puisqu'ayant fait imprimer les lettres de madame de Maintenon dont il avait escroqué une copie, il ne tenait qu'à lui de faire une histoire vraie, fondée sur ces mêmes lettres & sur les mémoires accrédités que nous avons. Mais la littérature étant devenue le vil objet d'un vil commerce, l'auteur n'a songé qu'à enfler son ouvrage, & à gagner de l'argent aux dépens de la vérité. Il faut regarder son livre comme les mémoires de Gratien de Courtils, & comme tant d'autres libelles qui se sont débités dans leurs tems, & qui sont tombés dans le dernier mépris. L'auteur commence par un portrait de la société de madame Scarron, comme s'il avait vécu avec elle. Il met de cette société M. de Charleval, qu'il appelle le plus élégant de nos poètes négligés, & dont nous n'avons que trois ou quatre petites pièces qui sont au rang des plus médiocres; il y associe le comte de Coligny, qu'il dit avoir été à Paris le prosélyte de Ninon, & à la cour l'émule de Condé. En quoi le comte de Coligny pouvait-il être l'émule du prince de Condé? quelle rivalité de rang, de gloire & de crédit, pouvait être entre le premier prince du sang, célèbre dans l'Europe par trois victoires, & un gentilhomme qui s'était à peine distingué alors? Il ajoute à cette prétendue société le marquis de la Sablière, qui avait, dit-il, dans ses propos toute la légèreté d'une femme. La Sablière était un citoyen de Paris qui n'a jamais été marquis. Qui a dit à l'auteur que ce La Sablière était si léger dans ses propos?

Sied-il bien à cet écrivain de dire que *les assemblées qui se tenaient chez Scarron, ne ressembloient point à ces coteries littéraires dans qui la marquise de Lambert semble avoir formé le dessein de détruire le bon goût.* Cet homme a-t-il connu madame de Lambert, qui était une femme très-respectable ? a-t-il jamais approché d'elle ? est-ce à lui de parler de goût ?

Pourquoi dit-il que dans la maison de Scarron on cassait souvent les arrêts de l'académie ? Il n'y a pas dans tout les ouvrages de Scarron un seul trait dont l'académie ait pu se plaindre. Ne découvre-t-on pas dans ces réflexions satiriques, si étrangères à son sujet, un jeune étourdi de province qui croit se faire valoir en affectant des mépris pour un corps composé des premiers hommes de l'état & des premiers de la littérature ?

Comment a-t-il assez peu de pudeur pour répéter une chanson infame de Scarron contre sa femme, dans un ouvrage qu'il prétend avoir entrepris à la gloire de cette même femme, & pour mériter l'approbation de la maison de Saint-Cir ? Il attribue aussi à madame de Maintenon plusieurs vers qu'on fait être de l'abbé Têtu, & d'autres qui sont de M. de Fieubet. On voit à chaque page un homme qui parle au hafard d'un pays qu'il n'a jamais connu, & qui ne songe qu'à faire un roman.

*Mademoiselle de la Vallière, dans un déshabillé léger, s'était jetée dans un fauteuil ; là elle pensait à loisir à son amant ; souvent le jour la retrouvait assise sur une chaise, accoudée sur une table, l'œil fixe, dans l'extase de l'amour.* Eh mon ami ! l'as-tu vue dans ce déshabillé léger ? l'as-tu vu accoudée sur cette table ? est-il permis d'écrire ainsi l'histoire ?

Ce romancier, sous prétexte d'écrire les mémoires de madame de Maintenon, parle de tous les événemens auxquels madame de Maintenon n'a jamais eu la moindre part : il grossit ses prétendus mémoires, des aventures de mademoiselle avec le comte de Lauzun. Pourrait-on croire qu'il a l'audace de citer les mémoires de mademoiselle, & de supposer des faits qui ne se trouvent pas dans ces mémoires ? Il atteste les propres paroles

de mademoiselle. *Elle lui déclara sa passion*, dit-il, *par un billet qu'elle lui remit entre les mains, au milieu du Louvre, à la face de ses dieux domestiques en 1671*; il y lut ces mots : *C'est M. le comte de Lauzun que j'aime & que je veux épouser*. Il cite les mémoires de Montpensier, tome VI, page 53. Il n'y a pas un mot de cela dans les mémoires de Montpensier. Mademoiselle écrivit seulement sur un papier, *c'est vous*, & rien de plus. Il faut en croire cette princesse plutôt que La Baumelle. *La présence des dieux domestiques* est fort convenable, & du vrai style de l'histoire!

Ce qui révolte presque à chaque page, ce sont les conversations que l'auteur suppose entre le roi, madame de Montespan & la veuve de Scarron, comme s'il y avait été présent. Louis, dit-il, *n'eût point aimé la vérité dans une bouche ridicule en pigrièche, que madame de Maintenon savait envelopper dans des paroles de soie*.

*Madame de Maintenon savait*, dit-il, *que les amours & les craintes de madame de Montespan avaient sauvé la Hollande*. Où a-t-il lu que madame de Montespan sauva la Hollande, qui allait être entièrement envahie, si les Hollandais n'avaient pas eu le temps de rompre leurs digues & d'inonder le pays?

Comment ose-t-il dire que lorsque madame de Maintenon mena le duc de Main à Barège, elle dit au maréchal d'Albert, en voyant le Château-Trompette : *Voilà où j'ai été élevée; mais je connais une plus rude prison, & mon lit n'est pas meilleur que mon berceau*. Tout le monde sait qu'elle était née à Niort, & non pas à Bourdeaux; & qu'elle n'avait jamais été élevée au Château-Trompette. Comment peut-on accumuler tant de sottises & de mensonges?

Il fait dire par madame de Maintenon à madame de Montespan : *J'ai rêvé que nous étions l'une & l'autre sur le grand escalier de Versailles; je montais; vous descendiez; j'élevais jusqu'aux nues, & vous allâtes à Fontevrauld*. Il est difficile de s'élever jusqu'aux nues par un escalier. Ce conte est imité d'une ancienne anecdote du duc d'Epemon, qui, montant l'escalier de Saint-Germain, rencontra le cardinal de Richelieu, dont le pouvoir

commençait à s'affermir. Le cardinal lui demanda s'il ne savait point quelques nouvelles. *Oui*, lui dit-il; *vous montez, & je descends*. Notre romancier cite les lettres de la prétendue réponse de madame de Maintenon.

Il faut être bien hardi, & croire ses lecteurs bien imbécilles, pour oser dire qu'en 1681 le duc de Lorraine envoya à mademoiselle un agent secret déguisé en pauvre, qui, en lui demandant l'aumône dans l'église, lui donna une lettre de ce prince, par laquelle il la demandait en mariage. On fait assez que ce conte est tiré de l'histoire de Clotilde, histoire presque aussi fautive en tout que les mémoires de Maintenon. On fait assez que mademoiselle n'aurait point omis un événement si singulier dans ses mémoires, & qu'elle n'en dit pas un seul mot. On fait que si le duc de Lorraine avait eu de telles propositions à faire, il le pouvait très-aisément sans le secours d'un homme déguisé en mendiant. Enfin, en 1681 Charles duc de Lorraine était marié avec Marie-Eléonore, fille de l'empereur Ferdinand III, veuve de Michel roi de Pologne. On ne peut guère imprimer des impostures plus fottes & plus grossières.

Il fait dire à madame d'Aiguillon : *Mes neveux vont de mal en pis ; l'aîné épouse la veuve d'un homme que personne ne connaît ; le second, la fille d'une servante de la reine ; j'espère que le troisième épousera la fille du bourreau*. Est-il possible qu'un homme de la lie du peuple écrive du fond de sa province des choses si extravagantes & si outrageantes contre une maison si respectable, & cela sans la moindre vraisemblance, & avec une insolence dont aucun libelle n'a encore approché ? Cet homme aussi ignorant que dépourvu de bon sens, dit, pour justifier le goût de Louis XIV pour madame de Maintenon, que *Cléopâtre déjà vieille enchaina Auguste ; & que Henri Second brûla pour la maîtresse de son père*. Il n'y a rien de si connu dans l'histoire romaine que la conduite d'Auguste & de Cléopâtre, qu'il voulait mener à Rome en triomphe à la suite de son char. Aucun historien ne le soupçonna d'avoir la moindre faiblesse pour Cléopâtre. Et à l'égard d'Henri II, qui *brûla* pour la duchesse de Valentinois, aucun historien sérieux n'assure qu'elle ait été la maîtresse de

François I. On soupçonna à la vérité , & Mezeray le dit assez légèrement , *que Saint-Valier eut sa grace sur l'échafaud pour la beauté de Diane sa fille unique* ; mais elle n'avait alors que quatorze ans ; & si elle avait été en effet maîtresse du roi , Brantôme n'aurait pas omis cette anecdote.

Ce falsificateur de toute l'histoire cite Gourville , qui reproche au prince d'Orange d'avoir livré la bataille de Saint-Denis ayant la paix dans sa poche ; mais il oublie que ce même Gourville dit , page 222 de ses mémoires , que le prince d'Orange ne reçut le traité que le lendemain de la bataille.

Il nous dit hardiment que *les juriconsultes d'Angleterre avaient proposé cette question du tems de la fuite de Jacques II : Un peuple a-t-il droit de se révolter contre l'autorité qui veut forcer à croire ?* Jamais on ne proposa cette question ; on ne la trouve nulle part. La question était de savoir si le roi d'Angleterre avait le droit de dispenser des loix portées contre les non-conformistes. C'est précisément tout le contraire de ce que dit l'auteur.

Ils s'avise de rapporter une prétendue lettre de Louis XIV , écrite vers l'an 1698 au prince d'Orange , depuis roi d'Angleterre , conçue en ces termes : *J'ai reçu la lettre par laquelle vous me demandez mon amitié ; je vous l'accorderai quand vous en serez digne ; sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.*

Quel ministre , quel historien , quel homme instruit a jamais rapporté une pareille lettre de Louis XIV ? est-ce là le ton de sa politesse & de sa prudence ? est-ce ainsi qu'on parle à un prince d'une maison impériale qui a gagné des batailles ? lui parle-t-on de *sainte garde* ? Cette lettre n'est assurément ni dans les archives de la maison d'Orange , ni dans celles de France ; elle n'est que chez l'impositeur.

C'est avec la même audace qu'il prétend que Louis XIV , pendant le siège de Lille , dit à madame de Maintenon : *Vos prières sont exaucées , madame ; Vendôme tiens mes ennemis ; vous serez reine de France.* Si un prince du sang avait entendu ces paroles ,

à peine pourrait-on le croire. Et c'est un polisson nommé La Beaumelle qui les rapporte sans citer le moindre garant ! Le roi pouvait-il supposer que le duc de Vendôme tint ses ennemis, pendant qu'ils étaient victorieux, & qu'ils assiégeaient Lille ? Quel rapport y avait-il entre la levée du siège de Lille, & le couronnement de madame de Maintenon déclarée reine.

Qui lui a dit que madame la duchesse de Bourgogne eut le crédit d'empêcher le roi de déclarer reine madame de Maintenon ? dans quelle bibliothèque à papier bleu a-t-il trouvé que les Impériaux & les Anglais jetaient de leur camp des billets dans Lille, & que ces billets portaient : *Rassurez-vous, Français ; madame de Maintenon ne sera pas votre reine ; nous ne lèverons pas le siège.* Comment des assiégeans jettent-ils des billets dans une ville assiégée ? comment ces assiégeans savaient-ils que Louis XIV devait faire madame de Maintenon reine quand le siège serait levé ? Peut-on entasser tant de sottises avec un ton de confiance que l'homme le plus important du royaume n'oserait pas prendre s'il faisait des mémoires pleins de vérité & de raison ?

L'histoire du prétendu mariage de monseigneur le dauphin avec mademoiselle Choin est digne de toutes ces pauvretés, & n'a de fondement que des bruits adoptés par la canaille.

On lève les épaules quand on voit un tel homme prêter continuellement ses idées & ses discours à Louis XIV, à madame de Maintenon, au roi d'Espagne, à la princesse des Ursins, au duc d'Orléans, &c. Madame de Maintenon assure, selon lui, que le prince de Conti ne commandera jamais les armées, *parce que le roi a toujours été résolu de ne les point confier à un prince du sang.* Et cependant le grand Condé & le duc d'Orléans les ont commandées.

C'est avec le même jugement & la même vérité que, pendant le siège de Toulon, il fait dire à Charles XII ; occupé du soin de poursuivre le czar à cinq cents lieues de là : *Si Toulon est pris, je l'irai reprendre.*

De tous les princes qu'il attaque avec une étourderie qui ferait-très-punissable, si elle n'était pas méprisée, M. le duc d'Orléans, régent du royaume, est celui qu'il ose calomnier avec la violence la plus cynique & la plus absurde. Il commence par dire qu'en 1713 le duc d'Orléans traversait le mariage du duc de Bourbon & de la princesse de Conti, & que le roi lui dit tête-à-tête dans son cabinet : *Je suis surpris qu'après vous avoir pardonné une chose où il allait de votre vie, vous ayiez l'insolence de cabaler chez moi contre moi.* La Beaumelle était sans doute caché dans le cabinet du roi quand il entendit ces paroles. Ce mot d'*insolence* est sur-tout dans les mœurs de Louis XIV, & bien appliqué à l'héritier présomptif du royaume ! Tout ce qu'il dit de ce prince est aussi bien fondé.

Il faut avouer qu'il est très-bien instruit, quand il dit que le duc d'Orléans fut reconnu régent, au parlement, *malgré le président de Lubert & le président de Maisons, & plusieurs membres de l'assemblée, &c.* Le président de Lubert était un président des enquêtes qui ne se mêlait de rien. M. de Maisons n'a jamais été premier président ; il était très-attaché au régent, & il allait être garde des sceaux lorsqu'il mourut presque subitement ; & il n'y eut pas un membre du parlement, pas un pair, qui ne donnât sa voix d'un concours unanime. Autant de mots, autant d'erreurs grossières dans ce narré de La Beaumelle, sur lequel il lui était si aisé de s'instruire, pour peu qu'il eût parlé seulement à un colporteur de ce tems-là, ou au portier d'une maison.

Je ne parlerai point des calomnies odieuses & méprisées que ce La Beaumelle a vomies contre la maison d'Orléans dans plus d'un ouvrage. Il en a été puni, & il ne faut pas renouveler ces horreurs ensevelies dans un oubli éternel.

Mais comment peut-il être assez ignorant des usages du monde, & en même tems assez téméraire, pour dire que *la duchesse de Berry avoua qu'elle était mariée à M. le comte de Riom, & que sur le champ M. de Mouchy demanda la charge de grand-maitre de la garde-robe de ce gentilhomme ?* M. de Riom  
avoir



avoir un grand-maitre de la garde-robe ! quelle pitié ! le premier prince du sang n'en a point. Cette charge n'est connue que chez le roi. Enfin tout cet ouvrage n'est qu'un tissu d'impostures ridicules, dont aucune n'a la plus légère vraisemblance. C'est le livre d'un petit huguenot élevé pour être prédicant, qui n'a jamais rien vu, qui a parlé comme s'il avait tout vu, qui a écrit dans un style aussi audacieux qu'impertinent, pour avoir du pain ; qui n'en méritait pas ; & qui n'aurait été digne que de la corde, s'il ne l'avait pas été des petites-maisons.

Il se peut que quelques provinciaux, qui n'avaient aucune connaissance des affaires publiques, aient été trompés quelque tems par les faussetés que ce misérable calomniateur débite avec tant d'assurance. Mais son livre a été regardé à Paris avec autant d'horreur que de dédain. Il est au rang de ces productions mercenaires qu'on tâche de rendre satiriques pour les débiter, ne pouvant les rendre raisonnables ; & qui sont enfin oubliées pour jamais.



*RÉFUTATION D'UN ÉCRIT ANONYME,  
contre la mémoire de feu M. Joseph Saurin ( de  
l'académie des sciences , examinateur des livres , &  
préposé au journal des savans ). Lequel écrit anonyme  
fut inséré dans un journal suisse en 1758.*

SI celui qui poursuit feu M. Saurin jusque dans le tombeau  
savait que cet académicien a laissé une famille nombreuse , il  
serait sans doute affligé d'avoir porté le poignard dans le cœur  
des enfans , en remuant les cendres du père.

S'il savait que le fils , aussi rempli de probité & de mérite que  
dénué de fortune , peut se voir arracher toutes ses espérances par  
les calomnies dont on noircit la mémoire de son père ; s'il apprenait  
que ces calomnies peuvent priver d'établissement cinq filles  
vertueuses ; il essuierait par ses larmes ce que sa coupable im-  
prudence lui a fait écrire.

Jusqu'à quand verra-t-on , non seulement les gens de lettres  
qui doivent être humains , mais encore ceux dont la profession  
est d'être charitables , infecter les journaux & les dictionnaires ,  
de médisances , d'offenses personnelles , de scandales que la reli-  
gion réprouve , & que le monde abhorre ?

On imprima il y a quelques années dans les supplémens de  
Moréri & du célèbre Bayle , des anecdotes concernant feu  
M. Joseph Saurin. On l'accuse dans ces articles des actions les  
plus odieuses , parce qu'il avait quitté une secte pour une autre ,  
ou plutôt parce qu'il avait mieux aimé vivre à Paris dans le sein  
des lettres que de se consumer ailleurs dans le fatras des disputes  
théologiques. Je fus indigné de l'insolence du compilateur ,  
nommé Chauffepié , qui croyait avoir continué le dictionnaire de  
Bayle.

Les dictionnaires sont faits pour être les dépôts des sciences, & non les greffes d'une chambre criminelle. Cependant ce scandale imprimé faisait quelque effet dans les esprits faibles & avides de la honte d'autrui.

J'avais passé trois années de ma jeunesse avec M. Joseph Saurin, dans l'étude de la géométrie & de la métaphysique ; & ne l'ayant pu connaître dans le tems de ses malheurs, & des faiblesses qu'on lui objectait (faiblesses dont je le crus très-incapable), je fus intimement lié avec lui dans le tems de sa vie heureuse, c'est-à-dire, ignorée, retirée, occupée, frugale, austère. Je le vis mourir avec une résignation courageuse, adorant Dieu en sage, se repentant de ses fautes, pardonnant celles des autres, méprisant tant de faux systèmes que des hommes vains ont ajouté à la parole de Dieu, & pénétré d'une religion pure, dont tout bon esprit sent la force & chérit les consolations.

C'est de quoi je rendis compte dans la liste des écrivains du siècle de Louis XIV. Je n'ai cherché dans l'histoire de ce beau siècle (le modèle du siècle présent) qu'à rendre justice à tous les génies, à tous les savans, à tous les artistes qui le décorèrent. J'ai voulu, en louant les morts, exciter les vivans à leur ressembler. J'ai célébré les travaux des Fénelon, des Bossuet, des Pascal, des Bourdaloue, des Massillon, avec la même candeur que j'ai peint Louis XIV unissant les deux mers, fondant la marine & le commerce, établissant la discipline militaire & la police, prévenant par ses bienfaits les grands-hommes de génie & les savans dans toute l'Europe, méritant enfin, malgré ses défauts & ses fautes, le titre d'*homme prodigieux*, que lui donne l'homme d'état Dom Ustaris dans son excellent livre de l'administration du royaume d'Espagne.

Les honnêtes gens de toutes les nations ont souscrit à ces vérités, excepté, peut-être, quelques ennemis invétérés, qui dans le fond de leur cœur admirent ce qu'ils haïssent. Il en a été de même de tous les grands-hommes du siècle de Louis XIV ;

l'équité du public leur a rendu justice , & l'esprit de parti a murmuré.

C'est ce qui arrive à l'occasion de Joseph Saurin, l'un des plus beaux génies du siècle des grandes choses. De très-savans hommes éclairèrent alors le monde, & aujourd'hui on s'occupe à disséquer leurs cadavres.

Si ce philosophe était tombé dans des fautes graves, il faudrait les couvrir du manteau de la charité; c'est l'intérêt de la société, c'est celui de la religion. Que peut gagner un homme revêtu d'un ministère qu'il dit saint, quand il s'acharne à prouver que son confrère a mérité d'être repris de justice?

Il parle de prudence; y a-t-il de la prudence à déshonorer son état? Il parle de religion; y a-t-il de la religion à fouiller la cendre d'un homme enseveli depuis plus de trente années, & à vouloir prouver qu'il a fini ses jours en criminel? quelle religion de s'acharner contre les vivans & contre les morts! quel fruit en reviendra-t-il à la société, à la morale, à l'édification publique, quand on aura tristement combattu des témoignages respectables rendus en faveur d'une famille vertueuse?

Touché de l'affliction que l'imposture préparait à cette famille, & pressé par les devoirs de l'humanité, je vais trouver un gentilhomme, un ancien officier, seigneur de la terre dans laquelle Joseph Saurin avait été ce qu'on appelle ministre, ou pasteur. Avez-vous jamais vu, lui dis-je, une lettre dans laquelle Saurin est supposé s'accuser lui-même des fautes dont on le charge, & laquelle on a fait imprimer depuis peu? Non, répond cet officier, plein de franchise & de bonté, je ne l'ai jamais vue; & je ne puis approuver l'usage qu'on en fait. Toute sa famille répond la même chose. Trois pasteurs respectables, animés des mêmes principes d'honneur, signent la même déclaration; & voilà qu'un homme qui n'ose pas signer son nom s'élève contre tous ces témoignages. Je ne veux pas, dit-il, que vous rendiez la paix

à des cœurs affligés; en vain tous vos témoignages sont authentiques; je veux, par un libelle sans nom, déchirer pieusement ceux que vous avez généreusement consolés.

N'est-on pas en droit de dire à ce fanatique menteur : Par quelle cruauté inouïe venez-vous sans mission, sans titre, sans raison, persécuter la mémoire d'un sage que vous n'avez point connu, & du fond de votre petit pays encore barbare, poursuivre ses enfans que vous ne connaissez pas ? Montrez des preuves, ou faites amende honorable ? Un accusateur doit avoir ses preuves en main ; & quand il les a, il est odieux. S'il ne les a pas, il est calomniateur, & mérite d'être puni par la justice, quand il y en a une.

Par quel excès incompréhensible avez-vous pu vous laisser emporter jusqu'à taxer de déisme & d'athéisme le service charitable rendu à la mémoire d'un mort, & à la réputation d'un fils qui donne déjà les plus grandes espérances d'être très-supérieur à son père dans la littérature ?

Misérable aboyeur de village ! vous appelez déiste & athée celui qui défend l'innocence ! & qui êtes-vous, vous qui l'outragez ?

On sait que ce cloaque de turpitudes n'est que l'écoulement du bourbier dans lequel fut plongé le poète Jean-Baptiste Rousseau, après l'aventure de ses couplets, pour lesquels il fut condamné au bannissement perpétuel par le châtelet, & par le parlement de Paris. Il avait été assez fou pour avouer qu'il était l'auteur des cinq premiers couplets, & assez criminel pour oser accuser un vieux géomètre d'avoir fait les autres. Convaincu de calomnie & de subornation de témoins, il fut justement puni. Réfugié en Suisse parmi les domestiques du comte du Luc, ambassadeur de France, il y ourdit toutes ces impostures contre Joseph Saurin.

Il m'importe fort peu que Rousseau soit ou ne soit pas au

# 534 RÉPUTATION D'UN ÉCRIT ANONYME.

nombre des artistes de paroles qui ont illustré la France ; qu'il ait fait de passables ou de très-ennuyeuses comédies , quelques odes harmonieuses , & quelques unes de détestables ; quelques épigrammes sur la sodomie & sur la bestialité ; il m'importe encore très-peu qu'un partisan intéressé de ses épigrammes l'appelle le grand Rousseau , pour le distinguer des autres Rousseau. Je ne veux , dans ce petit écrit , que rendre gloire à la vérité sur des faits dont je suis parfaitement informé. Il y a deux monstres qui désolent la terre en pleine paix ; l'un est la calomnie , & l'autre l'intolérance : je les combattrai jusqu'à ma mort.



## T R A D U C T I O N

*Du poëme de JEAN PLOKOF, conseiller de Holstein,  
sur les affaires présentes.*

### I.

AUX armes, princes & républiques, chrétiens si long-tems acharnés les uns contre les autres pour des intérêts aussi faibles que mal entendus ! aux armes contre les ennemis de l'Europe ! Les usurpateurs du trône des Constantins vous appellent eux-mêmes à leur ruine. Il vous crient, en tombant sous le fer victorieux des Russes : Venez, achevez de nous exterminer.

### I I.

Le sardanaple de Stamboul, endormi dans la mollesse & dans la barbarie, s'est réveillé un moment à la voix de ses insolens satrapes & de ses prêtres ignorans. Ils lui ont dit : Viole les droits des nations ; loin de respecter les ambassadeurs des monarques, commence par ordonner qu'on les mette aux fers ; & ensuite nous instruirons la terre en ton nom que tu vas punir la Russie, parce qu'elle t'a désobéi. Je le veux, a répondu le lourd dominateur des Dardanelles & de Marmara. Ses janissaires & ses spahis sont partis, & il s'est rendormi profondément.

### I I I.

Pendant que son ame matérielle se livrait à des songes flatteurs entre deux Georgiennes aux yeux noirs, arrachées par ses ennuques aux bras de leurs mères, pour assouvir ses desirs sans amour, & sa brutalité sans discernement, le génie de la Russie a déployé ses ailes brillantes. Il a fait entendre sa voix de la Neva au Pont-Euxin, dans la Sarmatie, dans la Dacie, au bord du Danube, au promontoire du Ténare, aux plaines, aux mon-

tagnes où régnait autrefois Ménélas. Il a parlé, ce puissant génie ; & les barbares enfans du Turkestan ont par-tout mordu la poussière. Stamboul tremble ; la cognée est à la racine de ce grand arbre qui couvre l'Europe , l'Asie & l'Afrique de ses rameaux funestes. Et vous resteriez tranquilles ! vous , princes , tant de fois outragés par cette nation farouche , vous dormiriez comme Mustapha fils de Mahmoud !

## I V.

On ne retrouvera peut-être jamais une occasion si belle de renvoyer dans leurs antiques marais les déprédateurs du monde. La Servie tend les bras au jeune empereur des Romains , & lui crie : Délivrez-moi du joug des Ottomans. Que ce jeune prince , qui aime la vertu & la gloire véritable , mette cette gloire à venger les outrages faits à ses augustes ancêtres ; qu'il ait toujours devant les yeux Vienne assiégée par un visir , & la Hongrie dévastée pendant deux siècles entiers.

## V.

Que le lion de St. Marc ne se contente pas de se voir avec complaisance à la tête d'un Evangile ; qu'il coure à sa proie ; que ceux qui épousent tranquillement la mer toutes les années , fendent ses flots par les proues de cent navires ; qu'ils reprennent l'île consacrée à Vénus , & celle où Minos dicta ses loix , oubliées pour les loix de l'Alcoran.

## V I.

La patrie des Thémistocle & des Miltiade secoue ses fers en voyant planer de loin l'aigle de Catherine ; mais elle ne peut encore les briser. Quoi donc ! n'y aurait-il en Europe qu'un petit peuple ignoré , une poignée de Monténégrins , une fourmillière , qui osât suivre les traces que cette aigle triomphante nous montre du haut des airs dans son vol impétueux ?

## VII.



## V I I.

Les braves chevaliers du rocher de Malte brûlent d'impatience de se ressaisir de l'Isle du Soleil & des roses que leur enleva Soliman, l'intrépide aïeul de l'imbécille Mustapha. Les nobles & valeureux Espagnols, qui n'ont jamais fait de paix avec ces barbares, qui ne leur envoient point des consuls de marchands sous le nom d'ambassadeurs, pour recevoir des affronts toujours dissimulés, les Espagnols, qui bravent dans Oran les puissances de l'Afrique, souffriront-ils que les sept faibles tours de Biscance osent insulter aux tours de Castille ?

## V I I I.

Dans les tems d'une ignorance grossière, d'une superstition imbécille, & d'une chevalerie ridicule, les pontifes de l'Europe trouvèrent le secret d'armer les chrétiens contre les musulmans, en leur donnant pour toute récompense une croix sur l'épaule & des bénédictions. L'éternel Arbitre de l'univers ordonnait, disaient-ils, que les chevaliers & les écuyers, pour plaire à leurs dames, allassent tout tuer dans le territoire pierreux & stérile de Jérusalem & de Bethléem ; comme s'il importait à Dieu & à ces dames que cette misérable contrée appartint à des Francs, à des Grecs, à des Arabes, à des Turcs ou à des Corasmins.

## I X.

Le but secret & véritable de ces grands armemens était de soumettre l'église grecque à la latine ( car il est impie de prier Dieu en grec ; il n'entend que le latin ). Rome voulait disposer des évêchés de Laodicée, de Nicomédie & du Grand-Caire ; elle voulait faire couler l'or de l'Asie sur les rivages du Tibre. L'avarice & la rapine, déguisées en religion, firent périr des millions d'hommes ; elles appauvrirent ceux-mêmes qui croyaient s'enrichir par le fanatisme qu'ils inspiraient.

## X.

Princes, il ne s'agit pas ici de croisades. Laissez les ruines de Jérusalem, de Separvaim, de Corozaim, de Sodome & de Gomorre; chassez Mustapha; & partagez. Ses troupes ont été battues; mais elles s'exercent par leurs défaites; un visir montre aux janissaires l'exercice prussien. Les Turcs revenus de leur étonnement peuvent se rendre formidables. Ceux qui ont été vaincus dans la Dacie peuvent un jour assiéger Vienne une seconde fois. Le tems de détruire les Turcs est venu. Si vous ne faisissez pas ce tems, si vous laissez discipliner une nation si terrible, autrefois sans discipline, elle vous détruira peut-être. Mais où sont ceux qui savent prévoir & prévenir?

## X I.

Les politiques diront: Nous voulons voir de quel côté penchera la balance; nous voulons l'équilibre; l'argent, ce principe de toutes choses, nous manque; nous l'avons prodigué dans des guerres inutiles qui ont épuisé plusieurs nations & qui n'ont produit des avantages réels à aucune. Vous n'avez point d'argent, pauvres princes! les Turcs en avaient moins que vous, quand ils prirent Constantinople. Prenez du fer, & marchez.

## X I I.

Ainsi parlait dans la Kerfonèse Cimbrique un citoyen qui aimait les grandes choses. Il détestait les Turcs ennemis de tous les arts; il déplorait le destin de la Grèce; il gémissait sur la Pologne qui déchirait ses entrailles de ses mains, au lieu de se réunir sous le plus sage & le plus éclairé des rois; il chantait en vers germaniques; mais les Grecs n'en surent rien, & les confédérés polonais ne l'écouterent pas.



## S E N T I M E N T

*D'un académicien de Lyon sur quelques endroits des  
commentaires de CORNEILLE.*

J'AVAIS adopté dans ma jeunesse quelques idées de M. de Voltaire sur la poésie, & sur la manière d'en juger. Les critiques de M. Clément m'ont inspiré quelques réflexions dont je vais rendre compte aux gens de lettres plus instruits que moi, qui les jugeront.

M. de Voltaire, en commentant Corneille, a prétendu qu'il ne faut introduire dans le discours que des métaphores qui puissent former une image ou noble, ou agréable. Il condamne ces deux vers d'Héraclius :

Et n'eût été Léonce en la dernière guerre ,  
Ce dessein avec lui serait tombé par terre .

Il blâme, sur ce principe, ces autres vers d'Héraclius :

Le peuple impatient de se laisser séduire  
Au premier imposteur armé pour me détruire ,  
Qui s'osant revêtir de ce fantôme aimé ,  
Voudra servir d'idole à son zèle charmé .

Pour sentir, dit-il, combien cela est mal exprimé, mettez en prose ces vers,

*Le peuple est impatient de se laisser séduire au premier imposteur armé pour me détruire, qui s'osant revêtir de ce fantôme aimé, voudra servir d'idole à son zèle charmé.*

Ne sera-t-on pas révolté de cette foule d'impropriétés? Peut-on se vêtir d'un fantôme? L'image est-elle juste? Comment peut-on se mettre un fantôme sur le corps? &c.

Y y y 2

M. Clément traite ce sentiment de M. de Voltaire de *ridicule excessif*. Il l'attaque d'une manière plausible en ces termes :

« La métaphore est principalement consacrée aux choses » intellectuelles, qu'elle veut rendre sensibles par des images » frappantes. Ainsi, quand on dit : Mon ame s'ouvre à la joie, » mon cœur s'épanouit ; on emprunte l'image d'une fleur qui » s'ouvre & s'épanouit aux rayons du soleil. Or, quoiqu'on » puisse peindre cette fleur, on ne peut pas assurément peindre » de même une ame, &c. »

Il me semble qu'on doit répondre à M. Clément : Ce n'est pas de pareilles métaphores que M. de Voltaire parle. Elles sont devenues des expressions vulgaires reçues dans le langage commun. Le premier qui a dit : Mon cœur s'ouvre à la joie, la tristesse m'abat, l'espérance me ranime ; a exprimé ces sentiments par des images fortes & vraies : il a senti son cœur, qui était auparavant comme serré & flétri, se dilater en recevant des consolations : & c'est même ce que des peintres, en des tems grossiers, ont voulu figurer dans des tableaux d'autel, en peignant des cœurs frappés de rayons qu'on supposait être ceux de la grace. La tristesse ne jette point une ame sur le plancher ; mais un peintre peut fort bien figurer un homme abbattu, terrassé par la douleur, & en figurer un autre qui se relève avec sérénité, quand l'espérance lui rend ses forces. Une ame ferme un cœur dur, tendre, caché volage, un esprit lumineux, raffiné, pesant, léger, furent d'abord des métaphores : elles ne le sont plus, c'est le langage ordinaire. M. de Voltaire parle de celles qu'un poète invente. Je crois, avec lui, qu'il faut absolument qu'elles soient toujours justes & pittoresques. *Un dessein qui tombe à terre* n'a, ce me semble, ni justesse, ni vérité, ni grace ; & il est impossible de s'en faire une idée. M. Clément prétend qu'on peut dire dans une tragédie : *Un dessein est tombé par terre* ; parce qu'on dit dans la conversation : *Ce dessein a échoué*. Je crois qu'il se trompe. Je pense que le premier qui s'avisa de dire : *Mes desseins ont échoué*, se servit d'une métaphore hardie, noble, frappante & très-pittoresque. L'idée en était prise d'un naufrage ; & les *desseins*

étaient mis à la place de l'homme; c'était proprement l'homme qui faisait naufrage. Il est d'usage de dire qu'un dessein a échoué; ce n'est plus une métaphore, c'est aujourd'hui le mot propre. Il n'en est pas de même de *tomber par terre*; c'est une invention du poète; elle n'a rien de pittoresque ni de noble; & ce vers ne me paraît pas plus élégant que celui-ci :

*Et n'eût été Léonce en la dernière guerre.*

Il me semble aussi que personne n'approuvera un imposteur qui, *s'osant revêtir d'un fantôme aimé, sert d'idole à un zèle charmé*. Si quelqu'un s'avisait aujourd'hui de nous donner de tels vers, je ne pense pas qu'on trouvât un seul homme qui osât en prendre la défense.

On a blâmé dans l'*Andromaque* ce vers d'Oreste, qui compare les feux de son amour aux feux qui consomment Troye.

*Brûlé de plus de feux que je n'en allumai.*

On condamne ce vers d'Arons dans *Brutus*, où Arons dit, en parlant des remparts de Rome :

*Du sang qui les inonde ils semblent ébranlés.*

En effet ces figures sont trop recherchées, trop hors de la nature. Le *fantôme* aimé dont on se revêt pour servir d'idole au zèle charmé, paraît encore plus défectueux. C'est ce que le P. *Bouhours* appelle du nerveze, dans sa manière de bien penser.

Souvent il arrive que des vers louches, obscurs, mal construits, hérissés de figures outrées, & même remplis de solécismes, font quelque illusion sur le théâtre. La règle que donne M. de Voltaire pour discerner ces vers, me paraît assez sûre. Dépouillez ces vers de la rime & de l'harmonie; réduisez-les en prose : alors le défaut se montre à nu, comme la difformité d'un corps qu'on a dépouillé de sa parure.

Je me souviens d'avoir entendu réciter ces vers , dans une tragédie fort extraordinaire.

Du sang de Nonnius avec soin recueilli ,  
Autour d'un vase affreux dont il était rempli ,  
Au fond de ton palais , j'ai rassemblé leur troupe ;  
Tous se sont abreuvés de cette horrible coupe.

Réduisez ces vers en prose ; & voyez si vous pourrez en faire quelque chose d'intelligible. Comparez-les ensuite aux vers d'Æschyle sur un sujet semblable , traduits par Boileau dans le traité du sublime.

Sur un bouclier noir sept chefs impitoyables ,  
Epouvantant les dieux de sermens effroyables ,  
Près d'un taureau mourant qu'ils viennent d'égorger ,  
Tous , la main dans le sang , jurent de se venger.

C'est à-peu-près la même idée que celle des vers précédens ; mais quelle différence ! vous trouverez ici non-seulement de grandes images & de l'harmonie , mais encore toute l'exactitude de la prose la plus châtiée.

Le judicieux Boileau avait donc très-grande raison de dire :

Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme ,  
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme.  
Sans la langue , en un mot , l'auteur le plus divin.  
Est toujours , quoi qu'il fasse , un méchant écrivain.

Je pense qu'il n'y a aucun bon vers , même avec la construction la plus hardie , qui ne résiste à l'épreuve que M. de Voltaire propose , & qui ne sorte triomphant de cet examen rigoureux. *Je t'aimais inconstant , qu'aurais-je fait fidèle ?* est peut-être la construction la plus hasardée qu'on ait jamais faite. C'est un vers , si on compte douze syllabes ; c'est de la prose , si on en détache le vers suivant. Mais dans l'un & dans l'autre cas , *qu'aurais-je fait fidèle ?* est inille fois plus énergique que si on disait : *Qu'aurais-je fait si tu avais été fidèle ?* Ce tour si nouveau enlève ; il ne faut

drait pas le répéter. Il y a des expressions que Boileau appelle *trouvées*, qui font un effet merveilleux dans la place où un homme de génie les emploie ; elles deviennent ridicules chez les imitateurs.

M. Clément croit que M. de Voltaire veut dire qu'il faut tourner en prose un vers , en lui substituant d'autres expressions pour en bien juger. C'est précisément le contraire. Il faut laisser la construction entière telle qu'elle est , avec tous les mots tels qu'ils sont , & en ôter seulement la rime.

M. de la Motte sembla prétendre que l'inimitable Racine n'était pas poète ; & pour le prouver , il ôta les rimes à la première scène de Mithridate , en conservant scrupuleusement tout le reste , comme il le devait pour son dessein. M. de Voltaire lui démontra , si je ne me trompe , que c'était par cela même que ce grand-homme était aussi bon poète qu'on peut l'être dans notre langue. Pourquoi ? C'est qu'on ne trouva pas dans toute cette scène de Mithridate délivrée de l'esclavage de la rime , un seul mot qui ne fût à sa place , pas une construction vicieuse , rien d'ampoulé ou de bas , rien de faux , de recherché , de répété , d'obscur , de hasardé. Tous les gens de lettres conviennent que c'était la véritable pierre de touche. On voyait que Racine avait surmonté sans effort toutes les difficultés de la rime. C'était un homme qui , chargé de fers , marchait librement avec grace. C'est certainement ce qu'on ne pouvait dire d'aucun autre tragique depuis les belles scènes de Cornélie , de Pauline , d'Horace , de Cinna , du Cid. Ouvrons Rodogune dont la dernière scène est un chef-d'œuvre , & lisons le commencement de cette pièce fameuse dégagée seulement de la rime.

« Ce jour *pompeux* , ce jour heureux nous luit enfin qui doit  
 » dissiper la nuit d'un trouble si long , ce grand jour où l'hyménée  
 » étouffant la vengeance , remet l'intelligence entre le Parthe &  
 » nous , affranchit la princesse , & nous fait pour jamais un lien  
 » de la paix du motif de la guerre. Mon frère , ce grand jour est  
 » venu où notre reine cessant de tenir plus la *couronne incertaine* ,  
 » doit rompre son silence obstiné aux yeux de tous , nous déclara-

» rer l'aîné de deux princes *jumeaux*, & l'avantage seul d'un  
 » *moment de naissance* dont elle a caché la connaissance jusqu'ici,  
 » mettant le sceptre dans la main *au plus heureux*, va faire l'un  
 » sujet, & l'autre roi. Mais n'admirez-vous point que cette même  
 » reine le donne pour époux à l'objet de sa haine, & n'en doit  
 » faire un roi qu'afin de couronner celle qu'elle aimait à *général*  
 » dans les fers? Rodogune, traitée par elle en esclave, va être  
 » *montée par elle* sur le trône, &c.

En lisant ce commencement de Rodogune tel qu'il est mot-à-mot dans la pièce, je découvre tout ce qui m'était échappé à la représentation. Un jour *pompeux*, un jour *heureux*, un *grand* jour, en quatre vers, une *nuît d'un trouble*, une princesse *affranchie*, sans que je sache encore quelle est cette princesse; un *motif* de la guerre qui devient un lien de la paix, sans que je puisse deviner quel est ce motif, quelle est cette guerre, qui la fait, à qui on la fait, quel est le personnage qui parle. Je vois une reine qui cesse de *tenir plus* la couronne incertaine, & qui va mettre le sceptre dans la main *au plus heureux*; mais on ne m'apprend pas seulement le nom de cette reine. J'apprends seulement que Rodogune va être *montée* sur le trône par cette reine inconnue.

Toutes ces irrégularités se manifestent à moi bien plus aisément dans la prose, que lorsqu'elles m'étaient déguisées par la rime & par la déclamation. Je suis confirmé alors dans le principe de M. de Voltaire, qui établit que, pour bien juger si des vers sont corrects, il faut les réduire en prose. M. Clément dit que *ce système est celui d'un fou*. Je ne crois point être fou en l'adoptant, j'espère seulement que M. Clément aura un jour une raison plus saine & plus honnête.

Les bornes de ce petit écrit ne me permettent que d'ajouter ici quelques mots sur les injures atroces que M. Clément dit à M. de la Harpe, dans sa dissertation, qui devait être purement grammaticale. Il l'accuse d'avoir fait une partie des commentaires sur le théâtre de Corneille par un motif d'intérêt, & il lui impute cette calomnie pour l'accabler d'outrages qui ne peuvent  
 que



que retomber sur celui qui les prodigue si injustement. Je n'ai jamais vu M. de Voltaire; mais je suis assez instruit de ses procédés envers la famille de Pierre Corneille, & du sentiment de tous les honnêtes gens, pour favoir combien ils réprouvent les invectives odieuses de M. Clément, qui sont aussi déplacées que ses critiques. J'ai peu vu M. de la Harpe; je ne le connais que par les excellens ouvrages qui lui ont mérité tant de prix à l'académie, & par des pièces de poésie qui respirent le bon goût. Tous ceux qui ont pu lire ce libelle de M. Clément, condamnent unanimement cette fureur grossière avec laquelle il amène ici le nom de M. de la Harpe, pour l'insulter sans aucune raison. On est bien surpris qu'il continue comme il a débuté, & qu'après avoir fait un volume d'injures déjà oublié contre M. de Saint-Lambert & tant d'autres gens de lettres si estimables, il veuille persuader au public que Mrs. de Voltaire & de la Harpe ont travaillé de concert à décrier le grand Corneille, tandis que l'auteur de Zaire, d'Alzire, de Mérope, de Brutus, de Sémiramis, de Mahomet, de l'Orphelin de la Chine, de Tancrède, est à genoux devant le père du théâtre, devant le grand auteur du Cid, d'Horace, de Cinna, de Polieucte, de Pompée; tandis qu'il ne relève les fautes qu'en admirant les beautés avec enthousiasme; tandis qu'à peine il critique Pertharite, Théodore, Dom Sanche, Attila, Pulchérie, Agésilas, Suréna; enfin, tandis qu'il n'a entrepris le commentaire de cet auteur si grand & si inégal, que pour augmenter la dot de sa vertueuse descendante.

Il m'a paru que le digne commentateur de Corneille n'avait eu en vue que la vérité & l'instruction des gens de lettres. J'aime à voir comment, en imitant la conduite de l'académie lorsqu'elle jugea le Cid, il mêle à tout moment la juste louange à la juste critique. J'aime à voir comme il craint souvent de décider. Voici comme il s'exprime sur une difficulté qu'il se propose dans l'examen du troisième acte de Cinna : *C'est sur quoi les lecteurs qui connaissent le cœur humain doivent prononcer. Je suis bien loin de porter un jugement.* J'aime sur-tout à voir avec quel respect, avec quels sentimens d'un cœur pénétré, il met Cinna au-dessus de l'Electre & de l'Œdipe de Sophocle, ces deux chefs-d'œuvre

de la Grèce ; & cela même en relevant de très-grands défauts dans Cinna. M. de Voltaire m'a paru un homme passionné de l'art , qui en sent les beautés avec idolâtrie , & qui est choqué très-vivement des défauts. Un libraire m'a assuré qu'il se traite ainsi lui-même ; & qu'il a été malade , par un excès d'affliction de ce qu'on avait imprimé de lui des pièces de société , qu'il ne jugeait pas dignes du public.

Qu'a donc de commun M. Clément avec l'auteur de Cinna , & avec celui de Mahomet ? De quel droit se met-il entr'eux ? Pourquoi ce déchainement contre tous ses contemporains ? Faut-il aboyer ainsi à la porte à tous ceux qui entrent dans la maison ? Que ne donne-t-il plutôt des exemples ? que ne donne-t-il sa tragédie de Médée ? nous lui applaudirons si elle est bonne. Les beautés qu'il y aura répandues enrichiront notre littérature ; mais tant qu'il fatiguera le public de satires en prose , & d'injures personnelles , il ne faudra que le plaindre.



# L E T T R E

## SUR LA PRÉTENDUE COMETE.

*A Grenoble ce 17 Mai 1773.*

**Q**UELQUES Parisiens qui ne sont pas philosophes, & qui, si on les croit, n'auront pas le tems de le devenir, m'ont mandé que la fin du monde approchait, & que ce serait infailliblement pour le 20 du mois de Mai où nous sommes.

Ils attendent ce jour-là une comète qui doit prendre notre petit globe à revers, & le réduire en poudre impalpable, selon une certaine prédiction de l'académie des sciences qui n'a point été faite.

Rien n'est plus probable que cet événement. Car Jacques Bernoulli, dans son traité de la comète, prédit expressément que la fameuse comète de 1688 reviendrait avec un terrible fracas le 17 Mars 1719; il nous assura qu'à la vérité sa perruque ne signifierait rien de mauvais; mais que sa queue serait un signe infaillible de la colère du ciel. Si Jacques Bernoulli se trompa, ce ne put être que de cinquante-quatre ans & trois jours.

Or une erreur aussi peu considérable étant regardée comme nulle dans l'immensité des siècles par tous les géomètres, il est clair que rien n'est plus raisonnable que d'espérer la fin du monde pour le 20 du présent mois de Mai 1773, ou dans quelque autre année. Si la chose n'arrive pas, ce qui est différé n'est pas perdu.

Il n'y a certainement nulle raison de se moquer de M. Trissotin, tout Trissotin qu'il est, lorsqu'il vient dire à madame Philaminte :

Nous l'avons cette nuit, madame, échappé belle.  
Un monde surpris de nous en passant tout du long.  
Est chu tout à travers de notre tourbillon.  
Et s'il eût, en passant, rencontré notre terre;  
Elle eût été brisée en morceaux comme verre.

Zzz 2

Une comète peut, à toute force, rencontrer notre globe dans la parabole qu'elle peut parcourir. Mais alors qu'arrivera-t-il ? ou cette comète sera d'un diamètre égal au nôtre, ou plus grand, ou plus petit. Si égal, nous lui ferons autant de mal qu'elle nous en fera, la réaction étant égale à l'action. Si plus grand, elle nous entraînera avec elle ; si plus petit, nous l'entraînerons.

Ce grand événement peut s'arranger de mille manières, & personne ne peut affirmer que la terre & les autres planètes n'aient pas éprouvé plus d'une révolution par l'embarras d'une comète rencontrée dans son chemin.

Le grand Newton nous a donné de plus fortes alarmes que M. Triffotin ; car il a prétendu que la comète de 1680, s'étant approchée du soleil à la distance d'un demi-diamètre de cet astre, dut acquérir une chaleur deux mille fois plus forte que celle du fer embrasé ; M. Le Monnier dit trois mille. Mais supposons que cette comète eût été de fer, pourquoi aurait-elle acquis à cent cinquante mille lieues du soleil, une chaleur deux ou trois mille fois plus forte que le fer ne peut en acquérir dans nos forges ? Les solides, comme les fluides, ont chacun leur dernier degré de chaleur, qui ne peut augmenter. L'eau bouillante ne peut jamais s'échauffer davantage ; l'huile, de même ; les métaux, de même. Le fer, le cuivre, qui coulent dans nos forges en fleuves de feu, ne s'embrasent jamais plus que leur nature ne comporte. Le feu d'une forge est le même que celui du soleil. Cet astre étant plus grand, embrase les corps plus vite ; mais il ne les embrasera pas avec une plus grande intensité que celle qu'ils peuvent souffrir.

Newton, dans son calcul, a supposé que l'embrasement du fer pourrait augmenter, & a calculé suivant cette hypothèse. Mais comment un corps, quel qu'il soit, passant rapidement à cent cinquante mille lieues du soleil, peut-il s'embraser deux mille fois plus que le fer qui est pénétré de feu dans une fournaise ardente, & qui est parvenu à son dernier degré de chaleur ? Il semble que Newton pouvait réserver cette aventure de l'inflammation pour son commentaire de l'Apocalypse.

Quant au retour des mêmes comètes, c'est une opinion très-raisonnable, mais elle n'est pas démontrée. Et elle est si peu démontrée, que tous ceux qui ont prédit leur apparition ont été pris pour dupes.

Il est beau, sans doute, d'en savoir assez pour se tromper ainsi. Mais attendons encore quelques milliers de siècles pour avoir la démonstration.

Nous sommes parvenus lentement à connaître quelque chose de la nature; la postérité achèvera le reste lentement.

On prétend que les anciens savaient comme nous, que les comètes sont des planètes qui ont un cours régulier autour du soleil; & on cite en preuve, des Pythagore, des Philolaüs, des Sénèque, des Plutarque, &c. &c.

Oui, ils le savaient d'une science confuse, incertaine, qui n'était point une science; ils connaissaient la circulation des comètes, comme Hippocrate connaissait la circulation du sang, sans l'avoir définie, sans l'avoir prouvée, sans l'avoir enseignée.

Jamais il n'y eut aucune école qui enseignât méthodiquement la course de la terre, des autres planètes, & des comètes, autour du soleil dans leurs orbites; c'était un soupçon jeté au hasard, une idée philosophique tombée dans quelques têtes, & non développée. C'est à-peu-près ainsi que Bacon avait annoncé une gravitation, une attraction universelle; les vrais inventeurs sont ceux qui prouvent.

M. Le Monnier, dans ses *Institutions astronomiques*, a raison de citer Sénèque le philosophe, qui dit: *Non existimo cometem subitaneum esse ignem, sed inter opera æterna naturæ*. Je ne crois pas les comètes des feux subitement allumés, mais des ouvrages éternels de la nature.

Il faut louer, honorer Sénèque d'avoir deviné que le tems

viendrait où la postérité serait étonnée que son siècle eût ignoré des choses si simples. *Veniet tempus quo posteri tam aperia nos nescisse mirabuntur.* Mais cela même prouve que de son tems on n'en savait rien.

C'était le sort des Sénèque de prédire l'avenir par de simples conjectures, d'une manière toute contraire à celle des autres prophètes. Sénèque le Tragique prédit ainfi dans un chœur de son Thieste la découverte d'un nouveau monde. Mais si on voulait en inférer que Sénèque doit partager avec le Génois Colombo la gloire de la découverte, on serait non-seulement injuste, on serait ridicule.

Nous ne trouverons point dans Plutarque de témoignage plus fort en faveur de l'antiquité que dans Sénèque. *Quelques (a) pythagoriciens, dit-il, pensent qu'une comète est un astre qui ne se montre qu'après un certain tems. D'autres assurent qu'une comète n'est qu'un effet de la vision, comme les apparences de ce qu'on voit dans un miroir. Anaxagore & Démocrite disent que c'est un concours d'étoiles mêlant leur lumière ensemble. Aristote prétend que c'est une exhalaison du sec enflammé, &c.*

Or je demande si l'exhalaison du sec, les apparences du miroir, & le concours des deux lumières, donnent une idée bien nette de la théorie des comètes.

L'opinion du peuple de Paris, qu'une comète qui apparaîtrait le 20 ou le 21 de Mai 1773, nous amènerait la fin du monde, a quelque chose de plus positif que le discours de Plutarque. Mais cette idée n'est pas neuve. Il y a long-tems que les gens qui savaient comment le monde a été fait, savaient aussi comment il devait finir. Jupiter lui-même dit, dès le premier livre des Métamorphoses, que le monde doit périr par le feu.

*Est quoque in satis reminiscitur adfore tempus  
Quo mare, quo Tellus corruptaque regia cæli  
Ardeat, & mundi moles operosa labores.*

(a) Des opinions des philosophes, liv. XIII.

Mais Jupiter ne dit point que ce sera l'effet d'une comète. Cette idée de la fin du monde dura depuis Jupiter jusqu'à notre treizième siècle. Nos moines en profitèrent. On fait que plus d'un acte de donation à ces pauvres gens commençait par ces mots : *La fin du monde étant proche, & moi N.... ne voulant pas être rangé parmi les bœufs, je donne pour le remède de mon ame, &c. &c.* Mais les comètes n'eurent aucune part à ces dévotions.

Le Jacq Pudding qui prédit à Londres en 1756 un tremblement de terre, & la destruction de la ville, ne mit aucune comète de moitié avec lui dans le parti; & cependant le peuple épouvanté sortit de la ville au jour marqué par ce mage.

Les Parisiens ne déserteront pas leur ville le 20 Mai; ils feront des chançons, & on jouera la comète & la fin du monde à l'opéra comique, &c. &c.



## AU ROI EN SON CONSEIL.

POUR LES SUJETS DU ROI, QUI RÉCLAMENT LA  
LIBERTÉ DE LA FRANCE.

*CONTRE des moines, bénédictins, devenus chanoines  
de Saint-Claude en Franche-Comté.*

**L**Es chanoines de Saint-Claude, près du mont Jura, dans la Franche-Comté, sont originairement des moines bénédictins sécularisés en 1742. Ils n'ont d'autre droit pour réduire en esclavage les sujets du roi, habitans au mont Jura vers Saint-Claude, que l'usage établi par les moines leurs prédécesseurs, de ravir aux hommes la liberté naturelle. En vain Dieu la leur a donnée; en vain les ducs de Bourgogne & les rois de France, les chartes, les édits (a), d'accord avec la loi de la nature, ont arraché ces infortunés à la servitude,

Des enfans de St. Benoit se sont obstinés à les traiter comme des esclaves qu'ils auraient pris à la guerre, ou qui leur auraient été vendus par des pirates. Nous respectons le chapitre de Saint-Claude; mais nous ne pouvons respecter l'injustice des religieux auxquels ils ont succédé. Nous sommes forcés de plaider contre des gentilshommes de mérite; en réclamant nos

(a) Édits de l'abbé Suger, régent du royaume, de l'an 1141; de Louis X, de 1314; d'Henri II, de 1553. Ordonnances du Louvre, tom. I. pag. 183.

Le roi de Sardaigne a affranchi les serfs du duché de Savoie par un édit du 20 Janvier 1762. Dans les derniers états-généraux tenus à Paris en 1515, le tiers-état supplia le roi de faire exécuter les anciennes loix contre la servitude de la glèbe. Etat de la monarchie par l'abbé du Bos, tom. III. pag. 298.

On trouve dans les arrêtés du premier président de Lamoignon le projet d'un règlement pour l'abolition de toutes les main-mortes personnelles & réelles.

droits



droits contre des moines iniques. Le chapitre de Saint-Claude doit nous pardonner de nous défendre.

Si les prêtres contre lesquels nous réclamons la justice de Dieu & celle du roi, avaient le moindre titre, nous gémirions en silence dans les fers dont ils nous chargent; nous attendrions qu'un gouvernement si éclairé eût aboli des loix établies par la rapine dans des tems de barbarie; nous nous contenterions de soupirer avec la France après les jours si long-tems désirés où le conseil se souviendra que nous sommes nés hommes; que les moines bénédictins, hommes comme nous, n'ont été institués par St. Benoit que pour labourer comme nous la terre, & pour lever au ciel des mains exercées par les travaux champêtres. Le conseil verra bien sans nous que leurs vœux faits aux pieds des autels n'ont jamais été d'être princes; que nous ne devons nos bien, nos sueurs, notre sang qu'au roi, & non à eux. Aussi nous ne plaidons pas ici contre l'esclavage de la main-morte; nous plaidons contre la fraude qui nous suppose main-mortables. Nous montrons les titres mêmes de nos oppresseurs, pour démontrer qu'ils n'ont eu nul prétexte de nous opprimer, & qu'ils n'ont transmis au chapitre de Saint-Claude qu'une prétention vicieuse dans tous ses points.

Ils avaient long-tems étouffé notre voix; mais le roi, plus clément qu'ils n'ont été cruels, nous permet enfin de parler.

Avant le règne du duc Philippe le Bon, l'Abbé de Saint-Ova, dit Saint-Claude, avait déjà eu l'audace de s'emparer de tous les droits régaliens, sans autre titre que celui de la cupidité effrénée de ces tems-là. Il dominait en souverain sur plus de cent villages; il faisait battre monnaie; il osait donner des lettres de noblesse; il faisait juger les procès de ses vassaux par ses moines.

Qu'il nous soit permis, avant d'entrer en matière, de demander s'il est rien de plus attentatoire à l'autorité divine & humaine, & si ces prétendus droits n'étaient pas des crimes de lèse-majesté.

Philippe le Bon, par des lettres-patentes datées de Lille en Flandre, le 14 Mars 1436, se contenta de réprimer l'usurpation par laquelle ces moines faisaient battre monnaie, donnaient des faufs-conduits, & jugeaient en dernier ressort. Il se contenta d'abolir ces abus, parce que ceux-là seuls lui furent déférés. La main-morte n'était pas encore établie.

Pour se dédommager de la perte des droits qu'ils s'étaient arrogés, ils se vengèrent, avec le tems, sur les habitans; & n'ayant plus le droit de faire frapper de l'argent à leur coin, ils se donnèrent le droit de prendre, autant qu'ils le purent, tout l'argent des cultivateurs.

L'inquisition ayant pénétré jusque dans ce pays sauvage, la rapine devint sacrée. Le pâtre, le laboureur, l'artisan, le marchand, craignirent les flammes dans ce monde-ci & dans l'autre, s'ils ne portaient pas aux pieds des moines tout le fruit de leurs travaux.

#### MAIN-MORTE ÉTABLIE DANS LES VILLAGES PLAIGNANS.

Peu à peu les communautés qui réclament aujourd'hui la justice du roi, se trouvèrent esclaves en trois manières; & cela, sans aucun titre.

Esclavage de la personne;

Esclavage des biens;

Esclavage de la personne & des biens.

L'esclavage de la personne consiste dans l'incapacité de disposer de ses biens en faveur de ses enfans, s'ils n'ont pas toujours vécu avec leur père dans la même maison & à la même table. Alors tout appartient aux moines. Le bien d'un habitant du mont Jura, mis entre les mains d'un notaire de Paris, devient, dans Paris même, la proie de ceux qui originellement avaient embrassé la pauvreté évangélique au mont Jura. Le fils demande l'aumône à la porte de la maison que

son père a bâtie ; & les moines , bien loin de lui donner cette aumône , s'arrogent jusqu'au droit de ne point payer les créanciers du père , & de regarder comme nulles les dettes hypothéquées sur la maison dont ils s'emparent. La veuve se jette en vain à leurs pieds pour obtenir une partie de sa dot. Cette dot , ces créances , ce bien paternel , tout appartient de droit divin aux moines. Les créanciers , la veuve , les enfans , tout meurt dans la mendicité.

L'esclavage réel est celui qui est affecté à une habitation. Quiconque vient occuper une maison dans l'empire de ces moines , & y demeure un an & un jour , devient leur serf pour jamais. Il est arrivé quelquefois qu'un négociant français , pere de famille , attiré par ses affaires dans ce pays barbare , y ayant pris une maison à loyer pendant une année , & étant mort ensuite dans sa patrie , dans une autre province de France , sa veuve , ses enfans , ont été tout étonnés de voir des huissiers venir s'emparer de leurs meubles , avec des paréatis , les vendre au nom de St. Claude , & chasser une famille entière de la maison de son père.

L'esclavage mixte est celui qui , étant composé des deux , est ce que la rapacité a jamais inventé de plus exécrationnable , & ce que les brigands n'oseraient pas même imaginer.

Usurpateurs de St. Claude , montrez-nous donc vos titres ; montrez-nous le privilège que le bienheureux Benoît & le bienheureux St. Claude vous ont donné de vous nourrir des pleurs & du sang de la veuve & de l'orphelin.

Si vous n'avez pas des lettres-patentes des saints , faites-nous voir au moins celles des rois. Si vous en avez de fabriquées chez vous , ouvrez vos archives ; confrontons vos pièces avec les pièces que nous avons tirées de vos archives mêmes. Nous ne vous combattons qu'avec vos propres armes ; & le roi verra sur quoi vous vous fondez pour régner en tyrans sur ses sujets , qu'il ne gouverne qu'en père.

Nous n'adressons ces justes plaintes qu'aux moines ; ce n'est pas

le chapitre qui a inventé cette oppression ; il l'a trouvé établie. Nous le conjurons , au nom de Jésus-Christ notre père commun , de s'en défaire. Jésus-Christ n'a pas ordonné aux apôtres de réduire leurs frères à l'esclavage.

**TITRES QUI DÉMONTRENT L'USURPATION TYRANNIQUE DES  
MOINES BÉNÉDICTINS , AUJOURD'HUI CHANOINES DE  
SAINT-CLAUDE.**

Nous sommes deux portions de peuple divisées en six communautés (a). L'une de ces portions s'étend, au milieu des montagnes & des précipices , de la source de la rivière d'Orbe jusqu'au bailliage de Pontarlier. Vous vous emparâtes de ce terrain affreux, qui pourtant a été domté & cultivé par nos travaux assidus. Vous le vendîtes en 1266 à Jean de Châlons , dit l'Antique , l'un des seigneurs francs-comtois , dont descendent les princes d'Orange. Or dans les actes de vente , où vous spécifiez tous les droits que vous vendez , il n'est pas question de main-morte , d'esclavage , de servitude. Vous ne vendez que le terrain. De quel droit le possédiez-vous ? nous l'ignorons. Et de quel droit vous en êtes-vous emparés , après l'avoir vendu par un contrat solennel ? c'est ce que nous ignorons encore. Mais ce que nous savons très-bien, c'est que vous nous avez ravi ce que nous avions depuis acheté de vous-mêmes,

Jean de Châlons Arlay , premier du nom , fils de Jean Châlons l'Antique , fit bâtir un château auprès de la Roche , de Alpe , dans le terrain vendu par vous , & qui ne vous appartenait point. Tout ce qui n'était pas seigneur châtelain était serf alors ; c'était la jurisprudence des Huns , des Gots , des Vandales , des Hérules , des Gépides , des Francs , des Bourguignons , & de tous les barbares affamés qui étaient venu fondre chez les Gaulois & chez les anciens Celtes. Ces conquérans n'avaient jamais pénétré dans le pays impraticable dit déjà St. Claude , situé entre trois chaînes de montagnes couvertes de glaces éternelles , & où les huttes sont

(a) Lons-Chaumois & Orcère ; la Mouille & Morez ; les Rouffes ; le Bois d'Amont ; Morbier & Bellefontaine.

enterrées sous trente pieds de neige pendant sept mois de l'année. Les barbares venus du Boristène & du Tanais négligèrent de régner sur le peu d'hommes sauvages qui habitaient ces déserts plus affreux cent fois que ceux de la Sibérie. Les fertiles plaines d'alentour avaient fixé leur convoitise. Mais Jean de Châlons Arlay premier, voyant ce pays peuplé à force de soins & d'industrie par les plus malheureux de tous les hommes, voulut réduire en servitude ces malheureux mêmes, en vertu du droit féodal. Car ce Jean de Châlons s'imaginait, comme vous, être aux droits des Huns & des bourguignons, qui étaient venu conquérir les bords de la Saône & du Doux, & qui avaient rendu les peuples esclaves par le fameux droit du plus fort. Les peuples, qui n'avaient rien à perdre que leur corps, s'enfuirent tous à la première tentative de Jean de Châlons Arlay, premier du nom.

Jean de Châlons Arlay Second, son fils, voyant la fottifié barbare de son pere, qui s'était privé de vassaux utiles, les rappella en 1350 par une charte du 13 Janvier. Il se défit de cette charte (c) de tous droits de servitude & de main-morte. Il se réserve seulement les droits seigneuriaux de la dime & des lods & ventes.

Voilà donc une moitié des terrains usurpés par vous, évidemment affranchie de la servitude imposée par les Huns & les Bourguignons, qui ne vous ont certainement pas transmis, à vous moines de Saint-benoît, le droit sanguinaire qu'ils n'ont jamais exercé eux-mêmes dans cette partie du monde inaccessible à tous les conquérans, excepté à des moines. Venons à l'autre partie.

Vous aviez usurpé un autre désert qui s'étend jusqu'aux frontières de Suisse. C'est le pays qui se nomme aujourd'hui Lons-Chaumois, Orcière, la Mouille, Morez, les Rouffes. C'est là que sa majesté bienfaisante, qui règne aujourd'hui pour le bonheur de la nation, s'est proposé d'ouvrir un chemin à travers les

(c) Cette charte & celle de 1266 sont rapportées dans l'histoire de Pontarlier par M. Droz, conseiller au parlement de Besançon, pages 129 & 130. Les chanoines de Saint-Claude ont dans leurs archives les originaux de ces titres.

plus effrayantes montagnes, pour communiquer de Lyon, de la Bresse, du Bugey, du Val-Romey & du pays de Gex, à la Franche-Comté, sans passer par la Suisse. Les habitans de ces montagnes, qui sont tous laborieux & commerçans, vont voir un nouveau ciel, dès que ce grand projet, digne du meilleur des rois, sera rempli. Mais ne le verraient-ils qu'en esclaves, & en esclaves de moines ? Plus le roi les mettrait à portée de connaître d'autres humains, plus la comparaison qu'ils feraient de ces autres sujets du roi à eux leur rendrait leur sort insupportable. Ils diraient : *A quatre pas de nous, les heureux sujets du roi sont libres, & nous portons les fers de St. Claude !* Mais à quel titre portons-nous ces fers ?

Nous conjurons sa majesté, nous conjurons le conseil, de faire attention à une chose dont ils seront étonnés. Les moines s'étaient emparés de nous sans aucun titre ; & voici le titre par lequel ils nous ont vendu, à nous-mêmes, tout le terrain qui s'étend depuis Lens-Chaumois, dont nous avons parlé, jusqu'aux frontières de la Suisse.

Ce titre authentique, cet acte de vente, est du 17 Février 1390 (d). Guillaume de Baume, abbé de Saint-Claude, nous vendit cette terre que nous avons défrichée ; & les moines de Saint-Claude ont voulu depuis traiter en esclaves les légitimes possesseurs de cette terre. Ils nous la vendirent dans le tems que nous ignorions la main-morte, dont il n'est pas dit un seul mot dans l'acte ; & ils veulent nous soumettre à ce droit, qui détruit tous les droits des hommes.

Nous osons dire qu'ils n'ont pas plus de raison de nous appeler leurs serfs, que nous n'en aurions de prétendre qu'ils sont les nôtres : peut-être même en ont-ils moins ; car, si, nos mains industrieuses sont utiles à l'état : à quoi servent les leurs ? Nous mettons aux pieds de votre majesté l'orgueil de ce titre ; nous l'avons trouvé chez un payfan descendant de ces innocens sauvages qui avaient contracté avec Guillaume de la Baume, &

(d) Ce titre est joint à la requête présentée au conseil des dépêches.

qui ne savait pas qu'il possédait l'instrument authentique de sa liberté, & de celle de ses compatriotes.

Si nos tyrans, échappés de Saint-Benoît, osaient dire à ce payfan : Vous en savez autant que nous ; vous avez forgé ce titre : nous leur répondrions : Nous en avons trouvé le double chez vous-mêmes, dans votre couvent même. Ce fut votre propre secrétaire qui, indigné de votre usurpation, saisi des remords que vous ne sentez pas, & craignant de paraître votre complice devant Dieu, détacha sa conscience de la vôtre. Il nous donna cette pièce qui démontre votre usurpation postérieure. Cette usurpation est d'environ deux siècles ; mais c'est un délit de deux siècles. La fraude est-elle sacrée, pour être antique ?

Vous opposez une prescription, mais nous vous opposons une prescription plus respectable, celle du droit des gens, celle de la nature. Ce n'est pas à nous à vous prouver que nous sommes nés avec les droits de tous les hommes. C'est à vous de prouver que nous les avons perdus. C'est à vous de déployer, sous les yeux du roi, les titres par lesquels nous appartenons à des moines plus qu'à lui. C'est à vous de faire voir quand vous nous achérâtes en Guinée pour nous faire vos esclaves.

Oui, la prescription peut avoir lieu en un seul cas, lorsqu'on présume que la main-morte a été établie par les seigneurs, par l'autorité des loix, par lettres-patentes du souverain, en vertu de concessions faites par ces seigneurs mêmes à condition de rendre les habitans main-mortables. Mais ici c'est tout le contraire. C'est vous qui nous avez vendu notre terrain : c'est vous qui voulez l'asservir après l'avoir vendu. Nulle présomption que contre vous, nulle probabilité que contre vous.

Enfin la grande maxime de droit vous condamne : *Mala fidei possessor nullo tempore præscribere potest*. Possesseur de mauvaise foi ne peut prescrire. C'est même la maxime de votre droit canon. Ainsi votre cause est réprouvée de Dieu & des hommes. Les moines de Saint-Claude ne pourraient rien répondre à ces raisons

tirées de la nature & de la loi. Les chanoines, successeurs des moines, n'ont rien à répondre.

Vous nous opposez encore que vous avez la justice & les dimes dans cette terre que nous habitons. Vous dites que cette justice & les dimes vous furent revendues par un autre La Baume (Pierre), cardinal, archevêque de Besançon, évêque de Genève, & abbé de Saint-Claude, le 24 Mars 1518 ; & c'est ce titre même qui achève de vous confondre. Il vous vendit les dimes & la justice, que nous ne réclamons point ; mais il ne vous vendit pas notre liberté, que nous réclamons. Il n'y a pas un mot de servitude, de main-morte dans cet acte de vente. Quel est donc votre titre ? La cupidité, l'avarice, l'usurpation, la fraude des moines, notre ignorance. Vous nous avez traités en bêtes, parce qu'il y avait parmi vous quelques clercs qui savaient lire & écrire, & que nous nous bornions à cultiver la terre qui vous nourrit. N'opposez plus aux droits du genre humain le droit d'Attila & de la loi Gombette.

Que le descendant de St. Louis juge entre nous qui sommes ses sujets, & vous qui nous tyrannisez.

Après avoir ainsi parlé aux moines, nous supplions encore une fois les chanoines de faire une action digne de leur noblesse, de se joindre à nous, & de demander eux-mêmes au roi la suppression d'une vexation contraire à la nature, aux droits du roi, au commerce, au bien de l'état, & sur-tout au christianisme.

*Signés, LAMY CHAPUIS,*

*& PAGET, procureurs spéciaux.*

LA



# LA VOIX DU CURÉ,

*Sur le procès des serfs du mont Jura.*

## ARTICLE PREMIER.

**L**E jour de St. Louis 1772, je pris possession de ma cure. Plusieurs de mes paroissiens vinrent en troupe me demander mes secours en versant des larmes. Je leur dis que ma cure appartient à des moines qui me donnent une pension de quatre cents francs, qu'on appelle, je ne fais pourquoi, portion congrue, & que je la partagerais volontiers avec mes amis. Leur syndic portant la parole me répondit ainsi :

Nous sommes prêts nous-mêmes à mettre à vos pieds le peu qui nous reste, & à travailler de nos mains pour subvenir à vos besoins. Nous venons seulement demander votre appui pour sortir de l'esclavage injuste sous lequel nous gémissons dans ces déserts que nous avons défrichés.

Comment ! que voulez-vous dire ? mes enfans, quel esclavage ? est-ce qu'il y a des esclaves en France ?

Oui, monsieur, reprit le syndic, nous sommes esclaves des mêmes moines sécularisés qui vous donnent quatre cents francs pour desservir votre cure, & qui recueillent le fruit de vos travaux & des nôtres. Ces moines devenus chanoines, se sont fait nos souverains, & nous sommes leurs serfs nommés main-mortables. Secourez-nous au nom de ce roi qui ne fit la guerre que pour délivrer des esclaves chrétiens, & dont nous célébrons aujourd'hui la fête.

Je leur demandai ce que signifiait ce mot étrange d'esclaves main-mortables. Lorsqu'autrefois, dit-il, nos maîtres n'étaient

*Phil. Litr. Hist. Tom. VI.*

B b b b

pas contents des dépouilles dont ils s'emparaient dans nos chaudières après notre mort, ils nous faisaient déterrer ; on coupoit la main droite à nos cadavres, & on la leur présentait en cérémonie, comme une indemnité de l'argent qu'ils n'avaient pu ravir à notre indigence, & comme un exemple terrible qui avertissait les enfans de ne jamais toucher aux effets de leurs pères, qui devaient être la proie des moines nos souverains.

Je frémissais, & il continua ainsi :

Nous sommes esclaves dans nos biens & dans nos personnes. Si nous demeurons dans la maison de nos pères & mères, & si nous y tenons avec nos femmes un ménage séparé, tout le bien appartient aux moines à la mort de nos parens. On nous chasse du logis paternel ; nous demandons l'aumône à la porte de la maison où nous sommes nés. Non-seulement on nous refuse cette aumône, mais nos maîtres ont le droit de ne payer ni les remèdes fournis à nos parens, ni les derniers bouillons qu'on leur a donnés. Ainsi dans nos maladies nul marchand n'ose nous vendre un linceul à crédit, nul boucher n'ose nous fournir un peu de viande ; l'apothicaire craint de nous donner une médecine qui pourrait nous rendre la vie. Nous mourons abandonnés de tous les hommes, & nous n'emportons dans le sépulcre que l'assurance de laisser des enfans dans la misère & dans l'esclavage.

Si un étranger, ignorant ces usages, a le malheur de venir habiter un an & un jour dans cette contrée barbare, il devient esclave des moines, ainsi que nous. Qu'il acquière ensuite une fortune dans un autre pays, cette fortune appartient à ces mêmes moines ; ils la revendiquent au bout de l'univers ; & ce droit s'appelle le droit de poursuite.

S'ils peuvent prouver qu'une fille mariée n'ait pas couché dans la maison de son père la première nuit de ses noces, mais dans celle de son mari, elle n'a plus de droit à la succession paternelle. On lance contre elle des monitoires qui effraient tout un pays, & qui forcent souvent des payfans intimidés à déposer que la mariée pourrait bien avoir commis le crime de passer la première nuit

chez son époux ; alors ce sont les moines qui héritent. Que l'héritage soit de vingt écus ou de cent mille francs , n'importe , il leur appartient.

Nous sommes des bêtes de somme ; les moines nous chargent pendant que nous vivons ; ils vendent notre peau quand nous sommes morts , & jettent le corps à la voirie.

Je m'écriai : Tout cela n'est pas possible , mes chers paroissiens ; ne vous jouez pas de ma simplicité ; nous sommes dans le pays de la franchise ; nos rois , nos premiers pontifes ont aboli depuis long-tems l'esclavage ; c'est calomnier des religieux de supposer qu'ils aient des serfs. Au contraire , nous avons des pères de la Merci qui recueillent des aumônes , & qui passent les mers pour aller délivrer nos frères lorsqu'on les a fait serfs à Maroc , à Tunis ou chez les Algériens.

Eh bien ! s'écria un vieillard de la troupe , qu'ils viennent donc nous délivrer.

Quoi ! repris-je , des monitoires lancés pour découvrir si une fille esclave n'aurait pas couché dans le lit de son mari la première nuit de ses nocces ? non , ce serait un trop grand outrage à la religion , aux loix de la nature. On ne fulmine des monitoires que pour découvrir de grands crimes publics dont les auteurs sont inconnus. Allez , je ne puis vous croire.

Comme j'achevais ces paroles , une femme nommée Jeanne-Marie Mermet , tomba presque à mes pieds en pleurant. Hélas ! me dit-elle , ces bonnes gens ne vous ont dit que la vérité. Le fermier des chanoines de Saint-Claude ci-devant bénédictins , a voulu me depouiller des biens de mon père , sous prétexte que j'avais couché dans le logis de mon mari la nuit de mon mariage. Le chapitre obtint un monitoire contre moi. J'étais réduite à la mendicité. Je voyais périr ces quatre enfans que je vous amène. Les sbires qui nous chassaient de notre maison me refusèrent le lait que j'y avais laissé pour mon dernier né. Nous mourions , sans le secours du célèbre avocat Christin , défenseur des oppri-

B b b b 2

més, & de M. de la Poule son digne confrère, qui prirent ma défense, & qui trouvèrent des nullités dans le monitoire fatal publié pour me ravir tout mon bien, comme on m'a dit qu'on en publia un à Toulouse contre les Calas. Le parlement de Besançon eut pitié de mon infortune & de mon innocence; mes persécuteurs furent condamnés aux dépens par un arrêt solennel & unanime rendu le 22 Juin 1772.

Elle me fit voir l'arrêt du parlement de Besançon, qu'elle avait entre les mains. Ma surprise redoubla. J'appris par mon sentiment qu'on pouvait être en même tems pénétré de douleur & de joie. J'avoue que je répandis bien des larmes; je bénis le parlement, je bénis Dieu; j'embrassai en pleurant mes chers paroissiens, qui pleuraient avec moi. Je leur demandai pour quel crime leurs ancêtres avaient été condamnés à une si horrible servitude dans le pays de la franchise. Mais quel fut l'excès de mon étonnement, de ma terreur & de ma pitié, quand j'appris que les titres sur lesquels ces moines fondaient leur usurpation étaient évidemment d'anciens ouvrages de faussaires; qu'il suffisait d'avoir des yeux pour en être convaincu; que dans plus d'une contrée des gens appelés bénédictins, bernardins, prémontrés, avaient commis autrefois des crimes de faux, & qu'ils avaient trahi la religion pour exterminer tous les droits de la nature.

Un des avocats qui avaient plaidé pour ces infortunés, & qui avaient sauvé la pauvre Mermet des serres de la rapacité, accourut alors, & me donna un livre instructif & nécessaire, intitulé *Dissertation sur l'Abbaye de Saint-Claude, ses chroniques, ses légendes, ses chartes, ses usurpations, & les droits des habitans de cette terre.*

Je congédiai mes paroissiens; je lus attentivement cet ouvrage, que tous nos juges, & tous ceux qui aiment la vérité, ont lu sans doute avec fruit.

Je fus d'abord effrayé de la quantité des chartes supposées, de ce nombre prodigieux de faux actes découverts par le savant

& pieux chancelier d'Aguesseau , & avant lui par les Launoy , par les Baillet , par les Dumoulin.

Je vis avec le sentiment douloureux de la pitié indignée d'avoir été trompée par des fables , que toutes les légendes de Saint-Claude n'étaient qu'un ramas des plus grossiers mensonges, inventés, comme le dit Baillet, au douzième & au treizième siècles. Je vis que les diplômes de l'empereur Charlemagne, de l'empereur Lothaire, d'un Louis l'Aveugle se disant roi de Provence, de l'empereur Frédéric I, de l'empereur Charles VI, de Sigismond son fils, étaient autant d'impostures aussi méprisables que la légende dorée.

C'était pourtant sur ces mensonges si contemptibles aux yeux de tous les savans , & si punissables aux yeux de la justice, qu'autrefois les moines de Saint-Claude avaient fondé leurs richesses, leurs usurpations & l'esclavage du malheureux peuple dont la Providence m'a fait le pasteur.

Il y a plus. Les tyrans de ces malheureux colons n'ont point dégénéré de leurs prédécesseurs. Ils ont tronqué, falsifié un arrêt du parlement de Besançon rendu le 12 Décembre 1679, entre eux & un sieur Boissette, pour cette même main-morte : ils ont osé imprimer récemment qu'ils avaient gagné ce procès, tandis que le greffe dépose qu'ils ont été condamnés. C'est ce même procès qui sert aujourd'hui contre eux de nouvelle preuve : ils ont été faussaires dans le douzième siècle ; ils le sont dans le dix-huitième : ils mentent à la justice (a).

Passant à tout moment de la surprise à l'indignation, je vis enfin qu'un très-petit nombre de moines avait réussi insensiblement à réduire à l'esclavage douze mille citoyens, douze mille serviteurs du roi, douze mille hommes nécessaires à l'état, auxquels ils avaient vendu solennellement la propriété des mêmes terrains dans lesquels ils les enchaînent aujourd'hui. Chaque ligne me remplissait d'effroi & de douleur ; & je suis bien persuadé

(a) Voyez les pages 115 & 117 du livre intitulé, *Dissertation sur l'établissement de l'abbaye de Saint-Claude, ses chroniques, ses légendes, &c.*

que nos juges , ainsi que tous les lecteurs , auront éprouvé les mêmes sentimens que moi.

Quoi ! disais-je en moi-même , des moines ont vendu à des hommes libres , des terrains immenses dont ils s'étaient emparés par des fausses chartes , & ensuite ils auront fait des esclaves de ces hommes libres , en abusant de leur ignorance , en intimidant leurs consciences , en les faisant trembler sous le joug de l'inquisition , lorsque la Franche-Comté , si mal nommée Franche , appartenait à l'Espagne ? Ah ! c'était plutôt à ces colons qui achèterent ces terrains à imposer la main-morte aux moines ; c'était aux propriétaires incontestables que ce droit de main-morte appartenait ; car enfin tout moine est main-mortable par sa nature ; il n'a rien sur la terre , son seul bien est dans le ciel , & la terre appartient à ceux qui l'ont achetée.

#### A R T I C L E   S E C O N D.

Emu & troublé dans toutes les puissances de mon ame , je crus voir pendant la nuit Jesus-Christ lui-même , suivi de quelques uns de ses apôtres. Tout son extérieur annonçait l'humilité & la pauvreté ; mais il nourrissait cinq mille hommes dans un désert avec quelques pains & quelques poissons. Je crus voir dans un autre désert quelques moines & leur abbé possédant cent mille livres de rente , & enchaînant douze mille hommes au lieu de les nourrir.

Il me parut que Jesus se transporta dans un moment , quoiqu'à pied , du désert de Genezareth à celui de Saint-Claude ; il demanda aux moines pourquoi ils étaient si riches & pourquoi ils enchaînaient ces douze mille Gaulois. Un des moines ( c'était le cellérier ) répondit : Seigneur , c'est parce que nous les avons fait chrétiens. Nous leur avons ouvert le ciel , & nous leur avons pris la terre.

Jesus-Christ repartit en ces mots : Je ne croyais pas être venu sur cette terre , y avoir enduré la pauvreté , les travaux & la

faim , pratiqué constamment l'humilité & le déintéressement , uniquement pour enrichir des moines aux dépens des hommes.

Oh ! repliqua le cellérier , les choses sont bien changées depuis vous & vos premiers disciples. Vous étiez l'église souffrante , & nous sommes l'église triomphante. Il est juste que les triomphateurs soient des seigneurs opulens. Vous paraissiez étonné que nous ayions cent mille livres de rente & des esclaves ; que diriez-vous donc si vous saviez qu'il y a des abbayes qui en ont deux & trois fois davantage , sans avoir de meilleurs titres que nous ?

A ces mots je m'écriai : N'y aura-t-il plus de frein sur la terre ? l'heureux accablera-t-il toujours l'infortuné ? Le tonnerre gronda & la vision disparut.

#### ARTICLE TROISIÈME.

Quand je fus remis de ma frayeur , je m'appliquai à étudier avec le plus grand soin ce fameux procès de douze mille citoyens contre vingt moines sécularisés. Je sus que ces moines n'avaient été élevés à la dignité de chanoines qu'en 1742 ; que depuis ce tems on avait donné plusieurs canonicats à des hommes qui , n'ayant pas été nourris dans l'état monastique , n'avaient pu contracter cette dureté de cœur , cette avidité , cette haine secrète contre le genre humain , qui se puisent quelquefois dans les couvens.

J'allai trouver un de ces messieurs après avoir consulté mes paroissiens. Je lui dis que je venais lui procurer un moyen de terminer un procès odieux. Cet honnête gentilhomme m'embrassa cordialement ; il m'avoua les larmes aux yeux , qu'il avait toujours gémi en secret de soutenir une cause dont l'unique objet est de dépouiller la veuve & l'orphelin. Je fais bien , me dit-il , que s'il y a de la justice sur la terre , nous perdrons infailliblement notre procès. J'avoue que nos titres sont faux & que ceux de nos adversaires sont authentiques. J'avoue qu'en 1350 Jean de Châlons seigneur de ces cantons , affranchit les colons de toute

main-morte ; qu'en 1390 Guillaume de La Baume, abbé de Saint-Claude, vendit à ces mêmes colons le reste des terrains dont ils sont propriétaires légitimes ; que sur la fin du seizième siècle, & au commencement du dix-septième, les moines de Saint-Claude usurpèrent le droit de main-morte sur des cultivateurs ignorans & intimidés, sans qu'ils puissent produire le moindre titre de ce droit prétendu. Je fais qu'une telle possession sans titre ne peut se soutenir, & qu'il n'y a point de prescription contre les droits de la nature fortifiés par des pièces authentiques.

Ces moines, à la place de qui je suis aujourd'hui, ne peuvent se comparer aux seigneurs légitimes des autres cantons main-mortables, qui concédèrent autrefois des terres à des cultivateurs, à condition que si les colons mouraient sans enfans, les terres reviendraient à la maison des donateurs. Ces seigneurs furent des bienfaiteurs respectables, & les moines, je l'avoue, furent des oppresseurs. Ces seigneurs ont leurs titres en bonne forme, & les moines n'en ont point. Ces moines n'établirent insensiblement la main-morte qu'en disant sur la fin du seizième siècle aux colons grossiers : Si vous voulez vous préserver de l'hérésie, soyez nos esclaves au nom de Dieu. Mais les colons plus instruits leur disent aujourd'hui ; C'est au nom de Dieu que nous sommes libres.

Je fus si touché des paroles de ce brave gentilhomme, que je le serrai dans mes bras avec la tendresse que m'inspirait sa vertu. Je lui dis : Faites passer dans l'ame de vos confrères vos sentimens généreux. Ni vous, ni eux vous n'êtes coupables des fraudes commises dans les siècles passés. Il faut que les hommes deviennent plus justes à mesure qu'ils deviennent plus savans ; séparez vos vertus des prévarications de vos prédécesseurs. Il ne faut s'ouvrir qu'un homme de bien pour ramener tout un chapitre. Convertissez le vôtre. Ils y gagneront ; ils éviteront un procès odieux qui les exposerait à la haine & à la honte publique, quand même ils le gagneraient. Qu'ils transigent avec les colons, qu'ils abandonnent le droit affreux d'imposer la servitude, si méssant à des prêtres. Qu'ils renoncent à cette fatale prétention,

pour



pour des droits plus humains , pour des augmentations de redevances. Plusieurs seigneurs leur ont déjà donné cet exemple.

M. le marquis de Choiseul La Baume vient d'affranchir ses vassaux dans ses terres. M. de Villefrancon , conseiller au parlement , M. l'avocat de Vorré , & quelques autres dont j'aurai les noms , ont eu la même générosité. Les fermiers généraux , touchés d'une action si belle , en ont partagé l'honneur ; ils ont refusé le droit d'insinuation qui leur est dû , & qui est très-considérable. Qu'en est-il arrivé ? ils y ont tous gagné. Leur bonne action a été récompensée , sans qu'ils espérassent aucune récompense. Des mains libres ont mieux cultivé leurs champs ; les redevances se sont multipliées avec les fruits ; les ventes ont été fréquentes , la circulation abondante ; la vie est revenue dans le séjour de la mort.

Que dis-je ? le roi de Sardaigne vient d'affranchir tous les serfs de la Savoie ; & cette Savoie , dont le nom seul était le proverbe de la pauvreté , va devenir florissante.

Montrez ces grands exemples à vos confrères ; enrichissez-les par leur grandeur d'ame. Proposez sur-tout à leur avocat cet arrangement honorable. Il sait combien leur cause est mauvaise. L'ordre des avocats pense noblement. La qualité d'arbitres est plus digne d'eux que celle de défenseurs d'une cause mal fondée.

Le chanoine fut transporté de ma proposition. Il courut chez ses confrères. Ceux qui n'avaient point été moines , l'écoutèrent avec attendrissement ; ceux qui l'avaient été , le refusèrent avec aigreur. Il vint me retrouver en gémissant. Ah ! me dit-il , il n'y a qu'un caractère indélébile dans le monde , c'est celui de moine.

Il faudra donc plaider ! il faudra que ceux qui devraient édifier , scandalisent ! il faudra que les tribunaux retentissent toujours des procès des moines ! & quel procès que celui-ci ! d'un côté trois mille familles utiles qui composent au moins douze mille têtes , redemandant avec larmes , & leurs titres à la main , la liberté qu'ils ont payée , la propriété de leurs déserts &

*Phil. Littér. Hist. Tom. VI.*

C c c c

de leurs tanières, qu'on leur a vendus, & dont ils représentent la quittance ; enfin des droits qui sont incontestables dans tous les tribunaux de la terre.

De l'autre côté sont vingt hommes inutiles , qui disent pour toute raison : Ces trois mille familles sont nos esclaves , parce que nous avons eu autrefois dans ces montagnes quelques fauffaires , & mêmes des fauffaires mal-adroits.

Si notre religion , qui commença par ne point connaître les moines , & qui sitôt qu'ils parurent leur défendit toute propriété ; qui leur fit une loi de la charité & de l'indigence ; si cette religion qui ne crie de nos jours que dans le ciel en faveur des opprimés , se tait dans les montagnes & dans les abymes du mont Jura , ô justice sainte ! ô sœur de cette religion ! faites entendre votre voix souveraine , dictez vos arrêts quand l'Evangile est oublié , quand on foule aux pieds la nature !



L E T T R E

A MONSIEUR HUME.

J'AI lu, monsieur, les pièces du procès que vous avez eu à soutenir, par devant le public, contre votre ancien protégé. J'avoue que la grande ame de Jean-Jacques a mis au jour la noirceur avec laquelle vous l'avez comblé de bienfaits : & c'est en vain qu'on a dit que c'est le procès de l'ingratitude contre la bienfaisance.

Je me trouve impliqué dans cette affaire. Le Sr. Rousseau m'accuse de lui avoir écrit en Angleterre une lettre dans laquelle je me moque de lui. Il a accusé M. d'Alembert du même crime.

Quand nous serions coupables au fond de notre cœur, M. d'Alembert & moi, de cette énormité, je vous jure que je ne le suis point de lui avoir écrit. Il y a sept ans que je n'ai eu cet honneur. Je ne connais point la lettre dont il parle, & je vous jure que si j'avais fait quelque mauvaise plaisanterie sur M. Jean-Jacques Rousseau, je ne la désavouerais pas.

Il m'a fait l'honneur de me mettre au nombre de ses ennemis & de ses persécuteurs. Intimement persuadé qu'on doit lui élever une statue, comme il le dit dans la lettre polie & décente de *Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève, à Christophe de Beaumont, archevêque de Paris*; il pense que la moitié de l'univers est occupée à dresser cette statue sur son piédestal, & l'autre moitié à la renverser.

Non seulement il m'a cru iconoclaste; mais il s'est imaginé que j'avais conspiré contre lui avec le conseil de Genève, pour faire décréter sa propre personne de prise de corps, & ensuite avec le conseil de Berne pour le faire chasser de la Suisse.

Il a persuadé ces belles choses aux protecteurs qu'il avait alors

à Paris, & il m'a fait passer dans leur esprit pour un homme qui persécutait en lui la sagesse & la modestie. Voici, monsieur, comment je l'ai persécuté.

Quand je fus qu'il avait beaucoup d'ennemis à Paris, qu'il aimait comme moi la retraite, & que je présumai qu'il pouvait rendre quelques services à la philosophie, je lui fis proposer par M. Marc Chapuis, citoyen de Genève, dès l'an 1759, une maison de campagne appelée l'Hermitage, que je venais d'acheter.

Il fut si touché de mes offres, qu'il m'écrivit ces propres mots :

M O N S I E U R ,

« Je ne vous aime point ; vous corrompez ma république , en  
 » donnant des spectacles dans votre château de Tournay , &c. »

Cette lettre de la part d'un homme qui venait de donner à Paris un grave opéra & une comédie, n'était cependant pas datée des petites-maisons. Je n'y fis point de réponse, comme vous le croyez bien, & je priai M. Tronchin, le médecin, de vouloir bien lui envoyer une ordonnance pour cette maladie. M. Tronchin me répondit, que puisqu'il ne pouvait pas me guérir de la manie de faire encore des pièces de théâtre à mon âge, il désespérait de guérir Jean-Jacques. Nous restâmes l'un & l'autre fort malades, chacun de notre côté.

En 1762 le conseil de Genève entreprit sa cure, & donna une espèce d'ordre de s'assurer de lui pour le mettre dans les remèdes. Jean-Jacques, décrété à Paris & à Genève, convaincu qu'un corps ne peut être en deux lieux à la fois, s'enfuit dans un troisième. Il conclut, avec sa prudence ordinaire, que j'étais son ennemi mortel, puisque je n'avais pas répondu à sa lettre obligeante. Il supposa qu'une partie du conseil genevois était venu dîner chez moi pour conjurer sa perte, & que la minute de son arrêt avait été écrite sur ma table à la fin du repas. Il persuada une chose si vraisemblable à quelques uns de ses concitoyens. Cette accusation devint si sérieuse, que je fus obligé enfin d'écrire au conseil de Genève une lettre très-forte, dans laquelle je lui dis que s'il y avait un seul homme dans ce corps

qui m'eût jamais parlé du moindre dessein contre le Sr. Rousseau, je consentais qu'on le regardât comme un scélérat & moi aussi ; & que je détestais trop les persécuteurs pour l'être.

Le conseil me répondit par un secrétaire d'état, que je n'avais jamais eu, ni dû avoir, ni pu avoir la moindre part, ni directement ni indirectement à la condamnation du Sr. Jean-Jacques.

Les deux lettres sont dans les archives du conseil de Genève.

Cependant, M. Rousseau retiré dans les délicieuses vallées de Moutier-Travers, ou Môtier-Travers, au comté de Neuchâtel, n'ayant pas eu depuis un grand nombre d'années le plaisir de communier sous les deux espèces, demanda instamment au prédicant de Moutier-Travers, homme d'un esprit fin & délicat, la consolation d'être admis à la sainte table ; il lui dit que son intention était 1°. de combattre l'église romaine ; 2°. de s'élever contre l'ouvrage infernal de l'Esprit, qui établit évidemment le matérialisme ; 3°. de foudroyer les nouveaux philosophes vains & présomptueux. Il écrivit & signa cette déclaration ; & elle est encore entre les mains de M. de Montmolin, prédicant de Moutier-Travers & Boveresse.

Dès qu'il eut communiqué, il se sentit le cœur dilaté ; il *s'attendrit jusqu'aux larmes*. Il le dit au moins dans sa lettre du 3 Août 1765.

Il se brouilla bientôt avec le prédicant & les prêches de Moutier-Travers & Boveresse. Les petits garçons & les petites filles lui jetèrent des pierres ; il s'enfuit sur les terres de Berne ; & ne voulant plus être lapidé, il supplia Mrs. de Berne, de vouloir bien avoir la bonté de le faire enfermer le reste de ses jours dans quelque un de leur châteaux, ou tel autre lieu de leur état qu'il leur semblerait bon de choisir. Sa lettre est du 20 Octobre 1765.

Depuis madame la comtesse de Pimbèche, à qui l'on conseillait de se faire lier, je ne crois pas qu'il soit venu dans l'esprit de personne de faire une pareille requête. Mrs. de Berne aimèrent mieux le chasser que de se charger de son logement.

Le judicieux Jean-Jacques ne manqua pas de conclure que

c'était moi qui le privais de la douce consolation d'être dans une prison perpétuelle, & que même j'avais tant de crédit chez les prêtres, que je le faisais, excommunier par les chrétiens de Moutier-Travers & de Boveresse.

Ne pensez pas que je plaïsante, monsieur : Il écrit dans une lettre du 24 Juin 1765 : *Être excommunié de la façon de M. de V. m'amusera fort aussi.* Et dans sa lettre du 23 Mars, il dit : *M. de V. doit avoir écrit à Paris qu'il se fait fort de faire chasser Roufseau de sa nouvelle patrie.*

Le bon de l'affaire est qu'il a réussi à faire croire pendant quelque tems cette folie à quelques personnes ; & la vérité est que si, au lieu de la prison qu'il demandait à Mrs. de Berne, il avait voulu se réfugier dans la maison de campagne que je lui avais offerte, je lui aurais donné alors cet asyle, où j'aurais eu soin qu'il eût de bons bouillons avec des potions rafraîchissantes ; bien persuadé qu'un homme dans son état mérite beaucoup plus de compassion que de colère,

Il est vrai qu'à la sagesse toujours conséquente de sa conduite & de ses écrits, il a joint des traits qui ne sont pas d'une bonne ame. J'ignore si vous savez qu'il a écrit des *Lettres de la Montagne*. Il se rend dans la cinquième lettre formellement délateur contre moi ; cela n'est pas bien. Un homme qui a communiqué sous les deux espèces, un sage à qui on doit élever des statues, semble dégrader un peu son caractère par une telle manœuvre ; il hasarde son salut & sa réputation,

Aussi la première chose qu'ont fait Mrs. les médiateurs de France, de Zurich, & de Berne, a été de déclarer solennellement les *Lettres de la Montagne* un libelle calomnieux. Il n'y a plus moyen que j'offre une maison à Jean-Jacques, depuis qu'il a été affiché calomniateur au coin des rues.

Mais en faisant le métier de délateur & d'homme un peu brouillé avec la vérité, il faut avouer qu'il a toujours conservé son caractère de modestie.

Il me fit l'honneur de m'écrire, avant que la médiation arrivât à Genève, ces propres mots :

MONSIEUR,

« Si vous avez dit que je n'ai pas été secrétaire d'ambassade à Venise, vous avez menti ; & si je n'ai pas été secrétaire d'ambassade, & si je n'en ai pas eu les honneurs, c'est moi qui ai menti »

J'ignorais que M. Jean-Jacques eût été secrétaire d'ambassade ; je n'en avais jamais dit un seul mot , parce que je n'en avais jamais entendu parler.

Je montrai cette agréable lettre à un homme véridique , fort au fait des affaires étrangères, curieux & exact ; ces gens-là sont dangereux pour ceux qui citent au hasard. Il déterra les lettres originales écrites de la main de Jean-Jacques, du 9 & 13 Août 1743 , à M. du Theil, premier commis des affaires étrangères, alors son protecteur. On y voit ces propres paroles :

« J'ai été deux ans le domestique de M. le comte de Montaigu ( ambassadeur à Venise ).... J'ai mangé son pain.... Il m'a chassé honteusement de sa maison.... Il m'a menacé de me faire jeter par la fenêtre ..... & de pis, si je restais plus longtemps dans Venise.... &c. &c.

Voilà un secrétaire d'ambassade assez peu respecté, & la fierté d'un grande ame peu ménagée. Je lui conseille de faire graver au bas de sa statue les paroles de l'ambassadeur au secrétaire d'ambassade.

Vous voyez, monsieur, que ce pauvre homme n'a jamais pu ni se maintenir sous aucun maître, ni se conserver aucun ami, attendu qu'il est contre la dignité de son être d'avoir un maître, & que l'humilité est une faiblesse dont un sage doit repousser les atteintes.

Vous dites qu'il fait l'histoire de sa vie. Elle a été trop utile au monde, & remplie de trop grands événemens, pour qu'il ne rende pas à la postérité le service de la publier. Son goût pour la vérité ne lui permettra pas de déguiser la moindre de ses anecdotes.

tes, pour servir à l'éducation des princes qui voudront être menuisiers comme Emile.

A dire vrai, monsieur, toutes ces petites misères ne méritent pasqu'on s'en occupe deux minutes; tout cela tombe bientôt dans un éternel oubli. On ne s'en soucie pas plus que des baisersâcres de la nouvelle Héloïse & de son faux germe, & de son doux ami; & des lettres de Vernet à un lord qu'il n'a jamais vu. Les folies de Jean-Jacques, & son ridicule orgueil, ne feront nul tort à la véritable philosophie; & les hommes respectables qui la cultivent en France, en Angleterre & en Allemagne, n'en seront pas moins estimés.

Il y a des sottises & des querelles dans toutes les conditions de la vie. Quelques ex-jésuites ont fourni à des évêques des libelles diffamatoires sous le nom de *Mandemens*; les parlemens les ont fait brûler; cela s'est oublié au bout de quinze jours. Tout passe rapidement comme les figures grotesques de la lanterne magique.

L'archevêque de Novogorod, à la tête d'un synode, a condamné l'évêque de Rostou à être dégradé & enfermé le reste de sa vie dans un couvent, pour avoir soutenu qu'il y a deux puissances, la sacerdotale & la royale. L'impératrice a fait grâce du couvent à l'évêque de Rostou. A peine cet événement a-t-il été connu en Allemagne & dans le reste de l'Europe.

Les détails des guerres les plus sanglantes périssent avec les soldats qui en ont été les victimes. Les critiques même des pièces de théâtre nouvelles, & sur-tout leurs éloges, sont ensevelis le lendemain dans le néant avec elles, & avec les feuilles périodiques qui en parlent. Il n'y a que les dragées du Sr. Keyser qui se soient un peu soutenues.

Dans ce torrent immense, & qui nous engloutit tous, qu'y-a-t-il à faire? Tenons-nous-en au conseil que M. Horace Walpole donne à Jean-Jacques, d'être sage & heureux. Vous êtes l'un, monsieur, & vous méritez d'être l'autre, &c. &c.

A Ferney ce 24 Octobre 1766.

*Fin du tome sixième.*

1. 3. 28







005787561

Digitized by Google



